This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

PREMIÈRE PARTIE.

ASTOR LIBRARY

BERLIN MDCCCLVI

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

TOME XII.

PREMIÈRE PARTIE.

BERLIN

CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

MDCCCLVI

AV

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

PREMIÈRE PARTIE.

ASTOR LIBRARY

BERLIN MDCCCLVI

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

TOME XII.

PREMIÈRE PARTIE.

BERLIN

CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

MDCCCLVI

AV

CORRESPONDANCE

TOME XII.

PREMIÈRE PARTIE.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Cette première partie du vingt-septième volume, le douzième et dernier de la série épistolaire, renferme la correspondance de Frédéric avec ses six sœurs; elle se compose de quatre cent trente-cinq lettres, dont trois cent quarante-six du Roi.

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR WILHELMINE, MARGRAVE DE BAIREUTH.

(1er novembre 1730 — 12 octobre 1758.)

La princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine, fille aînée de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 3 juillet 1709. Elle y épousa, le 20 novembre 1731, le prince héréditaire Frédéric de Baireuth, qui, né le 10 mai 1711, succéda à son père le 17 mai 1735, et mourut le 26 février 1763. La margrave Wilhelmine décéda à Baireuth le 14 octobre 1758, jour du désastre de Hochkirch, entre une et deux heures du matin.[a] L'unique fruit de son mariage fut la princesse Frédérique, qui naquit le 30 août 1732, et épousa en 1748 le duc Charles de Würtemberg.

La Reine-mère et la margrave de Baireuth étaient les deux personnes de sa famille que Frédéric aimait le mieux, et qu'il regretta

[a] Frédéric écrit à Voltaire, le 22 avril 1759 : « Je fus battu à Hochkirch, le moment que ma digne sœur expirait. » Voyez t. XXIII, p. 38.

le plus. Il faut dire que la princesse Wilhelmine prit, dès la naissance de son frère, la plus vive part à sa bonne et à sa mauvaise fortune.[a] Elle commença par être la compagne habituelle de ses jeux, et les beaux-arts ont immortalisé cette communauté de plaisirs. On voit, au château de Charlottenbourg, un excellent tableau d'Antoine Pesne qui représente Frédéric, à l'âge de trois ans, allant à la promenade avec la princesse Wilhelmine. Il joue du tambour d'un air martial, et semble entraîner sa sœur, qui le suit sans résistance. Les deux enfants, richement vêtus à la mode du temps, sont accompagnés d'un nègre qui porte un parasol de la main droite et un perroquet sur le poing gauche.[b] — Plus tard, la princesse encourageait son frère au travail, et s'associait à ses études. «Jeune encore, disait, «en 1759, Frédéric à son lecteur de Catt, je ne voulais rien faire, «j'étais toujours en course. Ma sœur de Baireuth me dit : *N'aurez-«vous pas de honte de négliger vos talents?* Je me mis à la lecture.»[c] La Margrave dit dans ses *Mémoires*, t. I, p. 153 : «Ce cher frère venait «(en 1729) passer toutes les après-midis chez moi; nous lisions, écri-«vions ensemble, et nous nous occupions à nous cultiver l'esprit.» Le mariage de la princesse n'altéra point l'intimité de ses rapports avec son frère. Elle le pria d'être le parrain de sa fille, et il lui écrivit, le 5 septembre 1732 : «Vous ne pouviez choisir personne qui eût plus de respect et d'attachement pour la mère, ni plus d'amitié pour la fille.»[d] Cette affection mutuelle dura jusqu'à la mort de la Margrave sans interruption, à la réserve d'un refroidissement passager sur lequel nous entrerons plus bas dans quelques détails. L'amitié du frère et de la sœur fut signalée par une fidélité à toute épreuve et par les attentions les plus variées et les plus délicates de part et d'autre. Frédéric alla plusieurs fois voir sa sœur à Baireuth,[e] et il lui témoigna par

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I, p. 22, 186 et suivantes, 225 et suivantes, 243, 347 et 348; t. II, p. 26 et 79.

[b] Ce tableau a été gravé en 1789 par Dominicus Cunego, et, en 1846, par Édouard Eichens, le même artiste qui avait déjà gravé en 1843 le portrait de Frédéric seul, aussi d'après Pesne. On trouve l'histoire du tableau de celui-ci dans M. de Hahnke, *Elisabeth Christine*, p. 444 et 445, n° 9.

[c] Voyez l'*Appendice* de cette correspondance, p. 323.

[d] Voyez ci-dessous, p. 7.

[e] En 1734, en 1740, en 1743 et en 1754. Voyez ci-dessous, p. 12 et suiv., 90, 119 et 244.

des fêtes brillantes et de mille autres manières la joie que lui causèrent les visites qu'elle lui fit à Berlin en 1740,[a] en 1747,[b] en 1750[c] et au mois d'octobre 1753.[d] Il la consola et vint à son aide dans tous les revers qu'elle éprouva. Enfin, il entretint avec elle, pendant trente ans, une correspondance intime et suivie. La princesse, de son côté, s'employa avec le plus grand dévouement pour son frère accablé par les malheurs de la guerre de sept ans, et le chagrin profond, ainsi que les inquiétudes que lui causèrent les vicissitudes de cette terrible lutte, accélérèrent indubitablement sa fin.[e] Ses dernières paroles furent des vœux ardents pour la longue et heureuse vie du Roi.[f] On peut voir, par les lettres que celui-ci écrivit au prince Henri son frère, le 3 août et le 21 septembre 1758,[g] combien sa douleur fut profonde lorsqu'il apprit le danger où se trouvait la Margrave, qu'il avait vue pour la dernière fois le 20 juin 1754,[h] à l'Ermitage, château de plaisance près de Baireuth.[i]

M. de Catt donne dans ses *Mémoires* (inédits) de précieux détails sur ses conversations avec son maître au sujet de la mort de la Margrave. Voici ce qu'il écrit dans son journal, à la date du 17 octobre 1758 : «Je le trouvai ce matin triste et les larmes aux yeux. *Voyez*

[a] Voyez ci-dessous, p. 93—98, n°s 96—102.

[b] Voyez t. XXVI, p. 98, n° 19, et ci-dessous, p. 162 et 164.

[c] Voyez le *Journal historique des fêtes que le Roi a données à Potsdam, à Charlottenbourg et à Berlin à l'occasion de l'arrivée de Leurs Altesses Royale et Sérénissime de Brandebourg-Baireuth, au mois d'août* 1750 (par le baron de Pöllnitz), imprimé chez Chrétien-Frédéric Henning, quarante-quatre pages in-4. Voyez aussi notre t. XX, p. 96, n° 35, et ci-dessous, p. 195.

[d] Voyez ci-dessous, p. 236 et 237.

[e] Voyez les lettres de la margrave de Baireuth à Voltaire, du 19 août, du 12 septembre, du 16 et du 8 (28) octobre, du 23 et du 30 novembre, du 27 décembre 1757, et du 2 janvier 1758, dans les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LVII, p. 310, 332, 353, 349, 378, 382, 416 et 424, ainsi que dans les *Œuvres complètes* du même auteur, édit. de Kehl, 1785, t. LXVI, p. 348—367.

[f] Le médecin Cothenius (ci-dessous, p. 322) dit dans sa lettre inédite au Roi, Baireuth, 13 octobre 1758 : «*Die wenigen Worte, die Ihro Königliche Hoheit «hervorbringen können, das sind heisse Wünsche für Ew. Königlichen Majestät «langen und glücklichen Leben.*»

[g] Voyez t. XXVI, p. 179 et 189.

[h] Voyez ci-dessous, p. 242—244, n°s 273, 274 et 275.

[i] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 36, 226, 227, 252 et suiv. Voyez aussi les *Lettres et Mémoires du baron de Pöllnitz*, troisième édition, A Amsterdam, 1737, t. I, p. 223 et 224, et t. V, p. 356—359.

«*cette lettre. On m'annonce que ma sœur de Baireuth est très-mal.* «*Sûrement elle est morte. Hélas! tous les malheurs veulent-ils donc* «*tomber sur moi?*» — Il ajoute plus bas : «En effet, peu après, il ap-«prit la nouvelle de la mort de cette princesse. Jamais je ne vis tant «d'affliction : volets fermés, un peu de jour éclairant sa chambre, des «lectures sérieuses : Bossuet, *Oraisons funèbres*, Fléchier, Mascaron, «un volume d'Young, qu'il me demanda.»[a]

Le Roi revient à tout propos, et longtemps après l'événement, sur la douleur qui l'accablait. Le 4 novembre 1758, il écrit à son beau-frère de Baireuth : «Après cette affreuse perte, la vie m'est plus «odieuse que jamais, et il n'y aura pour moi de moment heureux «que celui qui me rejoindra à celle qui ne voit plus la lumière.»[b] Au marquis d'Argens, le 22 décembre suivant : «J'ai perdu tout ce que «j'ai aimé et respecté dans le monde.» Au même, le 18 septembre 1760 : «Ma gaieté et ma bonne humeur sont ensevelies avec les per-«sonnes chères et respectables auxquelles mon cœur s'était attaché.»[c] Voici comme il s'exprime sur le même sujet dans son *Épître sur la méchanceté des hommes*, du 11 novembre 1761 :

Pour moi, qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Dans ces divers états mon cœur vide a trouvé
Qu'au milieu de ces maux le seul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs préférable,
Seul bien étroitement à la vertu lié,
C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié.
Ah! je l'ai possédée une fois dans ma vie,
Dans le sein d'une sœur que la mort m'a ravie;
Amitié, don du ciel, seul et souverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, son tombeau fut le tien.[d]

Il dit enfin dans le *Stoïcien*, du 15 novembre de la même année :

Où sont les compagnons de mon adolescence?
Où sont ces chers parents, auteurs de ma naissance,
Ce frère qui n'est plus, et vous, ô tendre sœur!
Vous, qui ne respirez que dans ce triste cœur?[e]

On pourrait aisément multiplier les citations analogues, qui prouveraient que la douleur de Frédéric fut aussi durable que sincère et

[a] Voyez t. XV, p. x.
[b] Voyez t. XIII, p. 170.
[c] Voyez t. XIX, p. 54 et 193; t. XX, p. 272, n° 20, et ci-dessous, p. 295.
[d] Voyez t. XII, p. 180.
[e] L. c., p. 186.

profonde. Il ne se contenta pas d'honorer lui-même la mémoire de sa sœur bien-aimée; il engagea Voltaire à la célébrer dans une poésie digne d'elle.[a] C'est un sujet qui reparaît souvent dans sa correspondance avec le poëte français. En toute occasion et en tout temps, il chercha à soulager sa douleur par les témoignages de son affection pour l'amie qu'il avait perdue. Il y avait dix ans qu'elle n'était plus lorsqu'il fit élever en son honneur le temple de l'Amitié qu'on voit encore aujourd'hui dans le parc de Sans-Souci.[b] Enfin le souvenir de la princesse Wilhelmine se retrouve continuellement dans les conversations, dans les lettres et dans les poésies du Roi. Mais c'est dans son *Histoire de la guerre de sept ans* (t. IV, p. 222 et 223) et dans l'*Épître à mylord Marischal sur la mort du maréchal Keith* (t. XII, p. 97 et 98) que le monarque a exprimé avec le plus de naturel et de force la douleur que lui faisait éprouver la perte de la Margrave. Ces pages honorent la sensibilité de celui qui les a écrites, autant que les qualités de celle qui les a inspirées. Pour compléter ces citations, nous recommandons au lecteur de consulter encore les endroits suivants : t. X, p. 160; t. XI, p. 33; t. XII, p. 36, 76, 89 et 94—101; t. XIV, p. 97 et 156; et t. XVI, p. 31, 34, 39, 68, 75, 76, 77 et 79.

Frédéric et la Margrave s'écrivaient toujours en français. Il ne nous manque presque aucune de leurs lettres, parce que chacun des deux illustres correspondants conservait soigneusement celles qu'il recevait de l'autre. La première des lettres de Frédéric est datée de Dresde, 26 janvier 1728, et signée : *Frederic le Philosophe.* Il y parle des amusements que lui offrait la capitale de la Saxe, et des personnes qu'il y voyait. Le ton en est amical et naturel, ainsi que celui des lettres subséquentes. Cette correspondance traite les sujets les plus variés, nouvelles du jour, affaires de famille, petites cabales des cours de Berlin et de Baireuth, jouissances dues à la littérature,

[a] Voyez t. XXIII, p. 21—27, 33, 34, 38—40; t. XIX, p. 65.

[b] Il y a dans ce temple une statue en marbre qui représente la Margrave assise. Cette statue est l'ouvrage des frères Jean-David et Laurent-Guillaume Räntz, de Baireuth; ces mêmes artistes ont également exécuté, en 1777, celle du général Winterfeldt, une des six qui ornent la place Guillaume, à Berlin. Voyez H.-L. Manger, *Baugeschichte von Potsdam*, p. 315 et 316. On trouve dans ce volume, p. 364 de l'édition in-4, une vignette représentant le temple de l'Amitié.

à la musique et au théâtre, plaisirs goûtés, soit à Rheinsberg, soit à Sans-Souci, soit à l'Ermitage, chagrins causés par les maladies de la Margrave et par les revers de la guerre de sept ans, enfin résolution prise en même temps de ne pas survivre à la ruine de la patrie. En un mot, les lettres du Roi et de sa sœur font mention de tout ce qui peut les intéresser l'un et l'autre, deux seuls points exceptés : Frédéric ne parle point de sa vie conjugale; la Margrave, de son côté, ne dit rien des chagrins que lui causait l'amour de son mari pour l'aînée des demoiselles de Marwitz. A cela près, la confiance et l'abandon sont entiers, et l'amitié la plus tendre anime cette correspondance, toujours affectueuse, sauf dans les années 1744 — 1746. Nous ferons voir que la Margrave ne put accuser qu'elle seule de ce refroidissement.

Les lettres de Frédéric et de sa sœur sont presque toutes autographes. Le Roi n'en a fait écrire qu'un fort petit nombre par son secrétaire, et la Margrave a écrit toutes les siennes, hormis celle du 10 mai 1757, lettre inédite, en chiffre, que cette princesse s'excuse, dans un post-scriptum de sa main,[a] de n'avoir pu écrire elle-même, faute de temps; elle dut également dicter les n°s 342 et 346, à cause de l'état de faiblesse qui précéda sa mort. La partie de cette correspondance qui renferme les lettres de Frédéric se compose de onze volumes in-4, soigneusement reliés en veau; les lettres de la princesse, qui souvent n'ont pas de date, forment un plus grand nombre de volumes, brochés sans beaucoup de soin.

Cet immense recueil nous a prouvé une fois de plus la différence notable qui existe entre les diverses correspondances de Frédéric, particulièrement entre celles qu'il entretient avec ses amis, et les lettres qu'il échange avec sa famille. Les premières se restreignent ordinairement aux sujets les plus importants. Frédéric n'en envoie guère de pareilles que quand il a quelque chose à dire. Il écrit, au contraire, deux ou trois fois par semaine aux membres de sa famille, et, si l'on en excepte les époques où il était préoccupé des affaires militaires ou politiques, il leur parle de bagatelles, s'il n'a rien de plus intéressant à leur dire les jours de courrier. Il leur écrit donc pour écrire, et en

[a] « Je vous supplie, mon cher frère, dit la Margrave dans ce post-scriptum, « de me pardonner si je n'écris que ce grimoire (voyez t. XXVI, p. 176, 177 et « 182); le temps presse. »

quelque sorte pour s'acquitter d'un devoir. La Margrave, entre autres, le contraint par ses instances à répondre à ses lettres continuelles.[a] Celles que le Roi adresse à ses amis sont plus spontanées. Même quand il n'y traite que des sujets futiles, ce sont ses sentiments, ses idées qu'il y expose, au lieu que dans ses correspondances avec sa famille, il prend souvent au hasard le premier sujet venu, uniquement pour dire quelque chose. Nous avons donc cru devoir omettre une quantité de lettres échangées par Frédéric et la Margrave, surtout pendant leur jeunesse, parce qu'elles ne font fréquemment que répéter des choses insignifiantes, et ne contribuent en rien à faire connaître le cœur ou l'esprit des correspondants, ni les détails de leur vie, ni l'histoire générale ou les mœurs de l'époque. Nous avons également laissé de côté quelques dissertations philosophiques de l'année 1736, entre autres, celle où Frédéric fait à sa sœur des extraits de la *Métaphysique* de Wolff, dont il cherche à justifier les idées sur l'origine du péché, par exemple, tandis que la princesse prend le parti de Des Cartes.[b] Nous avons fait ces suppressions avec d'autant moins de scrupule, que nous avons déjà donné nombre de dissertations semblables, mais beaucoup plus mûries, dans les correspondances de Frédéric avec Voltaire, avec l'électrice Marie-Antonie de Saxe, et avec d'Alembert.[c] Néanmoins notre recueil, qui renferme trois cent quarante-sept lettres, dont trois cent deux de Frédéric, est bien assez riche pour mettre parfaitement le lecteur au fait des relations qui existaient entre le Roi et sa sœur favorite; et nous sommes heureux de pouvoir dire que, grâce à l'obligeance de la direction des Archives royales, il ne nous manque aucune pièce intéressante ou caractéristique. Nous devons trois cent quarante et une de nos lettres aux Archives de la maison royale (années 1730—1755) et à celles de l'État (années 1756—1758). Quant aux six autres, nous tirons le n° 264 du *Berliner Kalender für* 1846, p. 73; les n°s 336, 337 et 338, de la correspondance manuscrite de Frédéric avec le prince Henri, conservée aux Archives de l'État; le n° 344 provient des *Beiträge zur neueren Geschichte*, par Frédéric de Raumer, t. II, p. 464 et 465;

[a] Voyez ci-dessous, p. 51, n° 50.

[b] Voyez le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 146.

[c] Voyez t. XXI, p. 91, 92, 96 et suivantes, 127 et suivantes; t. XXIII, p. 201, 203 et 205; t. XXIV, p. 72 et 513.

le n° 347, enfin, des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, nouvelle édition, Neufchâtel, 1760, t. IV, p. 201—204.[a]

La margrave de Baireuth a inséré dans ses *Mémoires* une de ses lettres et sept de Frédéric. L'autographe de la première de celles-ci, qu'elle donne dans son premier volume, p. 259 et 260, se trouve dans le tome Ier du manuscrit du Prince royal. C'est notre n° 1; cette lettre est datée de Cüstrin, 1er novembre 1730. La seconde (*Mémoires*, t. II, p. 25 et 26) n'est autre chose, selon nous, que notre n° 6, de Ruppin, 5 septembre 1732, refait de souvenir par la Margrave. La troisième (ibid., t. II, p. 249 et 250) est la principale partie de notre n° 39, du 2 juillet 1736. La quatrième (ibid., t. II, p. 290) est un fragment de notre n° 68, du 30 septembre 1739. L'autographe de la lettre de la Margrave (ibid., t. II, p. 294) ne s'est pas retrouvé. La sixième pièce, prétendue réponse du Roi à la précédente, a été composée par la princesse Wilhelmine d'après l'original de notre n° 77, du 10 avril 1740, qu'elle a totalement défiguré. Enfin, le tome Ier des *Mémoires* présente, p. 193, une lettre de Frédéric, de 1730, et, p. 329 et 330, le sommaire d'une autre lettre du même, dont nous n'avons pu retrouver les originaux. Nous donnons sous notre texte, imprimé exactement d'après les autographes, les variantes des *Mémoires*, ou plutôt les altérations que la Margrave s'est souvent permis de faire subir aux lettres qu'elle y a insérées. Il faut remarquer que l'édition de Brunswic de ces *Mémoires* a fidèlement reproduit le manuscrit de leur auteur; la seule lettre où celui-ci ait éprouvé quelques changements est celle de l'année 1736; le plus important de ces changements consiste dans la substitution du mot *espère* au mot *pourra*, t. II, p. 249, ligne 3 du bas.

Dans les premières années de ce commerce épistolaire, les lettres de Frédéric trahissent une grande inexpérience, soit pour le fond, soit relativement au style. Mais l'étude, à laquelle il se livrait avec ardeur, ses relations avec M. de Suhm,[b] avec M. Jordan,[c] et surtout les correspondances suivies qu'il entretenait avec plusieurs hommes distingués, particulièrement avec Voltaire, lui firent faire de rapides

[a] Voyez t. XIII, p. 169.
[b] Voyez t. XVI, p. 249 et suivantes, et t. XXV, p. 460.
[c] Voyez t. XXV, p. 472 et 473, et ci-dessous, p. 46.

progrès. Aussi remarque-t-on dans ses lettres, à partir de 1736, un notable changement à son avantage. Elles sont plus solides, plus nourries et beaucoup mieux écrites, de manière qu'elles intéressent vivement le lecteur capable d'apprécier ces différences.

Quant au caractère moral de cette correspondance, il faut observer qu'il n'en est aucune, si l'on en excepte celle avec le général Fouqué, où Frédéric exprime avec tant d'abondance et de naturel les sentiments affectueux dont son cœur était plein. Ses lettres à Suhm, à Jordan et à d'Argens, quoique dictées par une confiance que n'altérait ni la bonne ni la mauvaise fortune, ne sont pas caractérisées par l'abandon absolu qui règne dans ses correspondances avec sa sœur favorite et avec son vieux compagnon d'armes. Les lettres de la Margrave sont dignes d'une femme de tant d'esprit et de goût. Enfin, si, parmi les diverses correspondances de Frédéric avec ses parents, celle avec le prince Henri est la plus intéressante au point de vue historique, celle qu'il a entretenue avec sa sœur mérite le même éloge au point de vue psychologique.[a]

Nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots des *Mémoires* de la margrave de Baireuth, que nous avons déjà mentionnés plusieurs fois, et qui sont le complément indispensable de la correspondance. La Bibliothèque royale de Berlin en conserve le manuscrit original, le plus complet des textes connus. L'authenticité en est constatée par l'écriture, absolument pareille à celle des nombreuses lettres autographes adressées par la Margrave à Frédéric et à sa mère, et conservées aux Archives royales de Berlin.[b] D'ailleurs, le lecteur bien informé et capable de sentir et de juger une pareille composition n'aura pas de doutes sur ce point. L'autographe de la Bibliothèque royale, que l'auteur a intitulé de sa main : *Les Mémoires de ma vie*, est relié en un volume, composé de trois parties distinctes. La première constitue les *Mémoires* proprement dits, qui embrassent la période de 1706 à 1742. La seconde, portant la date de 174. *(sic)*, renferme trois fragments sur mademoiselle Caroline de Marwitz, la cadette des trois sœurs de ce nom, qui épousa le grand

[a] Voyez t. XXVI, p. XXVI—XXVIII.

[b] Voyez t. XXV, p. 464, et G.-H. Pertz, *Ueber die Denkwürdigkeiten der Markgräfin von Bayreuth.* Berlin, 1851, dix-neuf pages in-4, et deux planches présentant divers fac-simile.

écuyer comte de Schönbourg, sur mademoiselle de Wacknitz et M. de Creutz, et sur l'officier suédois Cron,[a] personnes dont la Margrave parle aussi dans le corps même de ses *Mémoires*.[b] La troisième partie du manuscrit est intitulée *Voyage d'Italie*, et commence par les mots : «Je partis le 10 octobre 1754 de Baireuth.» Ce journal de voyage s'arrête au 26 juillet 1755; la Margrave était de retour à Baireuth le 10 août suivant.

La princesse Wilhelmine confia son manuscrit[c] à M. de Superville,[d] qui y fit un grand nombre de légères corrections de style, de grammaire et d'orthographe, mais sans dénaturer les faits. Il mourut à Brunswic en 1776, sans avoir publié ces manuscrits, et ceux-ci furent acquis par le colonel d'Osten, qui les fit paraître, sous le voile de l'anonyme et le titre de : *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de Baireuth, sœur de Frédéric le Grand, depuis l'année* 1706 *jusqu'à* 1742. *Écrits de sa main.* Brunswic, 1810, chez Frédéric Vieweg, deux volumes in-8 de trois cent soixante-quatre et de trois cent vingt-six pages. L'éditeur a ajouté à cet ouvrage un *Avant-propos* de deux pages, assez insignifiant, sur l'histoire du manuscrit. Les *Mémoires* de la Margrave, traduits en allemand, ont paru à Tubingue, chez Cotta, 1810 et 1811, en deux volumes in-8.e Le premier de ces deux volumes, qui avait été publié quelque temps avant l'édition française, est la traduction d'un autre manuscrit, plus modéré d'esprit et de ton que celui de la Bibliothèque de Berlin. L'original du second est le tome II de l'édition de Brunswic, p. 94 — 326. Les trois fragments qui forment la seconde partie du manuscrit, et le *Voyage d'Italie*, sont encore inédits. Ils n'ont pas d'importance réelle.

Il est facile de voir, en lisant les *Mémoires* et la correspondance que nous imprimons ci-dessous, que la Margrave, qui, dès sa jeunesse, avait aimé l'étude[f] et s'était exercée à la composition litté-

[a] Crohn?

[b] Édition de Brunswic, t. I, p. 15 et suivantes; t. II, p. 228.

[c] Voyez les *Mémoires*, édition de Brunswic, *Avant-propos*, p. III.

[d] Voyez ci-dessous, p. 56.

[e] *Denkwürdigkeiten aus dem Leben der Königl. Preussischen Prinsessin Friederike Sophie Wilhelmine, Markgräfin von Baireuth, vom Jahre* 1709 *bis* 1733.

[f] «Ma passion dominante a toujours été l'étude, la musique, et surtout les charmes de la société.» *Mémoires*, t. II, p. 224, et ci-dessous, p. 280.

raire,[a] a écrit son célèbre ouvrage de souvenir, en s'aidant du journal de sa vie, de ses correspondances et des récits d'autres personnes. Comme nous renvoyons, sous le texte des lettres, aux passages des *Mémoires* qui se rapportent à des objets traités dans les écrits des deux genres, le lecteur pourra facilement juger du degré de croyance qu'il peut accorder aux assertions de la princesse. Nous devons à la vérité de déclarer dès à présent que cette croyance ne peut être entière, et nous le prouverons. Mais nous pensons en même temps que les inexactitudes dont la Margrave s'est rendue coupable paraîtront excusables, si l'on songe à l'irritabilité de son caractère,[b] aigri par les peines de tout genre qu'elle avait éprouvées dans la maison paternelle, à sa santé toujours délicate, à ses chagrins domestiques du mois de septembre 1739,[c] enfin, à sa brouillerie de deux ans avec son frère.[d] La princesse semble appuyer elle-même notre opinion par l'important passage[e] où elle exprime sa crainte que son mari ne soit obligé de faire la campagne de 1734 avec le Roi son père. «C'était là, dit-elle, le sujet de mes inquiétudes. «J'étais si accoutumée à en avoir, que je m'alarmais de tout. J'étais «plongée dans une noire mélancolie. Tous les chagrins que j'avais «eus à Berlin[f] m'avaient si fort abattu l'esprit, que j'eus bien de la «peine à reprendre mon humeur enjouée. Ma santé était toujours la «même, et tout le monde me croyait étique. Je m'attendais bien «moi-même à ne pas réchapper de cette maladie, et j'attendais la «mort avec fermeté. La seule récréation que j'eusse était l'étude. «Je m'occupais tout le jour à lire et à écrire.»

En effet, l'humeur naturellement gaie de la Margrave était continuellement assombrie par des agitations morales auxquelles elle cher-

[a] *Mémoires*, t. I, p. 153, 154 et 285; t. II, p. 258.

[b] Voyez ci-dessous, p. 69 et 71.

[c] *Mémoires*, t. II, p. 288 et suivantes, 303, 304, 307—309, 310—312, 314, 315, 325 et 326.

[d] Voyez ci-dessous, p. 126—145, n°s 143—171.

[e] *Mémoires*, t. II, p. 139.

[f] En 1732 et 1733. Voyez les *Mémoires*, t. II, p. 76—136. Dans la traduction allemande de cet ouvrage, Tubingue, 1810, (t. I) p. 199, la Margrave dit que, depuis qu'elle avait été retenue prisonnière à Berlin, en 1730, sa santé était si altérée, qu'elle ne s'était jamais rétablie. Elle ne parle pas de cela dans l'édition originale de Brunswic.

chait à échapper par l'étude et surtout par la composition littéraire. Mais comme il y a eu dans sa vie plusieurs périodes de grands chagrins, pendant lesquelles elle avait besoin de semblables distractions, il se présente ici une question fort difficile à résoudre. Quel est précisément le temps où elle a cherché le remède à ses peines dans la rédaction de ses *Mémoires?* Est-ce pendant la courte campagne que fit son mari en 1734?[a] Est-ce en 1739, lorsqu'elle eut découvert l'inclination du Margrave pour mademoiselle de Marwitz? Est-ce enfin pendant sa grande querelle avec le Roi son frère, de 1744 à 1746? Comme toutes les données positives nous manquent, nous sommes réduit à avoir recours à des hypothèses, et voici celle à laquelle nous nous arrêtons. Il est probable que la Margrave a commencé à écrire ses *Mémoires* pendant la campagne de son mari, alors qu'elle se trouvait seule à Baireuth. Après ce premier jet, elle a sans doute continué, augmenté, corrigé son ouvrage avec le plus grand soin, non pas de suite, mais par intervalles, suivant qu'elle éprouvait le besoin d'écrire, ou qu'il survenait quelque nouveau fait ou quelque souvenir propre à y être introduit, quelque événement de nature à modifier ses premières assertions. Elle a dû travailler ainsi à cet ouvrage jusqu'à l'an 1746. Mais c'est dans les années 1744—1746 qu'elle doit en avoir écrit la partie la plus essentielle, et c'est à cette période que se rapporte certainement tout le mal qu'elle y dit du Roi. On peut citer à l'appui de notre hypothèse le t. I, p. 46 et 47 des *Mémoires*, où, parlant de M. Duhan de Jandun, elle le nomme «ce pauvre garçon.» Or elle ne peut s'être exprimée sur ce ton de commisération qu'à l'époque de l'exil de Duhan, qu'elle voulait accueillir à Baireuth en 1735;[b] car après l'avénement de Frédéric, son vieux précepteur vécut à Berlin dans la position la plus douce et la plus honorable.[c] De plus, le commencement des *Mémoires* doit avoir été écrit avant la mort de Grumbkow, qui arriva en 1739; en effet, la princesse y parle de cet officier général comme d'une personne vivante.[d] Le passage relatif au

[a] *Mémoires*, t. II, p. 139, 182 et suivantes, 190 et suivantes.

[b] Voyez ci-dessous, p. 36; t. XXVII. II, p. 37; *Mémoires*, t. I, p. 251.

[c] Voyez t. XVII, p. XI, art. III, et p. 267—298; t. XXV, p. 505; et ci-dessous, p. 341.

[d] Voyez les *Mémoires*, t. I, p. 5.

baron de Pöllnitz, «fameux par ses *Mémoires*[a] et ses incartades,» t. II, p. 312 (1742), nous autorise à penser que la Margrave ne se souvenait plus d'avoir parlé de lui en détail, l. c., p. 224 (1735),[b] où elle dit qu'il était «l'auteur des *Mémoires* qui ont paru sous son nom,» et d'en avoir reparlé à la page 263 (1737). Cela prouve que les *Mémoires* ont été écrits à diverses reprises. D'un autre côté, la note du t. II, p. 4, et un passage du même volume, p. 227 et 228, se rapportent évidemment aux tristes suites du mariage de mademoiselle de Marwitz avec le comte de Burghauss, mariage qui fut célébré le 8 avril 1744. Enfin, les mots «mon frère de Prusse,» t. II, p. 301, ne peuvent avoir été écrits qu'après le 30 juin 1744, jour où le prince Guillaume reçut ce titre. Les trois derniers endroits cités s'accordent avec ceux du t. II, p. 255 et 258, où la Margrave dit qu'elle rédige ses *Mémoires* à l'Ermitage, en 1744. Il est clair qu'elle y a encore travaillé plus tard, c'est-à-dire à l'époque de la seconde guerre de Silésie et de la paix de Dresde, car elle donne, t. I, p. 309, de grands éloges à l'armée formée par Frédéric-Guillaume Ier, qui, par la merveilleuse discipline qu'il y avait introduite, avait, dit-elle, jeté les fondements de la grandeur de sa maison; et à la page 301 du second volume, elle nomme son frère «ce grand prince,» épithète qui ne peut lui avoir été inspirée que par les brillants succès de la guerre de 1744 à 1745.[c] Ce qui milite encore en faveur de notre opinion, ce sont précisément les récits équivoques, les jugements injustes et les assertions absolument fausses que la Margrave se permet relativement à Frédéric.[d] Or on voit, par sa correspondance, que jusqu'à 1744 cette

[a] *Mémoires du baron de Pöllnitz, contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages, et les caractères des personnes qui composent les principales cours de l'Europe.* Liége, 1734, trois volumes in-8; seconde édition, Londres, 1735, quatre tomes en deux volumes in-12. Voyez notre t. XX, p. XIII et 81.

[b] Voyez ci-dessous, p. 28, 123 et 124.

[c] Dans la traduction des *Mémoires*, Tubingue, 1810, (t. I) p. 4 et 5, la Margrave dit en parlant de la naissance de Frédéric : «*Dieses ist der Bruder, der «mit mir erzogen ward, den mir tausend Ursachen theuer machen, und den ich «den Trost habe, von ganz Europa bewundert zu sehen.*» Ce passage ne se trouve pas dans l'édition de Brunswic.

[d] Voyez les *Mémoires*, t. I, p. 46, 47, 103 et suivantes, 111, 112, 131; t. II, p. 192 à 194, 198, 200, 201, 202, 203, 207, 273, 276, 277, 294, 297, 298, 299 et suivantes; voyez aussi la traduction des *Mémoires* (t. I), p. 352, l. 5 à 15,

princesse avait eu pour son frère une tendresse passionnée et même jalouse, et que, à partir de l'an 1746, elle le révéra et en quelque sorte l'adora comme le plus grand homme de son siècle. Tout cela bien considéré, nous n'hésitons pas à attribuer à la querelle de 1744 à 1746 les choses désobligeantes que les *Mémoires* de la Margrave renferment en grand nombre sur le compte du Roi. Cette querelle, la princesse l'avait amenée, comme elle l'avoue elle-même,[a] en mariant clandestinement la fille d'un général prussien distingué, et cela contre la volonté de celui-ci et du Roi, avec un officier du régiment impérial dont le Margrave était propriétaire;[b] de plus, elle laissait voir des sympathies pour l'Autriche et une prédilection marquée pour la reine de Hongrie, ce que Frédéric lui reproche amèrement dans plusieurs lettres,[c] comme il lui reproche sa conduite offensante envers lui[d] et les attaques incessantes de la *Gazette d'Erlangen*, qui s'imprimait presque sous les yeux de la Margrave, et dans laquelle le Roi et la nation prussienne étaient tournés en ridicule pendant la seconde guerre de Silésie.[e]

La Margrave semble n'avoir vu que le mauvais côté des choses; elle fait, pour ainsi dire, la caricature de la société, car dans le tableau qu'elle en trace, on ne distingue aucune image calme et sereine. Ses *Mémoires* ne donnent pas un doux souvenir aux amis ni aux guides de son enfance. Le sort des habitants du margraviat de Baireuth, leurs sentiments pour sa maison, n'y occupent aucune place.[f] Sa fille même, l'éducation de cette unique enfant, ses relations avec

lignes omises dans l'édition de Brunswic; voyez enfin nos notes sous le texte de la correspondance.

[a] Lettre à Frédéric, du 21 février 1748: «J'ai fait le fatal mariage de la Burghauss, cause de tant de regrets.»

[b] Voyez ci-dessous, p. 126, et les *Mémoires*, t. II, p. 4, 227 et 228. Quant au régiment impérial de Baireuth, voyez l. c., t. II, p. 156, 157 et 227.

[c] Voyez ci-dessous, p. 137, 138, 139, 142 et 143, n°s 162, 165, 166 et 169.

[d] L. c., p. 132, n° 152.

[e] L. c., p. 133 et suivantes. Pendant la guerre de sept ans, la *Gazette d'Erlangen* agit de même à l'égard de la Prusse, et l'éditeur en fut puni en 1759.

[f] En racontant à Frédéric l'incendie du château de Baireuth, la Margrave dit (ci-dessous, p. 219): «Ce qui nous a été le plus sensible a été la mauvaise «volonté des gens d'ici, qui n'ont point voulu donner de secours, et se sont «cachés ou sauvés pour n'avoir point besoin de travailler.»

elle, n'y sont jamais mentionnées. A peine en dit-elle un mot à de rares intervalles, et c'est toujours en parlant de choses indifférentes,[a] excepté lorsqu'elle déclare vouloir lui donner ses *Mémoires*.[b] Mais ce présent ne peut guère passer pour un témoignage d'affection, vu le scandale que l'ouvrage devait causer, et le jour désavantageux qu'il répand sur les familles de Prusse et de Baireuth, ainsi que sur l'auteur même. Les *Mémoires* de la Margrave ont donc un caractère satirique bien prononcé, et l'on n'y trouve pas le sentiment et la modération qu'on serait en droit d'attendre d'une femme de son rang.

Il faut attribuer un grand nombre des traits mordants des *Mémoires* au tour d'esprit naturellement caustique de la princesse, et à l'habitude qu'elle avait prise dès sa jeunesse de ne pas épargner le prochain, comme elle l'avoue elle-même.[c] Elle n'en professe pas moins l'attachement le plus vif pour les personnes qu'elle déchire,[d] et affecte volontiers l'impartialité de l'historien. Ainsi elle prie ses lecteurs futurs[e] de suspendre leur jugement sur le caractère de Frédéric, qu'elle avait amèrement critiqué, jusqu'à ce qu'elle l'ait développé; elle dit expressément, t. II, p. 307 : «Je me pique d'être véridique.» Il ne faut pourtant pas se fier à ces apparences. Au fond, la Margrave vise à satisfaire son amour-propre et à amuser le lecteur,[f] soit par des tableaux comiques, des portraits chargés et des anecdotes singulières, soit par le récit des intrigues et des cabales des princes, des courtisans et même des domestiques. Elle ne recule pas devant les histoires scabreuses, comme celles de la cour de Dresde et de l'amour du roi Frédéric-Guillaume Ier pour mademoiselle de Pannwitz;[g] elle critique ou tourne en ridicule ses sœurs Frédérique[h]

[a] Voyez les *Mémoires*, t. II, p. 72, 76, 80, 137, 322; voyez aussi, dans la traduction allemande des *Mémoires* (t. I), p. 354 et 355, un alinéa omis dans l'édition de Brunswic.

[b] *Mémoires*, t. II, p. 258.

[c] L. c., t. I, p. 153, 154, 155, 231 et 232. Voyez aussi l'ouvrage de Büsching, *Character Friedrichs des Zweiten*, p. 273.

[d] *Mémoires*, t. I, p. 89 et 90; t. II, p. 135, 136, 202, 203, 299 et 300. Voyez aussi la correspondance, par exemple ci-dessous, p. 82.

[e] *Mémoires*, t. II, p. 301.

[f] L. c., t. I, p. 15 et suivantes, 143 et suivantes; t. II, p. 144 et 145.

[g] L. c., t. I, p. 102 et suiv., 350 et 351.

[h] L. c., t. I, p. 97; t. II, p. 71, 72 et 298.

et Charlotte,[a] son beau-père le margrave de Baireuth,[b] la duchesse de Würtemberg, mère de son gendre,[c] sa grand' tante la duchesse de Saxe-Meiningen, fille du Grand Électeur,[d] enfin toutes les personnes qu'elle fait figurer dans son ouvrage, et tous ses parents, si nous en exceptons la margrave Philippe de Schwedt[e] et le prince Albert de Culmbach,[f] qui jouissaient de son estime. En racontant même la tentative d'évasion de son frère, en 1730, et en faisant connaître combien son père fut dur envers elle à cette occasion, elle n'hésite pas à dire : «Il m'accusait d'être complice de l'entreprise du «Prince royal, qu'il traitait de crime de lèse-majesté, et d'avoir une «intrigue amoureuse avec Katte, duquel, disait-il, j'avais eu plusieurs «enfants. Ma gouvernante, ne pouvant plus se modérer à ces in«sultes, eut le courage de lui répondre : Cela n'est pas vrai, et qui«conque a dit pareille chose à Votre Majesté en a menti. Le Roi «ne lui répliqua rien et recommença ses invectives.»[g] La Margrave va jusqu'à dénigrer sans ménagement le caractère de sa mère,[h] qu'elle prétend néanmoins aimer jusqu'à l'adoration;[i] enfin, elle se permet de rapporter tout au long l'impertinent portrait que M. de Superville, envoyé chez elle par Frédéric, avait eu la hardiesse de lui tracer de ce prince.[k] Cependant le tout est si bien arrangé et si spirituellement raconté, que les *Mémoires* offrent tout l'intérêt d'un roman, avec lequel ils ont du reste plus d'un rapport. Mais la prétendue véracité de la Margrave et l'impartialité historique qu'elle affecte ne méritent pas plus de confiance que ses protestations d'attachement à ses proches; car elle défigure souvent les faits de telle sorte, qu'il n'est pas pos-

[a] *Mémoires*, t. I, p. 318, 319 et 330; t. II, p. 78, 79, 81 et 87.
[b] L. c., t. II, p. 12, 13, 14—16, 85 et suivantes.
[c] L. c., t. II, p. 324 et 325.
[d] L. c., t. I, p. 337 et 338; t. II, p. 74 et 75.
[e] L. c., t. I, p. 178 et 179; t. II, p. 3 et 104.
[f] L. c., t. II, p. 54, 55, 111, 121, 188 et 189.
[g] L. c., t. I, p. 242 et 243.
[h] L. c., t. I, p. 12, 13, 30, 31, 58—60, 76, 77, 87 et suivantes, 108—110, 128, 129, 131, 132, 154, 157, 161, 251, 303, 304, 305, 306, 309 et suiv., 320, 321 et suiv., 333 et suiv.; t. II, p. 4, 5, 6, 77 et suiv., 94, 116 et suivantes; voyez, enfin, la traduction des *Mémoires* (t. I), p. 356, 358 et 359, passages qui ne se trouvent pas dans l'édition de Brunswic.
[i] *Mémoires*, t. I, p. 284 et 303; t. II, p. 299 et 300.
[k] L. c., t. II, p. 273, 276 et 277; ci-dessous, p. 56, 57, 63 et 64.

sible de croire à une erreur involontaire de sa part. Ainsi, par exemple, elle dit, t. II, p. 297, en parlant de l'avénement de Frédéric : «Je «lui écrivais toutes les postes, et toujours avec effusion de cœur. Six «semaines se passèrent sans que je reçusse de réponse. La première «qui me parvint au bout de ce temps-là n'était que signée du Roi et «fort froide.» Nous nous contentons d'engager le lecteur à comparer ce passage avec nos n°s 80, 83, 84, 85, 86, 87, 88, écrits du 1er juin au 14 juillet 1740; nous les avons fidèlement copiés sur les autographes de Frédéric. La Margrave ne respecte pas davantage la vérité lorsqu'elle parle du traité conclu par son mari avec l'empereur Charles VII, et rompu peu de temps après.[a] «Depuis ce moment, dit-«elle, la guerre fut déclarée; je ne reçus que des lettres très-dures «du Roi, et j'appris même qu'il parlait de moi d'une manière fort «offensante, et me tournait publiquement en ridicule.»[b] Ce passage est réfuté par les n°s 117 et suivants de notre recueil. En réalité, ce n'est pas l'insignifiant traité de 1742 qui fut cause de la brouillerie de la princesse avec son auguste frère, brouillerie qui dura du 6 avril 1744 au 29 mars 1746. La vraie raison, la voici. La Margrave, voulant se débarrasser de mademoiselle de Marwitz sa rivale et autrefois son amie, l'avait mariée, ainsi que nous l'avons dit, à un officier autrichien. Comme elle avait toujours fait mystère au Roi de ses chagrins domestiques, il se sentit offensé par un acte dont il ne pouvait s'expliquer les motifs, et qui constituait une véritable violation des lois de la Prusse. De là naquirent des récriminations assez amères, et un long refroidissement. En cherchant à donner le change au lecteur de ses *Mémoires* sur la véritable cause de sa brouillerie avec Frédéric, la Margrave s'est privée de la faculté d'écrire la suite de cet ouvrage, qu'elle a annoncée quatre fois.[c] En effet, elle aurait dû commencer cette continuation par une rétractation de ce qu'elle avait dit de «la guerre déclarée en 1742.» Les *Mémoires* sont d'ailleurs contredits sur ce point par la correspondance de la Margrave avec son frère, tout aussi cordiale dans la période de 1742 au 6 avril 1744 qu'elle l'avait été auparavant.[d]

[a] *Mémoires*, t. II, p. 317 et suivantes (1742).
[b] L. c., p. 324.
[c] L. c., p. 4, 227, 228 et 278.
[d] Voyez ci-dessous, p. 106—126, n°s 115—142.

Tout ce que nous venons d'exposer montre donc, d'un côté, qu'une partie essentielle des *Mémoires* de la Margrave fut composée entre les années 1744 et 1746, temps où cette princesse cherchait à se distraire ainsi de ses chagrins domestiques, et où elle était aigrie contre son frère; de l'autre, qu'on ne peut, par cette dernière raison, accorder qu'une confiance limitée à un ouvrage dont l'auteur a, comme nous l'avons vu, altéré la vérité sur des faits importants.

Il existe un *Éloge historique de la margrave de Baireuth* (manuscrit), par le marquis d'Adhémar, grand maître de la maison de la princesse. Un exemplaire de cet ouvrage, qui appartient à présent à Sa Majesté le Roi, fut envoyé par l'auteur à Frédéric le 15 mars 1759. On y lit le passage suivant, écrit dans le sens des *Mémoires*, mais absolument réfuté par la correspondance: «Les circonstances où «se trouva la cour de Baireuth pendant la guerre de 1742 avaient «aliéné le cœur du Roi son frère. Il crut que sa sœur ne l'aimait «plus. Qu'il est triste pour la tendre amitié de se croire en droit «de faire des reproches! Qu'il est douloureux pour l'amitié sensible «de les éprouver! Celle de Son Altesse Royale se crut outragée, «parce qu'elle se trouvait innocente, et au lieu de rechercher un «éclaircissement qui eût tout raccommodé, elle resta dans le silence, «parce qu'elle était fière. Des esprits turbulents l'affermirent encore «dans cette malheureuse idée, car ces esprits règnent dans le trouble; «mais heureusement la sincère amitié a des ressources supérieures à «toutes les menées des méchants. Pour être abandonnée, celle de «S. A. R. était trop connue. Monseigneur le Prince de Prusse sur-«tout lui fit toujours la justice de penser qu'elle ne pouvait man-«quer à ce qu'elle avait de plus cher au monde, à l'amitié et à la «gloire. Madame la Margrave ne se souvenait jamais qu'avec une «vive reconnaissance de toute celle qu'elle devait à ce prince. Des «personnes sages, venant à l'appui d'une prévention si bien méritée, «conseillèrent à S. A. R. les démarches qu'elle voulait faire; et, dans «un voyage qu'elle fit à Berlin en 1747, elle eut la consolation de «penser que l'on ne pouvait plus douter de son cœur.»

Il est facile de voir, en lisant la correspondance, que l'auteur de l'*Éloge*, qui ne vécut à la cour de Baireuth que depuis 1752, n'a pas été exactement informé des faits, ou qu'il passe à dessein sous silence toute la période de 1744 à 1746. Nous devons ajouter qu'en

1748, tourmentée par les intrigues de la comtesse de Burghauss, et réconciliée depuis deux ans avec le Roi, la Margrave invoqua son secours contre cette femme, et reconnut formellement les torts qu'elle avait eus envers son frère.[a] «Combien de fois, écrit-elle à Frédéric «le 21 février 1748, combien de fois ne me suis-je pas reproché l'ir«régularité de ma façon d'agir envers vous! Ma dernière maladie, une «mort prochaine, ont augmenté mes réflexions. Un mûr examen sur «moi-même m'a convaincue que dans tout le cours de ma vie je «n'avais été coupable qu'à l'égard d'un frère que mille raisons devaient «me rendre cher, et auquel mon cœur avait été lié depuis ma tendre «jeunesse par l'amitié la plus parfaite et la plus indissoluble. Votre «générosité vous a fait oublier mes fautes passées, mais ne m'em«pêche pas d'y penser à toutes les heures du jour.» La réponse de Frédéric (notre n° 202) est un vrai monument de sa générosité. On voit que le franc aveu de la princesse suffit pour effacer de l'âme du monarque les dernières traces qu'un juste mécontentement y avait laissées; et la correspondance montre que, à partir de l'époque où cette lettre fut écrite, rien ne vint plus troubler les bons rapports entre la Margrave et son auguste frère, auquel elle témoigna dès lors un attachement à toute épreuve. Cependant elle conserva son ouvrage, même après l'éclatant exemple de piété filiale que Frédéric lui avait donné en publiant, en 1751, ses *Mémoires de Brandebourg*, où il parle de son père avec tout le respect et toute l'affection imaginables.

La princesse avait bien pressenti le scandale que causerait son livre, s'il voyait le jour. Elle dit, t. II, p. 258 : «J'écris pour me «divertir, et ne compte pas que ces *Mémoires* seront jamais impri«més; peut-être même que j'en ferai un jour un sacrifice à Vul«cain; peut-être les donnerai-je à ma fille; enfin je suis pyrrho«nienne là-dessus. Je le répète encore, je n'écris que pour m'amu«ser, et je me fais un plaisir de ne rien cacher de tout ce qui m'est «arrivé, pas même mes plus secrètes pensées.» Nous présumons que la Margrave, après avoir confié son ouvrage à M. de Superville, le perdit entièrement de vue. Il semble aussi qu'elle n'en ait fait aucune mention dans sa disposition testamentaire. En effet, on lit dans l'*Éloge historique* du marquis d'Adhémar que, après avoir reçu la

[a] Voyez ci-dessous, p. 172 et 173.

nouvelle de la mort du Prince de Prusse, vers la mi-juin 1758, la Margrave scella son testament en présence de son mari, de sa fille, et de quelques autres témoins.[a] Si elle avait encore eu les *Mémoires* en sa possession, ou qu'ils eussent été présents à son souvenir, elle en aurait sans doute disposé plus convenablement, ou le Margrave, dont les intrigues galantes y sont exposées en détail, aurait mis l'ouvrage aux Archives secrètes de sa maison, ou pris quelque autre mesure pour empêcher qu'il ne fût publié. Le marquis d'Adhémar, un des témoins de l'acte dont nous venons de parler, ne fait également aucune mention des *Mémoires*, qui probablement étaient dès longtemps, et avant son arrivée à Baireuth, entre les mains de M. de Superville, envoyé du margrave de Baireuth à la Haye depuis 1748, et établi à Brunswic, depuis 1750, comme médecin ordinaire du Duc.[b] Les soucis de la guerre de sept ans et les souffrances de la princesse dans sa dernière maladie expliquent suffisamment comment elle avait pu oublier l'existence de ses *Mémoires*.

Cet ouvrage est donc une ombre au tableau que présente la vie de la Margrave. On y voit souvent percer le ressentiment qu'elle éprouva contre son frère dans la période de 1744 à 1746, ressentiment qui se reflète également dans la correspondance de ces années, et explique les jugements injustes que l'auteur porte sur le Roi dans ses *Mémoires*. Nous nous hâtons de passer sur cette époque fâcheuse pour faire observer que, depuis la réconciliation, la sympathie était de nouveau complète, que Frédéric avait rendu à sa sœur toute sa tendresse, et qu'il trouva toute naturelle la résolution prise par elle de partager son sort, quelque funeste qu'il fût.[c] Si donc l'histoire impartiale doit blâmer les nombreuses injustices de la princesse envers son frère, le même tribunal doit absoudre, en faveur de son affection désintéressée et de son dévouement, la sœur qui réalisa pour Frédéric l'idéal de l'amitié, et auprès de laquelle il trouva le plus pur bonheur de sa vie. L'effet pénible produit par les torts de la Margrave envers son frère est d'ailleurs adouci par la lecture de la correspondance de ces deux augustes personnes, qui,

[a] Ce fut le 6 août 1758 que la Margrave fit son testament.
[b] Voyez ci-dessous, p. 202.
[c] L. c., p. 301, 302, 306 et 308.

selon l'expression du Roi lui-même, n'étaient qu'une âme en deux corps,[a] expression mémorable, impérissable monument élevé à la gloire de la margrave Wilhelmine de Baireuth.

II. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR FRÉDÉRIQUE, MARGRAVE D'ANSBACH.

(7 juin 1740 — 22 décembre 1745.)

La princesse Frédérique-Louise, seconde fille de Frédéric-Guillaume Ier, naquit dans la nuit du 28 au 29 septembre 1714, et épousa, le 30 mai 1729, le margrave Charles-Guillaume-Frédéric d'Ansbach. Veuve depuis le 3 août 1757, elle mourut le 4 février 1784.

Les Archives de la maison royale conservent une grande quantité de lettres écrites par cette princesse à son frère, du 28 mars 1732 au 2 mars 1765; elles sont toutes autographes, en français, et très-insignifiantes. Quant aux réponses de Frédéric, nous n'en avons trouvé que quelques minutes et copies, insérées à leur rang de date dans le recueil des lettres de la princesse. Parmi les douze lettres que nous avons choisies, il y en a neuf du Roi. Celle du 22 décembre 1745, notre n° 12, a été écrite en deux exemplaires, envoyés, l'un à la margrave d'Ansbach, l'autre à la margrave de Schwedt. La princesse Frédérique signe toutes ses lettres *Friderique;* la margrave de Baireuth (*Mémoires*, t. I, p. 52 et 99) et le Roi (*Œuvres*, t. I, p. 174) l'appellent également de ce nom. C'est donc par erreur que David Fassmann, l'auteur anonyme de l'ouvrage, *Leben und Thaten des Königs von Preussen Friderici Wilhelmi*, la fait nommer *Louise* par son père dans un court entretien entre ce monarque et la princesse, rapporté t. I, p. 394.

La margrave Frédérique est citée t. VI, p. 217 et 222, art. 7, et t. X, p. 150 de notre édition, ainsi que dans les *Mémoires de la margrave de Baireuth*, t. I, p. 97, et t. II, p. 71, 72 et 298, où l'auteur parle de la beauté angélique, de l'esprit borné et des ca-

[a] Voyez t. XXVI, p. 189, n° 52, et ci-dessous, p. 296; voyez aussi t. XII, p. 97, et t. XXV, p. 44.

prices de cette sœur. Elle dit aussi que la princesse Frédérique fut très-malheureuse dans son mariage, que le Roi ne l'aimait pas, et qu'elle n'avait pas d'affection pour lui. Toutefois, dans une lettre à la margrave de Baireuth elle-même, du 29 avril 1753, Frédéric dit, en parlant de la visite de sa sœur d'Ansbach : «Jugez du plaisir que «j'ai ressenti en embrassant une amie de mon enfance, une sœur que «j'aime tendrement, et que je n'ai vue de neuf ans. Il n'y a eu que «le congé de triste dans tout cela.»[a] Il écrit à la même, le 25 juin suivant : «Je ne doute point que notre neveu (d'Ansbach) ne soit «fort aimable, puisqu'il a votre approbation; il doit venir ici vers le «mois de septembre; je l'aime d'avance, parce qu'il appartient à une «sœur que j'aime tendrement.»[a] Voici enfin comme il s'exprime dans sa lettre au prince Henri, du 8 février 1784 : «Mon très-cher frère, «c'est le cœur navré de douleur que je vous écris aujourd'hui. Je «viens d'apprendre la mort de notre pauvre et malheureuse sœur «d'Ansbach; cela en revient, mon cher frère, à ce que je vous man-«dais dernièrement, que ce qui reste de notre famille branle au manche. «J'ai toujours médité d'aller à Ansbach voir encore une fois ma «pauvre sœur; je n'en ai jamais pu trouver le moment. C'était une «bien bonne et honnête personne, dont le cœur était la probité même. «Je vous avoue, mon cher frère, que cela m'afflige si fort, que je «remettrai à un autre jour à vous répondre, étant, etc.»[b]

III. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR CHARLOTTE, DUCHESSE DE BRUNSWIC.

(18 janvier 1733 — 10 août 1786.)

La princesse Philippine-Charlotte, troisième fille de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 13 mars 1716. Le 2 juillet 1733, elle épousa le prince héréditaire Charles de Brunswic, beau-frère de Frédéric, et duc régnant depuis le 3 septembre 1735. La duchesse Charlotte, veuve depuis le 26 mars 1780, mourut à Brunswic le 16 fé-

[a] Voyez ci-dessous, p. 230, 233, 242 et 245.
[b] Voyez t. XXVI, p. 502.

vrier 1801. Frédéric avait pour elle beaucoup d'attachement et d'estime. Il écrit à Voltaire en 1743 : «J'ai bien cru que vous seriez content de ma sœur de Brunswic. Elle a reçu cet heureux don du ciel, «ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, et dont «malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains.»[a] Frédéric avait souvent la satisfaction de voir la Duchesse, soit chez lui, soit à Brunswic.[b] Il lui a adressé deux poésies : l'*Ode à ma sœur de Brunswic sur la mort d'un fils tué en* 1761 (t. XII, p. 30), et l'*Épître à ma sœur de Brunswic. Qu'il est des plaisirs pour tout âge*, du 15 février 1765 (t. XIII, p. 1).

Outre le prince Henri, tué en 1761, la Duchesse eut la douleur de perdre deux fils, tous deux généraux-majors au service de la Prusse; le prince Guillaume mourut en Bessarabie, en 1770,[c] et le prince Léopold périt, en 1785, à Francfort, dans une inondation de l'Oder, en voulant sauver des hommes qui se noyaient.[d] Ces deux princes, et leurs frères aînés le Prince héréditaire et le prince Frédéric-Auguste, étaient fort aimés et appréciés de leur oncle; leur sœur, la princesse Élisabeth, femme du Prince de Prusse, dut divorcer d'avec son mari.[e]

Il existe aux Archives de la maison royale un grand nombre de lettres de la duchesse de Brunswic à Frédéric, mais aucune de celui-ci à sa sœur. Le recueil que nous présentons au lecteur se compose de treize pièces, dont quatre (les n°s 4, 7, 12 et 13) du Roi. Nous devons les n°s 1, 2, 3, 5, 6 et 8 aux Archives de la maison royale; le n° 4 nous a été fourni par les Archives de Brunswic; le n° 7 est tiré du *Supplément aux Œuvres posthumes de Frédéric II*, t. III, p. 77; quant aux trois lettres n°s 9, 10 et 11, nous en devons les copies à l'obligeance de feu madame la comtesse Henriette d'Itzenplitz-Friedland; mais les textes en sont très-incorrects,

[a] Voyez t. XXII, p. 148.

[b] Voyez t. XX, p. 140; t. XXVI, p. 275 et 276; et ci-dessous, p. 102, 145, 202 et 346.

[c] Voyez t. XXIII, p. 171 et 173; t. XXIV, p. 519. Le prince Guillaume fut nommé général-major le 20 mai 1770, et il mourut le 24 août suivant.

[d] Voyez ci-dessous, p. 352.

[e] Voyez t. VI, p. 23; t. XXVI, p. 39 et 40, n°s 67 et 69; et ci-dessous, p. 348.

et renferment même souvent des phrases inintelligibles; enfin, les n°s 12 et 13 sont tirés des *Anekdoten von König Friedrich II von Preussen, herausgegeben von Friedrich Nicolai*, cahier I, p. 4 et 6.

IV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR SOPHIE, MARGRAVE DE SCHWEDT.

(11 juillet 1742 — 23 septembre 1765.)

La princesse Sophie-Dorothée-Marie était la quatrième fille de Frédéric-Guillaume Ier; elle naquit le 25 janvier 1719, et épousa à Potsdam, le 10 novembre 1734, le margrave Frédéric-Guillaume de Brandebourg-Schwedt. Elle mourut à Schwedt le 13 novembre 1765. Frédéric parle de cette sœur, entre autres, t. I, p. 174; t. X, p. 150; t. XVIII, p. 158; t. XXVI, p. 275, 277, 281 et 552—554, n°s 26, 27 et 28; ci-dessous, p. 14. Il en est fait mention dans le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 146. La margrave de Baireuth, enfin, s'exprime ainsi dans ses *Mémoires*, t. II, p. 207, à propos de la maladie dont son père fut atteint en 1734 : «Son mal augmen-«tant à vue d'œil, il résolut de faire les noces de ma sœur Sophie «avec le margrave de Schwedt. La bénédiction de leur mariage se «donna le 7 de janvier 1735, devant son lit.» Cette date est inexacte.

Les Archives de la maison royale conservent beaucoup de lettres de la margrave Sophie à son frère, toutes autographes, et quelques minutes ou copies de lettres de Frédéric à sa sœur, dont aucune n'est de sa main. On voit au dos de plusieurs des lettres de la Margrave des notes que les conseillers de Cabinet y ont faites au crayon ou à l'encre, et qui contiennent la substance de la réponse du Roi; par exemple : *Compliment*, ou *Compliment obligeant; Compliment bien obligeant; Compliment de félicitation au nouvel an*, etc. Il semble que Frédéric ait rarement écrit de sa main à sa sœur Sophie, ainsi qu'à la margrave d'Ansbach.

Le recueil que nous donnons de la correspondance avec la margrave Sophie comprend quinze lettres, dont neuf de Frédéric; elles sont toutes tirées des Archives de la maison royale.

V. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR ULRIQUE, REINE DE SUÈDE.

(3 novembre 1743 — 27 septembre 1772.)

La princesse Louise-Ulrique, cinquième fille de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 24 juillet 1720. Vers la fin de l'année 1743, l'impératrice Élisabeth se proposant de marier le grand-duc son neveu, son penchant la portait à donner la préférence à la princesse Ulrique;[a] mais Frédéric aima mieux recommander la princesse de Zerbst.[b] Au mois de mai 1744, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la main de la princesse Ulrique pour le prince Adolphe-Frédéric de Holstein, héritier présomptif du trône de Suède. Les noces furent célébrées à Berlin le 17 juillet. Le Prince de Prusse, frère du Roi, épousa la princesse par procuration de l'auguste fiancé, qui parvint à la couronne le 6 avril 1751. La reine Ulrique, veuve depuis le 12 février 1771, mourut à Stockholm le 16 juillet 1782.

Frédéric lui a adressé quatre poésies : les *Vers* du 4 juin 1743, l'*Épître à ma sœur de Suède*, du 25 décembre 1749, et les deux *Épîtres* des années 1771 et 1772. Voyez t. XIV, p. 89, t. X, p. 145, et t. XIII, p. 74 et 79. Voyez aussi t. III, p. 41, t. VI, p. 222, et, t. IX, p. XVI, 179 et 180, le *Discours prononcé à l'assemblée extraordinaire et publique de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse, en présence de Sa Majesté la reine douairière de Suède, le lundi 27 janvier* 1772. Enfin, voyez t. XIII, p. 90.

Le Roi fait mention de sa sœur de Suède, alors en visite chez lui, dans ses lettres à l'électrice Marie-Antonie de Saxe, du 24 décembre 1771 et du mois de février 1772, et au comte de Hoditz, du 29 décembre 1771, ainsi que dans celles à Voltaire et à d'Alembert, du 12 janvier et du 30 juin 1772. Il a exprimé dans sa lettre à ce dernier, du 8 septembre 1782, la douleur que lui causait la perte de cette princesse. Voyez t. XX, p. 235; t. XXIV, p. 230 et 235; t. XXIII, p. 209; t. XXIV, p. 568 et 569; t. XXV, p. 235 et 236. Voyez aussi t. XXVI, p. 316, 317, 322, 567 et 568.

[a] Voyez t. III, p. 28.

[b] Voyez t. XXV, p. XXV, art. VIII, et p. 579 et suivantes.

Il y a aux Archives de la maison royale une volumineuse collection de lettres de la reine Ulrique, toutes autographes et écrites du 4 septembre 1737 au 31 décembre 1747. Nous n'avons trouvé dans le nombre qu'une seule copie d'une lettre de Frédéric, du 7 juin 1747. La reine de Suède, encouragée par son frère, écrivait par tous les courriers et sur toutes les affaires de sa maison et de sa nouvelle patrie; plusieurs de ses lettres sont en chiffre. Elle signe presque toujours *Ulrique*, très-rarement *Louise-Ulrique*. On n'a rien trouvé de la main de Frédéric parmi les papiers qu'elle a laissés, et qui sont conservés à Drotningholm.

Notre recueil renferme quinze lettres, dont cinq du Roi. Nous devons les n°s 1—11 aux Archives de la maison royale; les n°s 12 et 13 sont tirés de l'ouvrage de M. Frédéric de Raumer, *Beiträge zur neueren Geschichte*. Leipzig, 1839, t. III, p. 212, 213, 224 et 225; enfin nous avons copié les n°s 14 et 15 dans la *Correspondance inédite relative à l'histoire de Suède* 1772—1780, publiée à Stockholm, en 1843, par M. le baron de Manderström, membre de l'Académie suédoise. Au verso du titre se trouvent les mots : *Édition tirée à 40 exemplaires numérotés*. L'exemplaire que nous devons à la bienveillance de l'éditeur porte le n° 18, de sa main.

VI. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR AMÉLIE, ABBESSE DE QUEDLINBOURG.

(24 avril 1738 — 9 août 1775.)

La princesse Anne-Amélie, fille cadette de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 9 novembre 1723. Elle fut installée abbesse de Quedlinbourg le 11 avril 1756, et mourut à Berlin le 30 mars 1787.

Cette princesse, qui avait beaucoup de goût et de talent pour la musique, vivait ordinairement à Berlin, en hiver sous les Tilleuls (n° 7, hôtel actuel de la légation russe), en été rue Guillaume, dans le palais qui appartient aujourd'hui à Son Altesse Royale le prince Albert. Ce séjour habituel dans la capitale lui procurait l'avantage de jouir souvent de la société du Roi son frère, qui aimait sa conversation, et qui même, pendant la guerre de sept ans, l'invita quelque-

fois à venir le voir. Les correspondances et les poésies de Frédéric donnent un agréable témoignage de la cordiale intimité qui régnait entre lui et sa sœur Amélie.

Les sept poésies adressées à cette princesse par le Roi se trouvent t. XII, p. 43, 57, 142 et 149, et t. XIII, p. 16, 31 et 77.

Notre recueil renferme trente-trois lettres, dont dix-sept de Frédéric. Nous tirons vingt-trois de ces pièces des Archives de la maison royale, et les n°s 6, 9 et 12—15 des Archives de Darmstadt, qui en conservent des copies faites pour la landgrave Caroline. Quant aux n°s 27—30, nous les devons à feu madame la comtesse Henriette d'Itzenplitz-Friedland. Nous avons omis, comme n'offrant pas les caractères de l'authenticité, la lettre de Frédéric, de l'année 1778, qui se trouve dans le *Göttingisches Historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler,* Hanovre, 1788, t. III, p. 453. D'ailleurs, les éditeurs de ce recueil ont tiré la pièce dont il s'agit d'une source fort suspecte, les *Lettres historiques, politiques et critiques sur les événements qui se sont passés depuis* 1778 *jusqu'à présent* (par le chevalier Metternich, de Cologne), Londres (Cologne), 1788, t. I, p. 116. On sait que Frédéric Nicolaï, dans les *Anekdoten von König Friedrich II,* 1792, cahier VI, p. 208, a déclaré supposées les pièces contenues dans les neuf ou dix volumes de ces *Lettres historiques* qui avaient paru jusqu'alors.

Berlin, 3 avril 1855.

J.-D.-E. Preuss,
Historiographe de Brandebourg.

I.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC SA SŒUR WILHELMINE,

MARGRAVE DE BAIREUTH.

(1er NOVEMBRE 1730 — 12 OCTOBRE 1758.)

1. A LA PRINCESSE WILHELMINE.

Cüstrin, 1er novembre 1730.[a]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

L'on va m'hérétiser après le conseil de guerre qui va se tenir à présent; car il n'en faut pas davantage pour passer pour hérésiarque que de n'être pas conforme en toutes choses au sentiment du maître. Vous pouvez donc juger sans peine de la jolie façon dont on m'accommodera. Pour moi, je ne m'embarrasse guère des anathèmes qui seront prononcés contre moi, pourvu que je sache que mon aimable sœur s'inscrive en faux là contre. Quel plaisir pour moi que ni verrous ni grilles ne peuvent m'empêcher de vous témoigner ma parfaite amitié! Oui, ma chère sœur, il se trouve encore d'honnêtes gens, dans ce siècle quasi entièrement corrompu, qui me prêtent les moyens nécessaires pour vous témoigner mes soumissions. Oui, ma chère sœur, pourvu que je sache que vous soyez heureuse, la prison me deviendra un séjour de félicité et de contentement. *Chi ha tempo ha vita;*[b] consolons-nous avec cela. Je souhaiterais du fond de mon cœur n'avoir pas besoin d'interprète pour vous parler, et que nous revissions ces heureux jours où votre *principe* et ma *principessa* se baiseront,[c] ou, pour parler plus net, où j'aurai le plaisir de

[a] Cette date a été mise à l'encre, par une main inconnue, au haut de cette lettre, que Frédéric a toute écrite au crayon. Quant au séjour du Prince royal à Cüstrin, voyez t. XXII, p. 245; t. XXV, p. 461; et J.-D.-E. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, p. 99—161.

[b] Voyez t. XXVI, p. 232.

[c] Cette lettre se trouve aussi dans les *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de Baireuth*, Brunswic, 1810, t. I, p. 259 et 260. Au lieu des mots «se baiseront,» la Margrave a mis: «feront une douce harmonie,» et sous le texte la note suivante: «Mon frère avait donné ce titre à sa flûte, disant

vous entretenir moi-même, et de vous assurer que rien au monde ne peut diminuer mon amitié pour vous. Adieu.

LE PRISONNIER.

---

2. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Berlin, 6 mars 1732.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Lundi prochain seront mes promesses, qui se feront tout comme les vôtres. La personne n'est ni belle ni laide, ne manquant pas d'esprit, mais fort mal élevée, timide, et manquant beaucoup aux manières du savoir-vivre: voilà le portrait naturel de cette princesse. Vous pouvez juger par là, ma très-chère sœur, si je la trouve à mon gré, ou non. Le plus grand mérite qu'elle a, c'est qu'elle m'a procuré la liberté de vous écrire, qui m'est l'unique soulagement que j'aie dans votre absence. Vous ne pouvez jamais croire, mon adorable sœur, combien de vœux je fais pour votre bonheur; tous mes souhaits y aboutissent, et tous les moments de ma vie je forme de ces souhaits. Vous pouvez voir par là que je vous conserve toujours cette amitié sincère dont nos cœurs ont été liés depuis leur plus-tendre jeunesse: du moins reconnaissez, ma chère sœur, que vous m'avez fait un sensible tort en m'accusant de légèreté envers vous, et en croyant de faux rapports que l'on vous avait faits de ma crédulité, moi qui n'aime que vous, et que ni absence ni faux rapports ne pourraient faire changer. Du moins ne croyez plus rien de tel sur mon sujet, et ne vous méfiez pas plus tôt de moi que vous n'ayez eu des preuves éclatantes, auparavant, que le bon Dieu m'ait abondonné

• qu'il ne serait jamais véritablement amoureux que de cette princesse. Il en • faisait souvent de jolis badinages qui nous faisaient rire. Pour y répondre, • j'avais nommé mon luth *prince*, lui disant que c'était son rival. » Le texte de la • lettre et de la note est tout à fait conforme, dans l'édition citée, à l'autographe • des *Mémoires* de la Margrave, conservé à la Bibliothèque royale de Berlin.

et que la tête me tourne; et étant persuadé que de tels malheurs ne viendront pas m'accabler, je vous réitère ici combien je vous aime, et avec quel respect et vénération sincère je suis et serai jusqu'au tombeau,

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre très-humble et très-fidèle
frère et valet,

FRIDERIC.

---

3. A LA MÊME.

(Berlin) 24 (mars) 1732.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

C'est avec beaucoup de plaisir, ma très-chère sœur, que j'ai appris que vous vous portez mieux. Dieu soit loué! car personne ne vous peut aimer plus tendrement que je le fais. La Reine m'a ordonné de vous répondre, touchant la princesse de Bevern, que vous ne lui donniez point l'altesse, et que vous pouviez lui écrire tout comme à une autre princesse indifférente. Pour ce qui s'agit du baisemain, je vous assure que je ne les lui ai pas baisées, ni ne les lui baiserai, car elles ne sont pas assez belles pour être appétissantes. Dieu vous conserve longtemps en parfaite santé! Et vous, conservez-moi toujours l'honneur de vos bonnes grâces, et croyez, ma charmante sœur, que jamais frère au monde n'aima avec tant de tendresse une sœur si charmante que la mienne; enfin croyez, chère sœur, que sans compliments et au pied de la lettre je suis tout à vous.

FRIDERIC.

Nous avons eu avant-hier musique, et l'on a bien pensé à vous.

---

4. A LA MÊME.

Potsdam, 26 août 1732.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai eu la satisfaction de recevoir deux de vos chères lettres en même temps; mais comme elles m'ont cherché à Ruppin, je ne les ai pu recevoir qu'hier. Mon aimable sœur, permettez que je vous en rende mille grâces, comme de toutes les bontés que vous me témoignez, et que je suis incapable de mériter. Je suis venu ici pour aller à la sainte Cène avec le Roi;[a] il m'a parlé mille biens de vous, et dans des termes bien tendres, auxquels mon cœur a applaudi de concert avec tout le genre humain, dont vous faites l'admiration. A présent je suis sur le point de mon départ, mais après-demain j'aurai la satisfaction de m'entretenir plus longtemps avec l'unique sœur que j'adore et que je respecte de tout mon cœur. J'espère que, en attendant, votre santé se remettra de jour en jour, et que j'aurai bientôt la satisfaction de vous assurer de vive voix comme j'ai l'honneur d'être avec toute l'amitié imaginable, jointe avec un dévouement entier et une parfaite vénération,

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-dévoué serviteur et frère,

FREDERIC.

---

5. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 28 août 1732.

Comme j'envoie M. de Voit à Berlin pour y porter la nouvelle de ma délivrance, je ne veux pas manquer cette occasion de vous témoigner, mon très-cher frère, à quel point je vous aime et

[a] Voyez t. XXV, p. 437.

vous suis attachée. Ces sentiments pour vous ne finiront qu'avec le dernier soupir de ma vie, qui vous sera toujours dévouée. J'espère que vous voudrez bien nous faire la grâce, au prince et à moi, d'être parrain de l'enfant futur;[a] je le doue d'avance de vos belles qualités, et il ne pourra qu'être heureux, ayant un tel parrain. Je vous prie, mandez-moi naturellement par cette voie, qui est très-sûre, l'état de vos affaires. Je vous recommande aussi le porteur de cette lettre, qui est un homme de mérite, et qui m'est tout attaché. Adieu, mon très-cher frère; soyez persuadé de la tendresse sans égale que j'ai pour vous, avec laquelle je serai jusqu'au tombeau,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre très-humble et fidèle
sœur et servante,

WILHELMINE.

---

6. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 5 septembre 1732.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'aurais bien de la peine de vous décrire la vive joie que j'ai eue en apprenant la nouvelle de votre heureuse délivrance, ma très-chère sœur; j'ai craint, sans rien dire, ce terme, qui devait décider du bonheur ou du malheur de ma vie. Le bon Dieu soit loué à jamais qu'il vous a tirée si heureusement d'un tel pas, et qu'il me rend la vie en vous la rendant! Je suis trop content, et ne saurais assez vous marquer ma reconnaissance de ce que vous me faites la grâce de me choisir pour parrain de ma chère petite nièce. Vous ne pouviez choisir personne qui eût plus de respect et d'attachement pour la mère, ni plus d'amitié pour la fille,

[a] La Margrave accoucha le 30 août, deux jours après avoir écrit cette lettre. C'est probablement par une méprise que, dans ses *Mémoires*, t. II, p. 57, elle indique le 31 comme le jour de la naissance de sa fille.

tout m'étant précieux ce qui vient de vous, et ce qui vous appartient. Vous pouvez compter, ma très-chère sœur, que j'ai souffert tout ce que l'on peut souffrir au monde pendant quinze jours, vivant toujours entre la crainte et l'espérance de perdre ou de conserver tout ce que j'aime le plus tendrement au monde, et pour qui je laisserais ma vie et mon sang. Vous m'ordonnez, ma très-chère sœur, de vous informer de l'état de mes affaires; et comme je n'ai aucun meilleur ami que vous au monde, vous pouvez compter que je vous ouvre mon cœur comme devant Dieu. Le Roi me persécute touchant mon mariage. Je n'aime point la princesse; au contraire, j'ai plutôt de la répugnance pour elle, et notre mariage ne vaudra pas grand' chose, ne pouvant y avoir ni amitié ni union entre nous. Sans cela, le Roi ne me maltraite pas, mais il se défie de moi, et ce maudit mariage est l'unique cause de mon chagrin. Je suis fort bien avec la Reine, laquelle vous aime bien tendrement. Je vis ici en paix et en repos auprès de mon régiment, et je me trouverais heureux, ayant le bonheur de vous voir tous les jours et de ne me marier jamais.[a] Voilà tout ce qui me manque à me rendre pleinement heureux. Le Roi parle mille biens de vous, et il vous aime bien tendrement. Grumbkow et Seckendorff sont fort bien avec moi, et, jusqu'au mariage près, ils me font du bien. Derschau et Hacke sont mes intimes; mais je nage sans m'y fier. Je suis fort rarement à Berlin, Potsdam et Wusterhausen.[b] Le Roi y va dimanche. Il veut me forcer à aimer ma belle, et je crains fort qu'il n'y réussira pas; mon cœur ne se laisse point forçer; quand il aime, il aime sincèrement, et quand il n'aime pas, il ne se saurait contraindre. C'est pourquoi je ne le saurais empêcher, mon adorable sœur, de vous donner des marques de son sincère attachement, car je ne vis que pour vous, et j'attends avec la plus grande impatience du monde l'heureux moment où, après presque trois ans d'absence, j'aurai la félicité et la joie de vous revoir,[c] de me mettre à vos pieds, et de vous réitérer que jamais

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 25 et 26.

[b] Voyez t. XXVI, p. 356.

[c] La Margrave arriva à Berlin le 16 novembre. Voyez ses *Mémoires*, t. II, p. 76, 80, 81 et suivantes, 135 et 136.

personne ne peut être avec plus de respect, de vénération et de tendre attachement que j'ai l'honneur d'être,

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle frère et serviteur,

FREDERIC.

---

7. A LA MÊME.

(Salzdalum) à douze heures, 12 juin 1733.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Justement à présent, ma très-chère sœur, toute la cérémonie[a] vient de se finir, et Dieu soit loué que tout soit passé! J'espère que vous le prendrez comme une marque de mon amitié que je vous en donne la première nouvelle. J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir bientôt, et de vous assurer, ma très-chère sœur, que je suis tout à vous. J'écris fort vite, ce qui me fait passer par-dessus le cérémonial. Adieu.

---

8. A LA MÊME.

Ruppin, 9 octobre 1733.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous me rendez la vie, ma très-chère sœur, en m'apprenant vous-même que vous vous portez mieux, et que vos incommo-

[a] Celle du mariage de Frédéric. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 106 et suivantes, et *Elisabeth Christine*, par M. de Hahnke, p. 21. Voyez aussi notre t. XXVI, p. x.

dités vous abandonnent. A présent, je suis encore une fois aussi tranquille que j'ai été, et je commence à être quitte des cruelles angoisses dans lesquelles je me suis trouvé sur votre sujet. Je ne désespère pas non plus d'avoir le bonheur de vous revoir bientôt, ma très-chère sœur, et les mêmes Français qui ont passé le Rhin m'en fourniront l'occasion, car je prétends faire la guerre et montrer à messieurs les Français qu'il y a dans le fond de l'Allemagne de jeunes aigrefins assez insolents qui se présenteront devant la face de toutes leurs armées sans trembler. Avant que de partir, je ferai tondre la Montbail;[a] de la peau de sa tête je ferai une tête de Méduse que j'attacherai sur mon bouclier; du cuir de son beau corps blanc je me ferai faire un buffle où je crois que les boulets de canon auront honte d'entrer; et d'une de ses longues dents taillée en pointe je me ferai faire une lance avec laquelle j'exterminerai la France. Dans ce noble équipage, je viendrai me présenter devant vous, ma très-chère sœur; ainsi je vous en fais d'avance la description, de crainte que vous puissiez me méconnaître. J'attends avec beaucoup d'impatience l'heureux moment où mon cœur pourra vous réitérer tout ce qu'il sent, ma très-chère sœur, sur votre sujet; car je vous assure qu'il est tout rempli de vous, et que personne au monde n'est plus que je le suis avec un parfait attachement, etc.

Je vous prie, n'oubliez pas la bonne Sonsine.[b]

---

[a] Voyez t. XVI, p. xx, art. XII, et p. 189, 190 et 191; t. XXVI, p. 54. Voyez aussi les *Mémoires* de la Margrave, t. I, p. 327, et t. II, p. 90, 91, 102 et 103, et la traduction de cet ouvrage, intitulée: *Denkwürdigkeiten aus dem Leben der Markgräfin von Baireuth* (t. I), p. 195.

[b] Mademoiselle de Sonsfeld, gouvernante de la Margrave depuis 1721, et appelée dès lors madame de Sonsfeld dans les *Mémoires* de cette princesse, t. I, p. 64, 66, 67 et suivantes. Voyez notre t. XVIII, p. 232. En 1731, elle fut nommée abbesse de Wolmirstedt, et suivit la Margrave à Baireuth.

9. A LA MÊME.

Ruppin, 29 octobre 1733.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Il n'y eut jamais qu'un Cicéron au monde, ni qu'une personne comme vous, ma très-chère sœur, qui est capable de donner de l'esprit à des gens qui n'en ont point, car vous commencerez à me faire croire aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, que j'ai de l'esprit; car jamais je ne pourrais m'imaginer sans vous que des lettres aussi insipides que les miennes pussent être capables de divertir quelqu'un, au moins à présent, ma très-chère sœur. Je m'en vais redoubler mon verbiage, et au lieu que vous en étiez quitte autrefois pour deux pages,

Vous allez être assaillie
De grands cahiers tous remplis
De sérieux et de comique,
Où la plus grande politique
Sera de vous divertir.
Mais si je ne puis réussir,
Va, Parque, coupe ma fusée,
Et que mon âme trépassée
Parmi tous les mauvais auteurs,
Pour la punir de ses erreurs,
Soit en son rang d'oignon placée.

A présent me voilà poëte, ma très-chère sœur, et je crois que vous me rendriez cordonnier, si c'était le moyen de vous divertir.

Pour en venir aux nouvelles, celles qu'on a du Rhin sont que les braves Français l'ont passé à la barbe de Sa Majesté Impériale ....

---

10. A LA MÊME.

Ruppin, lundi 9 novembre 1733.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Ma lenteur à vous répondre, ma très-chère sœur, serait inexcusable, si je n'avais de très-légitimes raisons pour m'exculper, ayant attendu le Roi ici depuis samedi. Vous savez, ma très-chère sœur, que la réception d'un pareil *Gast* ne cause pas peu d'embarras. Enfin, il ne s'est résolu à venir que jeudi. A vous dire la franche vérité, j'ai la tête si remplie de la façon dont je veux préparer tout pour son arrivée, que je ne sais pas moi-même ce que j'écris. Je serai une bête jusqu'à samedi, que je compte aller avec lui à Berlin. C'est de là où j'espère que je pourrai vous écrire une lettre raisonnable, et vous assurer, ma très-chère sœur, que je vous aime plus que ma vie, ne cessant d'être, etc.

Le Roi vient ici pour me donner une terre qui vaut sept mille écus, et qui est bien belle. [a]

---

11. A LA MÊME.

Berlin, 28 juin 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je pars enfin demain au soir infailliblement d'ici, ma très-chère sœur, et comme je n'ai pu obtenir la permission d'aller à Baireuth, j'ai voulu vous prier d'aller, si votre santé le permet, à

[a] Frédéric-Guillaume Ier avait commencé le 23 octobre 1733 à préparer l'acquisition de la terre de Rheinsberg, pour laquelle il fit présent à son fils de cinquante mille écus le 20 mars 1734. Voyez (C.-G. Hennert) *Beschreibung des Lustschlosses und Gartens zu Rheinsberg*, Berlin, 1778, p. 6. Dans une lettre du 2 novembre 1733, Frédéric remercie son père de l'achat de cette propriété.

Bamberg; je m'y rendrai de Schweinfurt, et nous pourrons pourtant avoir le plaisir de nous voir. Si vous pouvez y aller, et que votre précieuse santé le permette, ayez la bonté d'envoyer un exprès à Schweinfurt. Comme je pars demain au soir, j'espère d'être vendredi matin à Schweinfurt, où je partirai d'abord pour Bamberg, où j'aurai l'honneur de vous faire ma cour. Si vous craignez qu'il y vienne trop de monde, il n'y a qu'à garder l'incognito, et pour moi, je ne prends pas un chat que Bredow[a] avec moi. Vous aurez la grâce de prendre la précaution de dire à l'exprès que vous m'envoyez qu'il commande sept chevaux à chaque relais, afin que je fasse ce trajet d'autant plus vite. Adieu, mon adorable sœur; je vous envoie ceci par une estafette, pour que vous en soyez avertie d'autant plus vite. Je me recommande dans l'honneur de vos bonnes grâces, et je crois que je mourrai de joie, si je puis avoir l'honneur de vous assurer de vive voix que, ma très-chère sœur, que je vive ou que je meure, je serai toujours, etc.

---

12. A LA MÊME.

Hoff, 2 juillet 1734.

Ma très-chère sœur,

Enfin, me voilà arrivé à six lieues d'une chère sœur que j'aime, j'estime et j'honore plus que tout au monde; mais malgré le plaisir que j'ai de l'approcher de si près, j'ai le sensible chagrin de ne pouvoir peut-être pas seulement la voir, le Roi pressant notre départ plus que tout au monde, et ne voulant absolument pas que nous nous arrêtions. Pour cet effet, il a défendu expressément de ne passer ni Baireuth, ni Ansbach; cependant il m'a promis sûrement qu'à mon retour je passerais par Baireuth pour m'y arrêter quelque temps. Je n'ai jamais tant déploré le malheur de ne dépendre pas de soi-même qu'à présent, et quoique je risquerais le tout pour le tout quand il s'agit de vous rendre

[a] Voyez t. XVI, p. 81 et 86; t. XXV, p. 476 et 482.

mes respects, néanmoins je ne le suis pas en état cette fois-ci, le Roi n'étant que fort aigre-doux sur mon sujet, que je n'oserais hasarder la moindre chose, d'autant plus que de lundi qui vient en huit il sera à l'armée, où vous pouvez vous imaginer que je serais joliment traité, si je contrevenais à ses ordres. C'est donc avec le plus grand désespoir du monde que je suis obligé de côtoyer les endroits qui me deviennent précieux par rapport que vous y êtes. La Reine m'ordonne de vous faire mille amitiés de sa part. Elle a paru fort attendrie sur votre maladie, mais du reste il me serait impossible de vous garantir si cela est sincère ou non, car elle est totalement changée, et je n'y connais plus rien. Cela va si loin, qu'elle m'a nui autant qu'elle l'a pu chez le Roi; cependant elle est aussi raccommodée. Pour Sophie, elle n'est aussi plus la même, car elle approuve tout ce que la Reine dit et fait, et elle est charmée de son grand nigaud.[a] Le Roi est plus difficile que jamais; il n'est content de rien, jusqu'à avoir perdu tout ce qui se peut appeler reconnaissance pour les plaisirs qu'on lui peut faire. Pour sa santé, elle va un jour mieux, et l'autre plus mal; mais pour les jambes, elles lui sont toujours enflées. Jugez dans quelle joie je dois être de sortir de cette turpitude, car le Roi ne restera que quinze jours tout au plus au camp. Adieu, mon adorable sœur; je suis si las, que je n'en puis plus, étant parti la nuit du mardi au mercredi, à trois heures, d'un bal de Monbijou, et étant arrivé aujourd'hui vendredi à quatre heures du matin ici. Je me recommande dans l'honneur de votre gracieux souvenir, et pour moi, je suis jusqu'à ma mort, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Les fiançailles de la princesse Sophie avec le margrave Frédéric de Schwedt furent célébrées à Potsdam, le 16 avril 1734; les noces eurent lieu le 10 novembre suivant. Quant au margrave Frédéric, voyez t. V, p. 65, et t. XXVI, p. 557.

13. A LA MÊME.

Münchberg, 2 juillet 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis au désespoir de ne pouvoir satisfaire mon impatience et mon devoir, qui serait de me venir jeter à vos pieds dès que je le pourrais; mais, ma très-chère sœur, j'espère que vous m'excuserez quand je vous dirai que cela ne dépend absolument point de moi, et quoique je le souhaiterais plus que tout au monde, nous autres princes sommes obligés d'attendre ici nos généraux, car nous n'oserions aller sans eux; et comme ils ont cassé une roue à Gera, et que nous n'avons rien entendu parler d'eux, nous sommes obligés d'attendre absolument ici sur eux. Jugez dans quel chagrin je dois être, et quelle tristesse n'est pas la mienne! Nous avons encore un ordre exprès de ne passer ni par Baireuth, ni par Ansbach; ainsi ayez la grâce de faire que l'on ne me tourmente pas sur des choses qui ne dépendent pas de moi. Me voilà donc encore entre la crainte et l'espérance de vous faire ma cour, et je crois que cela se pourra à Berneck, pourvu que vous fassiez que nous trouvions un chemin qui évite Baireuth, et qui aille de Berneck à côté, car sans cela je n'oserais prendre ce chemin. Le porteur, qui est le capitaine Knobelsdorff,[a] pourra vous informer de toutes les particularités. Voilà où j'en suis à présent, et au lieu d'avoir à m'attendre à des agréments du Roi, je n'en ai que du chagrin. Mais ce qui m'est plus sensible que tout, c'est que vous êtes malade. Dieu, dans sa grâce, veuille vous seconder et vous rendre la précieuse santé que je vous souhaite! Je crois que je mourrai de plaisir quand je pourrai me jeter à vos pieds. Adieu donc, mon aimable et chère sœur; je remets jusqu'alors la réitération de mon parfait respect et de la tendresse la plus vive, avec laquelle je serai jusqu'au tombeau, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. VII, p. 32 et suivantes.

14. A LA MÊME.

Nuremberg, 3 juillet 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Il me serait impossible de partir d'ici sans vous marquer, ma très-chère sœur, la très-vive reconnaissance que je vous ai de toutes les marques de grâce que vous m'avez témoignées au *Weiherhaus*. La plus grande de toutes celles que vous pouviez me faire était de me procurer la satisfaction de vous faire ma cour.[a] Je vous demande millions de pardons de vous avoir incommodée, ma très-chère sœur, comme je l'ai fait; mais, en vérité, je n'en pouvais pas mais, car vous savez suffisamment mes tristes circonstances. J'ai oublié de vous donner la ci-jointe, à cause de la grande joie que j'avais de vous faire ma cour. Je vous supplie de m'écrire souvent des nouvelles de votre santé, et de bien questionner les médecins s'il ne serait pas possible que vous eussiez des vers; sinon, je crois que le lait de chèvre vous ferait grand bien. Adieu, mon incomparable et chère sœur. Je suis toujours le même, et le resterai jusqu'à ma mort, c'est-à-dire que je me dis avec tout le respect imaginable et une tendresse sans bornes, ma très-chère sœur, etc.

J'ai bien bu mille fois à votre chère santé; que Dieu la bénisse!

---

15. A LA MÊME.

Camp de Weinsheim, 4 août 1734.[b]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Nous venons de passer le Neckar, et nous campons à une heure de Mannheim, pour tenir l'Électeur en respect. Hier j'ai été à

[a] Voyez, sur cette entrevue, les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 184—187.

[b] Voyez, sur la campagne de 1734, t. I, p. 166 et 167. Frédéric arriva le 7 juillet au camp du prince Eugène, à Wiesenthal.

Heidelberg, où j'ai vu une ville qui, jadis toute de notre religion, est à présent remplie de séminaires de jésuites et de couvents catholiques. Le cœur m'en a saigné, et j'ai eu plus d'une fois l'envie de saccager ces traîtres qui persécutent des innocents. L'armée française a envoyé un détachement du côté de Brisach, et le reste est auprès de Worms et de Spire, de sorte que nous nous donnons la chasse les uns aux autres, sans nous mordre. Adieu, très-chère sœur; je ne fais que descendre de cheval. Vous me connaissez, et vous ne doutez pas, à ce que j'espère, que mon cœur et ma vie vous sont tendrement dévoués.

---

16. A LA MÊME.

Fribourg, 10 août 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Ce jour est bien heureux pour moi, ayant eu le bonheur de recevoir deux de vos chères lettres, l'une du 28, et l'autre du 1er. Je suis charmé que vous me marquiez que votre santé va un peu mieux; j'espère de tout mon cœur que les eaux contribueront à la rétablir, car je crois que vous-même n'y pouvez prendre plus de part que j'y prends. Je vous rends millions de grâces du charmant solo que vous me faites la grâce de m'envoyer; dès que le Roi sera parti, ce qui se fera le 13 au matin, j'aurai l'honneur de vous envoyer un solo de ma façon, qui, à la vérité, n'approche de longtemps pas le vôtre, mais qui est la faible production d'un méchant apprenti. Pour le Margrave, il peut venir ici dans la plus grande sûreté du monde,[a] car les Français ont détaché dix mille hommes pour l'Italie, marque certaine qu'ils n'entreprendront plus rien cette campagne. Nous nous camperons demain à l'autre côté du Main, et notre aile droite, où je me trouve, n'aura que le Rhin entre elle et Mayence, dont je ferai

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 139 et suivantes, 182 et suivantes, 190 et suivantes.

bon usage dès que le sérénissime sera parti. Comptez là-dessus que vous serez délivrée de sa visite, car il a commandé les chevaux pour Wésel. Nous resterons pour le moins trois ou quatre semaines dans ce camp. J'espère, à mon retour, d'avoir l'honneur de vous faire ma cour et de me mettre à vos pieds; ce n'est pas pour les cuisiniers, mais bien pour embrasser une sœur que j'adore, et qui m'est plus précieuse que toutes les richesses du monde. N'en doutez pas, chère sœur, car ce serait donner le désespoir à celui qui sera jusqu'à la mort avec un respect infini, ma très-chère sœur, etc.

Je suis fort chagrin de ce qui arrive à Ansbach, et je suis brouillé à toute outrance avec le nouveau beau-fils, qui est la bête la plus féroce de tout ce camp.

---

17. A LA MÊME.

Heidelberg, 2 septembre 1734.

Ma très-chère sœur,

Je suis charmé de pouvoir continuer à vous apprendre que tout le monde se porte, grâces au ciel, fort bien. Nous restons dans notre inaction ordinaire, et nous divertissons de notre mieux. L'on a reçu un exprès de Wésel, il y a deux jours, pour chercher le docteur Eller, à cause que le Roi se doit trouver très-mal d'un suffoquement de poitrine. L'on donne très-mauvaise opinion de sa santé, tant que le médecin de Hollande qu'il a fait venir le croit hydropique.[a] Vendredi nous apprendrons des nouvelles plus fraîches, dont je ne manquerai pas de vous faire part. Le bon Dieu, qui dirige tout dans le monde, et qui est le premier principe des événements qui arrivent, en disposera selon sa sagesse, et selon que sa sainte volonté l'aura résolu; je m'y soumets

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 194, et (David Fassmann) *Leben und Thaten des Königs Friderici Wilhelmi*, t. I, p. 512 et suivantes.

entièrement, et c'est de lui seul que l'on doit attendre la convalescence du Roi. C'est aussi à cet Être suprême que j'adresse mes vœux pour le rétablissement de votre précieuse santé. Vous savez, ma très-chère sœur, combien elle m'est précieuse, et que je vous suis entièrement dévoué, étant avec tout le respect et l'amitié imaginable, ma très-chère sœur, etc.

Bien mes compliments à la chère Sonsine.

---

18. A LA MÊME.

Heidelberg, 9 septembre 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été bien réjoui hier en recevant votre chère lettre, ayant déjà été en mille inquiétudes pour votre précieuse santé. Pour ce qui nous regarde, ma très-chère sœur, je puis vous assurer que nous sommes tous en très-bonne santé, et toujours immobiles dans notre camp. L'on se prépare déjà pour le cantonnement et pour les quartiers d'hiver, et j'ai été tous ces jours passés pour voir les préparatifs que l'on fait pour cet effet. Un corps de troupes françaises est campé vis-à-vis du Rhin, que nous avons vu camper; l'on pouvait les connaître très-bien, et le chasseur de votre margrave, voulant signaler son courage, tira quelques coups d'arquebuse rayée contre les gardes qui étaient vis-à-vis de nous. Ceux-là, entendant mal cette raillerie, nous saluèrent d'une bonne salve; mais comme l'eau attire les balles, il n'en passa pas au bord. L'on a bien réprimandé le chasseur, qui, par un zèle malentendu, nous pensa attirer une mauvaise affaire.[a]

Les nouvelles que nous avons du Roi sont fort mauvaises; il est dans une triste situation, et l'on ne lui pronostique pas une longue vie. Enfin, j'ai pris le parti de me consoler de tout ce qui arrivera; car, au bout du compte, je suis fort persuadé que, pen-

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 193 et 194.

dant qu'il vivra, je n'aurai guère de bon temps, et je crois que je trouverai cent raisons pour une qui vous le feront oublier assez vite, car ce qui vous attendrit envers lui, c'est, ma très-chère sœur, que vous ne l'avez pas vu de longtemps; mais si vous le revoyiez, je crois que vous le laisseriez bien reposer en paix, sans vous chagriner. Consolons-nous donc ensemble, ma très-chère sœur, et faites-moi la grâce de me conserver votre précieuse amitié, comme la chose du monde dont je fais le plus de cas. Je vous assure que je n'en abuserai pas, étant avec trop de considération, d'estime, respect et amitié, ma très-chère sœur, etc.

---

19. A LA MÊME.

Heidelberg, 24 septembre 1734.

Ma très-chère sœur,

Je ne sais au monde ce que font les postes, car je ne viens que de recevoir aujourd'hui la lettre du 12 de ce mois, ma très-chère sœur, que vous m'avez fait la grâce de m'écrire. Je vous en rends mille grâces, et je n'ai été de longtemps aussi réjoui que je l'ai été par cette lettre-là. Comme je crois que vous serez peut-être curieuse de savoir ce qui se passe à Berlin, je vous dirai franchement que, selon toutes les nouvelles que j'ai reçues, et qui sont toutes égales, le Roi touche à sa fin, et qu'il ne pourra guère passer la fin de cette année, ayant de l'eau dans la poitrine. ni respiration, sommeil, ni appétit, et les jambes enflées au delà du genou et toutes rouges, sans douleur. Il faut s'y préparer. ma très-chère sœur, et quoique mon cœur pâtisse d'une certaine façon, en revanche je suis bien aise de me trouver alors dans un état à pouvoir vous servir et vous donner des témoignages plus réels et plus efficaces de ma bonne volonté et de mon respect. Mais, ma très-chère sœur, permettez-moi de vous dire, malgré tout cela, que mon bonheur et ma vie sont en vos mains. Vous savez que je ne saurais vivre sans vous; permettez-moi donc

qu'à genoux je vous demande la grâce que vous veniez, en ce cas, chez moi. Vous y serez chez un frère qui vous aime plus que tout au monde, vous y serez portée sur les mains, et vous pouvez compter que je vous garantirai de tous les chagrins qui pourront vous arriver. Enfin, ma très-chère sœur, si vous me refusez cette prière, comptez que j'en mourrai de chagrin, car vous aurez tout à ordonner chez moi, et vous y serez respectée comme la Reine. Adieu, mon aimable sœur; je suis à vous comme le pape au diable.

Comptez que je viendrai chez vous sûrement, et ne serait-ce que pour vous assurer de vive voix du respect et de l'entière considération que j'ai pour vous, comme la personne qui est la plus chérie de, ma très-chère sœur, votre très-humble, etc.

20. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Baireuth, 29 septembre 1734.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Après avoir été tous ces jours dans de cruelles inquiétudes pour votre chère santé, n'ayant reçu de quatre postes aucune de vos chères nouvelles, j'ai été bien réjouie aujourd'hui en recevant vos deux lettres, qui m'ont mise au comble de la joie par l'assurance que vous me donnez de la continuation de vos bonnes grâces, comme aussi de votre parfaite santé. Je puis vous assurer, mon très-cher frère, que rien ne m'est plus précieux que votre personne, et que votre amitié est la seule chose que j'ambitionne dans ce monde; aussi celle que j'ai pour vous n'est fondée sur aucun principe d'intérêt, mais sur des fondements beaucoup plus relevés, c'est-à-dire, de la plus forte inclination, jointe à un discernement pur qui me porte à reconnaître que j'ai le frère du monde le plus accompli. C'est avec ces sentiments et ceux de l'attachement le plus sincère que je vivrais et mourrais

heureuse, si je pouvais vous en donner autant de preuves que je le voudrais. Ainsi, mon très-cher frère, vous pouvez bien croire que la grâce que vous me faites de vouloir bien permettre que, en cas de changement, je puisse être auprès de vous, ne saurait m'être que fort agréable, car le plus grand bonheur, selon moi, qu'on puisse avoir dans ce monde est de pouvoir être auprès des personnes qu'on aime aussi tendrement que vous l'êtes de moi. Voici encore une lettre pour vous; comme il n'y a point eu d'ordre de l'envoyer par estafette, je la joins ici. L'on me mande, du 20, que le Roi était beaucoup mieux, et qu'on croyait encore pouvoir le tirer d'affaire; mais il m'écrit de main propre, du 21, qu'il était encore fort mal. A dire la vérité, je ne souhaite pas que vous retourniez encore dans ces conjonctures, car j'appréhende fort sa mauvaise humeur, n'envisageant pas encore sa mort si proche, cette maladie m'ayant plutôt un air de langueur que d'une maladie décisive. La Reine doit être au désespoir; ce sera un furieux coup pour elle, quoique, à dire la vérité, elle en serait plus heureuse. Dans ce moment le courrier vient d'arriver. Dieu veuille que la nouvelle que vous me donnez, mon très-cher frère, de votre arrivée ici soit véritable, et qu'on vous y laissât jusqu'à l'arrivée de la grande époque! Je ferais tout au monde pour vous y faire passer le temps agréablement. Votre palais martial doit être des plus magnifiques. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit un présage de l'âge d'or. Le margrave d'Ansbach et ma sœur sont à Carlsbourg, maison de chasse à quatre lieues d'Erlangen. Ritter y est allé en courrier, pour dire au maître de poste qu'on devait leur envoyer une estafette quand vous passeriez par Erlangen. Je ne sais s'ils veulent vous aller voir là ou ici. Ce serait un bonheur pour ma sœur, qui a grand besoin de bons conseils, et cela, d'une personne pour qui elle a de la considération; car ses brouilleries vont toujours leur train, ce qui justifie madame Rohwedell. Dieu merci, nous sommes tranquilles ici; la belle de ces cantons[a] ayant envoyé paître le Margrave et son amour, il tâche de décharger son courroux et son désespoir sur les autres pauvres amants, et les cerfs étant de ce

[a] Mademoiselle Flore de Sonsfeld, sœur cadette de la gouvernante. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 148 et suivantes, et p. 210.

nombre, il fait ce qu'il peut pour les exterminer, et nous laisse, en attendant, champ libre de nous divertir, ce que nous faisons de la bonne façon. Mais voilà une terrible lettre, qui, je crains, lassera bien votre patience; par raison je vais donc y mettre fin, en vous réitérant les assurances de la tendresse et de la considération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, mon très-cher frère, etc.

Le Margrave se met à vos pieds, charmé aussi bien que moi de pouvoir en peu vous faire la cour. Il a été assez mal d'une grosse fièvre, dont il n'est mieux que depuis quelques jours.

---

21. DE LA MÊME.

Le 10 octobre 1734.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Après avoir passé le plus heureux temps que j'aie eu en ma vie, il ne me reste plus à présent, mon très-cher frère, que les regrets de votre absence et de la courte durée de mon bonheur.[a] Mais comme il n'y a jamais si grand malheur où l'on ne trouve du moins quelque sujet de consolation, la mienne est présentement le souvenir de toutes les grâces et bontés dont vous m'avez comblée pendant votre séjour ici, dont je conserverai le souvenir jusqu'à mon dernier soupir. Aussi mon cœur en est si rempli de reconnaissance et si vivement touché, que jamais je ne pourrai trouver des expressions assez fortes pour mettre au jour ces sentiments, qui sont remplis de la plus forte et plus sincère tendresse pour vous, mon cher frère. Je n'ai pas discontinué à penser à vous, et vous ai cherché tout le jour, mais, par malheur, inutilement. Enfin les mots de *cher frère* et du *charmant Prince royal* sont dans la bouche d'un chacun, et la Grumbkow, malgré sa

[a] Frédéric, arrivé à Baireuth le 5 octobre, en était reparti le 9. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 200—203.

drôle d'humeur, n'a pu venir à bout jusqu'à présent de me faire rire. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez tout sur un bon pied, et serai inquiète jusqu'à ce que j'en apprenne des nouvelles. L'infante de Cassubie[a] vous assure qu'elle se donne à tous les *Herdek Teremtetem*,[b] si elle n'est pas votre très-humble servante. La gouvernante[c] a eu un petit accident hier; le petit tonneau lui a paru si appétissant, qu'il lui a pris envie de le vider. Un chacun a voulu s'émerveiller de le faire à votre santé; mais comme la masse qui y entre était copieuse, la bonne dame en a eu un si furieux *Rausch*, qu'elle n'a pas quitté le lit d'aujourd'hui. Elle se met à vos pieds. Le Margrave en fait de même, aussi bien que moi et toute la petite société, étant avec toute la tendresse imaginable et la plus forte considération, mon très-cher frère, etc.

---

22. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Dessau, 11 octobre 1734.[d]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Dans ce moment je viens de recevoir une lettre de la Reine, et de la princesse,[e] que voici jointes, dont vous pourrez juger, ma

[a] Mademoiselle de Grumbkow, dame d'atour de la Margrave, et nièce du feld-maréchal du même nom, que Frédéric appelle souvent *cher Cassubien* dans les lettres qu'il lui a adressées à partir de l'année 1733. Voyez t. XVI, p. 85 et suivantes. Quant à mademoiselle de Grumbkow, voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 52 et 53, 250 et 251.

[b] Ces deux mots, que nous croyons être un jurement hongrois, se trouvent également en tête d'une lettre en allemand adressée par Frédéric à M. de Gröben le 17 août 1734.

[c] Madame de Sonsfeld.

[d] Frédéric avait déjà passé par Dessau en entrant en campagne. Il avait écrit à son ami le jeune prince Léopold d'Anhalt-Dessau, Berlin, 17 mai 1734: «*Ich werde gegen den* 8. *oder* 9. *künftigen Monats bei Ihnen sein, und mein Wort* «*halten, und dem lieben Polten den Champagner aussaufen. Bis dahin Friderich.*»

[e] C'est sous ce titre de *la princesse* que Frédéric fait quelquefois mention de sa femme dans les lettres qu'il a écrites à la margrave de Baireuth avant d'être roi. Voyez t. XXVI, p. 84.

très-chère sœur, quand vous les aurez lues. Je partirai cette nuit à quatre heures d'ici, et je compte arriver demain à midi à Potsdam. De là je ne pourrai peut-être pas vous écrire si naturellement que je le fais à présent, car je ne sais ce qui pourra arriver. En cas qu'il arrive un malheur, vous serez la première qui en serez avertie. Pour moi, je n'ai rien à craindre, et je suis assez en repos. Permettez que je vous rende millions de grâces de tout le bon accueil que vous m'avez fait. Je n'ai pas besoin de vous répéter ma parfaite tendresse; vous savez qu'elle ne changera qu'avec ma vie. Je crois que j'aurai l'honneur de vous revoir plus tôt que je l'ai pensé. Conservez-moi, et pour moi, votre précieuse santé, et soyez bien persuadée du parfait respect avec lequel je serai jusqu'à la mort, etc.

---

23. A LA MÊME.

Ruppin, 23 octobre 1734.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous demande mille excuses de ce que je ne vous ai pas répondu plus tôt; mais, ma très-chère sœur, j'ai été si occupé, qu'en vérité je n'ai su ce que je faisais. Imaginez-vous l'invention qui a pris au Roi de m'envoyer ici, tandis qu'il est à l'agonie![a] Tous les médecins ne lui donnent que quinze jours de vie.[b] J'y retourne demain, et je tâche à me préparer de tout mon possible à ce funeste événement; car j'en suis touché jusqu'au fond de l'âme. Je ne sais au monde qui vous envoyer pour vous faire part de cette nouvelle. Le Roi a deux aunes et un quart d'enflure à la circonférence du ventre, et les pieds lui sont ouverts. Adieu, ma très-chère sœur. Comme vous m'avez fait paraître d'aimer la porcelaine de Vienne, je prends la liberté de vous en

[a] Voyez le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 10 et 11.

[b] *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 207.

envoyer une caisse. Je vous prie, ne m'oubliez pas, et croyez-moi avec un entier dévouement et respect, etc.

---

24. A LA MÊME.

Potsdam, 10 janvier 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vos lettres, ma très-chère sœur, me sont toujours si agréables, que je ne manquerais jamais à l'exactitude que je vous dois à y répondre, s'il n'y avait quelque incident qui m'en empêchât. Pour ce qui regarde le Roi, il faut que je vous marque avec le plus grand étonnement du monde qu'il se remet entièrement, qu'il commence à marcher, et qu'il se porte mieux que moi. J'ai dîné hier avec lui, et je puis vous assurer qu'il mange et boit comme quatre. Il ira dans huit jours à Berlin, et je crois pour sûr que dans quinze il sera à cheval. C'est un miracle aussi extraordinaire qu'il y en a eu;[a] car, après avoir eu plus de trois accidents et maladies mortelles à la fois, d'en revenir entièrement, c'est plus qu'humain, et il faut croire que le bon Dieu a de très-bonnes raisons pour lui rendre la vie. Il faut que j'aille à présent de l'autre côté. Adieu, ma très-chère sœur; croyez et soyez bien persuadée que je suis de cœur et d'âme, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 207 et 208, et le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 9.

25. A LA MÊME.

Berlin, ce je ne sais quantième de juin 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, et principalement puisqu'elle me réitère la continuation de votre précieuse santé. J'ai à présent eu le plaisir de recevoir de vos chères lettres, de sorte que j'ai réponse à toutes les miennes. Ma situation n'est pas telle que vous le pensez, ma très-chère sœur. La maladie du Roi n'est que politique; il se porte bien dès qu'il en a l'envie, et se rend plus malade lorsqu'il le trouve à propos. J'y ai été trompé dans le commencement, mais à présent je m'aperçois du mystère. Vous pouvez compter, ma très-chère sœur, que, grâce à Dieu, il a la nature d'un Turc, et qu'il survivra à la postérité future, pour peu qu'il en ait envie et qu'il veuille se ménager. Pour la Reine, vous connaissez son bon cœur, qui ne se dément jamais; et quand même il paraît que les amis officieux à rendre de mauvais services y réussissent pour un temps, sa bonté et la tendresse qu'elle a pour ses enfants la ramènent d'abord. Je n'ai pas raison de me plaindre d'elle; au contraire, si je ne m'en louais pas extrêmement, j'en agirais comme un indigne et un ingrat. Je vous prie de faire bien mes compliments au Margrave; il a trop de bonté de relire ma lettre souvent; peut-être que la morale lui en plaît. Dégoûté du monde de tous les côtés, comme je le suis, je donne extrêmement dans les réflexions, qui me font connaître de plus en plus qu'il n'y a aucun bonheur stable et permanent à trouver ici-bas, et que plus l'on connaît le monde, et plus l'on s'en dégoûte, y trouvant plus de chagrin et de malheur que de sujets de joie et de bonheur. Étant à la veille de ma revue, vous vous imaginerez, ma très-chère sœur, que, indécis sur ce qui arrivera demain, vous croyez que je m'inquiète aujourd'hui; mais je commence à envisager toutes ces choses d'un œil plus indifférent qu'à l'ordinaire. Adieu, ma très-chère sœur; il n'y a que vous qui m'attachiez encore au

monde par l'amitié et la tendresse avec laquelle je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie, ma très-chère sœur, etc.

Permettez que je vous envoie ci-joint une petite marque de mon souvenir, à l'occasion de votre jour de naissance.

---

26. A LA MÊME.

Berlin, 29 juin 1735.

Ma très-chère sœur,

M. Pöllnitz étant chargé de la part du Roi d'aller à Baireuth pour vous complimenter,[a] j'ai pris cette occasion avec beaucoup de joie pour vous assurer, ma très-chère sœur, de ma parfaite tendresse. Ma revue s'est terminée hier heureusement; le Roi a été fort content; j'ai été fait général de bataille,[b] et l'on m'a permis de faire la campagne dès que l'armée s'assemblerait, permission assez vague et dubieuse. Je n'ai pas le temps, pour à présent, de vous en dire davantage, ayant ordre de marcher demain avec le régiment. Adieu, ma très-chère sœur; soyez bien persuadée que je suis toujours avec la même estime et vénération, et que je serai jusqu'à ma mort, ma très-chère sœur, etc.

Bien mes excuses au Margrave; je vous prie de lui dire que je n'ai point de moment à moi.

---

[a] Le mari de la princesse Wilhelmine était parvenu au gouvernement à la mort de son père, le 17 mai 1735. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 212 et suivantes.

[b] Le 29 juin. Voyez J.-D.-E. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, Berlin, 1840, p. 481—483.

27. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 25 juin 1735.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Vous voyez, par mon exactitude à vous écrire, quel plaisir je trouve à m'entretenir avec vous. Je le ferais volontiers à toutes les heures du jour, si cela m'était possible, et vous assurerais de mon parfait attachement. J'ai eu l'honneur de recevoir hier votre lettre, et suis charmée que votre revue ait été heureuse. J'attends avec impatience le dénoûment de la grande époque; comme vous ne m'en mandez rien, mon très-cher frère, je crois que cela va mieux. Nous passons notre temps assez doucement ici; et comme c'est à présent le siècle de Mars, je me suis avisée de me faire aussi martiale, et, n'ayant d'autre guerre déclarée dans ces cantons, je la fais aux forêts.[a] Que direz-vous, mon très-cher frère, quand vous apprendrez que j'ai été assez impitoyable pour tuer trois biches, deux renards et un chat qu'on disait être sorcier, et que j'ai voulu exterminer pour cette raison? Il m'a regardée si tristement, après avoir reçu le coup mortel, et a miaulé de si bonne grâce et d'un ton si mélodieux, que je me suis repentie de ma cruauté, puisque j'aurais pu le faire maître de chapelle de la belle musique que vous avez entendue ici. Mais comme c'est contre la modestie de prôner ses belles actions, je passerai à un autre sujet, de crainte de passer pour glorieuse; ce sera de vous assurer de la tendresse et parfaite considération avec laquelle je suis à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 224.

28. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 4 juillet 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous pouvez être bien persuadée de ma reconnaissance de la peine que vous vous donnez de m'écrire; je le regarde véritablement comme une marque de votre cher souvenir, qui m'est plus précieux que tous les royaumes du monde. Je n'ai jamais douté que vous n'excelleriez pas dans tout ce que vous entreprendriez, et que vos coups d'essai seraient des coups de maître.[a] Vous voilà donc tout aussi habile que Diane, et chasseuse plus vantée que Nemrod. Permettez-moi de vous dire que j'envie le bonheur des bêtes que vous avez tuées, étant mortes de la mort des plus grands héros. Quel bonheur pour un malheureux renard d'être tué de vos généreuses mains! En vérité, ma très-chère sœur, si je me sentais des dispositions mortuaires, je m'en irais vite me déguiser en daim, et je préférerais l'honneur de mourir de vos mains à une mort vulgaire ou à une vie languissante. Tout le monde n'est pas de mon sentiment; j'en connais qui ont l'âme si fort cramponnée au corps, que ni maladie, ni chagrin, ni rien ne l'en peut arracher, et, malgré la sympathie ou le génie qui a égalisé jusqu'à présent nos destinées, je suis sûr qu'elle se démentira à présent. Le Roi m'a accordé à la fin des fins la permission de faire la campagne. Je compte de partir entre ci et quinze jours. Comme l'on me réglera la route, il m'est impossible de déterminer si je pourrai avoir le bonheur de vous voir en allant. Toutefois je vous prie de croire que mon cœur ne vous quitte jamais, et que je suis avec toute la passion et la tendresse imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez le *Cid* de Corneille, acte II, scène II, et notre t. IV, p. 138.

29. A LA MÊME.

Ruppin, 11 juillet 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous rends mille grâces de la bonté que vous avez de vous souvenir si souvent de moi. J'en suis charmé, et j'ose dire que je le mérite en quelque façon, se passant peu de moments où je ne pense avec beaucoup de plaisir et de regret à Baireuth. Le Roi doit être de retour à Berlin; il se porte mieux que jamais, et confirme par là ce que j'eus l'honneur de vous écrire de Berlin. Pour la Reine, l'on doit la chérir et l'aimer par rapport à ses grandes qualités et à la manière tendre et gracieuse dont elle agit envers tous ses enfants. Elle a le meilleur cœur du monde, et vous lui ferez grand plaisir en lui témoignant beaucoup d'amitié. J'ai même remarqué qu'elle avait envie d'avoir des tables de marbre pour mettre dans les coins d'une chambre. Si vous lui en envoyiez, cela lui serait très-agréable, me disant dernièrement à Monbijou : «Voyez-vous, il manque encore deux tables «de marbre dans ces deux coins, que je ne veux avoir d'autres «mains que de celles de Wilhelmine.» Vous savez que Monbijou est extrêmement favori; ainsi elle y place tout ce qu'elle aime le plus, et ce qui lui vient des personnes qu'elle aime.

Il ne m'a pas été possible d'avoir Döbert,[a] étant brouillé avec son maître. Pour ma sœur, elle vous le ferait avoir volontiers, mais elle est obligée d'avoir beaucoup de ménagements avec son brutal, qui lui empêchent de faire tout ce qu'elle veut. Adieu, ma très-chère sœur; je suis éternellement, avec toute la tendresse imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Hautbois de la chapelle du margrave Frédéric de Schwedt.

30. A LA MÊME.

Ruppin, 11 août 1735.

Ma très-chère sœur,

Vous voilà donc au milieu d'une armée russienne,[a] et entourée de ce que la terre a fait de plus barbare. Que je vous plains, ma très-chère sœur, et que je comprends l'ennui dans lequel vous serez! Cependant j'espère que vous vous en tirerez bientôt, et que ces messieurs les barbares ne pourront pas se vanter d'avoir possédé longtemps le trésor le plus précieux de l'Allemagne. Les choses changent bien dans le monde; les femmes deviennent amazones, et les hommes restent au logis. Le Roi me trompe. car, après m'avoir promis tout ce que je pouvais souhaiter, il ne me tient justement rien du tout, et cela, avec les manières les plus aisées du monde, car il sait bien que je n'ai pas de quoi l'obliger à tenir sa parole. Il se porte mieux que jamais, et quand vous le reverrez, je suis persuadé que vous direz que de dix ans vous ne l'avez vu dans cet état. Me voilà donc à la veille d'aller à Wusterhausen, et à me retrouver dans une situation la plus gênante, la plus insupportable et la plus triste du monde. Je vous prierai alors de faire des prières pour une âme qui est dans le purgatoire, afin qu'elle en soit retirée bientôt. Il ne me reste plus qu'à vous assurer, ma très-chère sœur, que je suis, malgré tout cela, avec bien de l'estime et de la tendresse, ma très-chère sœur, etc.

Je vous prie de faire mes compliments au Margrave.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 224—226.

31. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 20 août 1735.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je croirais avoir perdu la semaine, si je ne profitais deux fois à avoir le plaisir de m'entretenir avec vous; triste conversation qui me reste, mais dont je tâche de me dédommager, ne pouvant avoir le bonheur de vous voir cette année. Je vous plains de tout mon cœur, mon très-cher frère, de la belle campagne que vous allez faire à Wusterhausen. Voyez jusqu'où va ma tendresse pour vous, puisque je souhaiterais être à ce charmant endroit pour avoir le plaisir de vous y voir. Je suis ici dans la chasse jusqu'aux oreilles. Les habitants de nos bois en souffrent, et la nuit il faut encore faire la guerre aux cousins, qui sont ici en prodigieuse abondance, pour les chasser. J'ai fait dernièrement une belle étourderie : ayant appris qu'il n'y avait rien de meilleur pour les exterminer que de faire fumer avec de la poudre, j'ai voulu essayer ce remède; par malheur elle a pris feu. Une de mes femmes de chambre a eu la main brûlée jusqu'aux os, le lit a été fort endommagé; mais par bonheur j'en ai été quitte pour la peur, le dommage n'étant pas de grande importance, et j'ai été moquée comme je l'ai mérité. Mais c'est vous arrêter trop longtemps par mes galimatias. Je passe à des choses plus raisonnables, en vous assurant de la tendresse et parfaite considération avec laquelle je serai à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

32. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 24 août 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Il est assez incertain si j'aurai le bonheur de vous voir. L'on commence à dire de nouveau que l'armée se rassemble, en quel

cas je pourrais peut-être bien encore y aller, restant paisiblement. en attendant, ici, où je me passe le temps le plus doucement qu'il m'est possible. Je lis et écris comme un forçat, et j'ai musique pour quatre. J'ai avancé dans la composition jusqu'à faire une symphonie. Dès qu'elle sera toute achevée, je prendrai la liberté de vous l'envoyer. Il n'y a pas un chat à fouetter ici, ni de nouvelles qui soient dignes de vous être apprises. Je me mets aussi dans le jardinage, et j'ai commencé à me faire un jardin; la maison de plaisance est en forme de temple, consistant en huit colonnes doriques qui soutiennent un dôme, au-dessus duquel est la statue d'Apollon. Dès qu'il sera achevé, nous y ferons nos sacrifices, et vous comprenez bien, ma très-chère sœur, qu'ils vous auront pour objet, comme protectrice des beaux-arts. Recevez-les, je vous conjure, n'étant que de faibles marques de la tendre amitié et de la haute considération avec laquelle je suis toute ma vie, ma très-chère sœur, etc.

---

33. A LA MÊME.

Ruppin, 8 septembre 1735.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu avec bien du plaisir votre dernière que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire, et j'aurais répondu plus tôt, si je n'avais été très-affligé de ce que le Roi ne veut pas me permettre d'aller en campagne. Je le lui ai demandé quatre fois, et lui ai rappelé la promesse qu'il m'en avait faite; mais point de nouvelle; il m'a dit qu'il avait des raisons très-cachées qui l'en empêchaient. Je le crois, car je suis persuadé qu'il ne les sait pas lui-même. Pour me consoler, il veut m'envoyer faire un voyage en Prusse: c'est un peu plus honnête qu'en Sibérie, mais pas de beaucoup. Voilà où j'en suis, et ce qui me met fort de mauvaise humeur. Je suis comme Saturne, je ne déride plus mon front, et je suis mort pour la joie. Mais je crains de vous communiquer ma

tristesse. Laissez-la-moi, ma très-chère sœur, je vous en prie, et soyez bien persuadée que quand même j'aurais toutes les afflictions du monde, je n'en sentirais pas moins la tendre amitié que j'ai pour vous, et le respect avec lequel je suis, ma très-chère sœur, etc.

Mon Dieu, je suis charmé de la conduite du duc de Brunswic; il a eu la politesse de mourir en galant homme, pour faire plaisir à son fils. Je trouve qu'il n'a pas abusé des grandeurs de ce monde.

34. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 20 décembre 1735.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je profite toujours avec plaisir de toutes les occasions qui me procurent celui de vous assurer de mon parfait attachement, espérant que cette lettre vous trouvera en parfaite santé. Je me suis repentie mille fois, mon très-cher frère, de vous avoir promis mon système touchant l'existence de Dieu; cependant, n'ayant point de sujet digne de remplir ma lettre, je tâcherai du moins de vous divertir par ma philosophie, que je soumets entièrement à votre critique, répétant encore une fois que je me reconnais très-indigne philosophe. Voici donc mes principes. Tout est composé d'atomes, les uns crochus, les autres pointus et de figures différentes. Ces atomes, ayant un mouvement perpétuel, viennent à se rencontrer, et, se poussant les uns les autres, s'accrochent, se réunissent, et c'est ce qui forme les corps. Or, ils ne peuvent avoir le mouvement d'eux-mêmes, n'étant pas des êtres absolus, mais dépendants les uns des autres. Puisqu'ils ne peuvent être immobiles, selon les principes de la philosophie, il s'ensuit donc qu'il faut qu'il y ait un être absolu et indépendant qui leur donne le mouvement, et par conséquent cet être est Dieu; car, dites-moi, d'où vient que ces atomes, venant à se

rencontrer, ne forment pas plutôt une personne qu'une fleur? Ce ne peut être le hasard, puisque celui-là aurait pu faire que tout eût été ou fleurs, ou bêtes, et qu'il n'y eût point eu de personnes; ainsi il faut admettre nécessairement un premier principe de toutes choses, qui, par sa pantocratie, dirige les seconds principes pour les employer à ses fins. Voilà mon système, mon très-cher frère. Vous priant d'avoir pitié de ma pauvre philosophie, qui retirera un grand avantage si vous voulez avoir quelquefois la bonté de l'éclairer, je finis tout ce galimatias, en vous assurant de la tendresse et parfaite considération avec laquelle je suis à jamais, etc.

---

35. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Berlin, 27 décembre 1735.

Ma très-chère sœur,

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos chères lettres, l'une dans laquelle vous me demandez Duhan, et l'autre où vous me dites votre système touchant l'existence de Dieu. Pour ce qui regarde la première, permettez-moi de vous dire que je crois qu'il vaudrait mieux de laisser Duhan à présent tranquillement à Blankenbourg,[a] sans quoi l'on pourrait réveiller toutes les vieilles chicanes passées. Pour votre système de l'existence de Dieu, je le trouve très-bien raisonné; mais je ne suis pas dans l'idée des atomes crochus et carrés. Cela ne se peut, sans quoi il y aurait du vide dans la nature. J'aurai l'honneur, quand j'en aurai le temps, de vous écrire une lettre où je serai plus diffus sur cet article. C'est demain jour d'église; permettez-moi donc, ma très-chère sœur, que par cette raison j'en reste là aujourd'hui. Adieu, ma très-chère sœur; conservez-moi votre précieuse

[a] Voyez t. VII, p. 10—12; t. XVII, p. xi, art. III, et p. 267—296. Voyez aussi les *Mémoires* de la Margrave, t. I, p. 46, 47 et 251.

amitié, et croyez-moi toujours avec un attachement et une tendresse singulière, ma très-chère sœur, etc.

---

36. A LA MÊME.

Berlin, 12 janvier 1736.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je profite du départ de Quantz[a] pour vous assurer, ma très-chère sœur, de ma parfaite amitié; je lui ai donné ci-joint un concerto de ma composition, comme il m'a paru que vous souhaitiez d'en avoir un. Je souhaiterais que j'eusse pu vous envoyer quelque chose de meilleur, et qui pût vous être plus agréable. Vous trouverez Quantz d'un orgueil plus insupportable qu'il ne fut jamais, et le seul moyen d'en venir à bout est de ne le pas traiter trop en grand seigneur. Je vais demain à Potsdam faire pénitence et mes dévotions. Adieu, ma très-chère sœur; je me recommande à la continuation de vos bonnes grâces, vous priant de me croire avec une tendresse à toute épreuve, ma très-chère sœur, etc.

Je vous supplie de faire mes grands compliments au Margrave.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I, p. 120 et 121. Quantz, Hanovrien, né en 1697, était au service de la Saxe, qu'il quitta en décembre 1741 pour entrer à celui de Frédéric.

37. A LA MÊME.

Ruppin, 7 mai 1736.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir, ma très-chère sœur, de vos nouvelles par cet ordinaire, qui m'ont fait beaucoup de plaisir, voyant que vous vous portiez, grâces au ciel, en parfaite santé. Que je suis charmé, ma très-chère sœur, de vous voir occupée à l'Ermitage,[a] dont je suis persuadé que vous ferez quelque chose de charmant. Que ne puis-je avoir la satisfaction de vous y rendre mes devoirs!

J'en viens à Wolff, qui n'est point confisqué ici, mais que l'on a tâché à persécuter de nouveau. Sa traduction en français ne s'imprime point; c'est moi qui me le fais traduire,[b] et si vous ordonnez d'en avoir une copie, je ne manquerai pas de la faire faire pour quand vous la voudrez. Le philosophe dont vous me parlez, ma très-chère sœur, m'a la mine d'être un grand revendeur de sophismes. La philosophie de Des Cartes a été très-bonne il y a quarante ans; mais à présent que Newton et enfin le célèbre Wolff y ont mis la dernière main, il ne s'agit plus de lui, et sa philosophie est aussi peu perfectionnée que l'est la musique d'Attilio[c] envers la composition de Graun.[d] Cet homme a du mérite, mais il n'a que celui des découvertes, et les autres celui de perfectionner. Il me serait impossible, ma très-chère sœur, de vous en dire davantage pour cette fois, car nous marchons cette nuit avec le régiment. Je me recommande à la continuation de vos précieuses grâces, étant à jamais, avec un respect et une amitié parfaite, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 36, 43, 226, 227 et 252—258.

[b] Voyez t. XVI, p. XIX, 249 et suivantes.

[c] Attilio Ariosti, né à Bologne, devint en 1698 maître de chapelle de l'électeur de Brandebourg, et fit représenter, en 1700, deux de ses opéras à Berlin. Il retourna en Italie en 1705.

[d] Voyez t. X, p. 172.

38. A LA MÊME.

Magdebourg, 16 juin 1736.

Ma très-chère sœur,

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos chères lettres, sans avoir le temps de pouvoir y répondre. Je n'ai pas besoin de vous arrêter avec une plus longue apologie, car vous savez, sans que je vous le répète, ma très-chère sœur, le peu de temps que l'on a à soi dans le temps des revues.

Ayant appris que le margrave de Baireuth était en Holstein, j'ai cru de l'amitié que j'ai pour lui de lui écrire de passer par Berlin à son retour; car cela aurait un air très-disgracieux pour le Roi s'il passait si près de ses États sans lui venir rendre ses devoirs, et tout le monde trouverait très-étrange qu'il traite avec autant d'indifférence le Roi son beau-père, tandis qu'il se presse d'en joindre un autre qui à peine lui est parent. Il dépendra du Margrave d'en agir ensuite comme bon lui semblera; mais pour l'amour de vous et de lui, je me crois obligé de lui donner un conseil que je crois salutaire, et qui fera que personne ne pourra trouver à redire à sa conduite. Adieu, ma très-chère sœur; je suis jusqu'à ma mort, avec un entier attachement, etc.

---

39. A LA MÊME.

Berlin, 2 juillet 1736.

Ma très-chère sœur,

Permettez-moi qu'à la veille de votre jour de naissance je puisse vous réitérer les vœux et les souhaits que je fais pour votre prospérité. Puisse le ciel vous conserver une longue suite d'années, et vous donner tout ce que votre cœur désire! Puisse-t-il vous combler de ses faveurs les plus flatteuses, et proportionner votre bonheur à vos vertus! Ayez la grâce d'accepter une baga-

telle que je prends la liberté de vous offrir, et qui, quoique beaucoup au-dessous de vous être présentée, n'en vient pas d'un cœur qui vous est moins dévoué.

Vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment touchant le voyage du Margrave.[a] J'ai bien lu votre lettre, ma très-chère sœur; mais, si vous voulez que je vous parle avec ma franchise ordinaire, il m'est impossible d'approuver que le Margrave passe à six ou sept lieues[b] d'un endroit où le Roi doit se rendre, sans lui venir faire sa cour. A vous dire la vérité, l'on en parle comme d'une grossièreté, et j'avoue que, à mon regret, je suis obligé d'y souscrire. Le Margrave peut réparer la chose; il n'a qu'à, en s'en retournant, passer par Berlin quand le Roi reviendra de Prusse, car j'avoue que je ne m'étonne nullement que le Roi est fâché de son procédé. Je me ressouviens de tout ce que je vous ai écrit; mais je vous l'ai écrit en cas que le Margrave ne vînt pas à faire un voyage où même il traverse le pays du Roi.[c] C'est montrer trop peu de considération pour un roi, et qui en même temps est son beau-père. Je doute fort que, de tous les avantages que le Margrave pourra avoir du roi de Danemark, s'il en aura jamais de pareils qu'il a reçus du Roi, possédant une femme dont dans tout l'univers il ne trouve pas la semblable.[d]

J'aurais encore une infinité de choses à ajouter à cette matière, que je passe sous silence, tant par crainte de choquer votre modestie que par appréhension de me rendre importun en me mêlant de choses qui ne sont pas de mon ressort. Je me borne, ma très-chère sœur, à vous faire les assurances de la plus tendre estime avec laquelle on fut jamais, ma très-chère sœur, etc.

Je pars après-demain.

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 246–250.

[b] A dix ou douze milles. (Variante des *Mémoires*, édition de Brunswic, t. II, p. 249, et de l'autographe du même ouvrage.)

[c] Ce dernier point est omis dans les *Mémoires*.

[d] Possédant un trésor tel que vous. (Variante des *Mémoires*, t. II, p. 249.)

40. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 3 juillet 1736.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Quoique à peine je vienne de mettre le nez au monde, ma petite mémoire m'a pourtant d'abord fait souvenir que j'avais un frère qui m'était plus cher que la vie; et je n'ai cru pouvoir mieux commencer mon entrée dans cette région qu'en l'assurant que, quoique enfant (quoique de vingt-sept ans), je ne laisse pas de comprendre dans mon petit cœur plus de tendresse pour lui que tout l'univers ensemble. J'espère donc que cette preuve que je vous donne déjà de mon discernement vous donnera bonne opinion de ma réussite, et m'attirera la continuation du réciproque de votre part. Je vous supplie donc, mon très-cher frère, de me conserver une petite part dans vos bontés, et d'être persuadé que, en quelque âge ou temps où je pourrai me trouver, je serai à jamais, avec toute la tendresse et la considération imaginable, mon très-cher frère, etc.

---

41. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Berlin, 9 août 1736.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je ne saurais assez vous remercier, ma très-chère sœur, de l'exactitude avec laquelle vous voulez bien m'écrire. J'ai eu le plaisir de recevoir trois de vos lettres à mon retour,[a] dont je vous fais mes parfaits remercîments. Je vous supplie de remercier le Margrave du plaisir qu'il me fait de penser encore à moi. Ce que je lui ai écrit pendant son séjour à Hambourg n'a été que par pure amitié, et je crois que vous vous serez peut-être aperçue par les lettres du Roi que je n'ai pas tant eu tort. Notre voyage s'est

[a] Frédéric avait fait un voyage dans la province de Prusse.

terminé heureusement, dont je rends grâce à Dieu. Mardi qui vient, je m'enfuis à ma terre pour n'en sortir qu'à Noël. J'espère d'y goûter les douceurs de la vie champêtre, et d'y jouir du calme après avoir été si longtemps dans la tempête. De là j'espère d'avoir plus fréquemment le plaisir de vous écrire et de vous assurer de la très-parfaite estime avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

42. A LA MÊME.

Berlin, 13 août 1736.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous me donnez des marques si obligeantes de votre souvenir, que je ne saurais assez vous en témoigner ma reconnaissance. Est-il bien possible, ma chère sœur, que vous vous soyez aperçue de mon absence? Et comment peut-on remarquer de soixante lieues un redoublement d'éloignement, à moins que, par l'effet de la plus heureuse sympathie qui fut jamais, votre cœur ne vous parle en ma faveur? Je lui ai bien des obligations, et certes, s'il dépendait de moi, j'irais bien vite à Baireuth pour le remercier de ses bontés.

Vous voilà donc à l'Ermitage, où il me semble que je vous vois occupée à lire et à vous amuser. L'*Exposé* des prétendues erreurs de Wolff, et sa *Justification*, que la Reine vous a envoyés,[a] font peu d'honneur, comme vous le remarquez très-judicieusement, à nos cagots; il n'y a rien de plus pauvre ni de plus pitoyable que les raisonnements du docteur Lange;[a] et, si l'on peut s'exprimer ainsi, son ignorance se manifeste à chaque

[a] Frédéric parle des deux pièces suivantes : 1° *Kurzer Abriss derjenigen Lehrsätze, welche in der Wolffischen Philosophie der natürlichen und geoffenbarten Religion nachtheilig sind*, publié par ordre du Roi, par Joachim Lange; 2° *Des Regierungsraths Wolffens vermuthliche Antwort auf Dr. Langens kurzen Abriss, aufgesetzt von Johann Gustav Reinbeck.* Quant à Lange, voyez t. XVI, p. 312, et t. XXV, p. 460.

page de son factum. Il est bien triste de voir quel voile obscur couvre les sciences et les beaux-arts dans ces cantons; c'est le siècle de l'ignorance, et c'est pour ses sectateurs que l'on prépare les lauriers. L'on voudrait interdire l'usage de la raison, et de là rouvrir les portes à la superstition. Il n'y a que la philosophie qui soit l'antidote des préjugés et de la crédulité populaire; ainsi il faut la renverser, et c'est là le principe qui conduit nos dévots, et qui les fait agir avec tant de chaleur contre la philosophie et contre ceux qui la professent.

Je vous rends mille grâces de ce que vous m'avez voulu envoyer la fameuse famille de musiciens qui a été chez vous, et il n'y a rien qui presse à ce sujet. Je vous prie, ma chère sœur, de faire mes hommages à votre Ermitage, et de conserver une cellule voisine de la vôtre vide, afin que mon esprit, qui vous accompagne partout, puisse y loger. Je pars demain pour ma terre, et pour ne revoir ces contrées que vers la fin de décembre. Adieu, ma très-chère sœur; j'espère de chez moi pouvoir vous assurer avec plus de prolixité de la tendre amitié avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

43. A LA MÊME.

Potsdam, 13 septembre 1736.

Ma très-chère sœur,

Je suis charmé de ce que vous vous divertissez si bien à Baireuth, et que jusqu'aux moines vous fournissent des sujets à vous amuser. Je m'imagine que la dispute de vos deux soi-disant philosophes aura été assez impertinente : beaucoup d'ignorance d'un côté, et beaucoup d'obscurité de l'autre; qu'ils se seront disputés pour la barbe du pape, l'un sans beaucoup de raison, et l'autre par un somptueux galimatias de choses qu'il n'entend pas trop lui-même. La philosophie des moines est toujours subordonnée aux principes de leur religion, et par conséquent fort

défectueuse; et je considère celle de votre pyrrhonien comme une incertitude de sentiments qui vient faute de connaissances claires et d'idées justes. Je m'imagine voir un homme qui a fort bien étudié les termes de la philosophie, sans autrement savoir leur propre sens, ni le véritable usage que l'on en doit faire. Il me semble que je le vois étaler son opinion avec emphase, soutenir ses thèses avec ostentation, et du reste faire le mieux valoir qu'il peut toutes les graves billevesées dont les scolastiques ont infecté les écoles. Ces sortes de pédants sont les Don Quichottes des savants; ils divertissent par leurs idées, la plupart du temps erronées, et par l'impétueuse vivacité dont ils soutiennent leurs raisonnements; il y entre plus de convulsions dans leur façon d'argumenter que dans les gestes forcenés du Pantalon, et la plupart du temps, après que l'on a disputé deux heures avec ces sortes de gens, l'on n'en sort pas plus instruit, ni eux plus raisonnables qu'ils n'étaient, et c'est précisément la différence qu'il y a d'eux avec les véritables savants. Leur caractère modeste ne dispute jamais; ouvrent-ils la bouche, c'est pour instruire; leurs raisonnements sont appuyés sur des fondements incontestables, et par conséquent l'on ne se sépare jamais d'avec eux que l'on ne se sente forcé de convenir de leurs sentiments. Pardonnez-moi cette digression, ma très-chère sœur; ce n'est pas moi, mais c'est l'occasion qui l'a fait naître.

J'ai suivi le Roi de Ruppin ici [a] pour y faire mes dévotions. Le tout s'est passé très-bien. Il part demain pour Wusterhausen, et je m'enfuis à Remusberg. [b] Ni la tranquillité de ce lieu, ni les agréments que nous y goûterons, ne m'empêcheront de penser à vous. C'est ce que je vous prie de croire, ma très-chère sœur,

[a] Voyez t. XXV, p. 478 et 483, et le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 148 et 154.

[b] C'est ici que Frédéric écrit pour la première fois, dans cette correspondance, *Remusberg* au lieu de *Rheinsberg*. Dans sa lettre à sa sœur, du 7 juin 1736, il a mis *Reinsberg*, ainsi que dans celle du 23 septembre 1736; dans ses lettres à la même, du 28 juin, du 2, du 20, du 22 octobre et du 6 novembre 1736, il a très-distinctement écrit *Remsberg;* et dans celles du 29 octobre, du 4, du 21 et du 28 novembre, on trouve *Remusberg*, nom sous lequel il désigne ordinairement, dès lors, son séjour favori. Voyez t. XVI, p. 281 et suivantes; t. XVII; p. 272 et suivantes; et t. XXI, p. 17 et suivantes.

étant avec tous les sentiments d'une véritable et sincère tendresse, ma très-chère sœur, etc.

Je vous prie de faire mes compliments au Margrave.

---

44. A LA MÊME.

Berlin, 14 décembre 1736.

Ma très-chère sœur,

Il y a bientôt quatre semaines que je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire, n'ayant point reçu de vos lettres, et ayant fait le voyage pour me rendre ici. Ehms[a] m'a assuré que votre santé était bonne, hors un petit rhume de poitrine que vous aviez pris, ma très-chère sœur, et qui, à ce qu'il dit, n'est d'aucune conséquence. Nous espérons de nous en retourner bientôt d'ici, ce qui pourrait bien être vers la mi-janvier.

J'ai trouvé la Reine en fort bonne santé et très-bien disposée sur votre chapitre; le Roi est un peu incommodé, mais ce n'est d'aucune suite. Il n'est pas dans les sentiments de la Reine, et il semble que le voyage du Margrave, de Baireuth à Hambourg, sans passer par ici, lui a fort déplu, de même que les grandes civilités que vous vous efforcez de faire à l'évêque de Bamberg.[b] J'avais prévu que cela arriverait, et je crois être obligé par l'amitié que j'ai pour vous de vous en informer.

Ayez la bonté d'accepter la petite bagatelle que je vous envoie. Vous pourrez la placer à l'Ermitage ou à tel lieu qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez avoir la bonté de faire abstraction de son peu de valeur, et de me croire avec toute l'estime et la tendresse imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Le meilleur violon de la chapelle de Rheinsberg, après Graun et Benda.

[b] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 259 et 260.

45. A LA MÊME.

Remusberg, 3 février 1737.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je m'acquitte enfin de ma promesse en vous envoyant la cantate de *Virgile*, que vous avez ordonné d'avoir. Il n'y avait que vous, ma très-chère sœur, à qui je l'aurais donnée, et j'espère qu'elle ne sortira pas de vos mains pour se répandre toute part ailleurs. Il n'y a que la sécheresse de mon imagination qui est cause que vous n'ayez pas encore reçu le concerto que je me suis engagé de composer; j'ai eu beau faire tous mes efforts, je n'ai pu encore trouver une harmonie digne de vous être offerte, et j'attends que mon heureux génie m'en inspire une.

Nous avons assez nombreuse compagnie ici. Quand nous sommes rassemblés, notre table est ordinairement de vingt-deux à vingt-quatre couverts; Brandt, M. Kannenberg avec son épouse, Keyserlingk, le jeune Grumbkow, un certain capitaine Kalnein, quelques officiers de mon régiment, Chasot, et un certain Jordan, qui est un homme d'étude et de savoir, composent notre société. Nous nous divertissons de riens, et n'avons aucun soin des choses de la vie qui la rendent désagréable, et qui jettent du dégoût sur les plaisirs. Nous faisons la tragédie et la comédie, nous avons bal, mascarade et musique à toute sauce. Voilà un abrégé de nos amusements. Avec cela, la philosophie va toujours son train, car c'est la plus solide source où nous puissions puiser notre bonheur.

Je viens dans ce moment de recevoir votre aimable lettre, accompagnée d'une charmante pendule. Je vous en fais mille remerciments. Que ne puis-je vous marquer toute l'étendue de la tendresse que j'ai pour vous! Je n'en reconnais pas moins le prix d'une sœur qui veut m'honorer de la plus tendre amitié et de son estime.

Je ne sais par quel endroit je me suis insinué auprès du gazetier de Nuremberg, mais il me fait bien de l'honneur de m'afficher de la sorte, moi qui ne suis qu'un ignorant, et qui n'ai d'autre mérite que de n'être pas aveuglé sur moi-même. Voltaire

est en correspondance avec moi, et c'est peut-être sur quoi l'on a jugé qu'il se rendrait ici.[a] La vérité est qu'il est en Hollande pour travailler à l'impression de ses œuvres, augmentées de beaucoup, et à étudier sous le fameux professeur s'Gravesande la philosophie de Newton,[a] dont il va donner une traduction française. Le commerce dans lequel je suis avec lui me vaut toutes les nouvelles pièces de sa façon, et un recueil des plus complets de tout ce qui est jamais sorti de sa plume. Son poëme de la *Pucelle* ne paraitra pas, puisqu'il y a des endroits qu'il n'oserait jamais faire imprimer, à cause de ce qu'il y attaque très-fort les moines. Le ministère de France lui a fait en termes non équivoques une défense très-rigoureuse de laisser échapper aucun fragment de ce nouveau poëme, de façon qu'il y risquerait trop en le hasardant.

L'affaire de M. Wolff, à Brunswic, dont vous me demandez des nouvelles, est traitée avec le dernier secret; nous n'en savons que peu de chose. On dit que Wolff est allé à la cour, et qu'on l'a trouvé muni d'un pistolet de poche; sur quoi il a été arrêté. D'autres disent qu'il a voulu tuer sa femme; d'autres encore qu'il a contrefait la main du Duc, et qu'il avait tiré des sommes assez considérables sur de fausses obligations; d'autres prétendent que la cervelle lui a tourné, et que, ayant honte d'avoir fait tant d'éclat d'une bagatelle, la cour cachait l'affaire par cette raison. Je crois que cette dernière opinion est la plus véritable; toutefois il est sûr que l'oncle n'a point de part à tout ce qui s'y est fait.

Voilà une lettre qui en vaut bien deux. Je vous en demande pardon, ma très-chère sœur, mais je ne l'ai guère pu faire plus courte.

Je vous prie de m'honorer toujours de votre amitié, et de me croire avec des sentiments distingués d'amitié et d'estime, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. XXI, p. 31.

46. A LA MÊME.

Ruppin, 2 mars 1737.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Voici donc enfin ce concerto promis et un solo non promis que je prends la liberté de vous envoyer, vous priant de donner le dernier au Margrave, pour qui je l'ai composé. Je souhaite fort qu'ils soient de votre goût, et vous prie de m'en écrire votre sentiment.

Quant à la revue, je n'ai qu'un conseil à vous donner, qui est, ou que le Margrave prenne son congé à présent, ou qu'il vienne ici vers la revue; je ne crois pas, ma très-chère sœur, qu'il y ait d'autre parti à prendre. Quoique je désirasse beaucoup de vous voir, je crois cependant que vous feriez mieux de ne pas venir, à moins qu'on ne vous invite, car vous savez que le Roi n'est pas toujours d'humeur de voir les gens.

Si vous avez là-bas un ministre qui prêche contre la mascarade,[a] nous en avons un qui nous prête son habit, sa perruque, manteau et chapeau pour nous masquer. Quel contraste! Il n'y a qu'à mettre ces gens sur un certain pied pour qu'ils y soient. Vous êtes très-mal instruite, ma très-chère sœur, de ce qui se passe ici. Qui peut vous avoir écrit que la Reine est bigote? Je vous prie, pour l'amour de Dieu, ne croyez donc pas ce que l'on vous écrit; il faut que ce soient de méchantes gens qui veulent vous donner mauvaise opinion de nous autres, et qui veulent donner lieu à vous refroidir envers ceux qui vous aiment le plus. Je vous supplie, n'ajoutez plus foi à ce que ces malheureux vous mandent, et donnez commission à d'honnêtes gens de vous écrire ce qu'il y a de nouveau ici.

Je regrette fort le voyage que vous faites à Erlangen, puisqu'il me privera du plaisir de recevoir de vos nouvelles. La satisfaction que vous aurez d'être à Erlangen m'en console. Continuez-moi toujours votre précieuse amitié, et croyez-moi avec un attachement et une estime inviolable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 158, 292 et 293.

47. A LA MÊME.

Ruppin, 1er mai 1737.

Ma très-chère sœur,

Vous n'êtes pas la seule, ma très-chère sœur, qui ayez été ennuyée par les sermons de Pâques; j'ai assisté à la prononciation de dix ou douze qui se sont faits à Potsdam. A la vérité, je n'ai pas été aussi attentif que vous, et s'il devait m'en coûter la vie, je ne saurais vous faire le rapport de ce qu'ils ont contenu. Les ministres sont payés pour prêcher le public une heure ou deux tous les dimanches, et dès qu'ils remplissent ce temps, au risque de se rendre pulmoniques, ils croient avoir satisfait à leur devoir. Pour moi, je n'incommode pas autrement ces messieurs; je sais tout ce qu'ils ont à me dire, et je crois qu'on peut être vertueux sans leur assistance.

Nous exerçons ici tous les jours; les revues seront tardives; on dit que nous n'entrerons pas à Berlin avant le 10 du mois prochain.

J'irai passer, en attendant, une couple de jours à Remusberg, pour y profiter du beau temps et des agréments de la compagnie. Ma sœur et le duc de Brunswic viendront infailliblement à la revue de Berlin. Je n'ose encore me flatter de vous y voir; cela me ferait ensuite trop de peine si mon espérance se trouvait trompée. Soyez toujours persuadée, ma très-chère sœur, que l'absence ne diminue en rien la véritable tendresse et l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, ma très-chère sœur, etc.

Voudriez-vous bien assurer le Margrave de ma parfaite amitié? [a]

---

[a] Cette lettre est encore signée *Frederic;* la première (inédite) de cette correspondance qui porte *Federic* est du 8 mai 1737; dans celle du 27 mai, on retrouve *Frederic;* mais dès lors, *Federic* est la signature constante. Voyez t. XVI, p. xi, et t. XXVI, p. 147.

48. A LA MÊME.

Ruppin, 15 mai 1737.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je participe, quoique absent, à la joie que vous avez eue de voir ma sœur d'Ansbach. Tout le bien que vous me dites d'elle me charme. Je voudrais seulement qu'elle n'eût pas si fort à cœur de faire avoir l'ordre du Roi à son fils, car sûrement il ne l'aura pas, et cela, par la raison que le Roi est outré de la mauvaise et impertinente conduite du margrave d'Ansbach, et qu'il veut lui faire la mortification de traiter son fils avec moins de distinction que celui du duc de Brunswic, ce duc s'étant toujours très-bien conduit envers le Roi. Que le margrave d'Ansbach se mette à la raison, et je vous assure que l'ordre et tout viendra. Le Roi aime ma sœur véritablement, et il aime la moitié qu'elle a faite de l'enfant; mais pour l'autre, point de nouvelle. Mon crédit ne va pas, ma chère sœur, jusqu'à pouvoir faire réussir de ces sortes de prières auprès du Roi; il a refusé la Reine par trois reprises: que voulez-vous de plus? Quand est-ce que vous aurez donc besoin d'ordres? Je vous prie, ma très-chère sœur, mettez-moi donc bien vite dans le cas d'en solliciter pour votre progéniture: vous reconnaîtrez mon zèle en toute occasion, étant avec un tendre attachement, ma très-chère sœur, etc.

---

49. A LA MÊME.

Remusberg, 25 septembre 1737.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre, par laquelle je vous vois tout aussi occupée à vos bâtiments que je le suis aux miens. C'est un grand plaisir, qui n'a d'autres désagréments que d'être cher et onéreux.

Je fais à présent travailler à mon jardin, et comme il est assez grand, vous pouvez bien juger que je ne fais pas beaucoup de progrès.

Nous attendons tous les jours M. et madame de Kannenberg, qui feront l'ornement de notre compagnie, et qui sont nés pour la société. Nous représentons à présent *Œdipe*,* qui nous divertit beaucoup, et dans lequel il y a des traits de versification magnifiques et des coups de théâtre frappants.

Je vous prie, ma très-chère sœur, ne m'oubliez point, et soyez sûre de l'estime et de la tendresse avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

50. A LA MÊME.

Remusberg, 8 octobre 1737.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous ne devez attribuer mon silence qu'au défaut de nouvelles. Nous menons une vie trop unie pour que nous vous puissions apprendre grand' chose de ces cantons, et j'ai lieu de croire que si j'écrivais tous les jours : Ma chère sœur, je vous aime, ou : Je vous aime, ma chère sœur, de semblables lettres vous ennuieraient beaucoup. Ne souhaitez donc pas, ma très-chère sœur, eu égard à moi, de vous métamorphoser en pierre; vous y perdriez trop, et cet esprit que j'aime et que tout le monde admire est si bien logé dans votre corps, que ce serait un péché de l'en faire sortir. Ne mesurez jamais l'amitié à l'aune, et croyez-moi, ma très-chère sœur, je vous en prie, avec toute la tendresse, tout l'attachement et toute l'estime possible, ma très-chère sœur, etc.

* Voyez t. XVI, p. 335.

plique le mystère de ma faveur? Ce n'est pas flatter mon amour-propre, mais c'est dire vrai que de vous assurer que je n'y ai aucune part, comme vous le verrez. Le Roi avait écrit au margrave de Schwedt de se rendre à Berlin en compagnie de ma sœur, ce que le Margrave a refusé de faire; et ce qui a plus irrité le Roi contre lui, c'est qu'il a écrit au Roi une lettre très-impertinente. Nous sommes venus sur ces entrefaites, et pour punir l'autre de sa désobéissance, on nous a caressés pour le dépiter. Telles sont les choses de ce monde, ma très-chère sœur, que les apparences trompent, et font paraître les objets sous des formes différentes de celles qu'elles ont naturellement. Voyez un bois au lointain, les feuilles vous sembleront bleuâtres. Voyez les hommes du haut d'une tour, ils vous paraîtront bien petits; mais descendez, et considérez-les de près, alors vous serez en état de juger de leur taille. Enfin, pour être bien instruit des causes qui ont contribué à la mort d'une personne, il faut l'ouvrir et examiner ses parties, sans quoi le plus habile médecin est sujet à se tromper; tant il est vrai que l'illusion de l'apparence nous séduit souvent, et nous fait porter des jugements aussi frivoles que faux.

La Reine a été indisposée d'un rhumatisme; mais grâces à Dieu, elle est entièrement remise. Quant à nous, je ne saurais que vous en dire, sinon que, pour ma personne, j'ai toute la journée le nez sur les livres; les autres jouent, badinent, dorment, dansent, et se divertissent, chacun à leur manière. M. de Brandt vient d'arriver; il est de notre bande, de façon que, moyennant son secours, nous pourrons recommencer des tragédies nouvelles.

Je suis avec une très-parfaite estime et une tendresse qui n'y cède en aucune manière, ma très-chère sœur, etc.

---

54. A LA MÊME.

Remusberg, 22 mars 1738.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis charmé de ce que votre indisposition n'a point eu de mauvaises suites, et que vous en avez été quitte pour un jour. Nous nous préparons à célébrer le jour de naissance de la Reine, la semaine qui vient. Pour à présent, nous nous divertissons avec l'*Enfant prodigue.*[a] Cette pièce nous a fort bien réussi; il ne nous manquait que vous, ma chère sœur, dans notre auditoire. Je n'ai pour cette fois aucunes nouvelles qui puissent ni vous amuser, ni vous divertir. Comptez toujours sur ma tendresse, ma très-chère sœur, et croyez-moi avec toute l'estime et l'amitié imaginable, etc.

---

55. A LA MÊME.

Ruppin, 31 mars 1738.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Pour cette fois, vous vous trompez, ma chère sœur; ce n'est point avec des auteurs morts ni pourris que je m'entretiens, c'est avec un auteur bien vivant; je lis à présent quelqu'un des nouveaux ouvrages de Voltaire, rempli de feu et de beautés. Je le quitte ce moment pour vous joindre et pour avoir le plaisir de m'entretenir avec vous. L'histoire du jour dont je pourrais vous amuser ne contient pas grand'chose, sinon une nouvelle fort intéressante pour les coiffeuses : c'est que le Roi a inventé une nouvelle forme de coiffure, qui consiste dans un grand pli qui vient s'appuyer sur le front, dont il fait comme la corniche. Cette mode de nouvelle date ne m'est connue que par ce qu'on m'en écrit de Berlin. On croirait que le Roi est bien désœuvré pour s'amuser

[a] Comédie en cinq actes et en vers, par Voltaire, représentée sur le Théâtre français le 10 octobre 1736.

à de pareilles bagatelles; cependant il n'en est rien, et il travaille à ses affaires aussi assidûment qu'auparavant. Ce qu'il y a de plus nouveau après cette mode, c'est le voyage que je ferai à Potsdam pour les dévotions de cour.[a] Je compte de m'expédier dans peu : deux jours pour le bon Dieu et quelques jours pour le Roi, et les soirées pour la Reine. Je n'en sais, ma foi, pas davantage. Je vous laisse dans votre belle bibliothèque, où vous trouverez des amusements qui vaudront mille fois mes lettres; et quoique je vous quitte à regret, la raison me presse et m'oblige de ne point importuner une personne que j'estime trop pour vouloir lui être désagréable. Souffrez du moins que je vous réitère en peu de paroles les assurances de la parfaite tendresse et du sincère attachement avec lequel je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

56. A LA MÊME.

Ruppin, 30 avril 1738.

Ma très-chère sœur,

Vous avez trop de bonté de vouloir bien vous souvenir de moi d'une manière si obligeante. Ce n'est pas pour moi que je vous ai priée de mettre les dates à vos lettres, c'est pour la Reine, qui me paraissait trouver à redire que vous ne le faisiez pas. Je suis charmé de ce que la santé du Margrave s'est tout à fait rétablie. Je vous connais, ma chère sœur, vous vous serez bien angoissée pendant ce temps-là, et vous vous serez rendue malade vous-même. J'ai parlé avec un habile médecin de votre maladie; il s'appelle Superville;[b] mademoiselle de Grumbkow doit le con-

[a] Voyez t. XXI, p. 185.

[b] Daniel de Superville, né à Rotterdam en 1696, séjourna quelque temps à Berlin avant d'être nommé, en 1724, médecin de la colonie française de Stettin. Appelé à Baireuth, il fut créé, en 1743, curateur et chancelier de l'université qui y fut alors fondée. Il mourut à Brunswic en 1776. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I, *Avant-propos;* t. II, p. 273 et suivantes; voyez aussi t. XIV, p. 153; t. XVI, p. 175 et 176; et t. XXI, p. 301 de notre édition.

naître. Il m'a assuré qu'il vous guérirait, si vous le faisiez venir. Je vous prie, écrivez au Roi qu'il lui donne permission pour vous aller trouver; car je suis presque sûr qu'il vous rétablira tout à fait. J'espère que vous aurez assez d'amitié pour moi pour avoir égard à la prière que je vous fais. L'amitié que j'ai pour vous, et la véritable tendresse que vous m'avez toujours connue, s'intéresse trop à votre conservation pour négliger des avis que je vous crois salutaires. [a]

Votre M. Beust [b] et ses quatre enfants ne sont guère des morceaux friands pour la pauvre infante de Cassubie. [c] J'y aurais pensé plus d'une fois, si j'avais été dans sa place. Je ne crois pas que ses camarades porteront envie à son destin. Le général Truchs est mort; le colonel Wartensleben a eu son régiment, qui porte le nom de carabiniers du Roi. Voilà toutes mes nouvelles; faute de mieux, je me recommande à l'honneur de votre souvenir, vous assurant encore de tous les sentiments avec lesquels je suis inviolablement, ma très-chère sœur, etc.

57. A LA MÊME.

Remusberg, 19 novembre 1738.

Ma très-chère sœur,

Vous vous portez bien, autant qu'il me le paraît par votre lettre, et me voilà content. Votre souvenir, et la manière obligeante dont vous daignez m'assurer de votre tendressé, me font un plaisir infini. Je vous assure que, quant aux sentiments de tendresse, vous me trouverez toujours tel que vous pouvez le désirer, c'est-à-dire, invariable.

[a] La Margrave dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 273 : « Mon frère me manda « qu'il y avait un très-habile médecin à Stettin, qui avait beaucoup contribué « à rétablir le Roi lorsqu'il avait eu l'hydropisie; que je devais prier ce prince « de me l'envoyer. La lettre qu'il m'écrivit à ce sujet était des plus tendres. »

[b] L. c., p. 278.

[c] Voyez ci-dessus, p. 24.

Quant à vos petites dissensions domestiques, je connais assez par expérience ce qu'en vaut l'aune. Pour peu qu'un artisan soit habile, l'orgueil et l'impertinence s'associent à son savoir, et les indignes compagnons de son mérite font ordinairement souffrir le maître qu'il sert. Les prétentions augmentent à mesure que leurs fantaisies se croient autorisées par leur habileté, et leur cupidité ne trouve point de bornes. Avec ces belles qualités se mêle un grain de basse jalousie qu'ils honorent du titre de généreuse émulation. Cette généreuse émulation rend ordinairement ennemis jurés les rivaux de gloire, et voilà la guerre allumée.[a] On apaise ce feu pour un temps, mais on ne peut l'éteindre, et tôt ou tard il en faut venir à la séparation. Pour moi, je suis soigneux de les prévenir, et j'aime toujours plutôt les chasser que de dépendre de leurs caprices. M. Benda,[b] des enfants d'Apollon, est assez sage à présent, et je dois louer leur bonne conduite, quoique je sois sûr qu'elle ne sera pas de durée. Quantz part la semaine qui vient, et dans peu il sera à Baireuth. Que j'envie son sort! On est bien heureux, ma très-chère sœur, lorsqu'on peut vous voir, et on ne l'est qu'imparfaitement quand on ne peut que vous écrire.

Je suis avec tous les sentiments que vous m'inspirez si justement, ma très-chère sœur, etc.

---

58. A LA MÊME.

Remusberg, 23 novembre 1738.

Ma très-chère sœur,

Il m'est impossible de laisser partir Quantz sans vous assurer de mon tendre attachement. J'aurais bien envié le bonheur qu'il aura de vous rendre ses devoirs, si je ne me flattais encore de je

[a] Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
La Fontaine, *Fables*, liv. VII, fab. 13.

[b] Voyez t. XXVI, p. 532.

ne sais quelle espérance vague et peut-être chimérique de vous revoir. Je voudrais que la flûte de Quantz, qui parle infiniment mieux que lui, puisse vous dire par ses sons les plus sonores, les plus touchants, par les adagios les plus pathétiques, tout ce que mon cœur pense et me suggère sur votre sujet. Si vous vous sentez toucher par ces sons vainqueurs de nos sens, songez un peu à toute l'étendue de la tendresse et à tout ce que je vous dirais sur ce sujet, si j'étais assez heureux que de vous entretenir. Le feu de ces allégros est le vif emblème de la joie que me causera le moment où je pourrai vous posséder. Mais sans pousser à l'allégorie plus loin, j'espère que vous serez convaincue de tous les sentiments avec lesquels je suis inviolablement, ma très-chère sœur, etc.

Oserais-je vous prier de faire mes compliments au Margrave et à tous ceux d'entre votre train qui tiennent à la vieille roche?

---

59. A LA MÊME.

Remusberg, 26 novembre 1738.

Ma très-chère sœur,

Vous prenez une part trop obligeante à ce qui me regarde, pour que je n'en sois pas sensiblement touché; ma santé ne vaut pas assurément, ma très-chère sœur, les soins que vous avez pour sa conservation. J'ai été obligé de me faire saigner par une réplétion de sang assez violente, et qui m'aurait pu être fatale. J'avais lieu d'appréhender quelques suffocations; mais ce qui m'incommodait le plus, c'étaient des insomnies et des battements de cœur insupportables. La saignée m'a fait assez de bien, mais, plus qu'elle, le régime d'eaux auquel je me suis mis. Voilà, ma très-chère sœur, pour ma santé, puisque vous m'en demandez compte; je vous prie de ne vous en plus embarrasser, mais d'avoir plus de soin de la vôtre, qui m'est beaucoup plus précieuse.

Quantz est parti la semaine passée; je l'ai chargé d'une lettre pour vous, ma très-chère sœur; mais comme il s'arrêtera à Dresde, je crains que cette lettre ne vous parviendra pas sitôt.

Je plains, ma chère sœur, que la révolte s'est mise dans votre musique; cette race de gens est très-difficile à conduire; cela demande quelquefois plus de prudence que la conduite des États. Je sais ce qu'en vaut l'aune, et je m'attends dans peu à quelque nouvelle sédition parmi mes enfants d'Euterpe. J'ai lu, pour m'y préparer, la retraite du peuple romain sur le Mont Sacré, et j'étudie l'apologue de Ménénius Agrippa,[a] pour m'en servir, si l'occasion le requiert.

Nous comptons de partir dans peu pour Berlin. Dès que j'aurai pris langue, je vous mettrai au fait de tout, trop heureux de pouvoir vous rendre quelques services, tout petits qu'ils sont. Je suis avec un attachement parfait et une tendresse infinie, ma très-chère sœur, etc.

---

60. A LA MÊME.

Berlin, 20 janvier 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

La part que vous prenez aux chagrins que j'ai soufferts m'en console tout à fait. J'ai été pendant six semaines l'objet des plaisanteries amères du Roi et le souffre-douleur de sa colère. Il est bien inhumain de s'en prendre à des gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre. De tels discours sont empoisonnés par la dignité de celui qui parle, et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent, toujours plus empressés à faire les courtisans en condescendant au sentiment du maître qu'attachés à la franchise et à la vérité en défendant l'innocence faussement accusée. Un conflit de raisons différentes a causé l'irritation violente dans laquelle le Roi a été contre moi; j'ai parlé ferme à quelques personnes, j'ai écrit

[a] Voyez t. VIII, p. 130 et 262; t. IX, p. 16; et t. X, p. 164 et 165.

des vérités à d'autres, j'ai menacé celles que j'ai connues capables de timidité, et j'ai, sinon éteint, du moins amorti l'embrasement qui allait s'allumer.

La nouvelle qu'on vous marque au sujet de mon frère n'est point du tout fondée; c'est un bruit de ville, qui doit sa naissance à la tête vide de nos politiqueurs de café. La réconciliation avec l'Angleterre peut y avoir donné lieu; l'imagination a inventé le reste. Mon frère a le meilleur caractère du monde, il a le cœur excellent, l'esprit juste, des sentiments d'honneur et pleins d'humanité; il a la volonté de bien faire, ce qui me fait beaucoup espérer de lui. Sa figure ne dit rien, ses yeux ne savent pas seulement épeler; ses manières sont ingénues plutôt que polies, et dans tout son maintien il y a un certain je ne sais quoi d'embarrassé qui ne prévient pas en sa faveur, mais qui ne trompe point ceux qui préfèrent la solidité du mérite au brillant de l'extérieur. Je l'aime beaucoup, et je ne puis que me louer de l'amitié et de l'attachement qu'il a pour moi. Il me rend tous les petits offices dont il est capable, et me témoigne en toute occasion des sentiments qu'on ne trouve que dans les vrais amis. Vous pouvez compter sur ce que je vous écris de lui; j'écris sans prévention et sans envie ce que tous ceux qui le connaissent particulièrement auront pu remarquer en lui. [a]

Parmi les événements extraordinaires que nous a produits la maladie du Roi, il en est un....

---

61. A LA MÊME.

Remusberg, 7 avril 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis charmé de ce que votre santé se remet. On m'assure que vous vous remettrez tout à fait. J'ai dit à la Reine tout ce que

[a] Voyez t. XXVI, p. XVIII et XIX, et le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 145.

vous m'avez ordonné de lui dire, car vous n'avez rien à craindre de la Ramm;[a] ses armes sont presque usées.

Je suis, en vérité, bien mortifié de ce que le Margrave a écrit au Roi sur le sujet de Juliers et Berg; je me suis déjà expliqué là-dessus dans ma précédente,[b] et vous verrez que j'aurai été bon prophète.

Aujourd'hui se feront les obsèques de défunt le maréchal Grumbkow, dont la mémoire est presque généralement en exécration. Je gagne on ne saurait davantage par sa mort, et je me flatte qu'à présent nous respirerons après un long orage.[c]

J'ai trouvé le Roi plus mal que je n'ai cru; il n'a point la goutte, mais ce sont des maux tout différents.

Adieu, ma très-chère sœur; conservez-moi votre précieuse amitié, et soyez persuadée de l'estime et de la tendresse avec laquelle je suis inviolablement, ma très-chère sœur, etc.

---

62. A LA MÊME.

Ruppin, 11 avril 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis très-mortifié de ce que votre santé est encore si languissante. Pour l'amour de Dieu, faites donc résoudre votre margrave

[a] Femme de chambre de la Reine. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I. p. 106 et suivantes, et p. 121.

[b] Frédéric avait écrit à sa sœur, de Ruppin, le 20 mars: «Quant aux soi-«disant prétentions du Margrave sur les duchés de Juliers et Berg, il me semble «qu'il s'avise bien tard d'en parler, et pour vous parler net, il fait fort mal: «car, pour figurer en pareilles occasions, il faut avoir de l'argent et des troupes «comme le Roi, sans quoi je vous avertis en frère et en ami que le Margrave «sera bafoué, qu'il s'attirera le Roi à dos, et qu'il ne réussira assurément point. «Ceux qui lui ont conseillé de faire valoir à présent ses prétentions ont assuré-«ment très-mal fait. Si vous pouvez lui faire entendre raison, vous ferez as-«surément une œuvre vraiment chrétienne; sinon, vous vous apercevrez que j'ai «dit vrai.»

[c] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I. p. 111.

d'envoyer ces deux hommes de sa garde au Roi, afin que vous ayez Superville.[a] C'est, je vous le jure, le seul moyen de réussir: car personne n'a le crédit de vous secourir, si la médiation des grands hommes ne s'y interpose. On ne doit point perdre de temps; les moments sont précieux, et votre personne inestimable. Suivez mon conseil, je vous en supplie, et ne fondez pas trop d'espérances sur le Danemark, car ces choses sont trompeuses.

Je ne cesserai point encore de vous mander des mortalités : le ministre Viebahn vient de crever, le général Goltz en a fait autant, et l'on croit que le maréchal Borcke le suivra dans peu. Si M. de Grumbkow ne m'avait jamais fait de mal, je pourrais lui faire une épitaphe; mais tout ce que je pourrais en dire sentirait trop la prévention, et d'ailleurs je crois que ce serait trop d'honneur. Mais pour vous obéir il n'est rien que je ne fasse. On pourrait donc dire quelque chose de semblable :

Ci-gît un maréchal, un ministre, et, de plus,
Un grand financier, un ecclésiastique.[1]
Passants, qui connaissez sa fourbe politique,
Laissez dans l'oubli confondus
Et ses vices, et ses vertus.[b]

J'espère que cet échantillon de mes vers vous fera passer l'envie d'en avoir d'autres. C'est un amusement qui me procure de fort doux moments; mais tout ce que je puis faire ne saurait être comparé à l'ouvrage des grands poëtes; c'est un métier chez eux, ce n'est qu'un amusement pour moi.

Permettez-moi de revenir à votre santé....

---

a Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 278.
1 Prévôt du dôme de Brandebourg. (Note de Frédéric.)
b Voyez t. XIV, p. 168, et t. XVII, p. 54.

63. A LA MÊME.

Remusberg, 7 mai 1739.

Je souhaite de tout mon cœur que cette pièce vous trouve en bonne santé, et que vous soyez une bonne fois délivrée de vos infirmités. Puisque vous ne vous contentez pas de l'épitaphe de Grumbkow, il a fallu vous obéir. Si je vous ennuie, c'est par vos ordres et par obéissance. Toutefois puis-je vous assurer que ces vers-ci sont plutôt l'ouvrage du cœur que celui de l'esprit.[a]

---

64. A LA MÊME.

Ruppin, 15 juin 1739.

Ma très-chère sœur,

Les soulagements que Superville vous procure me font augurer avantageusement de l'heureux effet de ses remèdes; je ne doute aucunement que le Roi ne vous le laisse autant que vous en aurez besoin, d'autant plus que le Margrave s'est résolu de faire une galanterie de six pieds au Roi.

Vous avez bien de la bonté de vous être informée si ponctuellement auprès de Superville de Remusberg[b] et de mes frivoles occupations; c'est une marque incontestable de la bonté et de la tendresse que vous avez pour moi. Je voudrais, ma chère sœur, que ma personne et mes occupations pussent vous être de

[a] Cette pièce n'est qu'un post-scriptum ajouté à l'*Épître* de Frédéric à la Margrave, dont l'autographe, envoyé à cette princesse, est daté de Ruppin, 29 avril 1739. Nous avons imprimé cette *Épître* t. XI, p. 33 — 37, en y ajoutant, d'après un autographe postérieur, la date probablement inexacte de l'année 1734.

[b] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 276 et 277, où l'auteur rappelle un portrait fort désavantageux que M. de Superville lui avait tracé du caractère de Frédéric.

quelque utilité; mais rien ne m'est plus insupportable que de ne vous être bon à rien.

Votre cher esprit, qui daigne m'accompagner, est sans doute mon génie heureux, comme l'ont soutenu quelques philosophes, que chacun avait un génie protecteur et un génie envieux de son bonheur.

Oui, je suis protégé par ce puissant génie,
Mes yeux sont éclairés du feu de son esprit;
Plus que par Apollon, Minerve et Uranie,
Dans le sentier du vrai par vous je suis conduit.

Pardon de ces vers, ma chère sœur; ce sont plutôt des enfants de mes sentiments que des fruits de mon esprit.

Je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que d'avoir bientôt de bonnes nouvelles de votre santé. J'espère que le ciel ne m'enviera point cette satisfaction-là, et que l'habileté du sieur Superville me rendra *salutare meum.* [a]

Je suis avec toute la tendresse imaginable, et avec ces sentiments qui sont inconnus à tous ceux qui ne savent point aimer, ma très-chère sœur, etc.

---

65. A LA MÊME.

Berlin, 4 juillet 1739.

Ma très-chère sœur,

Le Margrave nous a surpris le plus agréablement du monde en venant d'une manière inattendue. Le Roi en a été charmé, et j'espère qu'il sera content de sa réception et de la manière dont on en agit envers lui. On lui a accordé tout ce qu'il a souhaité; [b] ainsi je me flatte que ce voyage du Margrave ne contribuera pas moins à votre satisfaction qu'à votre santé.

Je vous rends mille grâces de la belle pendule que vous avez

[a] Voyez t. XXI, p. 226.
[b] *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 282—284.

eu la bonté de m'envoyer. Je n'ai besoin de rien au monde pour me souvenir de vous; mon cœur me dit plus que toutes les pendules que j'ai une sœur adorable, et qui mérite d'être aimée et chérie. La longueur de votre absence m'en fait d'autant plus sentir le poids, et les attentions et bontés que vous avez pour moi sont autant de tableaux du sentiment que je vous connais et de l'excellence de votre cœur.

On a célébré hier l'anniversaire de votre heureux jour de naissance,

Ce jour où pour vous la nature
Parut épuiser ses faveurs;
Où de la vertu la plus pure
Minerve composa vos mœurs;
Où les agréments, le génie,
L'esprit et les heureux talents
Répandirent sur votre vie
Leurs plus magnifiques présents.

Ce jour, auquel je prends tant de part, m'a paru plus beau et plus serein que tous les autres; il m'a semblé que les faveurs du ciel, non contentes de vous avoir donnée à notre famille, voudraient encore distinguer ce jour avec tous les plus beaux ornements de la nature, avec un soleil brillant dont les rayons semblent aussi pénétrants que ceux de votre esprit, avec un ciel serein dont la pureté se rapporte à la pureté de votre cœur, avec un air tempéré et doux dont les influences bienfaisantes paraissent vouloir nous retracer la bonté de votre caractère et la grandeur de votre belle âme. Un cœur passionné voit tout un autre univers qu'un cœur qui n'est point sensible. Je rapporte tout à mon objet et relativement à vous, ma très-chère sœur, car j'espère que vous êtes persuadée des sentiments de tendresse, d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, ma très-chère sœur, etc.

66. A LA MÊME.

Camp de Wehlau, 27 juillet 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre très-aimable lettre au milieu de nos courses.[a] Je vous aurais répondu volontiers plus tôt, si le peu de repos que j'ai depuis la vie vagabonde que nous menons me l'avait voulu permettre. Nous courons depuis trois semaines un pays aussi vaste que les deux tiers de l'Allemagne, et nous ne sommes pas encore à la fin de nos travaux; je me flatte cependant d'être de retour le 17 du mois prochain.

Je suis ravi de savoir par vous-même que le Margrave a été satisfait de son voyage de Berlin. Depuis la mort de Grumbkow, tout y est changé; son décès a rétabli chez nous la paix publique et particulière. Grâces au ciel, je suis à présent le mieux du monde avec le Roi; il a eu la grâce de me donner tous ses haras de Prusse en propre;[b] cela me vaudra dix-huit mille écus de revenus avec le temps. Vous pouvez juger par cet échantillon des dispositions du cœur. Je suis persuadé, ma très-chère sœur, que vous participez véritablement à ce qu'il m'arrive de bien, et qu'en toute occasion vous voudrez bien que je puisse vous convaincre de la tendresse et de l'estime sans égale avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Frédéric était parti le 7 juillet de Berlin pour la province de Prusse, et il était de retour le 18 août.

[b] Voyez t. XVI, p. 165, 166, 239, 240 et 374; t. XVII, p. 56; et t. XXVI, p. 8.

67. A LA MÊME.

Remusberg, 13 septembre 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu avec bien du plaisir la lettre que vous m'écrivez d'Erlangen. Nous avons appris ici la maladie du Margrave, et j'ai craint autant pour vous, ma très-chère sœur, que pour lui. Je suis cependant bien aise que mes appréhensions n'aient point été fondées, et que j'aurai encore le plaisir de pouvoir recevoir quelques-unes de vos lettres avant votre départ.

Vous avez fait une chose qui aurait failli de vous donner du chagrin, si je n'avais paré le coup le mieux qu'il m'a été possible; c'est, ma très-chère sœur, d'avoir donné permission à votre Meermann de venir à Berlin.[a] Cet ingrat n'en a point agi envers vous comme il devait, et il a tenu des discours qui m'ont bien impatienté. Le Roi commençait à prendre feu; mais j'ai tout raccommodé en disant à la Reine, qui l'a redit au Roi, que Meermann était en disgrâce chez le Margrave et chez vous, à cause de ses airs de suffisance et de ce qu'il n'avait pas mené avec assez d'exactitude ses comptes. Cela a tout redressé, car le Roi attribue à présent au désir de la vengeance ce qui était l'effet de la méchanceté de cet indigne domestique. Je vous prie de ne me point donner un démenti; j'ai fait ce que j'ai cru être convenable à vos intérêts, et je n'avais que ce seul moyen de vous éviter du chagrin.

Voyagez en paix, ma très-chère sœur; il n'en sera ni plus ni moins ici, pourvu que cela n'altère point votre santé si faible et si délicate. Deux ou trois grands hommes envoyés à propos seront des arguments vainqueurs, et qui vous feront recevoir à bras ouverts; mais ne les envoyez, s'il vous plaît, qu'à propos. Je vous écrirai aussi souvent que je le pourrai, tantôt sérieux, tantôt badinage, quelquefois des nouvelles d'ici, et quelquefois pour en apprendre des vôtres.

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 284, 289 et 290.

Je donnerai l'éventail à la princesse,[a] qui vous en marquera elle-même sa reconnaissance.

Nous avons ici beaucoup d'étrangers : un prince de Mecklenbourg-Schwerin, un M. Thun, de Nassau-Usingen, un conseiller Cram, de Brunswic. Nous avons aussi Quantz, et nous attendons un chanteur de Dresde.

Voilà, ma très-chère sœur, toutes les nouvelles d'un petit endroit qui ne mérite point vos attentions, si ce n'est par l'attachement des personnes qui l'habitent pour votre personne.

Je suis avec toute la tendresse et toute l'estime imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

68. A LA MÊME.

Remusberg, 30 septembre 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été touché de voir avec quelle vivacité vous aviez reçu la nouvelle touchant Meermann. Tranquillisez-vous, je vous supplie, ma très-chère sœur, et, s'il se peut, modérez un peu cette grande sensibilité, qui ne peut qu'être très-préjudiciable à votre santé. Si je voulais me chagriner de pareilles bagatelles, je n'aurais pas un moment de contentement dans le monde. Tout cela n'est rien : Meermann a mal parlé de vous; le Roi, qui aime les rapports, l'a cru. Quand Meermann reviendra, il faut simplement l'éloigner de la cour et lui donner, à Erlangen ou quelque part, un emploi où il soit beaucoup moins bien qu'il ne l'est à présent. Ce serait, en deux mots, ce que je vous conseillerais. Et quant à votre voyage, je ne vois pas la raison pourquoi vous le voulez rompre; laissez parler les sots, et allez, à la garde de Dieu, à Montpellier. Vous ne pourrez pourtant jamais contenter tout le monde; ainsi, qu'il vous suffise de faire ce qui est bien,

[a] Voyez ci-dessus, p. 24.

et d'ailleurs de ne vous embarrasser de qui que ce soit.[a] Je vous réponds même que si, à votre retour, vous donnez un grand homme au Roi, il dira que vous avez fort bien fait de voyager. Permettez que j'ajoute encore une considération à celle-ci : c'est qu'on interprétera comme une faiblesse du Margrave s'il ne poursuit pas le voyage qu'il avait projeté. Quoi! un Meermann, une madame Sonsfeld (qui, par parenthèse, crie comme un chat qu'on écorche de ce qu'elle n'est pas du voyage, et qui voudrait animer toute la terre là contre), ne voudront pas que vous alliez à Montpellier;[b] quelque imbécile habitant de Baireuth ne le voudra pas non plus; et pour cela il faudra déférer à leurs avis! Non, ma chère sœur, j'ose vous prier de ne vous point détourner si légèrement d'une chose qui doit servir au bien de votre santé, et de poursuivre hardiment le voyage. Je vous avoue que j'abandonnerais celui d'Italie; mais pour celui de Montpellier, j'en prends le hasard sur ma tête. D'ailleurs, ne rendez pas des coquins plus durs qu'ils ne le sont déjà par votre bonté; il faut, à quelque prix que ce soit, que Meermann soit puni. Chassez votre tailleur, et ne poussez pas la bonté jusqu'à l'indolence. Pardonnez-moi, ma très-chère sœur, la liberté que je prends de vous dire si librement mes sentiments. J'ai compris que vous êtes embarrassée, et j'ai cru que vous ne seriez peut-être point fâchée de voir quelqu'un qui vous parle tout à fait sincèrement. Vous suppliant de me croire avec toute la tendresse et l'estime imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La Margrave, citant cette lettre de son frère dans ses *Mémoires*, t. II, p. 290, y ajoute la phrase suivante : « Au bout du compte, le Roi n'a plus rien à vous ordonner, » phrase qui ne se trouve ni dans l'autographe du 30 septembre, ni dans aucune autre lettre de Frédéric.

[b] *Mémoires*, t. II, p. 282—285.

69. A LA MÊME.

Remusberg, 4 octobre 1739.

Ma très-chère sœur,

Je suis bien fâché de vous voir encore inquiète sur le sujet de l'indigne Meermann. J'ai à vous prier de trois choses : la première est de vous tranquilliser tout à fait, car j'ai paré presque tout le mal que ce coquin vous a voulu faire, en disant qu'il était piqué de ce que le Margrave ne voulait pas se laisser gouverner par lui; en second lieu, de continuer votre voyage de Montpellier pour le rétablissement de votre santé; il y aurait, si j'ose vous le dire, trop de faiblesse à le rompre si légèrement, et sans que j'en aperçoive une raison valable. Ainsi je vous supplie de le poursuivre; je vous réponds et du Roi, et de la Reine; ce n'est sûrement pas ce qui doit vous arrêter. En troisième lieu, je vous supplie par tout ce qu'il y a de plus sacré, et par notre ancienne amitié, de punir Meermann. Il le faut absolument; vous ne le rendez pas malheureux, mais c'est son infâme caractère, sa maudite calomnie qui lui attirent une juste punition. L'indulgence, en ces cas, est une faiblesse, et j'admire votre bonté de vouloir nourrir cet aspic dans votre sein, qui ne demande pas mieux que de vous donner quelques morsures. Il vous faut absolument résoudre à punir ce coquin, et je ne vous laisserai aucun repos avant que vous me l'ayez promis. Avec cela, permettez-moi de vous dire que les lettres de madame Sonsfeld ne sont point écrites d'une manière convenable; je crois qu'elle a plus de part que Meermann à ce que la Reine vous a écrit. Pour Dieu, ma chère sœur, ne poussez donc pas trop loin la complaisance, et comme ce que vous voulez faire est dans l'ordre, faites-le hardiment. Vous avez, à ce qu'il paraît, oublié le train de Berlin; les changements d'un jour à l'autre ne nous sont point des nouveautés. Il ne faut point s'embarrasser de cela. Vous en verrez bien d'autres, si vous venez ici, et je vous supplie, en ce cas, de quitter pour ce temps votre trop grande sensibilité, qui ne pourrait vous être que nuisible.

Je serais trop heureux, si je pouvais vous revoir ici, à Remus-

berg. Je ne pourrai pas, selon toutes les apparences, avoir ce bonheur à présent; mais je me suis imaginé que si, à votre départ de Berlin, il vous plaisait d'aller à Hambourg ou à Brunswic, je pourrais avoir l'honneur de vous voir ici, puisque c'est le chemin qui mène à ces deux endroits. Permettez-moi du moins de m'amuser avec ce projet, et laissez régner dans mon imagination une idée qui ne peut m'être que très-agréable, puisqu'elle me rappelle le souvenir d'une sœur que j'adore. Je suis avec toute la tendresse et l'attachement imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

70. A LA MÊME.

Remusberg, 6 octobre 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis fâché de savoir le Margrave encore malade et votre voyage rompu. J'espérais toujours que ces deux choses iraient de pair. Je me flatte encore qu'elles réussiront, et que vous ne donnerez pas la satisfaction à d'indignes envieux de voir réussir leurs desseins. Je vous supplie encore une fois de continuer votre voyage, et de ne vous pas laisser dérouter par le babil irraisonnable de personnes qui ne méritent aucunement que vous fassiez attention à leurs discours.

Nous passons ici notre vie le plus tranquillement du monde, et nous attendons tous les jours l'apparition du marquis de La Chétardie,[a] qui vient d'arriver à Berlin.

Quantz se prépare à nous quitter, mais nous attendons dans peu d'autres étrangers ici, et d'autres *virtuosi* qui pourront le remplacer.

Adieu, ma très-chère sœur; j'espère que je recevrai bientôt de vos nouvelles qui contiendront des choses plus agréables pour

[a] Voyez t. XVI, p. 148; t. XXV. p. 481; et le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 152.

vous, et par conséquent pour moi. J'espère que vous m'avertirez bientôt de la continuation de votre voyage. Vous savez combien je m'intéresse à son heureuse issue, étant avec toute la tendresse imaginable et un véritable attachement, ma très-chère sœur, etc.

---

71. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 10 octobre 1739.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je ne saurais vous témoigner combien je suis sensible à toutes les bontés dont vous me comblez dans votre dernière lettre. Si je voulais m'arrêter à vous en dépeindre ma reconnaissance, je tomberais dans des redites trop ennuyantes pour vous, et je ne trouverais aucune expression assez forte pour vous la décrire. Ce qui me chagrine est d'être obligée de rester en arrière, ne pouvant vous prouver, comme je le voudrais, combien je vous aime et vous suis attachée. Pardonnez ma petite vivacité de dernièrement; elle n'est pas tout à fait condamnable, n'y ayant rien de plus sensible que de se voir calomnier, et cela, auprès de ses parents. Je n'ai pas voulu cependant faire la moindre démarche sans vous consulter. Je crois que le meilleur parti qu'il y a à prendre est celui que vous conseillez; mais il est dangereux en cela, que cet homme demandera son congé, qu'on ne pourra lui refuser, qu'il s'établira à Berlin, où il continuera à me décrier et à la cour, et en ville. Pour son beau-fils, quoique je sois informée de ses tricheries, je ne puis l'en convaincre, et cela ne fait pas honneur de chasser des domestiques sans savoir quelle raison leur donner. Je crois donc que le meilleur sera de les ranger tous et de les remettre dans leur devoir, de les laisser dans leurs emplois, mais avec de telles restrictions, qu'ils ne soient pas en état de me nuire, ni de se donner des airs. D'ailleurs, la pauvre femme, qui est innocente, me fait pitié, et je ne puis l'abandonner sans me

reprocher de l'ingratitude.[a] Je vous assure cependant que je ne l'ai jamais considérée que sur le pied d'une vieille et fidèle domestique, ne pouvant se vanter ni de ma confiance, ni de m'avoir gouvernée. La maladie du Margrave a seule rompu notre voyage. Il est vrai que celui de Montpellier aurait pu se faire; mais le moyen de l'entreprendre? Tout le monde y étant averti que nous y viendrions, nous ne pouvions plus garder l'incognito, et pour soutenir notre caractère, surtout en France, où les princes d'Allemagne sont très-peu considérés, la dépense aurait été trop excessive. D'ailleurs, Montpellier est le plus ennuyant endroit du monde, où il n'y a que très-peu de noblesse, et, à ce que nous avons appris depuis peu, les hivers sont souvent très-rudes; au lieu qu'à Naples, il y règne quasi toujours un été perpétuel. Toutes ces considérations nous ont fait remettre notre voyage à l'année prochaine,[b] au retour de Berlin. La gouvernante a été fort touchée de me quitter, mais ce n'a pas été elle qui a fait les criailleries; son attachement pour moi lui a fait souhaiter le voyage, dans l'espérance que ma santé se remettrait. La Reine a fait ce qu'elle a pu pour l'animer; j'ai vu les lettres qu'elle lui a écrites. Je souhaiterais seulement, quand elle trouve quelque chose à redire à ma conduite, qu'elle me fît la grâce de me le mander sans tous ces détours. Je ne manquerai jamais au respect que je lui dois, et ne ferai jamais rien qui puisse lui être désagréable.

J'ai vu aujourd'hui le capitaine Schultz,[c] de votre régiment; je me réjouis toujours quand je vois quelqu'un qui a le bonheur de vous appartenir. Il ne me paraît pas fort content de ses recrues. Le Margrave, qui vous assure de ses respects, fera tout son possible pour vous en procurer avant votre revue.

Adieu, mon très-cher frère; toute mon étude ne tend qu'à

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. I, p. 50, 53, 62, 64 et suivantes.

[b] La Margrave passe sous silence la véritable raison qui lui avait fait désirer son prompt retour à Baireuth; c'était le chagrin que lui causait l'amour de son mari pour l'aînée des demoiselles de Marwitz. Voyez ses *Mémoires*, t. II, p. 288 à 291, p. 4, 41 et suivantes

[c] Blessé mortellement à la bataille de la Lohe, le 22 novembre 1757. Voyez t. IV, p. 160.

vous convaincre de la tendresse avec laquelle je suis jusqu'au tombeau, mon très-cher frère, etc.

---

72. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 9 novembre 1739.

.... Vous me faites trop de grâce de penser à Remusberg. Tout y est meublé, ma très-chère sœur; il y a deux chambres pleines de tableaux; les autres sont en trumeaux de glace et en boiserie dorée ou argentée. La plupart de mes tableaux sont de Watteau ou de Lancret,[a] tous deux peintres français de l'école de Brabant. Je prends la liberté de vous envoyer le dessin de Remusberg comme il est à présent; c'est le côté interne, qui donne sur le jardin et sur un lac. Knobelsdorff dessine actuellement l'autre façade.

---

73. A LA MÊME.

Ruppin, 15 novembre 1739.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous envoie, comme vous me l'ordonnez, de mes faibles productions, ou plutôt de mes amusements. J'aime les vers passionnément, et quoique j'en fasse de mauvais, je ne saurais renoncer d'en faire. C'est être bien incorrigible; mais chacun a ses défauts dans ce monde, et je voudrais bien que ce fût là le plus grand

[a] Voyez t. XIV, p. 32; t. XVIII, p. 52; t. XIX, p. 198; et t. XXV, p. 530 et suivantes. M. Darget avait écrit à Frédéric : «Je connais le goût de Votre Majesté pour les ouvrages de Lancret.» Le Roi lui répondit, le 14 décembre 1754: «Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne suis plus «dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai assez dans ce genre. J'achète à présent vo«lontiers des Rubens, des van Dyck, etc.» Voyez t. XX, p. 54 et 55.

que j'aie. Je sais que vous faisiez autrefois l'honneur à Apollon de paraître dans son temple, non seulement sous la forme d'Euterpe, mais aussi sous la forme de Calliope. Je ne sais ce qui en est à présent; toujours sais-je bien qu'alors vous réussissiez parfaitement.

Nous nous préparons à quitter Remusberg vers la fin de ce mois, et d'aller dans un monde un peu plus turbulent, plus inquiet et plus oisif; je réglerai cependant mes heures de manière que je ne perdrai pas tout, en donnant quelque chose aux respects, à la cohue et à mes amis.

Voudriez-vous bien faire mille amitiés de ma part au Margrave? Vous priant, ma très-chère sœur, de ne jamais douter des sentiments de tendresse, d'estime et de considération avec lesquels je suis, etc.

---

74. A LA MÊME.

Berlin, 26 février 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'espère que votre santé se raffermira de jour en jour, et que j'apprendrai sans cesse de meilleures nouvelles de votre part. Je ne puis guère vous en donner de bonnes d'ici, et, selon toutes les apparences, vous ne reverrez jamais le Roi. Ses accidents ont empiré avec tant de rapidité, que je doute qu'il passe la semaine qui vient. Il vous a donné sa bénédiction, et a très-bien parlé de vous. Pour à présent, sa fièvre est si véhémente, qu'il ne peut guère parler, et que nous avons tout lieu de craindre une inflammation dans le bas-ventre. Tenez-vous tranquillement, et ne vous chagrinez pas trop, car aux choses faites il n'y a point de remède. Le meilleur est de prendre son parti lorsqu'on ne saurait faire autrement, et de souffrir ce qu'on ne saurait changer. Nous sommes ici dans une situation qu'il vous est facile de comprendre. Vous jugez bien de nos inquiétudes et de nos angoisses. Préparez-vous donc, ma très-chère sœur, à une nouvelle qui ne tardera

guère d'arriver. Vous priant d'avoir soin de votre santé, qui m'est bien précieuse, et d'être persuadée de tous les sentiments de tendresse avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

Ayez la bonté de faire mes compliments au Margrave.

75. A LA MÊME.

Berlin, 21 mars 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Comme le Roi se trouve beaucoup plus mal que par le passé, j'ai cru de mon devoir de vous en avertir. Il a chargé la Reine de vous faire encore mille amitiés de sa part; mais comme elle ne quitte point le Roi, j'ai pris sur moi le soin de vous le marquer. Ne vous faites plus d'espérance de sa guérison, car il a l'inflammation dans les poumons, et il est impossible qu'il en réchappe. Attendez-vous, ma très-chère sœur, à recevoir tous les jours la nouvelle de sa mort, et pensez à conserver votre santé, à laquelle je m'intéresse plus qu'à la mienne; et soyez persuadée que si vous perdez un père qui vous a aimée, il vous reste encore un frère qui vous chérit et vous adore. Je suis avec une tendresse infinie, ma très-chère sœur, etc.

76. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 28 mars 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Vous radoucissez bien les mauvaises nouvelles que vous me donnez de la santé du Roi par toutes les marques d'amitié que

vous me donnez dans votre dernière lettre. Je ne saurais vous dire combien j'y suis sensible. Elle a fait de tout temps tout le bonheur de ma vie, et le fait encore, et je défie tout le monde entier de vous être aussi attaché et dévoué que je le suis. Plût à Dieu que je pusse vous le prouver, fût-ce même aux dépens de mes jours! L'état du Roi me fait une peine extrême; la nature parle, et il m'a témoigné mille grâces en dernier lieu. J'aurais bien souhaité de le revoir encore avant sa fin; mais, cela ne se pouvant, il faut me résigner aux décrets de la Providence. C'est une consolation pour moi qu'il se soit ressouvenu de moi dans la triste situation où il se trouve. Je la crois telle, tant par rapport au corps qu'à l'esprit, qui souffrira bien de la dure nécessité de quitter ce monde; et, quoi qu'en disent les philosophes, c'est un pas qui coûte beaucoup. Dieu veuille l'assister et abréger ses souffrances, et soutenir la Reine, qui, malgré sa fermeté, sera bien accablée de cette rude épreuve! Pour moi, je m'accoutume à faire des réflexions sérieuses, et je trouve qu'on peut se vaincre en bien des choses dès qu'on se donne la peine de réfléchir; et si l'on ne peut entièrement vaincre ses passions, on les peut du moins retenir dans de justes bornes. Je me suis fait un système tout particulier là-dessus, que j'espère d'avoir un jour le plaisir de vous expliquer. Celui qui est le plus profondément gravé dans mon cœur est l'attachement sans égal que j'ai pour vous, mon très-cher frère, étant jusqu'au tombeau, avec toute la tendresse imaginable, mon très-cher frère, etc.

---

77. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 10 avril 1740.

Ma très-chère sœur,

Je ne conçois pas comme il est possible d'avoir une si vive envie de venir ici dans les circonstances présentes. Le Roi, à la vérité, est très-mal; mais, ma très-chère sœur, c'est à Berlin une vie qui

ne vous convient en vérité nullement. Vous en userez selon votre bon plaisir; mais si vous vous en repentez, et que vous en ayez du chagrin, ne vous en prenez pas à moi. Je vous avertis de tout, je ne saurais faire davantage. Il y a huit ans que vous n'avez pas été dans ce pays, et c'est peut-être ce qui vous a effacé l'idée de cent mille bagatelles que deux jours de Berlin vous rafraîchiraient à vos dépens.[a] Je dis comme l'Écriture : Heureux sont les absents, ou ceux qui ne savent point ce qui se passe;[b] car souvent nous crions : O monts! tombez sur nos têtes; ô rochers! écrasez-nous.[c] J'ajoute à ceci une raison qui me paraît seule suffisante pour rompre votre voyage : c'est que la maladie m'a la mine de traîner en longueur, et que si vous avez une si grande envie de venir, vous pourrez toujours vous contenter sur ce point. Je pars après-demain pour retourner à la galère. Ne craignez rien, ni pour la constance de la Reine, ni pour mon stoïcisme; nous ne nous démentirons ni les uns ni les autres, et vous le verrez, si le cas arrive.

Adieu, ma très-chère sœur; aimez-moi toujours. Faites, s'il vous plaît, mes amitiés au Margrave, et soyez persuadée de tous les sentiments de tendresse et d'estime avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.[d]

---

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 76, 77, 78, 79 et suivantes.

[b] Ce passage ne se trouve pas littéralement dans l'Écriture; mais il est dans l'esprit du livre de l'Ecclésiaste, que Frédéric cite souvent, ou auquel il fait de fréquentes allusions. Le passage qui se rapporte le plus à celui de notre texte se lit dans l'Ecclésiaste, chap. IV, v. 2 et 3.

[c] Osée, chap. X, v. 8.

[d] Les *Mémoires* de la Margrave renferment, t. II, p. 294 et 295, une lettre de cette princesse, qui ne se trouve pas parmi les autographes, avec une prétendue réponse de Frédéric, qui n'est au fond que notre n° 77 fortement altéré.

78. A LA MÊME.

Ruppin, 3 mai 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous avez trop de bonté de vous intéresser au sort des pauvres Remusbergeois.[a] Leur malheur a été grand, mais leurs pertes sont presque toutes réparées, et leurs maisons seront mieux rebâties qu'elles ne l'ont été. Le château a beaucoup périclité pendant l'incendie; cependant il a été heureusement sauvé des flammes.

Je crois, ma très-chère sœur, que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir dissuadée de votre voyage dans les circonstances où nous sommes. Je suis sûr que ce voyage aurait de beaucoup abrégé vos jours par le chagrin qu'il vous aurait causé infailliblement. Le Roi est allé, malgré l'état dans lequel il se trouve, à Potsdam; il est plus mal que jamais, les symptômes empirent, et nous ne comptons plus que par mois, ou, pour mieux dire, par semaines. L'exercice m'a tiré de la galère, mais je ne crois pas que ce sera pour longtemps. Je respire la liberté avec goût; peut-être que ce sera pour longtemps qu'il faudra y renoncer. Je vous souhaite cependant toute la satisfaction possible dans votre paisible vie, et tout le divertissement que peuvent vous procurer la musique et les beaux-arts. Je n'ai guère le temps d'y penser à présent. Vous jugez facilement de ma situation, d'autant plus que vous en connaissez les circonstances. Adieu, ma très-chère sœur; conservez-moi toujours votre précieuse amitié, et ne doutez jamais de tous les sentiments d'estime et de tendresse avec lesquels je suis inviolablement, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La ville de Rheinsberg avait été presque entièrement réduite en cendres le 14 avril; on n'avait pu sauver que le château et une rue.

79. A LA MÊME.

Ruppin, 18 mai 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je ne conçois pas d'où vient que mes lettres ne vous ont point été rendues, car je n'ai laissé passer aucune semaine sans vous écrire. Je crois peut-être que vous les recevrez toutes à la fois; mais vous n'y gagnerez pas grand' chose, ma très-chère sœur, n'y ayant presque rien à vous mander d'ici. La maladie du Roi empire chaque jour, et il faut vous préparer sérieusement à apprendre à l'improviste le dénoûment de la pièce. Nous avons ici nos tragédies comme vous les avez à Baireuth, car le pauvre Wolden[a] a été attaqué d'un coup d'apoplexie dans l'antichambre de la Princesse royale, dont il est mort subitement. Vous jugez bien que ces sortes d'aventures ne sont aucunement récréatives, et que, outre le regret de la perte d'un honnête homme, on se serait bien passé de le voir mourir ainsi devant tout le monde. Mais je quitte ce triste sujet pour en passer à de moins désagréables, et pour vous réitérer les assurances de la parfaite tendresse avec laquelle je suis jusqu'au dernier soupir de ma vie, ma très-chère sœur, etc.

---

80. A LA MÊME.

Berlin, 1er juin 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Le bon Dieu a disposé hier à trois heures de notre cher père. Il est mort avec une fermeté angélique, et sans souffrir beaucoup. Je ne saurais réparer la perte que vous venez de faire en lui que

[a] Voyez t. XXVI, p. 11.

par la parfaite amitié et sincère tendresse avec laquelle je suis toute ma vie

Votre très-fidèle frère,
FEDERIC.

---

81. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 4 juin 1740.

SIRE,

Dans l'accablement et la douleur où m'a jetée la triste nouvelle de la mort du Roi, les assurances que Votre Majesté me donne de la continuation de ses bonnes grâces [a] font mon unique consolation. Je ressens bien vivement la perte que je viens de faire; la mort d'un père ne peut qu'être sensible à des enfants qui se sont de tout temps piqués de respect pour leurs parents; [b] mais le mal étant sans remède, je tourne toutes mes pensées à faire mille vœux pour la conservation de V. M. et pour la prospérité de son règne. Ces vœux sont d'autant plus sincères, que mon cœur lui a été de tout temps dévoué, et que rien ne m'est plus précieux que ce cher frère. Je vous supplie de me continuer toujours cette amitié, qui a fait jusqu'ici tout le bonheur de ma vie, et de me croire jusqu'au tombeau, avec toute la tendresse et le respect imaginable,

SIRE,

de Votre Majesté
la très-humble et très-obéissante
sœur et servante,
WILHELMINE.

---

[a] Le mot *grâces* est omis dans l'autographe.

[b] Après s'être exprimée peu favorablement sur le compte de ses parents dans ses *Mémoires*, la Margrave dit, t. II, p. 135, en parlant de son départ de Berlin au mois d'août 1733 : « Ce fut la dernière fois que je vis ce cher père, dont la mémoire me sera à jamais en vénération. »

82. DE LA MÊME.

(Baireuth) 5 juin 1740.

SIRE,

Quoique j'aie déjà témoigné hier à Votre Majesté les vœux sincères que je fais pour la prospérité de son règne, mon zèle et mon attachement ne me permettent pas d'en rester là. Je prends donc la liberté de lui envoyer M. Sacetot, pour lui réitérer les sentiments de respect et de tendresse que je conserverai toute ma vie pour un si cher frère, comme aussi pour s'informer de l'état de sa santé et de celle de la Reine ma mère. J'avoue que je suis en mille inquiétudes que les terribles fatigues jointes à l'altération qu'elle aura eue ne nuisent à sa santé. Si j'ai perdu mon cher père, les assurances que V. M. me donne de m'en tenir lieu me servent d'une grande consolation, et je puis l'assurer que la tendresse filiale n'approche point de celle que j'aurai toute ma vie pour elle. Je finis en lui réitérant encore la tendresse et le profond respect avec lequel je serai à jamais, Sire, etc.

---

83. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ruppin, 7 juin 1740. [a]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous saurez à présent tout ce de quoi il est question; ainsi j'abrége les répétitions, qui ne sauraient qu'être très-ennuyeuses

[a] Les *Mémoires* de la Margrave renferment, t. II, p. 297, les passages suivants : « Un courrier que le Roi me dépêcha m'apporta cette triste nouvelle.... « Je continuai d'en agir avec le Roi comme de coutume. Je lui écrivais toutes « les postes, et toujours avec effusion de cœur. Six semaines se passèrent sans « que je reçusse de réponse. La première lettre qui me parvint, au bout de ce « temps-là, n'était que signée du Roi, et fort froide. Il commença son règne par « faire une tournée dans la Poméranie et la Prusse. Son silence continuait tou- « jours avec moi; je ne savais qu'en penser, et mon amitié pour lui ne me per-

et tristes. Je suis accablé d'affaires et de travail. Si je ne vous écris point aussi exactement que je le voudrais, je vous supplie de me le pardonner, car ce ne sera, en vérité, jamais par manque d'estime et d'attention que j'ai pour vous. La seule idée de pouvoir peut-être à présent vous être utile ou servir les honnêtes gens me console du fardeau des affaires, qui me paraît assez pesant. Soyez persuadée, ma très-chère sœur, que je me ferai toujours un plaisir et un devoir de vous marquer en toutes les occasions la tendre amitié avec laquelle je suis à jamais votre très-fidèle frère.

---

84. A LA MÊME.

Ruppin, 10 juin 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Le titre de votre frère m'est plus glorieux que celui de tous les rois *très-chrétiens*, ou *très-catholiques*, ou *défenseurs de la foi*, et votre amitié m'est plus précieuse que tous les respects serviles d'esclaves et les soumissions rampantes des sujets. Je vous prie, ma très-chère sœur, de me regarder toujours comme votre frère, et comme rien de plus. La Reine a fort bien pris son parti; elle se porte, grâces au ciel, très-bien, et elle est tranquille. Je vous enverrai par le premier ordinaire la relation des derniers jours du Roi; l'on n'en a point encore dressé de procès-verbal, mais on tâchera d'amasser là-dessus toutes les circonstances dont on pourra se ressouvenir, pour satisfaire vos désirs. Adieu, ma très-chère sœur. Je suis encore accablé par le nombre d'affaires que ce changement m'attire sur les bras; dans quelques mois, j'aurai

« mettait pas d'être sans inquiétude d'une indifférence si marquée. Enfin, au « bout de trois mois, je fus secrètement avertie de Berlin que le Roi en était « parti incognito pour venir me surprendre à l'Ermitage, où j'étais alors. » Il vaut la peine de comparer avec ces lignes nos numéros 83 et suivants, tous exactement imprimés sur les autographes de Frédéric.

l'esprit plus libre, et je pourrai vous ennuyer par de plus longues lettres. Je suis à jamais, avec toute la tendresse imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

85. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 21 juin 1740.

Ma très-chère sœur,

Je vous supplie de me traiter en frère, et non en roi; le premier caractère me sera toujours plus glorieux que le second, et vous pouvez compter qu'une démonstration de votre amitié me sera toujours plus sensible qu'une assurance de tout ce qu'il vous plaira. J'ai fait travailler, selon que vous m'avez paru le désirer, un protocole de ce qui s'est passé à la mort du roi défunt. Dès qu'on aura achevé la relation, j'aurai la satisfaction de vous l'envoyer. Demain sera l'enterrement. Je suis surchargé d'affaires, vous l'entendrez bientôt; épargnez-moi pour le coup, ma chère sœur, et soyez persuadée de la tendresse avec laquelle je suis votre très-fidèle frère.

---

86. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 29 juin 1740.

Ma très-chère sœur,

Je vous rends très-humbles grâces de toutes les amitiés que vous me témoignez. Vous pouvez être persuadée, ma très-chère sœur, que j'y suis véritablement sensible, et que je reconnais toujours votre bon cœur comme je le dois. Je voudrais pouvoir vous être utile en quelque chose, et je vous assure que je m'en acquitterai

toujours volontiers. Je vous envoie la relation de la mort du Roi, telle que vous me l'avez demandée,[a] vous priant de me croire avec toute la passion possible, ma très-chère sœur, etc.

---

87. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 5 juillet 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir la dernière lettre pleine d'amitié que vous me faites le plaisir de m'écrire. J'ai attendu le départ de votre cavalier pour y répondre, lui ayant d'ailleurs dit de bouche toutes les assurances d'amitié et de tendresse dont je vous prie, ma très-chère sœur, d'être persuadée. Je pars dans quelques jours pour la Prusse, où mon sort m'entraîne; de là j'irai à Wésel, et peut-être encore plus loin. Nous avons à présent beaucoup d'étrangers ici, la ville en est presque toute remplie; mais j'ai tant à faire à présent avec mes affaires, que je n'en profite point du tout. Adieu, ma très-chère sœur. Si je finis, ce n'est pas faute d'amitié ni de matière; mais étant surchargé de choses pressantes avant mon voyage, je cours pour les terminer, vous assurant que je suis de tout mon cœur et bien sincèrement, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La Margrave dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 295—297, «un mot de la fin singulière et héroïque» du Roi son père. Nous ne savons si son récit est tiré de la relation envoyée par Frédéric.

88. A LA MÊME.

Trakehnen, en Prusse, 14 juillet 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Si j'avais du temps, je m'étendrais plus longtemps que je le fais en vous assurant de ma parfaite tendresse et amitié; mais, ma très-chère sœur, après huit jours de voyage il n'est guère possible d'écrire de longues lettres, d'ailleurs surchargé d'affaires comme je le suis. Nous raisonnons en chemin de philosophie, Algarotti et moi, et nous badinons avec Keyserlingk. J'espère de vous écrire bientôt de longues lettres, lorsque les longs voyages seront achevés. Adieu, ma très-chère sœur; soyez persuadée que je n'ai rien de plus précieux que votre souvenir, et que je suis à jamais, avec une très-parfaite tendresse, votre très-fidèle frère et serviteur.

---

89. A LA MÊME.

Königsberg, 17 juillet 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je viens de recevoir vos deux charmantes lettres. Vous avez trop de bonté de vous intéresser tant à mon sort. Ma destinée errante me promène de province en province. Dans huit jours, après l'hommage, je suis de retour à Berlin, et de là je pars, le mois qui vient, pour Wésel. Vous voyez par là, ma très-chère sœur, que pour courir le monde on n'en devient guère meilleur. Votre histoire de Vérone m'a été confirmée par Algarotti; mais il y ajoute la circonstance, qui éclaircit merveilleusement ce phénomène, que les domestiques de la dame italienne la réduisirent dans l'état que rapporte l'histoire. Je ne crois point aux choses extraordinaires; et plus je vois de merveilleux dans une histoire, et moins j'y ajoute foi. Il y a ici un monde infini, et plus de cent

quatre-vingts vaisseaux marchands; le port est comme une forêt où les arbres sont couronnés de banderoles au lieu de feuilles. Tout ce monde et toute cette opulence ne me touchent guère; je serais bien plus flatté du plaisir de vous voir et de vous embrasser; mais, errant comme je suis, je ne sais point quand je pourrai avoir cette satisfaction. Ne m'oubliez pas, ma très-chère sœur, et soyez persuadée de la tendresse infinie avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

90. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 29 juillet 1740.

Ma très-chère sœur,

Vous avez trop de bonté, ma très-chère sœur, de penser si souvent à moi; ce qui me peut arriver de plus agréable est lorsque j'apprends de bonnes nouvelles de votre part. Je me prépare à présent pour mon voyage de Clèves, et j'espère de partir vers la mi-août. Le duc de Brunswic, qui a levé un régiment pour son frère Ferdinand, que je prends à mon service, arrivera mardi à Berlin. Je tracasse encore beaucoup, et, dans la situation où je suis, je ne saurais guère m'attendre à quelque repos avant l'automne prochain. Nos savants n'arriveront qu'à la fin de l'année, [a] et j'espère de recueillir à Berlin tout ce que ce siècle a produit de plus fameux. Il ne manque uniquement que votre chère personne pour couronner l'œuvre, ce qui montre qu'il n'y a rien de parfait dans ce monde. Je vous prie, ma très-chère sœur, de vouloir faire mes compliments au Margrave, et de ne jamais douter des sentiments de tendresse et d'estime avec lesquels je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

Je prends la liberté de vous présenter des hommages prussiens que j'espère que vous voudrez accepter.

---

[a] Voyez t. XXII, p. 12.

91. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 6 août 1740.

SIRE,

Je ne saurais assez reconnaître toutes les grâces que Votre Majesté me témoigne dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de sa part. Rien ne m'est plus précieux que sa bienveillance, que je tâcherai de mériter de plus en plus par mon attachement et dévouement pour sa chère personne, étant avec un très-profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissante
sœur et servante,

WILHELMINE.[a]

---

92. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Rheinsberg, 7 août 1740.[b]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous rends mille grâces de la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire. J'espère que votre santé se conservera toujours bonne, et je vous supplie de vous épargner la duplicité de vos lettres. Écrivez-moi en frère, ma très-chère sœur; ce nom m'est plus cher que tous les titres quelconques, et je vous assure que je serai toujours attentif à remplir les qualités d'un bon et fidèle frère. J'ai autant d'impatience de vous revoir qu'en peut avoir un amant du retour de sa maîtresse; mais j'attends que

[a] Cette lettre est la dernière que la Margrave ait écrite avec ces formes cérémonieuses.

[b] Cette date a été mise par un secrétaire. La lettre est du reste en entier de la main de Frédéric, comme toutes celles que nous avons données jusqu'ici.

l'occasion et que le temps et la température de l'air me favorisent, car je sais que le froid et l'arrière-saison sont très-contraires à votre santé. Je partirai dans une huitaine de jours pour le pays de Clèves, et peut-être que de là je ferai encore un petit tour. Le duc de Brunswic est ici; il m'a amené son frère, auquel il lève un régiment à mon service.

Pourrais-je vous demander si, sans incommoder le Margrave, il voudrait me faire le plaisir de me lever quelques centaines d'hommes pour l'augmentation de mes troupes, que je lui payerais à raison de dix écus par tête, et les gages courants depuis le jour de leur enrôlement? Mandez-moi, je vous prie, naturellement si c'est une chose faisable ou non, car je suis fort embarrassé de trouver tout le monde qu'il me faut. et le Margrave pourrait me faire un grand plaisir par là. Adieu, ma chère et charmante sœur; ne m'oubliez jamais, et soyez persuadée que je suis avec toute la tendresse possible, ma très-chère sœur, etc.

Bien mes compliments, s'il vous plaît, au Margrave.

---

93. A LA MÊME.

(19 août 1740.)

Ma très-chère sœur,

Un voyage indispensable pour affaires me conduit à Strasbourg;[a] je vous en révèle le secret, vous priant de n'en rien dire. Je ne serai que le 28 à Wésel, d'où j'aurai le plaisir de vous écrire. Je vous remercie encore mille fois de toutes les amitiés et tendresses que vous m'avez témoignées à l'Ermitage,[b] et je vous prie de penser quelquefois, à vos heures de loisir, à un frère qui vous

[a] Voyez t. XIV, p. xxi, art. XXXV, et p. 156—161; t. XXVI, p. 15.

[b] Le 17, le 18 et le 19 août. La Margrave parle de cette visite dans ses *Mémoires*, t. II, p. 298 et 299; mais la relation qu'elle en donne dans cet ouvrage ne s'accorde pas avec sa correspondance.

aime bien tendrement, et qui vous sera toute sa vie parfaitement dévoué et fidèle.

---

94. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 21 août 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je ne saurais trouver d'expressions assez fortes pour vous témoigner, mon très-cher frère, à quel point je suis pénétrée de toutes les grâces dont vous m'avez comblée ici. Tout me manque depuis votre départ; il me semble que je suis dans un désert, et je ne trouve de plaisir que de me rappeler toutes vos bontés et les heureux moments que j'ai passés avec un si cher frère, dont l'image est profondément gravée dans mon cœur. Personne n'est informé de la route que vous avez prise, et je fais semblant d'en être tout autant intriguée que les autres. Le margrave d'Ansbach est très-content de vous. Il y a eu encore un petit démêlé le lendemain de votre départ; mais ils sont à présent assez bien rapatriés. Pour les cavaliers de cette cour, ils sont fort estomaqués, et ont fort bien compris le sens de ce que vous leur avez dit. Il semble que cela ait fait impression. Ils partent tous demain, malgré ma pauvre sœur, qui a la rage de rester ici. Le Margrave a l'honneur de vous répondre, mon très-cher frère, sur les gracieuses propositions que vous nous avez faites. Nous attendons l'un et l'autre vos ordres, et vous pouvez bien juger de la joie que j'aurai de vous revoir, qui me fera oublier tout le triste état de nos affaires. La seule chose que je crains est de vous être à charge. Le Margrave va régler ses affaires de manière que la personne que vous nous enverrez ne trouve point d'obstacle. Nous cachons tout ceci à tout le monde. Le Margrave est entièrement résolu de s'en remettre à vos bons avis. Nous vous considérons l'un et l'autre comme un père, et vous méritez bien ce titre par vos manières d'agir envers toute la famille. Je souhaite

de tout mon cœur que vous finissiez heureusement votre voyage, et j'espère surtout, mon très-cher frère, que vous ménagerez votre santé, qui m'est plus précieuse que tout au monde, étant avec une tendresse sans égale et un profond respect,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre très-humble et très-obéissante
sœur et servante,

WILHELMINE.

---

95. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Wésel, 29 (août 1740).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je n'abuserai certainement pas de la confiance que vous avez eue en moi, et j'espère que je pourrai de beaucoup redresser vos affaires. Mandez-moi s'il vous serait convenable de venir à Berlin le 4 ou le 5 d'octobre. Ayez la bonté de m'écrire aussi naturellement combien il vous faudrait de frais de voyage; j'aurai soin de vous faire remettre la somme à temps. Vous trouverez une table à Berlin, avec le meilleur appartement que je pourrai y trouver, et toute la tendresse et l'amitié imaginable à vous recevoir. Mille compliments au cher Margrave. Adieu, mon adorable sœur: aimez-moi toujours, et soyez persuadée de la sincère et fidèle amitié avec laquelle je suis, etc.

---

96. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 29 septembre 1740.

Ma très-chère sœur,

Il n'y a eu que la fièvre qui m'a empêché de vous écrire. Je suis charmé de ce que votre santé vous permettra le voyage. J'ai trouvé notre mère fort charmée de vous revoir, et qui vous recevra à bras ouverts.

Beust, de Weimar, est arrivé. Il m'a assuré qu'il vous avait laissée en bonne santé, ce qui me réjouit beaucoup. Tout sera prêt ici pour votre arrivée, et je me donnerai tous les soins imaginables pour que vous soyez contente.

Adieu, ma très-chère sœur; ma fièvre, qui s'est cependant beaucoup affaiblie, va me prendre au collet. Soyez persuadée de tous les sentiments d'amitié, d'estime et de tendresse avec lesquels je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

Mille amitiés au cher Margrave, lequel je remercie encore de tout mon cœur des deux hommes qu'il vient de m'envoyer.

---

97. A LA MÊME.

Ruppin, 8 octobre 1740.

Ma très-chère sœur,

Tous les moments qui me rapprochent de vous me font un plaisir sensible; j'attends cet heureux jour avec un empressement extrême, et je ne désire que de vous rendre agréable le séjour de Berlin. S'il vous est commode, ma très-chère sœur, de passer une nuit à Potsdam, j'aurai le plaisir de vous y recevoir. Oserais-je aussi vous prier de donner ordre à votre décorateur de venir à Berlin? Je le prendrai volontiers, et vous en pourrez toujours

disposer de même toutes fois et quantes vous l'ordonnerez. J'espère que la chère Frédérique[a] se remettra bientôt, et que nous la verrons à Berlin avec toute sa belle humeur.

Vous vous intéressez trop tendrement à ma santé; non, ma chère sœur, je ne prends ni quinquina[b] ni fébrifuge; je ne me sers que de remèdes très-innocents, et j'aperçois que la fièvre diminue beaucoup, de sorte que je puis espérer de n'être plus fiévreux en vous recevant. Adieu, ma très-chère sœur; j'espère que vous ne douterez jamais de la tendresse et de l'estime avec laquelle je suis, etc.

Mille amitiés au bon Margrave.

---

98. A LA MÊME.

Ruppin, 13 octobre 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

L'empressement que j'ai d'apprendre de vos nouvelles, et de savoir comment s'est passé votre voyage,[c] m'oblige de vous envoyer Münchow pour m'informer en même temps de l'état de votre précieuse santé. Il dépendra de vous, ma chère sœur, si vous voulez dîner à Potsdam, qui est sur votre chemin, ou si vous voulez aller tout droit à Berlin; tout se réglera selon vos souhaits. Je ne désire rien plus que de vous voir tous deux contents et satisfaits. Faites, je vous prie, mille amitiés de ma part au cher Margrave; assurez-le que je l'aime de tout mon cœur, et que je me ferai un plaisir de lui rendre agréable ce séjour autant qu'il dépendra de moi. Adieu, ma très-chère sœur; j'espère de

[a] La princesse Frédérique, fille de la Margrave et l'unique fruit de son mariage, était née le 30 août 1732. Voyez ci-dessus, p. 6–8, numéros 5 et 6.

[b] Voyez t. II, p. 54, et les *Mémoires*, t. II, p. 302.

[c] La Margrave était alors en route pour Berlin, où elle arriva le 17 octobre. Voyez ses *Mémoires*, t. II, p. 299 et suivantes. Quant à M. de Münchow, voyez notre t. XXV, p. 480.

vous embrasser bientôt, et de vous assurer de vive voix de la tendresse infinie avec laquelle je suis, etc.

Mon frère vous fait mille amitiés. Mes compliments à la chère Frédérique.

---

99. A LA MÊME.

Remusberg, 24 octobre 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis hors d'inquiétude, vous sachant en meilleure santé qu'à mon départ.[a] Dieu veuille vous la conserver! J'ajuste ici un tant soit peu les appartements, pour que je puisse vous recevoir, ma très-chère sœur, d'une manière convenable. J'avoue que j'étais un peu embarrassé à Berlin sur ce sujet; mais à présent il ne dépendra que de vos ordres, pourvu que je sache un mot deux jours auparavant, afin qu'Oranienbourg soit préparé pour votre réception. Je me fais une sensible joie du plaisir de vous voir et de vous embrasser. Veuille le ciel que je puisse vous procurer tous les agréments et tous les divertissements possibles! J'ai encore la fièvre; mais cela est plus raisonnable, et je ne souffre de loin près tant qu'autrefois. Vous connaissez, ma très-chère sœur, toute la tendresse et tous les sentiments affectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

---

[a] Frédéric, arrivé à Berlin le 15 octobre, en repartit le 19 pour Rheinsberg, où la Margrave le suivit, le 29, avec sa famille. Voyez les *Mémoires* de cette princesse, t. II, p. 300 et suivantes.

100. A LA MÊME.

Ruppin, 27 novembre 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous possédez l'art de la parole et celui d'écrire; vous amplifiez si obligeamment le peu d'attentions que j'ai eues pour ce qui pouvait vous être agréable, que vous me persuaderiez presque que j'ai rempli les devoirs d'un frère et d'un hôte envers vous. Mais, ma très-chère sœur, permettez-moi de vous dire que je sens bien, malgré votre indulgence, à quoi j'ai manqué. Vous ne devez cependant le mettre que sur le compte de ma maladie, car le cœur n'y a eu aucune part. Je plains beaucoup la pauvre madame d'Arnim,[a] que la mort a moissonnée avant le temps; c'est le sort de toutes les bonnes choses d'avoir des charmes et peu de durée. Je m'en aperçois, étant privé du plaisir de votre aimable compagnie, et il me semble que le bonheur de ma vie n'a duré qu'un moment. Je vous embrasse de tout mon cœur, ma très-chère sœur, vous priant d'être persuadée de la tendresse infinie et de l'estime avec laquelle je suis, etc.

Si cette lettre n'arrive pas après le départ du Margrave,[b] j'ose vous prier de lui faire mes compliments de tout mon cœur.

---

101. A LA MÊME.

Herrendorf, proche de Glogau,
23 décembre 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis ravi de vous savoir contente de votre séjour de Berlin. Je ne négligerai jamais rien, de mon côté, de tout ce qui pourra

[a] Voyez ci-dessus, p. 53.
[b] *Mémoires*, t. II, p. 304.

contribuer à votre satisfaction, trop heureux si je puis y réussir et vous donner de faibles marques de l'attachement inviolable que j'ai pour votre personne!

Nous avancerons bientôt vers Breslau; je compte d'y être vers le 10 de janvier. Les portes m'y seront ouvertes, et nous trouvons trop peu de résistance pour oser prétendre à la vraie gloire. Les troupes, et tout ce qui regarde cette expédition, se trouvent dans le meilleur état du monde; et si les montagnes de la Moravie ne nous arrêtaient, je crois que nous pourrions être dans peu devant Vienne.

Que les Maupertuis et les Jordan sont heureux! Ils vous entendent tous les jours, et moi, je ne puis que vous lire. Vous me flattez infiniment, ma très-chère sœur, en m'assurant que j'aurai encore le bonheur de vous retrouver à Berlin. Au nom de Dieu, ne me trompez pas dans la douce espérance que vous venez de me faire naître, et soyez persuadée de tous les sentiments de la plus vive tendresse avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

102. A LA MÊME.

Neumarkt, 30 décembre 1740.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis au désespoir de vous savoir sur votre départ.[a] Je vous souhaite tout le bonheur et tout le contentement imaginable à Baireuth, et je me trouverai toujours trop heureux lorsque vous voudrez me faire le sensible plaisir de me venir voir. Si vous avez été satisfaite à Berlin, c'est que vous avez bien voulu l'être. On n'a pu vous faire tous les plaisirs qu'on aurait souhaité, et je

[a] Selon les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, la Margrave repartit pour Baireuth le 5 janvier 1741, et non le 12, comme elle le dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 305.

me suis vu obligé de partir[a] dans un temps où j'aurais bien voulu n'avoir d'autre occupation que celle de vivre uniquement pour vous. Faites, s'il vous plaît, bien mes compliments au Margrave, et soyez persuadée que, dans quelque pays du monde que je végète, en quelque situation que je me trouve, et dans quelque fortune qui m'arrive, vous me trouverez toujours les mêmes sentiments de tendresse, d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, ma très-chère sœur, etc.

---

103. A LA MÊME.

Camp de Strehlen, 4 février 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je saisis l'occasion du départ du major Gleichen pour vous assurer encore une fois, ma très-chère sœur, de ma parfaite tendresse. Je vous prie d'être tranquille sur tout ce qui vous embarrasse pour vos frontières, et d'être persuadée que je vous aviserai à temps s'il y a du danger pour vous, et vous dirai même comment vous pouvez l'éviter. Mais, pour l'amour de Dieu, que le Margrave ne se précipite pas par de fausses démarches, dont il pourrait avoir du chagrin dans la suite. Soyez tranquille, je vous en conjure encore une fois, et ne craignez rien. Mille amitiés au cher Margrave. Je vous prie, chère sœur, de ne jamais douter de l'amitié parfaite et de l'estime infinie avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

Mille compliments à la chère Frédérique.

---

[a] Voyez t. II, p. 59.

104. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 17 février 1741.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

J'ai sujet de vous remercier doublement de la grâce que vous me faites de me donner de vos chères nouvelles dans un temps où vous êtes occupé de tant de choses importantes. Elles me causent toute la joie imaginable, mon très-cher frère, et surtout d'apprendre que tout va selon vos souhaits. Il faut avouer que vous avez merveilleusement bien profité des leçons de Maupertuis. Celui-ci a arrondi la terre, et vous avez arrondi votre pays. On dit que vous calculez plus juste et plus facilement que lui. Oserais-je vous supplier de me communiquer votre méthode, qui ferait un bien sans égal à notre pays, et, en l'aplatissant, me procurerait plus souvent le bonheur de vous faire ma cour? Ce n'est pourtant pas les montagnes qui m'arrêteront; aucun obstacle, quelque rude qu'il soit, ne m'arrêtera, dès qu'il s'agira de voir tout ce que j'ai de plus cher au monde, rien n'égalant la tendresse sans pareille et le profond respect avec lequel je serai à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

105. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Auprès de Brieg, 3 mars 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Dans l'accablement d'affaires où je me trouve, j'espère que vous me pardonnerez d'avoir chargé Boden[a] du soin de vos affaires. Ayez la bonté, s'il vous plaît, de l'instruire de quoi il s'agit,

[a] Auguste-Frédéric de Boden, ministre d'État. Voyez, quant au mauvais état des finances du Margrave, les *Mémoires* de sa femme, t. II, p. 302 et 303, et, ci-dessus, p. 91, la lettre de cette princesse au Roi, du 21 août 1740.

pour qu'il puisse vous satisfaire. Adieu, chère sœur; aimez-moi toujours, et soyez bien persuadée du réciproque de mon côté.

---

106. A LA MÊME.

Schweidnitz, 10 mars 1741.

Ma très-chère sœur,

Sachant l'amitié que vous avez pour moi, je suis persuadé que vous prendrez part au bonheur que nous avons eu d'emporter Glogau d'emblée.[a] Nous n'avons perdu qu'un lieutenant et environ trente hommes, et, en revanche, fait deux généraux, vingt-huit officiers, cent bas officiers et douze cents soldats[b] prisonniers de guerre. La valeur de nos troupes surpasse tout ce qu'on en peut dire, et je suis dans la persuasion qu'il n'y en a guère eu de pareilles dans l'univers. Enfin, ma très-chère sœur, je ne doute plus que nos affaires n'aillent le mieux du monde, et que je n'aie que d'admirables nouvelles à vous apprendre. Aimez-moi toujours un peu, car je préfère votre amitié à tout le monde entier, et je crois devoir y prétendre, si l'on peut la mériter, par l'entière estime et la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

107. A LA MÊME.

Ohlau, 12 avril 1741.[c]

Ma très-chère sœur,

J'ai la satisfaction de vous apprendre que nous venons de battre hier[c] totalement les troupes autrichiennes. Elles ont perdu plus

[a] Le 9 mars. Voyez t. II, p. 68 et 69, et t. XVII, p. 93.
[b] Le mot *soldats* manque dans l'autographe.
[c] La victoire de Mollwitz fut remportée le 10. Voyez t. II, p. 72 et suiv.

de cinq mille hommes, tant morts que blessés et prisonniers. Nous avons perdu le prince Frédéric, frère du prince Charles, le général Schulenbourg, Wartensleben des carabiniers, et beaucoup d'autres officiers. Nos troupes ont fait des merveilles, et le succès en fait foi. C'est une des plus rudes batailles qui se soient données depuis mémoire d'homme. Je suis sûr que vous prendrez part à ce bonheur, et que vous ne douterez point de la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

108. A LA MÊME.

Camp de Neisse, 22 septembre 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été charmé de recevoir la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; mais en même temps j'ai cru tomber de mon haut en voyant, ma très-chère sœur, la lettre que l'Impératrice vous a écrite.[a] Leurs affaires sont bien bas, et je ne sais pas à quoi ils pensent de s'imaginer que, dans les circonstances présentes, l'on volera à son secours. Je crois, ma très-chère sœur, que vous ne sauriez mieux faire que de répondre fort obligeamment, mais de vous récrier le plus sur la difficulté des postes, sur l'éloignement des endroits, et sur la différence d'écrire ou de parler aux gens. De cette façon, vous vous disculpez tout à fait, et personne n'a nul reproche à vous faire.

Nous sommes ici sur le point de prendre Neisse et de voir partir M. de Neipperg avec son armée. Adieu, ma très-chère sœur; soyez bien persuadée de l'amitié parfaite et de la tendresse sans égale avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La Margrave parle dans ses *Mémoires*, t. II, p. 306, d'une autre lettre que l'Impératrice douairière lui avait écrite au mois de mars.

109. A LA MÊME.

Berlin, 25 novembre 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous suis infiniment obligé de la part que vous daignez prendre à ce qui me regarde et à l'heureux succès de mon expédition de Silésie. Dieu merci, les choses sont très-bien réglées de ce côté-là, et j'espère d'apprendre bientôt de bonnes nouvelles de la Bohême. Portez-vous bien, ma très-chère sœur, et divertissez-vous; c'est ce qu'il y a de plus réel dans la vie. La Gasperini, comme vous le dites, est une admirable chanteuse; mais Santarelli est si mauvais, qu'il aura son congé à la clôture de l'Opéra. Nos autres chanteurs sont tous assez passables; pour de bons, il n'y a que la Gasperini.

La Lotte[a] est arrivée ici en bonne santé. Adieu, ma très-chère sœur; aimez-moi toujours, et soyez persuadée de la tendresse infinie avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

110. A LA MÊME.

Berlin, 26 novembre 1741.

MADAME MA SŒUR,

La tendre amitié qui nous unit m'oblige à vous faire confidence d'un cas qui nous touche également. Votre sœur la margrave d'Ansbach me témoigne l'envie qu'elle a de venir ici sans être accompagnée de son époux, trop occupé de ses affaires d'importance pour pouvoir y vaquer. Cette démarche me paraît un peu

[a] La duchesse Charlotte de Brunswic, troisième sœur de Frédéric, nommée *Lotte* et *Lottine* par ses parents de Berlin. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 127 et 107. La Duchesse arriva à Berlin le 22 novembre, avec sa famille.

équivoque, pouvant lui attirer beaucoup de chagrin, si je ne me trompe, vu sa situation et les interprétations que ses ennemis en pourraient faire. Je vous prie donc d'y vouloir faire quelques réflexions, et de l'assister de vos prudents conseils, si une telle résolution conviendrait à ses intérêts. Quand vous y donnerez les mains, j'y toperai d'abord, étant avec une estime qui ne saurait être égalée que par la tendresse infinie avec laquelle je suis, madame ma sœur, etc. [a]

III. A LA MÊME.

Berlin, 5 décembre 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise de vous savoir en bonne santé de retour à Baireuth. Nous attendons ici la fin de l'hiver pour recommencer de plus belle, le printemps qui vient, et pour obliger enfin la reine de Hongrie et son royal époux de passer par les conditions qu'on leur a prescrites. Ma sœur de Brunswic est ici, et paraît se divertir à merveille. La belle promise de Guillaume l'accompagne. Nous espérons que ma sœur d'Ansbach viendra faire un tour ici, comme elle-même nous a donné lieu de le présumer. Adieu, ma très-chère sœur; je vous prie de me croire avec toute la tendresse et l'estime imaginable, etc.

---

[a] Cette lettre est, de toutes celles que nous connaissons, la première qui ait été écrite par un secrétaire et simplement signée par Frédéric.

112. A LA MÊME.

Berlin, 16 décembre 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Nous avons reçu la nouvelle que le Margrave a très-joliment accordé à ma sœur la permission de venir ici. Nous l'attendons dans quelques jours avec beaucoup d'impatience. Celle de Brunswic se fait un grand plaisir de la revoir. Les princes de Würtemberg arriveront ici aujourd'hui, je crois, et leur mère les suivra dans peu de temps. Nous avons eu mercredi dernier [a] l'opéra de *Rodelinde*, dont l'exécution a répondu à l'opinion que nous en avions. Cet opéra trouve une approbation universelle, et ne dure que le temps qu'il faut pour divertir, c'est-à-dire, trois heures.

Le duc de Weimar n'est pas seulement fou pour les universités, mais il l'est encore pour les héritages; car il nous fait beaucoup de bruit avec les façons qu'il emploie envers la douairière d'Eisenach, [b] que nous attendons ici à Noël.

De Moravie nous avons la nouvelle que les Autrichiens qui s'y sont rendus ont plutôt la mine d'être battus que de s'être retirés. Nous les serrons vivement de ce côté-là, de façon que la paix ne pourra guère tarder de s'ensuivre pour le printemps qui vient.

Adieu, ma très-chère sœur; aimez-moi toujours, et soyez persuadée de la tendresse parfaite avec laquelle je suis, etc.

Mille compliments, je vous prie, au Margrave.

---

[a] 13 décembre.

[b] La princesse Anne-Charlotte-Sophie, veuve, depuis le 25 juillet 1741, de Guillaume-Henri, dernier duc de Saxe-Eisenach. Elle était fille du margrave Albert de Brandebourg, et par conséquent petite-fille du Grand Électeur.

113. A LA MÊME.

Berlin, 18 décembre 1741.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Les trois princes de Würtemberg, qui sont arrivés, m'ont rendu la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire. Ils se sont beaucoup loués de leur séjour de Baireuth, ce qui m'a fait grand plaisir, et principalement de la petite princesse, qui leur a, ce me semble, inspiré plus que des sentiments d'estime. Ces trois princes sont d'aimables enfants, très-bien élevés, et d'une conversation supérieure à leur âge.

Nous attendons toujours l'arrivée de ma sœur d'Ansbach. Vous pouvez bien juger quel plaisir cela cause à toute la famille.

Adieu, ma très-chère sœur; je me recommande à votre précieux souvenir, et vous prie de me croire avec toute l'amitié possible, ma très-chère sœur, etc.

---

114. A LA MÊME.

Berlin, 9 janvier 1742.

MADAME MA SŒUR,

Si je ne vous écris pas cette fois de main propre, ce n'est pas faute d'attention, mais à cause de mes distractions présentes. Cependant je ne saurais me dispenser de vous notifier la consommation du mariage entre notre frère le prince Guillaume et la princesse Louise-Amélie de Brunswic.[a] Je m'assure que vous y prendrez beaucoup de part, vu qu'une affaire si sérieuse regarde le bien de notre famille. Vous aurez au reste la bonté de croire qu'il ne se peut rien ajouter aux sentiments de tendresse et de considération avec lesquels je suis, etc.

[a] Les noces avaient eu lieu le 6 janvier.

Je vous demande bien pardon de ne vous avoir pas écrit de main propre; mais je n'en ai pas eu le temps.[a]

---

115. A LA MÊME.

Olmütz, 30 janvier 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous serez bien surprise de ce que je vous écris d'Olmütz. lorsque vous me supposez à Remusberg; mais que puis-je vous dire, sinon que ma destinée errante me promène, et ne me laisse pas un moment de repos? Ma sœur d'Ansbach a pris un bien triste congé de moi; je l'ai chargée de bien du tendre pour vous. Adieu, chère sœur; je vous écrirai aussi souvent que mes affaires et les importuns me le permettront. En attendant, je vous prie de me croire avec bien de l'estime, ma très-chère sœur, etc.

Mille amitiés, s'il vous plaît, au Margrave.

---

116. A LA MÊME.

Znaym, 4 mars 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise de savoir que vous vous soyez bien divertie à Francfort, et que vous ayez trouvé belle la décoration que nous nous tuons à faire mouvoir.[b] Je ne puis vous parler de bals, ni de mascarades, mais de fatigues, de mauvais chemins, de fourrages et de hussards. Je serais bien heureux, si je pouvais con-

[a] De la main du Roi.

[b] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 309 et suivantes.

tribuer en quelque chose à votre contentement ou à ce qui vous est agréable. On me fait bien de l'honneur à Francfort de supposer que je vous ressemble; cette ressemblance me serait fort flatteuse, et je ne pourrais pas manquer d'y profiter. Si les choses prennent le train qu'il paraît, je crois pouvoir faire un tour à Berlin; mais ce voyage est encore fort en l'air. En un mot, je ne suis pas à présent en état de vous rendre compte de ma personne; le temps éclaircira tout. Adieu, ma très-chère sœur; je suis avec toute l'estime et la tendresse imaginable, etc.

---

117. A LA MÊME.

Chrudim, 29 avril 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai attendu votre réponse touchant le mariage du jeune duc de Würtemberg, pour assurer l'affaire et prendre toutes les mesures convenables pour que vous ne risquiez rien. Dès que cela sera un peu ajusté, vous en serez informée, comme de raison, jusqu'à la moindre bagatelle près. Je m'offre de bon cœur de prendre sur moi la dot de la princesse et les frais de noces. Je regarde, ma très-chère sœur, vos enfants comme les miens, et je me ferai toujours un plaisir et un devoir de contribuer à ce qui peut vous être avantageux. Je vous avoue que je suis fort inquiet sur le traité que le Margrave a fait avec l'Empereur.[a] Si j'ose vous dire naturellement mon sentiment, je crains que vous n'ayez du chagrin de cette affaire-là. Vous n'êtes pas au fait, ma très-chère sœur, des ressorts présents que la politique de l'Europe fait mouvoir, ce qui produit que vous pouvez vous tromper

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 317 et suivantes, et p. 322 à 324. Quant à ce que cette princesse y dit, page 323, de «plusieurs lettres très-piquantes» que Frédéric lui aurait écrites au sujet du traité du Margrave avec l'Empereur, nous faisons observer que cette lettre (n° 117) et le n° 121 sont, de toutes les pièces que nous avons trouvées aux Archives, les seules où il soit parlé de ce traité.

dans les conjectures; mais je vous prie d'avoir la confiance en moi de me regarder comme un parent que vous avez dans la compagnie des Indes, et qui, pour puiser les connaissances de source, vous avertit si vous devez vendre ou garder vos actions. Le Margrave est cependant maître de faire ce qu'il jugera à propos; je ne puis que l'avertir du danger auquel il s'expose.

Nous attendons les fourrages et les blés dans les campagnes pour commencer les opérations. Le maréchal de Belle-Isle doit arriver ici au commencement du mois prochain.

Adieu, ma très-chère sœur; je vous prie de ne jamais douter de la tendresse parfaite et de l'estime infinie avec laquelle je suis, etc.

Vous aurez bien la bonté de faire mes compliments au Margrave et à la chère Frédérique.

---

118. A LA MÊME.

Camp de Brzezy, 23 mai 1742.

Ma très-chère sœur,

Vous savez que les victoires ne se remportent jamais sans pertes, et que les heureux succès ne sont jamais si complets, qu'ils ne soient mêlés de quelque amertume. C'est ce que me cause la perte de douze cents hommes de mes troupes, que je désire beaucoup de réparer, ayant écrit de tous côtés pour trouver du bon monde. Voudriez-vous bien prier le Margrave de ma part de m'en faire avoir, ne fût-ce qu'une centaine de gens bien conditionnés et de notre taille? Le Margrave ne saurait me faire un plus sensible plaisir, et il remettrait son brave régiment [a] par là en état de me rendre encore, par la suite, de bons services. Je vous prie de vous employer pour ce sujet, car j'ai cette affaire extrêmement à cœur. Les Autrichiens fuient encore. Ils vont jus-

[a] C'était alors le 5e régiment de dragons. Voyez t. III, p. 116.

qu'en Moravie, où je crois pourtant qu'ils s'arrêteront. J'espère que vous serez contente de la façon dont j'ai fini cette affaire, qui n'a point été sanglante, et cependant décisive.

Mille amitiés au Margrave. Vous connaissez, ma très-chère sœur, ma tendresse et tous les sentiments avec lesquels je suis, etc.

---

119. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Brand., [a] 9 juin 1742.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre gracieuse lettre a fait sur moi l'effet ordinaire, et m'a causé toute la joie imaginable, surtout de vous savoir en bonne santé. J'ai donné, ces jours passés, un bal pour célébrer votre heureuse victoire. Nous avons bu à la santé de notre aimable vainqueur, au bruit du canon de notre petite flotte. Il faut vous contenter de ces petites marques d'attachement pour vous, n'en pouvant donner de plus grandes. Le Margrave aura lui-même l'honneur de vous répondre au sujet des recrues que vous souhaitez, mon très-cher frère. Il en a envoyé cent vingt à Halle; mais n'ayant reçu aucune nouvelle s'ils vous avaient été agréables et s'ils avaient été approuvés, il a cessé de recruter. Je suis cependant persuadée qu'il fera tout ce qu'il pourra pour vous faire plaisir et remettre son régiment en ordre. La duchesse de Würtemberg est partie avant-hier à notre grand regret, étant d'une agréable société. [b] On dit que l'Empereur sera dans quinze jours

[a] *Brandenbourger*, maison de plaisance située dans le faubourg Saint-George, à Baireuth. Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 30, 189, 226, 245, 250; et, ci-dessous, la lettre de Frédéric, du 11 février 1753.

[b] La Margrave dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 324 et 325, en parlant de cette visite : « La duchesse de Würtemberg arriva dans ce temps. L'accord avait « été réglé à Berlin pour le mariage de nos enfants. Cette alliance m'obligea « malgré moi de me lier avec cette princesse. Je dis malgré moi, car cette « femme était si décriée, qu'on n'en parlait que comme d'une Laïs. La Duchesse

à Nuremberg. Nous retournerons vers ce temps à Erlangen, et de là nous irons voir ma sœur d'Ansbach et la Duchesse, qui sera au Wildbad; toute cette année est une demi-campagne pour moi, n'ayant été, de tout ce temps, tout au plus que quinze jours à une place. Je me recommande encore à votre précieux souvenir, et suis avec un très-profond respect, mon très-cher frère, etc.

---

120. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Camp de Kuttenberg, 22 juin 1742.

Ma très-chère sœur,

Les démonstrations de votre amitié me sont toujours chères; soit qu'elles se manifestent par des coups de canon, ou par des compliments, ou des lettres, tout m'est également agréable. pourvu que cela continue à me donner des preuves de votre bienveillance.

Je ne sais d'où vient que je n'ai pas remercié le Margrave de ces cent vingt recrues qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Sans doute que je ne l'ai pas su, ou que l'accablement où m'a mis le prodigieux travail que je fais me l'a fait négliger. Je vous prie de lui en faire mes excuses, et de le remercier en même temps du passé et de l'avenir.

Je suis charmé de vous savoir tranquilles à présent; je vais le devenir à mon tour, ayant conclu la paix avec la reine de Hongrie. J'ai vu tous mes alliés les bras croisés, et, ne pouvant me charger seul du fardeau de la guerre, je leur ai laissé le soin de dévider leur filasse comme ils le pourront. Adieu, ma très-chère

« a du jargon et un esprit tourné à la bagatelle, qui amuse quelque temps, mais « qui ennuie à la longue; elle se livre presque toujours à une gaîté immodérée; « sa principale étude étant celle de plaire, tous ses soins ne tendent qu'à ce but; « agaceries, façons enfantines, coups d'œil, enfin tout ce qui s'appelle coquette- « rie est mis en usage pour cet effet, etc. » Voyez notre t. XVII, p. 178.

sœur; je vous prie de me croire avec toute la tendresse imaginable, etc.

Mille amitiés au Margrave.

---

121. A LA MÊME.

Brieg, 2 juillet 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, et j'ai la satisfaction de vous apprendre que la paix est faite entre la reine de Hongrie et moi. Le peu de bonne volonté des Français, la mauvaise foi des Saxons, et une infinité de raisons de cette nature, m'y ont obligé. C'est pourquoi j'aurais beaucoup souhaité que le Margrave ne fût pas allé si vite avec l'Empereur, puisque malheur pourrait lui en arriver.

Je suis fort fatigué du voyage; vous priant de me conserver dans votre précieux souvenir, et d'être bien persuadée de la tendresse infinie et de l'estime parfaite avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

122. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 31 juillet 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous rends mille grâces de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Je souhaite que vous passiez agréablement votre temps dans le Würtemberg,[a] et que les eaux vous fassent du

[a] *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 326.

bien. Nous avons ici d'Argens,[a] de retour de la Duchesse, qui est fort amusant. Je suis si accablé d'affaires, que je n'ai le temps que de vous assurer de la parfaite tendresse et de tous les sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

123. A LA MÊME.

Neisse, 26 septembre 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Comme la curiosité et l'importance d'être informé des opérations guerrières qui se font en votre voisinage m'obligent d'envoyer en ces cantons mon major et aide de camp Grumbkow, vous voudrez bien permettre qu'il puisse rester à Baireuth, d'où il peut avoir un œil plus attentif sur ce qui se passe qu'ailleurs. Il est aussi chargé d'une lettre au prince Charles de Lorraine, au cas que les Français soient battus, pour obliger ce prince à garder des ménagements envers votre pays. J'espère que vous reconnaîtrez par cette attention, et dans toutes les occasions qui se présenteront, la tendresse et l'amitié avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

124. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 20 octobre 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Après avoir été privé plus de six semaines de vos nouvelles et des moindres jusqu'aux plus grands détails qui vous regardent, je reçois enfin votre lettre du 8, ce qui me fait croire qu'il y a

[a] Voyez t. XIX, p. IX et suivantes.

eu quelque chose d'égaré dans notre correspondance, ou que peut-être quelques petits partis ont rendu les postes peu sûres. Je souhaiterais beaucoup que vous fussiez débarrassée de votre double voisinage, et que le théâtre de la guerre s'éloignât de vos frontières, car les civilités commencent pour les voisins, et les violences finissent le commerce.

Depuis que toutes mes affaires sont terminées, j'ai eu bien des voyages à faire. A présent, il ne me reste qu'à me divertir; c'est à quoi nous pensons, et préparons tout pour cet effet. Nous aurons deux opéras cet hiver, et la comédie française par-dessus le marché. J'ai presque tout de nouveaux chanteurs : la Molteni, admirable voix et grande chanteuse; le Porporino, Leonardi et Paolino sont les trois nouveaux chanteurs; il en vient encore un avec deux jeunes garçons, de façon que l'Opéra sera assez bien fourni.

Je vous demande pardon de ce que je vous entretiens de ces bagatelles; c'est faute d'autres nouvelles. Ayez la bonté de faire bien mes compliments au Margrave, et de ne jamais douter de la tendresse et de tous les sentiments avec lesquels je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

125. A LA MÊME.

Berlin, 5 décembre 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Ayant appris que vous aimiez le vin de Hongrie, je prends la liberté de vous en envoyer une épreuve pour sonder votre goût. Je serais bien aise que vous voulussiez me prendre pour votre commissionnaire; je m'en acquitterais du moins le mieux qu'il me serait possible.

Nous aurons l'opéra de *César* vendredi. J'ai été à l'épreuve, qui m'en fait très-bien augurer; la musique en est superbe et

les chœurs pompeux, et les ballets y répondent parfaitement bien. Aujourd'hui nous avons comédie; l'arlequin est aussi bon qu'on en puisse avoir, quelques acteurs sont passables, mais le reste demande encore quelque réforme. Demain nous aurons la première mascarade au château. Voilà toutes les nouvelles que Berlin fournit. Je suis bien aise d'apprendre que ma sœur d'Ansbach se remette de l'accident qui lui est arrivé. Je souhaite de tout mon cœur que sa santé se raffermisse. Adieu, ma très-chère sœur; conservez votre précieuse personne contre toutes les incommodités de la mauvaise saison, et faites-moi la justice de me croire avec une tendresse parfaite, etc.

—

126. A LA MÊME.

Berlin, 8 décembre 1742.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous badinez sur le sujet de nos divertissements; mais c'est tout ce qu'il reste à faire à des personnes désœuvrées comme nous. Pendant que les grands princes de l'Europe se font la guerre véritablement, nous la faisons sur le théâtre, et voyons galamment représenter la fureur des hommes. Nous avons vu et entendu hier l'opéra de *César;* le public en paraît très-content, et je suis du sentiment qu'il a raison, car je n'ai vu de ma vie un spectacle plus galant et plus magnifique. Nos voix sont fort supérieures à celles de l'année passée, et les danses sont aussi bonnes qu'il y en ait en Europe.

Je crois que vous avez des nouvelles de Prague par les Autrichiens, car les miennes sont toutes différentes; il ne faut jamais croire ce que ces fanfarons disent. La guerre pourra peut-être se finir plus tôt que l'on ne pense, si la France trouve moyen de détacher la cour de Vienne de l'Angleterre. Enfin il est impossible que l'on juge à présent de ce chaos, que le temps seul doit débrouiller.

Adieu, ma très-chère sœur; je vous prie de me croire avec une parfaite tendresse, etc.

---

127. A LA MÊME.

Potsdam, 22 février 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Grumbkow ne pouvait rien imaginer de mieux pour être bien reçu que de m'apporter, ma très-chère sœur, une lettre de votre part. Je souhaite que votre santé se raffermisse, et que vous puissiez autant profiter de la vie que vous pouvez le désirer vous-même. On dit que vos plaisirs sont brillants; je vous souhaite un petit Pérou pour y fournir, et tous les ans une petite flotille de galions pour les rafraîchir. Les comédies vont toujours leur train à Berlin comme à l'ordinaire, mais l'opéra a cessé. Graun fait à présent celui d'*Artaxerxès*, qui doit être fort beau, et que l'on jouera, le carnaval prochain, avec celui de *Scipion*.

Je suis à présent fort occupé à remettre en ordre mes affaires, fort dérangées par la guerre, et je me suis, pour cet effet, enfermé ici, où je travaille toute la journée.

Je finis, faute de nouvelles à vous dire, vous priant de me croire avec bien de l'amitié et de la tendresse, ma très-chère sœur, etc.

J'ai oublié de vous dire que l'impératrice de Russie et moi nous sommes donné nos ordres réciproquement. [a]

---

[a] Le 20 février 1743, le comte Czernichew, envoyé de Russie à Berlin, remit au Roi, à Charlottenbourg, les insignes de l'ordre de Saint-André et la chaîne de l'ordre de Saint-Alexandre; et le 12 mars suivant, le baron de Mardefeld, envoyé de Prusse à Saint-Pétersbourg, présenta à l'impératrice Élisabeth les insignes de l'ordre de l'Aigle noir.

128. A LA MÊME.

Potsdam, 25 février 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Comme la température de l'air nous promet à présent un temps assez doux, j'ai hasardé le départ du vin de Hongrie. Je serais fort flatté s'il était de votre goût; en ce cas, je m'engage de vous en faire la provision tous les ans.

Je passe ici ma vie fort tranquillement, considérant avec assez de sang-froid les orages qui se préparent de tous côtés en Europe, et qui sont prêts à fondre sur l'Allemagne. J'ai offert mon assistance;[a] on n'a pas voulu se prêter à tout ce qui était nécessaire; ainsi je m'en lave les mains, et je considérerai d'ici ce qui arrivera, comme les astronomes observent les phénomènes célestes qu'ils avaient calculés et prédits.

Ce sera apparemment aujourd'hui la clôture de votre carnaval. Je souhaite que vous vous y divertissiez beaucoup. Nous n'avons à présent aucuns plaisirs bruyants. J'ai ici musique le soir, et j'ai un chanteur qui deviendra un des premiers *virtuosi* de l'Europe; il s'appelle Porporino. Sa voix est un soprano. Je lui apprends encore l'adagio; depuis trois mois qu'il est ici, il devient tous les jours meilleur, et apprend avec une grande facilité.

J'ai honte de vous entretenir de ces sornettes; mais je me flatte que vous me le pardonnerez en faveur de l'attachement et de la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

129. A LA MÊME.

Potsdam, 15 mars 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise d'apprendre l'orage dont j'ai été menacé, lorsqu'il est passé. Dieu soit loué que vous vous portez mieux! Je

[a] Voyez t. III, p. 14, 15, 18 et 19.

souhaite, ma chère sœur, que vous ne fassiez des vers de votre vie, que votre gorge et vos crampes ne vous incommodent plus, et que vous dansiez et sautiez plutôt jusqu'à extinction de chaleur humaine. Je suis bien aise que le vin de Hongrie vous fasse plaisir; je ferai mettre désormais à la tête de la longue kyrielle de mes titres : *Federic par la grâce de Dieu commissionnaire de la margrave de Baireuth, etc.*[a] J'espère que je pourrai être en état de vous fournir des vins de Hongrie quand vous en voudrez, vous priant de me marquer à temps quand la provision tire vers sa fin.

J'ai fait deux cantates pour mon écolier Porporino, et je ferai quelques airs de l'opéra *Artaxerxès* pour lui. Je compte de partir pour la foire de Breslau dans huit jours; mais mon séjour dans ce pays-là ne sera pas de durée. Adieu, ma très-chère sœur; je vous prie de me croire avec bien de l'amitié et de la tendresse, etc.

130. A LA MÊME.

Hundsfeld, 23 juillet 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je me flatte que vous aurez reçu ma dernière lettre, et que vous vous trouvez encore en bonne santé. J'ai appris qu'un certain Despars[b] et un autre homme que je ne nomme pas, dans le dessein de me brouiller avec la duchesse de Würtemberg, vous avaient fait des insinuations, ma chère sœur, comme si j'avais le dessein de rompre le mariage avec votre fille et le jeune prince de Würtemberg, et ont poussé leur malignité jusqu'à insinuer à la Duchesse qu'il fallait retirer ses enfants de Berlin. Je vous crois trop éclairée, ma chère sœur, pour donner dans un piége si grossier, et je suis persuadé que vous avez plus de confiance en moi qu'en un Despars et un M... Ainsi je suis persuadé que vous tâcherez de dissuader la Duchesse du dessein de retirer ses

[a] Voyez t. XXII, p. 215.
[b] Voyez t. XVII, p. 163.

enfants d'ici, d'autant plus qu'ils ne peuvent être nulle part mieux pour vos intérêts. Je ne sais si peut-être il vous serait plaisant de faire, cet hiver, un tour à Berlin pour vous divertir, ce qui pourtant dépend entièrement de votre bon plaisir, car vous pouvez être persuadée que je serais au désespoir de vous gêner, vous priant de me croire avec une parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

131. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 16 août 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je ne suis de retour de Silésie que depuis hier; ainsi je n'ai pu répondre qu'aujourd'hui à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Sensible autant qu'on peut l'être à ce que vous avez eu la bonté de me dire de choses obligeantes, vous pouvez être entièrement persuadée que ces sentiments sont assurément réciproques de mon côté. Quoique je perde à ne point avoir la satisfaction de vous voir ici, je dois cependant me conformer aux raisons que vous me marquez, et, me renfermant entièrement dans mes désirs, borner mon impatience par l'espérance de vous voir une autre fois. Je suis bien aise de voir que vous me rendez justice sur les sentiments que j'ai pour vous. C'est sans doute moi qui ai fait le mariage de ma nièce et du jeune duc,[a] et c'est si bien moi, que j'ai promis une dot à votre fille. Je tiens le jeune duc ici comme un dépôt de la fidélité de sa mère, et peut-être que la mère, tracassière et changeante de son naturel, a voulu vous persuader qu'elle ne voulait tirer ses fils de Berlin que pour vous les donner; mais son véritable but a été de les envoyer à Strasbourg.

Je vous prie, ma très-chère sœur, de croire que les vieux amis sont toujours les meilleurs, et que les nouvelles amitiés ne sauraient jamais les égaler. Vous me ferez alors la justice d'être

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 322.

persuadée de la tendresse et de la sincère amitié avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

132. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 3 septembre 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je n'entre point dans le détail des reproches que vous me faites touchant notre ancienne amitié; qui se sent innocent n'a pas besoin de faire son apologie, et je suis bien aise de voir que vous commencez au moins à penser mieux de moi à présent que vous n'avez fait, ma chère sœur, par le passé. L'affaire des jeunes princes est toute ajustée: ils resteront ici, et je mettrai tous les fers au feu pour que les promesses de la Duchesse à l'égard du mariage de son fils aîné s'accomplissent. Je n'ai craint que de vous désobliger, ce qui m'aurait été bien sensible. Du reste, je n'étais pas embarrassé de voir réussir cette affaire, qui n'est en soi qu'une grande bagatelle.

Comme je sais que vous aimez le vin de Hongrie, ma chère sœur, je songerai à renouveler votre provision, vous priant de me croire avec toute la tendresse imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

133. A LA MÊME.

(Ermitage, 16 septembre 1743.) [a]

De mes inutiles soupirs
Que votre cœur soit l'interprète;

[a] Voyez t. III, p. 24 et 31, où Frédéric expose les motifs du voyage qu'il fit à Baireuth et à Ansbach au mois de septembre 1743. Voyez aussi t. XXV, p. 525.

Ce ne sont point, ma sœur, tous vos brillants plaisirs,
C'est vous seule que je regrette.
Je m'arrache de vous, et je reste à moitié.
Accomplissez mes vœux, charmant objet que j'aime;
Que ce lieu pour nous deux soit à jamais le même,
Le vrai temple de l'Amitié.

---

134. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 19 septembre 1743.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

J'aurais bien de la peine à vous exprimer toutes les passions qui m'agitent; celles de la plus parfaite tendresse, de la plus vive reconnaissance, du regret de votre absence, de l'empressement de vous revoir, se succèdent tour à tour. Je n'aurais jamais[a] fini, si je voulais vous les dépeindre, mon très-cher frère; ainsi je me fais violence pour quitter ce sujet et en passer à un autre. Nous avons fait ce que nous avons pu pour calmer la Duchesse, et votre lettre l'a un peu tranquillisée; mais une estafette arrivée hier derechef de la part des princes n'a fait que la confirmer dans ses idées. Elle m'a fait assez remarquer qu'elle serait au désespoir de se brouiller avec vous, et souhaiterait fort que tout se finisse de bonne grâce. J'aurai l'honneur de vous en dire davantage à votre retour ici. Il est bien triste pour vous, mon très-cher frère, que vous ayez toujours à combattre des femmes. Je crains qu'à la fin elles ne vous deviennent odieuses.

Voici une lettre de Voltaire;[b] il est de la meilleure humeur du monde, et n'aspire, comme nous, qu'après votre retour. Je me réserve jusqu'à vous convaincre de vive voix de la tendresse sans égale et du profond respect avec lequel je serai à jamais, etc.

---

[a] Le mot *jamais* est omis dans l'autographe.
[b] Voyez t. XXII, p. 145.

135. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Ansbach) ce 19 (septembre 1743).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai le plaisir de trouver ici de toute part des sœurs que j'aime, et qui ont des bontés pour moi. Je suis affligé lorsque j'en quitte une, et je me réjouis lorsque je vois l'autre. Je pars demain d'ici, et j'aurai samedi à midi le plaisir de vous rendre mes devoirs. Nous conjurerons l'orage avec la duchesse de Würtemberg, et j'espère que tout ira à souhait. J'espère que Voltaire et Porporino vous auront amusée, ma très-chère sœur, pendant mon absence. Vous suppliant de me croire avec la tendresse la plus parfaite, ma très-chère sœur, etc.

---

136. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 3 octobre 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Chasot m'a rendu la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire; il m'a rappelé le souvenir touchant de tout ce que j'ai vu à Baireuth, ou, pour mieux dire, il m'a arraché de nouvelles larmes. La Reine douairière, qui est fort sensible à votre souvenir, m'a fait mille questions sur votre sujet, dont la moindre devrait vous être sensible par la part qu'elle prend à ce qui vous regarde. J'ai trouvé que, pour ma satisfaction, j'étais resté d'un siècle trop peu à Baireuth, et que, pour mes affaires, j'y étais resté un siècle de trop, tant peu notre devoir s'accorde avec nos inclinations. J'espère, pour l'amour de votre santé et de votre repos, que vous serez quitte de Médée, et que la tranquillité entière régnera à Baireuth. Nous aurons le 8 opéra, au jour de nom de ma sœur Amélie, et bal masqué dans la salle. Tous ces

plaisirs ne remplacent point chez moi les vides de l'amitié. Non, ma chère sœur, rien ne peut égaler l'expression tendre des sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

Mille amitiés, s'il vous plaît, au cher Margrave.

---

137. A LA MÊME.

Potsdam, 21 novembre 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise que votre université[a] vous ait divertie. Je tremble déjà d'avance de tous les savants qui en sortiront, et, s'ils commencent à disputer sur la divisibilité de la matière, quels ne seront point leurs progrès! Cependant vous n'aurez rien fait, ma chère sœur, tant que la duchesse de Würtemberg n'aura point disputé contre votre chancelier et vos professeurs.

Nous avons reçu ici notre nouveau maître de ballets,[b] qui a dansé hier pour la première fois à la Comédie, et c'est sans contredit un des grands sujets pour la danse qu'il y ait en Europe; il danse, dans le sérieux comme dans le comique, avec une grâce et une légèreté infinie. Sa sœur est une très-jolie danseuse, qui danse dans le gracieux et avec une précision infinie. Nous attendons pour le second opéra Salimbeni et la Barberina,[c] qui compléteront ce qui peut encore manquer à nos divertissements. Ce sera le 1er de décembre que commenceront nos plaisirs. On attend beaucoup d'étrangers pour cet effet, et je crois que nous en aurons plus que nous n'en voudrons. Adieu, ma très-chère sœur; je vous souhaite mille plaisirs et contentements, vous priant de me croire avec une tendresse parfaite, etc.

[a] Voyez ci-dessus, p. 56.
[b] Lani. Voyez t. XIX, p. 29, et t. XXV, p. 527, 529 et 554.
[c] Voyez t. XXV, p. 527.

Mille amitiés au Margrave et à la petite Frédérique, je vous prie.

---

138. A LA MÊME.

Berlin, 19 janvier 1744.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je viens de vous envoyer par Pöllnitz le dessin de la maison de l'Opéra, comme vous l'avez souhaité. Ma belle-sœur est, Dieu merci, enceinte de près de quatre mois.[a] Dans quinze jours notre carnaval est fini. Le jeune duc de Würtemberg va être déclaré majeur;[b] après quoi il retournera dans son pays, et passera, je crois, par Baireuth. Je suis avec une tendresse et estime parfaite, ma très-chère sœur, etc.

Voulez-vous bien faire mes compliments au Margrave?

---

139. A LA MÊME.

Berlin, 26 janvier (1744).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous savez, charmante sœur, combien je suis sensible à votre souvenir; ainsi vous devez juger facilement du plaisir que j'ai senti en recevant votre lettre. Si vous vous intéressez au jour que j'ai reçu la vie, c'est assurément en faveur d'un frère qui vous est bien tendrement attaché, et qui vous aime à la passion. Il ne se passe aucun jour que je ne pense cent fois à vous, et que je ne me flatte de l'espérance de vous revoir. Adieu, charmante

[a] Voyez t. III, p. 80.
[b] Voyez t. IX, p. IX et X, art. I, et p. 1—7.

sœur; faites-moi, je vous prie, la justice de me croire à jamais avec ces sentiments, etc.

---

140. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 22 février 1743 (1744).

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Le Duc vient dans ce moment de se promettre avec Frédérique.[a] Je n'ai pas voulu manquer de vous faire d'abord part de cette bonne nouvelle, d'autant plus que c'est à vous seul, mon cher frère, que je dois rendre grâce de son établissement, et que vos soins et vos bontés ont mené les choses jusqu'à ce point. Le Duc paraît fort amoureux et fort content de son sort, la Duchesse ne se sent pas de joie; elle s'est conduite en femme d'esprit pendant tout ce temps-ci, et a entièrement gagné le cœur de son fils. Tout ceci s'est fait à la hurluberlu, car le jeune amant est fort décontenancé, et n'a pas voulu la moindre formalité, et tout s'est fait sans cérémonie. Pöllnitz est toujours très-mal;[b] les médecins disent que si son mal ne change bientôt, il pourrait bien prendre l'hydropisie. Il a une obstruction dans les viscères du bas-ventre et une fièvre quasi continuelle. Je n'ai que le temps de vous rendre encore mille grâces de vos bontés, auxquelles je me recommande toujours, aussi bien que ma progéniture, étant avec tout le respect et la tendresse imaginable, mon très-cher frère, etc.

---

[a] Voyez t. III, p. 25; t. IX, p. IX et X, art. I, et p. 1—7. Voyez aussi les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 322 et suivantes.

[b] Voyez t. XX, p. 76.

141. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Breslau, 18 mars 1744.

Ma très-chère sœur,

Je suis bien aise que tout se soit passé à votre satisfaction aux promesses de ma nièce, et je ne doute point que le reste de l'affaire ne se termine de même. Je dois aussi vous donner part que le prince royal de Suède a demandé ma sœur Ulrique en mariage, et que les noces se feront au mois de juillet, après quoi elle partira pour la Suède. Vous voudrez bien faire mes excuses chez la chère Frédérique de ce que je ne lui réponds point; mais j'ai ici beaucoup d'affaires qu'il faut cependant mettre à fin dans le peu de temps que je reste ici.

Je vous prie de me croire à jamais, ma très-chère sœur, etc.

Voudriez-vous bien faire mes compliments au Margrave?

---

142. A LA MÊME.

Potsdam, 2 avril 1744.

Ma chère sœur,

Je suis bien fâché du malheur qui est arrivé à vos hardes. Il n'est pas étonnant que les eaux fassent des dégâts chez vous. Ici c'est quelque chose de prodigieux; toute la ville de Berlin est inondée, et les chemins sont presque impraticables. Nous avons célébré la fête de la Reine-mère aussi bien que nous l'avons pu. Ma sœur Ulrique, qui va se promettre avec le prince royal de Suède, a pris son parti le plus galamment du monde. Elle nous quittera au mois de juillet. On enverra une escadre à sa rencontre pour la recevoir à Stralsund. Les Suédois en sont fous

sans la connaître; ainsi je suis persuadé que sa beauté achèvera le reste. Je suis avec toute l'estime imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

143. A LA MÊME.

Potsdam, 6 avril 1744.

MADAME MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

C'est avec une extrême surprise que je viens d'apprendre, par une lettre du général de Marwitz,[a] que vous travaillez à un mariage entre sa fille aînée et le comte de Burghauss,[b] en demandant même le consentement du susdit général. C'est une entreprise qui me frappe d'autant plus d'étonnement, que vous vous souviendrez sans doute de la volonté déclarée du feu roi notre très-cher père, qui, en vous donnant les de Marwitz, voulut expressément qu'elles ne devaient se marier hors du pays, et qu'elles retourneraient ici avec le temps. Ainsi j'espère que votre esprit et l'amitié que vous avez pour moi vous empêchera d'aller plus loin dans cette affaire, et que vous vous opposerez ouvertement à la conclusion de ce mariage, qui me déplaît infiniment, et qui ne saurait jamais être agréé par le général de Marwitz, qui, au lieu d'y souscrire, en souffrira au delà des expressions, jusqu'à risquer sa vie par un mortel chagrin qui suffira de me priver d'un si brave et si digne général. Ce sont les raisons qui me portent à croire que vous aurez trop de bonté de cœur et trop d'affection pour moi pour ne pas vous désister de cette funeste entreprise, que je désavouerai toujours. Au contraire, si la fantaisie de la de Marwitz la pouvait aveugler à un tel point, qu'elle voulût, contre ma volonté déclarée, épouser le comte de Burghauss, elle peut compter que je la ferai déclarer indigne et inhabile à participer à l'héritage considérable de son père, ce qui

[a] Voyez t. II, p. 83, et t. III, p. 78.
[b] *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 4, 227 et 228.

s'est déjà fait au sujet de la jeune fille de ce général,[a] par la même raison. Il est vrai que j'en serais inconsolable, si cette malheureuse affaire occasionnait une brouillerie et disharmonie entre nous, liés si étroitement de sang et de cœur.[b] Mais vous prendrez en considération, s'il vous plaît, qu'il me sera impossible de donner les mains à ces mariages étrangers des filles de Marwitz. C'est pourquoi je vous prie de déclarer en mon nom à cette personne qu'elle ne doit absolument pas penser à ce mariage, qui l'exposera à ma disgrâce et à l'exécration de son digne père. En tout cas, vous me ferez plaisir de renvoyer cette dame ici, où j'aurai moi-même soin de son établissement. Je suis avec une très-tendre amitié, madame ma très-chère sœur, etc.[c]

144. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Ermitage, 9 avril 1744.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

L'estafette que vous m'avez dépêchée est arrivée hier au soir ici. Je vois par votre lettre que le général Marwitz vous a informé du mariage que je méditais pour sa fille aînée. Je suis surprise, mon très-cher frère, que vous vouliez me rappeler à présent les volontés du feu roi. Je n'ai point manqué à la parole que je lui avais donnée touchant les Marwitz; elles ne se sont point mariées de son vivant; mais la mort du Roi m'a dégagée de toutes les promesses que je lui avais faites pendant sa vie; ainsi vous ne pouvez rien m'imputer là-dessus.[d] Vous ne m'avez jamais écrit

[a] Mademoiselle Caroline de Marwitz avait épousé le comte de Schönbourg, grand écuyer de la Margrave. Voyez les *Mémoires*, t. II, p. 228.

[b] Voyez t. XXVI, p. 189, n° 52.

[c] De la main d'un secrétaire.

[d] La Margrave dit dans ses *Mémoires*, t. II, p. 4, année 1732 : «Le Roi «m'accorda cette faveur (la permission d'emmener mademoiselle de Marwitz à «Baireuth), à condition que je lui engageasse ma parole d'honneur de ne point «marier cette fille hors de ses États; en quoi je le satisfis.»

ni parlé sur ce sujet; par conséquent je ne suis point coupable envers vous, d'autant plus que, après les fortes instances que je vous avais faites de me laisser l'aînée, qui avait renoncé à se marier, vous ne m'avez pas fait seulement l'honneur de me répondre, quoique ce fût l'unique grâce que je vous avais demandée depuis que vous êtes venu à la régence. Je n'ai pas cru, mon très-cher frère, que vous vous intéressiez tant au sort de cette fille, et comme je sais que ma façon de penser est conforme à la vôtre, et que je me suis défaite de beaucoup de préjugés, et surtout de cette opinion qu'une fille de vingt-sept ans, qui est majeure, doive se rendre malheureuse en épousant des gens qu'elle ne connaît pas, pour contenter les caprices de son père, et que d'ailleurs le courrier que j'avais envoyé tardait à venir, je l'ai persuadée de se marier hier au matin, en présence de peu de témoins et dans l'insu de sa tante, qui a ignoré tout ceci, étant déjà malade depuis huit jours. Votre estafette est arrivée trop tard; la chose était faite. Il ne me reste donc plus qu'à implorer votre clémence pour cette pauvre femme, dont l'attachement pour moi est seul cause du pas qu'elle a fait. Je ne puis m'imaginer que vous ayez le cœur assez dur pour la priver de tout son bien, ni pour vouloir vous fâcher contre une sœur qui vous a donné tant de marques d'attachement et d'amitié. Je vous supplie, ne me mettez pas au désespoir en me privant de votre amitié. Je ne puis m'imaginer qu'elle puisse s'effacer entièrement de votre cœur pour une bagatelle pareille, qui m'aurait cependant privée d'un des plus grands agréments de ma vie. Je m'attends à une réponse favorable de votre part, d'autant plus que, si j'avais su plus tôt vos volontés, tout ceci ne serait pas arrivé, et que vous ne me refuserez pas la seule grâce que je vous aie jamais demandée. Soyez persuadé que je ne suis pas indigne de la mériter, puisque rien au monde n'effacera jamais de mon cœur le respect et la tendresse avec laquelle je serai à jamais, mon très-cher frère, etc. [a]

---

[a] La Margrave parle dans ses *Mémoires*, t. II, p. 322—324, du traité conclu par son mari avec l'Empereur en 1742, et mentionné ci-dessus, p. 107 et 111:

145. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Potsdam, 9 avril 1744.

MADAME MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Après vous avoir dépêché ma précédente au sujet de mon éloignement invincible pour le mariage projeté de l'aînée des Marwitz, je viens de recevoir une seconde lettre de la part du général son digne père, que je n'ai pas pu m'empêcher de vous envoyer en original. Vous y trouverez un fidèle portrait de sa douloureuse et déplorable situation, et une déclaration réitérée de sa volonté paternelle. Ainsi je me flatte que votre cœur bien placé en sera touché au vif, et que vous travaillerez efficacement à finir ses peines en remédiant aux maux que vous lui avez causés. Vous savez que le premier et principal devoir des enfants consiste dans l'obéissance aux ordres et conseils de ceux auxquels ils doivent la vie, et que ceux-ci sont en droit de disposer du sort des premiers. Voyant donc avec combien d'empressement ce brave père souhaite et demande de ravoir ses filles, j'espère que vous ne voudrez point les lui refuser, mais que vous prendrez la généreuse résolution de le tirer du bord du tombeau par le prompt renvoi de ses enfants. C'est ce dont je vous prie très-instamment, en vous conjurant par cette tendresse que vous m'avez jurée, et en vous protestant que celle que j'ai pour vous ne finira qu'avec ma vie, et que je suis de cœur et d'âme, etc. [a]

---

ensuite elle ajoute : « Depuis ce moment, la guerre fut déclarée. » Cette assertion est d'autant plus douteuse, que le traité fut immédiatement rompu par le Margrave, et que la mésintelligence n'apparaît dans la correspondance de Frédéric avec sa sœur qu'à partir du mariage clandestin du comte de Burghauss avec mademoiselle de Marwitz, la même qui avait causé tant de chagrins à la princesse Wilhelmine par ses amours avec le Margrave. En ce qui concerne le comte de Burghauss et sa première inclination pour mademoiselle de Marwitz, en 1735, voyez les *Mémoires*, t. II, p. 227 et 228. Les vraies causes de la brouillerie qui divisa la Margrave et le Roi sont nettement exposées dans la lettre de celui-ci à sa sœur, du 16 avril 1746, notre n° 169, lettre qui fut écrite à l'époque de la réconciliation.

[a] De la main d'un secrétaire.

146. A LA MÊME.

Potsdam, 15 mai 1744.

Ma chère sœur,

Un vieux proverbe dit que c'est par les actions et non par les paroles que l'on juge des personnes; et si cela est, vous devez penser facilement ce que je puis juger de la vôtre. Je n'entre en aucun détail, et tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai l'honneur d'être, ma chère sœur, etc.

Je pars pour les bains,[a] d'où il m'est défendu d'écrire.

---

147. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 16 juin 1744.

Ma chère sœur,

Je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à l'acquisition que je viens de faire.[b] Ma santé est trop peu de chose pour mériter que vous vous y intéressiez. Vous priant de me croire avec toute l'estime, ma chère sœur, etc.

---

[a] Frédéric partit le 20 mai pour Pyrmont.
[b] Celle de l'Ost-Frise. Voyez t. IV, p. 4.

148. A LA MÊME.

Potsdam, 1er juillet 1744.

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé. Elle est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas votre attention. Vous priant de me croire avec bien de l'estime, ma chère sœur, etc.

---

149. A LA MÊME.

Potsdam, 11 juillet 1744.

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous suis bien obligé de ce que vous voulez interrompre vos amusements pour vous souvenir de moi. Je souhaite que votre santé soit toujours parfaite, vous priant de me croire à jamais, ma chère sœur, etc.

---

150. A LA MÊME.

Berlin, 23 juillet 1744.

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous suis fort obligé de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Nous sommes tous affligés de perdre demain ma sœur de Suède, qui part pour se rendre à sa destination.[a] Je vous prie de me croire avec beaucoup d'estime, ma chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. III, p. 41.

151. A LA MÊME.

Potsdam, 7 août 1744.

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous souhaite beaucoup de santé pour vos voyages continuels. Espérant que ma sœur d'Ansbach sera heureusement arrivée chez vous, comme elle vous aura entretenu de tout ce qui s'est passé ici, je ne veux point tomber en répétition, vous assurant, ma chère sœur, que je suis, etc.

---

152. A LA MÊME.

Quartier général de Jessen, 16 août 1744.

MA CHÈRE SŒUR,

La Reine-mère vient de m'envoyer la lettre que vous venez de m'écrire. Quoique j'aie de grands sujets de plainte à vous faire, quoique tout ce qui nous vient des personnes qui nous sont chères nous soit plus sensible que ce qui nous arrive d'étrangers, je veux bien passer l'éponge sur tout ce qui s'est passé, et ne point entrer dans le détail de la manière offensante dont vous m'avez traité, des choses dures que vous avez écrites au général Marwitz, du mariage que vous avez fait de sa fille avec un Autrichien; je veux penser dans cette occasion que je suis frère, et oublier tout le reste, vous priant de me croire avec bien de l'estime, ma chère sœur, etc.

---

153. A LA MÊME.

Camp de Bechin, 10 octobre 1744.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous suis infiniment obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde. Dieu merci, tout va bien jusqu'à présent, et il ne s'agit que de voir comment nous pourrons joindre le prince Charles pour le déloger de la Bohême.[a] Adieu, ma chère sœur; je vous prie de me croire avec des sentiments distingués, etc.

Daignez faire mes compliments au Margrave.

---

154. A LA MÊME.

Quartier de Bohdanetz, 13 novembre 1744.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je me flatte que votre indisposition n'aura point de mauvaises suites, et que l'art de M. de Superville vous aura entièrement rétablie. M. le gazetier d'Erlangen en parle; il s'est aussi amusé sur mon sujet. Je ne sais point comment j'ai mérité sa disgrâce; mais sais-je bien que je ne permets pas dans mon pays que l'on imprime des impertinences sur le sujet de mes parents. Je suis avec bien de l'estime, ma chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. III, p. 61 et suivantes.

155. A LA MÊME.

Berlin, 20 décembre 1744.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été infiniment charmé de votre chère lettre, remplie des sentiments les plus vifs d'une vraie tendresse, et vous pouvez compter sur la sincérité de celle que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour votre personne. Quant au malheureux gazetier d'Erlangen, qui a le front d'offenser impudemment des têtes couronnées, je me réfère à ce que j'ai écrit là-dessus au Margrave votre époux, en date du 4 juillet et du 1er d'août, et je ne veux pas vous entretenir plus amplement sur un article si odieux. Il vaut mieux me recommander à l'honneur de votre tendre souvenir, en vous assurant de la très-parfaite amitié avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc. [a]

---

156. A LA MÊME.

Potsdam, 2 janvier 1745.

MADAME MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je me flatte que le commencement de cette année vous fera sentir les effets de mes tendres vœux, et que le ciel versera sur votre chère personne ses bénédictions les plus précieuses. Cependant le contenu de ma précédente me porte à vous envoyer seulement deux échantillons que votre champion de gazetier a publiés dernièrement. Ils vous mettront un peu au fait de sa façon de penser, et du peu d'égards qu'il a pour ce qui me regarde. Quoi qu'il en soit, je demande excuse de vous avoir entretenu de ces bagatelles, en vous renouvelant les assurances de la très-tendre amitié avec laquelle je suis, madame ma très-chère sœur, etc. [a]

---

[a] De la main d'un secrétaire.

157. A LA MÊME.

Berlin, 8 janvier 1745.

Ma très-chère sœur,

Je vous suis infiniment obligé de votre souvenir à l'occasion de la nouvelle année; je vous assure, ma chère sœur, que je fais mille vœux pour votre bonne santé et pour votre contentement, vous priant de me croire à jamais, ma chère sœur, etc.

---

158. A LA MÊME.

Berlin, 19 janvier 1745.

Ma très-chère sœur,

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre sur le sujet du gazetier d'Erlangen. Ma vengeance ne va pas aussi loin que vous le croyez, ma chère sœur; je vous prie de le relâcher, et, pourvu que quelque correcteur veuille bien ne pas souffrir que cet auteur tourne en ridicule la nation dont vous sortez, c'est tout ce que je lui demande.

Ma sœur de Suède est enceinte, celle de Brunswic accouchera bientôt, ma belle-sœur les suivra de près : voilà les nouvelles de Berlin. Ajoutez à cela qu'aujourd'hui c'est jour de *ridotto*, qu'il fait grand froid, qu'il y a beaucoup de gens enrhumés, qu'on tousse beaucoup dans les églises : voilà tout ce que je puis vous marquer jusqu'à présent, vous priant de me croire avec beaucoup d'estime, ma chère sœur, etc.

Ayez la bonté de faire bien mes compliments au Margrave.

---

159. A LA MÊME.

Camp de la Mettau, 18 juin 1745.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis si accoutumé à vos injustices, que je ne dois pas trouver étrange que vous me chargiez d'accusations d'oubli.[a] Vous savez que j'ai pris congé de vous en partant de Berlin, et, depuis, j'ai été continuellement occupé; et, d'ailleurs, dans trois mois je n'ai pas reçu un mot de Baireuth. Pour moi, je ne vous accuse de rien, et je suis si persuadé que, malgré de petits nuages passagers, vous avez des bontés pour moi, que je me repose avec toute sécurité sur cette confiance. Mes frères se portent fort bien. Nous avons eu des orages et des pluies épouvantables. Je suis avec la plus haute estime, ma très-chère sœur, etc.

---

160. A LA MÊME.

Camp de Rusek, 8 juillet 1745.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous rends grâce de la part que vous prenez à nos heureux succès. Vous pouvez compter que je m'intéresse tout aussi sincèrement pour ce qui vous regarde. Mes frères se portent parfaitement bien. Nous avons ici douze volontaires suédois qui sont de très-jolies gens. J'espère que votre santé continuera de s'affermir à présent, vous priant de bien faire mes amitiés au Margrave, et d'être persuadée que je suis à jamais, avec toute l'estime imaginable, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Dans une lettre inédite, de la main d'un secrétaire, du camp de Rohnstock, 5 juin 1745, Frédéric avait fait à sa sœur une courte relation de la victoire de Hohenfriedeberg.

161. A LA MÊME.

Camp de Chlum, 21 juillet 1745.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je veux plutôt me fier à tout ce qu'il vous plaît de me dire d'obligeant que d'entrer en contestation, aimant mieux me flatter de ce que je désire que de m'en détromper. Vous n'entendrez pas dire à présent grand' chose de nous, car les armées ne font pas grand' chose de part ni d'autre. Je vous prie, ma très-chère sœur, de me croire avec de véritables sentiments d'estime, etc.

---

162. A LA MÊME.

Soor, 2 octobre 1745.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Nous venons de battre les Autrichiens, ou vos Impériaux, selon qu'il vous plaira de les nommer. Je crois qu'ils en auront tout leur soûl. Mes frères se portent fort bien. Nous pensons à présent à prendre des quartiers d'hiver. Adieu, ma chère sœur; je suis, etc.

---

163. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 19 octobre 1745.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je ne puis que vous réitérer ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire très-souvent. Mes sentiments sont toujours les mêmes, et je ressens en toutes les occasions la joie la plus vive de tout ce

qui peut vous arriver d'heureux. Cette dernière bataille met le comble à votre gloire. Puisse-t-elle augmenter de plus en plus! Personne ne s'y intéressera plus sincèrement que moi, qui vous accompagne sans cesse de mes vœux. Soyez-en persuadé, mon très-cher frère, aussi bien que de la parfaite tendresse et du respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau, mon très-cher frère, etc.

---

164. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Rohnstock, 29 octobre 1745.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous suis très-obligé de la part que vous prenez au succès de mes armes. Toute la famille est engagée à ce que la réputation de la nation se soutienne, et que l'univers entier apprenne que, malgré l'infâme trahison de nos indignes voisins,[a] nous avons battu les Autrichiens et les Saxons, et que l'on a eu encore assez de modération et de générosité pour ne point accabler les Saxons, mais qu'on leur laisse le temps de la réflexion, pour éviter leur destruction totale. Je suis avec bien de l'estime, ma très-chère sœur, etc.

---

165. A LA MÊME.

Potsdam, 30 décembre 1745.

MA CHÈRE SŒUR,

La part que vous prenez à tout ce qui regarde la reine de Hongrie me procure l'occasion de vous apprendre que nous venons de conclure la paix ensemble. Je me flatte, ma chère sœur, que

[a] Voyez t. III, p. 31 et suivantes.

cela vous sera d'autant plus agréable, que votre prédilection pour cette princesse ne se trouvera plus gênée par un reste de vieille amitié que vous me conserviez peut-être. Je profite de la même occasion pour vous souhaiter la nouvelle année avec beaucoup de prospérités, vous priant de me croire avec bien de l'estime, ma chère sœur, etc.

---

166. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 15 janvier 1746.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La paix que vous venez d'accorder à la reine de Hongrie est un événement des plus heureux, et je doute que toutes vos victoires vous fassent plus d'honneur que la modération que vous témoignez dans un temps où vous pouvez donner la loi. Quant à Sa Majesté Hongroise, je n'ai jamais eu de prédilection ni d'attachement particulier pour ses intérêts. Je rends justice à ses mérites, et je crois qu'il est permis d'estimer tous ceux qui en ont. Mon amitié et mon attachement pour vous, mon très-cher frère, n'en sont pas moins réels, et quoique vous me fassiez assez sentir combien vous les désavouez, j'aurai du moins par devers moi cette consolation que j'ai fait tout mon possible pour ne vous rien laisser à désirer là-dessus, ni sur la tendresse et le respect avec lequel je serai à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

167. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Potsdam, 29 mars 1746.

MA CHÈRE SŒUR,

Je n'ai jamais soupçonné votre cœur d'être le complice de tous les dégoûts que vous m'avez donnés depuis trois années. Je vous connais trop, ma chère sœur, pour m'y tromper, et j'en rejette tout le crime sur des malheureux qui abusent de votre confiance, et se font une joie maligne de vous commettre envers des personnes qui vous ont toujours aimée tendrement. Voilà ce que j'en pense, puisque votre lettre me donne l'occasion de vous le dire. Je vous plains de tout mon cœur d'avoir placé votre amitié si mal. Toute la terre connaît l'indigne caractère de cette créature dont je ne veux pas nommer le nom, de crainte de souiller ma plume. Vous êtes la seule qui êtes aveuglée sur son sujet. Sans comparaison, ma chère sœur, vous me revenez comme les cocus, qui sont toujours les derniers à savoir ce qui se passe dans leur maison, tandis que toute la ville parle de leur aventure. Pardonnez-moi si je vous offense en vous déchargeant mon cœur; mais après la lettre que vous venez de m'écrire, je ne pouvais plus me taire. Vous priant de croire que je n'en suis pas moins avec estime et tendresse, ma chère sœur, etc.

---

168. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 9 avril 1746.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je ne saurais vous exprimer, mon très-cher frère, quelle joie m'a causée la dernière lettre que je viens de recevoir de votre part. Vous y rendez justice aux sentiments que j'ai toujours eus pour vous; c'est tout ce que j'ai souhaité, et je ne désire rien avec plus d'ardeur que de vous faire connaître de plus en plus mon carac-

tère, qui est incapable de changement et de légèreté. Vous m'avez été plus cher que la vie, et plus je vous ai chéri et aimé, plus votre refroidissement m'a été sensible. Pardonnez si je vous parle à cœur ouvert; je n'ai plus retrouvé en vous depuis quelques années ce frère si adoré et si tendre pour moi. J'ai cru son amitié entièrement éteinte; j'en ai gémi, j'ai fait inutilement tous mes efforts pour tâcher de regagner son cœur. Mon chagrin m'a peut-être fait commettre des fautes; mais je me suis toujours aperçue, dans mon plus grand dépit, qu'au fond j'étais la même, que je prenais part avec chaleur à tout ce qui vous regardait, et surtout à cette gloire immortelle que vous vous êtes acquise. Je vous excuse, mon très-cher frère, en bien des choses; je suis informée de tous les bruits qui courent sur mon compte et sur celui de notre cour. On me fait beaucoup d'honneur en me traitant comme un enfant qui se laisse gouverner par un chacun, et auquel on fait accroire ce que l'on veut. Il y a longtemps que j'ai pris mon parti sur toutes les calomnies qui se débitent sur mon sujet. Il y a quelques années que Superville dirigeait tout ici, ensuite du Châtelet,[a] à présent la Burghauss; et si elle venait à me quitter un jour, ce serait quelque autre. Il faudrait m'exclure du commerce du monde, si je voulais mettre fin à de pareils raisonnements. Comme plusieurs personnes ont été assez de mes amies pour m'avertir de ce qu'on débite des gens qui me sont attachés, il faudrait que j'eusse été et que je fusse encore la plus simple des créatures pour n'avoir pas approfondi la vérité et pour me laisser duper après tant d'avis. Je sais qu'on m'accuse de faiblesse, d'une hauteur insupportable, d'une humeur intrigante, d'un penchant insatiable pour les plaisirs. Ces bruits couraient déjà à Berlin dans le temps que j'y étais, et je ne m'étonne point qu'un si beau portrait vous ait donné de l'éloignement pour moi. Ceux qui me connaissent peuvent juger s'il y a le moindre trait qui me ressemble dans cette belle peinture. Au reste, je veux vous faire un détail de ma façon de vivre et de penser. Je suis dans un âge, à présent, dans lequel on ne se soucie plus guère des plaisirs bruyants; ma santé, qui s'affaiblit journellement, ne me permet pas même d'en jouir beaucoup; je préfère une société de

[a] *Mémoires*, t. II, p. 313.

gens d'esprit à ce chaos de divertissements. Les souverains du monde ni les intrigues n'ont aucune part dans nos conversations: elles sont quelquefois enjouées, quelquefois sérieuses. Les sots qui n'y sont pas admis, poussés par la jalousie que leur causent les talents, veulent peut-être s'en venger aux dépens de notre petite société, et y donner des tours malins qu'elle ne mérite pas. Enfin, mon très-cher frère, il faut que moi et ceux qui sont autour de moi se soumettent au qu'en dira-t-on. Il suffit d'être bien en cour pour avoir des ennemis, et il suffit d'avoir des ennemis pour avoir des calomniateurs; c'est le cours du monde. J'espère, mon très-cher frère, que cette lettre vous détrompera entièrement sur mon sujet. Tant que je vivrai, j'en agirai franchement et sincèrement avec vous, et je croirais manquer à ce que je vous dois et à ce que je me dois à moi-même, si j'avais un autre procédé. Regardez tout le passé comme des vivacités qui, dans le fond, sont excusables quand on connaît mon cœur, et soyez persuadé que je ne vous donnerai jamais lieu de douter de la tendresse et du respect avec lequel je serai à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

169. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Potsdam, 16 avril 1746.

Ma chère sœur,

S'il y a eu du refroidissement entre nous, ce n'est assurément pas moi qui ai commencé, et c'est le mariage scandaleux de ces indignes créatures[a] qui a le premier jeté la pomme de discorde entre des parents qui se sont toujours tendrement aimés. Depuis, vous avez souffert qu'un faquin de gazetier d'Erlangen me déchirât publiquement deux fois par semaine; au lieu de le punir, on le laissa évader. Depuis, le Margrave eut une partialité

[a] Les deux demoiselles de Marwitz, dont l'aînée avait épousé le comte de Burghauss, et la cadette, Caroline, le comte de Schönbourg.

marquée pour tout ce qui est autrichien; et enfin, vous avez été vous-même pour faire mille soumissions à ma plus cruelle ennemie, la reine de Hongrie, dans un temps où elle méditait ma perte. Le corps de Grünne[a] a passé auprès de Baireuth, et si vous aviez eu encore un reste d'amitié pour une mère respectable et pour votre famille, n'auriez-vous pas écrit un mot d'avertissement sur ce qui se tramait? Mais non, cette créature que je ne puis nommer sans que le sang se tourne dans mon corps, cette Médée fut préférée à tout; et comme elle ne respire que la vengeance, elle vous entraîna dans ses sentiments. Si vous étiez impartiale dans ce moment, vous ne trouveriez point étrange que tant de procédés choquants m'aient refroidi. Tout autre que moi en serait peut-être venu à des éclats; mais je n'ai jamais oublié que vous êtes ma sœur, et que je vous ai tendrement aimée. Je ne me suis plaint de vous à personne. Toute l'Allemagne, qui a été le témoin des injures que vous me faisiez, a été aussi le témoin de la modération dont je ne suis jamais sorti. Ne vous mettez, je vous prie, aucune chimère dans l'esprit sur ce que l'on dit de vous. Ce que je puis vous assurer, c'est que je suis d'une délicatesse extrême là-dessus, et que celui qui voudrait s'expliquer de vous en termes trop peu respectueux serait très-mal reçu.[b] Personne ne condamne vos plaisirs; au contraire, on vous en souhaite encore davantage, avec tous les agréments de la vie que vous pouvez désirer. On vous souhaite beaucoup de gens d'esprit et dignes de vous amuser; mais on souhaite en même temps en enfer et à tous les diables de maudites pestes qui vous brouillent avec tous vos parents, et que j'écorcherais sans scrupule, moi qui ne suis point cruel. Enfin, ma chère sœur, on ne vous prend encore ni pour ambitieuse, ni pour intrigante, et ceux qui vous ont donné ces caractères vous les ont prêtés par

a Voyez t. III, p. 148—152.

b La Margrave suivit un tout autre principe. Dans le tome II de ses *Mémoires*, p. 276 et 277, elle reproduit avec complaisance le portrait fort peu avantageux que Superville lui avait tracé de Frédéric en 1738, et, p. 298, 299, 301, 302 et 303, elle s'exprime avec beaucoup d'aigreur sur le compte de son frère, à qui elle avait pourtant les plus grandes obligations dans ces mêmes années 1738, 1739 et 1740, où elle le critiquait si amèrement. Voyez ci-dessus, p. 64.

libéralité; mais à Berlin, personne n'a pensé ainsi. Enfin, après tout, quand vous me poussez à bout, que vous ne me témoignez ni amitié, ni égard, ni la moindre considération, il est bien naturel alors qu'on se refroidisse. On ne peut aimer que ceux qui nous aiment, et les chagrins qui nous viennent de parents chéris sont toujours ceux auxquels nous sommes le plus sensibles. Je ne vous ai point offensée, je n'ai nul reproche à me faire, et malgré tout ce qui s'est passé, je vous aime encore. Je vous prie, ma chère sœur, d'en être persuadée, et qu'il ne tiendra jamais à moi que je ne sois toujours, ma très-chère sœur, etc.

---

170. A LA MÊME.

Potsdam, 22 avril 1746.

Ma chère sœur,

Je suis bien aise d'apprendre que votre santé se remet. Je me flatte qu'elle deviendra plus raffermie à l'avenir qu'elle ne l'a été, et que le bon tempérament prendra le dessus. Je m'intéresse toujours personnellement à ce qui regarde votre personne, ne confondant jamais des choses étrangères avec l'amitié. Les assurances que vous me donnez de la vôtre, ma chère sœur, me sont trop agréables pour que je ne fasse pas tout mon possible pour devenir crédule. Je fais des efforts pour m'étourdir sur le passé, afin que je puisse me livrer entièrement à mon penchant et vous témoigner dans toutes les occasions comme je suis, ma chère sœur, etc.

---

171. A LA MÊME.

Potsdam, 10 mai 1746.

Ma chère sœur,

J'éprouve que l'on est facilement persuadé quand on a envie de l'être, et mon cœur, qui plaide pour vous, vous trouverait innocente, quand même mon esprit vous trouverait coupable. La peine que vous prenez de vous excuser me suffit, et je suis charmé de retrouver une sœur dans la place d'une ennemie. Ce sera la dernière fois que je vous écrirai sur une matière qui m'est si odieuse, que je suis charmé d'en effacer les traces de ma mémoire. Je pars dans quelques jours pour Pyrmont; je passerai par Salzthal, où je m'arrêterai quelques jours auprès de ma sœur, après quoi je commencerai mon carême. A mon retour, la Reine douairière viendra à Charlottenbourg, où je ferai ce que je pourrai pour lui faire passer le temps agréablement. De là nous irons à Oranienbourg, où nous vivrons sur les crochets de mon frère de Prusse, et de là toute la compagnie se rendra à Rheinsberg, chez mon frère Henri. [a] Je suis avec bien de l'estime et de l'amitié, ma très-chère sœur, etc.

---

172. A LA MÊME.

Potsdam, 18 juillet 1746.

Ma très-chère sœur,

Je suis bien aise de vous voir aux amusements; c'est un signe que votre santé vous permet de jouir des plaisirs. Je n'ai point entendu chanter Hasse, mais je connais son goût, qui est admirable. Carestini est un chanteur passé, et la Faustine aussi. Pour Salimbeni, [b] c'est ce qu'il y a presque de meilleur à présent; il

[a] Voyez t. XXVI, p. xiv et 89.
[b] Voyez t. X, p. 168.

chante avec une grâce infinie, un goût et une finesse qui ne se trouvent guère. Nous aurons cet hiver l'opéra de *Scipion* et de *Cajo Fabricio;* j'espère que les décorations et les habillements y répondront. La fête de Charlottenbourg a été un peu dérangée;[a] mais le mal est tout réparé à présent. Nous avons été à Oranienbourg et à Remusberg, où nous avons fait tout ce que nous avons pu pour amuser la Reine. Je pars dans huit jours pour faire une tournée en Silésie. Vous avez trop de bonté de penser à ma goutte; elle m'a laissé une enflure aux jambes qui me déplait beaucoup. Quand l'âge s'avance, il ne faut pas s'étonner à la vue des infirmités qui l'accompagnent. Je vous prie, ma chère sœur, de me croire avec toute la tendresse possible, etc.

---

173. A LA MÊME.

Potsdam, 22 août 1746.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise de savoir que vous vous divertissez si bien à Baireuth. Vous faites le mieux du monde en préférant le parti de la gaîté à celui de la tristesse. Pour moi, je suis revenu malade de Silésie, ayant pris les hémorroïdes avec beaucoup de douleurs, et m'étant donné une entorse à la jambe. Hier on m'a fait une bonne incision; mais, malgré tous mes maux, je suis tranquille et gai; c'est le meilleur antidote contre les chagrins et contre les douleurs. Je vous souhaite mille satisfactions, ma chère sœur, vous priant de me croire à jamais, etc.

---

[a] Frédéric écrit à la Margrave dans une lettre inédite du 1er juillet : « La « Reine a été à Charlottenbourg; le feu a pris aux chambres des domestiques, « et nous avons été obligés de quitter ce lieu pour faire réparer la maison. »

174. A LA MÊME.

Potsdam, 1er novembre 1746.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien mortifié d'apprendre que vous êtes si souvent incommodée; je me flatte cependant que cela n'aura aucunes mauvaises suites. Vous avez toujours des miracles à Baireuth: tantôt des chiens verts, tantôt des monstres extraordinaires, des bagues qui font tourner des épées, des canons qui seuls font plus que dix autres. Je crois que votre général fera bien de travailler pour l'arsenal de Nuremberg; il ne pourra jamais trouver de meilleurs chalands que les bourgmestres et les syndics de cette bonne ville. Nous sommes ici dans un goût plus simple; nous adoucissons les amertumes de la vie par des divertissements et des plaisirs unis, et sans trop de fracas. Mon frère Ferdinand va à la chasse pour toute la famille; je m'amuse avec l'étude, la musique, l'architecture, le jardinage et toutes sortes d'occupations agréables, et je me prépare à rentrer en ville vers l'hiver, dans un mois d'ici. Nous aurons de bons comédiens qui nous arrivent de Paris, et l'on jouera l'opéra de *Cajo Fabricio* et d'*Arminius*.

Je souhaite d'apprendre bientôt de bonnes nouvelles de votre santé, vous priant de me croire avec une parfaite amitié, ma chère sœur, etc.

---

175. A LA MÊME.

Potsdam, 16 novembre 1746.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Les assurances de votre amitié me sont toujours chères; que ce soit par un principe de singularité ou par imitation de la mode, peu m'importe; pourvu que vous me vouliez du bien, et que ce soit sincèrement, cela me suffit. Pour moi, suivant les principes

de l'ancienne bonhomie allemande, je me sens porté à aimer mes parents, quand même quelquefois je les vois rebéquer. Je crois que vous êtes à présent à Baireuth, dans le centre des arts et des plaisirs; nous en avons quelques-uns ici; mais je suis bien loin de croire que les arts languissent en France; c'est le lieu de l'Europe où ils trouvent le plus d'encouragement. On a composé vingt nouvelles comédies et tragédies, à Paris, pour les noces du Dauphin, tandis que nous n'en avons pas une en Allemagne. Nous sortons de la barbarie, et nous sommes encore au berceau; mais les Français ont déjà fait du chemin, et ils ont surtout plus d'un siècle d'avance en toute sorte de succès. J'ai un habile graveur,[a] à Berlin, qui fait de beaux tableaux au pastel; je prendrai la liberté de vous en envoyer un, pour voir s'il vous accommodera. J'attends de Paris des peintres et des sculpteurs pour l'Académie; mais ils ne sont point arrivés encore, et ces peintres ne sont que pour l'histoire. Nous avons reçu un admirable décorateur qui s'appelle Bellavita, et nous attendons encore l'Astrua,[b] très-bonne chanteuse. Tout cela sont des étrangers, et s'ils ne forment pas des élèves de notre nation, il en sera comme du temps de François Ier, qui fit venir les arts d'Italie en France, mais qui n'y fructifièrent pas. Ma sœur de Brunswic est heureusement accouchée: celle de Suède s'est mise dans le cas d'imiter son exemple, ce qui nous promet encore un ample népotisme.

On se prépare à de grandes fêtes dans notre voisinage; les Saxons vont marier un prince et deux princesses. Nous en ferons peut-être davantage ce carnaval, mais à coup sûr avec moins de cérémonie. Je vous souhaite la continuation de la bonne santé dont vous paraissez jouir, vous priant de me croire avec une sincère tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] George-Frédéric Schmidt. Voyez t. XIX, p. 18.
[b] Voyez t. X, p. 168.

176. A LA MÊME.

Berlin, 5 décembre 1746.

Ma très-chère sœur,

Je prends la liberté de vous envoyer une étoffe tissue et ourdie à Berlin; comme c'est une des premières qui se soient faites dans cette nouvelle fabrique,[a] j'ai cru que sa nouveauté la rendrait moins indigne de vous être présentée. Je souhaite, ma chère sœur, que votre santé se rétablisse promptement, pour que vous puissiez profiter des plaisirs du carnaval, vous priant de me croire avec estime, ma très-chère sœur, etc.

---

177. A LA MÊME.

Berlin, 8 décembre 1746.

Ma chère sœur,

Je suis bien aise de savoir votre santé remise à présent. Il faut espérer que la dissipation achèvera de vous guérir. Il a passé par ici un émissaire de Danemark qui va à Dresde, à Baireuth et à Brunswic, pour enrôler des musiciens pour Copenhague. Je vous avertis de son dessein, pour qu'il ne vous enlève pas vos sujets, ma chère sœur. On dit que ce nouveau roi aime le plaisir, et qu'il prend en tout le contre-pied de Christian son père. Je me recommande à la continuation de votre précieuse amitié, vous priant de me croire avec une estime pleine de tendresse, ma chère sœur, etc.

---

[a] Probablement la fabrique de velours de J.-E. Gotzkowski. Voyez *Geschichte eines patriotischen Kaufmanns*, p. 10 et suivantes, et notre t. IV, p. 3.

178. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 25 *(sic)* décembre 1746.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je ne saurais vous exprimer quelle joie m'ont causée vos deux dernières lettres, aussi bien que la belle pièce d'étoffe que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je regarde l'une et l'autre comme une marque de votre amitié, et j'y suis si sensible, que je puis dire avoir ressenti en cette occasion toute la force de celle que j'ai pour vous. Soyez persuadé, mon très-cher frère, de ma parfaite reconnaissance, et que je m'efforcerai de mériter de plus en plus vos bontés. Elles seules ont fait le bonheur de ma vie pendant un temps; leur perte m'a causé un si violent chagrin, que je m'en ressens encore; mais je vois à présent que vous vous souvenez quelquefois de moi, et vous m'en assurez si obligeamment, que cela seul peut me rendre la vie. Je ne finirais jamais, si je voulais m'étendre sur ce sujet, et j'aime mieux le finir que de m'expliquer trop faiblement. Je suis fort surprise que la manufacture d'étoffes, à Berlin, ait fait en si peu de temps de si grands progrès; c'est un avantage considérable pour le pays, et si elle continue comme elle a commencé, elle aura beaucoup de débit. On a déjà voulu nous débaucher quelques-uns de nos virtuoses en Danemark; mais j'ai eu le temps d'y mettre ordre. Je ne crois pas que ceux de Berlin voudront changer de sort; ils sont si bien, qu'ils feraient très-mal de quitter. Zaghini[a] est meilleur que jamais à présent, étant guéri par miracle de plusieurs maux très-dangereux dont l'un aurait suffi pour l'envoyer à l'autre monde, ayant eu un ulcère dans les reins, un commencement d'hydropisie, et la pierre. Stefanio devient aussi excellent; le pauvre diable n'avait jamais appris selon les règles, ce qui était cause qu'il n'avait pas deux tons égaux; j'ai eu la patience de lui faire faire un an de suite le solfége; il chante à présent le contralto, qu'il a plus fort que Zaghini, et tous les tons clairs et égaux. La cour de Danemark est fort changée depuis la mort du Roi. La Reine a perdu toute son autorité, dont à la vérité elle

[a] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 260.

avait abusé; mais le jeune roi l'a maltraitée à un point qui le rend très-condamnable. Elle est reléguée à une maison de plaisance où il ne la voit point, et il en agit fort mal avec ses frères, auxquels il a ôté jusqu'aux présents que le feu roi leur avait faits. J'ai pris la liberté, mon très-cher frère, de vous envoyer, il y a quelques postes, des boudins. S'ils sont de votre goût, je ne manquerai pas de les réitérer. Je me recommande encore à votre précieux souvenir, et suis avec tout le respect et la tendresse imaginable, mon très-cher frère, etc.

---

179. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Berlin, 23 *(sic)* décembre 1746.

MA CHÈRE SŒUR,

Je suis bien aise que l'étoffe que j'ai pris la liberté de vous envoyer vous ait fait plaisir; c'est l'unique but que je me suis proposé. Vous me dites des choses si obligeantes sur votre amitié qui renaît des cendres, qu'elles tirent un voile sur cet intervalle où ce beau feu paraissait éteint. Je souhaite que sa durée ne soit plus altérée par aucun intervalle fâcheux, et que la voix du sang soit plus forte en vous que les illusions d'une aveugle amitié. C'est les vœux que je fais pour ma nouvelle année; pour vous, ma chère sœur, il n'est aucun contentement, aucune prospérité que je ne vous souhaite, avec une santé assez robuste pour en jouir. Je passe ici ma vie fort doucement et fort agréablement: les spectacles, la bonne société et l'étude font entre eux le partage de ma journée. Il y a beaucoup d'étrangers ici, et il en arrive encore tous les jours. Graun a fait l'opéra de *Cajo Fabricio,* qui est son chef-d'œuvre. Il en fait à présent un pour le jour de naissance de la Reine douairière, qui est traduit du français; ce sont les *Fêtes galantes;* il y a beaucoup de chœurs, de ballets et de pompe dans ce morceau, ce qui fera un divertissement convenable pour la célébrité du jour auquel on le destine. Je vous de-

mande pardon de vous entretenir de ces billevesées, et je finis, pour ne vous point ennuyer davantage, en vous priant de me croire avec une parfaite tendresse, ma chère sœur, etc.

---

180. A LA MÊME.

Berlin, 31 décembre 1746.

Ma chère sœur,

Je vous ai promis un portrait en pastel de Schmidt. Je m'acquitte de cette dette, et je vous l'envoie. Schmidt se plaint de ce que je l'ai trop pressé. C'est à vous à juger si l'ouvrage est digne de vous être envoyé, ou si vous le trouvez inférieur à sa réputation.

Je ne puis vous mander de nouvelles d'ici, sinon que toute la famille se porte bien, et se divertit de son mieux. Je suis avec beaucoup d'estime, ma très-chère sœur, etc.

---

181. A LA MÊME.

Berlin, 17 janvier 1747.

Ma très-chère sœur,

Ce n'est pas toujours l'affluence du monde qui fait le plus de plaisir dans les fêtes, mais le choix de la bonne compagnie. Je crois que vous êtes bien pourvue de ce côté-là, et que vous pouvez ainsi passer votre carnaval fort agréablement M. de Bassewitz s'est encore signalé ici avant que de partir. Valori parlait de danse à la cour de la Reine, et disait que la Dubuisson, qu'on avait trouvée assez mauvaise à Berlin, était à Baireuth; sur quoi une petite voix de fausset se fait entendre parmi la foule : « Vous

en avez menti, monsieur; tout est admirable à Baireuth.» On cherche le champion, et avec bien de la peine on le trouve monté sur les pointes de ses deux pieds, et prêt à prendre le ministre français par la crinière. Le Don Quichotte mecklenbourgeois eut de la peine à calmer ses emportements, et pour ne plus voir une ville qui lui était devenue odieuse depuis qu'on y avait mal parlé de la Dubuisson, il est parti tout de suite. J'attends le portrait que vous avez la bonté de m'envoyer,[a] pour l'admirer et pour vous en faire mes remercîments, vous priant de me croire avec une parfaite estime, ma chère sœur, etc.

---

182. A LA MÊME.

Potsdam, 3 février 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Notre carnaval vient de finir, et nous avons eu plus de monde que nous n'en aurions voulu, si l'on avait eu le choix. Le prince d'Anhalt a honoré les spectacles de beaucoup d'assiduité et de sa rébarbative présence. Nous avons encore le marquis de Paulmi,[b] fils de d'Argenson qui vient d'être congédié, beaucoup de comtes et de nobles de l'Empire, du Danemark, de Pologne, et un mylord Dromlardine, et beaucoup d'autres que je n'ai pas été fort curieux de connaître. Nous avons reçu un admirable comédien, nommé Rosembert. Quant à la gentille pucelle que j'attends, on m'assure d'en trouver une à peu près pareille à ce que je demande, et c'est déjà beaucoup. Notre peuple de théâtre s'est augmenté de la sœur de la Barberina, de la sœur et du beau-frère de Lani,[c] et nous attendons l'Astrua pour le mois de mars, où je donne une pastorale à la Reine douairière, à son jour de naissance, les *Fêtes galantes*, traduites du français. Bellavita fait

[a] C'était une copie d'après van Dyck, faite par la Margrave elle-même.
[b] Voyez t. XI, p. 121, et t. XXII, p. 159, 165 et 167.
[c] Voyez ci-dessus, p. 122.

les décorations, et tous nos artistes, musiciens, baladins, comédiens, chapons et poulardes, concourent à rendre ce spectacle brillant. Mon bon et gros voisin prépare, en attendant, des fêtes pour le mariage de ses enfants; il engagera la Saxe chez le juif pour faire une belle dépense. Son jésuite radote, sa femme a des maux de mère, et son petit-maître est à lier. D'ailleurs, ce sont les meilleures gens du monde;[a] mais comme ce sont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais, je ne me mêle pas de leurs affaires, et je me contente de vous réitérer les assurances de la parfaite tendresse avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

183. A LA MÊME.

(Potsdam) ce 24 (février 1747).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous prenez une part trop obligeante à ce qui me regarde. Je suis bien aise que vous vous intéressiez à ma personne, mais je serais au désespoir si ce souci pouvait altérer votre santé. La mienne va beaucoup mieux, et je ne ressens plus rien de l'accident qui m'est arrivé il y a quatre semaines;[b] mais mon corps est attaqué par tant d'ennemis, que je suis toujours obligé de faire quelque sortie sur eux; tantôt c'est la goutte, tantôt les hémorroïdes, et tantôt la gravelle. Vous sentez bien que, entre tant de maux, on n'est guère dans une situation tranquille. Mais c'est vous ennuyer par des détails d'infirmités que je me dois cacher à moi-même pour les oublier. La Reine notre chère mère a été malade d'un rhume de fluxion; mais heureusement ce mal est presque passé. Vous avez beaucoup gagné, ma chère sœur.

[a] Ces mots semblent être une réminiscence de l'*Épître* de Clément Marot *au Roi, pour avoir été dérobé*, vers 12 :

Au demeurant, le meilleur fils du monde.

[b] Voyez t. I, p. XLV; t. XXII, p. 164; t. XXIII, p. 357; et t. XXVI, p. 95.

en différant les noces de ma nièce; il n'y a que du bien à ce délai, et cela donnera le temps à son très-cher époux de tirer sa poudre aux moineaux et de perdre son premier feu.* Je connais ce Tornaco dont vous me parlez pour le premier fou de l'Europe; c'est le plus grand bavard de toute l'armée autrichienne. Puisse le ciel vous en délivrer! J'ai ici Algarotti, qui enfin fixe son état, et s'engage à mon service. L'acquisition est bonne, et me procure toutes sortes d'agréments pour mon particulier. J'ai honte de vous ennuyer plus longtemps. Je vous prie, ma chère sœur, de me continuer votre précieuse amitié, et d'être persuadée de la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

184. A LA MÊME.

Potsdam, 2 mars 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu le tableau que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai été bien fâché de voir que le voyage en avait terni une partie des beautés; cependant il en reste assez pour voir qu'il est de la main d'un grand peintre. C'en est trop pour vous, ma chère sœur; vous ne devriez pas réunir tant de talents différents sur la même tête. Je crains que cette peinture ne fasse du tort à votre santé; une attitude courbée ne convient guère aux obstructions. Croyez-moi, la santé est tout ce que nous avons de plus précieux dans ce monde. Il y a l'infini entre un homme malade et un autre qui se porte bien; j'en fais la malheureuse expérience. On pense faiblement, on travaille mal, et on agit inférieurement à tout cela, quand un petit viscère se détraque, ou quand une petite soupape refuse de faire son devoir. Nous sommes bien peu de chose, nous ne tenons à la vie que par un cheveu, et, à nous entendre, on dirait que la nature nous a pourvus de corps d'airain. Nous tirons tout le parti de notre machine que nous pouvons, et

* Voyez t. IX, p. 7.

notre imagination, qui bat la campagne et court se précipiter dans l'avenir, embrasse des siècles entiers, et laisse loin derrière elle un corps languissant qui se traîne et périt. Horace a bien eu raison de dire : [a]

O Postume! le temps passe;
Pourquoi dans un si court espace
Renfermer de si longs projets?

Je m'égare un peu dans la morale, et je crains bien que vous direz qu'Horace est un sot dans ma bouche. Pour passer à des objets plus gracieux, je vous dirai que j'ai entendu les airs des *Fêtes galantes*, qui sont charmants; la Masi y chantera, l'Astrua n'arrivera qu'à la fin d'avril. Il nous arrive un sculpteur de Paris, nommé Adam, qui est un des meilleurs de ce siècle, et j'attends encore un peintre qui ne lui est point inférieur par ses talents. Je passe ainsi ma vie, partageant mon loisir entre les arts, ayant du goût pour tous, et ne donnant l'exclusion à aucun.

Je vous prie, ma chère sœur, de me croire avec la plus parfaite amitié, etc.

---

185. A LA MÊME.

(Potsdam) ce 19 (mars 1747).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis très-fâché que vous souffriez toujours. J'espère à présent sur le printemps, et je me flatte que la bonne saison ramènera votre santé avec les fleurs et les feuilles. La visite de la cour de Würtemberg ne sera pas arrivée à propos, car on n'aime guère le grand monde lorsqu'on souffre, et la duchesse de Würtemberg est elle seule capable de donner la fièvre et de faire venir des transports au cerveau aux personnes les plus saines. Je vous plains de tout mon cœur de vous voir assaillie par cette furie. Il est étonnant que ce monstre féminin ait pu engendrer quelque

[a] *Odes*; liv. II, ode 14, v. 1 et suivants.

chose d'aussi passable que ses fils. Quant à l'aîné, je ne me flatte point qu'il filera un amour parfait avec ma nièce, et je crois que tout le temps que vous gagnez par le renvoi de leur noce est autant de temps de pris sur sa constance. Pour ce qui regarde son caractère, il m'est assez connu. J'ai espéré qu'il se changerait peut-être; mais il est devenu son maître dans un âge où proprement commence l'éducation des jeunes gens.[a] Il a trouvé toute une cour de flatteurs et de complaisants, séducteurs dangereux et capables de corrompre des cœurs plus affermis dans la vertu que le sien ne pouvait être. Enfin toutes les circonstances ont conspiré ensemble pour contribuer à ses égarements. Je ne sais comment je retombe toujours dans ces moralités ennuyeuses, et que vous condamnez avec justice. Plus nous faisons des réflexions, plus nous devenons malheureux; la raison et la prévoyance ne sont utiles que pour la société, et les hommes qui en font usage sont comme le phénix,[b] qui se blesse pour nourrir ses petits. Les Français font fort bien de s'amuser avec leurs pantins; tout un détachement en est arrivé à Berlin; mais ces frivoles bagatelles n'ont pas encore fait une impression assez vive sur le public, et j'avoue, à la grande confusion de ma patrie, que le goût des belles choses n'y est pas cultivé au point d'accorder aux pantins l'estime qui leur est due. Peut-être parviendrons-nous à ce goût raffiné, à force d'y réfléchir avec toute la profondeur qu'exige la gravité de cette matière.

En vérité, ma chère sœur, je suis confus des pauvretés dont je vous entretiens; je m'égare, en vous écrivant, par le plaisir que j'ai à m'entretenir avec vous, et comme les plus courtes sottises sont les meilleures, je finis ma lettre en vous priant de me croire avec tendresse et estime, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. IX, p. 121 et 122.
[b] Ou plutôt le *pélican*.

186. A LA MÊME.

Potsdam, 7 avril 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire à mon retour de Berlin, où nous avons célébré les vigiles du jour de naissance de la Reine douairière par un opéra qui a eu tout le succès qu'on peut attendre, tant pour la musique, les voix, les ballets, les danseurs, les décorations, et la *comparsa*. Je me flatte, ma très-chère sœur, que votre santé ira mieux à présent, et que la petite Vénus, qui va dans sa quatorzième année, n'aura point souffert d'injure à sa beauté par une maladie qui en fane la fleur. Je crois, comme vous dites, que l'envie a un peu mordu sur Algarotti, et que l'on a grossi ou falsifié des choses qu'il peut avoir dites très-innocemment. Il s'est engagé ici sur le pied de chambellan,[a] et j'en suis très-content, car, quant à l'esprit, j'aurais peine, dans toute l'Europe, de trouver mieux que lui. Nous avons aussi fait l'acquisition d'un grand peintre, dont vous connaissez le nom sans doute: c'est Charles Vanloo, qui vient ici pour notre Académie de peinture. Je connais la *Naissance de Clinquant*,[b] dont vous avez la bonté de me parler; on attribue cet ouvrage à un jeune avocat dont j'ai oublié le nom. Je ne voudrais point jouir de la santé, si je devais l'acquérir à vos dépens; cette guérison de mon corps se ferait aux dépens du repos de ma vie, et je me soumets avec docilité à ce que le sort ordonne de moi. Cependant cela va mieux à présent, et j'espère d'être tiré d'affaire en grande partie pour cette fois-ci. M. de Ginkel[c] est à l'extrémité, et l'on dit qu'il ne saurait en revenir. Ce sera un bon et honnête homme de moins dans le monde. Conservez-moi votre amitié, ma très-chère sœur; soyez persuadée que j'en sens tout le prix, que j'en fais tout le cas imaginable, et

[a] Voyez t. XVIII, p. IX, et p. 57, n° 41.

[b] Satire contre Voltaire, intitulée: *La Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope, conte allégorique et critique* (par Godard d'Aucourt). Paris, 1744, in-12.

[c] Le baron Reinhard van Reede de Ginkel, général hollandais, envoyé des États généraux à la cour de Berlin, mourut dans cette ville le 25 avril 1747, à l'âge de soixante-dix ans.

que vous éprouverez en moi un retour bien réciproque des sentiments tendres et pleins d'estime avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

187. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 10 mai 1747.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je n'ai pu me résoudre de partir sans vous assurer encore, mon très-cher frère, de mon tendre attachement. J'espère que le silence que je serai obligée de garder pendant ma cure ne vous empêchera pas de penser quelquefois à une sœur qui vous est entièrement dévouée. Je prends la liberté de vous adresser une nouvelle façon d'écritoire, sortie de l'imagination de quelques petits-maîtres français. Quoi qu'il en soit, c'est la mode à présent de n'écrire que sur du papier bigarré, et avec les encres qui y appartiennent. Je souhaite que cette bagatelle vous amuse quelques moments, étant avec toute la tendresse et le respect imaginable, mon très-cher frère, etc.

---

188. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Potsdam, 20 juin 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous voyez par le papier de ma lettre[a] que j'ai reçu la galanterie que vous m'avez faite, et que j'emploie ce même papier à vous en témoigner ma reconnaissance. Tout ce qui me vient de votre part, ma très-chère sœur, me fait un plaisir sensible; c'est

[a] Elle est écrite sur une feuille de papier à lettre grand in-8, dont les quatre pages sont bordées d'une guirlande de petites fleurs bleues.

une marque de votre souvenir, c'est une attention, c'est enfin un reste d'un vieille amitié qui fit les délices de ma vie. L'écritoire se ressent de la gentillesse des Français, qui donnent un air de galanterie et de certaines grâces aux choses qui, chez d'autres nations, ne seraient que ridicules. Je suis fort fâché de vous savoir au Carlsbad à cause de maladie. Je voudrais que ce ne fût que pour vous divertir. Je ne demande aucune réponse à ma lettre; je souhaite que les eaux vous fassent mille biens, et que Finette[a] vous fasse souvenir de Berlin. Je viens de finir ma course militaire à Magdebourg; j'en ai encore une à faire à Stettin; après quoi j'inviterai la Reine douairière à Charlottenbourg, où je lui donnerai quelques fêtes, et où l'Astrua remplira son coin. Cette chanteuse est réellement surprenante; elle fait des arpeggios comme les violons, elle chante tout ce que la flûte joue avec une agilité et une vitesse infinie. Jamais la nature, depuis qu'elle se mêle de fabriquer des gosiers, n'en a fait de pareil. Cette femme, avec tous ses talents et sa belle voix, a encore le mérite d'être très-raisonnable, bonne et sage; il est bien rare de trouver tant de perfections ensemble. A présent, on est dans l'ivresse des fêtes à Dresde. Ce sont de doubles noces qui demandent une double dépense; mais je ne troquerais pas ma vie simple et ma solitude de Sans-Souci contre l'ennuyeux tumulte et le frivole clinquant de leurs magnifiques banquets. Ce n'est pas dans la cohue qu'on trouve la bonne compagnie, ni on ne trouve le plaisir quand on court après; ce libertin vient s'offrir lui-même, mais il échappe à qui le poursuit. Ce plaisir est pour ceux qui ont le bonheur de vous approcher, de vous voir et de vous entendre. Pour nous, qui en sommes exclus, il ne nous reste qu'à vous faire souvenir que nous sommes encore au monde, et, en mon particulier, à vous assurer combien je vous estime, je vous aime, et je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Mademoiselle de Tettau. Voyez t. XVII, p 216 et 244: t. XVIII, p. 148 et 149.

189. À LA MÊME.

Sans-Souci, [a] 26 juillet 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis charmé d'apprendre par vous-même que les eaux de Carlsbad vous ont fait du bien. C'est ce qui m'intéresse principalement, par la part que je prends à tout ce qui vous regarde. J'espérais que ma lettre précédente vous aurait encore trouvée aux bains, et que peut-être l'envie vous aurait pris de pousser outre et de venir jusqu'ici. Je me représente parfaitement les originaux de toute espèce qui ont été aux bains. Pour ces femmes à plusieurs maris, ce sont, ne vous déplaise, les plus prudentes du sexe; elles se pourvoient de bonne heure, pour ne point être exposées à la viduité après la mort de celui de leurs maris dont elles portent le nom. Vous autres dragons de vertu, à peine pouvez-vous soutenir l'idée de coucher avec un mari; mais ces femmes aguerries étendent la sphère de leur activité, et elles servent à beaucoup, au lieu que vous ne vous fixez scrupuleusement qu'à une seule personne. Ces dames ont encore un avantage comme philosophes : elles veulent s'assurer de la connaissance de la nature par plusieurs expériences faites sur divers sujets, et c'est, sans contredit, la bonne manière pour s'instruire; au lieu que, se bornant à une simple expérience, on n'ose décider sur aucun cas. C'est un crépuscule entre l'ignorance et le savoir, un état non décidé, et je m'étonne comment cette espèce de vertu a pu pénétrer de la zone glaciale jusqu'en la zone tempérée où nous vivons. Je vous demande pardon, ma chère sœur, de soutenir un sentiment aussi contraire au vôtre; je prêche la morale d'Épicure, et vous pratiquez celle de Zénon. J'attends avec impatience le retour de Finette; elle sera bien questionnée, je vous en réponds, m'intéressant toujours tendrement à ce qui vous regarde, et étant avec une parfaite estime, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] Frédéric avait inauguré ce palais le 1er mai 1747, et il en a fait la description dans son *Épître à d'Argens*, t. XI, p. 41—46. Voyez aussi t. X, p. XIII; t. XXII, p. 199; t. XXVI, p. 68 et 556.

190. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 4 août 1747.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Si je ne suivais que mon empressement et ce penchant secret qui m'attire vers vous, il y aurait déjà longtemps, mon très-cher frère, que j'aurais contenté le désir que j'ai de vous revoir et de vous réitérer toute l'étendue de ma tendresse. Je voudrais que ma santé délabrée se prêtât tant soit peu aux instigations de mon cœur; je volerais sur-le-champ pour accomplir mes vœux. Mes infirmités opiniâtres ne me permettent pas de me flatter d'un si grand bonheur.[a] Je craindrais même de vous être à charge. Quelle satisfaction pourrait vous causer un squelette ambulant, tourmenté de mille maux, qui ne se trouve bien que quand il souffre moins. Un souffle, une goutte de rosée dérange en un instant tout ce que l'art a pu opérer dans un long espace. Voilà mon portrait en deux mots. Vous voyez, mon très-cher frère, combien il est peu aimable. A ce qu'il me paraît, le détail que j'ai eu l'honneur de vous faire des femelles du Carlsbad a donné matière à votre morale épicurienne. Je ne puis tirer grande gloire de ma vertu. Je suis d'opinion que cette qualité ne consiste qu'à résister aux tentations. Comme je n'y suis point exposée, et que je possède l'attribut de n'y point être susceptible, je ne puis tirer vanité d'un mérite inné avec moi. Rien ne me fait plus de plaisir qu'un bel opéra; mes oreilles communiquent les doux accents de la voix jusqu'au fond de mon cœur. Un beau jardin, de magnifiques bâtiments charment mes yeux. Mais si de pareils plaisirs pouvaient faire tort à mon honneur, je m'en priverais. Je conclus de là que, pouvant jouir de tant de sortes de satisfactions innocentes, on peut fort bien se passer de celles qui nous sont défendues, ou du moins vaincre des passions auxquelles on attache une espèce d'infamie quand on les satisfait. Pour moi, je me pique de constance, et rien ne sera jamais capable d'étouffer dans mon cœur les sentiments d'amitié et de tendresse que j'ai pour

[a] La Margrave surprit son frère en arrivant à Potsdam le 15 août.

un si cher frère, qui sont aussi innés en moi que mon insensibilité peu platonicienne, étant avec tout le respect imaginable, mon très-cher frère, etc.

191. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Charlottenbourg, 5 août 1747.

Ma très-chère sœur,

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir par les sentiments d'amitié que vous m'y témoignez, et auxquels je suis sensible, je vous assure, on ne saurait davantage. Je ne suis pas aussi satisfait de ce qui regarde votre santé, et je voudrais, ma très-chère sœur, que, après avoir éprouvé de tant de remèdes, vous en trouvassiez un, à la fin, qui vous soulageât. Je me suis servi l'année passée des eaux de Pyrmont; mais elles ont pensé me devenir funestes, et elles ont fait des effets contraires à la plupart des personnes qui s'en sont servies en même temps que moi.

La Reine est ici depuis mercredi. Je fais ce que je puis pour l'amuser. Finette n'est pas encore de retour; on l'attend cependant tous les jours. Elle ne manquera pas d'être bien interrogée sur votre sujet, et vous pouvez compter, ma très-chère sœur, que ce ne sera pas par une curiosité indifférente, mais par la part et l'amitié que toute la famille a pour vous, parmi lesquels vous voudrez me compter des premiers quant aux sentiments de tendresse et d'estime avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

192. A LA MÊME.

Potsdam, 17 septembre 1747.

Ma très-chère sœur,

Je prends une véritable part à l'entrevue que vous avez eue avec ma sœur de Brunswic. Je me représente la joie qu'elle aura ressentie par celle que j'ai eue en vous voyant. Je souhaiterais que vous eussiez pu trouver quelque amusement à Halle;[a] mais je crains que ç'aura été un séjour stérile en plaisirs. Vous êtes la maîtresse, ma très-chère sœur, de vous choisir des gouvernantes où et comme vous le voudrez. Je suis encore extrêmement fatigué de mon voyage, qui a été rude et vif. Je me rappelle ici les agréables moments que j'ai passés dans votre compagnie. Je regrette le passé, et j'espère sur l'avenir. Je prends la liberté de vous envoyer des ananas de Silésie, ayant remarqué que vous les aimez, et j'espère de vous en pouvoir fournir un plus grand nombre, vous priant de me conserver votre amitié, qui m'est d'un prix inestimable, et que je compte mériter par les sentiments distingués d'estime et de tendresse avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

193. A LA MÊME.

Sans-Souci, 22 septembre 1747.

Ma très-chère sœur,

Tout ce que j'ai désiré de plus en vous voyant chez nous, c'était de vous faire passer le temps de façon que vous n'eussiez aucun regret à la charmante surprise que vous nous avez faite. Je suis trop heureux, si je puis me flatter d'y avoir réussi. Vous vous intéressez trop obligeamment à ma santé; il est sûr que vous per-

[a] La Margrave y avait passé en retournant de Berlin à Baireuth. Voyez t. XXVI, p. 98, n° 19.

driez en moi un frère qui vous aime bien tendrement; mais, ma chère sœur, ce sont de ces choses dont il faut s'en remettre à la Providence, en cas qu'elle se mêle de ce monde. Du reste, on n'y saurait faire grand' chose; les hommes naissent pour faire des extravagances dans leur jeunesse, quelque bien dans l'âge mûr, pour se reproduire, pour jouir de quelques plaisirs entremêlés d'amertumes, et pour se dissoudre à la fin. C'est là le train des jours de cette espèce qui raisonne sur ce qu'elle sait et ne sait pas, qui marche sur deux pieds, et qui n'a point de plumes. Je vous demande pardon des balivernes dont je vous entretiens; je pourrais les grossir en vous annonçant l'arrivée de deux jeunes princes de Cobourg, du général Schulenbourg, des Sardois, et de quelques autres étrangers encore; mais vous avez tant d'originaux dans votre voisinage, que ce serait une œuvre surérogatoire de vous entretenir de ceux-ci. Je fais des vœux sincères pour votre santé, pour qu'elle ne se ressente point des fatigues du voyage, qui ne laisse pas que d'être rude pour une personne délicate, vous priant de me croire avec les sentiments de la plus vive tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

194. A LA MÊME.

Potsdam, 5 octobre 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je souhaite que vous vous divertissiez bien à la maison de chasse où vous êtes à présent; mais je tremble que l'arrière-saison n'y dérange votre santé précieuse. Nous avons ici depuis quelques jours des pluies et des brouillards qui nous pronostiquent la chute prochaine des feuilles. J'aimerais mieux que Folichon[a] vous amusât au coin de votre cheminée qu'à courir les lapins;

[a] Chien favori de la Margrave, qui aimait beaucoup ces animaux, comme la Reine sa mère et comme Frédéric lui-même. Voyez les *Mémoires*, t. I, p. 91, et t. II, p. 243.

car dans le fond vous m'avouerez, ma chère sœur, que vous n'aimez cette chasse que par complaisance pour votre chien. Nous avons eu ici une désertion épouvantable dans nos ballets: Lani, Noverre,[a] Josset, sont allés au diable. Je vais faire maison neuve; c'est toujours à recommencer avec cette ca..... Mes frères sont tous trois ici; je les amuse tantôt avec la chasse aux alouettes, aux canards sauvages, au renard, ou avec la promenade et avec les fruits de mon jardin. Je me recommande à l'honneur de votre précieux souvenir, vous priant de me croire avec les sentiments les plus vrais d'estime et de tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

195. A LA MÊME.

Potsdam, 26 octobre 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien fâché de vous savoir si souvent incommodée; je crois, ma chère sœur, que vous vous fatiguez trop. Vous me dites des choses si obligeantes, que vous me réduisez au silence. Je pense tout ce que je dois sur votre sujet; mais comme la matière est au-dessus des expressions, mon cœur, tout plein de choses, trouve une langue muette pour les exprimer.

Je plains le pauvre du Châtelet; je crains fort que le général de Borcke ne prenne une fin pareille. C'est peu de chose que l'homme; je ne sais comment la vanité lui peut faire illusion, et je ne comprends pas comme il peut présumer si bien de son être, et sur quoi il fonde ses chimériques prétentions sur l'avenir. L'histoire de l'humanité est un tissu de biens et de maux; exposés à des milliers de maladies, à un nombre innombrable d'accidents et de malheurs qui nous menacent, il est encore surprenant que nous en soyons quittes à si bon compte. Mais un moment de plaisir, une vapeur de gaîté nous sert à passer

[a] Voyez t. XXVI, p. 325.

l'éponge sur le mal qui nous est arrivé; notre inconstance et notre légèreté font notre bonheur. Nous sommes des créatures telles qu'il a plu à l'auteur de la nature de nous former. La politique de notre bonheur demande que nous soyons contents de notre état, et que nous jouissions du présent sans trop creuser dans l'avenir, d'autant plus que notre chagrin ne porte aucun remède à nos maux, et que l'impossibilité de les changer nous doit inspirer de la patience et de la résignation. Nous devons nous féliciter de tous les malheurs qui ne nous arrivent pas, mais surtout jouir du bien qui nous arrive, et ne point permettre à l'hypocondrie et aux réflexions tristes de répandre de l'amertume sur nos plaisirs. Montaigne dit que chaque chose a deux anses, une bonne et une mauvaise; [a] il faut prendre les choses du bon côté et retenir l'esprit de la tristesse, parce que c'est un mal qui gagne, et qui empoisonne la plus belle vie. Voyez, je vous prie, jusqu'où du Châtelet m'égare. Je ne sais pas si tout ce que je dis n'est pas aussi fou qu'était la vie du défunt, et peut-être après ma mort me trouvera-t-on également quelque bouton sur la tunique interne du cerveau. Ma première folie est celle de vous ennuyer, ma chère sœur; elle est impardonnable; je vous en demande mille pardons, vous priant de me conserver quelque part dans votre souvenir, comme étant avec dévouement, tendresse et estime, ma très-chère sœur, etc.

---

196. A LA MÊME.

(Potsdam) 30 octobre 1747.

Ma très-chère sœur,

J'ai été réjoui en apprenant par votre lettre la continuation de votre bonne santé. Le coureur a délivré le chien entre les mains de la Reine, et j'ai ouï qu'il lui a fait grand plaisir. J'admire la duchesse de Würtemberg; je suis bien aise qu'elle soit partie de

[a] Voyez t. XX, p. 29, et t. XXIV, p. 140.

Stuttgart, car, en vérité, ses extravagances méritaient qu'on l'enfermât pour jamais. Je prends, ma chère sœur, la liberté de vous envoyer de mes ananas et quelques raisins de Sans-Souci; je n'ose pas multiplier la dose, pour ne pas abîmer votre coureur. Salimbeni vient d'arriver de Hambourg, se portant fort bien, et chantant comme un ange. Je suis fâché que vous ne l'ayez pas entendu, croyant que sa voix vous aurait donné quelque agrément pendant que vous avez eu la complaisance d'être chez nous. Je vous prie, ma chère sœur, de me conserver votre précieuse amitié, et d'être persuadée de la tendresse parfaite avec laquelle je serai jusqu'au tombeau, ma très-chère sœur, etc.

---

197. A LA MÊME.

Potsdam, 20 novembre 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre lettre vient fort à propos pour me tirer de peine. Je suis enfin tranquille sur votre santé. Vous ne sauriez croire, ma chère sœur, quelles nouvelles s'ébruitent et parviennent ici; à tout moment vous êtes à l'agonie ou morte. Je ne conçois pas quelle maligne joie des gens peuvent trouver à semer de pareilles nouvelles dans le monde, qui ne peuvent qu'inquiéter beaucoup ceux qui vous sont attachés comme je le suis. Voilà la vieille duchesse de Blankenbourg trépassée tout de bon.[a] Je crois que tout le monde s'en console à Brunswic; les uns étaient las de lui payer sa pension, les autres d'attendre son héritage, et d'autres encore de la voir. On devient isolé dans le monde lorsqu'on y reste le dernier de son siècle; on ne contracte guère de nouvelles liaisons, et la mort tranche les anciennes; c'est pourquoi c'est prudence de quitter le monde avant qu'il nous quitte. L'espèce humaine s'ennuie trop aisément de la même physionomie; le dé-

[a] Christine-Louise, veuve depuis 1735 du duc Louis-Rodolphe de Brunswic-Blankenbourg, était née le 20 mars 1671, et mourut le 12 novembre 1747.

sir de la nouveauté l'entraîne toujours vers de nouveaux objets; il est bon de prévenir le public, et de ne lui pas donner le temps de s'ennuyer. Ma morale ne plaira pas aux gens en place; mais j'y suis moi-même, et, de plus, tout résigné à ce qui arrivera de moi. Divertissez-vous, en attendant, ma chère sœur; quand nous serons morts, personne ne nous saura gré de notre abstinence et de notre ennui. Nous sommes maîtres du moment présent; peut-être ne le serons-nous pas du lendemain. Cueillons les fleurs qui naissent sous nos pas, et ne nous embarrassons point du chemin que nous avons à faire. Je suis avec tendresse et estime, ma très-chère sœur, etc.

---

198. A LA MÊME.

Berlin, 15 décembre 1747.

Ma très-chère sœur,

Lorsque j'apprends des nouvelles de votre bonne santé, je vous en passe bien d'autres; qu'on devienne fou à Baireuth, qu'on égratigne, qu'on boude, qu'on se noie ou se pende, peu m'importe, pourvu que vous vous portiez bien, et l'on enchaînera madame Meyer sans que cela m'altère. Ici, un bon et gros bourgeois s'est pendu de regret d'avoir perdu sa très-chère épouse. Ce bonhomme a donné une épreuve de quelle force l'amour conjugal est dans ce pays. C'est, en vérité, l'honneur de tous les maris, et je ne doute point qu'on ne le cite dans l'histoire comme un exemple de l'attachement le plus constant et le plus tendre qui se soit vu depuis la belle Hélène. La fureur de l'Abdérie a pris la place de la folie mélancolique de ce fidèle misanthrope. On dilate ici sa bile par les lazzi du sieur Thomassin, et on noie sa tristesse sous le masque et le domino couleur de rose de nos bals masqués. D'Argens vient d'arriver, et il sera incessamment suivi de toute la bande de Terpsichore.[a] Après vous avoir parlé

[a] Voyez t. XIX, p. 16 et suivantes.

de ces bagatelles, vous vous imaginerez peut-être, ma chère sœur, que je n'ai l'esprit rempli que de balivernes; mais pour vous prouver le contraire, j'ose vous prier de faire rechercher dans vos archives de Plassenbourg si vous n'y trouverez point des anecdotes sur les premiers électeurs de la maison, et en ce cas je vous demande la permission de profiter des lumières que ces vieux documents peuvent répandre sur une histoire dont je tâche d'ébaucher l'essai.[a]

Je vous demande pardon, ma très-chère sœur, si je vous importune avec de pareilles billevesées; mais lorsqu'on écrit, il n'est pas indifférent de s'instruire. J'ajouterai cette reconnaissance à toutes celles que je vous ai déjà, vous priant de me croire avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

199. A LA MÊME.

Berlin, 29 décembre 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu votre présent de l'Ermitage, dont je vous rends mille grâces. La paille des lieux que vous habitez m'est plus chère que les trésors du Pérou et les bijoux du Bengale. Je regarde cette tabatière avec le même respect que les juifs ont pour la terre qui vient de Jérusalem,[b] et que les chrétiens ont pour les morceaux de la vraie croix. Je ne vous déguiserai point que votre situation m'inquiète quelquefois, ma chère sœur; mais le printemps me

[a] Voyez t. I, p. XXXIX et suivantes. Frédéric écrivit à sa sœur, le 8 janvier 1748 : « Je vous rends mille grâces des étiquettes de vos archives que vous avez « eu la bonté de m'envoyer. Après les avoir bien examinées, je n'en ai trouvé « aucune qui indiquât quelque pièce où il se trouvât les anecdotes que je dési- « rais. » Il lui écrivit encore, le 14 février de la même année : « J'aurai l'honneur « de vous envoyer notre volume de l'Académie, de l'année 1747, où vous verrez « un essai sur l'histoire de Brandebourg jusqu'à Frédéric-Guillaume. Les autres « pièces suivront successivement dans les volumes de 1748 et 1749. »

[b] Voyez t. XXIV, p. 444.

rassure contre les appréhensions de l'hiver. Le jour du nouvel an, on représentera le *Cinna*. Si la musique en est belle, je prendrai la liberté de vous l'envoyer. Notre belle-sœur est encore entre la poire et le fromage, et nous attendons impatiemment qu'elle veuille nous apprendre ce qui l'a enflée depuis neuf mois. [a]

Daignez me conserver votre précieuse amitié, et rendre justice à la tendresse des sentiments avec lesquels je suis, la vieille, la nouvelle et toutes les années de ma vie, ma très-chère sœur, etc.

---

200. A LA MÊME.

Le 2 janvier 1748.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous rends mille grâces du bon pâté qu'il vous a plu de m'envoyer. Il a été mangé en faisant mille vœux pour votre santé. J'ai en même temps le plaisir de vous apprendre que notre belle-sœur est accouchée d'un prince fort et robuste, qui crie comme un aigle, et qui, selon le dire de madame de Gersdorff, ressemble à père et à mère comme deux gouttes d'eau. Je voudrais fort que votre santé fût aussi bonne que je vous la soubaite, et que nous n'eussions plus d'inquiétudes sur ce sujet. Hier on a joué le *Cinna*, qui a eu des applaudissements généraux, et qui fait un grand effet sur le théâtre. Nous sommes dans les convulsions des compliments sur la nouvelle année; je ne sais quand ils finiront. Vous priant de me croire avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La Princesse de Prusse accoucha, le 30, du prince Henri, qui mourut le 26 mai 1767. Voyez t. VII, p. 37—49.

201. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 21 février 1748.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Toutes les bontés dont vous m'avez comblée jusqu'à présent m'encouragent, mon très-cher frère, d'entrer avec vous dans des détails que j'ai toujours espéré de pouvoir éviter. Permettez-moi que je vous ouvre mon cœur, et que je vous parle avec confiance et sincérité sur un sujet qui m'a causé depuis quelques années le plus mortel chagrin. Combien de fois ne me suis-je pas reproché l'irrégularité de ma façon d'agir envers vous! Ma dernière maladie, une mort prochaine, ont augmenté mes réflexions. Un mûr examen sur moi-même m'a convaincue que dans tout le cours de ma vie je n'avais été coupable qu'à l'égard d'un frère que mille raisons devaient me rendre cher, et auquel mon cœur avait été lié depuis ma tendre jeunesse par l'amitié la plus parfaite et la plus indissoluble. Votre générosité vous a fait oublier mes fautes passées, mais ne m'empêche pas d'y penser à toutes les heures du jour. Une compassion mal placée, et une trop grande faiblesse pour une personne que je me croyais entièrement attachée, m'ont fait faillir. Je n'ai d'autre plaidoyer à faire en ma faveur, et si je n'avais une confiance entière en vos bontés, je ne me hasarderais pas à vous supplier de me tirer du labyrinthe où je me suis si ridiculement précipitée. J'ai eu le sort de bien des grands seigneurs: je croyais avoir trouvé une véritable amie, trésor sans prix pour les princes; j'en ai été payée de toute l'ingratitude imaginable, et mon amour-propre gémit de s'être vu dupé, et le cœur pâtit de se voir privé de la seule chose qui peut contribuer au bonheur de la vie. J'ai fait le fatal mariage de la Burghauss, cause de tant de regrets. Elle a perdu tout son bien. Elle se trouve actuellement dans la plus affreuse misère, son mari ne tirant depuis deux ans aucuns revenus de son régiment, et n'ayant rien de lui-même. Le peu que je puis lui donner ne suffit pas à beaucoup près pour l'entretenir hors d'ici. Nos humeurs ne compatissent plus ensemble. Jugez, mon très-cher frère, si je puis l'abandonner dans l'état où elle est et la ren-

voyer, pour ainsi dire, à la besace, après l'éclat que j'ai fait. Je laisse ceci à votre décision comme à un frère chéri, à un véritable ami, et comme à un juge éclairé. Je remets mon honneur et ma réputation entre vos mains. Il n'y a que vous, mon très-cher frère, qui puissiez mettre mon esprit et mon cœur en repos sur ce sujet, en lui rendant ce que son père lui a légué. Elle est résolue, à cette condition, de quitter pour jamais ce pays. Je vous conjure à mains jointes de m'accorder cette grâce. J'ajouterai cette obligation à tant d'autres que je vous dois; je ne cesserai de la reconnaître ma vie durant, ni d'être jusqu'au tombeau avec la plus vive tendresse et le plus parfait respect, mon très-cher frère, etc.

---

202. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 27 février 1748.

Ma très-chère sœur,

Je suis pénétré des marques d'amitié que vous me témoignez, ma chère sœur, et je puis vous assurer que mon cœur y répond avec toute la sensibilité imaginable. Il a toujours été le même à votre égard, et comment ne l'aurait-il pas été? Les sujets de différends que nous avons eus étaient si minces dans leur origine, que ç'aurait été bien méconnaître les lois de l'amitié que de se brouiller sérieusement pour des choses qui en valaient si peu la peine. Votre bon cœur a jugé des autres par lui-même. Si vous avez été trompée, la perfidie en est d'autant plus affreuse, et vous n'avez aucun reproche à vous faire. Il est vrai que vous mériteriez de trouver toujours des cœurs semblables au vôtre; mais ils sont rares, ma chère sœur; plus on connaît le monde, et plus on se persuade que la vertu ne se place que dans les discours, que la plupart des gens la méconnaissent, et que l'amour, l'intérêt et l'ambition sont les tyrans qui gouvernent despotiquement l'espèce humaine. Néanmoins n'ayez aucun regret de votre

générosité; votre vie est si pure, que vous n'avez que des traits de vertu à vous reprocher, et certainement vous n'avez rien à vous reprocher envers moi. Vous pouvez être persuadée que je n'abuserai point de la confiance que vous m'avez témoignée, et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous mettre l'esprit en repos sur le sujet de cette ingrate personne. Je ne vous demande que huit jours de temps pour voir quels arrangements je pourrai prendre sur cette matière, et je vous le manderai alors plus en détail; mais vous pouvez compter que vous aurez lieu d'être satisfaite. Les princes sont dans le monde pour faire des ingrats; si l'abus de leurs bienfaits les arrêtait d'en faire davantage, il n'y en aurait plus de bienfaisants ni de généreux. Ne trouvez donc pas mauvais, ma chère sœur, que je vous conjure en même temps de penser à votre santé, et d'écarter, pour cet effet, toutes les pensées chagrines qui en peuvent retarder l'entière restitution. Méprisez une personne méprisable par son ingratitude, et ne prenez pas trop à cœur des sujets de désagréments qui, à les bien examiner, ne valent pas la peine de troubler la tranquillité de votre âme et le repos de votre vie. J'ai éprouvé des revers d'autant plus fâcheux, que le mal qu'ils m'ont fait était irréparable; j'ai eu de vrais amis, la mort me les a enlevés; j'en vois tous les jours qui adorent ma fortune, et qui ne sont attachés qu'aux honneurs et aux biens dont le destin m'a fait le dispensateur. Que faire donc dans un monde qui ne changera pas pour l'amour de nous? S'occuper l'esprit par l'étude, et puiser dans la philosophie un remède assuré contre les traverses et les chagrins desquels aucune condition n'est exempte dans ce monde. Excusez, je vous en supplie, cette morale qui m'est venue, conduite par le sujet, au bout de la plume. Je devrais vous amuser, ma très-chère sœur, au lieu de vous parler sérieusement et pesamment, comme je le fais; mais, pour badiner, il faut que je sache que votre santé est entièrement rétablie. Rendez-moi donc ma belle humeur, je vous en conjure, et daignez me croire avec estime, tendresse et passion, ma très-chère sœur, etc.

203. A LA MÊME.

Potsdam, 2 mars 1748.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai dit à Podewils d'écrire à la belle-sœur de son neveu que si elle était résolue de quitter Baireuth, on lui payerait les intérêts de sa légitime. Je prévois, ma chère sœur, qu'elle a attaché son départ à cette condition, la croyant impossible, et vous verrez qu'elle formera incessamment de nouvelles prétentions. De plus, les régiments rendent toujours un rapport certain chez les Autrichiens; mais son mari, qui joue, aura tout perdu, et sera bien aise d'avoir une femme sans être chargé de son entretien. Si vous prêtez l'oreille avec trop de bonté à ce que ces gens vous disent, vous ne finirez jamais. Ils ont obtenu un régiment par vos grâces, vous leur avez donné, de plus, un capital qui vous appartenait; c'en est, ce me semble, assez et même trop pour des gens de cette espèce. Quel reproche peut-on vous faire? Si, après tout, le général autrichien mange trois fois plus que son revenu, que madame en fasse de même de son côté, ce n'est assurément pas à vous qu'on doit l'imputer, mais au dérangement de leur conduite. Vous pouvez compter que ce que je vous dis est le jugement que porte le public de cette affaire, et je n'ajoute ni ne retranche pas un mot.

Je suis charmé d'apprendre le retour de votre santé, et plus encore de voir la tranquillité dont vous avez envisagé ce qui parait si redoutable aux hommes. Puissiez-vous, ma chère sœur, regarder avec la même indifférence une infinité de petits contretemps qu'il faut essuyer dans la vie et auxquels il est bon de se préparer, et sans laquelle la Parque ne nous file aucuns jours heureux!

C'est trop mêler de morale dans ma lettre, et je me renferme aux assurances de la tendresse parfaite et de la haute estime avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

204. A LA MÊME.

Potsdam, 8 mars 1748.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Quoique votre lettre m'ait fait beaucoup de plaisir, je ne saurais nier que ce que vous dites de vos jambes ne m'ait fort inquiété. Je ne puis attribuer ces accidents qu'à des restes de sciatique. Si cependant l'un doit être, j'aimerais mieux que tout votre mal se jetât sur les parties extérieures, et que le corps fût sain. J'espère que l'*Histoire de Brandebourg* vous aura servi de soporifique, ma chère sœur, et qu'elle vous aura fait dormir pendant quelques heures. Je serai fort content de mon ouvrage, s'il vous procure du repos, et je m'en applaudirai davantage que s'il fût approuvé de l'Europe entière.

Nous avons eu ici un froid terrible; il se passe à présent. Je crains bien qu'il ne retarde un peu votre rétablissement. Le peintre Vanloo est arrivé. Je lui ai proposé pour son début de faire le plafond de la salle de comédie que je fais faire ici.[a] Nous allons avoir une troupe d'*intermezzo* qui va faire ici de petites opérettes. Voilà, ma chère sœur, comme nous passons le plus doucement possible notre temps, et comme les plaisirs nous en dérobent la fuite, en l'accélérant. Je fais des vœux sincères pour recevoir bientôt des nouvelles plus consolantes sur votre sujet, vous assurant, très-chère sœur, qu'on ne saurait être avec plus de tendresse que je suis, etc.

---

[a] Voyez *H. L. Manger's Baugeschichte von Potsdam*, p. 87. Le plafond peint par Amédée Vanloo représentait Apollon avec les neuf Muses; la figure de Terpsichore était le portrait de la Barberina. Voyez L. Schneider, *Geschichte der Oper und des Königlichen Opernhauses in Berlin*. Berlin, 1852, in-8, p. 124 et 125.

205. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 12 mars 1748.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Toutes vos lettres me fournissent de nouveaux sujets de reconnaissance, et vous me réduisez à des remerciments réitérés qui ne peuvent que vous ennuyer. Mais vos bontés pour moi, mon très-cher frère, sont des sujets inépuisables, et je puis comparer le sentiment que j'en ai à l'éternité, qu'on ne peut définir. Vous venez de me confirmer la grâce que vous m'aviez déjà accordée. A ce que je remarque, vous connaissez parfaitement la personne en question. Cependant j'aime mieux pécher par trop de bonté que par trop de rigueur. Les bienfaits ne peuvent nous causer de reproches; une conduite contraire peut troubler notre tranquillité. La Burghauss compte partir d'ici au mois de mai; elle ira à Spa, et de là à Vienne.

Mes réflexions ne tendent qu'à vous convaincre de la tendresse, du respect et de tous les sentiments avec lesquels je serai à jamais, mon très-cher frère, etc.

---

206. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Potsdam, 2 avril 1748.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Voilà la seconde alarme que vous me donnez. En vérité, ma chère sœur, je ne sais si c'est que vous ressortez trop tôt, ou que vous ne vous ménagez pas; mais cela me fait trembler quand j'y pense. Je vous prie, pour l'amour de tout ce qui vous est le plus précieux, de vous ménager. Je vous rends compte du médecin qui commence à me rétablir, comme vous me le demandez, plu-

tôt pour que vous vous en serviez vous-même que pour satisfaire à l'obligation que je lui ai. Il s'appelle Cothenius;[a] il a été à Havelberg, et sa réputation l'a fait connaître. Je l'ai placé ici depuis qu'un médecin nommé Arend est mort. Je m'étais servi cet hiver d'Eller, et son habileté m'avait donné une espèce de fièvre lente qui me fit soupçonner qu'il m'expédierait méthodiquement. Je pensai : Autant vaut-il essayer d'un autre médecin. Je fis venir celui-ci. Il y a deux mois que je suis entre ses mains; il me donne beaucoup de tisanes, et aucune médecine forte. Ma fièvre est passée, mes coliques diminuent, et je commence à reconnaître le retour de mon tempérament. Si vous avez la moindre idée que ce médecin pourrait vous soulager, je le ferai partir sur la réponse que vous me ferez. Je puis vous assurer qu'il est très-savant, qu'il est prudent, qu'il a guéri une infinité de monde, et que, s'il ne vous guérit pas, du moins n'empirera-t-il pas votre maladie.

Nous avons fêté à Berlin le jour de naissance de la Reine; l'*Europe galante* n'a pas aussi bien réussi que les *Fêtes galantes;* cependant le spectacle était beau. Hier tout le monde est accouru à notre théâtre pour y voir les *intermezzo.* Cricchi a paru, et a fait un compliment au public, en le faisant souvenir que c'était le 1er d'avril; c'était toute la pièce. Mais l'envie de rire me passe quand je sais que vous souffrez. Je vous demande en grâce de m'écrire si vous avez la moindre confiance en ce médecin, car je me ferai un plaisir véritable de vous l'envoyer, vous assurant, ma très-chère sœur, qu'on ne saurait être avec plus de tendresse et d'estime que je suis, etc.

---

[a] Voyez t. XIII, p. 28; t. XIX, p. 34; t. XX, p. 121; et t. XXV, p. 554.

207. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth, mai 1748.)

FOLICHON[a] A BICHE.[b]

Avouons, ma chère Biche, que le genre humain est bien fou, et qu'il se rend bien peu de justice. Tel se pique d'avoir en partage le bon sens et l'art de bien penser, qui, la plupart du temps, ne possède pas seulement l'ombre de ces facultés. N'admirez-vous pas comme moi cette foule de philosophes qui se sont mêlés de vouloir approfondir ce que nous sommes, tandis qu'ils ignoraient parfaitement ce qu'ils étaient eux-mêmes? Combien de systèmes n'a-t-on point formés sur notre sujet! Les uns nous ont fait passer pour des automates, d'autres pour des démons chassés du paradis, d'autres encore pour être doués d'un instinct qu'ils ne peuvent définir. Vous et moi, ma chère Biche, savons à quoi nous en tenir, et ne faisons que rire de ces erreurs produites par la vanité humaine. En effet, ne sommes-nous pas, à la figure près, semblables en tout à l'homme? Nos passions ne sont-elles pas les mêmes? L'amour, la jalousie, la colère, la gourmandise, sont nos tyrans comme les leurs, et s'il y a quelque différence entre nous, la voici: c'est que nous possédons moins de vices et beaucoup plus de vertus. Les hommes sont légers, inconstants, intéressés, ambitieux; ces défauts nous sont inconnus. En revanche, nous faisons profession de fidélité, de constance, d'attachement et de reconnaissance, qualités presque bannies de leur société. Peut-on trouver un ami plus fidèle que chez nous? Notre amitié pour nos maîtres est invariable, et reste stable dans leur grandeur comme dans leur abaissement. Les hommes donc, au lieu de nous mépriser, devraient nous prendre pour modèles.[c]

Pardonnez cette longue discussion; c'est un préambule qui me

[a] Voyez ci-dessus, p. 165.

[b] Frédéric parle de cette chienne dans une lettre inédite au prince Guillaume, de l'année 1752: «Nadasdy m'a pris, le 30 septembre 1745, ma levrette anglaise qui s'appelle Biche, que mon laquais Claus conduisait.»

[c] Voyez les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 243.

mène à un sujet plus intéressant. C'est vous, adorable Biche, qui m'avez porté à faire toutes ces réflexions; l'amour que je ressens pour vous en est le principe. Oui, trop aimable chienne, je vous aime et vous adore. Votre esprit, vos grâces, mille qualités qui brillent en vous, m'ont subjugué. Hélas! je ne puis penser sans fondre en larmes aux charmants petits coups de patte que vous me donnâtes lorsque je pris ce fatal congé de vous. Bien plus sincère que les conquêtes de la gent soi-disant raisonnable, vous me marquiez vos véritables sentiments, et vous me disiez: Je vous aime, mon cher Folichon. Aussi, depuis notre séparation, je n'ai fait que languir. Maigre et décharné, j'ai passé mon temps mélancoliquement aux pieds de ma maîtresse. Je l'entendais déplorer la cruauté de son absence d'avec un frère chéri, et sans cesse parler de l'heureux temps qu'elle avait passé avec lui à Berlin, sans pouvoir me mêler de ses conversations. Inquiète de ma tristesse, et pour rappeler ma bonne humeur, elle me fit un sérail des plus belles chiennes de ces cantons, mais en vain; je les dédaignais toutes. Enfin, elle voulut dissiper ma tristesse par l'appât des richesses. Croiriez-vous bien, adorable Biche, que l'intérêt, auquel nous sommes si peu susceptibles, a effectué sur moi ce que les caresses et les plaisirs les plus séduisants n'avaient pu faire? En jetant les yeux sur ces riches présents de ma maîtresse, j'ai d'abord résolu de vous en faire une offrande. Au moins, ai-je dit, la belle Biche se souviendra de moi toutes les fois qu'elle se couchera sur ce sopha; elle boira à ma santé dans cette jatte, et peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon absence. Aussitôt, sautant et gambadant, j'ai prié ma bonne maîtresse, qui entend parfaitement mon langage, de satisfaire mes vœux. Je lui ai dicté cette lettre. L'amitié qu'elle a pour moi l'a engagée à se donner cette peine. Recevez donc, trop aimée Biche, ce petit présent, qui seul a pu me réjouir par rapport à vous; étant couchée sur ce sopha, pensez quelquefois à votre tendre Folichon, qui ne cessera de vous aimer, de vous chérir et de remuer cent fois par jour la queue à votre honneur et gloire.

FOLICHON.

208. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Potsdam, mai 1748.)

BICHE A FOLICHON.

Je ne suis guère accoutumée à recevoir des galanteries; j'ai toujours observé la rigide chasteté des dames de mon pays et l'héroïsme romanesque, à une petite aventure près qui gâta un peu ma taille; mais je pardonne à Folichon ce que je ne passerais pas à un chien roturier. La grande tendresse que mon maître a pour sa maîtresse me détermine à prendre un chien unique pour mon amant. Oui, Folichon, je reçois non seulement vos présents, mais j'accepte votre gentille patte, et je vous donne mon cœur d'autant plus volontiers, que j'ai toujours eu dans l'esprit qu'un mâtin philosophe était ce qui me conviendrait le mieux. J'ai été fort étonnée de voir que mon maître, qui m'a lu votre lettre, est tout à fait de votre sentiment; il est presque aussi raisonnable que nous autres, c'est une bonne tête; mais ce que je trouve à redire à votre lettre, c'est qu'en humiliant l'amour-propre de l'espèce humaine, si pétrie d'orgueil et de vanité, vous n'en ayez point excepté votre maîtresse. Oui, Folichon, vous me direz tout ce qu'il vous plaira, je l'ai vue, cette adorable maîtresse, et vous ne me persuaderez point qu'elle ne soit d'une espèce bien supérieure à la nôtre; elle a des vertus divines, tant de bonté, de constance, d'humanité et de charité, que je vous avouerai que cela me surpasse. Vous savez que nous ne combinons que très-peu d'idées; vous, mon maître et moi, nous sommes de la même espèce, et c'est par paresse et pour ne pas vouloir courir sur les quatre pattes que mon maître ne se dit pas lévrier. La médisance dit qu'il est épicurien; qui dit épicurien dit cynique, et qui dit cynique dit chien. Mais votre maîtresse est bien différente. Quelle bonté elle avait pour mon maître et pour moi! Combien d'esprit n'y avait-il point dans sa conversation! Et un je ne sais quoi de gracieux, un air de dignité tempérée par l'affabilité, qui me la fait paraître tout adorable! Je vous prie, mettez-moi à ses pieds, et mon maître tout le premier. Il ne me parle que d'elle; j'ai eu bien de la peine à le consoler pendant cet hiver. Il

reçut une lettre, et je le vis dans des angoisses mortelles; toutes mes petites caresses, toutes mes gentillesses ne furent pas de saison; je me suis épuisée à l'égayer, mais il était mort pour le monde, et je me crus disgraciée. Enfin, cher Folichon, des jours plus heureux ont suivi ces jours funèbres; la gaîté a dissipé les alarmes, et à présent nous passons des jours fort tranquilles. Votre galanterie me retire de la léthargie dans laquelle j'étais ensevelie; je m'aperçois que j'ai un cœur pour aimer. Dieu! que deviendrions-nous sans passions? Notre vie ne serait qu'une mort perpétuelle; nous n'aurions végété dans ce monde que comme les plantes, qui vivent sans plaisir et meurent sans douleur. A présent que j'aime, j'aperçois un univers nouveau; l'air que je respire est plus doux, le soleil me paraît plus brillant, et toute la nature plus animée. Mais, charmant Folichon, ne goûterons-nous de plaisirs qu'en espérance, et n'ajouterons-nous pas la réalité à ce qui fait le désir de nos cœurs et le comble de nos vœux? Serons-nous aussi fous que les hommes? Ils se nourrissent de désirs, ils se repaissent de chimères, et pendant qu'ils perdent leur temps en frivoles projets, la mort en tapinois les saisit et les enlève avec tous leurs desseins. Soyons plus sages; ne courons point après l'ombre, mais saisissons l'objet. Je vous offre ces parures en gage de ma parole et pour vous assurer que je serai sans cesse

Votre fidèle
BICHE.

---

209. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 7 juin 1748.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

L'aimable Biche vient d'écrire à Folichon. Que n'ai-je pas ressenti à la lecture de cette lettre! Cet aimable animal l'assure que vous pensez souvent à moi, que mon absence vous fait de la peine, et enfin, que vous me conservez toujours cette précieuse amitié qui, de tout temps, a fait le bonheur de ma vie. Elle

accompagne tout cela de la plus fine galanterie, par les marques de souvenir qu'elle envoie à son cher Folichon. En vérité, mon cher frère, croiriez-vous bien que je préfère les lettres de Biche à toutes les épîtres de Cicéron, à toutes nos plus belles pièces d'éloquence, et enfin que je prends plus de plaisir à les lire que tous nos auteurs anciens et modernes? La raison en est simple: elles me parlent de vous et des sentiments que vous avez pour moi, et font couler dans mon cœur cette douce satisfaction qui seule peut nous rendre heureux. En effet, je fais consister notre félicité dans cette vie à recevoir le réciproque des personnes qu'on aime. Le moindre petit retour, mon très-cher frère, de votre part me suffit. Conservez-moi, je vous supplie, ces précieuses bontés, et soyez persuadé que ma tendresse, l'attachement et le respect que j'ai pour vous ne finiront qu'avec ma vie, étant, mon très-cher frère, etc.

---

210. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Sans-Souci, 15 juin 1748.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis charmé de ce que la témérité de Biche n'ait pas été mal reçue de Folichon, et qu'il ait eu assez de support pour elle de recevoir de bon œil sa lettre et son présent. Souvent les animaux nous sont utiles pour expliquer nos sentiments plus naturellement et avec franchise. La Fontaine, qui fit de si jolis contes, ne l'ignorait pas; aussi les bêtes auxquelles il prêta son éloquence enseignèrent-elles aux hommes une morale que malheureusement peu d'entre eux mettent en pratique. Biche a du bon sens et de la compréhension, et je vois tous les jours des gens qui se conduisent moins conséquemment qu'elle. Si cette chienne a deviné les sentiments de mon cœur, du moins ne les a-t-elle pas mal rendus, et je l'en aimerai encore davantage, si vous voulez bien, ma chère sœur, y ajouter foi. Je finirai dans quelques jours la

cure des eaux dont je me suis servi,[a] et qui me font beaucoup de bien, et je vais faire mes éternelles revues à Magdebourg, puis à Stettin; ensuite de quoi j'aurai un intervalle de six semaines avant que d'aller en Silésie. Daignez, ma chère sœur, me conserver votre précieuse amitié, et rendez justice à la tendresse et à tous les sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

211. A LA MÊME.

Potsdam, 22 août 1748.

Ma très-chère sœur,

Jusqu'à présent personne n'a paru ici de la part du duc de Würtemberg. Si je reçois quelqu'un, je ne manquerai point de répondre, ma très-chère sœur, à vos intentions. Je me ferai un plaisir de venir à Baireuth, quoique pour peu de temps, et vous pouvez être persuadée, ma très-chère sœur, que ce sera uniquement pour vous revoir et vous assurer de ma parfaite tendresse.

J'ai eu ici l'affliction de voir tomber malade mon frère de Prusse; j'ai été dans de grandes angoisses pour lui; il est, le ciel en soit loué, hors de danger. C'était une espèce de fièvre continue, qu'il a prise lundi passé; mais à présent il se porte mieux. Vous ne vous étonnerez pas, ma chère sœur, de la vive impression que de pareils événements font sur mon esprit, vous qui savez si bien ce que c'est que la tendresse de sang, et qui connaissez mieux que personne les liens étroits d'une véritable amitié.

Madame de Kannenberg[b] a été hier chez moi, à Sans-Souci, et nous avons beaucoup parlé de vous, ma chère sœur; vous étiez en trop bonnes mains pour avoir la moindre chose à craindre. Je voudrais que vous eussiez été témoin de nos discours. Votre courrier fait l'affairé; il dit qu'il lui faut ma lettre à l'instant, et qu'il est dans l'obligation de partir sur-le-champ. Je ne m'étonne

[a] Les eaux d'Éger. Voyez t. XXVI, p. 103.
[b] Voyez t. I, p. XIX, et ci-dessus, p. 51.

pas de son empressement pour retrouver une maîtresse comme la sienne; je serais surpris si quelques-uns de ceux qui vous servent pensaient autrement. Je vous embrasse mille fois, ma chère sœur, vous priant de me croire avec la plus parfaite tendresse et l'estime la plus distinguée, etc.

Lorsque vous aurez reçu la dot de ma nièce,[a] faites-moi le plaisir de m'en envoyer une quittance.

---

212. A LA MÊME.

Potsdam, 28 août 1748.

Ma très-chère sœur,

J'ai eu la satisfaction de recevoir deux de vos chères lettres presque à la fois. Je vous avoue, ma très-chère sœur, que je souffre véritablement de ne pouvoir pas vous rendre mes devoirs à la noce de votre fille unique. Si j'avais pu un tant soit peu accommoder mon empressement aux circonstances où je me trouve présentement, je n'aurais pas manqué de me rendre à Baireuth; mais, d'un côté, les médecins m'ont conseillé les eaux pour me soulager des hémorroïdes dont je suis souvent tourmenté, et, de l'autre, les affaires de la paix, les intrigues des Autrichiens, la marche des Russes, l'état incertain de la santé du roi de Suède, et des objets de cette importance, me tiennent dans une attention perpétuelle. C'est un tableau dont je n'ose presque point détourner la vue. De plus, mes deux ministres des affaires étrangères sont malades et presque hors d'état de travailler, de sorte que tout leur ouvrage retombe sur moi. Ce sont des conjonctures si fâcheuses, que, malgré mon envie de revoir une sœur que j'adore, je suis obligé de me refuser cette satisfaction. Mon frère de Prusse ne pourra pas l'avoir non plus; car, quoiqu'il soit à présent sans fièvre, il est cependant si exténué, que je ne

[a] Vingt mille écus.

crois pas qu'il regagne toutes ses forces avant deux mois d'ici. J'aurais cependant été fâché que cette noce se passât sans que personne de la famille y fût, et mes deux frères cadets se tiennent prêts de partir, et ils seront à Baireuth le jour que vous leur écrirez d'y arriver. Je les chargerai de mille vœux et de mille bénédictions, tant pour la mère, qui me tient extrêmement au cœur, que pour la fille. Si nos souhaits peuvent être efficaces, vous pouvez compter, ma très-chère sœur, sur l'accomplissement des miens; ils vous porteront une santé parfaite, une longue vie qui ne sera qu'un tissu de prospérités, et la réalité de tout ce que votre cœur désire. Quant à ma nièce, je lui souhaite beaucoup de patience, une heureuse lignée, une bonne humeur perpétuelle, et, plus que tout le reste, qu'elle soit toujours semblable à son illustre mère.

Je crois que tout ce qu'on pourra obtenir du Duc, ce sera un délai de quinze jours. Je pars, le commencement de la semaine qui vient, pour la Silésie, où je m'arrêterai jusque vers la fin du mois, y ayant plus d'affaires que je n'avais cru y trouver. La Molteni[a] partira aujourd'hui, et je suis persuadé qu'elle ne vous sera ni importune, ni trop coûteuse. Je me recommande, ma très-chère sœur, dans la continuation de votre précieuse amitié, étant avec la plus haute estime et la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

213. A LA MÊME.

Le 4 janvier 1749.

Ma très-chère sœur,

Je vous fais mille remercîments du beau présent que vous venez de me faire. Votre souvenir m'est plus précieux que tout au monde, et l'espérance que vous me donnez de vous voir ici me fait un sensible plaisir. Puissé-je trouver le moyen de vous

[a] Voyez t. XVIII, p. 63, et ci-dessus, p. 113.

rendre ce séjour un peu plus agréable! Puissé-je ne vous point faire regretter le plaisir que vous me ferez! Je vous assure que vous ne sauriez être reçue nulle part plus cordialement qu'ici, et que vous ne pouvez être désirée nulle part comme vous l'êtes de nous tous. Pour que la même incongruité ne m'arrive point qui me priva, il y a deux ans, du plaisir de vous voir, je suis bien aise de vous avertir d'avance, ma chère sœur, que je vais en Silésie le mois de mai, le mois de juin en Prusse, et que je serai de retour vers le commencement de juillet, afin que par malheur nous ne venions point à nous manquer encore.

Je prends la liberté de vous envoyer des ananas. Je souhaite de tout mon cœur que vous restiez dans ce goût, sans quoi je ne sais plus ce que je pourrais vous envoyer.

Ne doutez point, ma très-chère sœur, de la tendresse, de la haute estime et de tous les sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

214. A LA MÊME.

Berlin, 19 janvier 1749.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai eu le plaisir de trouver votre lettre ici, à mon retour de Potsdam, et j'ai trouvé mon frère si bien disposé à vous satisfaire, que vous le verrez voler à Baireuth. Il partira, je crois, le 7 du mois qui vient. Il vous apportera de ma part l'*Iphigénie*,[a] car il n'y a pas moyen de le charger de mon cœur; vous savez, ma très-chère sœur, que vous le possédez depuis longtemps. Nous faisons une banqueroute en n'ayant pas l'avantage de vous voir. Cet impromptu aurait été très-agréable pour nous tous ensemble; mais un destin jaloux de la félicité des hommes semble se complaire à traverser tout ce qui leur peut être agréable.

Le petit Sinzendorff, le Cupidon de Vienne, est ici, malade

[a] *Ifigenia in Aulide*, opéra de Graun, paroles de Villati, d'après Racine.

à l'extrémité. Ce serait dommage s'il mourait, car il est très-aimable, et a le meilleur ton du monde. Algarotti est de retour d'Italie; il ne sait pas plus sur Herculanum que nous autres; il n'a presque bougé de Bologne, où il a étudié comme je crois qu'il aurait pu le faire de même ici.

On a beaucoup de fêtes et de bals ici, où la jeunesse danse jusqu'à quatre heures du matin. Pour moi, je laisse à chaque saison son avantage; la mienne est déjà un peu avancée; mes cheveux gris[a] m'avertissent qu'il faut prendre congé de la folie, des illusions et des plaisirs; mais ils me laissent une carrière libre pour l'amitié. Vous savez, ma très-chère sœur, que rien ne peut approcher de celle que j'ai pour vous, ni de l'estime et de la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

Je prends la liberté de vous envoyer des ananas.

---

215. A LA MÊME.

Potsdam, 15 mars 1749.

Ma très-chère sœur,

Vous avez la malice de me mettre à l'épreuve sur une matière délicate, et dont je ne sais pas comme je me tirerai. Il faut cependant vous satisfaire, ma très-chère sœur; tout ce que je puis faire de mieux est de métaphysiquer la constance. Il en est, selon moi, de deux sortes; savoir : celle en amour, et celle de l'es-

[a] Voltaire assistait avec Maupertuis à la toilette du Roi, lorsque ce prince leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs. Le poëte fit alors l'impromptu suivant, qu'il adressa à Maupertuis :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talents :
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

Œuvres de Voltaire, édit. Beuchot, t. XIV, p. 412, n° CCI.

time. La constance de l'estime est fondée sur la connaissance des belles qualités et des vertus d'une personne, et je crois qu'elle doit être inaltérable, autant que nous ne voyons pas que le caractère que nous avons estimé se démente à un point qu'il s'attire le mépris; car cette constance est fondée sur le rapport mutuel de la vertu et de l'estime; tant que celui-là se trouve, elle doit subsister également. Quant à la constance en amour, elle est d'une nature toute différente : l'amour ne vient que par l'impression que la beauté fait sur nos sens; tant que l'objet aimé est le même, ses effets doivent y répondre; mais si la fleur de la beauté se fane, les impressions deviendront différentes, et en ce cas, il faut que l'amour en souffre. Se piquer de constance en pareille occasion, c'est jouer une passion que l'on n'a pas, c'est affecter le sentiment, ou bien faire l'ivrogne à jeun. Nous ne sommes pas les maîtres de l'amour, mais il est le nôtre; il prend un cœur d'assaut, sans qu'on puisse lui résister, et lorsqu'il nous quitte, il devient sourd à la voix qui le rappelle. Je tiens donc qu'une personne qui varie dans son estime par inconstance mérite notre mépris, et que celle qui est infidèle en amour imite le dieu qu'elle sert, et auquel les poëtes ont donné des ailes pour de bonnes raisons. Je m'attends à passer condamnation devant votre tribunal, ma chère sœur; vous me prendrez pour un pourceau du troupeau d'Épicure. Traitez-moi, je vous prie, avec plus d'indulgence, et souvenez-vous que c'est pour vous obéir que je vous explique mes sentiments.

Ne doutez point, ma chère sœur, de la constance de mon estime, ni de tous les sentiments avec lesquels je suis invariablement, ma très-chère sœur, etc.

216. A LA MÊME.

Le 17 juin 1749.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été bien heureux aujourd'hui, ayant reçu deux de vos lettres à la fois. Vous m'y comblez de témoignages d'amitié. Je vous assure, ma chère sœur, que j'y suis aussi sensible que l'on peut être, et que tout est bien réciproque de mon côté. C'est par cette raison que, préférant vos intérêts à mes agréments, j'ai lu un chapitre d'Épictète pour me consoler de votre absence. Vous voulez cependant que tout me parle de vous, comme si je pouvais vous oublier, et vous ornez Sans-Souci d'une façon que j'ai été surpris lorsque j'ai vu jusqu'où vous étendez vos attentions. Souffrez, ma chère sœur, que je vous en fasse mille remercîments.

Je voudrais pouvoir vous donner de bons conseils pour ce qui regarde votre fille; mais j'avoue que c'est un cas bien embarrassant. Mais pour ne pas tromper la confiance que vous avez en moi, je vous dirai ce que je ferais, si j'étais dans votre place. Tant qu'on n'a pas des preuves certaines que le Duc veut faire changer notre nièce de religion, ce serait se précipiter que de sonner l'alarme mal à propos. Quand on aura quelque certitude sur ce sujet, alors il faudra que je parle, et que le ministère de là-bas parle de même. Voyez-vous, ce changement de religion ne serait rien, si le Würtemberg était catholique; mais le pays étant protestant, notre nièce en sera l'idole tant qu'elle sera de la religion du peuple, ce qui, avec le temps, pourrait lui procurer de grands avantages. Mais si elle change, elle perdra cette confiance, et ce sera une tache dont elle aura peine à se laver vis-à-vis des luthériens les plus zélés de toute l'Allemagne. Le Duc, avec le temps, peut mal vivre avec elle; alors il lui reste la ressource de l'affection publique; mais si elle change, une pareille conjoncture la rendrait la plus misérable personne du monde. Voilà, ma chère sœur, tout ce que ma politique stérile peut vous dire. Je souhaiterais que vous n'eussiez que des sujets d'agrément; mais le monde ne va pas ainsi, il n'y a que du haut

et du bas. Je m'en suis aperçu, ayant la goutte; la patience m'en a délivré à bon marché. J'ai pris la fièvre tierce; un peu de patience encore et beaucoup de quinquina me l'ont fait passer. Je vous embrasse mille fois, en vous priant de me croire avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

217. A LA MÊME.

Sans-Souci, 14 juillet 1749.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Souffrez que je vous fasse mes compliments sur l'anniversaire de votre naissance. Vous savez, ma très-chère sœur, comme je pense sur ce chapitre, l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, et la tendresse que j'ai pour vous; mes vœux sont toujours les mêmes pour votre santé et pour votre satisfaction. Notre chère mère est, grâce au ciel, tout à fait rétablie; elle se promène à Monbijou, et se divertit de son mieux. Je suis fort surpris du bruit qu'on a fait à Stuttgart; je suis toujours du sentiment qu'on prend l'alarme trop chaude et sans raison. Je crains que le jeune prince ne se révolte contre ses pédants, et ne prenne enfin le mors aux dents. Nous attendons aujourd'hui le comte de Saxe, [a] auquel nous préparons tout l'encens que ses belles actions méritent. Je prends à présent les eaux d'Éger, dont j'espère beaucoup. Voilà comme se suivent nos jours, d'espérances en craintes, et d'illusions en erreurs. Il n'y a personne qui ne se flatte que le lendemain lui soit plus favorable que le moment présent, et souvent son état empire; mais si nous savions d'avance le sort qui nous attend, nous serions doublement malheureux. Vous m'avouerez que voilà bien de la morale pour une lettre datée de Sans-Souci. Lorsque j'y aurai fait un plus long séjour, j'espère d'en prendre un peu mieux et le style, et la façon de penser. Je me recommande, ma très-chère sœur, à l'honneur de

[a] Voyez t. XVII, p. XII et XIII, art. IV, et p. 299—309.

votre souvenir, en vous réitérant encore les assurances de tous les sentiments avec lesquels je suis inviolablement, ma très-chère sœur, etc.

---

218. A LA MÊME.

Le 26 juillet 1749.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vos lettres sont si obligeantes, qu'elles me remplissent de confusion. Je suis un peu surpris de quelques réflexions tristes que j'y ai trouvées sur le sujet de l'amitié, et il me semble, ma chère sœur, que ces héros de l'amitié dont nous parle la Fable ne se trouvent que là. Il y a beaucoup de gens capables d'amitié dans le monde; cependant ce serait se tromper que d'en exiger d'aussi grandes marques qu'en donnèrent Oreste et Pylade, Nisus et Euryale. Il faut prendre le monde tel qu'il est. S'imaginer que la vertu fait le partage des habitants de la terre, c'est le rêve d'un platonicien; supposer que tous les hommes sont criminels et dignes d'être brûlés à jamais, c'est envisager l'univers en misanthrope. Mais dire que le globe que nous habitons est un mélange de bonnes et de mauvaises choses, et que notre espèce est un composé de vices et de vertus, c'est, ce me semble, voir les choses comme elles sont et en juger raisonnablement. Il faut supporter les défauts de nos semblables en faveur de leurs bonnes qualités, comme nous-mêmes avons aussi besoin de leur support en bien des occasions.[a] Lorsque l'on pense de cette façon, ma chère sœur, on se rend la vie plus douce que lorsqu'on s'abandonne à des idées tristes qui noircissent toujours avec le temps.

J'avais bien cru que toutes les appréhensions de messieurs les luthériens du Würtemberg étaient des terreurs paniques. Ces bonnes gens ont une aversion si forte contre la prostituée de Babylone, que la moindre chose qui paraît les en approcher les fait

[a] Voyez, t. IX, p. 33, la fin de la *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois*, du 1er décembre 1749.

tomber en convulsions. Le jeune duc n'est pas dans un âge où l'on persécute; quand ses passions se seront éteintes, il se réconciliera avec le ciel, et le triumvirat de la Vierge, d'un confesseur zélé et du Duc pourrait bien se former en faveur de la proscription des protestants; mais c'est encore trop tôt d'y penser. Je crains, ma très-chère sœur, de vous ennuyer en allongeant ma lettre, et par mon bavardage vous ne vous apercevrez que de reste de l'oisiveté à laquelle se livrent ceux qui boivent les eaux. Daignez me continuer votre précieuse amitié, et ne doutez point que si je ne suis pas tout à fait un Pirithoüs, je ferai tous mes efforts pour l'atteindre, afin de vous convaincre de la tendresse, de l'estime et de tous les sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

219. A LA MÊME.

Potsdam, 22 novembre 1749.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Une légère indisposition m'a privé pendant quelques jours du plaisir de m'entretenir avec vous, ma très-chère sœur. Je suis bien aise de vous savoir en bonne santé. La Reine m'a fait trembler au récit de l'incendie qui a pensé vous brûler. Je suis bien aise de n'avoir été informé du danger que vous avez couru qu'en apprenant en même temps qu'il ne vous en était arrivé aucun mal. Je ne puis vous mander d'ici que la mort de notre bon vieux duc.[a] Il était sur son départ de Königsberg pour Berlin, lorsque le soir, à table, il lui prit un vomissement de sang qui l'emporta en moins de trois minutes. Il est généralement regretté; il n'a jamais fait de mal à personne qu'à lui-même; la galanterie ne l'a quitté qu'à son dernier soupir. Nous sommes à la veille

[a] Frédéric-Guillaume, duc de Holstein-Beck, né le 18 juin 1687, mort à Königsberg le 11 novembre 1749. Voyez t. II, p. 69, 70 et 77, et t. XXV, p. 523. Voyez aussi les *Mémoires* de la Margrave, t. II, p. 6.

du carnaval, sur lequel nos jeunes gens se réjouissent beaucoup. Je deviens si vieux, que tout ce vacarme ne m'affecte guère. Daignez me conserver votre amitié, et soyez persuadée qu'on ne saurait vous estimer et vous aimer plus que ne fait, ma très-chère sœur, etc.

Daignez faire mes compliments au Margrave.

---

220. A LA MÊME.

Berlin, 7 décembre 1749.

Ma très-chère sœur,

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. Vous êtes toujours une divinité pour moi; mais comme vous avez tant d'attributs, je vous invoque un jour sous le nom de Minerve, un autre sous celui de Calliope; quelquefois vous daignez vous manifester comme Polymnie, ensuite vous vous montrez aux mortels sous la forme d'Uranie; aujourd'hui vous me permettrez de vous adorer sous les attraits de Lucine. Je n'en doute point, si vous allez à Stuttgart, notre nièce accouchera heureusement sous vos auspices. Vous douerez l'enfant nouveau-né, et ce sera la merveille des siècles futurs. J'ai trouvé dans quelque vieux bouquin de mythologie que Lucine s'habillait d'un voile gris de lin et blanc. Comme j'imagine que, possédant ses attributs, vous voudrez suivre ses usages, je prends la liberté de vous offrir cette étoffe comme des prémices de notre manufacture, et lorsque j'adresse mes vœux aux dieux, j'ose leur dire : Divinités de l'Olympe, si vous daignez favoriser la Souabe de votre présence, accordez, de grâce, un jour les mêmes faveurs à la Prusse.

Je suis avec la plus parfaite estime, etc.

---

221. A LA MÊME.

Potsdam, 19 avril 1750.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis très-fâché d'apprendre que vous avez été incommodée derechef. Je fais des vœux pour que cela n'arrive plus désormais. Je crois que c'est peut-être une suite de votre voyage de Stuttgart et de la mauvaise saison, dont vous avez essuyé l'intempérie. A propos de voyages, aurons-nous l'honneur de vous voir cette année? Le Margrave voudra-t-il bien en être? Quel opéra jouera-t-on qui puisse vous plaire? Sera-ce *Iphigénie, Coriolan, Armide,* ou *Phaéton?* Ce sont autant de questions auxquelles je vous demande en grâce réponse, vous assurant de la tendresse infinie avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

---

222. A LA MÊME.

Potsdam, 2 mai 1750.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Quoique vous me fassiez le plaisir de venir ici sans surprise, votre arrivée n'en aura pas moins d'agréments pour moi. Vous pouvez être persuadée que tous les jours et tous les moments où je jouirai de ce bonheur me seront chers. Je voudrais fort pouvoir disposer de moi. Je vous donnerais tous les moments de ma vie; mais la carrière que je cours m'oblige à des devoirs dont je ne puis me dispenser sans avoir des reproches à me faire. J'ai deux voyages devant moi, l'un de Prusse, que je fais dans le mois de juin, l'autre de Silésie, que je fais au mois de septembre. Il dépendra donc de vous de choisir le temps qui pourra le mieux vous convenir, ou du commencement d'août, ou de la fin de septembre;[a] quel qu'il soit, ma chère sœur, vous serez reçue avec

[a] La Margrave arriva à Potsdam le 8 août, avec son mari.

le même empressement et la même joie. Daignez donc me dire un mot. Je voudrais au moins vous recevoir une fois dans ma vie comme y étant préparé, sans cérémonie cependant, vous ne les aimez pas, et je les déteste, mais en témoignant mon contentement par des fêtes qui ne pourront que vous divertir sans vous embarrasser. J'attends votre réponse avec bien de l'impatience, en vous réitérant les assurances de la plus parfaite tendresse et de tous les sentiments avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

223. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Sans-Souci, 1er septembre 1750.)

O toi que j'ai chéri dès ma tendre jeunesse!
Frère dont les vertus augmentent ma tendresse,
Toi que le ciel forma pour régner sur les cœurs,
Reçois ce triste adieu que je baigne de pleurs.
Séjour de Sans-Souci, pour moi si plein de charmes,
Je ne retrouve en toi que des sujets de larmes;
Ton dieu, ton créateur, éloigné de ton sein,[a]
Ne t'illumine plus par son esprit divin.
Pour apaiser mes maux Bacchus en vain s'empresse,
En vain j'ai mon recours à l'immortel Lucrèce;
Je sens que le plaisir me paraîtra souci,
Loin du cher Philosophe de Sans-Souci.

Ce ne sont point les dieux, mais le cœur qui les dicte.

---

[a] Frédéric partit de Berlin le 1er septembre pour faire sa tournée militaire à Cüstrin, Glogau, Breslau, Brieg, Neisse, Glatz, Schweidnitz et Liegnitz. Il était de retour le 21.

224. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 25 novembre 1750.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je vous prie de recevoir ces pierres jaunes qu'on m'a dit que vous aimiez. J'espère, ma chère sœur, qu'elles pourront trouver place dans la garniture que vous en formez. Oserais-je vous prier de faire mille assurances d'amitié de ma part au Margrave, et d'être persuadée que vous me trouverez toujours le même, c'est-à-dire, avec ces sentiments d'estime et de tendresse avec lesquels je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

225. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Brietzen, 26 novembre (1750),
jour funeste pour moi.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je suis arrivée à quatre heures ici, sans savoir comment j'ai quitté Berlin. Mon esprit a été si occupé et si triste pendant la route, que je me suis bien aperçue qu'il était à Potsdam, et non dans mon corps; car je n'ai pas eu la moindre incommodité, marque que les esprits vitaux en étaient loin. J'ai trouvé ici, mon très-cher frère, de nouvelles marques de vos bontés. J'ai baisé mille fois votre chère lettre. Vous me comblez de tant de grâces, que je ne sais plus comment vous témoigner combien j'en suis pénétrée. Je cherche des expressions sans en pouvoir trouver. Mon cœur parle un langage que je ne puis exprimer. Il est plein de vous, il vous doit tout, et il vous est entièrement acquis. Je vivrai et mourrai avec ces sentiments, étant avec un très-profond respect, mon très-cher frère, etc.

---

226. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 29 novembre 1750.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir encore deux de vos chères lettres. Je ne vous ai pas dit la moitié de ce que m'a fait sentir votre départ. Je me borne à faire des vœux bien sincères pour votre heureux voyage, et pour tout ce qui peut vous être agréable et contribuer à la douceur et à la félicité de votre vie. Je vous rends mille grâces, en même temps, des belles branches que vous avez eu la bonté de me donner. Croyez, ma chère sœur, qu'il ne me faut aucuns signes visibles pour me faire souvenir de vous. Je vous rends cet hommage que les chrétiens réformés rendent à leur Dieu; votre culte est établi dans mon cœur, et il vous est tout acquis. Je me flatte que vous en êtes persuadée, ainsi que de tous les sentiments d'estime et de tendresse avec lesquels je suis jusqu'au dernier soupir de ma vie, ma très-chère sœur, etc.

---

227. A LA MÊME.

Ce 31 (décembre 1750).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Ce qui me console de votre absence, c'est de vous savoir en parfaite santé et de bonne humeur, comme il me le paraît par votre lettre. Les histoires que vous avez la bonté de me marquer sont très-singulières; nous n'en avons ici que de plaisantes; ce sont de ces éphémères auxquels la redoute donne naissance, et qui périssent après leur naissance. Tout le monde se porte bien ici; la Reine tient cour aujourd'hui, mes frères histrionnent, je politique, Voltaire filoute les juifs, madame de Bentinck plaide,[a] le comte son neveu fait des sottises, madame de Camas a le rhume, et la

[a] Voyez t. XXII, p. 262.

bonne Montbail[a] répare à sa toilette les injures que les ans ont faites à ses attraits surannés. Je ne puis vous entretenir que de balivernes semblables; ma lettre sent son carnaval. Je vous en demande excuse, ma chère sœur, en vous assurant que je n'en suis pas moins avec un sincère attachement, etc.

---

228. A LA MÊME.

Ce 22 (janvier 1751).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre lettre m'a fait un sensible plaisir; j'y vois la continuation de votre bonne santé et de votre belle humeur. Hier, j'ai vu madame de Kannenberg à la cour, et nous n'avons parlé que de vous. Si les oreilles ne vous ont pas corné, ma chère sœur, ce n'est pas notre faute.

Vous me demandez ce que c'est que le procès de Voltaire avec le juif.[b] C'est l'affaire d'un fripon qui veut tromper un filou; il n'est pas permis qu'un homme de l'esprit de Voltaire en fasse un si indigne abus. L'affaire est entre les mains de la justice, et dans quelques jours nous apprendrons par la sentence qui est le plus grand fripon des deux parties. Voltaire s'est emporté, il a sauté au visage du juif; il s'en est fallu de peu qu'il n'ait dit des injures à M. de Cocceji;[c] enfin il a tenu la conduite d'un fou. J'attends que cette affaire soit finie pour lui laver la

[a] Voyez ci-dessus, p. 10.

[b] Le procès de Voltaire avec le juif Hirschel a été imprimé dans les *Annalen der Gesetzgebung und Rechtsgelehrsamkeit in den Preussischen Staaten*, publiées par E.-F. Klein, t. V, p. 215 — 276. Voyez, à ce sujet, la correspondance de Frédéric avec le célèbre poëte, t. XXII de notre édition, p. 258 et suiv., et la lettre de la margrave de Baireuth à Voltaire, du 18 février 1751, *Œuvres* de ce dernier, édit. Beuchot, t. LV, p. 565. Ce procès suivit immédiatement la querelle que Voltaire eut avec d'Arnaud, et qui fut le principe de l'aigreur dont on trouve tant de traces dans sa correspondance avec le Roi.

[c] Voyez t. IV, p. 1 et 2, et t. IX, p. 30 et 31.

tête et pour voir si, à l'âge de cinquante-six ans, on ne pourra pas le rendre, sinon plus raisonnable, du moins moins fripon.

Notre nouvel opéra[a] a réussi au mieux; Carestini, sur le théâtre, est bien supérieur à ce qu'il est dans une chambre; il ne manquait à son triomphe que votre suffrage.

Je vous prie, ma chère sœur, de vous ressouvenir quelquefois du vieux frère, et d'être persuadée de la tendresse infinie avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

La Pannwitz[b] se marie avec M. de Voss qui a été envoyé en Pologne, ce qui donne lieu à toutes sortes de mouvements à la cour, dont vous pourrez facilement vous faire la représentation.

---

229. A LA MÊME.

Le 2 février (1751).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien fâché qu'on vous donne de fausses alarmes sur mon sujet. J'ai eu cet hiver quelques légères indispositions; mais je suis cependant fort content de m'en être encore mieux tiré que l'année passée. L'affaire de Voltaire n'est pas encore finie. Je crois qu'il s'en tirera par une gambade; il n'en aura pas moins d'esprit, mais son caractère en sera plus méprisé que jamais. Je le verrai quand tout sera fini; mais, à la longue, j'aime mieux

[a] *Mithridate*, musique de Graun, paroles de Villati, d'après Racine.

[b] Cette demoiselle, dame d'atour de la Reine-mère depuis 1746, et fille du général-major Wolf-Adolphe de Pannwitz, mort le 30 avril 1750, était depuis longtemps l'objet d'attentions particulières de la part du prince Guillaume. (Voyez l'ouvrage de M. de Hahnke, *Elisabeth Christine*, p. 105.) Née à Berlin le 11 mars 1729, elle épousa, le 18 mars 1751, le conseiller intime de justice Jean-Ernest de Voss, ancien envoyé extraordinaire de Prusse à la cour de Dresde. Devenue veuve le 26 mai 1793, elle fut nommée, la même année, grande gouvernante de la Princesse royale (la reine Louise). La comtesse de Voss mourut à Berlin le 31 décembre 1814.

vivre avec Maupertuis qu'avec lui. Son caractère est sûr, et il a plus le ton de la conversation que le poëte, qui, si vous y avez bien pris garde, dogmatise toujours. Je suis fort content de Carestini, surtout de l'adagio. On me marque de Dresde que Salimbeni a encore moins de voix qu'il n'en avait ici. Il faudra envoyer au marché aux chapons, et voir si on en trouvera quelqu'un qui chante bien et qui soit traitable. Si notre opéra vous peut faire plaisir, je le ferai transcrire et vous l'enverrai. Je me recommande encore à votre précieux souvenir, en vous assurant, ma très-chère sœur, qu'on ne saurait être plus que je le suis, etc.

---

230. A LA MÊME.

Le 3 juillet 1751.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Nous célébrons aujourd'hui votre fête de bon cœur. Je date l'époque de mon bonheur de l'heureux jour qui vous a vue naître. Je ne vous répète point les vœux que je fais pour votre prospérité et votre conservation; ils vous sont bien connus; je ne fais que les continuer. Je confonds vos intérêts avec les miens; dans votre santé je crois voir ma vigueur, dans votre prospérité mon contentement; même votre amitié me retrace tout ce que mon cœur me dit pour vous. Je me souviens d'avoir entendu dire, l'automne passé, que vous souhaitiez du bois de cèdre pour faire un cabinet à l'Ermitage. J'ai trouvé de ce bois, et je prends la liberté de vous en offrir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est du Liban, et que défunt le roi Hiram[a] n'en eut pas de plus beau.

Daignez ajouter foi à la tendresse des sentiments et à la parfaite estime avec laquelle je suis à jamais, ma très-chère sœur, etc.

Mille compliments, je vous supplie, au Margrave.

---

[a] II Samuel, chap. V, v. 11.

231. A LA MÊME.

Le 17 novembre 1751.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis obligé de vous envoyer encore un chasseur pour remettre au Margrave un paquet du comte Podewils. J'ai reçu deux de vos lettres à la fois, et quant à l'une, qui regarde le major Bonin, le Margrave est entièrement maître de le prendre; mais je vous avertis d'avance qu'il ne peut se comporter avec personne, et je crains que le Margrave n'en soit pas content.

Vous n'avez aucun lieu de vous presser à lever ce régiment; dans l'état présent de l'Europe, je vous donne sûrement deux ans d'attente, et je crois que le Margrave pourrait très-bien en ce temps embourser des payes mortes.

Je crois que le margrave d'Ansbach ne sera pas resté longtemps chez vous; il n'est pas fait pour goûter les douceurs de la société; la passion de la chasse, et la vie crapuleuse qu'il mène depuis si longtemps, le déplacent quand il se trouve chez des personnes raisonnables.

J'attends ma sœur, le Duc et leur fille aînée, le 4 du mois prochain. Il y a sept ans que la Reine n'a pas revu ma sœur. Ce sera un grand plaisir de la revoir. Elle tient un petit bureau d'esprit, à Brunswic, dont votre médecin[a] est le directeur et l'oracle. Il y a de quoi pouffer de rire quand elle parle de ces matières : sa vivacité naturelle ne lui a pas laissé le temps de rien approfondir; elle passe continuellement d'un sujet à l'autre, et dépêche vingt décisions en moins d'une minute.

Si ma sœur d'Ansbach se trouve encore à Erlangen, faites-lui, je vous prie, mes plus tendres compliments, et daignez me croire avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] M. de Superville. Voyez ci-dessus, p. 56.

232. A LA MÊME.

Le 21 novembre 1751.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je prends la liberté de vous envoyer toutes sortes de babioles. Je souhaite de tout mon cœur qu'il y en ait parmi qui vous soient agréables. Le tableau est fait par des ouvriers d'ici, et il me semble qu'à une certaine distance il fait illusion. Je suppose que vous aimez encore les ananas, et qu'ils ne vous sont pas nuisibles; c'est pourquoi j'ose vous en offrir.

Nous avons perdu le pauvre La Mettrie. Il est mort pour une plaisanterie, en mangeant tout un pâté de faisan; après avoir gagné une terrible indigestion, il s'est avisé de se faire saigner, pour prouver aux médecins allemands qu'on pouvait saigner dans une indigestion. Cela lui a mal réussi; il a pris une fièvre violente qui, dégénérée en fièvre putride, l'a emporté.[a] Il est regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il était gai, bon diable, bon médecin, et très-mauvais auteur; mais, en ne lisant pas ses livres, il y avait moyen d'en être très-content.

Je vous supplie, ma chère sœur, de me croire avec la plus parfaite tendresse et les sentiments de la plus haute estime, etc.

---

233. A LA MÊME.

Ce 29 (décembre 1751).[b]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Sensible à vos bontés autant qu'on peut l'être, je vous rends grâce de votre cher souvenir et de la belle statue que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je la conserverai précieusement comme antique, mais surtout comme venant de vous. Ce me sera une

[a] Voyez t. VII, p. 22—27.

[b] La réponse de la Margrave à cette lettre est datée du 17 janvier 1752.

grande consolation d'avoir, l'année que nous allons commencer, la satisfaction de vous voir, de vous entendre et de vous embrasser. Je pourrai verser dans votre sein tous mes chagrins et toutes mes afflictions, ce qui n'est pas une légère consolation. Je suis bien de votre sentiment, ma chère sœur, sur les plaisirs : on est heureux quand on peut les aimer; mais la mauvaise santé, les soins, les chagrins, etc. en font passer l'agrément. Je suis, comme vous, fidèle à la musique et passionné pour l'adagio; mais il faut un peu de mélancolie pour le rendre plaintif, et je ne pourrai sentir que de la joie en vous voyant. J'ai eu un deuil domestique qui a entièrement dérangé ma philosophie. Je vous confie toutes mes faiblesses; j'ai perdu Biche,[a] et sa mort a renouvelé en moi la perte de tous mes amis, de celui surtout qui me l'avait donnée. J'ai été honteux qu'un chien ait si fort affecté mon âme; mais la vie sédentaire que je mène et la fidélité de cette pauvre bête m'avaient si fort attaché à elle, ses souffrances m'ont si fort ému, que, je vous le confesse, j'en suis triste et affligé. Faut-il être dur? doit-on être insensible? Je crois qu'une personne capable d'indifférence pour un animal fidèle ne sera pas plus reconnaissante envers son égal, et que, s'il faut opter, il vaut mieux être trop sensible que dur. Voilà, ma chère sœur, comme je suis le sophiste de mes passions, et comme je me déguise à moi-même mes faiblesses. Il faut bien peu de chose pour déranger notre raison, et le sentiment est en nous toujours plus fort que le meilleur syllogisme. Après tout, on ne saurait se refondre, et quand même on parviendrait en soi à éteindre une passion, aussitôt il en renaît une autre qui la remplace. Je lis les *Réflexions* de l'empereur Marc-Antonin[b] pour me fortifier l'âme, et je trouve un consolateur plus affligé que moi-même, qui traite les hommes comme s'ils n'avaient point de partie animale ni de sensations, et j'en reviens à Épicure.

Si vous êtes curieuse de nouvelles, je vous apprendrai que

[a] Frédéric aimait beaucoup les chiens. Voyez, au sujet de la mort de sa levrette Alcmène, sa lettre au prince Henri, du 9 octobre 1763, t. XXVI, p. 288; voyez aussi les *Vers de la levrette Diane à la Princesse de Prusse*, du 30 novembre 1767, t. XIII, p. 12.

[b] Voyez t. XXV, p. 44.

Voltaire s'est conduit comme un méchant fou, qu'il a attaqué cruellement Maupertuis,[a] et qu'il a fait tant de friponneries, que, sans son esprit, qui me séduit encore, j'aurais, en honneur, été obligé de le mettre dehors. Après avoir goûté de tout et essayé de tous les caractères, on en revient toujours aux personnes de mérite; il n'y a que la vertu de solide, mais elle est rare à trouver. C'est cette vertu que vous possédez, ma très-chère sœur, qui m'attache plus à vous encore que les liens du sang, et qui me rend à jamais avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

234. A LA MÊME.

(30 décembre 1751.)[b]

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

O ma chère sœur! vous qui avez le cœur si tendre, ayez pitié de la situation où je me trouve. J'ai perdu le prince d'Anhalt,[c] et hier Rottembourg[d] vient d'expirer entre mes bras. Je devrais répondre à la lettre que vous m'avez écrite; mais je n'en suis pas capable, je ne vois que ma douleur. Toutes mes pensées s'attachent à la perte d'un ami avec lequel j'ai vécu douze ans dans une parfaite amitié. Veuille le ciel vous épargner de ces malheurs et ne vous donner que des occasions de joie! Je suis avec toute la tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

[a] La querelle de Voltaire avec Maupertuis avait commencé au mois de mars 1751. Voyez t. XV, p. 59 et suiv.; t. XVII, p. xv et xvi, art. VII, et p. 333 et suiv.; t. XXII, p. 302 et suiv.

[b] La réponse de la Margrave à cette lettre est datée du 6 janvier 1752.

[c] Léopold-Maximilien, prince régnant d'Anhalt-Dessau, nommé maréchal sur le champ de bataille de Chotusitz, était né le 25 décembre 1700, et mourut le 11 décembre 1751. Voyez ci-dessus, p. 24.

[d] Voyez t. XXII, p. 285; t. XXV, p. xxii, xxiii, et p. 515 — 559. Le général comte de Rottembourg mourut le 29 décembre, entre huit et neuf heures du matin.

235. A LA MÊME.

Le 14 janvier 1752.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

S'il y a quelque chose capable de me consoler, c'est la part que vous daignez prendre à la douloureuse situation où je me suis trouvé. Je vous avoue, ma chère sœur, que je suis fort de votre sentiment, que la vie ne vaut pas la peine d'être beaucoup regrettée. Qu'est-ce que de vivre, quand on se voit privé de toutes les personnes avec lesquelles on a le plus vécu, et que la mort nous ravit pour toujours ceux que nous aimions? Pour moi, je vous avoue que je suis fort dégoûté du sot personnage que je joue, et que le monde m'est bien insipide. Vous me demandez comment Rottembourg est mort? Hélas! ma chère sœur, il est expiré entre mes bras, ferme et avec une indifférence héroïque. Ses douleurs lui faisaient crier quelquefois : O Dieu! ayez pitié de moi! Mais point de signe de superstition ni de faiblesse dans ses derniers moments. Le prêtre catholique arriva; mais il expira le moment même, et ce n'était point lui qui l'avait fait venir. Le pauvre défunt me tendit sa main mourante, et, pouvant à peine parler, il me dit: «Adieu, Sire; il faut que je vous quitte, je n'en saurais revenir.» Ma situation a été affreuse les premiers jours. J'ai calmé cette première agitation de mon esprit; mais il me reste dans l'âme un fond de mélancolie que je sens bien que je ne pourrai pas déraciner sitôt. La moindre chose qui me rappelle ce souvenir, c'est un coup de poignard qui me perce le cœur. Je crois qu'il n'y a d'heureux dans le monde que ceux qui n'aiment personne. Je lis le troisième chant de Lucrèce,[a] et je tâche d'adoucir mes peines; mais tout cela ne me rend point ce qui ne saurait m'être rendu. Je travaille beaucoup pour me distraire, et je trouve que l'ouvrage est ce qui me soulage le plus. Ne craignez rien pour moi, ma chère sœur, je ne suis pas assez bon pour mourir, et ménagez-vous vous-même, pour ne pas mettre le comble à mon affliction.

Je voudrais que le carnaval fût fini, et je roule dans ma tête

[a] Voyez t. X, p. 194; t. XIX, p. 43, 67 et 238; t. XXV, p. 56.

le moyen de me sauver à Potsdam, où je suis plus à moi-même, et où je puis être mélancolique sans que personne y trouve à redire.

Je vous souhaite de tout mon cœur que vous soyez à l'abri de pareils malheurs, qui, sans contredit, sont les plus grands du monde pour des personnes capables de sentiment. Tous mes vœux se réunissent pour vous, ma chère sœur; ce sont les sentiments avec lesquels je suis jusqu'au dernier soupir de ma vie, ma chère sœur, etc.

236. A LA MÊME.

(Berlin, 24 janvier 1752.)

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Toutes vos lettres redoublent la tendresse que j'ai pour vous; il n'y a qu'une vraie amie qui puisse écrire une lettre comme celle que je viens de recevoir de votre part. Vous entrez dans mes petits chagrins, vous y prenez part, et vous compatissez à ma sensibilité. Il ne s'agit, à la vérité, que d'un chien; mais tout ce que vous m'écrivez de Folichon est précisément le cas où je me suis trouvé avec Biche. Le ciel nous a donné une même humeur et un même cœur. Je pense comme vous sur notre raison; je la crois bonne pour la société, mais fort incommode pour l'individu. Je pars après-demain pour Potsdam, et je ne saurais vous dissimuler que je sens une joie secrète de me retrouver dans ma chère retraite. Je me réjouis sur le plaisir de vous revoir, comme les chrétiens sur le jubilé. Venez ici pour voir un ami, et, je vous prie, usez-en de même avec moi sans contrainte et sans gêne; et si vous le voulez bien, nous bannirons toute cérémonie quelconque, pour que je puisse mieux jouir de vous. Les derniers temps que j'ai eu le bonheur de vous voir ici sont ceux où j'ai le mieux profité de vous; commençons, si vous le voulez, par où nous avons fini, et le peu de temps que je pourrai vous

326. A LA MÊME.

Naumbourg, 9 (septembre 1757).

MA CHÈRE SŒUR,

Je viens de recevoir votre lettre du 6, avec l'incluse de Voltaire. Vos réflexions sont très-vraies; mais, ma chère sœur, la vérité n'est pas faite pour les hommes. Le peuple est mené par les politiques, et il est toujours abusé par ceux qui veulent le tromper: ce n'est pas ma faute, il faut subir sa destinée. Quand l'Europe sortira de ses transports frénétiques, elle sera peut-être étonnée elle-même des excès où sa fureur l'a poussée; mais cela ne me fera peut-être alors ni bien ni mal. J'ose vous envoyer une réponse pour Voltaire; daignez, je vous supplie, me marquer si vous avez reçu mon *Épître*,[a] ou non. Dans la situation présente, tout ce que je puis faire, ma chère sœur, c'est de me fortifier le plus que je puis dans la philosophie; jusqu'à présent le malheur m'a roidi au lieu de m'abattre. Les épreuves par lesquelles je passe sont dures certainement, mais je me suis fait une raison sur tout ce qui peut m'arriver; je ne suis touché que de l'infortune d'un peuple que je devais rendre heureux. Enfin, ma chère sœur, il faut prendre patience et nager contre le torrent tant qu'on en a la force. Je vous prie de vous tranquilliser l'esprit; vos inquiétudes me sont précieuses, certainement j'y suis sensible, et je vous regarde comme le seul exemple d'amitié parfaite dans ce siècle corrompu; mais, en s'inquiétant, on ne change pas le destin, et dans des circonstances où l'on doit s'attendre à tout, il faut se préparer à tout événement. C'est, si vous le voulez, tirer sa consolation de la nécessité du mal et de l'inutilité du remède. Que faire, quand il n'en reste point d'autre? Je vous écrirais six pages, si je me livrais à mon penchant; cependant je sens que je dois m'arrêter, pour que le paquet ne devienne pas trop volumineux. Mon cœur est plein de tendresse et de recon-

[a] L'*Épître à ma sœur de Baireuth*, t. XII, p. 36—42. Frédéric avait écrit à la Margrave, de Bernstadt, le 24 août 1757 : « Je prends la liberté de vous envoyer une pièce de vers que je vous adresse. Le style de l'élégie convient à ma fortune présente et aux calamités qui désolent la patrie. »

naissance pour vous; soyez persuadée que, tant que je respirerai, le souvenir de tant de vertu restera gravé au fond de mon âme. Il m'est impossible de vous exprimer tout ce que je sens là-dessus, mais certainement, si je ne vous aimais pas depuis longtemps avec passion comme frère, je vous adorerais comme le miracle, comme le phénix de nos jours. Vous ne pourrez recevoir de mes lettres que sous date du 15 de ce mois; nous sommes depuis quatre semaines par voie et par chemin, toujours sur pied et toujours en de nouveaux lieux. Nous avons fait une diligence qui surprend nos ennemis. Avant-hier et aujourd'hui les hussards autrichiens ont été malmenés; les Français ne se montrent pas, par grande prudence; je compte pourtant de les voir dans peu et de vous en donner des nouvelles. Adieu, mon adorable sœur, l'unique consolation qui me reste, mon seul espoir dans l'infortune; je vous embrasse du fond de mon âme.

---

327. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(15 septembre 1757.)

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre lettre et celle que vous avez écrite à Voltaire, mon cher frère, m'ont presque donné la mort. Quelles funestes résolutions, grand Dieu! Ah! mon cher frère, vous dites que vous m'aimez, et vous me plongez le poignard dans le cœur. Votre *Épître*, que j'ai reçue, m'a fait répandre un ruisseau de larmes.[a] J'ai honte à présent de tant de faiblesse. Mon malheur serait si grand, que j'y trouverai de plus dignes ressources. Votre sort décidera du mien; je ne survivrai ni à vos infortunes, ni à celles de ma maison. Vous pouvez compter que c'est ma ferme réso-

[a] La Margrave fait surtout allusion aux deux derniers vers de cette *Épître:*

Ainsi mon seul asile et mon unique port
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

lution.[a] Mais après cet aveu, j'ose vous supplier d'examiner le pitoyable état de votre ennemie lorsque vous étiez devant Prague.[b] C'est le changement subit de la fortune pour les deux partis. Ce changement peut se renouveler lorsqu'on y pensera le moins. César fut esclave des pirates, et devint le maître de la terre. Un grand génie comme le vôtre trouve des ressources quand même tout est perdu, et il est impossible que la frénésie puisse durer. Le cœur me saigne en pensant aux malheureux Prussiens. Quelle barbarie horrible que le détail des cruautés qui se commettent! Je sens tout ce que vous sentez là-dessus, mon cher frère. Je connais votre cœur et votre sensibilité pour vos sujets. Je souffre mille fois plus que je ne puis le dire, mais l'espérance ne m'abandonne pas. J'ai reçu votre lettre du 14 par W.. Quelle bonté de penser à moi, qui n'ai qu'une tendresse inutile qui est bien richement récompensée par la vôtre! Je suis obligée de finir, mais je ne cesserai d'être avec un très-profond respect, etc.

---

[a] La Margrave écrit à Voltaire, le 19 août 1757 : «Je suis dans un état affreux, et ne survivrai pas à la destruction de ma maison et de ma famille. «C'est l'unique consolation qui me reste.» Au même, le 12 septembre suivant, en parlant du Roi : «Il ne me reste qu'à suivre sa destinée, si elle est malheureuse. Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe. J'ai fait mes efforts «pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les «grandeurs et les richesses; mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui «puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de ses maux en «cessant de vivre. L'état où je suis est pire que la mort.» Encore au même, le 16 octobre : «Notre situation est toujours la même; un tombeau fait notre «point de vue. Quoique tout semble perdu, il nous reste des choses qu'on ne «pourra nous enlever : c'est la fermeté et les sentiments du cœur.» Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LVII, p. 310, 332 et 353.

[b] Après la bataille du 6 mai 1757. Voyez t. IV, p. 120 et suivantes.

328. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Kerpsleben, près d'Erfurt) ce 17 (septembre 1757).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je ne trouve d'autre consolation que dans vos chères lettres. Puisse le ciel récompenser tant de vertu et tant d'héroïques sentiments! Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, mes malheurs ne font que s'accumuler. Il semble que le destin veut décharger toute sa fureur et toute sa colère sur le pauvre État que j'ai eu à gouverner. Les Suédois sont entrés en Poméranie; les Français, après avoir conclu une neutralité humiliante pour le roi d'Angleterre avec les alliés (dont les troupes sont obligées de se séparer et d'entrer dans des quartiers que les Français leur assignent, sans que les États respectifs soient délivrés de contributions ni de livraisons), les Français, dis-je, sont en pleine marche pour inonder les pays de Halberstadt et de Magdebourg. Je m'attends de la Prusse à la nouvelle d'une bataille d'un jour à l'autre; la proportion du nombre des combattants est de vingt-cinq mille à quatre-vingt mille. Les Autrichiens sont marchés en Silésie, où le prince de Bevern les suit. J'ai avancé de ce côté-ci, pour tomber sur le corps de cette armée alliée, qui s'est enfuie, et s'est retranchée, derrière Eisenach, dans des montagnes où toutes les règles de la guerre m'empêchent de les suivre, encore plus de les attaquer. Dès que je me retirerai en Saxe, tout cet essaim me suivra. Je suis fermement résolu de tomber sur le corps de celui de tous les généraux ennemis qui m'approchera de plus près, au hasard de tout ce qui peut en arriver. Je bénirai encore le ciel de sa clémence, s'il m'accorde la faveur de périr l'épée à la main. Si cet espoir me manque, vous m'avouerez qu'il serait trop dur de ramper aux pieds d'un assemblage de traîtres dont les crimes heureux leur procurent l'avantage de pouvoir me donner la loi. Comment, ma chère, mon incomparable sœur, comment pourrais-je réprimer les sentiments de vengeance et de ressentiment contre tous mes voisins, dont il n'y en a pas un qui n'ait accéléré ma chute et ne partage nos dépouilles? Comment un prince

peut-il survivre à son État, à la gloire de sa nation, à sa propr réputation? Qu'un électeur de Bavière dans l'enfance ou plutô dans une espèce de sujétion de ses ministres, et stupide à la voi de l'honneur, se livre en esclave à l'impérieuse domination de l maison d'Autriche, et baise la main qui opprima son père, je l pardonne à sa jeunesse et à son ineptie; mais sera-ce là l'exempl que je devrai suivre? Non, ma chère sœur, vous pensez tro noblement pour me donner d'aussi lâches conseils. La liberté cette prérogative si précieuse, sera-t-elle moins chère, dans l dix-huitième siècle, à des souverains qu'elle le fut aux patricien de Rome? Et où est-il dit que Brutus et Caton pousseraient l générosité plus loin que des princes et des rois? La fermeté con siste à s'opposer au malheur; mais il n'y a que des lâches qui flé chissent sous le joug, qui portent patiemment leurs chaînes, e supportent tranquillement l'oppression. Jamais, ma chère sœu je ne pourrai me résoudre à cette ignominie. L'honneur qui m' poussé à exposer cent fois ma vie dans la guerre m'a fait affron ter la mort pour de moindres sujets que pour ceux-ci. La vi ne vaut certainement pas la peine qu'on s'y attache si fort, sur tout quand on prévoit qu'elle ne sera désormais qu'un tissu d peines, et qu'il faudra se nourrir de ses larmes :

La douleur est un siècle et la mort un instant.

Si je ne suivais que mon inclination, je me serais dépêch d'abord après la malheureuse bataille que j'ai perdue; mais j' senti que ce serait faiblesse, et que c'était mon devoir de répare le mal qui était arrivé. Mon attachement à l'État s'est réveillé je me suis dit : Ce n'est pas dans la bonne fortune qu'il est ra de trouver des défenseurs, mais c'est dans la mauvaise.[a] Je m suis fait un point d'honneur de redresser tous les dérangement à quoi j'ai encore réussi en dernier lieu en Lusace; mais à pein suis-je accouru de ce côté-ci pour m'opposer à de nouveaux en nemis, que Winterfeldt a été battu et tué auprès de Görlitz, qu les Français entrent dans le cœur de mes États, que les Suédo bloquent Stettin. Il ne me reste à présent plus rien de bon faire; ce sont trop d'ennemis. Quand même je réussirais à batt

[a] Voyez t. XXVI, p. 216.

deux armées, la troisième m'écraserait. Vous verrez par le billet ci-joint ce que je tente encore; c'est le dernier essai. La reconnaissance, le tendre attachement que j'ai pour vous, cette amitié de vieille roche qui ne se dément jamais, m'oblige d'en agir sincèrement avec vous. Non, ma divine sœur, je ne vous cacherai aucune de mes démarches, je vous avertirai de tout; mes pensées, le fond de mon cœur, toutes mes résolutions, tout vous sera ouvert et connu à temps. Je ne précipiterai rien, mais aussi me sera-t-il impossible de changer de sentiments. Il est vrai que, après la bataille de Prague, les affaires de la reine de Hongrie paraissaient hasardées; mais elle avait de puissants alliés et encore de grandes ressources; je n'ai ni l'un ni l'autre. Je ne serais pas abattu d'un malheur, j'en ai tant essuyé : les pertes des batailles de Kolin et celle, en Prusse, de Jägersdorf, la malheureuse retraite de mon frère et la perte du magasin de Zittau, la perte de toutes mes provinces de la Westphalie, le malheur et la mort de Winterfeldt, l'invasion en Poméranie, dans le Magdebourg et dans le pays de Halberstadt, l'abandon de mes alliés; et malgré tout cela, je me roidis encore contre l'adversité, de sorte que je crois ma conduite jusqu'à présent exempte de toute faiblesse. Je suis très-résolu de lutter encore contre l'infortune; mais en même temps suis-je aussi résolu de ne pas signer ma honte et l'opprobre de ma maison.[a] Voilà, ma chère sœur, ce qui se passe dans le fond de mon âme, et la confession générale que je vous fais de ce qui m'agite actuellement.

Quant à vous, mon incomparable sœur, je n'ai pas le cœur de vous détourner de vos résolutions. Nous pensons de même, et je ne saurais condamner en vous les sentiments que j'éprouve tous les jours. La vie nous a été donnée par la nature comme un bienfait; dès qu'elle cesse de l'être, l'accord finit, et tout homme est maître de finir son infortune le moment qu'il juge à propos. On siffle un acteur qui reste sur la scène quand il n'a plus rien à dire. On plaint les malheureux les premiers moments; le public se lasse bientôt de sa compassion, la malignité humaine les critique, on trouve que tout ce qui leur est arrivé, c'est eux qui se le sont attiré, on les condamne, et l'on finit par les mépriser.

[a] Voyez t. XXVI, p. 161, 162, 190, 194, 198, 218, et ci-dessus, p. 298.

Si je suis le cours ordinaire de la nature, le chagrin, ma mau vaise santé, abrégeront mes jours en peu d'années. Ce serait sur vivre à moi-même et souffrir lâchement ce que je suis maît d'éviter. Il ne me reste que vous seule dans l'univers qui m' attachiez encore; mes amis, mes plus chers parents sont au tom beau; enfin j'ai tout perdu. Si vous prenez la résolution qu j'ai prise, nous finissons ensemble nos malheurs et notre infor tune, et c'est à ceux qui restent au monde à pourvoir aux soin dont ils seront chargés, et à porter le poids que nous avons sou tenu si longtemps. Ceci sont, mon adorable sœur, de tristes ré flexions; mais elles conviennent à mon état présent. Au moin ne pourra-t-on pas dire que j'aie survécu à la liberté de ma pa trie et à la grandeur de la maison, et l'époque de ma mort de viendra celle de la tyrannie de la maison d'Autriche. Mais qu'im porte ce qui arrivera quand je ne serai plus? Ma mémoire n sera pas chargée des malheurs qui arriveront après mon exis tence, et l'on reconnaîtra, mais trop tard, que je me suis oppos jusqu'à la fin à l'oppression et à l'esclavage de ma patrie, et qu je n'ai succombé que par la lâcheté de ceux qui, au lieu de s joindre à leurs défenseurs, ont pris le parti de leurs tyrans.

J'ai été avant-hier à Gotha.[a] C'était une scène touchante d voir des compagnons de leur infortune qui formaient les même regrets et poussaient les mêmes plaintes. La Duchesse est un femme qui a un mérite réel, et qui a une fermeté qui fait hont à bien des hommes. Madame de Buchwald[b] me paraît un femme très-estimable, et qui vous conviendrait beaucoup : d l'esprit, des connaissances, point de prétentions, et un bon ca ractère. Mon frère Henri est allé aujourd'hui chez eux. Je su si accablé de chagrin, que je n'ai pas voulu porter ma tristess ailleurs et promener ma mauvaise fortune. J'ai lieu de me loue beaucoup de mon frère Henri; il s'est conduit comme un ang en qualité de militaire, et très-bien envers moi en qualité d frère. Je ne puis pas en dire malheureusement autant de l'aîné il me boude et s'est retiré à Torgau, d'où il est parti, à ce qu l'on m'écrit, à Wittenberg. Je l'abandonnerai à ses caprices e

[a] Voyez t. XVIII, p. 166, n° 2.
[b] L. c., p. 220.

à sa mauvaise conduite, et je ne présage rien de bon pour l'avenir qu'autant que le cadet le mènera.

Il est enfin temps de finir cette lettre très-longue, très-triste, et où il n'est presque question que de ce qui me regarde. J'ai eu du loisir, et j'ai profité du temps et de l'arrivée du coureur (qui me paraît une voie sûre) pour vous ouvrir et décharger un cœur qui est rempli d'admiration et de reconnaissance pour vous. Oui, mon adorable sœur, si la Providence se mêlait des choses humaines, il faudrait que vous fussiez la personne la plus heureuse de l'univers. Vous ne l'êtes pas, ce qui me confirme dans les sentiments exprimés à la fin de mon *Épître*. Enfin soyez persuadée que je vous adore, et que je donnerais mille fois ma vie pour votre service. Ce sont des sentiments que je conserverai jusqu'au dernier soupir de ma vie, étant, ma très-chère sœur, etc.

---

329. A LA MÊME.

Buttelstedt, 8 octobre 1757.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Pour l'amour de Dieu, ne vous rendez pas malade; vous qui voulez me tirer de mes chagrins, voudriez-vous me plonger le poignard dans le cœur? Attendons, ma chère sœur, avec patience le débrouillement de tout ceci, et ne craignez rien de ma précipitation. Lehwaldt va se mettre en chemin; il faut que je l'attende, et cela fera, si ce n'est pas davantage, un bon argument pour la nég..... J'attends aujourd'hui ou demain la réponse de R.....; ainsi l'avenir est sur le point de se débrouiller, et nous d'y voir clair. Mes gueux d'ennemis s'enfuient quand j'avance, et me suivent lorsque je me retire, mais avec tant de circonspection, que je ne saurais les atteindre; ils me rendent Fabius malgré moi, et je ne puis que leur donner quelques égratignures. J'ai ri des exhortations du patriarche Voltaire; je prends

la liberté de vous envoyer ma réponse.[a] Quant au stoïcisme, crois en avoir plus que lui, et quant à la façon de penser, il pen en poëte, et moi comme cela me convient dans le poste où hasard de la naissance m'a placé. Je crois que je traînerai e core, entre ici et Naumbourg, les restes languissants de ma can pagne jusque vers la fin du mois, après quoi force me sera tirer du côté de Leipzig. Adieu, ma chère, mon adorable sœ ménagez, je vous conjure, une santé dont dépend ma vie, et soyez pas plus cruelle que mes implacables ennemis, en me pr vant de tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je suis avec plus vive tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

330. DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Le 15 octobre 1757.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

La mort et mille tourments ne sauraient égaler l'affreux état o je suis. Il court des bruits qui me font frémir. On dit que vo êtes dangereusement blessé; d'autres, malade. En vain je me su tourmentée pour avoir de vos nouvelles; je ne puis en apprendr O mon cher frère! quoi qu'il puisse vous arriver, je ne vous su vivrai pas. Si je reste encore dans la cruelle incertitude où suis, j'y succomberai, et je serai heureuse. J'ai été sur le poi de vous envoyer un courrier, mais je n'ai osé le faire. Au nom d Dieu, faites-moi écrire un mot. Je ne sais ce que j'ai écrit; j' le cœur déchiré, et je sens qu'à force d'inquiétude et d'alarm mon esprit s'égare. O mon cher, adorable frère! ayez compa sion de moi. Veuille le ciel que je me trompe, et que vous m fassiez gronder; mais la moindre chose qui vous regarde me pé nètre le cœur, et alarme trop vivement ma tendresse. Que je pé

[a] Voyez, t. XXIII, p. 12—14, la lettre de Voltaire, n° 337, et, p. 14 et 1 l'*Épître* de Frédéric au poëte français, datée de Buttelstedt, 9 octobre. Voy aussi t. XIV, p. XVII et XVIII, article XXVII, et p. 115 et 116.

lle fois, pourvu que vous viviez, et que vous soyez heu-
e ne puis en dire davantage; la douleur me suffoque, et
ıis que vous assurer que votre sort sera le mien, étant,
r frère, etc.

A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Eilenbourg, 17 octobre 1757.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

sert la philosophie, si on ne l'emploie dans les moments
bles de la vie? C'est alors, ma chère sœur, que le cou-
la fermeté nous servent. Je suis à présent en mouve-
puisque je m'y suis mis une fois, vous pouvez compter
e penserai au repos qu'à bonnes enseignes. Si l'outrage
lâches, que fera-t-il sur les cœurs courageux? Je pré-
je ne pourrai vous écrire que dans six semaines; cela ne
s de m'affliger; mais je vous supplie de vous tranquilli-
ant ces entrefaites, et d'attendre avec patience le mois
ıbre, sans ajouter foi aux nouvelles de Nuremberg et de
, qui toutes sont autrichiennes. Je suis fatigué comme
. Le chiffre vous dira le reste. Je vous embrasse de tout
ır, étant avec la plus parfaite tendresse, ma très-chère
.

---

332. A LA MÊME.

Eilenbourg, 17 octobre 1757.

point de couronne, ma chère sœur, ni de trône que je
acheter par une bassesse, et plutôt périr cent fois que
ımettre une pendant ma vie. Puisque les Français sont

si fiers, je les abandonne à leur sens pervers, et je suis à présen en pleine marche pour faire, entre ici et le mois de décembre changer de face au destin. Les Français viennent de signer un neutralité avec les pays de Magdebourg et de Halberstadt; j'e profite pour employer les jours que cette rude saison m'accord pour déranger les projets de mes ennemis. Je ne regrette que d ne pouvoir plus avoir l'avantage de recevoir vos lettres; je m tourne vers la Lusace, et de là je compte finir ma campagne au environs de Schweidnitz. Pour les Français, ils n'entendront pa nommer mon nom, et je compte cependant de leur parler de tell manière par des actions, qu'ils regretteront, mais trop tard, leu impertinence et leur fierté.

---

333. A LA MÊME.

Près de Weissenfels, 5 novembre (1757).

Ma très-chère sœur,

Enfin, ma chère sœur, je puis vous annoncer une bonne nou velle. Vous saviez sans doute que les tonneliers,[a] avec leur cercles,[a] voulaient prendre Leipzig. Je suis accouru, et les a chassés au delà de la Saale. Le duc de Richelieu leur a envoy un secours de vingt bataillons et de quatorze escadrons; ils s sont dits forts de soixante-trois mille hommes. Hier j'ai été pou les reconnaître, et n'ai pu les attaquer dans leur poste, ce qu les a rendus téméraires. Aujourd'hui ils ont marché en intentio de m'attaquer, mais je les ai prévenus. C'était une bataille e douceur. Grâce à Dieu, je n'ai pas eu cent hommes de morts; l seul général mal blessé,[b] c'est Meinike.[c] Mon frère Henri et l

[a] Voyez t. XII, p. 70.

[b] Le Roi veut dire *dangereusement blessé, schlimm blessirt*, expression qu' emploie entre autres dans sa lettre au prince Léopold d'Anhalt-Dessau, du 4 jui 1745.

[c] Voyez t. IV, p. 147, et t. XXVI, p. 121 et 277.

Seydlitz ont de légères contusions aux bras. Nous avons canon de l'ennemi; leur déroute est totale, et je suis en narche pour les rejeter au delà de l'Unstrut. Après tant es, voici, grâces au ciel, un événement favorable, et il que vingt mille Prussiens ont battu cinquante mille Fran- llemands. A présent je descendrai en paix dans la tombe, que la réputation et l'honneur de ma nation est sauvé. ouvons être malheureux, mais nous ne serons pas désho- Vous, ma chère sœur, ma bonne, divine et tendre sœur, gnez vous intéresser au sort d'un frère qui vous adore, participer à ma joie. Dès que j'aurai du temps, je vous davantage. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu.

---

334. A LA MÊME.

Lissa, 5 décembre (1757).

MA CHÈRE SŒUR,

venons de battre totalement les Autrichiens. Je marche à Breslau pour reprendre la ville. Nous avons une pro- quantité de drapeaux et de canons, et beaucoup de pri- . Nous n'avons perdu en tout que deux mille hommes, t blessés; je compte la perte des ennemis au delà de dix ommes. La tendre part que vous prenez à ce qui me re- n'oblige, ma chère sœur, de vous en faire part, vous as- le ma tendre amitié et services.

335. A LA MÊME.

Breslau, 2 janvier 1758.

Ma très-chère sœur,

J'ai été fort réjoui et surpris en même temps de recevoir ici le Mercure qui m'a réjoui par votre lettre, mon adorable sœur. J'y trouve toujours ces expressions de bonté et de tendresse qui font le bonheur de ma vie. Je n'ai point reçu la lettre dont vous me parlez, ma chère sœur, ni celle de Voltaire; il faut que malheur leur soit arrivé, ce qui peut très-facilement arriver dans ces temps de crise. Il est vrai que nos avantages ont de beaucoup surpassé nos espérances; mais quand je pense à l'avenir et au nombre des ennemis qui me restent, il me semble que ce n'en est point encore assez pour parvenir promptement à une bonne paix. Les deux régiments autrichiens qui quittent votre voisinage seront sans doute obligés de se joindre à Marschall pour couvrir le cercle de Saatz, où le maréchal Keith a fait une incursion, et qu'il menace de nouveau; d'ailleurs, la quantité de neige qui est tombée dans les montagnes met fin à toutes les opérations militaires jusqu'à ce que les approches du printemps nous permettent, comme dit Philinte, d'avoir l'honneur de nous entrecouper la gorge.[a] Pour l'amour de Dieu, ma très-chère sœur, ménagez votre santé, et conservez vos jours pour un frère qui vous adore et qui ne cessera d'être avec la plus haute estime, le zèle et le plus vif attachement, ma très-chère sœur, etc.

[a] Voyez le *Glorieux*, par Destouches, acte III, scène VIII.

336. A LA MÊME.

(Mai 1758.)

rtais la guerre dans votre pays, il serait ruiné de fond en
Ils brûleraient, pilleraient, et vous abîmeraient totale-
l faut, par de puissantes diversions, attirer l'ennemi
côtés; c'est à quoi je travaille. Du moins le mal que
ffrez ne sera que passager, et cela vous évite une ruine
Nous marchons à Olmütz. J'ai gagné sept marches sur
; je le préviens à coup sûr. Le siége ne pourra s'achever
la mi-juin, à cause des transports; mais l'ennemi sera
ns une triste situation, et obligé, malgré lui, d'attirer
es en Bohême. Voilà tout ce que je puis vous dire en
qu'à présent, n'osant pas confier ces choses à la plume.
le patience, et nous triompherons de toutes les difficultés.

DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Baireuth) 10 mai (1758).

s au désespoir, mon cher frère, si vous négligiez le
de vos intérêts pour l'amour de nous; notre situation
que notre ruine est inévitable, de quelque façon que
rne. S'ils entrent en Saxe, ils seront plottés, et tout cet
enfuira ici; s'ils vont en Bohême, ils se débanderont et
veront. Ils se sont liés par un serment affreux qu'ils en
ainsi, et tueraient généraux et officiers, s'ils ne pou-
ire autrement; en ce cas, nous les aurons encore. Je
plie de ne pas négliger vos intérêts, qui me sont plus
e les miens. Ce serait un véritable chagrin pour moi,
spèces monastiques vous échappaient; elles engraisse-

raient votre trésor, qui peut-être a besoin de nourriture.[a] J'a parlé à quelqu'un qui m'a confirmé ce que j'ai déjà eu l'honneu de vous mander des Français. La personne est bien au fait de affaires de cette cour. Elle dit que l'on n'enverra les vingt-quatr mille hommes en Bohême que le plus tard possible, afin de vou donner le temps d'agir et d'obliger l'Impératrice d'avoir recours eux pour la paix, dont ils veulent être les médiateurs. Le Hanovr doit indemniser la Saxe, et rendre les terres qui lui sont enga gées. La Prusse doit être médiateur entre la France et l'Angle terre pour l'Amérique. Tel est leur projet. Veuille le ciel ac complir les vôtres et exaucer mes vœux! On est ici sur le poin de marcher. Le prince de Stolberg est à Münchberg avec le corp qui était à Culmbach. Nous savons pour sûr que l'armée v marcher, mais jusqu'à présent on ignore sa destination; elle es postée sur la route de Saxe, mais sous main on dit qu'elle pren dra celle de Bohême. Je vous supplie, mon cher frère, de m pardonner si je n'écris que ce grimoire; le temps presse pou avertir mon frère; on part après-demain.

---

338. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Camp d'Olmütz, juin 1758.)

Je serai dans la joie de mon cœur, si l'expédition de mon frè vous a été avantageuse. Messieurs de Bamberg, Würzbourg les Bavarois en payeront la folie bien cher, ou ils retireront leu

[a] Allusion à l'expédition que le prince Henri fit en Franconie et dans pays de Bamberg, et dont Frédéric parle dans une lettre inédite à son frère, 7 mai 1758, en ces termes : «Je pense d'ailleurs qu'à cette occasion vous «ménagerez point du tout l'évêque de Bamberg avec les autres malintentionn «et les ferez revenir à la neutralité. Quand vous aurez dispersé entièrement l'a «mée des cercles, ce qui, je pense, sera une expédition de huit jours de tem «à peu près, et que vous aurez tiré de grosses contributions du Bamberg et d «autres malintentionnés, vous saurez vous tourner d'abord vers la Bohême «marcher tout droit à Prague.» Voyez t. XXVI, p. 193.

de Bohême. Les Français se lassent, les Russes se mé-
les Autrichiens perdent courage. Avec cela, ma chère
n'y a qu'à tenir bon, et la bonne cause triomphera; j'es-
alors on trouvera remède à tout, et qu'une bienheureuse
procurera le bonheur de vous voir, de vous entendre et
embrasser. Le siége d'Olmütz durera à peu près jus-
de ce mois.

---

339. A LA MÊME.

Quartier général de Königingrätz,
15 juillet 1758.

vous demande mille pardons de ne vous avoir pas écrit
ne. Je vous jure que je n'en ai pas le temps. Voilà mon
rère de Prusse mort. Vous pouvez juger quelle peine
fait.

---

340. A LA MÊME.

Près de Königingrätz, 20 juillet 1758.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

ite d'un petit moment de loisir pour vous renouveler les
es de ma plus tendre amitié. Vous saurez sans doute le
qui vient de m'enlever mon frère de Prusse. Vous pou-
r de mon affliction et de ma douleur. Il a eu, à la vé-
née dernière, de très-mauvais procédés envers moi; mais
lutôt à l'instigation de méchantes gens que de lui-même.
nt il n'est plus, et nous le perdons pour toujours. O vous,
chère de ma famille! vous qui me tenez le plus à cœur

dans ce monde, pour l'amour de ce qui vous est le plus précieux, conservez-vous, et que j'aie du moins la consolation de pouvoir verser mes larmes dans votre sein. Ne craignez rien pour nous et pour ce qui peut-être vous paraîtra redoutable; vous verrez que nous nous tirerons d'affaire. Comme il y a très-longtemps que je n'ai pas la moindre de vos nouvelles, cela me fait trembler pour vos jours. Pour Dieu, faites écrire par un domestique : La Margrave se porte bien, ou : Elle a été incommodée. Cela vaut mieux que la cruelle incertitude dans laquelle je me trouve. Daignez m'en tirer par un petit mot, et soyez sûre que mon existence est inséparable de la vôtre. Je suis avec la plus tendre amitié et reconnaissance, ma très-chère sœur, etc.

---

341. A LA MÊME.

(Grüssau) 9 août 1758.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

J'ai été plus mort que vif en recevant votre lettre,[a] ma chère sœur. Mon Dieu, quelle écriture! Il faut que vous reveniez du tombeau, car certainement vous devez avoir été cent fois plus mal qu'on ne me l'a dit. Je bénis le ciel de l'avoir ignoré, mais je vous supplie en grâce d'emprunter la main d'un autre pour m'écrire, et de ne vous point fatiguer de façon que cela pourrait empirer votre maladie. Quoi! toute malade et infirme que vous êtes, vous pensez à tous les embarras où je me trouve! En vérité, cela en est trop. Pensez plutôt, pensez-le et persuadez-vous-le bien, que sans vous il n'est plus de bonheur pour moi dans la vie, que de vos jours dépendent les miens, et qu'il dépend de vous d'abréger ou de prolonger ma carrière. Oui, ma chère sœur, ce n'est en vérité point un compliment que je vous écris, mais c'est le fond de mon cœur, c'est ma façon de penser

[a] L'autographe de cette lettre, datée du 18 juillet, et la dernière de la main de la Margrave, est presque illisible.

e et constante, dont je ne saurais me départir. Voyez présent si vous prendrez tout le soin possible de votre ation; à cette condition seule je jugerai de vos bontés oi et de l'amitié que vous me conservez. J'ai terrible- faire; c'est ce qui m'empêche de m'étendre plus long- ur une matière dont mon cœur est rempli. Soyez-en suadée, de même que personne ne vous aime ni ne vous lus que, ma très-chère sœur, etc.

DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Baireuth, 10 août 1758.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

st pas au roi, c'est à l'ami et au cher frère que j'ose la liberté d'écrire. Ma grande faiblesse m'empêche de les caractères et même d'écrire longtemps. Je sais, mon re, que vous désirez le cœur; le mien est tout à vous, i mon attachement ne finira qu'avec ma vie. J'ai été dans r jusqu'ici, plus d'esprit que de corps. Pour me cacher que nous venons de faire, le Margrave a conservé toutes es qui sont venues de votre part; j'ai cru que tout était Je viens de recevoir ces chères lettres, qui ont apaisé ume que m'a causée la mort de mon frère, à laquelle j'ai êmement sensible. Vous voulez, mon cher frère, savoir velles de mon état. Je suis, comme un pauvre Lazare, six mois au lit. On me porte depuis huit jours sur une t sur un char roulant, pour me faire un peu changer d'at- J'ai une toux sèche qui est très-forte, et qu'on ne peut r; mes jambes, ainsi que mes mains et mon visage, sont comme un boisseau, ce qui m'oblige de réserver à vous es choses plus intéressantes par la pièce suivante. Je suis sur mon sort; je vivrai et mourrai contente, pourvu que yez heureux. Le cœur me dit que le ciel fera encore des

miracles en votre faveur. Vos ennemis sont près de leur ruine; quand ils remportent quelque petit avantage, leur orgueil les rend présomptueux, et leur fait faire les plus grandes sottises de l'univers. Nous sommes heureusement quittes de nos hôtes incommodes; le dernier corps qui a passé par ici a raflé tout et ruiné presque totalement le pays, ayant abattu les blés et les arbres fruitiers avant que d'être mûrs; mais il faut prendre son mal en patience. Nous ne valons pas mieux que tous les autres princes qui sont encore plus malheureux que nous. Pardonnez, mon cher frère, si je finis; ma poitrine est si faible, que je puis à peine parler. Mon cœur jaserait depuis le matin jusqu'au soir, s'il pouvait parler et vous dire tout ce qu'il pense pour le cher frère dont je serai toute ma vie, avec un très-profond respect, etc.[a]

---

343. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Tamsel) 30 août 1758.

Ma très-chère sœur,

Dans ce moment je reçois votre chère lettre du 20 d'août, où je trouve toutes ces marques de votre amitié et de votre tendresse, à laquelle je me confie, et dont je suis aussi persuadé que du jour; mais, ma chère sœur, ce que je cherche à présent dans vos lettres, c'est l'état de votre santé, et voilà sur quoi vous me parlez si incertainement, que j'ai trouvé peu de consolation en la recevant. Pour Dieu, connaissez-moi mieux que vous ne faites, et ne pensez pas que tout ce qui est du ressort de la vanité et de l'intérêt entre en compte avec la tendre et inviolable amitié et l'attachement pour la vie que je vous ai voué. Si vous m'aimez, donnez-moi quelques espérances de votre rétablissement. Non, la vie me serait insupportable sans vous. Ceci ne sont pas des phrases, cela est vrai. Pour vous dire comme je suis, tout autre

[a] Cette lettre est de la main d'un secrétaire, excepté la date et la souscription. Frédéric en parle t. XXVI, p. 181.

aurait été au comble de la joie après avoir remporté une ande victoire que celle du 25, où plus de trente mille nt péri; pour moi, j'ai eu le malheur d'y perdre un aide que j'avais élevé, qui s'était singulièrement attaché à brave garçon, dans un moment critique, s'est mis à la escadron, il a chargé et renversé un corps russe, et par il a été tué, après avoir reçu quarante-sept blessures.[a] ce moment, mes yeux sont devenus des fontaines de et, quoi que fasse ma raison, je ne saurais m'en conso- voilà comme je suis; je vous confie toutes mes pensées nagrins intérieurs. Pensez donc ce que je deviendrais, si malheur irréparable de vous perdre. O ma chère, ma eur! daignez faire l'impossible pour vous rétablir. Ma bonheur, mon existence est entre vos mains. Faites, je jure, qu'il m'arrive bientôt des consolations, et que je nne pas le plus malheureux de tous les mortels. Ce sont ments avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir de ma très-chère sœur, etc.

---

344. A LA MÊME.

(Août 1758.)

ıdis fort à vos bonnes intentions, mais je dois vous dire uis comme une carpe. Si les Français, Autrichiens et nt quelque chose à dire, ils n'ont qu'à parler; mais pour me borne à les battre et à me taire. Veuille le ciel que

x aides de camp de Frédéric, le comte de Schwerin (t. V, p. 157 et d'Oppen, furent faits prisonniers par les Russes à la bataille de Zorn- lation prussienne de cette victoire les disait tués. C'est probablement ne d'Oppen qu'il s'agit dans cette lettre, car le comte de Schwerin venu aide de camp du Roi qu'après la bataille de Prague. Quant au d'Oppen, il est probable qu'il mourut de ses blessures. Nos recherches ve officier sont demeurées sans résultat.

j'apprenne de bonnes nouvelles de ma sœur! Cela m'intéresse plus que toutes les négociations de l'univers.[a]

---

345. A LA MÊME.

(Gross-Döbritz) ce 10 (septembre 1758).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre homme veut partir; je ne saurais le congédier sans lui donner encore cette lettre. Je l'ai questionné sur tout ce qu'il sait et ne sait pas; il m'a dit qu'il ne vous a point vue; je vous supplie, de grâce, si vous m'envoyez quelqu'un, qu'il vous voie avant que de partir; je croirai au moins retrouver dans ses yeux l'image de celle que mon cœur adore. Enfin, ma chère sœur, je commence à me flatter sur votre guérison, et cette idée met du moins un peu de baume dans mon sang. Pour Dieu, ne démentez pas mes espérances; ce serait un faux bond terrible, et ces sortes de rechutes dans les chagrins tuent. J'irai demain dîner à Dresde, chez mon frère Henri.[b] Je vous envoie, ma chère sœur, une sottise qui m'a passé par la tête, pour vous amuser.[c] Vous direz, en la lisant: Ah! qu'il est fou! Et je vous répondrai que lorsque l'on n'est pas destiné dans le monde à devenir sage, c'est peine perdue d'y prétendre, et que depuis les sept sages de la Grèce, il n'y en a plus eu. Je vous embrasse mille fois; mon cœur et mon âme sont à Baireuth, chez vous, et mon corps chétif végète ici, sur les grands chemins et dans les camps. Voilà une chienne de vie; mais ce qui m'en console, c'est qu'elle tire à sa fin. Daignez rendre justice aux sentiments d'une tendresse

[a] Cette lettre est la réponse à celle de la Margrave, du 24 août, qui est perdue.

[b] Voyez t. XXVI, p. 186 et 187, n°s 47, 48 et 49.

[c] Il s'agit probablement de l'*Épître à Phyllis. Faite pour l'usage d'un Suisse.* Voyez t. XII, p. 84—86.

e que je vous ai vouée jusqu'au tombeau, étant, ma
re sœur, etc.

DE LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

Baireuth, 25 septembre 1758.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

jamais de joie sans chagrin dans ce monde; si j'avais
a penchant, je vous aurais témoigné d'abord moi-même
ne m'a causée votre dernière victoire; mais deux bras
le redoublement de la toux m'en ont empêchée. Je fré-
d je pense à la fâcheuse situation où vous vous trouviez
coup, et dont heureusement je ne connaissais qu'une
uoi qu'il en soit, vous n'êtes pas seulement destiné à
comme Hercule, les bandits qui envahissent vos États,
re à exterminer les monstres qui vous viennent des con-
nivers. Mon frère n'a eu affaire qu'à de pauvres tonne-
dit qu'il les a battus, mais je n'en crois rien, car nous
ns déjà les suites. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils
peur. Vous faites honte, mon cher frère, à tous ceux
assent des professions. Wagner[a] a été tout surpris de
briller au rang de ses confrères. Il avait déjà eu le bon-
suivre vos idées, mais la maladie est furieusement te-
aut bien qu'elle le soit, puisque vous vous y intéressez,
ne change point, bien loin de là, car je m'affaiblis de
jour davantage. Cependant l'esprit me reste toujours
Je suis avec toute la tendresse et le respect imaginable,
-cher frère, etc.

Ma sœur Amélie est heureuse d'avoir eu le bonheur de
.[b] Si j'étais en santé, je braverais les Russes et les pan-

cin ordinaire de la Margrave. Voyez les *Mémoires*, t. II, p. 286 et 287.
z t. XXVI, p. 185.

dours. Ne pouvant pas prouver mon zèle pour l'État et pour vous dans les choses essentielles, comme l'ont fait mes frères, permettez que je le fasse pour vos plaisirs en vous offrant des bagatelles dont veuille le ciel que vous jouissiez bientôt! [a]

---

347. A LA MARGRAVE DE BAIREUTH.

(Rodewitz) 12 octobre 1758.

Ma très-chère sœur,

Daignez recevoir avec bonté les vers que je vous envoie. [b] Je suis si plein de vous, de vos dangers et de ma reconnaissance, que, éveillé comme en rêve, en prose comme en poésie, votre image règne également dans mon esprit, et fixe toutes mes pensées. Veuille le ciel exaucer les vœux que je lui adresse tous les jours pour votre convalescence! Cothenius [c] est en chemin; je le diviniserai, s'il sauve la personne du monde qui me tient le plus à cœur, que je respecte et vénère, et dont je suis jusqu'au moment que je rendrai mon corps aux éléments, [d] ma très-chère sœur, etc.

[a] Le corps de la lettre et le post-scriptum sont l'un et l'autre de la main d'un secrétaire et signés par la Margrave.

[b] Voyez t. XIII, p. 165—170.

[c] Voyez ci-dessus, p. 178.

[d] Voltaire dit dans son *Micromégas :* « Quand il faut rendre son corps aux éléments . . . . » Voyez ses *Œuvres*, édit. Beuchot, t. XXXIII, p. 173. Voyez aussi t. VI, p. 215, art. I, et t. X, p. 202 de notre édition.

APPENDICE.[a]

ıcore, me disait Sa Majesté, je ne voulais rien faire, j'étais en course. Ma sœur de Baireuth me dit : « N'aurez-vous ıonte de négliger vos talents? » Je me mis à la lecture, je romans. J'avais attrapé *Pierre de Provence.*[b] On ne vou- que je le lusse; je le cachais, et quand mon gouverneur le 'inck et mon valet de chambre dormaient, je passais dans e chambre où je trouvais une lampe dans la cheminée, je pissais là, et je lisais. — A Rheinsberg j'ai lu beaucoup et trop, si je n'avais pas fait des extraits de tout ce que j'ai lu.

Appendice, de l'année 1759, annoncé ci-dessus dans l'*Avertissement,* est tiré des *Mémoires* (inédits) de M. de Catt, conservés aux Archives ı Cabinet (Caisse 397. *C*).

roman original de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone* fut com- Bernard de Treviez, chanoine de Maguelone, avant la fin du douzième ı première édition de la traduction du provençal en français, dont st inconnu, fut publiée à Lyon en 1457. Voyez C. Fauriel, *Histoire ie provençale,* Paris, Duprat, 1846, t. III, p. 506 et 507.

II.

ORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

C SA SŒUR FRÉDÉRIQUE,

MARGRAVE D'ANSBACH.

(7 JUIN 1740 — 22 DÉCEMBRE 1745.)

DE LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Triesdorf, 7 juin 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

e j'aie été bien prévenue que la maladie du Roi était
ıse, néanmoins la triste nouvelle que vous avez eu la
me donner, mon cher frère, par écrit, m'a extrêmement
puisque je ne m'étais pas attendue que sa mort était si
e. L'affliction que j'ai de cette perte n'est que très-na-
ayant perdu un père de qui j'étais assurée de ses grâces;
e espérer que, selon les gracieuses promesses qu'il vous
me faire, je retrouverai toujours un appui dans votre
. Permettez-moi en même temps que j'aie l'honneur de
iciter à l'avénement de cette couronne. Veuille le ciel
s la portiez en parfaite santé! Qu'il bénisse toutes vos
es, et vous comble de mille bénédictions, afin que dans
années aucun fâcheux accident ne vous arrive. Je me
nde de nouveau dans la continuation de vos grâces, et
out mon possible de me les conserver, étant avec un zèle
évoué,

MON TRÈS-CHER FRÈRE.

la très-humble sœur et servante,

FRIDERIQUE.

2. A LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Charlottenbourg, 14 juin 1740.

MADAME MA CHÈRE SŒUR,

Votre lettre vient de m'apporter une espèce de consolation don j'avais besoin dans l'extrême tristesse où la perte de notre dign père m'a jeté. Je partage la vôtre, qui n'est pas moins sensibl que la mienne; mais tout ce que je pourrai faire, c'est de vou offrir mes amitiés et mes soins fraternels dans la situation o vous vous trouvez, en travaillant autant qu'il me sera possibl pour votre repos et pour le rétablissement d'une bonne et solid réunion avec le Margrave votre époux.[a] Je me flatte que vou voudrez y apporter toutes les facilités requises, par les manière douces et touchantes dont votre sexe sait gagner les cœurs. Vo dissensions ont infiniment chagriné feu notre père; je souhait ardemment qu'elles puissent s'éclipser à jamais, et je ferai tou au monde pour obtenir un but si raisonnable.

Je suis avec une très-sincère amitié, etc.

---

3. A LA MÊME.

Charlottenbourg, 4 octobre 1740.

MADAME MA SŒUR,

J'ai bien reçu vos deux lettres, et je suis fort sensible aux ass rances de votre tendre amitié. Je me réjouis de ce que vous r paraissez plus contente qu'auparavant, et j'espère que tout i bien. Quant à la dame qu'on vous donnera, il me semble qu vous conviendrait de ne pas faire la difficile; en cas que le Ma grave vous en offre une, vous l'obligerez en l'acceptant avec pla sir, et il vaut mieux faire de bonne grâce ce qu'on prévoit ê

[a] Voyez t. XVI, p. 42.

e. Comme je me trouve encore accablé de la fièvre, vous z que je me sers d'une autre main pour vous dire, etc.

---

4. A LA MÊME.

Berlin, 18 octobre 1740.

MADAME MA SŒUR,

our accuser la vôtre du 7 de ce mois que je vous écris s, et vous excuserez, s'il vous plaît, que je me sers d'une ain pour vous remercier de ces marques de votre souve- ue vous attribuerez à mon indisposition, qui ne veut pas esser. Cependant j'ai été charmé de voir que vos affaires eux qu'auparavant, et que vous jouissez de plus de re- satisfaction. Personne n'y saurait prendre plus de part , qui ne fais que redoubler mes vœux pour votre bon- ranquillité, étant avec une très-tendre amitié, etc.

---

5. A LA MÊME.

Rheinsberg, 1er novembre 1740.

MADAME MA SŒUR,

la satisfaction de voir par votre lettre que vous rendez ux sentiments de tendresse que j'ai pour votre chère per- Vous excuserez, s'il vous plaît, que je ne me trouve pas l'y faire réponse moi-même, me tenant au lit à cause de e. Pour en être quitte, il ne me faut pas moins que les ncères et ardents d'une sœur que j'aime au delà des ex-

pressions. La compagnie de la margrave de Baireuth[a] y aura aussi quelque part, et si on y joint le quinquina,[a] je ne désespère point d'une prompte convalescence. Au reste, j'ai été charmé d'apprendre que votre époux se comporte envers vous comme il faut, et j'espère que votre douceur et prudence achèvera de le regagner. Je suis plus que jamais, avec une amitié du monde la plus sincère, etc.

---

6. A LA MÊME.

Rheinsberg, 25 novembre 1740.

Votre chère lettre me prouve trop clairement votre souvenir et la confiance que vous avez en moi, pour ne vous en pas marquer ma satisfaction. Vous savez combien je vous aime; ainsi vous pouvez toujours compter sur mon assistance et être assurée que je ferai en l'affaire en question tout ce qu'il me sera possible. Je me flatte que votre conduite sage et prudente répondra à mes vues, et que vous ferez tout au monde pour regagner votre époux. Je suis échappé de la fièvre, et je me porte fort bien. Votre affection pour moi vous y fera prendre part, et je vous proteste que je suis, etc.

---

7. DE LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Triesdorf, 17 août 1741.

Mon très-cher frère,

Votre gracieuse lettre, que j'ai eu l'honneur de recevoir, me rend si téméraire de vous incommoder par celle-ci, en vous re-

[a] Voyez ci-dessus, p. 93, 94 et 95; n°s 96, 97, 98 et 99.

t de toutes les grâces que vous me témoignez. J'en suis adée, qu'il ne me reste rien de plus que de vous supplier es continuer. Les nouvelles d'ici ne regardent que le pas- s troupes françaises qui sont intentionnées de frayer avec eurs colonnes le cercle de Franconie, ce qui ne laisse pas coup inquiéter le Margrave, qui se ressentira le premier marche; cependant il espère que les bontés avec lesquelles vez comblé le préserveront de suites fâcheuses. C'est oi il aura l'honneur de vous écrire pour implorer, dans un élicat, votre protection. Vous voudrez bien, mon cher lui accorder en égard de sa dévotion, qui ne finira ja- ce sujet, il a aussi voulu témoigner son respect en levant ment d'infanterie, ce qu'il aurait assurément fait; mais ibilité, pour le présent, lui en ôte tous les moyens, ce us aurez la bonté de voir par la route que je vous remets particulier. Je vous supplie d'être propice à cette prière, ec une soumission la plus profonde, etc.

A LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Camp de Friedland, 9 octobre 1741.

s de recevoir votre chère lettre, qui m'a été d'autant plus e, qu'elle m'assure de la continuation de votre sincère et de la justice que vous voulez bien rendre aux effets de e j'ai pour vous et pour le Margrave mon frère. Vous y ez, s'il vous plaît, celle de croire que ces sentiments ne qu'avec ma vie, et qu'ils me feront toujours embrasser aleur vos intérêts et ceux de votre pays, que je protégerai utes les occasions qui se présenteront. Cependant je me ue vous me conserverez toujours votre tendre souvenir, protestant que rien au monde ne saurait égaler la par- nitié avec laquelle je suis, etc. [a]

[a] la main d'un secrétaire.

Pourrais-je me flatter, ma très-chère sœur, d'avoir un jour le bonheur de vous voir avec le Margrave chez nous? Ceux de Brunswic y viennent au mois de novembre. Je ne sais si les troubles de la Bavière le permettront au Margrave, sans quoi ce me sera toujours un grand plaisir.[a]

---

9. DE LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Triesdorf, 21 juin 1743.

Mon très-cher frère,

Les expressions les plus vives que je pourrais faire par écrit ne suffisent pas pour vous témoigner la reconnaissance que je vous dois, mon cher frère, de la grâce que vous avez bien voulu me faire en m'envoyant le docteur Eller.[b] La bonté et le soin que vous avez pris pour ma santé m'obligent de vous rendre mes très-humbles remercîments. En vérité, je ne mérite pas cette peine que vous vous êtes donnée, et quoique je sois très-sensible à cette nouvelle preuve de votre bienveillance, je suis cependant mortifiée de vous être privé d'une pareille absence, qui est toujours si nécessaire. Il m'a rendu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, de même que les bienfaits de votre générosité, que je regarde comme un beau présent de votre part, dont je vous rends mille grâces, parce que je ne puis prétendre à aucun intérêt. Le ressouvenir qu'il vous plaît de me faire, mon cher frère, du capital en question est aussi un effet de votre bonne volonté, ayant bien voulu accomplir par là l'intention du feu roi à mon égard;[c] c'est pourquoi j'ai doublement sujet de

[a] De la main du Roi.

[b] Voyez t. XVI, p. XIX et XX, art. XI, et p. 181—184; t. XXVI, p. 117; et ci-dessus, p. 178.

[c] Il s'agit ici des trente mille écus que Frédéric-Guillaume Ier avait légués à la margrave d'Ansbach, comme à chacune de ses cinq autres filles, par son testament du 1er septembre 1733. Frédéric, n'ayant ouvert ce testament qu'au moiś de décembre 1741, ne pouvait payer les legs du feu roi pendant la guerre.

ıpplier de ne vous point incommoder en aucune manière, oujours contente avec ce que vous jugerez à propos de 'est ce que je vous supplie d'être persuadé, étant avec un l respect, etc.

ɔ. A LA MARGRAVE D'ANSBACH.

Camp de Borzitz (Porschitsch), 15 juin 1745.

MADAME MA SŒUR,

ıs suis infiniment obligé des tendres inquiétudes que vous bien témoigner avoir eues pour ma personne, par la lettre ıs m'avez écrite le 4 de ce mois. Grâce à Dieu, je me suis des vœux ardents que vous avez faits pour moi, puisque le même jour où le ciel a béni mes armes de la manière i eu déjà l'honneur de vous le mander. Je vous fais mes de ce que mes occupations présentes ne veulent pas en-rmettre de vous écrire de ma main propre, et vous prie persuadée qu'on ne saurait rien ajouter aux sentiments e et de tendresse avec lesquels je suis à jamais, madame ır, etc.

, il paya à ses sœurs les intérêts annuels du capital, c'est-à-dire, chaque somme de mille cinq cents écus, par exemple, à la margrave d'Ans-10 mars 1752 et le 11 mars 1753; le 27 avril 1760, il lui paya trois ıs pour deux ans. Voyez t. XXVI, p. 554.

11. A LA MÊME.

Camp de Semonitz, 24 août 1745.

MADAME MA SŒUR,

Je vous rends mille grâces de tout ce que vous me dites d'obligeant sur la lettre précédente que je vous ai faite. Je n'aurais pas manqué de vous le marquer de ma main propre, si des affaires pressantes que j'ai actuellement me l'avaient voulu permettre; c'est ce dont je vous fais des excuses. Permettez que je vous charge d'assurer M. le Margrave de mon estime infinie, de même que mon cher neveu des sentiments que j'ai pour lui, et soyez persuadée qu'on ne saurait être avec plus de passion que je suis, madame ma sœur, etc.

---

12. A LA MÊME.

Dresde, 22 décembre 1745.

MADAME MA SŒUR,

Si je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, ni ne vous écris pas encore de ma main propre, je vous prie de ne l'imputer à autre chose, sinon qu'aux occupations continuelles où j'ai été pendant quelques semaines pour humilier mes amis,[a] qui ne visaient à autre chose qu'à la ruine totale de tout mon pays. Grâce au ciel, qui a fait tant prospérer mes armes, que non seulement l'armée saxonne avec les troupes autrichiennes qui s'y étaient jointes ont été battues et presque défaites totalement le 15 de ce mois, ainsi que, outre les morts et blessés qu'elles ont laissés en place, nous leur avons pris quarante-huit canons et plus de cinq mille prisonniers, mais que cette victoire a été suivie de la reddition de la capitale, où je suis entré le 17 de ce mois. Aussi espéré-je que le fruit de tout cela sera une bonne paix, que mes

[a] Voyez t. III, p. 147 et suivantes, et t. XXVI, p. 70—72.

, si opiniâtres jusqu'ici, seront à la fin obligés d'accepter je la leur offre. Je connais trop les sentiments que vous ır moi, que je ne dusse être persuadé de la satisfaction es ces nouvelles vous donneront; aussi serez-vous per- u parfait retour de mon amitié vers vous, de même que ne et de la tendresse avec laquelle je suis à jamais, ma- ı sœur, etc.

III.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

EC SA SŒUR CHARLOTTE,

DUCHESSE DE BRUNSWIC.

18 JANVIER 1733 — 10 AOUT 1786.)

DE LA PRINCESSE CHARLOTTE.

Berlin, 18 janvier 1733.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ais vous marquer assez, mon très-cher frère, quelle joie sée votre lettre, estimant et chérissant tout ce qui me votre part. Le Roi est parti ce matin pour Potsdam, bonne humeur. Le duc de Bevern et le prince Charles Potsdam le 28 de ce mois. Je crois que nous y irons A ce qu'il me paraît, ma sœur de Baireuth commence à engraisser et à manger de meilleur appétit. Maman a ièrement dans votre maison;[a] elle m'a fait l'honneur de dre avec elle. Elle a ordonné elle-même les meubles, et l'accommoder tout le mieux qu'il a été possible, et s'est finiment de peine. A ce qu'il me semble, les chambres petites et fort étroites, et, pour les meubles, on aurait quelque chose de plus beau pour tout l'argent qui y est . Ce que je puis vous dire, c'est que le Roi ne pense e matin jusqu'au soir qu'à ce qui vous peut faire plaisir, lit que tout ce qu'il pourrait voir à vos yeux qui vous t la princesse, il le ferait bien volontiers. Voilà pour s, mon cher frère, tout ce que j'ai pu vous mander de . Ma pauvre sœur d'Ansbach a été à l'extrémité, que Faculté a cru qu'elle mourrait; mais, Dieu merci, on a s nouvelles qu'elle est hors de danger. Comme je me

ez J.-D.-E. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbestei-* 65 et 166; et notre t. XXVI, p. xxv et 12.

flatte d'avoir bientôt le plaisir de vous revoir, je finis en vo
priant de me croire toute à vous.

Votre très-affectionnée
sœur et servante,
CHARLOTTE.

---

2. DE LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Berlin, 15 juillet 1733.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Permettez-moi que je vous assure encore ici de mon amiti
quoique je vous importune, mon très-cher frère, en vous réit
rant ma tendresse, j'espère que vous ne le trouverez pas ma
vais, d'autant plus qu'elle part d'un cœur sincère et qui vo
sera à jamais tout dévoué. Mon cœur de poule mouillée, q
s'attendrit à votre égard, ne me permet pas de vous en oser di
davantage; ainsi, mon cher frère, je prends congé encore u
fois de votre chère personne, vous priant instamment de ne p
oublier Lottine,[a] qui vous aime passionnément, et qui sera ju
qu'à la mort toute à vous.

---

3. DE LA MÊME.

Le 14 juin 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Depuis que vous m'avez donné la gracieuse permission de vo
écrire sur le vieux pied, j'aime encore une fois autant vous réit
rer de mon respect et tendresse. Je ne puis vous dire quel co
tentement j'ai d'entendre dire tous les jours mille biens de vo

[a] Voyez ci-dessus, p. 102.

a manière gracieuse et bienfaisante dont vous commencez
ègne. C'est une véritable consolation pour tout le monde,
vous faites adorer de vos sujets. La Reine-mère est très-
e de la manière dont vous agissez avec elle, et il me
que vous faites oublier tous les regrets. J'ai écrit à la
le Blankenbourg,[a] qui vous assure de ses respects; elle
fort Duhan, et chacun a du regret de le voir partir,
, pour moi, je le voie dans de si bonnes mains, que j'au-
t de ne lui pas laisser ce bonheur. Connaissant, mon très-
ère, votre bon cœur et votre humeur, j'ai bien pensé que
'auriez aucune joie de vous trouver si grand seigneur,
vous aimez une certaine liberté qui ne peut toujours être
poste où vous êtes. Mais à présent soyez content, puisque
ez un si bon but, d'être en état de faire du bien à tant de
et de pouvoir mettre en œuvre tout le bon dont votre
st rempli. Il me semble que ce sera un grand bonheur
ut le genre humain. La seule chose dont je vous supplie,
er frère, c'est de penser à votre santé, car elle m'est pré-
ent doublement chère; et tâchez de la ménager et de ne
s trop fatiguer, car si à présent vous aviez mal au doigt,
dans des inquiétudes affreuses; et renoncez, je vous prie
, à tous les vins échauffants, car cela vous mettra le feu
s. Je finis mon prêche en me recommandant toujours,
Duc, dans la continuation de vos bonnes grâces, étant
a vie, mon très-cher frère, etc.

A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Charlottenbourg, 27 juin 1740.

On me flatte que vous vous portez à présent beaucoup
et que, revenue du premier chagrin, vous commencez de
votre parti. J'en suis bien aise, ma très-chère sœur, car

[a] Voyez ci-dessus, p. 168.

c'est pourtant l'unique parti qui vous reste et qui nous reste à tous. Nous voilà, Dieu merci, tous parfaitement contents les uns des autres, et dans une harmonie comme il convient à de bons parents. Rien ne l'altérera, et je contribuerai de mon côté, autant qu'il dépendra de moi, à resserrer plus étroitement les liens de cette union. Je me fais un grand plaisir de revoir le Duc et le cher Ferdinand, et puisque vous me le permettez, j'espère d'avoir le plaisir de vous embrasser à Salzthal, vous assurant, etc.

---

5. DE LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Salzthal, 5 juillet 1740.

Mon très-cher frère,

La seule chose qui m'a fait prendre mon parti, c'est de savoir que j'avais un si bon frère, qui reprendrait en tout la place de père de famille; et je ne me suis point trompée, puisque j'apprends des effets merveilleux de votre bon cœur, ainsi que j'aurais grand tort si je voulais encore me laisser aller à la tristesse, surtout puisque vous avez la grâce de me marquer dans toutes vos lettres vos bontés pour moi. Conservez-les-moi, mon cher frère, c'est ce dont je vous supplie, car c'est toute ma consolation; et comptez que si vous me les retirez, vous serez la cause de ma mort. Le Duc serait parti sur-le-champ avec son frère pour le venir présenter; mais Marwitz [a] lui envoya une estafette où il lui écrivait qu'il avait reçu une de vos lettres pour le Duc, qu'il viendrait ici pour lui donner. Le Duc s'est imaginé qu'il avait peut-être des ordres que vous lui donniez, de manière qu'il doit lever les gens, et c'est ce qui est cause de l'arrêt de son voyage; il attend la poste d'aujourd'hui, pour apprendre encore vos ordres, et il se réglera d'abord après. Pour moi, je ressens, dans mon particulier, un contentement inexprimable d'avoir bientôt la joie de vous embrasser ici, et point de nouvelles ne me

[a] Lieutenant-général prussien. Voyez ci-dessus, p. 126.

ent être plus agréables, surtout de pouvoir vous assurer
he, mon très-cher frère, de la tendresse et du parfait at-
ent avec lesquels je suis jusqu'à la mort, etc.

---

6. DE LA MÊME.

Le 8 août 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

et instant le Duc vient d'arriver, et qui me réjouit en me
votre chère lettre et le beau présent que vous avez eu la
'y ajouter, et qui me fait beaucoup de plaisir, comme
qui vient d'un si cher frère. Je n'ai jamais vu le Duc
tent qu'il l'a été de l'agréable séjour qu'il a fait, tant à
u'à Ruppin, Rheinsberg et Charlottenbourg. Surtout il
ne louer assez toutes les grâces et l'accueil gracieux que
avez faits. Je vous en remercie, mon très-cher frère, et
s comme fait à moi-même. Je ne doute pas que tout cela
rès-bon effet, et que cela encouragera le Duc à vous té-
de plus en plus, mon cher frère, le zèle et l'attachement
our vous. Ferdinand est aussi très-content de l'heureux
l aura de vous servir, et, Dieu soit loué! tout est con-
spère qu'aucun orage ne troublera la paix et la bonne
t mon contentement sera parfait lorsque j'aurai la joie
revoir ici; le Duc m'en flatte, et votre chère lettre me
ne, ainsi qu'il ne s'agit pour moi que d'avoir la patience
e cet heureux jour, qui, en attendant, me paraîtra bien
nt qu'il arrive. En tout temps, soyez assuré, mon cher
ue je suis toujours la même envers vous, et que je n'en
ai jamais. Le Duc a trouvé Rheinsberg charmant, et
t assez louer le goût. J'aurais bien voulu m'y transpor-
métamorphose. On dit que vous êtes toujours le même,
bonne humeur et toujours gracieux, et que c'est le règne

du roi Charmant.[a] Le Kilian Hohnstedt[b] a été bien réjoui de l'ordre du mérite que vous lui avez fait la grâce de donner, et il s'en pare comme un paon avec ses plumes. Enfin vous avez réjoui tout le monde, ce qui fait un bon effet pour moi. Je ne vous demande que la continuation de vos bonnes grâces, qui me sont des plus gracieuses, étant jusqu'à la fin de mes jours, avec une tendresse et un attachement inexprimable, mon très-cher frère, etc.

Je vous remercie que vous faites prier Dieu pour moi.[c] Les princesses d'ici seront prêtes à recevoir laquelle on donnera la pomme,[d] ce qui me fait beaucoup de plaisir, mon cher frère, que vous êtes dans cette intention.

---

7. A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Potsdam, 8 octobre 1743.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre est le sieur de Voltaire,[e] dont la réputation est si connue et si généralement établie, que tout ce que je puis vous en dire est superflu. Vous

[a] Le roi Charmant est le principal personnage du conte de l'*Oiseau bleu*, par la comtesse d'Aulnoy.

[b] Probablement le colonel de Hohnstedt, mentionné dans la lettre de Frédéric au duc Charles de Brunswic, du 28 novembre 1740.

[c] Par un ordre de Cabinet daté de Charlottenbourg, 26 juillet 1740, Frédéric avait chargé le ministre d'État de Brandt et le président de Reichenbach de faire faire, dans toutes les provinces, les prières publiques d'usage pour la grossesse de la duchesse de Brunswic-Wolfenbüttel, qui accoucha le 29 octobre du prince Frédéric-Auguste.

[d] La Duchesse parle de ses belles-sœurs, les sœurs de la reine Élisabeth, dont l'aînée, la princesse Louise, choisie pour être la femme du prince Guillaume, frère de Frédéric, arriva à Charlottenbourg, le 22 novembre 1741, comme fiancée de ce prince. Voyez ci-dessus, p. 103 et 105.

[e] Voyez t. XXII, p. 145 et 148.

oire que l'auteur de la *Henriade* est un honnête homme, du *Temple de l'Amitié*[a] en connaît le prix, que celui *losophie de Newton* est profond, que celui de vingt tra- t connaisseur des hommes, et que celui de la *Pucelle* élégance le badinage ou les saillies les plus vives et les antes que l'humeur enjouée puisse produire. Vous ferez très-chère sœur, de profiter de l'apparition de tant de l'envie bien le plaisir qu'aura Voltaire; mais je m'ou- il m'arriverait l'aventure de l'âne et du petit chien.[b] harmante sœur; conservez-moi quelque part dans votre t soyez persuadée que personne ne peut être avec des s plus distingués ni avec plus de tendresse que votre ble serviteur et fidèle frère, etc.

DE LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Brunswic, 18 octobre 1743.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Voltaire a été ici doublement bien reçu, comme vous e croire, m'apportant une de vos chères lettres, qui me jours infiniment agréables par les marques de bonté que témoignez, mon très-cher frère, et qui me sont des plus s. Il est vrai que vous ne m'avez pas trop dit de vérité apitre de cet honnête homme, et que je trouve en lui semblage de mérite, de savoir et d'agréments dans son e suis charmée de le voir pour profiter quelque chose de t, en ayant fort besoin, mais craignant fort de ne point Voltaire ne jure que par vous, mon cher frère, et dit haiterait de pouvoir vivre et mourir à vos pieds. Il est et content de toutes les grâces qu'il a reçues à Berlin. nt, malgré tous ses talents, il ne me pourrait point dé-

[a] poëme de l'an 1732.
[b] Fontaine, *Fables*, liv. IV, fable 5.

dommager, si j'avais l'espérance de pouvoir me retrouver dans la compagnie d'un frère que je chéris autant que vous le méritez, et pour lequel je serai toute ma vie, avec une tendresse et un attachement inexprimable, etc.

---

9. DE LA MÊME.

(Brunswic) 24 juin (1768).

Mon très-cher frère,

Après les regrets de vous avoir vu partir d'ici et le désagrément de me trouver de nouveau éloignée et privée de jouir de votre chère présence, il n'y a rien de si intéressant pour moi, et qui me tienne tant à cœur, que de vous savoir de retour chez vous heureusement et en parfaite santé.[a] Veuille le ciel que la fatigue du grand voyage que vous avez fait n'ait point altéré votre précieuse santé, et que vous vous portiez bien, ce qui me servira à la plus grande consolation pendant l'absence; et j'espère que vous continuerez vos grâces à votre fidèle sœur, qui n'a de plus grand désir que de pouvoir se rendre digne de toutes vos bontés, dont mon cœur ne cesse d'être pénétré. Mon bon frère Ferdinand est arrivé hier ici; j'ai été réjouie de lui trouver meilleur visage que sans cela, et j'espère que les bains qu'il compte prendre contribueront à fortifier sa santé. Il vous est bien attaché, et comme nous pensons également sur votre sujet, cela fait que je l'en aime davantage. Il veut nous quitter demain, ce qui sera un nouveau surcroît de peine pour moi, quoique je devrais être raisonnable et contente du bonheur que j'ai d'être à portée de voir plus souvent ma famille que d'autres, qui n'ont point cet avantage. Cependant je m'aperçois que j'en suis toujours avide, car je compte

[a] Frédéric était parti pour Loo le 1er juin 1768 (t. XXIV, p. 158), et il était de retour le 20. Dans ce voyage, il avait vu sa sœur à Brunswic et à Salzthal.

nes jours les plus fortunés ceux que j'ai eu la satisfaction
r avec vous. J'ai reçu une lettre que le prince Louis [a] a
Duc, dans laquelle il chante vos louanges, se louant de
gracieux et amical que vous lui avez témoigné, et dit
t le monde qui vous a vu a été charmé de la façon gra-
ont vous l'avez reçu, et que vous avez emporté une ap-
n générale, et le cœur de tous les bons Hollandais, qui
aient admiré. Quoique je croie que vous n'êtes guère
à cette conquête, j'ai pourtant voulu vous en faire part.
uc et toute ma famille se mettent à vos pieds. Je sou-
fais des vœux pour que les eaux d'Éger soient le remède
pour votre conservation, afin que j'aie encore souvent la
ion de vous assurer de mes respects et du zèle avec les-
suis, mon adorable frère, etc.

---

10. DE LA MÊME.

(Brunswic) 16 juin (1769).

MON TRÈS-CHER, TOUT ADORABLE FRÈRE,

ssé une bien mauvaise nuit après votre départ, et re-
ristement dans ma chambre, n'y trouvant plus cet ado-
ère qui m'avait comblée de bontés et d'amitié. Je devais
nt m'attendre que le contentement de jouir de votre pré-
serait que momentané, et considérer comme une espèce
fice le précieux temps que vous m'avez daigné destiner
voir à des occupations plus utiles; ce qui redouble les
ons que je vous dois, mon adorable frère, de cette nou-
rque de vos bienveillances, dont je vous fais encore mes
nbles remercîments avec un cœur pénétré de toutes vos
J'en ai l'âme si remplie, que je ne pense à autre chose;

[a] Voyez t. XXVI, p. 23 et 52.

et quoique c'est l'idée la plus agréable que je puisse avoir de r représenter mon cher frère dans l'imagination, la privation m' est toujours d'autant plus sensible, et ce n'est que l'espéran dont vous m'avez flattée de pouvoir aspirer plus souvent à ce satisfaction qui sera capable de me faire surmonter la peine votre séparation.

Le Duc et mon fils ont été très-charmés de la façon gracieu et cordiale dont vous les avez accueillis, de même que des pr cédés honnêtes dont vous avez agi dans ces malheureuses ca strophes.[a] Veuille le ciel vous donner à l'avenir plus de conte tement, et vous rendre en toute chose aussi heureux que je désire et que vous en êtes digne! Je souhaite avec empres ment d'apprendre que les fatigues de toutes les courses que vo venez de faire ne vous aient pas échauffé, et que votre retour soit terminé en parfaite santé. Ce qui n'a pas peu contribu ma joie, c'est de vous trouver si bien, et un air de vigueur c me flatte de vous savoir longtemps conservé. J'ai reçu votre gr cieuse lettre avec attendrissement, et je la baisai mille fois; to ce qui me vient de votre part me touche le cœur, qui vous a partient depuis que je vous connais, et qui vous restera jusqu mon trépas, étant avec des sentiments inaltérables de tendresse d'amitié, etc.

---

[a] La Duchesse parle de l'inconduite de sa fille, la princesse Élisabe femme du Prince de Prusse, et de l'arrêt de divorce prononcé le 21 avril 17 Voyez t. VI, p. 16 et 23. Frédéric dit dans sa lettre inédite à son frère le pri Henri, du 26 mars 1769 : «.... D'ailleurs, nous faisons ici des séparations, e «suis occupé à trouver les fonds et faire les arrangements nécessaires pour l' «blissement de madame Pietro.» Voyez t. XXVI, p. 39, 48 et 59, et J.-D Preuss, *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen*, t. p. 213 et suivantes, et t. V, p. 248; voyez aussi *Friedrich Ludwig Schrö Beitrag zur Kunde des Menschen und des Künstlers, von F. L. W. Meyer*. H bourg, 1819, t. I, p. 108.

II. DE LA MÊME.

(Brunswic) 30 juillet (1769).

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ujours par de nouveaux bienfaits que vous répandez sur marques de vos grâces et précieux souvenir. Ils me nuette par les vives impressions que le prix de vos bon- ur mon âme; j'en suis toute pénétrée, les facultés me t et ne sont pas suffisantes pour vous prouver toute nnaissance, encore moins d'être en état de tracer par la s remercîments très-humbles que je vous dois, quoique s, pour le beau satin dont vous m'avez fait la galante- érite de toute façon mon admiration, comme venant de ns, et étant fait sous vos auspices, à Potsdam, me le cher et agréable. La couleur en est charmante; le gris est préférable, étant significatif par l'amour sans fin que bue à cette couleur, et qui me la fera porter avec d'au- de satisfaction, en me rappelant l'amitié que mon ado- re m'a témoignée jusqu'ici. L'étoffe en est si bonne, la distinguera point d'avec celles d'Angleterre ou de j'ai eu le plaisir de tromper ceux à qui je l'ai fait voir, prise pour une étoffe étrangère. Je suis charmée que ustrie ait si bien réussi par les progrès de vos fabriques, émentent point l'œil du maître. Ce sera mon habit de cet hiver; je me trouverai plus parée qu'une sainte de étant vêtue par mon saint, que j'honore et vénère seul. lans une grande joie de ce que le cher margrave d'Ans- té en état de vous apprendre des nouvelles plus conso- sa digne mère, et de ce qu'elle se porte mieux: comme lus à portée d'en savoir la vérité, j'espère que c'est avec u'on peut se confier sur ce qu'il dit. Voudrait le ciel ût rétablie au point de pouvoir venir vous faire sa cour! ais d'en profiter par bricole, et ce serait une grande sa- pour moi si je revoyais une sœur dont j'avais perdu ce dans cette vie. J'ai reçu une lettre de la margrave de h, qui est tout enthousiasmée de la façon gracieuse dont

vous avez daigné lui faire part de ses affaires, et de l'intérêt que vous avez pris pour engager le margrave d'Ansbach à lui faire un douaire. Elle m'a chargée de la mettre à vos pieds, et de vous assurer que jamais elle n'oubliera vos bontés et l'approbation que vous lui avez donnée. Je suis persuadée qu'elle les fera sonner bien haut à Copenhague. Ma belle-fille est sortie avec quatre semaines de couches,[a] et se porte au mieux. Il ne transpire rien du voyage d'Angleterre. Il paraît que cette idée qu'elle avait de vouloir y faire un tour se ralentit; du moins jusqu'à présent elle reste encore indécise. Mon fils n'irait pas cette fois volontiers; ainsi je crois qu'il sera bien aise s'il peut venir à bout de l'empêcher, à cause de ses affaires ici, qui exigent sa présence. Le duc de Glocester[b] sera de retour vers le 10 du mois prochain, et veut repartir le 13. Vous aurez une dame, à Berlin, qui m'est connue; c'est la comtesse Clary, née d'Osten,[c] qui est votre sujette, étant née en Poméranie. Elle a passé il y a quelques années ici. Elle est très-liée avec le prince Kaunitz, à Vienne, et fait souvent les honneurs de sa maison; on dit que le sujet de son voyage est pareil à celui que la reine de Saba fit pour voir Salomon,[d] et qu'elle est avide de vous voir et de vous entendre. D'ailleurs, c'est une petite-maîtresse, mais qui a beaucoup d'intelligences à Vienne. Je n'ai pas voulu négliger de vous faire part de tout ceci. Nous avons pensé perdre le fils aîné de mon fils, qui a été extrêmement mal d'une colique de crampes, causée par de fortes obstructions; à force de remèdes on a cependant trouvé moyen de le soulager. Il commence à se remettre; cependant je crains que sa convalescence ira lentement, souffrant encore des duretés dans le bas-ventre. Le sentiment des médecins

[a] La princesse Auguste, sœur de George III, roi d'Angleterre, et femme de Charles-Guillaume-Ferdinand, alors prince héréditaire de Brunswic, accoucha le 27 juin 1769 d'un prince qui fut nommé George-Guillaume-Chrétien.

[b] Voyez t. XXVI, p. 322 et 323.

[c] Frédérique-Charlotte-Henriette, fille de Matthieu-Conrad von der Osten, président de la chambre à Berlin, née en 1731, épousa, en 1748, François-Charles comte de Clary et Aldringen, et mourut à Vienne en 1798.

[d] III Rois, chap X, v. 1 et suivants, d'après la Vulgate. La traduction de Luther, I Rois, chap. X, v. 1 et suivants, porte: *Die Königin vom Reich Arabien.* Voyez t. XXII, p. 7.

qu'on a donné trop de nourriture à l'enfant, ce qui lui
es incommodités. Les parents en ont été fort alarmés:
venir le médecin Zimmermann[a] de Hanovre, qui est
fort habile, qui donne assez bonne espérance de l'enfant.
trouverez indiscrète de ce que j'abuse tant de votre pa-
ire un si long griffonnage; sans votre indulgence, qui
it, j'aurais fini plus tôt, quoiqu'il est me faire un effort
e me vois obligée de rompre l'entretien avec vous, et
e passe jamais plus agréablement les heures que quand
n idée à mon adorable frère, qui m'occupe continuelle-
nt sans cesse avec le profond et plus tendre respect et
ent, etc.

A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC.

Le 12 mai 1785.

MON ADORABLE SŒUR,

xante-dix ans passés que je suis au monde, et dans tout
je n'ai vu que des jeux bizarres de la fortune, qui mêle
d'événements fâcheux à quelques favorables qui nous
Nous ballottons sans cesse entre beaucoup de chagrins
es moments de satisfaction. Voilà, ma bonne sœur, le
nun de tous les hommes. Les jeunes gens doivent être
ibles à la perte de leurs proches et de leurs amis que les
Les premiers se ressentent longtemps de ces priva-
lieu que les personnes de notre âge les suivent dans peu.
s ont l'avantage d'être à l'abri de tous les coups de la
et nous qui restons en vie, nous y sommes sans cesse ex-
outes ces réflexions, ma bonne sœur, ne sont guère con-
je l'avoue. Heureusement que votre sagesse et votre
s ont donné la force de résister à la douleur qu'éprouve

z t. XXV, p. XIX, XX, et 389—392.

une tendre mère en perdant un de ses enfants chéris.[a] Veuille le ciel continuer de vous assister, en conservant une sœur qui fait le bonheur de ma vie! Daignez, ma bonne sœur, me croire avec le plus tendre attachement et la plus haute considération, mon adorable sœur, etc.

---

13. A LA MÊME.

(Sans-Souci) 10 août 1786.

MON ADORABLE SŒUR,

Le médecin de Hanovre a voulu se faire valoir chez vous, ma bonne sœur; mais la vérité est qu'il m'a été inutile. Les vieux doivent faire place aux jeunes gens, pour que chaque génération trouve sa place; et, à bien examiner ce que c'est que la vie, c'est voir mourir et naître ses compatriotes. En attendant, je me trouve un peu soulagé depuis quelques jours. Mon cœur vous reste inviolablement attaché, ma bonne sœur. Avec la plus haute considération, etc.

[a] Le prince Léopold de Brunswic, né le 10 octobre 1752, périt à Francfort-sur-l'Oder, le 27 avril 1785, lors de la grande inondation, en voulant sauver des hommes en danger.

IV.

ORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

CC SA SŒUR SOPHIE,

MARGRAVE DE SCHWEDT.

---

1 JUILLET 1742 — 23 SEPTEMBRE 1765.)

DE LA MARGRAVE DE SCHWEDT.

Schwedt, 11 juillet 1742.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ux retour de Votre Majesté me touche de si près, que je
is autrement qu'en témoigner ma joie à V. M., aussi bien
glorieuse conquête qu'elle vient de conquérir, et qui est
par cette heureuse paix. Ces sentiments de respect que
vous, mon très-cher frère, vous doivent être connus;
st inutile de vous réitérer ce que mon zèle et attache-
dicte à ce sujet. Je n'aurais pas manqué de témoigner
nne mes très-humbles soumissions à V. M., si la maladie
le cadette ne m'en avait empêchée par sa maladie, étant
d'une fièvre; c'est ce qui me cause de sensibles inquié-
e cœur d'une mère pâtit quand elle voit souffrir un en-
elle aime. Ainsi je ne doute pas que V. M. agréera cette
xcuse, puisque rien au monde ne saurait être capable,
, de m'empêcher de vous témoigner, mon très-cher frère,
d respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissante et très-soumise
sœur et servante,

SOPHIE.

2. A LA MARGRAVE DE SCHWEDT.

Charlottenbourg, 14 juillet 1742.

MADAME MA SŒUR,

Comme toutes les marques que je reçois de votre cher souvenir ont de quoi me réjouir, je vous laisse à juger de la satisfaction que votre dernière lettre m'a causée; car encore que nos sentiments sur le démêlé en question ne s'accordent pas tout à fait, étant presque persuadé qu'il ne vaut pas la peine de s'en troubler, je me flatte que vous n'en voudriez pas tirer une conséquence contraire à mon intention et aux tendres égards que j'ai et que j'aurai toujours pour votre chère personne. Cependant le fond de la chose roulant sur la vraie possession du droit de patronage, je pourrai me résoudre de la faire examiner par un ministre de justice, afin de voir plus clairement de quel côté se trouve le droit et la raison. Au reste, mon heureux retour m'ayant rapproché de vous, je souhaite de recevoir souvent de bonnes nouvelles de votre prospérité, étant du fond de mon cœur, etc.

---

3. A LA MÊME.

Potsdam, 19 juillet 1742.

MADAME MA SŒUR,

Entre tous les compliments que j'ai reçus au sujet de l'heureuse conclusion de la paix et de mon retour, celui que vous m'avez voulu faire m'a été d'autant plus agréable, que je connais la sincérité du cœur dont il a été dicté. Je vous en suis très-obligé, et je me flatte que, étant à présent moins éloigné de vous qu'auparavant, j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Il est vrai que l'indisposition de la princesse votre chère fille le doit retarder quelque temps; c'est ce dont je suis fort fâché, en vous assurant de ma tendre compassion; mais comme je ne cesse de faire les

monde les plus ardents pour la prompte convalescence, que le bon Dieu nous l'accordera dans peu. Je suis avec sincère amitié, etc.

ous prie pour l'amour de Dieu d'être raisonnable, ma ur, et de ne point copier votre Margrave dans ses mau-édés envers des voisins;[a] il faut vivre en paix avec tout .

F.

---

4. A LA MÊME.

Potsdam, 21 juillet 1742.

MADAME MA SŒUR,

de voir par votre lettre que vous continuez à me pres-e démêlé que votre époux juge à propos d'avoir avec n. Comme je vous ai déjà marqué ce que je pense sur erelle, vous comprendrez aisément qu'une correspon-térieure sur une matière si peu agréable ne saurait être oût. Ainsi vous agréerez, s'il vous plaît, que je vous en frère de vous tenir en repos et de montrer envers shommes de votre voisinage un comportement doux et , en oubliant tout à fait ce qui s'est passé. Cette con-us sera infiniment avantageuse, et elle me charmera plus, que je suis très-véritablement, avec une amitié adame, etc.

---

[a] J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. III, 27, nos 1 et 2.

5. DE LA MARGRAVE DE SCHWEDT.

Berlin, 26 juillet 1742.

Mon très-cher frère,

Quoique ma fille ne soit point encore du tout remise, l'empressement que j'ai eu de faire ma cour à V. M. ne m'a pas permis d'attendre son rétablissement. Je viens d'arriver dans ce moment, et attends l'heure avec impatience où j'aurai l'honneur de l'assurer de bouche du profond respect et de la soumission avec laquelle je suis toute ma vie, mon très-cher frère, etc.

---

6. A LA MARGRAVE DE SCHWEDT.

Potsdam, 2 juillet 1743.

Madame ma très-chère sœur,

Votre lettre du 27 du mois passé m'a été bien rendue, et je vous suis fort obligé de l'empressement que vous y témoignez à me voir chez vous et à me donner à dîner quand j'irai à Stettin. Ce serait avec bien du plaisir que je l'accepterais, si cette fois-ci je n'allais faire un tout autre tour,[a] tant en allant qu'à mon retour, ce qui m'oblige de remettre la satisfaction que j'aurais de vous voir à une autre fois. Je suis avec toute l'amitié possible, etc.

Je passe, ma très-chère sœur, à cinq milles de Schwedt, ainsi que je ne pourrai pas profiter pour cette fois du plaisir de vous voir, vous remerciant de votre obligeante attention.

---

[a] Le Roi passa par Rheinsberg.

7. A LA MÊME.

Camp de Friedland, 11 juin 1745.

MADAME MA SŒUR,

il y a bien du temps que je n'ai pas eu de vos nouvelles, que vous m'avez faite le 25 du mois dernier de mai m'a coup de plaisir. Je reconnais au possible la bonté que z eue de disposer le Margrave de faire quelque chose ien publie, et quoique vous n'ayez pas pu réussir jus- ent, et que je croie qu'il n'y ait guère d'apparence d'y core, je vous ai les mêmes obligations comme si le Mar- ait prêté à ce que j'aurais souhaité de lui. Aussi, grâce oilà mes circonstances changées, de façon que je n'en esoin. Je vous prie d'être persuadée des sentiments in- d'estime et de tendresse avec lesquels je suis, etc.

---

8. A LA MÊME.

(Berlin, 30 ou 31 décembre 1749.)

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

mon grand regret que j'ai vu, par vos lettres du 29 de les justes raisons qui vous portent à vous plaindre des ments du Margrave envers vous. Vous savez trop, ma e sœur, la part que je prends à ce qui vous intéresse, vous dussiez douter de l'attention que j'y donne; aussi de faire expédier mes ordres au ministre d'État comte ils de parler sérieusement et énergiquement de ma part i vous concerne au Margrave, ne doutant point que l'ef- n résultera ne soit tel que vous en puissiez être entière- sfaite. Je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

9. A LA MÊME.

Freyberg, 26 février 1760.

Ma chère sœur,

Vous saurez aisément vous figurer avec quel chagrin j'ai appris par votre lettre du 23 de ce mois la fâcheuse aventure qui est arrivée à Schwedt,[a] et dont je suis d'autant plus en peine, que je crains que la rude altération dont vous vous êtes ressentie n'influe sur votre santé, de laquelle cependant je vous prie avec instances d'avoir soin, pour prévenir toutes suites fâcheuses. J'ai encore bien de la compassion avec le digne prince de Würtemberg de ce qu'il s'est vu entraîné avec sa digne épouse dans ce désastre. Mais, chère sœur, n'ai-je pas lieu d'être extrêmement étonné que, pendant le temps où il n'y a absolument pas moyen d'empêcher partout des incursions des bandes d'une vermine qui voltige par-ci par-là dans des pays ouverts et où ils ne trouvent aucune résistance, vous avec le Margrave ayez pu rester à un lieu tout ouvert, tel que Schwedt, sans garnison ni aucune précaution, en vous fiant ainsi, vous et votre chère famille, à la discrétion de gens reconnus, pour la grande part, pour brigands et les plus brutaux entre les barbares? J'avoue que je n'ai su jamais assez démêler cette sécurité du Margrave, sans cependant avoir soupçonné que les choses seraient allées si loin. Après donc la fâcheuse expérience que vous avez faite, il ne vous conviendra plus de rester encore à Schwedt, mais d'aller demeurer plutôt à Stettin, où vous serez au voisinage de Schwedt, et n'exposerez pas votre caractère ni votre personne et votre famille à de pareilles mauvaises aventures, et à des affronts et outrages pires peut-être que ceux qui vous sont arrivés. Profitez, je vous prie instamment, de cet avis d'un frère qui prend trop de part à tout ce qui vous regarde, et qui restera toujours avec des sentiments d'estime et de tendresse, ma chère sœur, etc.

---

[a] Voyez t. V, p. 42 et 43.

10. A LA MÊME.

Freyberg, 24 mars 1760.

MA CHÈRE SŒUR,

ressouvenu que je vous dois encore le payement des in-
linaires du capital que feu notre père vous a légué dans
ment,[a] et que je vous en suis en arrière même de l'an-
ée, j'ai bien voulu m'en acquitter d'abord, en faisant
es ordres au conseiller privé Köppen, à Berlin, de vous
ettre au plus tôt la somme de trois mille écus à ce sujet.
rez la bonté de me faire avoir votre quittance là-dessus
l'ordinaire, en excusant de ce que mes occupations pré-
m'ont pas permis d'y songer pour m'en acquitter plus
vœux sont que vous vous portiez en un parfait état de
vous ne douterez d'ailleurs de la sincérité des sentiments
et d'amitié avec lesquels je suis à jamais, etc.

---

11. A LA MÊME.

Potsdam, 22 avril 1765.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

vez juger par mes sentiments pour vous, que vous con-
combien je suis touché et à quel point il m'a été doulou-
pprendre le triste état de votre santé et le délabrement
vous trouvez. J'en compatis extrêmement, et fais les
s plus ardents pour votre heureux rétablissement. Je
rais marqué de ma main propre, si l'affaiblissement des
i me reste encore de l'accès violent de la goutte dont j'ai
qué depuis quelques semaines ne m'en empêchait. Comme
ds que vous désirez d'avoir Cothenius pour le consulter
maux, je m'y conforme volontiers, et vous l'envoie en

[a] Voyez t. XXVI, p. 554, et ci-dessus, p. 332 et 333.

conséquence pour le consulter. Je ne saurais cependant pas vous dissimuler que, selon mon avis, vous feriez mieux de vous tenir à Muzellius,[a] par la connaissance qu'il a des accidents de votre maladie et par son habileté reconnue. Je suis avec l'amitié la plus tendre et avec toute l'estime possible, etc.

---

12. DE LA MARGRAVE DE SCHWEDT.

Le 1er mai 1765.

Mon très-cher frère,

Il faudrait avoir un cœur bien ingrat et insensible, si je n'étais pénétrée jusqu'au vif, mon très-cher frère, des grâces et bontés que vous me témoignez derechef par le gracieux intérêt que vous prenez à ma santé. J'en suis vivement touchée, et ne saurais assez vous exprimer, très-cher frère, combien votre gracieuse lettre m'a pénétrée, et a fait un meilleur effet que toutes les médecines du monde. M. Cothenius pourra avoir l'honneur de vous dire que depuis une huitaine de jours je me porte beaucoup mieux, aux forces près. L'horrible toux commence à diminuer, ce qui me procure du repos, dont j'ai été entièrement frustrée. Je commence moi-même à croire que cette fois je me tirerai encore d'affaire, et il faut que je rende la justice à Muzellius qu'il s'est donné tous les soins et peines imaginables. Le sieur Cothenius et lui ont été aussi entièrement d'accord sur tout l'état de ma maladie. Je vous remercie aussi très-respectueusement, mon très-cher frère, de la grâce que vous m'avez faite de m'envoyer le sieur Cothenius. J'ai été hors de moi-même de le voir, m'ayant assurée que, grâce à Dieu, mon très-cher frère, vous commenciez à vous remettre de votre vilaine goutte. J'ai pris plus de vingt fois la plume en main pour vouloir vous témoigner, mon très-cher frère, le chagrin que cela me causait de vous savoir souffrir; mais la terrible faiblesse dont je me ressentais ne me

[a] Voyez t. XXVI, p. 374.

ulu permettre. Ainsi j'ai souffert doublement, puisque cieuse santé me tient plus à cœur que ma vie; et le ciel non très-cher frère, vous rendre bientôt toutes vos t je vous prie de croire que si la vie m'était chère, et sire de la conserver, ce n'est que pour vous prouver qu'il me restera un souffle, je ne cesserai de vous ai- rer et respecter, étant avec une très-profonde soumis- très-cher frère, etc.

---

13. DE LA MÊME.

Le 10 mai 1765.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

nce flatteuse que vous me donnez, mon très-cher frère, bonheur de vous voir ici à votre retour de Stargard une satisfaction et une joie peu exprimable; et si je mi morte, je crois que cela me rendrait la vie en re- lui pour qui j'en donnerais mille, si je les avais. Je ercie très-humblement, mon très-cher frère, de l'hon- vous voulez me faire, et vous assure que j'attends cet moment avec la dernière impatienee. Ma santé continue ettre, mais un peu lentement. J'espère que lorsque le a plus chaud, ma guérison ira d'autant plus vite, et que n état de vous recevoir dans ma chaumière le mieux sera humainement possible, et de vous réitérer de vive mon cœur vous adore, et que mon respect est invio- nt, mon très-cher frère, etc.

---

14. DE LA MÊME.

(Schwedt) 1er juin 1765.

Mon très-cher frère,

Vous ne vous êtes pas contenté seulement, mon très-cher frère, de me témoigner toutes les grâces et bontés imaginables pendant le peu de séjour que vous avez fait ici, mais à mon réveil j'ai trouvé une lettre qui m'a pénétrée jusqu'au fond du cœur, et il faudrait n'avoir pas le moindre sentiment pour ne pas être touchée de la candeur et de l'amitié fraternelle avec laquelle vous daignez agir avec moi. Tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet ne serait pas suffisant, et toutes mes expressions trop faibles. J'ai recours à votre indulgence, étant bien persuadée que vous me connaissez trop bien pour ne pas être convaincu que vous n'avez pas affaire à une sœur ingrate, mais à une personne qui vous chérira et adorera toute sa vie. Qu'il est triste que ces heureux moments que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, mon très-cher frère, se sont écoulés si vite! et que n'aurais-je pas donné, si j'avais pu les métamorphoser en jours! J'ai cependant mille très-humbles excuses à vous faire d'avoir été si mauvaise hôtesse, et en même temps mille très-humbles remerciments de vous avoir bien voulu ennuyer avec une pauvre infirme. Si le bon Dieu me rend ma santé, ce que j'ai tout lieu d'espérer, je tâcherai de le redresser lorsque vous m'honorerez une autre fois d'un pareil bonheur. L'intérêt que vous daignez prendre à ma santé ne peut que contribuer à la rendre meilleure de jour en jour. Veuille le ciel seulement conserver la vôtre, qui est d'un prix inestimable! Et c'est une grande consolation pour moi de ce que, grâce à Dieu, je vous ai trouvé si bon visage après toutes les terribles douleurs de goutte que vous avez eues. J'espère qu'elles seront bannies pour longtemps à présent, et que vous jouirez d'une santé parfaite. Ce sont les vœux de celle qui a l'honneur de se nommer avec un très-profond respect, etc.

---

15. DE LA MÊME.

(Schwedt) 23 septembre 1765.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

vec une satisfaction sans égale que je vois par votre gra-
ttre que les bains vous ont soulagé. Dieu veuille conti-
on très-cher frère, à vous conserver et fortifier la santé,
ie je ne cesse de faire journellement! Les reproches gra-
e vous me faites, mon très-cher frère, de ne vous avoir
mention de ma santé, me sont des plus flatteurs; et si
é cet article sous silence, c'est que je ne pouvais vous
t de ma guérison, ayant passé un assez mauvais été.
uelques jours, je suis attaquée de très-violentes coliques
faiblissent et me font garder le lit. Mes jambes sont dans
e situation; je ne puis presque plus en faire usage, à
l'enflure et faiblesse que j'y ressens. Je prends de nou-
mèdes, dont l'on m'a assuré une bonne réussite; le temps
re trop court pour que je puisse encore juger si cela me
a. Voilà, mon très-cher frère, en raccourci, le détail de
é chancelante; c'est pour moi une vraie consolation de
que vous daignez y prendre, et je vous supplie d'être
que, tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne ces-
me dire avec un très-profond respect, mon très-cher
c.

V.

ORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

EC SA SŒUR ULRIQUE,

REINE DE SUÈDE.

NOVEMBRE 1743 — 27 SEPTEMBRE 1772.)

. DE LA PRINCESSE ULRIQUE.

Berlin, 3 novembre 1743.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

bien de l'avantage, si l'on pouvait lire ce qui se passe Votre Majesté verrait dans le mien les sentiments de nent le plus parfait, et à quel point je suis sensible à marques de bonté qu'elle me témoigne. Mais comme lté n'est réservée qu'aux dieux, j'ai à me plaindre qu'ils usé les talents d'exprimer à V. M. ce que je pense à ce e me pardonnera, j'espère, les défauts de l'esprit en fa- sentiments du cœur. M. de Voltaire ne regrettera pas ommencé une correspondance avec moi, quand il re- harmante réponse en vers[a] pour lesquels je ne puis as- cier V. M. Ce serait donner un terrible échec à son pouvait croire que j'en fusse l'auteur; mais il a trop ement pour ne pas connaître quel est l'Apollon qui m'a C'est une consolation pour la marquise[b] de ce que je as toujours avoir recours à ce dieu, puisqu'alors elle e conserver son empire.

le est extrême de savoir que j'aurai le bonheur de me x pieds de V. M. mardi prochain. La soirée sera des mantes; chacun s'y emploiera à y être de bonne hu- la présence de V. M. sera ce qui y contribuera le plus. -mère s'en fait une véritable fête; elle m'a fait la grâce témoigner son contentement. Mon frère Henri doit être ble à l'honneur que V. M. lui fait.[c] Que nous sommes

t. XIV, p. xv et xvi, art. XIX, et p. 91 et 92.
arquise du Châtelet. Voyez t. XVII, p. ix et x, art. I.
it probablement ici d'un pique-nique analogue à celui qui avait eu prince Henri au mois d'août de la même année. Voyez t. XXVI.

heureux tous ensemble de vivre sous les lois d'un frère qui est un vrai père! Ce sont des réflexions que je fais tous les jours de ma vie; aussi je ne changerais pas mon sort pour tous les trésors du monde, ne faisant consister ma véritable félicité qu'à mériter les bontés de V. M., et à lui donner, autant qu'il m'est possible, les témoignages de mon respect et de la soumission parfaite avec laquelle je suis à jamais

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissante
et soumise sœur et servante,

ULRIQUE.

---

2. DE LA MÊME.

Le 6 avril 1744.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Il y a peut-être de l'indiscrétion d'importuner Votre Majesté par mes lettres; mais j'espère qu'elle voudra bien me pardonner, en faveur du motif qui me fait agir, à lui témoigner mon respectueux attachement et à lui faire part de la joie que j'ai ressentie par les assurances que M. de Rudenskjöld[a] m'a faites hier de la part du prince,[b] qu'on ne m'empêchera jamais de revenir ici pour faire ma cour à V. M. Rien au monde ne pouvait m'être plus consolant que l'espérance de me retrouver avec mes chers parents, et en particulier aux pieds d'un frère que j'adore. J'ai lu avec toute l'attention possible les *Mémoires* que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer. Je tâche, tant qu'il m'est possible, de me mettre au fait de toutes ces affaires, trop heureuse si, par ma conduite, je puis un jour mériter les bontés que V. M. a eues pour moi; et c'est à quoi je bornerai toute mon attention. Je supplie très-humblement V. M. de vouloir bien me continuer

[a] Voyez t. III, p. 148 et 151; t. XXVI, p. 3.
[b] Adolphe-Frédéric, prince royal de Suède, fiancé de la princesse Ulrique.

es bonnes grâces, et d'être persuadée de l'attachement
x avec lequel je suis à jamais, etc.

---

3. DE LA MÊME.

Le 6 mai (1744).

ION TRÈS-CHER FRÈRE,

de Horn m'ayant rendu hier la lettre du prince, je
anquer à mon devoir, si je ne l'envoyais pas sur-le-
V. M. Je joins avec la réponse, vous suppliant très-
nt, mon cher frère, de la déchirer, si elle n'a pas votre
n; mais je vous avouerai que je n'ai pas l'esprit d'y
si vous ne vouliez avoir la grâce de m'aider dans cette
C'est peut-être manquer à ce que je vous dois; mais
bontés que vous avez eues jusqu'ici pour moi m'in-
te confiance, que je suis presque persuadée que vous
nnerez en faveur du motif qui me fait agir. V. M. m'a
né une nouvelle marque de ses bontés par la gracieuse
n qu'elle a faite à madame de Knesebeck pour sa fille.[a]
rai certainement pas de ses grâces, et, l'année et demie
sera sûrement de retour ici. La Reine ira demeurer
i à Monbijou. J'espère que nous aurons bientôt l'hon-
ous y voir; ce sera une nouvelle occasion pour moi de
à vos pieds, et de vous assurer, mon cher frère, du
x attachement avec lequel je suis, etc.

---

t. XIII, p. 114.

4. DE LA PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Neustadt, 26 juillet 1744.

MON CHER FRÈRE,

Je ne puis m'empêcher de vous réitérer, mon cher frère, tous les sentiments de mon parfait attachement. La cruelle séparation ne me permettait pas de vous témoigner tout ce que la tendresse et la reconnaissance m'inspiraient; mais, dans les grandes douleurs, tout est confondu, et je ressentais trop pour le pouvoir exprimer. Je ne saurais nier, mon cher frère, que c'est une grande consolation pour moi que les regrets que vous m'avez témoignés; ils me sont un gage trop sûr de votre bienveillance, et vos bontés font le bonheur de ma vie. Il y a tant de motifs qui m'attachent à votre personne, que j'espère que vous serez persuadé du respect le plus tendre. Jamais je n'oublierai tous les bienfaits que j'ai reçus de votre part, et toute mon application sera à m'en rendre digne. Ce sont là, mon cher frère, les sentiments que je conserverai toute ma vie, étant avec une vénération des plus parfaites, etc.

---

5. DE LA MÊME.

Schwedt, 28 juillet 1744.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

D'abord à mon arrivée ici, mon frère m'a remis la charmante lettre en vers que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire;[a] il a été présent à tout ce que j'ai ressenti en les lisant. Que je suis heureuse de m'entendre dire par vous que vous m'aimez, d'en être convaincue et assurée! Oui, mon cher frère, c'est un bonheur pour moi, plus grand que l'acquisition d'une couronne. C'est à présent que je puis me flatter d'en être digne, puisque

[a] Voyez t. XIV, p. xv, article XVIII.

ettez au rang des personnes que vous chérissez. C'est bien grand, par lequel je réglerai toute ma conduite conserver votre bienveillance. Je n'ai pas osé prendre Berlin, mon cher frère, de vous présenter un souve- permettez-moi à présent de vous offrir une bagatelle. mortels donnent des offrandes à leurs divinités, et les ivent d'un œil favorable ce qui leur est offert par des plis d'amour pour eux. Vous êtes, mon cher frère, é sur la terre, et j'ai bien lieu de croire que vous mon offrande par la même raison que les dieux re- les des mortels. Conservez-moi, je vous supplie, tou- bontés, et soyez persuadé que l'on ne peut être avec ment plus inviolable que celui avec lequel je suis à ja- très-cher frère, etc.

Je viens, dans ce moment, de recevoir encore une des uses lettres du monde de votre part. J'aurai l'honneur remercier plus parfaitement à mon arrivée à Stettin.

---

6. DE LA MÊME.

Schwerinsbourg, 29 juillet 1744, à minuit.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

chal de Schwerin ayant le bonheur de vous faire sa ai prié de se charger de cette lettre et de me mettre à vos pieds. Nous avons été parfaitement bien chez est difficile de trouver un meilleur hôte. Je quitte de- mes chers compatriotes, et j'avoue que je ne sais com- ourrai tenir contenance devant les étrangers. Je vous ne estafette, mon cher frère, de Stralsund, où je serai main. Vous me pardonnerez si je finis sitôt ma lettre; t et mon cœur voudraient encore s'entretenir avec vous,

mais la chétive guenille[a] ne veut plus résister au sommeil, et m'oblige de finir en vous réitérant mille fois le sincère, tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon très-cher frère, etc.

---

7. DE LA MÊME.

Ulrichsdal, 26 juillet 1746.

Mon très-cher frère,

Je viens de recevoir dans le moment un ballot qui m'a apporté des figures de porcelaine de Dresde, les plus belles du monde. N'ayant aucune connaissance assurée d'où elles viennent, je ne puis juger autrement que c'est une nouvelle marque, mon cher frère, de vos bontés. Vous me permettrez que j'ose vous en marquer ma parfaite reconnaissance, et vous assurer que l'on ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les marques que vous me donnez journellement de l'amitié la plus tendre. Si un attachement parfait pour votre personne pouvait contre-balancer votre bienveillance, je pourrais être contente; mais je ne sens que trop, mon cher frère, que je ne puis rien mettre d'assez fort pour contre-balancer une amitié qui est au-dessus de tous les prix; je n'ai qu'un cœur, qui vous est tout dévoué, et qui vous le sera aussi longtemps que je vivrai.

Je viens d'apprendre dans le moment, par les lettres que le Roi a reçues, que vous aviez, mon cher frère, rappelé le comte Finck. Je conçois les services qu'il est en état de vous rendre, mon cher frère, en Russie, ayant eu occasion de connaître sa capacité et ses bonnes intentions. J'avoue que c'est une vraie perte que le Prince royal, aussi bien que moi, ferons de sa personne, ayant eu sujet de nous louer tous deux de sa façon d'agir et de

[a] Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Molière, *Les Femmes savantes*, acte II, scène VII.

ce que nous lui avons témoignée. S'il y avait moyen, frère, qu'il pût rester jusqu'à la moitié de la diète, je ce serait un grand bien pour les affaires d'ici, et je n cher frère, que je ne hasarde rien avec vous en vous confidence que le Prince royal le souhaiterait beau- ne saurais assez dire combien le comte Finck a trouvé de gagner l'esprit du prince, et je crains que celui qui i succéder, il ne lui faille beaucoup de temps pour réus- e le premier. Je me flatte, mon cher frère, que vous rouverez point que je hasarde de vous faire cette prière; ujours subordonnée à vos volontés, et je m'y confor- e me flatte cependant que la personne que vous desti- cher frère, à remplir le poste d'ici sera de connaissance, icile de donner sa confiance à quelqu'un dont le carac- ntièrement inconnu. Nous attendons en peu de jours f, de Russie, et Holsten, de Danemark, qui vient avec ambassadeur. Tout cela fait augurer qu'il y a quelques e conséquence qui les amènent; mais il est impossible ouvrir jusqu'à présent.

us supplie, mon cher frère, de me conserver toujours es grâces, et d'être persuadé que l'on ne saurait être tendresse et vénération plus parfaite que je le suis, mon frère, etc.

---

8. DE LA MÊME.

Stockholm, 23 décembre (nouv. st.) 1746.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

pas sans une peine infinie que je me vois obligée par ement de mes affaires et par les dépenses occasionnées outien du parti de vous supplier, mon cher frère, pour ent des trente mille écus que feu le Roi m'a laissés en

testament, de même qu'à mes autres sœurs.[a] Vous aurez la grâce de vous ressouvenir, mon cher frère, que, pendant tout le temps que la guerre a duré, je n'en ai jamais parlé, et j'ose vous assurer que ce n'est que la dernière extrémité qui m'y oblige. Mais les dépenses excessives que j'ai été obligée de faire cet été, pendant le voyage que le Prince royal a fait pour les revues, m'ont mise dans une nécessité indispensable d'avoir recours à votre justice. J'ose me flatter, mon cher frère, que, m'étant adressée directement à vous, vous ne le prendrez pas en mauvaise part, et que cette démarche ne diminuera point les bontés que vous m'avez toujours témoignées. Soyez persuadé, mon cher frère, que plutôt je renoncerai à tout que de perdre votre amitié, rien au monde ne pouvant m'être plus cher. Je me flatte, mon cher frère, que vous serez persuadé de ces sentiments et de l'attachement inviolable avec lequel je ne cesserai d'être toute ma vie, etc.

---

9. DE LA MÊME.

(1747.)

.... Je viens, dans le moment, de recevoir par M. de Rudenskjöld la lettre de change que vous avez eu la bonté, mon cher frère, de me payer en rabat des trente mille écus. Je joins mes très-humbles remercîments, et j'attendrai votre résolution, mon cher frère, pour le reste,[b] espérant que vous voudrez bien vous en souvenir dans l'occasion.[c]

---

[a] Voyez ci-dessus, p. 332, 333 et 361.

[b] Ce reste (seize mille sept cent quatre-vingt-sept écus treize gros) fut payé la même année.

[c] Cette pièce est le post-scriptum d'une lettre qui ne s'est pas retrouvée.

LA PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Potsdam, 7 juin 1747.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

aine Schechta[a] sera lui-même le porteur de cette lettre tifications. Quant à cet officier, le Prince royal est le e le garder à Stockholm tant qu'il pourra le trouver es intérêts, et, dût-il vouloir l'avoir tout à fait, je me plaisir de le lui céder. Vous n'avez qu'à me mander, sœur, ce que vous trouvez convenable pour vos inté- ce sera ma loi. Enfin, voilà ce traité[b] si utile et si rai- une fois conclu; selon toutes les règles du bon sens, il avantageux à l'une et à l'autre nation, et s'il y a quelque capable de nous donner de la considération, c'est que s sommes fortifiés mutuellement. On dit que l'envie en dents de rage, mais que, voyant ses efforts impuissants, succéder la douceur à ses emportements. Cela fera ra- t-être la légèreté de certaines ostentations, l'inconsidé- es propos et l'oubli des égards les plus ordinaires, et qui jettis aux civilités les plus communes. Daignez, ma très- ur, me continuer votre précieuse amitié, et ne jamais e la tendresse des sentiments ni de l'estime avec laquelle

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Votre très-fidèle frère et serviteur,

FEDERIC.

---

nus de Schechta, qui était major dans le régiment de garnison de à Memel, lorsque le Roi lui accorda, le 10 août 1750, la démission demandée.

traité d'alliance défensive entre la Prusse et la Suède fut conclu à le 18 (29, nouv. st.) mai 1747, pour dix ans.

11. DE LA PRINCESSE ROYALE DE SUÈDE.

Friedrichshof, 23 juin 1747.

Mon très-cher frère,

J'ai eu la satisfaction, à l'arrivée du major Schechta, de recevoir la lettre du monde la plus gracieuse de votre part. Je sens, comme je le dois, tout le prix de vos bontés, et j'espère que vous serez persuadé, mon cher frère, qu'il n'y a point de bornes à ma reconnaissance. Le Prince royal m'ordonne de vous assurer des mêmes sentiments, et combien il a été sensible à l'obligeante attention que vous avez eue de renvoyer M. Schechta. Je suis chargée de vous assurer, mon cher frère, qu'il n'en abusera pas, et que, à la conclusion de la diète, il le renverra où son devoir l'appelle. Ce serait le récompenser très-mal que de le priver de l'avantage de servir un aussi grand prince, qui fait le bonheur et les délices de ses sujets. Tout va assez tranquillement ici, quoique le monstre du Nord veuille encore faire semblant de vouloir jeter un nouveau venin; mais on ne le craint guère. La diète continuera encore deux mois, ou trois au plus tard. Les procès des criminels en sont pour la plus grande partie cause. Blackwell a été jugé à perdre la tête; pour l'autre, il entrainera, à ce que je crois, de nouveaux criminels. Je me suis absentée de la ville pour quelque temps, la santé du Prince royal, qui était extrêmement incommodé de coliques, l'obligeant à prendre les eaux; je les prends aussi, pour lui tenir compagnie. On m'a défendu extrêmement d'écrire; mais je n'ai pu cependant me priver de l'avantage de me mettre à vos pieds, et de vous assurer qu'on ne saurait être avec une tendresse et un attachement plus parfait que je le suis, mon très-cher frère, etc.

---

12. A LA REINE DE SUÈDE.

Le 9 mars 1764.

ien aise de vous voir dans les sentiments de tranquillité je vous ai exhortée depuis vingt ans. Je vous ai tou-été le danger et l'inutilité de votre ambition; je connais-tion suédoise et je savais qu'une nation libre ne se laisse ent ravir la liberté, et je sentais que tous ceux qui vous là-dessus des espérances vous trompaient. Quant à ce demandez sur le système politique, j'aurai de la peine rien dire, car je n'en connais point aujourd'hui en Eu-is au reste, comme il me semble que la Suède a surtout argent, je vous conseille de vous en tenir à la puissance[a] elle vous trouvez depuis si longtemps des ressources de Tirez-en pied ou aile, car celle avec qui j'ai affaire[b] lonnera jamais un écu.

---

13. A LA MÊME.

Mai 1768.

ous concevez, ma chère sœur, combien il serait sensible eur et dur au vôtre de vous voir un jour réduite à venir avec toute votre famille demander un asile, pour n'avoir a suivre les conseils que ma tendre amitié et l'intérêt le pour votre repos et pour votre gloire m'ont seulement ns cette réponse.

France.
Russie.

14. A LA MÊME.

Le 11 septembre 1772.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je suis bien fâché que vous distinguiez si mal vos amis de vo ennemis. Moi qui vous parle avec franchise, et qui vous la di dans un moment où l'illusion d'un bonheur précaire vous aveug sur les suites de cette révolution,[a] vous croyez que c'est mau vaise volonté de ma part. Non, ma chère sœur; si votre bonheu était solide, je serais le premier à vous en féliciter, mais les chos en sont bien éloignées. Je vous envoie ici la copie de l'article notre garantie, tel qu'il a été signé à Pétersbourg, et j'y ajou même que si je ne puis trouver des expédients pour calmer l esprits, je remplirai mes traités, parce que ce sont des engag ments de nation à nation, et où la personne n'entre pour ri Voilà ce qui me met de mauvaise humeur, de voir que, par l'a tion la plus téméraire et la plus étourdie, vos fils me forcent m'armer contre eux. Ne pensez pas que mon ambition soit te tée par ce petit bout de la Poméranie, qui certainement ne pou rait exciter au plus que[b] la cupidité d'un cadet de famille; m le bien de cet État exige nécessairement que je demeure lié av la Russie, et je serais justement blâmé par la postérité, si m penchant personnel l'emportait sur le bien du peuple auquel dois tous mes soins. Je vous dis, ma chère sœur, les choses tel qu'elles sont, et je ne pronostique que des infortunes; car si c en vient à une guerre, comme je l'appréhende beaucoup, vous répondra qu'une partie de votre armée suédoise ne passe pas du côté des Russes? et qui vous garantira que cette natio dégradée comme elle l'est, ne leur livre pas son roi? Enfin il y cent malheurs de ce genre à prévoir, qui me font frémir po vous, tandis que je ne vois aucune puissance en état de vous sister et de vous secourir.

Veuille le ciel que je me trompe, et que vous soyez heureu

[a] Voyez t. VI, p. 48 et 49; t. XXVI, p. 359 et suivantes.

[b] Le mot *que* est omis dans l'ouvrage du baron Manderström, p. 10.

suadée que personne ne s'en réjouira plus cordialement qui serai jusqu'au dernier soupir, avec autant de con- que de tendresse, etc.

TROISIÈME ARTICLE SECRET

AITÉ ENTRE LA PRUSSE ET LA RUSSIE, CONCLU A SAINT-PÉTERSBOURG LE 12 OCTOBRE 1769.[a]

es parties contractantes s'étant déjà concertées par un des crets du traité de l'alliance, signé le 31 de mars de l'année la nécessité de maintenir la forme du gouvernement con- le serment des quatre états du royaume de Suède, et de au rétablissement de la souveraineté, S. M. le roi de Prusse l'Impératrice confirment de la manière la plus solennelle ésent article tous les engagements qu'elles ont contractés s'engagent de nouveau à donner à leurs ministres résidents lm les instructions les plus expresses pour que, agissant nce et d'un commun accord entre eux, ils travaillent de prévenir tout ce qui pourrait altérer la susdite constitu- des mesures contraires à la tranquillité du Nord. Si toute- opération de ces ministres ne suffisait pas pour atteindre iré, et que, malgré tous les efforts des deux parties con- il arrivât que l'empire de Russie fût attaqué par la Suède, faction dominante dans ce royaume bouleversât la forme nement de 1720 dans les articles fondamentaux, en accor- Roi le pouvoir illimité de faire des lois, de déclarer la lever des impôts, de convoquer les états et de nommer es sans le concours du sénat, Leurs Majestés sont conve- l'un et l'autre de ces deux cas, savoir, celui d'une agres- part de la Suède, et celui du renversement total de la orme du gouvernement, seront regardés comme le *casus* et S. M. le roi de Prusse s'engage, dans les deux cas sus- s, et lorsqu'elle en sera requise par S. M. l'Impératrice, à diversion dans la Poméranie suédoise, en faisant entrer un venable de ses troupes dans ce duché. Ce présent article a la même force et vigueur que s'il était inséré mot pour le traité principal d'alliance défensive signé aujourd'hui, et é en même temps.

xé à la lettre qui précède.

En foi de quoi il en a été fait deux exemplaires semblables, que nous, les ministres plénipotentiaires de S. M. l'impératrice de toutes les Russies, autorisés pour cet effet, avons signés et scellés du cachet de nos armes.

Fait à Saint-Pétersbourg, le 12 d'octobre 1769.

(L. S.) VICTOR-FRÉDÉRIC, COMTE DE SOLMS.

(L. S.) C. N. PANIN.

(L. S.) PRINCE A. GALIZIN.

---

15. A LA MÊME.

Le 27 septembre 1772.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Souffrez que je vous félicite de l'heureux passage que vous venez de faire en Suède, sans avoir souffert d'incommodité de la mer; nous en avons reçu aujourd'hui l'agréable nouvelle, de sorte que je ne doute point que ma lettre ne vous retrouve à Stockholm en bonne santé. J'ai été plus heureux à Pétersbourg que je ne l'aurais pu espérer du commencement. L'impératrice de Russie a appris la révolution de Suède assez patiemment; mais ce qui m'a fourni l'occasion d'adoucir les esprits, c'est la rupture du congrès de Fokschani.[a] Il faut donc, ma chère sœur, employer le bénéfice du temps que la fortune vous accorde à tâcher d'apaiser de plus en plus les esprits en Russie. Une fausse démarche pourrait tout perdre. Si l'Impératrice peut soupçonner le moins du monde que le roi de Suède médite de l'attaquer, tout est perdu. Ne vous fiez pas sur vos Suédois; je sais qu'on murmure dans l'obscurité, qu'il y a nombre de mécontents, et que, à la première levée de boucliers d'une puissance voisine, tous les malheurs que je vous ai prédits vous accableraient. Vous ne pouvez compter en Suède que sur ceux qui ont travaillé à la révolution; le reste sont de faux frères qui n'attendent que le moment

[a] Voyez t. VI, p. 49.

trahir. Ménagez la Russie, je vous le conseille en frère. -la plus que jamais, car, quoi que vous disent les Fran- sort du roi de Suède est actuellement entre les mains de rice de Russie, et une vengeance différée n'est pas en- nte. Je voudrais vous écrire sur des matières qui vous plus agréables; cependant des vérités, quelque dures soient, sont plus utiles que des flatteries déplacées, et ement dans les conjonctures présentes. Je vous embrasse s, ma chère sœur; je m'intéresserai toujours tendrement personne, étant avec la plus haute considération, etc.

VI.

ORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

EC SA SŒUR AMÉLIE,

BBESSE DE QUEDLINBOURG.

(24 AVRIL 1738 — 9 AOUT 1775.)

. DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Potsdam, 24 avril 1738.

ION TRÈS-CHER FRÈRE,

he que vous avez eu la bonté de me faire à l'égard de
aurait été plus tôt exécuté, si je n'avais craint, mon
que ce pot pourri ne vous eût incommodé. Je vois
cher frère, que votre âme, qui est si guerrière, vous a
la musique, et le tact, et la cantate que vous m'avez
r de me promettre. Je vous assure, mon cher frère,
lonne toutes les peines du monde pour bien savoir
m'avez appris; mais mon gosier a été si impertinent,
as pu chanter; sans cela, vous pouvez être persuadé,
ere, que je ne ferais que toute ma vie chanter vos
nt,

ION TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre très-humble et très-soumise
sœur et servante,

AMÉLIE.

RINCESSES AMÉLIE ET ULRIQUE.

Le 1er mars 1743.

RÈS-CHER FRÈRE,

n'est pas trop hardi d'importuner Votre Majesté
particulières; mais la grande confiance que nous
et moi, en ses bontés nous encourage à lui faire

un aveu sincère sur l'état de nos petites finances, qui se trouvent fort dérangées, les revenus ayant été pendant deux ans et demi assez médiocres, ne consistant que de quatre cents écus par an, ce qui ne suffisait pas pour toutes les petites dépenses que l'ajustement des dames exige; ce qui, accompagné du jeu, quoique petit, dont nous ne nous pouvons dispenser, nous a entraînées à faire des dettes. Les miennes consistent en quinze cents écus, et celles de ma sœur dix-huit cents. Nous n'en avons pas parlé à la Reine-mère, quoique nous soyons fort persuadées qu'elle aurait tâché de nous aider; mais comme cela ne se serait point fait sans l'incommoder, et qu'elle se serait retranché de ses menus plaisirs, j'ai cru que nous ferions mieux de nous adresser à V. M., étant persuadées qu'elle nous aurait su mauvais gré si nous avions privé la Reine du moindre agrément, d'autant plus que nous vous regardons, mon cher frère, comme le père de la famille, et que nous espérons que vous aurez la grâce de nous aider. Nous n'oublierons jamais les bienfaits de V. M., et la supplions de vouloir être persuadée du parfait et tendre attachement avec lequel nous nous faisons gloire d'être toute notre vie

de Votre Majesté

les très-humbles et très-obéissantes
sœurs et servantes,

LOUISE-ULRIQUE.
ANNE-AMÉLIE.

P. S. Je supplie très-humblement V. M. de n'en point parler à la Reine-mère, puisqu'elle n'approuverait peut-être pas la démarche que nous venons de faire. [a]

---

[a] Toute cette lettre, excepté la signature *Anne-Amélie* et le post-scriptum, est de la main de la princesse Ulrique.

3. DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Berlin, 27 mars 1745.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

urais m'abstenir plus longtemps du plaisir que j'ai de
ma cour. Mon devoir, mon penchant et mon inclina-
trois de concert, n'ont pu souffrir ce silence. Il a été
ur moi, surtout puisque c'est la seule consolation qui
ue d'avoir l'honneur de me mettre à vos pieds par des
santé de la Reine notre incomparable mère est par-
ignée lui a fait un bien infini. Une légère indigestion
esse fut cause qu'elle alla dernièrement chez elle pour
omme il faisait assez beau, elle eut envie de faire un
Arbres. Tout étant prêt, la Reine voulut se mettre
mais lorsqu'elle le vit, elle fut fort étonnée de la
des harnais et du bon goût qui règne dans tout
La Reine demanda à M. de Wülknitz d'où cela ve-
it si leste, et qu'elle ne l'avait point commandé de
Alors le comte et moi, nous prîmes la liberté de lui
'avait qu'un fils qui pût avoir de telles attentions
résent, mon très-cher frère, il me faudrait une élo-
apide pour vous exprimer la joie que la Reine a
e ne saurait suffire, puisqu'elle me fait souvent
ai eu l'honneur, ce matin, de lui remettre la lettre
du présent pour son jour de naissance. Il n'y a
nde qui puisse trouver des expressions assez vives
ntrer sa tendresse, et comme vous connaissez ces
elle a pour vous, vous pouvez être persuadé que
un sensible plaisir. Je m'aperçois que j'abuse de
rs moi; ainsi je vous supplie, mon très-cher frère,
u'il n'y a personne qui vous soit plus dévoué et
t attaché que je le suis, etc.

4. DE LA MÊME.

Le 7 mars 1756.

Mon très-cher frère,

En considération des bontés que vous me témoignez, je ne puis vous regarder que comme un père qui s'intéresse à l'établissement et au bien-être de ses enfants. Ce nom de père que je ne puis prononcer sans ressentir tout le respect, toute l'amitié et toute la vénération qui lui est due, ce nom si cher qui revit en vous, m'encourage à la confiance. Je vais, mon cher frère, vous exposer l'état de ma situation. Vous voulez que je parle, je suis soumise à vos volontés; nommez-moi le jour, je m'empresserai à vous obéir. Mais, faut-il vous l'avouer? je n'ai pas la valeur d'un écu pour faire le voyage, et sans un dérangement total, il n'est presque pas possible que je le puisse entreprendre. Tout l'argent que j'ai reçu de l'abbaye, je l'ai employé à m'équiper, lit, coffres, livrées et autres choses nécessaires qui me manquaient. Vos soins généreux se sont étendus à m'accorder les chevaux, la cuisine, la vaisselle, le linge pour la table, et à vous charger des présents que je suis obligée de donner le jour de ma réception. J'en suis pénétrée de la plus vive reconnaissance; mais daignez encore, en père tendre et compatissant, me donner de quoi subvenir aux autres dépenses qui me restent à faire. Je n'espère qu'en vos bontés, j'y fonde tout mon espoir. J'ai reçu tant de marques de votre bienveillance, qu'il serait honteux si j'eusse le moindre doute qu'elles viendraient me manquer dans une occasion qui doit décider du reste de mes jours. Non, mon cher frère, tout en moi n'est que confiance, respect, tendresse et soumission.

J'ai l'honneur d'être, etc.

5. A LA PRINCESSE AMÉLIE.

Potsdam, dimanche 11 avril 1756.

MA CHÈRE SŒUR,

s la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de urg, et je crois comme vous, ma chère sœur, que votre e en carrosse a été opérée par un miracle de votre fu- enir un derrière pressé par des anxiétés de choux est e digne du fils d'un charpentier, et je vous en félicite, oins que du jour fameux, du jour admirable, du grand ourd'hui, qui va vous unir avec la Divinité. Je tremble surintendant ne compare votre entrée dans l'abbaye le votre céleste époux à Jérusalem, et qu'il n'en vienne montures. J'espère que vous l'aurez stylé d'avance, s lui aurez défendu toute comparaison. Si dans votre re vous daignez vous souvenir encore de ceux que onorés de vos bontés dans ce monde, je vous supplie regard favorable du haut de l'Empyrée sur votre , qui est et sera toute sa vie,

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

de Votre Divinité

le très-humble serviteur, frère et vassal,

FEDERIC.

---

6. A LA MÊME.

Lockwitz, 25 mars 1757.

RÈS-CHÈRE SŒUR,

mille grâces des notices que vous m'avez procu- adie de notre chère mère par Eller.[a] Cela m'a

[a] ssus, p. 332.

beaucoup tranquillisé, et me rassure contre un malheur que j'
rais regardé comme très-grand pour moi.

Pour ce qui nous regarde, ma chère sœur, ainsi que notre
tuation politique et militaire, il n'y a rien de changé jusqu'au
ment présent; tout est de même, à l'exception que nous som
entrés en quartiers de cantonnement, et que l'ennemi comme
aussi à s'assembler et se fortifier. Mettez-vous, je vous en c
jure, au-dessus de tous les événements; pensez à la patrie,
souvenez-vous que notre premier devoir est de la défendre.
vous apprenez qu'il arrive malheur à quelqu'un de nous aut
demandez s'il est mort en combattant, et si cela est, rendez gr
à Dieu. Il n'y a que la mort ou la victoire pour nous; il f
ou l'un, ou l'autre. Tout le monde pense ici comme cela. Qu
vous voudriez que tout le monde sacrifiât sa vie pour l'État,
vous ne voudriez pas que vos frères en donnassent l'exemp
Ah! ma chère sœur, dans ce moment-ci, il n'y a rien à ménag
Ou au comble de la gloire, ou détruits. Cette campagne p
chaine est comme celle de Pharsale pour les Romains, ou com
celle de Leuctres pour les Grecs, ou comme celle de Denain p
les Français, ou comme le siége de Vienne pour les Autrichie
Ce sont des époques qui décident de tout, et qui changent la f
de l'Europe. Avant leur décision, il y a un affreux hasard à c
rir; mais après leur dénoûment, le ciel s'éclaircit et devient
rein. Voilà notre situation. Il ne faut désespérer de rien, m
prévoir tout événement, et recevoir ce que le destin voudra n
départir avec un visage égal, sans orgueil des bons succès,
sans que les mauvais nous avilissent.

Adieu, ma chère sœur. Voilà une épître bien remplie de m
rale. Si mes dictons vous ennuient, vous n'avez qu'à ne pas l
mes lettres. Soyez toutefois persuadée de l'amitié tendre av
laquelle je suis à jamais, etc.

LA PRINCESSE AMÉLIE ET A LA DU-
ESSE CHARLOTTE DE BRUNSWIC.

(Camp de Prague) ce 11 (mai 1757).

MES CHÈRES SŒURS,

vos lettres dans la plus violente crise, ce qui m'a em-
vous répondre plus tôt. Je vous écris à toutes les deux,
s le temps de faire plus d'une lettre. Nous avons à
auché ici l'ouvrage; il faudra encore quelques petits
ognée pour l'achever. Mon frère Henri a fait des mer-
s'est distingué au delà de ce que je puis en dire; mes
s frères n'ont pas du tout été dans la bataille; ils se
s dans l'armée du maréchal Keith. Nous avons perdu
réchal Schwerin et bien des braves officiers. J'ai perdu
e je regretterai toute ma vie; enfin, mes chères sœurs,
r nous favorise à présent, nous aurons gain de cause.
néralité, et, selon le dire des déserteurs, soixante
es sont enfermés à Prague; j'entreprends de les ré-
ndre prisonniers de guerre. C'est une terrible entre-
: du bonheur pour y réussir. Ma chère Lottine, du-
unswic, et vous, ma chère sœur l'abbesse, je vous
tes les deux de tout mon cœur.

lettre pour notre chère mère. [a]

DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Monbijou, 16 mai 1757.

TRÈS-CHER FRÈRE,

1 une forte dispute, ma sœur et moi, par rapport
vous nous avez fait l'honneur d'écrire en com-

[a] lement la lettre imprimée t. XXVI, p. 75, sous le n° 15.

mun; mais j'ai remporté la victoire. Jamais Prussien, lui ai-je dit, n'a encore rien cédé à aucun étranger, et vous prétendez que je sois la première! Non, cette lettre ne sortira pas de mes mains. Je les tenais aussi ferme qu'un oiseau qui tient sa proie, et se fût-elle mise à genoux, elle ne l'aurait pas obtenue, à moins de me l'arracher par force. Elle crut alors qu'il fallait changer de ton, et commença par vouloir m'attendrir en me parlant de son départ, qui est fixé à demain; mais je reconnus ses ruses, je demeurai inflexible, et le serai toujours en pareil cas.

Les éloges que vous accordez à mon frère Henri sont pour lui des trophées de victoire; je suis charmée qu'il se soit distingué, mais je plains mes deux autres frères de s'être trouvés dans l'armée du maréchal Keith. Campés sur la Montagne Blanche,[a] ils ont vu de loin toute l'action; chaque coup qu'ils entendaient devait les faire trembler; la vie de leur roi, de leur frère et, si j'ose le dire, de leur ami, était en danger sans qu'ils osassent le secourir, situation affreuse pour un chacun, mais bien plus cruelle encore pour des frères qui s'aiment. Cette journée, quelque glorieuse qu'elle ait été pour l'armée, pour la maison et pour toute la patrie, cette journée, mon cher frère, malgré tous ces avantages, vous coûte des regrets. Rien de plus grand que les termes touchants dont vous vous servez en parlant de ceux qui sont morts en combattant. *Je les regretterai,* dites-vous, *toute ma vie;* paroles qui mériteraient d'être gravées et conservées à jamais à la postérité. Qu'on soit, après cela, surpris du courage et de la valeur de vos troupes! Je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul qui ne souhaiterait se retrouver dans le cas de verser tout son sang pour l'amour de vous. Le siége de Prague nous cause encore bien des inquiétudes; je crains que les Autrichiens ne soient résolus de s'ensevelir dans les murs de la ville, ce qui coûtera encore bien du monde; cependant j'espère qu'ils ne pousseront pas les choses à l'extrémité, et qu'ils se rendront docilement comme prisonniers de guerre. On dit qu'il y a tout un nid de princes qui s'y est retiré avec les fuyards. Si les triomphes étaient encore en usage! Mais cette cérémonie ne vous

[a] Voyez t. IV, p. 114 et 119.

as; vous vous contentez de triompher sur les cœurs de et de vos peuples, et ce triomphe sera éternel pour vous. honneur d'être avec le plus tendre attachement, etc.

---

9. A LA PRINCESSE AMÉLIE.

Camp de Prague, 24 mai 1757.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

ncore que de bonnes nouvelles à vous donner. Un par- nes troupes,[a] après avoir pris le magasin de Pilsen, est ans le Haut-Palatinat, ce qui a donné une telle peur à de Bavière, qu'il m'a envoyé ici un colonel pour me qu'il renonce à tous les engagements qu'il a pris avec mis, et qu'il observera la plus exacte neutralité. Le Bevern a pris trois magasins à Léopold Daun : celui de , de Kolin, et de Suchdol. Cette nuit, les Autrichiens une sortie sur le maréchal Keith; ils ont été pour le ze mille hommes. Mes frères les ont repoussés. L'en- perdu au delà de mille hommes; nous, très-peu de n frère Ferdinand y a eu un cheval de tué et une égra- la joue; mais cela ne l'empêche pas d'être sur pied. tte dernière circonstance à la Reine. Voilà, ma chère nous en sommes. Mon attirail infernal n'arrivera ici trois jours, et nous ne pourrons commencer à donner yante musique que vers le 27.

us embrasse de tout mon cœur, et vous recommande e pour la Reine notre chère mère. Adieu.

---

lonel Jean de Mayr. Voyez t. IV, p. 121; t. XXVI, p. 197.

10. DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Le 21 juin 1757.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je me trouve encore de nouveau dans la triste situation d'augmenter vos inquiétudes. La faiblesse de la Reine va toujours en empirant; elle a tous les soirs une petite fièvre; la nuit passée, elle a eu des transports au cerveau, et n'a pas discontinué de parler jusqu'au matin. J'ai déjà eu l'honneur de vous mander l'enflure de ses jambes; le corps commence aussi à se grossir, et même beaucoup, ce qui fait craindre l'hydropisie. Ses forces diminuent, pour ainsi dire, à vue d'œil, et tout l'état de sa santé menace ruine. Nous ne pouvons plus nous flatter, mon cher frère, de la conserver. Préparez-vous, de grâce, à ce coup affreux; il viendra plus tôt qu'on ne le pense; c'est un malheur inévitable, et qui s'avance à grands pas. J'ai tâché de me faire illusion, et cela, pendant longtemps; mais à présent j'ai perdu toute espérance, et tous ceux qui la voient et qui l'entourent sont dans le même cas. Je suis au désespoir, mon cher frère, de vous écrire une pareille nouvelle; j'en ai le cœur serré, mais j'y suis forcée. Daignez me continuer l'honneur de votre souvenir, c'est la seule consolation qui me reste, et soyez persuadé de l'attachement et du respect le plus soumis avec lequel je ne cesserai d'être, mon très-cher frère, etc.

---

11. DE LA MÊME.

Mardi, 28 juin 1757.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Je suis au désespoir de vous écrire que nous n'avons plus de mère. La Reine vient d'expirer. Hier au soir, se sentant au plus faible, elle m'ordonna de vous remercier de toute l'amitié que

aviez témoignée; qu'elle mourrait reconnaissante, et
nporterait sa tendresse pour vous jusqu'au tombeau.
it encore qu'elle espérait que vous lui conserveriez cette
qu'après sa mort, en prenant soin de sa cour et de ses
ies; qu'elle mourrait avec cette confiance que vous ne
onneriez point.[a] Je fus obligée de lui promettre que je
irais sur-le-champ. Il m'est impossible de vous en dire
; saisie et altérée comme je le suis, il m'est presque
de tenir la plume. J'écrirai demain toutes les circon-
t me recommande à l'honneur de votre gracieuse pro-
on très-cher frère, etc.

---

2. A LA PRINCESSE AMÉLIE.

Leitmeritz, 1er juillet 1757.

Ma chère sœur,

malheurs m'accablent à la fois. O ma chère mère!
1, je n'aurai plus la consolation de vous voir! O Dieu,
uelle fatalité pour moi! Je suis plus mort que vif. J'ai
lettre de la reine régnante, qui me marque tout cela.
le ciel a-t-il retiré notre chère mère pour qu'elle ne vît
alheurs de notre maison. Ma chère sœur, je suis inca-
ous en dire davantage.
s embrasse de tout mon cœur.

---

t. XXV, p. 308, n° 6, et t. XXVI, p. XIII—XVII, et 63—75.

13. A LA MÊME.

Rötha, à deux milles de Leipzig.
6 septembre 1757.

Ma chère sœur,

Vous devriez sans doute être étonnée de me voir faire le métier de chevalier errant, si vous ne saviez pas les raisons et les malheurs qui m'y obligent. J'ai voulu attaquer l'armée autrichienne à Zittau; mais l'impossibilité en était si visible, que, sans vouloir exposer l'armée à une boucherie inutile, je ne pouvais pas l'entreprendre. De là je suis venu errer ici, où je trouve une armée en front, et un corps de trois mille Français à Halberstadt. Après de mûres réflexions, j'ai pris le parti de marcher à l'armée d'Erfurt, sûr que, après les avoir vaincus, je chasserais bientôt Fischer[a] et son parti du pays de Halberstadt. Voilà, ma chère sœur, où nous en sommes. Je vous prie, ne faites pas tant de vœux pour mon existence. Les morts ne sont pas tant à plaindre que les malheureux. Je marche demain, et je crois de me trouver le 12 ou le 13 en présence de mes nouveaux ennemis. Soyez persuadée que je n'épargnerai rien pour vaincre ou mourir. Voilà tout ce que je puis vous dire, vous assurant de la tendresse infinie avec laquelle je suis, ma chère sœur, etc.

Je vous envoie une élégie que j'ai faite dans le tumulte de nos camps, adressée à ma sœur de Baireuth.[b]

---

[a] Voyez t. XII, p. 43.

[b] Frédéric parle de son *Épître à ma sœur de Baireuth*, qui commence ainsi:

O doux et cher espoir du reste de mes jours!

et qui se trouve t. XII, p. 36—42. Une copie de cette *Épître* était jointe à celle de la lettre ci-dessus, que nous devons aux Archives de Darmstadt.

14. A LA MÊME.

Erfurt, 27 septembre 1757.

Ma chère sœur,

res en sont encore sur le pied que je vous l'ai écrit der-
. Je fais comme ces gens accablés de mouches, qui les
le leur visage; mais quand l'une s'envole de la joue,
vient se mettre sur le nez, et à peine s'en est-on dé-
ne nouvelle volée se place sur le front, sur les yeux, et
Enfin cet ouvrage durera, je crois, jusqu'à ce que le
id engourdisse cet essaim insupportable. Souvent je
m'enivrer pour noyer le chagrin; mais comme je ne
oire, rien ne me dissipe que de faire des vers, et tant
traction dure, je ne sens pas mes malheurs. Cela m'a
le goût pour la poésie, et quelque mauvais que soient
ils me rendent, dans ma triste situation, le plus grand
'en ai fait pour vous, ma chère sœur, et je vous les en-
r que vous voyiez que la tristesse même ne m'empêche
r l'esprit rempli de votre souvenir.

s souffrez donc aussi de nos cruelles guerres,
e Français fougueux, insolent et pillard,
Conduit par un obscur César,
A, dit-on, ravagé vos terres;
dis que sans raison, guidé par le hasard,
ennemi cent fois plus dur et plus barbare,
la flamme et le fer signalant ses exploits,
Par le Cosaque et le Tartare,
A réduit la Prusse aux abois.
Mais écartons de la mémoire
sources de douleur qu'on ne peut épuiser;
us rappeler toujours notre funeste histoire
ait aigrir des maux que l'on doit apaiser.
Moi, dont les blessures ouvertes
Saignent encor de tant de pertes,
Et proche des bords du tombeau,
Pourrais-je en rimes enfilées
Peindre, d'un languissant pinceau,
s l'ennui, dans le deuil tant d'heures écoulées,

Et de nos pertes signalées
Renouveler l'affreux tableau?
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres,
Étendant sur l'azur des cieux
Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,
La nuit vient cacher à nos yeux
De l'astre des saisons le globe radieux,
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de son tendre ramage
Les échos des forêts alors silencieux;
Elle attend le moment que la brillante aurore,
Versant le nectar de ses pleurs,
Avec l'aube nous fasse éclore
Le jour, les plaisirs et les fleurs.
Ma sœur, en suivant son exemple,
Muet dans ma douleur, sensible à mes revers,
Laissant pendre mon luth, laissant dormir les vers,
J'attends que la Fortune, à la fin, de son temple
Me rende les sentiers ouverts.
Mais si je vois que la cruelle
D'un caprice obstiné me demeure infidèle,
Du fond de ses tombeaux et des urnes des morts
Je n'entraînerai point la plaintive élégie
Dont l'artifice et la magie
Nous endort sur les sombres bords.
Ah! plutôt sur le ton de la vive allégresse
J'aimerais à monter mon luth,
Suivre des Ris la douce ivresse,
Aux Plaisirs payer mon tribut.
Qui se trouve au milieu des fleurs à peine écloses,
L'air plein de leurs parfums, et l'œil de leurs attraits,
Cueille l'œillet, les lis, les jasmins et les roses,
En se détournant des cyprès.
Tandis que ces riants objets
A moi se présentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours.
Pourrai-je encor sur le Parnasse,
Me traînant sur les pas d'Horace,
Monter, en étalant mes cheveux blanchissants,
Quand neuf lustres complets dont me chargent les ans
Me montrent la frivole audace

D'efforts désormais impuissants?
Les Muses, on le sait, choisissent leurs amants
Dans l'âge de la bagatelle;
Hélas! j'ai passé ce bon temps.
Si pourtant, m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignait, en réchauffant mes sens,
M'inspirer par bonté des sons encor touchants,
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaissants,
Je chanterais vos agréments,
Votre amitié tendre et fidèle,
Vos grâces, vos divers talents;
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrais attirer les regards indulgents.
Trop promptement, hélas! de cet aimable songe
Se dissipe l'illusion;
Déjà le réveil me replonge
Dans la sombre réflexion.
Qu'importe qu'une muse folle
M'égare par sa légèreté?
Heureux quand l'erreur nous console
Des ennuis de la vérité![a]

uis avec une parfaite tendresse, ma très-chère sœur, etc.

---

15. A LA MÊME.

Buttelstedt, 6 octobre 1757.

! ma chère sœur, le charme des vers ne me fait illusion
ndant un moment; la vérité me replonge bientôt dans
lement. Ce qui me désole, c'est que je ne puis rien faire.
j'avance, l'ennemi fuit; lorsque je me retire, il me suit,
ujours hors de ma portée. Si je pars d'ici, et que j'aille

s vers se trouvent déjà, avec quelques corrections de l'Auteur, t. XII,
45.

chercher ce superbe Richelieu aux environs de Halberstadt, il fera la même chose, et ces ennemis-ci, à présent tranquilles comme la statue de pierre, s'animeront bientôt, et me recogneront aux environs de Magdebourg. Si je me tourne du côté de la Lusace, alors ils me prennent mes magasins de Leipzig et de Torgau, et vont droit à Berlin. Enfin, ma chère sœur, je suis au désespoir. Je ne vous expose pas la centième partie de mes peines; mais certainement, lorsque Didon se brûla, elle ne fut pas plus malheureuse, dans Virgile et dans la Fable, que je le suis réellement.

Hélas! croyez-vous que les Grâces
Favorisent les malheureux?
Les fleurs qui croissent sur leurs traces
Naissent au doux éclat des astres lumineux.
Ces Grâces, ainsi que les Muses,
Et le peuple, et les courtisans,
Ont mêmes maximes infuses;
Ils se détournent tous des grands,
Sitôt qu'une main importune
Leur arrache de la fortune
Les bienfaits pleins de faux brillants.

Mon cœur souffre d'affreux supplices;
Toujours entre des précipices
Où je suis près de m'abîmer,
Au lieu que du Parnasse une flamme céleste
Descende encor pour m'animer,
Hélas! chère sœur, il me reste,
Dans l'horreur de ce temps funeste,
Mes seules larmes pour rimer.

Nous en sommes à présent aux épreuves de la constance; les expériences ne pourront plus être longues, car cela doit finir dans peu, d'une ou d'autre manière. Enfin, ma chère sœur, je crains de vous ennuyer par une suite d'images fâcheuses que je ne saurais m'empêcher de vous présenter, si je continuais d'écrire; j'abandonne plutôt la plume, et je me resserre dans les assurances de la tendresse parfaite et constante avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

16. DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Oranienbourg, 12 juin 1758,
à 3½ heures du matin.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

est fait, mon frère ne vit plus; la mort, l'affreuse mort de nous l'enlever. Un catarrhe suffocatif l'a arraché de ce e. Je le pleure comme un frère, je le regrette comme un La mort a été des plus douloureuses. Je ne l'ai pas quitté au dernier moment. C'est tout ce que je puis vous dire un moment aussi cruel et sensible. J'ai l'honneur d'être, rès-cher frère, etc.

---

17. DE LA MÊME.

Berlin, 27 juin 1758.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

raît que rien n'intéresse autant que de savoir les dernières stances de la vie d'une personne que l'on a tendrement ai- et de laquelle on pleure amèrement la perte. C'est pour- mon cher frère, j'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir une de mes lettres sur les détails que vous me demandez. pour vous témoigner mon obéissance, je vous le redirai en- Vingt-trois heures de souffrances ont mis mon frère au eau. Il a conservé toute sa présence d'esprit; il n'a perdu timent qu'environ une demi-heure avant sa mort. Au plus e ses angoisses, prêt à suffoquer à chaque instant, il ne fit moindre plainte; son âme était tranquille au milieu de ses urs; résigné à la volonté de l'Être suprême, il invoquait ce qui seul pouvait le secourir. Le ministre, ayant fait la , lui fit plusieurs demandes auxquelles, ne pouvant déjà parler, il répondit par des signes et par des râlements affreux

qui démontraient le contentement intérieur qu'il ressentait des consolations qu'il venait d'entendre. Enfin, ce frère à la place duquel j'aurais souhaité de mourir expira. Séparation cruelle! J'y fus présente, je le vis, et je l'ai perdu pour toujours. Peu avant de retomber malade, il avait ordonné qu'il voulait être ouvert, ce qui s'est fait le lendemain; les médecins[a] m'ont donné par écrit les raisons qu'ils supposent être la cause de sa mort. C'est le papier que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je compte partir demain pour Schwedt, voir ma sœur, pleurer mes malheurs, et supplier le ciel d'arrêter sa colère. Oui, nous l'invoquons tous pour la conservation de vos jours; vivez, soyez heureux, mon cher frère, ne vous abandonnez pas trop à votre affliction, songez à votre santé, et soyez persuadé du tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon très-cher frère, etc.

---

18. A LA PRINCESSE AMÉLIE.

Hermsdorf, près de Polkwitz, 14 août 1758.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je viens de recevoir votre belle lettre du 11 et celle du 12. J'avoue que je n'ai pas été dans un petit embarras pour vous. Quoi! un morceau aussi friand, disais-je, est-il fait pour des Kalmouks? Je vous demande pardon, mais je suis bien aise de vous savoir à Neustadt. Je ne sais, ma chère sœur, si les prophètes de Schwedt valent mieux que ceux de Berlin; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, vers le 20, je serai à portée de me montrer aux oursomanes,[b] résolu de vaincre ou de périr.[c] Je

[a] MM. Meckel et Muzell. Leur rapport sur la maladie du prince Auguste-Guillaume est textuellement reproduit dans le journal allemand *Aeskulap*, par F.-L. Augustin. Berlin, 1803, in-8, t. I, p. 67—101.

[b] Voyez t. XIX, p. 145, 193, 200, 225 et 229.

[c] Voyez t. IV, p. 201 et suivantes.

ins certainement pas cette racaille, mais les rivières et ma-
lerrière lesquels ils se peuvent cacher. Je ne sais à quoi
ira ma marche; mais si nous pouvons joindre les barbares,
pouvez compter que personne ne les épargnera, et certaine-
tout le monde pense sur ce sujet comme moi.

en viens à présent à votre seconde lettre, ma chère sœur, et
vous dire que, en philosophie, je n'ai pas l'honneur de pen-
mme vous. Je sais fort bien supporter un chagrin person-
nais je succombe aux calamités publiques, et l'esprit des
s hommes n'est pas le mien. S'ils sont faits pour supporter
vers, et que la Providence prenne plaisir à les charger, cela
e regarde pas. Le bon Dieu, selon vous, joue le rôle d'un
muletier, qui donne le fardeau le plus pesant à porter au
rand âne. Soit donc âne de la Providence qui voudra; pour
je ne demande que l'honneur d'être sa bourrique. Je vous
que j'en ai tout mon soûl, et que s'il dépendait de moi de
nfiner dans une retraite ignorée du monde, je m'y rendrais
rd'hui. Pardonnez, chère sœur, si je ne vous en dis pas da-
ge; je suis comme une femme grosse qui approche de son
; je sens les premières douleurs de l'enfantement, et je suis
de préparer tout pour des couches heureuses. Je vous em-
e de tout mon cœur, et vous prie de vous souvenir, mort
, d'un frère qui vous aime.

S. Dans ce moment, on m'écrit de l'armée que le pauvre
nand a pris une fièvre chaude.

---

19. A LA MÊME.

Schönberg (Schönfeld), 19 (septembre 1758).

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

lon si je me moque un peu de vos prophètes; en vérité, c'est
ue l'on peut faire de mieux. Voici bien des choses qu'ils n'ont

pas prévues, et qui cependant sont très-vraies. Les Turcs v
se déclarer; ils feront sûrement la guerre à la Reine et à la R
sie. Les derniers se retirent de la Nouvelle-Marche, et Da
n'entreprendra rien, car les nouvelles de Constantinople opèr
déjà. Cette campagne finira ici doucement, et la prise de Pi
en fera la clôture.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.[a]

Quand les Suédois seront partis, je vous supplierai de
donner des nouvelles du café; en revanche, je vous envoie
mauvais vers pour vous amuser un moment. Je commence à
tranquilliser; ce n'est pas encore un repos bien assuré, mai
suis dans la situation de la mer après une forte tempête :
vagues sont encore émues, quoique les grands mouvements
soient calmés. J'ai trouvé mon frère Henri très-bien; je n'ai pa
d'aucune matière fâcheuse. Vous me comprenez. La plaie
trop nouvelle pour qu'on n'en réveille pas la douleur en y t
chant.[b] Nous avons battu ici un certain Loudon, au nez de l
bius Maximus, qui, pour bien mériter ce titre, l'a laissé bat
sans s'en embarrasser.[c] Voilà, direz-vous, un bel exploit! Q
voulez-vous, ma chère sœur? c'est la farce après la tragédie.
ne puis vous parler que d'événements. L'on s'en occupe toute
journée, et les choses qui frappent les sens y laissent plus d'i
pression que les réflexions. Je crains de ne vous avoir déjà
trop ennuyée. Daignez me le pardonner, et que l'amitié que vo
me témoignez vous fasse supporter mon radotage en faveur
sentiments et de la tendresse avec laquelle je suis, ma très-ch
sœur, etc.

---

[a] Racine, *Iphigenie*, acte III, scène VII. Voyez, de plus, notre t. XX
p. 89.

[b] Voyez t. XXVI, p. 174 et suivantes, et p. 177—179.

[c] Voyez t. IV, p. 208 et 209.

20. A LA MÊME.

Glogau, 3 novembre (1759).

MA CHÈRE SŒUR,

e suis fait traîner ici pour reprendre quelque peu de forces.[a] ·vre m'a abandonné, et je compte de me mettre le 7 en ıe pour la Saxe. Ne craignez rien, ma chère sœur, pour ersonne. L'amour de la patrie et le zèle pour ses intérêts ront tout soutenir. Je crois que la paix se fera cet hiver; toute apparence, et ce sera un grand bien. J'espère, après e que mon frère a fait, que la paix sera bonne, et je tâche- y contribuer de mon mieux. Vos prophètes soufflent le et le chaud; ils se tirent d'embarras par des estrapades, e le font tous les imposteurs. Les barbares sont en Po- et Loudon me donne encore quelque occupation. Je lui e Fouqué, qui m'en tiendra compte. Enfin, après l'état éré où ont été nos affaires, nous revenons sur l'eau, et, é toute l'Europe liguée, nous nous retrouverons précisé- dans l'état où nous avons été l'hiver passé; c'était tout ce ous pouvions espérer. Ma faiblesse m'empêche de vous en avantage. J'ai encore peine à écrire, et il faut, malgré moi, orner à vous assurer de la tendresse infinie avec laquelle je ma chère sœur, etc.

---

21. A LA MÊME.

Strehlen, 3 mai (1761).

MA CHÈRE SŒUR,

e lettre m'a servi de julep pour me fortifier contre les pé- ui m'environnent. Je suis fâché de vous savoir la fièvre. e flatte que ce ne sera qu'une atteinte légère d'un mal pas-

[a] Voyez t. V, p. 28.

sager, qui affermira votre santé. Demain nous passons l'Elbe et marchons pour Görlitz, où nous serons le 8, pour être le 13 vis-à-vis de Loudon, dans la Silésie. Veuille le ciel que notre âme exaltée ait découvert les événements futurs! Veuille le ciel que cette paix tant désirée arrive, quand ce ne serait qu'au beau milieu de l'été! Peut-être, ce mois, recevrai-je encore de vos nouvelles. Si les Russes s'en mêlent, notre correspondance sera interceptée dès le commencement de juillet. Dieu nous soit propice! J'ai pris congé de mon frère Henri; il fait au delà de ce qu'il peut. Je puis dire que je l'aime véritablement, et que je lui sais gré de sa bonne volonté. Je me repose sur lui. Il a de l'esprit et de la capacité, deux choses bien rares à trouver, et très-recherchées dans les temps présents. Adieu, mon ange; pardonnez-moi si je ne vous écris pas mieux; mais je suis fatigué, et j'ai une grande besogne par devers moi. Recevez avec bonté les assurances de la tendresse avec laquelle je suis, ma chère sœur, etc.

---

22. A LA MÊME.

(Berlin, 19 décembre 1764.)

Ma chère sœur,

Voici une petite rosée pour une plante aride qui a toujours soif;* mais vous devez vous souvenir que votre divin époux fit plus de cas du sou de la veuve que des présents que d'autres offrirent avec ostentation. Je me flatte donc que vous vous contenterez de l'intention, de la bonne volonté du cœur qui vous est dévoué, et que vous accepterez bénévolement le sou de la veuve. Vous assurant, ma chère sœur, que je suis avec toute la tendresse imaginable, etc.

---

*. La princesse Amélie a mis de sa main au bas de cette lettre la note suivante : « Deux mille écus en argent blanc, dont il me fait présent. »

23. A LA MÊME.

(Berlin, 6 janvier 1765.)

Ma chère sœur,

pte vos offres avec toute la reconnaissance possible. Je
chez vous pour vous-même; vous prierez qui vous vou-
et si vous voulez que je choisisse un jour, puisque cela
st égal, vous voudrez bien que ce soit mardi. Vous assu-
ma chère sœur, de la tendresse et de tous les sentiments
esquels je suis, etc.

---

24. A LA MÊME.

(Berlin, 19 janvier 1765.)

Ma chère sœur,

ualité de votre maître d'hôtel, je prends la liberté de vous
er votre billet de cuisine pour ce soir, afin de savoir si vous
s contente. Le dessert et le vin, tout est également arrangé
vos ordres. Je me recommande à vos bonnes grâces jus-
e soir, que j'aurai l'honneur de vous faire ma cour. [a]

---

n lit, au bas de l'autographe de ce billet, les mots suivants, de la
e la princesse Amélie : « Berlin, 19 de janvier 1765, jour de la tragédie
s neveux de Brunswic et ma nièce représentèrent, *Iphigénie*, de Racine. »
. XXIV, p. 78.

25. A LA MÊME.

(Berlin) ce 24 (janvier 1765).

MA CHÈRE SŒUR,

Je vous rends mille grâces de la part que vous prenez à l'existence de mon individu. Je souhaiterais qu'il pût vous être de quelque utilité; mais un vieux frère qui prélude sur le radotage ne doit pas s'en flatter. Il m'arrive, ma chère sœur, la même chose qu'à votre vieil attelage. Il vous traînait autrefois; à présent il mange dans votre écurie du foin que votre compassion lui donne. Je viendrai demain au soir, si vous le permettez, vous remercier de votre gracieux souvenir, d'où j'irai chez mon frère Ferdinand, où je suis invité, boire à votre santé. Vous assurant de toute la tendresse avec laquelle je suis, ma très-chère sœur, etc.

---

26. A LA MÊME.

(Berlin, 31 décembre 1765.)

Aujourd'hui, l'almanach l'enseigne,
Le beau sexe établit son règne
Par l'empire des agréments.
Nul mortel ne s'en formalise,
Car vous régnez depuis longtemps
Et sur mon cœur, et dans l'Église.[a]

---

[a] Ces vers rappellent l'invitation poétique adressée par Frédéric à sa sœur Amélie, le 31 décembre 1767. Voyez t. XIII, p. 16 et 17.

La princesse a écrit au bas de cette pièce : «Pour m'amuser je fis ce renvoi:

L'expérience nous l'enseigne,
Que tu écorches durant ton règne
Les sujets pour de l'argent.
Tout le public s'en formalise,
Car tu voles impunément
Tout ton peuple et mon Église.»

27. DE LA PRINCESSE AMÉLIE.

Berlin, 24 juin 1768.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ine de retour de votre voyage, vous daignez, mon cher vous souvenir de moi en m'envoyant une caisse de fruits ables. Agréez, je vous en supplie, mes très-humbles re- nents. Je fais mille vœux, mon cher frère, pour que les ninérales vous fassent tout le bien que vous en attendez. e de vous faire ma cour et de vous trouver bien portant, pour moi le comble du bonheur. Soyez-en convaincu, her frère, ces sentiments partent d'un cœur qui vous est é jusqu'au trépas, et qui se fait gloire de vous être entière- dévoué.

i l'honneur d'être avec un profond respect, mon très-cher etc.

---

28. DE LA MÊME.

Berlin, 16 juin 1769.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ens de recevoir encore, mon cher frère, des marques de ontés et de votre gracieux souvenir, par un envoi de fruits ables pour lesquels j'ai l'honneur de vous faire mes très- les remercîments. J'ai entendu ces jours passés une opé- allemande; cela vous paraîtra nouveau, mon cher frère, a musique en est très-jolie, très-expressive et bien ouvra- Les acteurs l'ont fort bien exécutée, avec tout autant d'ac- ue les Français, et point dans le bas comique, lequel est naire le cheval de bataille des Allemands. L'orchestre joue beaucoup de précision; ils ont quelques violons, apparte- à la troupe, qui ne sont pas mauvais. Enfin le tout en-

semble faisait un spectacle assez amusant. Cependant je croi qu'il y faut aller rarement, pour ne pas s'émousser le goût.

Je crois, mon cher frère, que vous prenez actuellement le eaux; je fais mille vœux pour que cette cure vous fasse du bien et qu'elle contribue à prolonger vos jours et vos années. Tou cela se peut, mon cher frère, si vous daignez vous ménager Pardonnez-moi un excès de zèle en faveur de l'attachement l plus sincère et le plus tendre avec lequel j'ai l'honneur d'être mon très-cher frère, etc.

---

29. DE LA MÊME.

Sans-Souci, 26 juillet 1769.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

D'où me viennent tant de bontés? Je sens, mon cher frère, que je ne les ai pas méritées. L'honneur, le plaisir et la joie de vous faire ma cour me suffisent pour me rendre heureuse et contente. je le suis de toute façon, mon cher frère, et le serai toujours tant que je serai avec vous. Ce n'est pas, mon cher frère, que je ne ressente avec la plus vive reconnaissance le prix de votre générosité; tant de bienfaits ont lieu de me surprendre; mais quels que soient les dons que vous me fassiez, soyez convaincu, mon cher frère, que mon cœur n'est uniquement attaché qu'à votre personne, et que, tant que je vivrai, ma principale étude sera toujours celle de vous plaire. Souffrez que je vous le répète encore, et que je vous fasse mes très-humbles remercîments pour les six mille écus desquels vous avez daigné me gratifier. Oui, mon cher frère, rien n'égale ma reconnaissance, mon respect, ma tendresse et ma soumission.

J'ai l'honneur d'être, mon très-cher frère, etc.

---

30. DE LA MÊME.

Berlin, 1er août 1769.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ez agréer mes très-humbles remercîments pour toutes les et toutes les bontés dont vous m'avez honorée pendant le heureux où j'ai eu le bonheur de vous faire ma cour. Je s pour le présent, mon cher frère, qu'un mélange de re- de reconnaissance et de sensibilité, un souvenir charmant éable d'un temps qui s'est envolé comme un éclair. Je me e et me rappellerai, mon cher frère, ces moments avec dé- ls feront journellement mon occupation. Vous plaire et émoigner mon attachement a toujours fait mon étude par- e, et tant que je vivrai, je travaillerai, mon cher frère, convaincre que mon cœur vous est tendrement dévoué et ueusement soumis.

l'honneur d'être, mon très-cher frère, etc.

---

31. DE LA MÊME.

(Berlin) 29 septembre 1774.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

us supplie, mon cher frère, d'agréer mes très-humbles re- nents pour les fruits délicieux que vous avez eu la grâce envoyer. Je crains que le froid précoce fera beaucoup de vin, ce qui causerait un grand dommage. Le schisme qui é ici durant plusieurs années entre les partisans de Muzell Meckel vient de cesser par la mort du dernier. Toutes les femmes en ont pleuré à chaudes larmes; elles en ont été s comme s'il eût fait des miracles. C'est ainsi que le pré- quelque peine que l'on se donne pour le déraciner, renaît rs dans l'occasion. Je suis charmée, mon cher frère, quand

je pense que vous goûtez à présent quelque repos, et que vou avez plus de loisir à vous distraire avec vos amis les livres, ca le temps n'est guère propre à la promenade. En un mot, mo cher frère, je voudrais que vous jouissiez de tous les agrément de la vie en tout et partout, sans exception; c'est avec ce senti ment que j'ai l'honneur d'être avec un tendre et respectueux at tachement, mon très-cher frère, etc.

---

32. DE LA MÊME.

Le 15 avril 1775.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Vous avez bien de la bonté, mon cher frère, de prendre tan d'intérêt à ma santé; elle est toute rétablie, mais le médecin e le temps ne veulent pas que je sorte. Je ne me rappelle pas qu nous ayons eu un printemps si malfaisant et si désagréable depui bien des années; mais il n'y a rien à faire, il faut le prendr comme il vient. J'ai fait ici, après bien des recherches, une dé couverte magnifique d'ancienne musique qui date du quinzièm siècle;[a] c'est tout ce que l'on peut voir de plus savant, de plu touchant, de plus correct et de mieux exprimé. Je fais mes dé lices avec ces vieux bouquins à moitié usés par le temps. Me heures s'écoulent dans les douceurs d'une harmonie céleste. Vou vous moquerez, mon cher frère, de mon enthousiasme; mais la musique a fait de tout temps ma passion. J'implore votre indul-

[a] La princesse parle de l'ouvrage principal de Hans-Leo Hassler (né à Nu remberg en 1564, mort à Francfort-sur-le-Main en 1612), dont un exemplaire imprimé à Nuremberg en 1607, avait été retrouvé au collége du Cloître gri à Berlin. Elle en fit faire, par Jean-Philippe Kirnberger, musicien de sa cha pelle, une nouvelle édition, sous le titre de : *Psalmen und Christliche Gesänge mit vier Stimmen, auf die Melodien fugenweis componirt : durch Hanns Leo Hass ler, Römisch Kayserl. Majest. Hofdiener. Auf Befehl einer hohen Standesperso aufs neue ausgefertiget. Leipzig, aus Johann Gottlob Immanuel Breitkopfs Buch druckerey*, 1777, cent cinquante pages in-folio.

mon cher frère, vous suppliant très-humblement d'être
dé du respect et du tendre et soumis attachement avec le-
ai l'honneur d'être, mon très-cher frère, etc.

---

33. DE LA MÊME.

Le 9 août 1775.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

nds bien de la part, mon cher frère, au chagrin que vous
e la mort tragique de la belle Thisbé.[a] L'attachement et
ité qui faisaient son caractère feraient rougir bien des gens,
ouvait lire au fond de leur cœur. Insinuante sans fausseté
mulation, assidue à ses devoirs sans intérêt ni ostentation,
rs occupée de vous plaire, ...[b] elle se fera regretter de
ux qui l'ont connue. Daignez, mon cher frère, agréer mes
umbles remercîments pour les fruits, et soyez convaincu
dre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur
mon très-cher frère, etc.

oyez ci-dessus, p. 204.
es quatre points se trouvent dans l'autographe.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

ssement de l'Éditeur IX

RRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR WILHELMINE, MARGRAVE DE BAIREUTH I
(1er novembre 1730 — 12 octobre 1758.)

NDICE (1759) 323

RRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR FRÉDÉRIQUE, MARGRAVE D'ANSBACH 325
(7 juin 1740 — 22 décembre 1745.)

ORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR CHARLOTTE, DUCHESSE DE BRUNSWIC 337
(18 janvier 1733 — 10 août 1786.)

ORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR SOPHIE, MARGRAVE DE SCHWEDT 353
(11 juillet 1742 — 23 septembre 1765.)

RRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR ULRIQUE, REINE DE SUÈDE 367
(3 novembre 1743 — 27 septembre 1772.)

ORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SA SŒUR AMÉLIE, ABBESSE DE QUEDLINBOURG 385
(24 avril 1738 — 9 août 1775.)

LE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS LA PREMIÈRE PARTIE

DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

ᵉʳ NOVEMBRE 1730 — 10 AOUT 1786.)

PAGES

déric à la princesse Wilhelmine	Cüstrin, 1ᵉʳ novembre 1730 . . .	3
éric à la margrave de Baireuth	Berlin, 6 mars 1732	4
éric à la margrave de Baireuth	(Berlin) 24 (mars) 1732	5
éric à la margrave de Baireuth	Potsdam, 26 août 1732	6
argrave de Baireuth à Frédéric	(Baireuth) 28 août 1732.	6
éric à la margrave de Baireuth	Ruppin, 5 septembre 1732	7
rincesse Charlotte à Frédéric .	Berlin, 18 janvier 1733	339
éric à la margrave de Baireuth	(Salzdalum) 12 juin 1733	9
uchesse de Brunswic à Frédéric	Berlin, 15 juillet 1733	340
éric à la margrave de Baireuth	Ruppin, 9 octobre 1733	9
éric à la margrave de Baireuth	Ruppin, 29 octobre 1733.	11
éric à la margrave de Baireuth	Ruppin, 9 novembre 1733	12
éric à la margrave de Baireuth	Berlin, 28 juin 1734.	12
éric à la margrave de Baireuth	Hoff, 2 juillet 1734	13
éric à la margrave de Baireuth	Münchberg, 2 juillet 1734	15
éric à la-margrave de Baireuth	Nuremberg, 3 juillet 1734	16
éric à la margrave de Baireuth	Camp de Weinsheim, 4 août 1734	16
éric à la margrave de Baireuth	Fribourg, 10 août 1734.	17
éric à la margrave de Baireuth	Heidelberg, 2 septembre 1734 . .	18
éric à la margrave de Baireuth	Heidelberg, 9 septembre 1734 . .	19
éric à la margrave de Baireuth	Heidelberg, 24 septembre 1734 .	20
argrave de Baireuth à Frédéric	Baireuth, 29 septembre 1734 . .	21
argrave de Baireuth à Frédéric	Le 10 octobre 1734	23
éric à la margrave de Baireuth	Dessau, 11 octobre 1734	24

PAGES

25. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 23 octobre 1734 25
26. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 10 janvier 1735 26
27. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, juin 1735 27
28. La margrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 25 juin 1735 29
29. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 29 juin 1735 28
30. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 4 juillet 1735 30
31. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 11 juillet 1735 31
32. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 11 août 1735 32
33. La margrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 20 août 1735 33
34. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 24 août 1735 33
35. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 8 septembre 1735 34
36. La margrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 20 décembre 1735 . . . 35
37. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 27 décembre 1735 36
38. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 12 janvier 1736 37
39. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 7 mai 1736 38
40. Frédéric à la margrave de Baireuth Magdebourg, 16 juin 1736 39
41. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 2 juillet 1736 39
42. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 3 juillet 1736 41
43. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 9 août 1736 41
44. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 13 août 1736 42
45. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 13 septembre 1736 . . . 43
46. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 14 décembre 1736 45
47. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 3 février 1737 46
48. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 2 mars 1737 48
49. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 1er mai 1737 49
50. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 15 mai 1737 50
51. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 25 septembre 1737 . 50
52. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 8 octobre 1737 . . . 51
53. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 12 novembre 1737 . . . 52
54. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 10 janvier 1738 53
55. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 2 février 1738 53
56. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 22 mars 1738 55
57. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 31 mars 1738 55
58. La princesse Amélie à Frédéric . . Potsdam, 24 avril 1738 387
59. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 30 avril 1738 56
60. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 19 novembre 1738 . 57
61. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 23 novembre 1738 . 58
62. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 26 novembre 1738 . 59
63. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 20 janvier 1739 60
64. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 7 avril 1739 61
65. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 11 avril 1739 62
66. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 7 mai 1739 63
67. Frédéric à la margrave de Baireuth Ruppin, 15 juin 1739 64
68. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 4 juillet 1739 65
69. Frédéric à la margrave de Baireuth Camp de Wehlau, 27 juillet 1739 67
70. Frédéric à la margrave de Baireuth Remusberg, 13 septembre 1739 . 68

PAGES

ric à la margrave de Baireuth Remusberg, 30 septembre 1739 . 69
ric à la margrave de Baireuth Remusberg, 4 octobre 1739 . . . 71
ric à la margrave de Baireuth Remusberg, 6 octobre 1739 . . . 72
rgrave de Baireuth à Frédéric Le 10 octobre 1739 73
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 9 novembre 1739 75
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 15 novembre 1739 75
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 26 février 1740 76
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 21 mars 1740 77
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 28 mars 1740 77
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 10 avril 1740 78
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 3 mai 1740 80
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 18 mai 1740 81
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 1er juin 1740 81
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 4 juin 1740 82
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 5 juin 1740 83
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 7 juin 1740 83
rgrave d'Ansbach à Frédéric Triesdorf, 7 juin 1740 327
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 10 juin 1740. 84
ric à la margrave d'Ansbach . Charlottenbourg, 14 juin 1740. . 328
chesse de Brunswic à Frédéric Le 14 juin 1740 340
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 21 juin 1740. . 85
ric à la duchesse de Brunswic Charlottenbourg, 27 juin 1740. . 341
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 29 juin 1740. . 85
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 5 juillet 1740 . 86
chesse de Brunswic à Frédéric Salzthal, 5 juillet 1740 342
ric à la margrave de Baireuth Trakehnen, 14 juillet 1740. . . . 87
ric à la margrave de Baireuth Königsberg, 17 juillet 1740. . . . 87
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 29 juillet 1740 88
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 6 août 1740 89
ric à la margrave de Baireuth Rheinsberg, 7 août 1740 89
chesse de Brunswic à Frédéric Le 8 août 1740 343
ric à la margrave de Baireuth (19 août 1740). 90
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 21 août 1740 91
ric à la margrave de Baireuth Wésel, 29 (août 1740) 92
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 29 septembre 1740 93
ric à la margrave d'Ansbach . Charlottenbourg, 4 octobre 1740 328
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 8 octobre 1740 93
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 13 octobre 1740. 94
ric à la margrave d'Ansbach . Berlin, 18 octobre 1740 329
ric à la margrave de Baireuth Remusberg, 24 octobre 1740 . . 95
ric à la margrave d'Ansbach . Rheinsberg, 1er novembre 1740 . 329
ric à la margrave d'Ansbach . Rheinsberg, 25 novembre 1740 . 330
ric à la margrave de Baireuth Ruppin, 27 novembre 1740 . . . 96
éric à la margrave de Baireuth Herrendorf, proche de Glogau, 23 décembre 1740 96

PAGES

115. Frédéric à la margrave de Baireuth Neumarkt, 30 décembre 1740 . . 97
116. Frédéric à la margrave de Baireuth Camp de Strehlen, 4 février 1741 98
117. La margrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 17 février 1741 99
118. Frédéric à la margrave de Baireuth Auprès de Brieg, 3 mars 1741 . . 99
119. Frédéric à la margrave de Baireuth Schweidnitz, 10 mars 1741 100
120. Frédéric à la margrave de Baireuth Ohlau, 12 avril 1741 100
121. La margrave d'Ansbach à Frédéric Triesdorf, 17 août 1741 330
122. Frédéric à la margrave de Baireuth Camp de Neisse, 22 septembre 1741 101
123. Frédéric à la margrave d'Ansbach . Camp de Friedland, 9 octobre 1741 331
124. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 25 novembre 1741 102
125. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 26 novembre 1741 102
126. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 5 décembre 1741 103
127. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 16 décembre 1741 104
128. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 18 décembre 1741 105
129. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 9 janvier 1742 105
130. Frédéric à la margrave de Baireuth Olmütz, 30 janvier 1742 106
131. Frédéric à la margrave de Baireuth Znaym, 4 mars 1742 106
132. Frédéric à la margrave de Baireuth Chrudim, 29 avril 1742. 107
133. Frédéric à la margrave de Baireuth Camp de Brzezy, 23 mai 1742 . . 108
134. La margrave de Baireuth à Frédéric Brandenbourger, 9 juin 1742 . . 109
135. Frédéric à la margrave de Baireuth Camp de Kuttenberg, 22 juin 1742 110
136. Frédéric à la margrave de Baireuth Brieg, 2 juillet 1742 111
137. La margrave de Schwedt à Frédéric Schwedt, 11 juillet 1742 355
138. Frédéric à la margrave de Schwedt Charlottenbourg, 14 juillet 1742 356
139. Frédéric à la margrave de Schwedt Potsdam, 19 juillet 1742 356
140. Frédéric à la margrave de Schwedt Potsdam, 21 juillet 1742 357
141. La margrave de Schwedt à Frédéric Berlin, 26 juillet 1742 358
142. Frédéric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 31 juillet 1742. 111
143. Frédéric à la margrave de Baireuth Neisse, 26 septembre 1742 112
144. Frédéric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 20 octobre 1742 112
145. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 5 décembre 1742 113
146. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 8 décembre 1742 114
147. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 22 février 1743. 115
148. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 25 février 1743 116
149. Les princesses Amélie et Ulrique à Frédéric . . . . . Le 1er mars 1743 387
150. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 15 mars 1743. 116
151. La margrave d'Ansbach à Frédéric Triesdorf, 21 juin 1743 332
152. Frédéric à la margrave de Schwedt Potsdam, 2 juillet 1743 358
153. Frédéric à la margrave de Baireuth Hundsfeld, 23 juillet 1743 117
154. Frédéric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 16 août 1743 . 118
155. Frédéric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 3 septembre 1743 119
156. Frédéric à la margrave de Baireuth (Ermitage, 16 septembre 1743) . 119

PAGES

rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 19 septembre 1743 . . 120
ric à la margrave de Baireuth (Ansbach) ce 19 (septembre 1743) 121
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 3 octobre 1743 121
ric à la duchesse de Brunswic Potsdam, 8 octobre 1743 344
chesse de Brunswic à Frédéric Brunswic, 18 octobre 1743. . . . 345
incesse Ulrique à Frédéric . . Berlin, 3 novembre 1743 369
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 21 novembre 1743 . . . 122
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 19 janvier 1744 123
rie à la margrave de Baireuth Berlin, 26 janvier (1744) 123
rgrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 22 février 1743 (1744) 124
ric à la margrave de Baireuth Breslau, 18 mars 1744 125
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 avril 1744 125
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 6 avril 1744 126
ncesse Ulrique à Frédéric . . Le 6 avril 1744 370
rgrave de Baireuth à Frédéric Ermitage, 9 avril 1744 127
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 9 avril 1744 129
ncesse Ulrique à Frédéric . . Le 6 mai (1744) 371
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 15 mai 1744 130
ric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 16 juin 1744. . 130
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 1er juillet 1744 131
rie à la margrave de Baireuth Potsdam, 11 juillet 1744 131
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 23 juillet 1744 131
incesse royale de Suède à
éric . . . . . Neustadt (-Eberswalde), 26 juillet 1744 372
incesse royale de Suède à
éric . . . . . Schwedt, 28 juillet 1744 372
incesse royale de Suède à
éric . . . . . Schwerinsbourg, 29 juillet 1744. 373
ic à la margrave de Baireuth Potsdam, 7 août 1744. 132
ic à la margrave de Baireuth Quartier général de Jessen, 16 août 1744 132
ic à la margrave de Baireuth Camp de Bechin, 10 octobre 1744 133
ic à la margrave de Baireuth Quartier de Bohdanetz, 13 novembre 1744 133
ic à la margrave de Baireuth Berlin, 20 décembre 1744 134
ic à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 janvier 1745 134
ie à la margrave de Baireuth Berlin, 8 janvier 1745 135
ic à la margrave de Baireuth Berlin, 19 janvier 1745 135
ncesse Amélie à Frédéric . . Berlin, 27 mars 1745 389
ic à la margrave de Schwedt Camp de Friedland, 11 juin 1745 359
ic à la margrave d'Ansbach . Camp de Porschitsch, 15 juin 1745 333
ic à la margrave de Baireuth Camp de la Mettau, 18 juin 1745 136
ic à la margrave de Baireuth Camp de Rusek, 8 juillet 1745. . 136
ic à la margrave de Baireuth Camp de Chlum, 21 juillet 1745 137
ric à la margrave d'Ansbach . Camp de Semonitz, 24 août 1745 334

PAGES

197. Frédéric à la margrave de Baireuth Soor, 2 octobre 1745 137
198. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 19 octobre 1745 137
199. Frédéric à la margrave de Baireuth Rohnstock, 29 octobre 1745. . . 138
200. Frédéric à la margrave d'Ansbach . Dresde, 22 décembre 1745 334
201. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 30 décembre 1745 . . . 138
202. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 15 janvier 1746 139
203. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 29 mars 1746. 140
204. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 9 avril 1746 140
205. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 16 avril 1746. 142
206. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 22 avril 1746. 144
207. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 10 mai 1746 145
208. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 18 juillet 1746 145
209. La princesse royale de Suède à Frédéric . . . . . Ulrichsdal, 26 juillet 1746 374
210. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 22 août 1746 146
211. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 1er novembre 1746 . . 147
212. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 16 novembre 1746. . . 147
213. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 5 décembre 1746 149
214. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 8 décembre 1746 149
215. La princesse royale de Suède à Frédéric . . . . . Stockholm, 23 décembre 1746. . 375
216. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 25 *(sic)* décembre 1746. . . . 150
217. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 23 *(sic)* décembre 1746 . 151
218. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 31 décembre 1746 152
219. Frédéric à la margrave de Baireuth Berlin, 17 janvier 1747 152
220. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 3 février 1747 153
221. Frédéric à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 24 (février 1747) . . 154
222. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 mars 1747 155
223. Frédéric à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 19 (mars 1747). . . 156
224. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 7 avril 1747 158
225. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 10 mai 1747 159
226. La princesse royale de Suède à Frédéric . . . . . (1747) 376
227. Frédéric à la princesse royale de Suède. . . . . Potsdam, 7 juin 1747 377
228. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 20 juin 1747 159
229. La princesse royale de Suède à Frédéric . . . . . Friedrichshof, 23 juin 1747 . . . 378
230. Frédéric à la margrave de Baireuth Sans-Souci, 26 juillet 1747 . . . 161
231. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 4 août 1747 162
232. Frédéric à la margrave de Baireuth Charlottenbourg, 5 août 1747 . . 163
233. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 17 septembre 1747 . . 164
234. Frédéric à la margrave de Baireuth Sans-Souci, 22 septembre 1747 . 164
235. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 5 octobre 1747. 165
236. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 26 octobre 1747 166
237. Frédéric à la margrave de Baireuth (Potsdam) 30 octobre 1747. . . . 167

PAGES

ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 20 novembre 1747 . . . 168
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 15 décembre 1747 169
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 29 décembre 1747 170
ric à la margrave de Baireuth Le 2 janvier 1748 171
rgrave de Baireuth à Frédéric Le 21 février 1748 172
ric à la margrave de Baireuth Le 27 février 1748 173
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 mars 1748 175
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 8 mars 1748 176
rgrave de Baireuth à Frédéric Le 12 mars 1748 177
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 avril 1748 177
ion (la margrave de Baireuth)
che (Frédéric) . . . . . (Baireuth, mai 1748) 179
à Folichon . . . . . (Potsdam, mai 1748) 181
rgrave de Baireuth à Frédéric Le 7 juin 1748 182
ric à la margrave de Baireuth Sans-Souci, 15 juin 1748 183
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 22 août 1748 184
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 28 août 1748 185
ric à la margrave de Baireuth Le 4 janvier 1749 186
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 19 janvier 1749 187
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 15 mars 1749 188
ric à la margrave de Baireuth Le 17 juin 1749 190
ric à la margrave de Baireuth Sans-Souci, 14 juillet 1749 . . . 191
ric à la margrave de Baireuth Le 26 juillet 1749 192
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 22 novembre 1749 . . . 193
ric à la margrave de Baireuth Berlin, 7 décembre 1749 194
ric à la margrave de Schwedt (Berlin, 30 ou 31 décembre 1749) 359
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 19 avril 1750 195
ric à la margrave de Baireuth Potsdam, 2 mai 1750 195
rgrave de Baireuth à Frédéric (Sans-Souci, 1er septembre 1750) 196
ric à la margrave de Baireuth Le 25 novembre 1750 197
rgrave de Baireuth à Frédéric Brietzen, 26 novembre (1750) . . 197
ric à la margrave de Baireuth Le 29 novembre 1750 198
ric à la margrave de Baireuth Ce 31 (décembre 1750) 198
ric à la margrave de Baireuth Ce 22 (janvier 1751) 199
ric à la margrave de Baireuth Le 2 février (1751) 200
ric à la margrave de Baireuth Le 3 juillet 1751 201
ric à la margrave de Baireuth Le 17 novembre 1751 202
ric à la margrave de Baireuth Le 21 novembre 1751 203
ric à la margrave de Baireuth Ce 29 (décembre 1751) 203
ric à la margrave de Baireuth (30 décembre 1751) 205
ric à la margrave de Baireuth Le 14 janvier 1752 206
ric à la margrave de Baireuth (Berlin, 24 janvier 1752) 207
ric à la margrave de Baireuth Ce 28 (janvier 1752) 208
ric à la margrave de Baireuth Ce 26 (février 1752) 209
argrave de Baireuth à Frédéric Le 14 mars 1752 210
ric à la margrave de Baireuth Ce 28 (mars 1752) 211

PAGES

283. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 24 (avril 1752) 211
284. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 29 mai 1752 212
285. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 30 juin 1752 213
286. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 4 novembre (1752) 214
287. La margrave de Baireuth à Frédéric Baireuth, 24 novembre 1752 . . . 214
288. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 2 décembre 1752 216
289. Frédéric à la margrave de Baireuth (Berlin) 15 décembre 1752 217
290. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 19 décembre 1752 218
291. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 27 janvier 1752 (1753) 218
292. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 31 janvier 1752 (1753) 219
293. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 2 (février 1753) 220
294. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 7 (février 1753) 221
295. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 11 (février 1753) 222
296. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 23 (février 1753) 223
297. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 13 (mars 1753) 224
298. Frédéric à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 29 (mars 1753) . . . 225
299. Frédéric à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 12 (avril 1753) . . . 226
300. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 16 (avril 1753) 228
301. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 24 avril 1753 228
302. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 29 (avril 1753) 230
303. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 30 (mai 1753) 231
304. Frédéric à la margrave de Baireuth Potsdam, 16 (juin 1753) 232
305. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 25 (juin 1753) 233
306. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 29 juin 1753 233
307. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 7 (juillet 1753) 235
308. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 15 *(sic)* 236
309. Frédéric à la margrave de Baireuth (Novembre 1753) 236
310. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 25 (décembre 1753) 237
311. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 20 (janvier 1754) 238
312. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 10 février 1754 240
313. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 10 mars (1754) 241
314. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 16 (avril 1754) 241
315. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 4 mai 1754 242
316. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 21 (mai 1754) 243
317. Frédéric à la margrave de Baireuth (Ermitage) ce 20 (juin 1754) . . . 244
318. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 25 juin 1754 245
319. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 9 (juillet 1754) 245
320. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 2 août 1754 247
321. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 22 (septembre) 1754 248
322. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 12 octobre 1754 249
323. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 14 (octobre 1754) 250
324. Frédéric à la margrave de Baireuth Ce 21 (novembre 1754) 251
325. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 2 décembre 1754 252
326. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 10 décembre 1754 253
327. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 26 décembre 1754 254
328. Frédéric à la margrave de Baireuth Le 1er janvier 1755 255

PAGES

ic à la margrave de Baireuth Le 11 janvier 1755 257
ic à la margrave de Baireuth Le 9 février 1755 258
ic à la margrave de Baireuth Le 24 février 1754 (1755). 259
ic à la margrave de Baireuth Ce 17 (mars 1755) 260
ic à la margrave de Baireuth Le 25 mars 1755 261
ic à la margrave de Baireuth Le 28 mars 1755 262
ic à la margrave de Baireuth Ce 25 (avril 1755). 263
ic à la margrave de Baireuth Ce 11 (mai 1755) 264
ic à la margrave de Baireuth Ce 17 (mai 1755) 265
ic à la margrave de Baireuth Le 4 juin 1755 267
ic à la margrave de Baireuth Potsdam, 28 juin 1755 267
ic à la margrave de Baireuth Sans-Souci, 7 juillet 1755 269
ic à la margrave de Baireuth Le 13 juillet 1755. 270
ic à la margrave de Baireuth Ce 13 (août 1755) 272
grave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 22 août 1755 273
ic à la margrave de Baireuth Ce 30 (août 1755) 274
ic à la margrave de Baireuth Le 21 septembre 1755. 275
ic à la margrave de Baireuth Le 1er octobre 1755 276
ic à la margrave de Baireuth Le 6 novembre 1755 277
ic à la margrave de Baireuth Ce 23 (novembre 1755) 277
grave de Baireuth à Frédéric Le 28 novembre 1755. 279
ic à la margrave de Baireuth Le 30 novembre 1755. 280
ic à la margrave de Baireuth Le 7 décembre 1755. 281
ic à la margrave de Baireuth Le 18 décembre 1755 282
ic à la margrave de Baireuth Ce 26 (décembre 1755) 284
grave de Baireuth à Frédéric Le 12 février 1756. 285
ic à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 21 (février 1756) . . 287
ncesse Amélie à Frédéric . . Le 7 mars 1756 390
ic à la princesse Amélie . . . Potsdam, 11 avril 1756 391
ic à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 12 (juillet 1756) . . 288
ic à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 28 (juillet 1756) . . 289
ic à la margrave de Baireuth (Potsdam) ce 23 (août 1756) . . . 290
ic à la margrave de Baireuth Lowositz, 4 octobre 1756 291
ic à la margrave de Baireuth (Dresde) 5 février (1757) 291
ic à la princesse Amélie. . . Lockwitz, 25 mars 1757 391
ic à la princesse Amélie et
duchesse de Brunswic . . . . (Camp de Prague) ce 11 (mai 1757) 393
ncesse Amélie à Frédéric . . Monbijou, 16 mai 1757 393
ic à la princesse Amélie . . . Camp de Prague, 24 mai 1757. . 395
ic à la margrave de Baireuth Camp de Nimbourg, 21 (juin 1757) 292
ncesse Amélie à Frédéric . . Le 21 juin 1757 396
ic à la margrave de Baireuth Leitmeritz, 28 (juin 1757) 293
ncesse Amélie à Frédéric . . Le 28 juin 1757 396
ic à la margrave de Baireuth (Leitmeritz) 1er juillet (1757) . . . 294
ic à la princesse Amélie . . . Leitmeritz, 1er juillet 1757 397
ic à la margrave de Baireuth Leitmeritz, 5 juillet 1757. 295

PAGE

374. Frédéric à la margrave de Baireuth Leitmeritz, 7 juillet 1757 29
375. Frédéric à la margrave de Baireuth (Leitmeritz) 13 juillet 1757 29
376. Frédéric à la margrave de Baireuth Linay, 22 juillet (1757) 29
377. Frédéric à la princesse Amélie . . . Rötha, 6 septembre 1757 30
378. Frédéric à la margrave de Baireuth Naumbourg, 9 (septembre 1757) . 30
379. La margrave de Baireuth à Frédéric (15 septembre 1757) 30
380. Frédéric à la margrave de Baireuth (Kerpsleben) ce 17 (septembre 1757) 30
381. Frédéric à la princesse Amélie . . . Erfurt, 27 septembre 1757 30
382. Frédéric à la princesse Amélie . . . Buttelstedt, 6 octobre 1757 . . . 30
383. Frédéric à la margrave de Baireuth Buttelstedt, 8 octobre 1757 . . . 30
384. La margrave de Baireuth à Frédéric Le 15 octobre 1757 30
385. Frédéric à la margrave de Baireuth Eilenbourg, 17 octobre 1757 . . . 30
386. Frédéric à la margrave de Baireuth Eilenbourg, 17 octobre 1757 . . . 30
387. Frédéric à la margrave de Baireuth Près de Weissenfels, 5 novembre (1757) 31
388. Frédéric à la margrave de Baireuth Lissa, 5 décembre (1757) 31
389. Frédéric à la margrave de Baireuth Breslau, 2 janvier 1758 31
390. Frédéric à la margrave de Baireuth (Mai 1758) 31
391. La margrave de Baireuth à Frédéric (Baireuth) 10 mai (1758) 31
392. Frédéric à la margrave de Baireuth (Camp d'Olmütz, juin 1758) . . . 31
393. La princesse Amélie à Frédéric . . Oranienbourg, 12 juin 1758 . . . 40
394. La princesse Amélie à Frédéric . . Berlin, 27 juin 1758 40
395. Frédéric à la margrave de Baireuth Quartier général de Königingrätz, 15 juillet 1758 31
396. Frédéric à la margrave de Baireuth Près de Königingrätz, 20 juillet 1758 31
397. Frédéric à la margrave de Baireuth (Grüssau) 9 août 1758 31
398. La margrave de Baireuth à Frédéric Baireuth, 10 août 1758 31
399. Frédéric à la princesse Amélie . . . Hermsdorf, près de Polkwitz, 14 août 1758 40
400. Frédéric à la margrave de Baireuth (Tamsel) 30 août 1758 31
401. Frédéric à la margrave de Baireuth (Août 1758) 31
402. Frédéric à la margrave de Baireuth (Gross-Döbritz) ce 10 (septembre 1758) 31
403. Frédéric à la princesse Amélie . . . Schönberg (Schönfeld), 19 (septembre 1758) 40
404. La margrave de Baireuth à Frédéric Baireuth, 25 septembre 1758 . . 32
405. Frédéric à la margrave de Baireuth (Rodewitz) 12 octobre 1758 . . . 32
406. Frédéric à la princesse Amélie . . . Glogau, 3 novembre (1759) . . . 40
407. Frédéric à la margrave de Schwedt Freyberg, 26 février 1760 36
408. Frédéric à la margrave de Schwedt Freyberg, 24 mars 1760 36
409. Frédéric à la princesse Amélie . . . Strehlen, 3 mai (1761) 40
410. Frédéric à la reine de Suède . . . . Le 9 mars 1764 37
411. Frédéric à la princesse Amélie . . . (Berlin, 19 décembre 1764) 40
412. Frédéric à la princesse Amélie . . . (Berlin, 6 janvier 1765) 40

PAGES

ic à la princesse Amélie . . . (Berlin, 19 janvier 1765) 409
ic à la princesse Amélie . . . (Berlin) ce 24 (janvier 1765) . . . 410
ic à la margrave de Schwedt Potsdam, 22 avril 1765 361
grave de Schwedt à Frédéric Le 1er mai 1765 362
grave de Schwedt à Frédéric Le 10 mai 1765 363
grave de Schwedt à Frédéric (Schwedt) 1er juin 1765 364
grave de Schwedt à Frédéric (Schwedt) 23 septembre 1765 . . 365
c à la princesse Amélie . . . (Berlin, 31 décembre 1765) . . . 410
c à la reine de Suède . . . . Mai 1768 379
hesse de Brunswic à Frédéric (Brunswic) 24 juin (1768). 346
cesse Amélie à Frédéric . . Berlin, 24 juin 1768 411
hesse de Brunswic à Frédéric (Brunswic) 16 juin (1769). 347
cesse Amélie à Frédéric . . Berlin, 16 juin 1769. 411
cesse Amélie à Frédéric . . Sans-Souci, 26 juillet 1769 . . . 412
hesse de Brunswic à Frédéric (Brunswic) 30 juillet (1769) . . . 349
cesse Amélie à Frédéric . . Berlin, 1er août 1769 413
c à la reine de Suède . . . . Le 11 septembre 1772. 380
c à la reine de Suède . . . . Le 27 septembre 1772. 382
cesse Amélie à Frédéric . . (Berlin) 29 septembre 1774. . . . 413
cesse Amélie à Frédéric . . Le 15 avril 1775. 414
cesse Amélie à Frédéric . . Le 9 août 1775 415
c à la duchesse de Brunswic Le 12 mai 1785 351
c à la duchesse de Brunswic (Sans-Souci) 10 août 1786 352

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

ŒUVRES

DE

RÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

SECONDE PARTIE.

ŒUVRES

DE

RÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

SECONDE PARTIE.

RLIN MDCCCLVI

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

ORRESPONDANCE

DE

RÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

TOME XII.

SECONDE PARTIE.

BERLIN

Z RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

MDCCCLVI

AV

ORRESPONDANCE

TOME XII.

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

nde partie du vingt-septième volume renferme la suite de ndance de Frédéric avec ses parents, c'est-à-dire, les lettres angées avec sa grand' tante la margrave douairière Albert, cles les margraves Henri et Charles, avec ses beaux-frères, et ses nièces, avec son cousin le prince Guillaume IV enfin, avec la landgrave Caroline de Hesse-Darmstadt, du Prince de Prusse : en tout douze groupes, comprenant te et dix lettres, dont cent cinquante et une du Roi.

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC OROTHÉE, VEUVE DU MARGRAVE ALBERT DE BRANDEBOURG.

(16 et 20 avril 1741.)

cesse Marie-Dorothée, fille de Frédéric-Casimir, duc de née le 23 juillet 1684, épousa, le 30 octobre 1703, le lbert-Frédéric, fils du Grand Électeur. Elle lui donna six tre autres les margraves Charles, Frédéric et Guillaume, inguèrent tous trois à la guerre. Les deux cadets mou- champ d'honneur, l'un à la bataille de Mollwitz et l'autre

au siége de Prague. Quant à l'aîné, voyez ci-dessous, article III. Le 31 janvier 1712, la margrave Marie-Dorothée porta en grande pompe Frédéric, son petit-neveu, des appartements de la Princesse royale à la chapelle du château, où il fut baptisé. Veuve depuis le 21 juin 1731, elle mourut au château de Berlin le 17 janvier 1743.

Les deux lettres que nous présentons au lecteur reproduisent exactement les originaux conservés aux Archives de la maison royale.

II. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE MARGRAVE HENRI.

(4 novembre 1732 — 24 septembre 1740.)

Le prince Henri-Frédéric, fils de Philippe, premier margrave de Brandebourg-Schwedt, et petit-fils du Grand Électeur, naquit le 21 août 1709, à Schwedt, où il mourut le 12 décembre 1788. Il succéda en 1771 à son frère Frédéric, et fut le dernier des margraves de Brandebourg-Schwedt. Dans sa jeunesse, il était l'ami intime de Frédéric;[a] mais il fut irrévocablement disgracié depuis la bataille de Mollwitz. Voyez t. V, p. 202; t. VI, p. 223; t. IX, p. 39; t. XVI, p. 84 et 265; t. XXVI, p. 557; et ci-dessous, p. 27. Voyez aussi les *Mémoires de Wilhelmine, margrave de Baireuth*, t. II, p. 192–194, et les *Beiträge zur Geschichte und Statistik der Stadt und Herrschaft Schwedt* (par M. de Probst), Schwedt, 1824, p. 61.

Nous imprimons quatre lettres de Frédéric au margrave Henri, dont trois en allemand; nous les avons toutes copiées sur les autographes, qui appartiennent à M. le général de Gansauge. La lettre du Margrave à Frédéric est tirée de l'ouvrage, *Versuch einer historischen Schilderung der Residenzstadt Berlin* (par M. König), t. V, partie II, p. 109.

[a] Voyez Büsching, *Character Friedrichs des Zweiten*, p. 20.

RESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE MARGRAVE CHARLES.

(17 octobre 1731 — février 1753.)

rles-Albert, fils du margrave Albert de Brandebourg, n 1705. Il mourut à Breslau, le 22 juin 1762, après ns de service dans l'armée. Depuis la prise de Glo- jusqu'à la fin de sa carrière, il prit part à toutes les russe fut engagée, et y déploya la même bravoure que cadets, les princes Frédéric et Guillaume, qui, comme , trouvèrent une mort glorieuse sur le champ de bataille.[a] e Charles, grand-maître de l'ordre de Malte dans les depuis 1731,[b] général d'infanterie depuis le 24 mai aux batailles de Mollwitz, de Hochkirch et de Tor- nt mentionné de la manière la plus honorable dans les déric, par exemple, t. III, p. 105 et 106, où le Roi, ra- ante affaire de Jägerndorf, du 22 mai 1745, s'exprime «Le Margrave donna dans cette journée des marques de du sang de son grand-père l'électeur Frédéric-Guillaume.» ait nécessaire d'exalter dans l'armée la glorieuse action . Le Margrave, le général Schwerin, et ceux qui s'y és, furent reçus comme en triomphe.» Cependant Fré- ant sur un ancien usage, refusa à ce prince, en 1752, feld-maréchal, qu'il avait demandée lorsque les géné- e Gessler et Hans de Lehwaldt avaient passé devant ouvelle de sa mort, le Roi, qui l'avait toujours beau- écrivit au prince Henri, le 28 juin 1762 : «Le pauvre mort; je le regrette du fond de mon cœur; c'était un e homme, bon patriote et mon bon et ancien ami;»[e] d'Argens, le 4 juillet 1762 : «Mon pauvre margrave mort; j'en suis sensiblement affligé; c'était bien le plus nme du monde.»[f]

II, p. 76; t. III, p. 56; t. XVIII, p. 137; et ci-dessous, p. 3.
XVI, p. 17 et 123.
i-dessous, p. 24—26, nos 15, 16 et 17.
. XVI, p. 17 et 94, et ci-dessous, p. 16.
. XXVI, p. 249.
. XIX, p. 333.

Comme on le voit par ce qui précède, c'est à juste titre que c prince a obtenu une place sur le piédestal de la statue équestre d Frédéric, par Chrétien Rauch.

Les dix premières lettres de Frédéric au margrave Charles qu nous donnons ici sont tirées de l'*Officier-Lesebuch* (publié par C.-D Küster), Berlin, 1796, t. IV, p. 68—92. Nous nous sommes born à y rectifier quelques noms de personnes et trois dates inexactes. L numéro 11 se trouve dans l'ouvrage de M. de Schöning, *Der sie benjährige Krieg*, t. III, p. 370 et 371. Les trois lettres qui suiven sont extraites de notre *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Fried richs des Grossen*, t. I, p. 25, 102, 108 et 109. Enfin, les troi lettres écrites par Frédéric en 1752 ont été copiées sur les originaux aux Archives royales, ainsi que la lettre du Margrave, du 31 janvie 1753, et la réponse du Roi.

IV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE DUC CHARLES DE BRUNSWIC.

(26 octobre 1735 — 1er octobre 1745.)

Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswic-Lunebourg, naquit le 1er août 1713. Il épousa, le 2 juillet 1733, la princesse Charlotte de Prusse, troisième sœur de Frédéric. Il succéda en 1735 à son père, le duc Ferdinand-Albert, et il mourut le 26 mars 1780. Frédéric rend aux qualités de ce prince le témoignage le plus flatteur dans le dernier paragraphe de son *Testament*, du 8 janvier 1769 : «Je nomme, dit-il, pour mon exécuteur testamentaire le duc «régnant Charles de Brunswic, de l'amitié, de la droiture et de la «probité duquel je me promets qu'il se chargera de faire exécuter «ma dernière volonté.»[a] Nous devons à la direction des Archives du duché de Brunswic les dix-sept lettres que nous imprimons, dont seize sont de Frédéric, et une seule, le n° 13, du Duc.

[a] Voyez t. VI, p. 219.

V. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC EC LE PRINCE FRÉDÉRIC DE BRUNSWIC.

(Octobre 1763 — 19 juin 1786.)

ic-Auguste, duc de Brunswic (-Oels), fils puîné[a] du duc t de la princesse Charlotte de Prusse, naquit à Brunswic bre 1740.[b] A l'âge de dix-neuf ans, il entra dans l'armée ère, et mérita déjà dans la campagne de 1761 les éloges qui parle de lui en ces termes, dans son *Histoire de la sept ans :* «Ce jeune prince, plein d'honneur et d'une noble , pour son coup d'essai força le poste que les ennemis u village d'Oelper, se jeta dans Brunswic, en fit lever le hâta l'évacuation de Wolfenbüttel. Ainsi Alexandre, au l'enfance, dans l'armée de son père Philippe, battit les avec l'aile de cavalerie qu'il commandait.»[c] Le prince ntra au service de la Prusse[d] le 1er octobre 1763, et fut utenant-général, par brevet daté du 11 mars 1762. Il passa a plus grande partie de son temps auprès du Roi, qui ai- nversation et recherchait sa société.[e] Le 6 septembre 1768, à Breslau,[f] la princesse Frédérique-Sophie-Charlotte-Au- et héritière du dernier duc régnant de Würtemberg-Oels. s 1773, il soumit son invention des baguettes cylindriques tion du Roi, qui les introduisit aussitôt dans toute son ar- t élevé, le 21 mai 1787, au grade de général d'infanterie, à Weimar, le 8 octobre 1805.

ouve de plus amples détails sur la vie et principalement npagnes de ce prince distingué, dans l'ouvrage très-rare in- *litürische Geschichte des Prinzen Friedrich August von*

ne savons si Frédéric a jamais été en correspondance avec le prince le Brunswic, qu'il aimait et estimait beaucoup. Voyez t. IV, p. 138 , p. 5—10 et 32; t. VI, p. 218 et 223, §. 18; t. XII, p. 22—29; 22 et 123; t. XX, p. 131; t. XXVI, p. 205, 290, 291, 293, 295 et VII. 1, p. 350; et ci-dessous, p. 31.

t. XXVII. 1, p. 344.

t. V, p. 145 et 146.

t. XXVI, p. 276 et 287.

t. XX, p. 295; t. XXIV, p. 78 et 127; et t. XXVII. 1, p. 409.

t. XX, p. 223, et t. XXIV, p. 161.

Braunschweig-Lüneburg, Königlich Preussischen Generals der In terie, Mitgliedes der Akademie der Wissenschaften, nunmehrigen gierenden Herzogs zu Braunschweig-Oels und Bernstadt. Oels, 1 quatre cent quatre-vingt-dix-huit pages in-4, avec seize planches e portrait. Cet ouvrage a été composé, d'après le journal du pri par le capitaine prussien de Langwehr, son aide de camp dan campagne de 1793 contre les Français.

Les Œuvres du Roi renferment deux *Épîtres*, l'une, du 20 vrier 1765,[a] intitulée : *A mes neveux les princes Frédéric et C laume de Brunswic*, et l'autre, de 1774 :[b] *Au prince Frédéric Brunswic.*

Des seize lettres de Frédéric au prince que nous imprimons, n en tirons huit[c] des Archives du duché de Brunswic, et six[d] Archives de l'État, à Berlin; le numéro 5 est la reproduction d pièce et le numéro 6 celle du fac-simile qui se trouvent dans l'ouv du général d'Etzel, *Beschreibung der Saekular-Feier der Aufna Friedrichs des Grossen, Königs von Preussen, in den Freimau Bund.* Berlin, 1838, p. 127 et suivantes.

VI. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE DUC FERDINAND DE BRUNSWIC.

(8 octobre 1750 — 2 avril 1762.)

Nous avons donné dans les volumes précédents des détails s sants sur la vie de ce prince célèbre, un des grands capitaines d guerre de sept ans.[e] Il était beau-frère de Frédéric, qui l'éleva grade de feld-maréchal, et dès 1740, il fut son élève dans la car militaire, son compagnon d'armes, son ami. Peu d'années après paix de Hubertsbourg, le prince Ferdinand se retira du monde p

[a] Voyez t. XIII, p. 5 — 7.

[b] L. c., p. 120.

[c] Les numéros 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10 et 13.

[d] Les numéros 1, 11, 12, 14, 15 et 16.

[e] Voyez t. IV, p. 156; t. VI, p. 218 et 223, §. 24; et ci-dessous, p. 3 suivantes. Voyez aussi J. Mauvillon, *Geschichte Ferdinands, Herzogs von Br schweig-Lüneburg.* Leipzig, 1794, deux volumes.

er à la vie contemplative, et dès lors Frédéric n'eut que ra-
la satisfaction de voir, soit à Brunswic, soit à Sans-Souci,
ne parent, qu'il honora toujours comme le méritaient ses bril-
its d'armes et ses qualités morales.[a] Le Roi s'est plu à im-
ser dans ses ouvrages historiques les victoires de ce prince aussi
ble à la guerre que distingué par ses vertus privées, et il a
é pour lui l'*Ode au prince Ferdinand de Brunswic sur la re-
les Français en* 1758.[b] Il existe en manuscrit une volumi-
ollection de lettres officielles échangées, de 1743 à 1786, par
et son beau-frère, et écrites soit en français, soit en alle-
Les volumes qui contiennent les originaux du Roi et les mi-
u prince se trouvent aux Archives du grand état-major de
, et celles qui renferment les originaux du prince et les minutes
, aux Archives de l'État. Le grand état-major a publié des
fort instructifs de cette collection si précieuse pour l'historien,
Denkwürdigkeiten für die Kriegskunst und Kriegsgeschichte,
1819 et 1820, in-8 : le quatrième cahier renferme, p. 90
la correspondance du 16 août 1756 au 26 octobre 1757;
xième cahier, p. 1—95, la correspondance du 24 novembre
7 juillet 1758. Cet intéressant travail a été continué par les
éditeurs dans le *Militair-Wochenblatt*, dont les numéros 1—5
née 1841 présentent la continuation de la campagne de 1758,
uméros 6—10 de l'année 1838, la campagne de 1759.
e recueil se compose de dix-sept lettres, dont seize de Frédéric.
s avons extraites nous-même des Archives du grand état-ma-
nous les donnons comme un échantillon des relations de ces
inces éminents, qui d'ailleurs n'entretinrent pas de correspon-
urement amicale et familière.

oyez t. XXVI, p. 492. Frédéric écrit à son frère Henri (lettre inédite
tobre 1782) : « Le prince Ferdinand, qui a été chez sa sœur, à Schön-
repasse aujourd'hui par ici pour retourner à Brunswic. » Voyez de plus
. Preuss, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. II, p. 357.
oyez t. XII, p. 8—14.

VII. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE.

(11 avril 1771 — 27 octobre 1783.)

Gustave III, roi de Suède, né le 24 janvier 1746, était d'Adolphe-Frédéric, mort le 12 février 1771, et de la princ Louise-Ulrique de Prusse, cinquième fille de Frédéric-Guillaume Il mourut, le 29 mars 1792, des suites de l'attentat commis su personne.

Ce prince déplaisait à Frédéric, qui le juge souvent avec sévé surtout dans quelques lettres inédites à son frère Henri. Il dit e autres, dans celle du 19 mai 1778 : «Tous ces enfants[a] ne m'ont mais plu, et j'avoue que je n'ai rien senti pour eux.»

Nous tirons des Archives royales de Stockholm les dix-huit let de Frédéric que nous présentons au lecteur; quant aux deux let du roi de Suède (les numéros 10 et 14), nous les avons extraites la *Correspondance inédite relative à l'histoire de Suède* 1772—17 publiée à Stockholm, en 1843, par M. le baron de Manderström.

VIII. LETTRES DE FRÉDÉRIC A LA PRINCESSE SOPHIE-ALBERTINE DE SUÈDE.

(12 janvier 1772 — 9 novembre 1782.)

La princesse Sophie-Albertine, sœur de Gustave III, roi de Suè naquit le 8 octobre 1753. Elle fut élue abbesse de Quedlinbour 15 octobre 1787. Elle résigna cette charge en 1816, et vécut dès au château de Tulgarn en Suède, où elle mourut le 17 mars 18 Après la mort de son père, la princesse Sophie-Albertine accompa la reine Ulrique à Berlin; ces deux augustes personnes y arrivèren 3 décembre 1771, et retournèrent chez elles le 4 août de l'an suivante.[b]

[a] Les enfants de la reine Ulrique. Quant à Gustave III, voyez t. XX p. 195; t. XXIV, p. 538; et t. XXVI, p. 396. Son frère cadet le prince Cha duc de Südermanie, est mentionné t. XXVI, p. 329.

[b] Voyez, t. XXVI, p. 567 et 568, les lettres de Frédéric à son frèr prince Ferdinand, du 8 et du 12 août 1772, et ci-dessous, p. 77, les lettre Frédéric à Gustave III, du 3 juillet et du 3 août de la même année.

ous imprimons les quatre lettres adressées par Frédéric à la sse, d'après des copies exactes que nous devons à M. Gustave sson, vice-recteur de l'école principale *(Kathedralschule)* de Une copie également fidèle de la troisième de ces lettres, du ît 1782, nous avait été communiquée auparavant par les Archives s de Stockholm.

IX. LETTRES DE FRÉDÉRIC AU PRINCE GUILLAUME V D'ORANGE.

(18 octobre 1767 — 1772.)

illaume V, prince d'Orange, naquit le 8 mars 1748. Il épousa, octobre 1767, Frédérique-Sophie-Wilhelmine, fille unique du de Prusse défunt, née le 7 août 1751, dont Frédéric faisait up de cas.[a] En 1751, après la mort de son père Guillaume IV, nt stadhouder héréditaire des Pays-Bas, et il mourut à Bruns- 9 avril 1806. Nous avons tiré des Archives du duché de Nas- s quarante lettres de Frédéric à ce prince. Huit de ces pièces, méros 2, 9, 10, 12, 14, 16, 20 et 36, font partie du recueil Friedemann, intitulé : *Zeitschrift für die Archive Deutschlands*, , 1846, Ier cahier, p. 65 — 70.

LETTRE DE LA PRINCESSE WILHELMINE D'ORANGE A FRÉDÉRIC.

(23 juillet 1769.)

te princesse, dont il a été fait mention dans l'article précé- mourut à Loo, le 9 juin 1820. Nous tenons sa lettre, du let 1769, de feu madame la comtesse d'Itzenplitz-Friedland.

Voyez t. VI, p. 18, 217 et 222, §. 15; t. XX, p. 158 et 221; t. XXIII, et 250; t. XXIV, p. 78, 84, 142, 158, 189, 190, 224 et 255; t. XXVI, et 521; t. XXVII. 1, p. 409; ci-dessous, p. 99 et suivantes.

XI. LETTRES DE FRÉDÉRIC AU PRINCE GUILLAUME IV D'ORANGE.

(12 janvier 1735 et 27 mars 1740.)

Guillaume IV Charles-Henri-Friso, prince d'Orange et stadhou héréditaire des Pays-Bas, naquit le 1er septembre 1711, et mouru 22 octobre 1751. Il avait épousé, le 25 mars 1734, la princ Anne, fille de George II, roi d'Angleterre, née le 2 novembre 1 Il était ainsi cousin par alliance de Frédéric, qui l'honorait d amitié particulière.[a]

Les deux lettres que nous présentons au lecteur nous ont été f nies par les Archives du duché de Nassau. Elles se trouvent aussi le recueil Friedemann ci-dessus mentionné, Ier cahier, p. 64 et 6

Nous avons imprimé dans notre t. XXV, p. 409 et 410, une l de Frédéric au même prince d'Orange, de Ruppin, 8 février 17

XII. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LA LANDGRAVE CAROLINE DE HESSE-DARMSTA

(30 octobre 1757 — 27 mars 1774.)

Henriette-Christine-Caroline-Louise, princesse de Deux-Ponts kenfeld, née le 9 mars 1721, épousa, le 12 août 1741, le prince réditaire, depuis le 17 octobre 1768 landgrave régnant Louis I Hesse-Darmstadt, qui servit dans l'armée de Frédéric de 1743 à 1 et fut chef du régiment d'infanterie n° 12 (t. IV, p. 115), tenant nison à Prenzlow en temps de paix.[b] En 1769, le Prince de P épousa en secondes noces la princesse Frédérique, fille de la L grave, et sœur de la princesse Wilhelmine qui devint grande-duc de Russie en 1773. Ces diverses relations de famille amenèrent sieurs fois la landgrave Caroline à Potsdam et à Berlin. Elle m le 30 mars 1774, très-estimée de Frédéric, qui fit élever un m ment sur sa tombe, dans le jardin du château de Darmstadt.

La correspondance du Roi avec la landgrave Caroline se

[a] Voyez t. XVI, p. 204; t. XXI, p. 224, 262, 263 et 328; et t. XXII,
[b] Voyez *Lettres familières et autres, de M. le baron de Bielfeld*, t. II, p

: vingt-cinq lettres, dont dix-huit de Frédéric. Elle est tirée
chives de la maison royale, qui conservent les autographes de
dgrave et des copies exactes des lettres de Frédéric, commu-
par le gouvernement du grand-duché de Hesse. Les deux
de la Landgrave à son mari, ajoutées en appendice, sont éga-
la reproduction de copies qui se trouvent aux Archives de la
royale.

souvent été fait mention de la landgrave Caroline et de sa
dans les volumes précédents, par exemple t. VI, p. 23, 57
t. XX, p. XIX, art. IX, et p. 183; t. XXIV, p. 171, 174, 267

ıs regrettons de ne pas posséder d'autres correspondances fa-
; de Frédéric avec ses parents. On trouve t. XIII, p. 170,
tre qu'il a adressée à son beau-frère le margrave de Baireuth.
ouvrage, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, renferme,
p. 357, un billet de lui au prince héréditaire de Brunswic.
à son neveu le Prince de Prusse, nous ignorons si le Roi lui
is écrit.

lin, 6 janvier 1854.

J.-D.-E. Preuss,
Historiographe de Brandebourg.

I.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC
EC MARIE-DOROTHÉE,
VEUVE DU MARGRAVE
ALBERT DE BRANDEBOURG.

(16 ET 20 AVRIL 1741.)

---

1. A LA MARGRAVE ALBERT.

Quartier général d'Ohlau, 16 avril 1741.

MADAME MA TANTE,

vec une sensibilité extrême que je me vois obligé d'entre-
otre Altesse sur le déplorable sujet de la mort inopinée du
rince Frédéric son digne fils, qui vient de nous être enlevé
bataille de Mollwitz.[a] Je comprends une partie de la vi-
le votre douleur par celle que cette perte irréparable m'a
et plus j'ai connu et estimé ses belles et grandes qualités,
trouve de sujet de m'affliger avec V. A. d'un coup si fatal
e, pour moi et pour toute notre maison. Cependant vous
z, s'il vous plaît, que, en partageant votre juste tristesse,
sage comme l'effet de la sainte volonté du suprême arbitre
e, en le suppliant de vouloir répandre sur le cœur accablé
ses consolations divines et efficaces, afin de la soutenir
s circonstances infortunées. Je ferai tout ce qui dépendra
pour vous convaincre de la sincérité de ma compassion,
parfaite amitié avec laquelle je suis,

MADAME MA TANTE,

de Votre Altesse

le très-bon et très-fidèle cousin,

FEDERIC.

---

yez t. II, p. 76, et t. XXVII. 1, p. 101.

2. DE LA MARGRAVE ALBERT.

Berlin, 20 avril 1

SIRE,

S'il y a quelque chose au monde qui puisse arrêter le cou
mes larmes et me donner de la consolation, c'est sans dou
très-gracieuse part que Votre Majesté daigne prendre à la
loureuse perte que j'ai faite d'un fils que j'aimais tendrem
Ces marques des bontés royales que V. M. me témoigne
cette occasion, jointes aux réflexions d'une entière résign
aux ordres de la Providence, m'engageront à modérer ma
tesse et à adorer ses arrêts impénétrables. C'est cette Provi
que j'invoque aussi avec confiance pour la conservation de
et pour tout ce qui peut combler ses désirs; et, pénétrée
plus vive reconnaissance des hautes grâces et bienveillanc
V. M., je la supplie de daigner me les continuer, de même qu
deux fils qui me restent, et d'être persuadée de la très-re
tueuse soumission avec laquelle je suis,

SIRE,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissante servan

MARIE-DOROTHÉE, M. D. B.

II.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

C LE MARGRAVE HENRI.

NOVEMBRE 1732 — 24 SEPTEMBRE 1740.)

AN DEN MARKGRAFEN HEINRICH.

Wusterhausen, den 4. November 1732.

Mein lieber Bruder,

erfahre die betrübte Zeitung, dass Du Dir hast das Bein
en. Ich bin herzlich betrübt darüber und kann mich nicht
n geben. Um Gottes willen, befiehl doch Asseburg, dass
schreibe, wie es mit Dir stehet und ob es was zu sagen
sse doch meinen Regimentsfeldscheer kommen, um dass
ein wieder curiren möge. Wäre ich zu Hause, so säumte
t einen Augenblick bei Dir zu kommen. Ich versichere
s ich vom Grunde meines Herzens betrübt bin, und dass
nsch in der Welt und kein Bruder Dich lieber haben kann
Adieu.

Friderich.

e doch Asseburg durch Stafetten antworten, auf dass ich
ahre wie es mit Dir ist.

---

2. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 21. October 1733.

Mein lieber Bruder,

e mit dem grössten Leidwesen von der Welt durch Grütz-
erfahren das Unglück, das Dich getroffen, und bin so be-
arüber, dass nicht weiss, was dazu sagen soll. Du kannst
rt sein, dass mein Tage nicht vergessen werde, was ein

Freund gegen einen anderen und ein Bruder gegen den and
schuldig ist. Ich bin aber von der Sache nicht informiret,
also nicht weiss, wie sie aneinander hängt; also kann auch n
wissen, wie sie der König aufgenommen hat. Was Dir aber
aufrichtigem Herzen zu rathen ist, wäre, wenn die Sache ver
wird, jederzeit die reine Wahrheit, ohne nichts zu verhalten
sagen, indem durch geringe Excusen die Sachen immer sch
mer gemacht werden, und den König auf's demüthigste geb
und auf das allersubmisseste, Dir Deine Fehler zu verzeihen.
bin gewiss versichert, dass Du es nicht werdest aus Malice ge
haben, und solches dem Könige geschrieben, ihm dabei vo
stellt, dass Du diese und noch mehr Strafen werth wärest,
bätest den König ganz submisse, aus besonderer Clemence
dieses nicht so schlimm zuzurechnen, ja, Du unterwürfest
aller Strafe, wenn er Dir nur nicht möchte ungnädig werden.
dessen beklage vom Grunde meiner Seele das Unglück, wo
drein gerathen, und versichere Dir, dass wie ein ehrlicher
gegen Dich mich verhalten werde, so dass Du jederzeit mich
meines lieben Bruders ganz ergebensten Freund, Bruder und
ner wirst erkennen.

FRIDERICH.

3. AU MÊME.

Berlin, 26 novembre 17

MON TRÈS-CHER FRÈRE.

C'est demain un très-grand jour pour vous, et que vous d
considérer comme un des plus grands de votre vie, vous t
d'un très-mauvais pas où vous vous êtes trouvé embarr
Comme votre ami, vous pouvez compter que j'ai fait tout ce
a dépendu de moi pour votre élargissement. A la fin, grâce
ciel, on y a réussi. Pensez donc bien à ce que vous avez à f
et permettez-moi qu'en vrai ami je vous conseille ce qu'il
semble qui serait à propos et nécessaire.

emièrement, dans l'entretien que vous aurez avec le Roi, je ue ce sera dans sa chambre, il faut donc faire de grandes sions et vous mettre à genoux, remercier le Roi de la grâce ous vient de faire, l'assurer que vous reconnaissez vos fautes e vous le devez, et que vous en avez un vrai regret; que rotestiez au Roi que jamais de la vie il n'entendrait rien de vous qui pût lui déplaire, et que le bon Dieu vous avait grâce de vous faire reconnaître toutes vos fautes, et que viez eu le temps de les regretter.

ur ce qu'il s'agit de votre conduite, plus elle sera retirée, ux ce sera, car il n'y a que ce moyen-là de redresser le Enfin, après tout, permettez-moi de vous dire, mon très-ère, que les choses qui se sont passées n'ont pas été tout à ns l'ordre, et que, si j'ose vous le dire, il y a eu même de talité dans votre fait. Je crois que vous avez eu le temps r les tristes conséquences que de pareilles choses attirent oi. Enfin je suis bien persuadé que vous saurez une autre us modérer plus que vous n'avez fait par le passé, et im-de justes bornes à la joie, afin qu'elle ne dégénère pas en Voilà les conseils que l'amitié que j'ai pour vous me dicte, rès-cher frère. J'espère que vous voudrez les prendre de façon, comme venant d'un ami qui se fera un plaisir et un de vous témoigner, en quelque occasion que ce soit, qu'il ec tout l'attachement et l'amitié du monde,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre fidèle cousin et serviteur,

FREDERIC.

4. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 23. Februar 17

MEIN LIEBER BRUDER,

Ich habe durch den Lieutenant Asseburg Dein Schreiben
vielem Plaisir erhalten, und kann Dir zur Antwort geben,
der König jetzt recht gut von Dir zu mir gesprochen hat,
glaube, dass es keinen übeln Effect thun werde, wenn Du
dem Könige anfrügest, um auch mit den zehntausend Mann
der König nach dem Rhein schicket, mit zu gehen, und die C
pagne am Rhein als Volontaire verrichten thätest. Ich gehe
selbigem Corps mit; also zweifle nicht, der König werde D
erlauben. Ich nehme mir die Freiheit, Dir hiermit einige
teillen Ungerischen und Champagner-Wein zu schicken, wün
dass er Dir schmecken möge, bin übrigens mit vieler Amitié

MEIN LIEBER BRUDER,

Dein ganz ergebener Diener und Brud

FRIDERICH.

---

5. VON DEM MARKGRAFEN HEINRICH

Potsdam, den 24. September 17

ALLERDURCHLAUCHTIGSTER, ETC.,

Ew. Königliche Majestät haben allergnädigst befohlen, dass
künftighin in Berlin aufhalten soll und in meiner Mutter H
wohnen. Ich werde diesen allergnädigsten Befehl, wie alle
dern, mit allerunterthänigstem Gehorsam befolgen,[a] um so
mehr mir derselbe die allererwünschteste Gelegenheit gieb
der Ehre, Ew. K. M. täglich meine allerunterthänigste Devo

[a] Le mot *befolgen*, ou tel autre mot équivalent, est omis dans le text
nous suivons.

lich zu bezeigen. Ew. K. M. sind aber meine Umstände
ls zu wohl bewusst, wie ich in Prenzlow[a] bisher meine
e als eine Privat-Person sehr genau führen müssen, und
tandesmässig zu leben gehabt habe. Nun lässt mir zwar
. M. Gnade und Huld, so Allerhöchstdieselben jederzeit
mich blicken lassen, nicht den geringsten Zweifel zurück,
. M. werden meinen Bedürfnissen allergnädigst abhelfen
ich hinlänglich väterlich versorgen; ich habe aber dennoch
Schuldigkeit zu sein erachtet, Ew. K. M. gegenwärtig
allerunterthänigst zu bitten, und zugleich zu ersuchen, an
Mutter, wegen des Hauses so ich bewohnen soll, allergnä-
chreiben zu lassen. Ich verharre mit allem ersinnlichen Re-
is an mein Ende

Ew. Königlichen Majestät

etc. etc.
HEINRICH.

e margrave Henri avait succédé en 1711 à son père, comme chef du
nent d'infanterie, en garnison à Prenzlow. Il devint général-major le
1740.

III.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

EC LE MARGRAVE CHARLES.

(17 OCTOBRE 1731 — FÉVRIER 1753.)

1. AU MARGRAVE CHARLES.

Carzig, 17 octobre 1739 (1731).

MONSIEUR MON TRÈS-CHER COUSIN,

appris avec bien du chagrin que votre fièvre continuait tou-
; mais permettez, cher prince, de vous dire qu'il y a aussi
eu de votre faute à ce que vous ne vous portez pas mieux.
négligez trop ce qui peut contribuer à votre guérison, et de
ture dont vous dites que votre fièvre est, l'on ne peut y
dre assez de précautions. Quoi! voudriez-vous donc que
belle vie fût tranchée dans un âge et dans un temps qui
promet tant pour le futur? Faudra-t-il perdre l'espérance de
en vous un prince qui est parfaitement égal à feu son grand-
de glorieuse mémoire, et qui le surpasse par beaucoup d'en-
s? Voudriez-vous me priver d'un ami sur l'amitié duquel et
e mérite duquel je fais tant de cas? Voudriez-vous me cau-
mortel chagrin de me faire pleurer à jamais votre perte, la
de la personne du monde que j'estime le plus? Mais je vous
ort; je sais, mon cher prince, que vous avez trop d'amitié
moi pour ne vous pas ménager plus que vous ne faites. Vous
trop chrétien et trop raisonnable pour vouloir omettre aucun
noyens requis pour votre convalescence; et afin que je n'aie
rien à reprocher à mon amitié, permettez-moi de vous dire
je crois absolument nécessaire, dans l'état où vous êtes, que
vous serviez d'un médecin, et même des plus habiles; un chi-
ien, tout habile qu'il est, ne peut jamais si bien guérir des
dies que des médecins, et quand une fois ces fièvres dégé-
nt en fièvres malignes, ces maux enracinés sont très-difficiles
ujours très-périlleux à guérir. Je suis persuadé que vous
erpréterez pas ce conseil à mal, et que vous aurez assez

de plaisir, et je ne laisserai pas de vous marquer en tout
sion mon amitié et la passion très-sincère avec laquelle je

MONSIEUR MON COUSIN,

Votre parfaitement affectio
ami et cousin,

FREDERIC.

---

5. AU MÊME.

Ruppin, 14 avril 1735 (

MONSIEUR MON COUSIN,

Comme je vois par votre lettre du 11 de ce mois que vous
pas besoin d'un More, je crois que chacun de nous fera l
gardant ce qu'il a. Au reste, vous me ferez la justice, m
mon cousin, d'être entièrement persuadé qu'il n'y a rien
donne plus de plaisir que de pouvoir vous rendre quelque
pour vous convaincre de l'amitié et de l'estime avec laq
suis, etc.

J'ai demandé au Roi pour aller en campagne;[a] ne
vous pas demander aussi?[b]

---

[a] Frédéric fit la campagne de 1734; mais le Roi ne lui permit pas
celle de 1735. Voyez t. I, p. 166 et suiv.; t. XI, p. 66—68; t. XVI, p.
et 133; t. XXVII. 1, p. 13 et suiv.; ci-dessus, p. 10; *Correspondance*
et amicale de Frédéric II avec U.-F. de Suhm, t. I, p. XVIII—XX; *Mémoi*
roi de Prusse Frédéric le Grand, par Msgr. le P. de L.... (Ligne), Berlin
p. 47 et suiv.; voyez enfin la correspondance de Frédéric avec son père
de la troisième partie de ce volume.

[b] De la main de Frédéric.

6. AU MÊME.

Ruppin, 11 novembre 1735.

MONSIEUR MON COUSIN,

a encore à Berlin un domestique du feu margrave Louis, a
mé Jäniehen; et comme il a été jusqu'ici sans emploi et dans
ertitude quel parti prendre, je ne saurais m'empêcher de vous
, monsieur mon cousin, de vouloir bien le prendre en service
u'à ce qu'il s'offre une occasion favorable pour le bien placer.
is entièrement persuadé, monsieur mon cousin, que vous ne
e refuserez pas, en qualité d'héritier du feu margrave; et
ous me trouvez capable de vous rendre quelque service en
nge de celui que je viens de vous demander, ce sera à vous,
sieur mon cousin, de disposer librement de mes forces,
que je montrerai partout l'amitié et l'estime avec laquelle je
etc.

---

7. AU MÊME.

Rheinsberg, 3 décembre 1737.

MONSIEUR MON COUSIN,

vous suis infiniment obligé des poissons marinés que vous
vez fait le plaisir de m'envoyer, et je vous prie, mon cher
ce, d'être entièrement persuadé que je serai toujours charmé
rouver quelque occasion pour vous faire plaisir, étant avec
de l'amitié et de l'estime, etc.

Fils cadet du Grand Électeur. Il était né en 1677, et mort en 1734, sans
été marié.

8. AU MÊME.

Ruppin, 4 septembre 1

Monsieur mon cousin,

Il y a, à ce qu'on m'a dit, dans la compagnie de Spiess de
régiment un soldat, nommé Lämcke, qui est très-savant en
decine. Je vous prie, mon cher prince, de vouloir bien perm
qu'il vienne ici pour quelque temps, en cas qu'il n'y ait 1
craindre pour la désertion. Je profite de cette occasion pour
assurer de l'amitié et de l'estime avec laquelle je suis très-
faitement, etc

---

9. AU MÊME.

Rheinsberg, 15 septembre 17

Mon cher cousin,

Je vous suis fort obligé du soin que vous avez bien voulu
donner touchant l'inscription de mes deux pages de Möllend
J'aurai soin de faire dessiner leurs quartiers de la manière
vous l'exigez, et de la façon que l'usage le requiert. Pourrai
vous prier en même temps de prendre sous votre protectio
intérêts du pauvre président de Münchow, à qui j'apprends q
intente de nouveau des chicanes? Je vous en aurais une ob
tion particulière, car cet honnête homme est mon bienfaiteur

Je vous prie de croire d'ailleurs que je suis avec une par
estime, etc.

---

10. AU MÊME.

Ruppin, 10 mai 1740.

MON CHER PRINCE,

our vous faire ressouvenir de la parole que vous m'avez de faire un petit tour ici que je vous écris. Comme les ont toujours mal à Potsdam, je pense que vous ne ris- s la moindre chose. Je me flatte donc d'avoir le plaisir voir ici jeudi ou vendredi; nous irons alors ensemble à rg, et, si vous le jugez à propos, nous resterons en- usqu'au dimanche. Je me fais un véritable plaisir de brasser et de vous assurer de vive voix de la parfaite vec laquelle je suis, etc.

us voulez amener avec vous quelque officier, vous me isir.

---

11. AU MÊME.

Camenz, 23 mai 1745.

MON CHER PRINCE CHARLES,

dans la joie de mon cœur à l'égard de la relation que ez de me faire.[a] Baisez Schwerin[b] mille fois de ma lites-lui que je n'oublierai, tant que je vivrai, ni sa bra- i sa conduite, que j'aurai soin de tous les officiers de ce , et que je veux les distinguer dans toute l'armée. Dites vent me dire en quoi je puis leur témoigner mon estime connaissance, et faites à tous ceux qui se sont distingués liments de ma part les plus obligeants que vous puissiez . Donnez mille louanges aux simples soldats; enfin dites-

éric parle de l'action de Jägerndorf, qui avait eu lieu la veille du te lettre fut écrite. Voyez t. III, p. 105 et 106.
, p. 106.

leur que je suis content au delà de l'expression. En un mo
suis dans la joie la plus grande de mon cœur que tout cela s
passé sous vos ordres; je ne doute point des troupes, car
s'agit que de les mener vigoureusement.

Vous resterez aux environs de Neustadt jusqu'à nouvel o
Ayez soin des troupes, et faites-leur à tous mes complim
mais surtout à Schwerin.

Adieu, mon cher frère; je souhaite de tout mon cœur de
revoir en bonne santé, et suis, etc.

Schweinichen[a] vous contera comment Winterfeldt a
Nadasdy le même jour que vous avez eu votre affaire.

---

12. AU MÊME.

Potsdam, 28 octobre

Mon cousin,

J'ai été un peu surpris du choix que vous voulez faire pour
placer le poste de votre maréchal de la cour. L'intérêt
prends à ce qui vous regarde me porte à vous faire souven
ce poste me semble demander une personne de naissance, ca
de le remplir avec dignité, ce qui ne cadre nullement à de
Ainsi je vous prie d'y réfléchir mûrement et de vous déter
plutôt pour quelqu'un d'une famille ancienne, qui ait les qu
requises pour faire l'ornement de votre cour. Sur ce, je pri
qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

---

[a] George-Frédéric de Schweinichen, lieutenant depuis 1740, et cap
depuis 1756, au régiment d'infanterie du margrave Charles (n° 19), étai
Silésie en 1719. Il fut blessé mortellement à la bataille de Leuthen, et
à Neumarkt le 12 décembre 1757.

13. AU MÊME.

Potsdam, 29 septembre 1747.

MON COUSIN,

e lettre m'a été rendue, par laquelle vous me demandez la ssion que votre fille la comtesse de Schönbourg[a] puisse la cour aux Reines lorsqu'elles la tiennent plénière. Mais réfléchissant bien, vous comprendrez vous-même que cela peut pas. En toute autre occasion, je serai bien aise de faire tout le plaisir possible. Sur quoi, etc.

---

14. AU MÊME.

Potsdam, 3 octobre 1747.

MON COUSIN,

vu par votre lettre du 1er de ce mois combien vous prenez r que je ne saurais consentir que votre fille la comtesse de bourg puisse paraître lorsque les Reines tiennent cour plé- Mais vous vous souviendrez bien que, lorsque j'ai accordé taines distinctions à vos enfants naturels, ce fut dans l'in- n que vous vous mariassiez. Or, comme vous ne l'avez pas nsuite, je ne me crois pas aussi tenu à rien de ce que j'ai s à cet égard, et ainsi je ne saurais plus me mêler en au- façon de ce qui regarde votredite fille. Comme au reste je certainement que le grand dérangement de vos affaires ait aisément changer, si vous preniez encore le parti de marier, je ne puis que vous le conseiller encore, et vous z être très-persuadé que j'ai et aurai toujours pour vous

e margrave Charles avait eu de Régina Wilke deux enfants naturels, s Charles et Caroline. Ils furent anoblis en 1744, sous le nom de Carlo- Caroline de Carlowitz, née en 1731, épousa, le 13 septembre 1747, le ca- comte Albert de Schönbourg-Glauchau.

une estime et amitié très-particulière. Mais il y a des choses ni moi ni personne ne peut approuver, et desquelles je souha rais bien vous voir revenu. Sur ce, etc.

---

15. AU MÊME.

Potsdam, 27 janvier 17

Mon cousin,

J'ai bien reçu votre lettre du 25 de ce mois. Vous devez a connaître ma manière de penser sur tout ce qui peut vous i resser, pour être persuadé de l'estime et de la considération j'ai toujours pour vous. Il m'est donc bien sensible d'appre que la nomination faite en dernier lieu des généraux Gessl Lehwaldt au grade de feld-maréchaux[a] vous ait pu causer peine et vous inspirer des doutes sur la confiance que je me votre personne. Bien loin de vous avoir voulu causer le moi préjudice, je n'ai fait que suivre en ceci ce qui a été pratiqu tout temps à ce sujet dans la maison royale de Prusse, o margraves n'ont jamais aspiré au grade de feld-maréchal, se sont bornés à celui de généraux; et vous vous souviendrez doute de ce qui s'est pratiqué à l'égard du feu margrave père, qui, se contentant de son rang, n'a jamais prétendu à de feld-maréchal, où il a vu passer tranquillement et sans s'ém voir d'autres honnêtes gens. Je me flatte donc que vous vou bien vous prêter à ce que la coutume a introduit,[b] et me re

[a] Le comte de Gessler, nommé général de cavalerie le 26 mai 1747, fut au grade de feld-maréchal le 21 décembre 1751, et Hans de Lehwaldt, g d'infanterie depuis le 29 mai 1747, parvint à la même dignité le 22 déc 1751. Le margrave Charles avait été fait général d'infanterie le 24 mai 17

[b] Cette coutume subsiste encore. Les généraux de Gneisenau et de Z nommés feld-maréchaux en 1825 et en 1839, ont passé devant les princes Guillaume et Auguste de Prusse, dont les brevets de généraux de cavale d'infanterie étaient de plus ancienne date. De même les généraux de Mü de Boyen et de Knesebeck, nommés feld-maréchaux en 1847, ont passé

d'être persuadé des sentiments d'estime avec lesquels je
ariablement, mon cousin, etc.

---

16. AU MÊME.

Potsdam, 31 janvier 1752.

MON COUSIN,

timents de zèle et de dévouement que vous avez encore
lu me marquer par votre lettre du 29 de ce mois m'ont
plus agréables. J'en ai des preuves trop éclatantes pour
douter de leur sincérité. Je reconnais parfaitement toutes
ations que je vous ai des services distingués que vous
endus dans les dernières guerres, et la satisfaction que
ssentie ne me permettra pas de les mettre jamais en ou-
endant je vous crois trop équitable pour ne pas aperce-
onvenir combien il est difficile et préjudiciable même, par
quences qui en résulteraient, de faire des changements à
e longue coutume a établi dans ma maison, où depuis
ps, selon ce que vous alléguez vous-même, aucun prince
n'a eu le caractère de feld-maréchal général, quoiqu'il y
qui ont commandé en chef des corps de troupes, et que
pas sans bonne raison que je continue, dans le cas pré-
que l'usage a introduit dans ma maison. C'est par cette
son-là que je me suis vu obligé de faire mes arrange-

Guillaume, général de cavalerie depuis le 2 avril 1814, et inhumé, le
851, par ordre spécial de Sa Majesté le Roi, avec les honneurs qu'on
eld-maréchaux, comme le prince Auguste l'avait été le 29 juillet 1843.
i-même se refusa en 1766, par égard pour son frère Henri, le plaisir
ld-maréchaux les généraux baron Fouqué et duc Auguste-Guillaume
(J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und*
p. 337 et 338); et cette considération l'empêcha aussi de conférer à
à Zieten la première dignité militaire. Frédéric-Guillaume II n'eut
mes égards pour le prince Henri, et il donna, en 1787, le grade de
hal au duc régnant de Brunswic, mort en 1806.

ments tels que je les ai faits. Il n'y entre ni mécontentement, quoi que ce soit contre vous. Vous pouvez être persuadé qu'o pratiquera à votre égard tout ce que l'on a pratiqué à l'égard d feu M. votre père, et vous continuerez sans exception dans tout les prérogatives dont il a joui. Au surplus, vous devez être a suré de l'amitié sincère et de la considération parfaite avec la quelle je suis, mon cousin, etc.

---

17. AU MÊME.

Potsdam, 5 février 1752.

Mon cousin,

J'ai été véritablement touché des sentiments de zèle et d'attach ment que vous avez bien voulu encore me témoigner par vot lettre du 2 de ce mois, et je vous prie d'être bien persuadé qu j'y répondrai toujours par tous les sentiments d'estime que vou avez droit d'attendre de ma part, et que vos intérêts me seron toujours chers. Mais, malgré toute ma bonne volonté pour vou je me vois cependant nécessité, dans le cas en question, de m régler sur ce qui a été observé de tout temps dans ma maison où jamais aucun prince du sang n'a prétendu au rang de feld-ma réchal général; et je me persuade que vous y acquiescerez aisé ment, d'autant plus que cette usance ne vous regarde pas vou seul, mais aussi les autres princes du sang, et même mes frère qui s'y soumettent volontiers. J'ai tout lieu d'espérer que vou voudrez également vous y conformer et vous tranquilliser là dessus. Je suis avec l'amitié et l'estime la plus parfaite, mo cousin, etc.

---

18. DU MARGRAVE CHARLES.

Berlin, 31 janvier 1753.

SIRE,

e suis rendu entièrement aux volontés de Votre Majesté l'affaire qui regardait ce point de grade, que je comptais mérité par la ferveur de mon service, et ce, dans la seule e mériter le retour de ses grâces et de sa confidence, comme avait plu de me le promettre.

m'est donc bien sensible, avec tout ceci, de voir que V. M. enne seul peu mériter de tous les généraux de la garnison initié dans les mystères de l'*Instruction militaire*[a] qu'elle de distribuer aux commandeurs des régiments de Berlin, acun d'eux étant même autorisé, comme je l'apprends, hor- colonel de Bardeleben, de faire part de ce livre à leurs chefs; dernier m'est venu dire de son propre mouvement[b] qu'il t me le montrer, et qu'il lui était très-expressément défendu rien révéler à personne, mais que le major d'Eckart avait de le communiquer au feld-maréchal de Kalckstein.

ne preuve aussi évidente de la méfiance marquée qu'il plaît M. de mettre autant dans ma personne que dans ce qui re- le service militaire ne peut que m'être des plus doulou- s, et je ne saurais dissimuler qu'il m'est plus dur que la même de servir en parallèle avec mes deux cousins,[c] dans nps que je tiens avoir mérité une meilleure destinée. Enfin emets la décision à la droiture des sentiments de V. M., et vec une dévotion inaltérable,

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant serviteur,

CHARLES.

Cet ouvrage, intitulé : *Die General-Principia vom Kriege, appliciret auf die ue und auf die Disciplin derer Preussischen Trouppen*, 1753, fut distribué 23 janvier de la même année.

Le mot *mouvement* est omis dans l'autographe.

Les margraves Frédéric et Henri de Brandebourg-Schwedt, disgraciés. t. XXVI, p. 557, et, ci-dessus, l'*Avertissement de l'Éditeur*, article II.

19. AU MARGRAVE CHARLES.

(Février 175

Que Sa Majesté avait vu avec surprise ce que le Margrav avait voulu marquer du chagrin de ce qu'elle ne lui avait pas voyé un de ces livres que S. M. avait donnés à quelques-un ses officiers, à Berlin; que, bien éloignée de ces sentiments favorables au Margrave qu'il voudrait tirer de cette omiss S. M. l'assurait tout au contraire de l'estime qu'elle lui po et de la confiance qu'elle lui continuerait à jamais; mais q au susdit livre, S. M. voulait bien lui dire que, comme son tenu ne regardait que des choses pour la plupart assez com de tous ceux qui avaient commandé des troupes, et que c'é à tort que le colonel de Bardeleben lui en avait parlé, S. M. p ainsi le Margrave de se tranquilliser parfaitement là-dessus qu'il lui ferait un plaisir de ne marquer plus du chagrin à ce jet, mais de supprimer plutôt tout ce qu'il en avait laissé ape voir peut-être, et qu'au reste S. M. voulait bien lui réitére sentiments de la parfaite estime avec lesquels elle était, etc. [a]

[a] Ce projet de lettre est de la main de M. Eichel, conseiller intime de binet. Voyez t. XX, p. 276, et t. XXVI, p. 241.

IV.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC LE DUC

HARLES DE BRUNSWIC.

(26 OCTOBRE 1735 — 1er OCTOBRE 1745.)

1. AU DUC CHARLES DE BRUNSWIC.

Danzig, 26 octobre 1735.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

ersonne ne prend plus de part que moi à l'heureuse délivrance S. A. R. ma sœur. Je suis charmé, mon cher frère, qu'elle us ait fait papa de si bonne grâce. Je crains bien que vous n resterez pas là, que vous allez peupler le monde, et que va voir naître de votre aimable race. Je n'ai qu'à leur faire seul souhait, qui est qu'ils ressemblent à père et à mère de ps et d'esprit; ce leur sera toujours un gage sûr de mon ami- et de ma parfaite estime. Au moins pardonnez-moi, mon s-cher frère, si je ne vous ai pas fait mes félicitations plus tôt; is je ne fais que d'arriver des fonds de la barbarie,[a] et, ayant chargé d'un nombre innombrable de commissions auxquelles n'entendais pas grand' chose, il m'a été impossible de penser d'écrire. Je vous crois à présent seuls et défaits de votre il- tre *Gast;*[b] l'on dit qu'il est charmé de la réception que vous avez faite. J'ai bien cru qu'il serait satisfait, car comment urrait-on ne le pas être en votre agréable compagnie? J'ai vu tous les travaux des Russiens, et l'on m'a fait l'histoire de saut du Hagelsberg.[c] J'ai été sur les lieux, et j'avoue que vais meilleure opinion de M. de Münnich pour l'avoir cru ca- ble d'une entreprise aussi déraisonnable, mal conçue et mal

[a] Voyez t. XVI, p. 134 et 135.

[b] Allusion au voyage que le Roi venait de faire à Wolfenbüttel. Voyez, s la troisième partie de ce volume, la lettre de Frédéric-Guillaume Ier au nce royal, du 24 octobre 1735, n° 102. Ce dernier se sert quelquefois du *Gast* pour désigner son père, par exemple, t. XXV, p. 478.

[c] Voyez t. I, p. 164.

exécutée que celle-là. Les troupes ont fait tout ce que de brav gens ont pu faire; mais il n'était pas dans le pouvoir humain pouvoir prendre un ouvrage de la nature de celui-là l'épée à main. De là, j'ai vu le fort de la Münde, qui s'est rendu le pl lâchement du monde. Ensuite l'on m'a mené à l'endroit où l trois bataillons français ont si lâchement capitulé,[a] action inouï et qui fera honte à la nation française jusqu'à nos arrière-neveu Ensuite je me suis promené sur la mer, et je me suis diverti voir comme elle ballottait notre navire. Il n'y avait aucun da ger, mais cependant les vagues étaient fort émues du vent. L' nous assure que Seckendorff fait le petit César au Rhin,[b] et qu veut se donner des airs avec Belle-Isle. J'avoue que je suis c rieux de savoir ce qui en sera, et si l'on fera toujours la guer sans coup férir. J'aimerais bien y être, et moi qui ne suis poi chargé du fardeau pesant du bien d'un pays ou d'un État, pourrais, sans que personne y perdît, m'y trouver, quitte à ri quer ma cervelle. Le sort m'en veut cependant; car moi qui brû d'ardeur pour le métier, je ne saurais parvenir à voir la moind chose. Mais baste. Il suffit que je sente la peine que cela me fai sans que j'en aille incommoder les autres. Adieu, mon très-ch frère; mes compliments à l'aimable accouchée. Je vous prie lui dire que ses coups d'essai sont des coups de maître.[c] Je su avec toute l'estime et tout l'attachement possible.

MON TRÈS-CHER FRÈRE.

Votre très-parfaitement fidèle ami,
cousin et frère,

FREDERIC.

---

[a] Voyez t. I, p. 164.
[b] L. c., p. 168.
[c] Voyez t. XXVII. 1, p. 30.

2. AU MÊME.

(Berlin, janvier 1740.)

MON CHER DUC,

e Roi est à l'extrémité. On vous écrira pour nous envoyer ck. Dites à ce médecin, je vous prie, et ordonnez-lui de ne e la vérité de l'état du Roi qu'à la Reine et à moi. Préparez sœur à l'événement que nous devons attendre, et demandez-si elle veut voir son père, en cas qu'il fût plus mal. Si elle le it, je commanderai des chevaux, en lui dépêchant un exprès. ur l'amour de Dieu, ayez soin d'elle, et ne l'effrayez point. us pouvez juger de l'état dans lequel nous sommes. Je sais à ne ce que je vous écris. Soyez persuadé que je suis tout à vous.

3. AU MÊME.

Berlin, 7 février 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

eck est arrivé, dont je vous fais mes remercîments. Il a trouvé Roi très-mal, et plus dangereusement malade qu'il ne l'avait . Si cela augmente, et qu'on appréhende une fin prochaine, ne manquerai point d'en avertir ma sœur à temps. Nous mes tous dans une si grande confusion et dans une si parfaite rtitude de ce qui doit arriver, que nous en sommes tout con- Je vous demande pardon si ma lettre est courte et sans re; mais il est impossible d'être maître de soi en pareilles occa-s. Soyez persuadé que je suis avec une très-parfaite tendresse,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre très-fidèlement affectionné ami,
cousin et frère,

FEDERIC.

4. AU MÊME.

Berlin, 14 février 1740.

MON CHER FRÈRE,

La maladie du Roi va fort en empirant depuis quelques jour Il est beaucoup plus mal qu'il n'a été, et l'on craint beaucou que cela ne durera guère. J'attendrai encore quelques jou avant que d'en avertir ma sœur. Si elle n'est pas enceinte, el me fera grand plaisir de venir ici. Je vous prie de la bien pr parer à ce qui doit arriver, car assurément nous n'avons pl lieu de nous flatter de rien, et Keck, qui, dans les commenc ments, nous donnait encore quelque ombre d'espérance, ne no promet plus rien à présent.

Adieu, mon cher frère; je vous prie de ne me point oublie et d'être persuadé de la tendresse parfaite avec laquelle je suis, et

---

5. AU MÊME.

Berlin, 6 mars 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir. Je n'ai guère d bonnes nouvelles à vous apprendre. L'hydropisie du Roi va so train. Il n'y a pas d'apparence encore de convalescence, ma cela peut durer encore un bout de temps. Est-ce vous ou est-c le Roi qui rendez ma sœur malade? Je présume qu'elle repren ses incommodités de foie, qui lui sont périodiques depuis so mariage, et auxquelles vous avez toujours eu la plus grande par

Je serais fort embarrassé, mon cher frère, que vous dire, si non que M. Keck, voulant hier tâter le ventre du Roi, fit la cul bute le plus galamment du monde. Il l'aurait pu faire, à la vé rité, avec plus d'adresse, car il cassa un des pieds du lit du Ro

médecin tombé ne se contenta pas de sa chute, mais il roula ore sa lourde masse à travers la chambre, à peu près comme boulet de canon qui, bondissant faiblement, se roule encore les dernières impressions qu'il sent des mouvements im- gnés par la force de l'air et de la poudre. Nous trouvâmes la se très-plaisante. Ces sortes d'histoires perdent toujours, par écit, du comique qu'elles ont dans leur réalité.

Adieu, mon cher frère; je vous prie de baiser et d'embrasser sœur de ma part. Croyez-moi tous les deux, je vous prie, e une estime et une tendresse infinie, mon très-cher frère ma très-chère sœur, etc.

---

6. AU MÊME.

Remusberg, 7 avril 1740.

MON CHER FRÈRE,

mme les médecins ont un peu tranquillisé le Roi, j'ai saisi ce ment avec empressement pour partir pour Remusberg. Mon ur n'y sera pas long, mais l'air ne laissera pas de m'y faire ucoup de bien. On nous donne une dilation de quelques mois. Faculté varie beaucoup avec ses pronostics, et je ne sais, en ité, ce qui en deviendra.

Aimez-moi toujours, mon très-cher frère, et soyez persuadé la tendresse infinie avec laquelle je suis, etc.

---

7. AU MÊME.

Charlottenbourg, 13 juin 1

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

L'amitié et l'inclination que j'ai toujours eue pour vous m rendu plus sensible au refus que vous venez de me faire qu ce refus était émané de tout autre endroit.[a] Le proverbe dit c'est dans le besoin que l'on connaît ses amis. Que voulez-v que je juge de vous, mon cher frère, et que voulez-vous qu fasse pour vous en pareil cas? S'il est vrai qu'une main doit ver l'autre, il faut assurément que tout soit mutuel dans l'am Je suis dans ce cas; j'attends un plaisir de votre part, et je v assure que je ne serai pas paresseux à vous le rendre. Vous vez connaître vos intérêts. Je ne sais lequel pourra vous plus utile, d'un empereur ruiné et dont la mort plongera l'E rope dans une guerre sanglante, ou d'un beau-frère voisin, p sant dans l'Empire, et dont l'alliance pourra vous être util plus d'une chose et dans plus d'une occasion. C'est à vous à c naître vos intérêts, et à moi à vous aimer personnellem quelque parti que vous preniez.

Acceptez la bagatelle que je vous envoie,[b] et soyez persu de l'estime avec laquelle je suis, etc.

[a] Frédéric désirait prendre à son service treize cents Brunswicois, p en former un régiment que le duc Ferdinand commanderait. Voyez t. XX p. 11.

[b] Une magnifique tabatière, comme le Duc s'exprime dans sa répons 17 juin 1740.

8. AU MÊME.

Charlottenbourg, 16 juin 1740.

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

'arrivée de Duhan, dont vous avez eu soin jusqu'à présent,[a] dont je vous fais mille remercîments, m'a fait tout le plaisir ıginable. Je n'ai jamais douté de votre amitié, mon cher frère, je vous prie de compter sur la mienne. Mais j'avoue que si ıs me voulez faire plaisir dans les circonstances où je suis, ıs obligerez un frère qui vous aime tendrement, et qui ne nque pas de reconnaissance.

Vous me flattez du plaisir de vous voir et de vous embrasser. ıs pouvez compter que vous me trouverez plein d'amitié, stime et de tendresse pour vous. Quant à ma personne, je le ıi toujours, et je vous prie de me fournir les moyens pour ıvoir cimenter cette amitié d'une façon ferme et solide. Je ne ıande pas mieux de mon côté, et je vous prie de croire que suis à jamais, avec toute la tendresse imaginable, mon cher e, etc.

---

9. AU MÊME.

Charlottenbourg, 18 juin 1740.

MON CHER FRÈRE,

vous suis infiniment obligé du plaisir que vous voulez bien faire de lever le monde convenable pour le régiment de votre e Ferdinand. Je vous assure, mon cher frère, que je ne ligerai aucune occasion pour vous en témoigner ma recon-ssance.

Il ne dépendra que de vous, mon cher frère, d'envoyer un cier tel que vous le jugerez à propos pour avoir soin de tout,

[a] Voyez t. VII, p. 10—12; t. XVII, p. 11, 267—296; t. XXV, p. 505; et XVII. 1, p. 341.

et pour ajuster les mesures nécessaires à prendre pour me
dernière main à vos bonnes intentions et au plaisir que vou
lez bien me faire.

Vous apprendrez dans peu les raisons qui m'ont obli
vous importuner si fort pour ce régiment. Vous pouvez
dant être persuadé qu'elles sont valables.

S'il y a quelque moyen de vous obliger ou de vous fair
sir, je ne négligerai rien pour y contribuer autant qu'il dé
de moi, afin de vous convaincre de la véritable amitié, ten
et estime avec laquelle je suis, mon très-cher frère, etc.

---

10. AU MÊME.

(Juin 1740

MON CHER FRÈRE,

J'ai été très-fâché d'apprendre les excès que l'on a faits su
frontières.[b] Avant que vous m'en ayez écrit, j'en ai été inf
et j'ai pris de bonnes mesures pour que de pareilles chose
fassent plus envers un cher voisin que j'aime de tout mon
et à qui je ne tâcherai que de faire toujours tout le plaisi
dépendra de moi. Soyez tranquille, mon cher frère; je
cette affaire sur moi, et vous n'aurez plus lieu de vous pla

Vous ne viendrez jamais trop tôt pour l'impatience q
de vous embrasser et de vous réitérer de vive voix les senti
de tendresse et d'estime avec lesquels je suis à jamais, mo
cher frère, etc.

Mille compliments à ma chère sœur.

---

[a] Cette pièce est la réponse à une lettre du duc de Brunswic, du 22 ju

[b] Le régiment d'infanterie du prince Léopold d'Anhalt-Dessau (n°
garnison à Gardelegen, avait enlevé un dragon du Duc.

11. AU MÊME.

Charlottenbourg, 30 juin 1740.

MONSIEUR MON FRÈRE,

'est avec plaisir que j'ai vu par les dernières lettres la conti-
ation de votre cher souvenir, et combien vous êtes satisfait de
manière dont j'ai redressé l'excès commis, malgré moi, contre
de vos sujets. Quant à l'affaire principale, touchant le régi-
nt à faire, et que je destine au prince Ferdinand, comme je
perçois qu'il y a encore quelques obstacles, j'ai ordonné à
n lieutenant-général de Marwitz de vous faire sa cour, et de
s dire ce que je pense là-dessus. Il pourra peut-être indiquer
moyens d'aplanir les difficultés, et concerter avec vous ce qui
convenable pour finir heureusement cette affaire. Je vous
d'y vouloir apporter toute la facilité, et de croire que je suis
c une très-parfaite amitié, monsieur mon frère, etc.

---

12. AU MÊME.

Rheinsberg, 28 octobre 1740.

MONSIEUR MON FRÈRE,

uoique j'aie eu de la répugnance de me séparer sitôt de la com-
nie du prince Ferdinand, il m'a fallu céder à la tendre impa-
ce qu'il a de vous revoir. Il s'acquittera en même temps de
commission que je lui ai confiée de vous donner de nouvelles
rances de mes sentiments d'amitié. Cependant vous agréerez,
vous plaît, que je réitère mes instances au sujet de la prompte
ance des deux bataillons en recrues dont nous sommes con-
us, et je vous assure que vous ne me sauriez faire un plus
nd plaisir que de finir bientôt cette affaire. D'ailleurs, je se-
ravi si vous pouviez vous résoudre à me laisser encore pour
n service quelques-uns de vos bataillons avec les officiers,

moyennant des subsides et des conditions raisonnables; et si vou vouliez y ajouter un des régiments de vos dragons, pour des sul sides, ce serait augmenter ma satisfaction et les obligations qu je vous en aurais. Je vous prie d'y réfléchir et de me réjou d'une prompte réponse, que vous pourriez découvrir au génér de Marwitz, qui vous fera sa cour. Je suis avec une constan et très-sincère amitié, monsieur mon frère, etc. [a]

Je vous aurais écrit moi-même, mais j'ai la fièvre. Je vou demande excuse. [b]

---

13. DU DUC CHARLES DE BRUNSWIC.

Le 4 novembre 1740.

Je me tiendrais heureux si je me pouvais défaire de quelques b taillons et de mes dragons pour les offrir à Votre Majesté. Mai Sire, je supplie V. M. de se souvenir que je n'ai en tout que s bataillons, dont deux sont entièrement ruinés par un fatal e gagement que j'ai dû accomplir sans l'avoir contracté. Ce peu monde suffit à peine au plus nécessaire dans Brunswic et Wo fenbüttel. Mes dragons ne font que quatre compagnies, et so à peine suffisants pour empêcher dans le pays l'inondation d mendiants, les défraudations des contrebandiers du blé, et l désordres amenés par la disette . . . .

---

[a] De la main d'un secrétaire.
[b] De la main du Roi.

4. AU DUC CHARLES DE BRUNSWIC.

Ruppin, 28 novembre 1740.

MONSIEUR MON FRÈRE,

tre lettre du 20 de ce mois m'a été rendue, et j'ai été sensible plaintes que vous me faites connaître sur la défense de la ie du blé de Prusse. Je suis fâché de ce que vous en aurez lque dommage à cause de l'achat que vous en avez fait auvant; mais vous me rendrez la justice de réfléchir sur le be- que j'en ai moi-même dans ce temps de calamité, et il me lra faire examiner avant tout si je pourrais trouver moyen ourvoir à la nécessité pressante de mes troupes et autres su-, avant que de pouvoir songer à vous aider. Quant à ce qui rde la qualité des recrues que vous m'avez voulu envoyer r le régiment de votre frère, il faut vous dire la vérité, que, r une grande partie, ils ne sont pas à beaucoup près tels que s ai attendus. J'ai donné ordre au major-général d'Einsiedel vous envoyer le détail des gens incapables et invalides qu'on trouvés. Comme j'apprends aussi que le colonel de Hohnlt[a] a trouvé à propos d'en écarter les meilleurs, je vous laisse ger combien peu je dois être édifié de cette manière d'agir, conforme à l'amitié qui subsiste entre nous. Je suis avec très-constante considération et cordialité, monsieur mon e, etc.[b]

15. AU MÊME.

(Décembre 1740.)

MON CHER FRÈRE,

i vu par votre lettre que vous paraissez étonné que je n'aie nt trouvé le monde bien conditionné, que vous m'avez envoyé

[a] Cet officier est probablement celui dont il a été fait mention t. XXVII. 1, 44.

[b] De la main d'un secrétaire.

pour le régiment du prince Ferdinand. Je n'ai cependant p
dire les choses autrement qu'elles ne sont, et, sans vous
cuser, mon cher frère, je ne puis vous dire à qui en est la f

Indépendamment du peu de bonne volonté que vous r
moignez, je songe cependant à ce qui peut être de l'intér
votre maison; et comme le duché de Courlande est deven
cant depuis le malheur du duc Biron, il se pourrait faire
procurât ce duché à votre frère Louis.[a] Il serait temps d'y
ger et d'y faire une attention sérieuse. Si vous vous conc
avec moi, je crois que j'aurais beaucoup de moyens pour
liter cette affaire à présent, d'autant plus qu'elle est en qu
façon dépendante de la Pologne. Vous me manderez ce que
en pensez, et vous verrez par ceci et dans d'autres occasions
y a plus de sincérité dans l'amitié que j'ai pour vous que d
vôtre envers moi.

Je suis avec bien de l'estime, mon cher frère, etc.

---

16. AU MÊME.

Berlin, 9 décembre 1

MONSIEUR MON FRÈRE,

Vos deux lettres du 5 et du 6 de ce mois m'ont été rendu
je vous suis obligé de ces marques de votre souvenir, et des
velles touchant les surprenantes catastrophes de la Russie. J
déjà informé des circonstances qui viennent d'humilier l'us
teur orgueilleux et d'élever la régente et le digne prince
frère.[b] Comme j'admire cet ouvrage de la Providence, c
mérite de ces illustres personnes, j'y prends toute la part in
nable, et je vous en félicite très-cordialement, en souhaitan
nouvelle régence un bonheur ferme et accompli.

[a] Voyez t. XXVI, p. 23 et 52; t. XXVII. 1, p. 347.
[b] Voyez t. II, p. 55 et 56.

Quant à la marche de mes régiments,[a] où vous trouvez tant difficultés, je m'en rapporte à ce que je vous ai répondu sur chapitre, et je me flatte que vous ne me refuserez pas d'y égard, ce que je reconnaîtrai en temps et lieu. Au reste, vée du prince Ferdinand m'a été très-agréable; et comme mais les bonnes qualités qu'il possède, et qui promettent coup, je m'efforcerai toujours de les cultiver et d'avoir un tout particulier de lui et de son bonheur. Je suis avec une parfaite amitié, monsieur mon frère, etc.[b]

17. AU MÊME.

Soor, 1er octobre 1745.

Mon cher frère,

uis bien fâché de vous apprendre la nouvelle désagréable de ort de votre frère Albert.[c] Il était trop brave. J'ai écrit ent à ma sœur que je craignais quelque accident pour lui. je puis vous assurer en même temps qu'il n'a point fait e à sa famille. Le prince Ferdinand s'est surpassé, et je ois la louange qu'il a beaucoup contribué au gain de cette lle.

e vous prie de me conserver votre précieuse amitié, et d'être persuadé de la vive tendresse avec laquelle je suis, mon cher , etc.

Voyez t. II, p. 57 et suivantes.
De la main d'un secrétaire.
Voyez t. III, p. 139, et t. XXVI, p. 23 et 24, nos 37 et 38.

V.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC LE PRINCE

RÉDÉRIC-AUGUSTE

DE BRUNSWIC.

(OCTOBRE 1763 — 19 JUIN 1786.)

1. AU PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE BRUNSWIC.

(Octobre 1763.)

MON CHER NEVEU,

e frère vient d'arriver.[a] Je voudrais volontiers que vous ez lui tenir compagnie, pour que le feu de votre jeunesse, onnant l'insipidité de ma vieillesse, lui rendît ce séjour plus rtable. Si aucun empêchement physique ne s'oppose à voyage, je vous attends demain à midi, accompagné de gaîté accoutumée, et je suis jusqu'à l'honneur de vous le e bouche,

MON CHER NEVEU,

Votre fidèle oncle, ou, si vous l'aimez mieux, votre très-humble serviteur,

FEDERIC.

---

2. AU MÊME.

Le 11 mai 1766.

MON CHER NEVEU,

oujours appris dans ma jeunesse qu'il valait mieux corriger utes que de les justifier; j'ai les yeux assez routinés pour que ni votre régiment ni celui de Puttkammer ne sont en

Voyez, t. XXVI, p. 290 et suivantes, les lettres de Frédéric au prince son frère, du 22 et du 26 octobre, du 3, du 14 et du 21 novembre 1763.

ordre. Vos officiers sont la négligence même; ils ne save
tenir leur distance, ils ne sont ni corrigés, ni instruits de c
leur convient de faire, et il faut absolument que cela c
Il n'y aura pas une pensée d'avancement dans ce régiment
déjà fait un choix d'officiers que j'y placerai; les vôtres n
ritent rien, parce qu'ils se sont mal conduits à la guerre, et
négligent leur devoir pendant la paix, et je ne suis pas
grand seigneur pour entretenir des régiments mal discipliné
peu de troupes que j'ai, il faut qu'elles soient bonnes.
mon cher neveu, quelle est ma façon de penser. Vous êtes
veau dans ce service; vous avez fait la guerre avec un ram
troupes où il n'y avait point d'ordre à apprendre. Ce serv
veut être étudié depuis ses premiers principes, ou ceux q
s'y appliquent pas ainsi ne s'en acquittent que de travers.
une assez longue lettre. Je suis avec bien de l'amitié, mon
neveu, etc.

Votre mère est tout à fait mieux.

---

3. AU MÊME.

(Décembre 17

MON CHER NEVEU,

Je vous envoie le berceau que je vous dois depuis longt
Toutefois, comme on se trompe souvent à juger des chose
l'extérieur, je vous prie de l'examiner. Je n'ai pu y mett
enfant; c'est à vous à le remplir quand vous serez mari
vous souhaite le bonsoir.

---

4. AU MÊME.

(1772.) [a]

iens de recevoir une lettre de l'empereur du Mogol, qui me ge, monseigneur, de vous remettre le subside présent pour tranquilliser et vous empêcher de le détrôner. J'espère que recevrez avec votre bénignité ordinaire l'offre qu'il vous et que vous le laisserez jouir en paix de son trône d'or, des ces où les grands le pèsent, et de son éléphant blanc; [b] et moi, je me recommande à la protection de ce prince, la ur du Grand Mogol, l'épouvantail de l'Asie, et le plus ai- e et le plus sociable des hommes.

5. DU PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE BRUNSWIC.

Berlin, 29 janvier 1777.

SIRE,

e Majesté ayant créé elle-même une société de maçons [c] qui, a haute protection, s'est soutenue pendant trente-sept ans, lui présenter ci-joint un discours qui a été lu le jour de nniversaire, et que nous regardons comme le jour primi- arce qu'il a fait naître celui qui a donné la naissance à cet ut.

lle verra par là avec quel zèle les maçons ont été animés de particulièrement dans ce jour leur bienfaisant instituteur ne père de la patrie. Heureux si ces sentiments mis publique-

Cette date a été mise au bas de la lettre par le prince Frédéric-Auguste. Voyez t. XX, p. 95, et t. XXII, p. 215.

La loge des trois globes, inaugurée le 13 décembre 1740. Voyez *Be- ung der Säkular-Feier der Aufnahme Friedrichs des Grossen in den Frei- -Bund* (par le général d'Etzel), Berlin, 1838, p. 127 et 128. Voyez aussi t. XVIII, p. 15.

ment dans leur vrai jour lui font apercevoir que le zèle q
inspire a pour base l'empressement de former de fidèles
et de bons patriotes, et que V. M., touchée par ces prin
daigne, comme elle en a été l'instituteur, servir dorénav
cette société encore comme protecteur. Combien mettrait-
sceau à cette bonté en l'honorant de son portrait, qui, ex
la face de tous les maçons qui tirent de vous, Sire, leur
sance, leur prouvera de nouveau que partout où la vert
bonnes mœurs et le patriotisme se rencontrent, V. M. s'y
sente comme père et comme protecteur!

En attendant avec empressement cette grâce distinguée
part, j'ose l'assurer que les cœurs maçonniques voueront un
vel autel à sa splendeur et à ses vertus, et que la reconnais
la plus vive les pénétrera. J'ose l'assurer aussi en mon pa
lier que les sentiments de respect et de soumission qu'elle m
naît lui en sont les plus sûrs garants, de même que l'ardeur
laquelle je ne cesse d'être toute ma vie,

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant
serviteur et neveu,

FRÉDÉRIC-AUGUS
PR. DE BR.

---

6. AU PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE BRUNSWIC.

Potsdam, 30 janvier

MONSIEUR MON NEVEU,

Le zèle que la loge des trois globes a manifesté de nouvea
le discours qui a été lu dans son assemblée le jour de l'an
saire de ma naissance m'a fait plaisir. Je ne puis qu'appl

iment à l'esprit qui anime tous ses membres à former de
patriotes et de fidèles sujets; et sous un maître aussi éclairé
Votre Altesse Sérénissime, qui joint à des talents supérieurs
us tendre attachement pour ma personne, je ne puis que me
nettre les plus heureux succès de ses soins empressés d'avan-
a vertu et le vrai patriotisme dans le cœur de tous mes su-
V. A. S. pense que mon portrait placé dans cette loge ani-
it encore davantage tous ces maçons à remplir leurs devoirs,
sera à son service. Mais ne lui semble-t-il pas que, portant
preinte de mon âge avancé, il pourrait plutôt servir, dans son
n,[a] d'épouvantail pour chasser les oiseaux[b] que donner de
ulation à une société de sages? Toutefois il sera un nouveau
ument que je ne puis rien refuser à un neveu chéri, qui, par
mérite, est digne de ce tendre et inaltérable attachement avec
el je serai tant que je vivrai, monsieur mon neveu, etc.

Vous allez donc devenir le grand prieur des francs-maçons
rlin, comme le prince Ferdinand l'est dans le Saint-Empire
ain.[c]

7. AU MÊME.

Potsdam, 17 février 1777.

MON CHER NEVEU,

reçu de ma sœur de Brunswic cette estampe singulière de
pression que l'imagination des femmes grosses peut opérer

Le prince Frédéric de Brunswic possédait l'hôtel situé rue Guillaume,
, qui appartient aujourd'hui à M. Rodolphe Decker, imprimeur du Roi.
Voyez t. XXIII, p. 322 et 330.
Ce post-scriptum est de la main du Roi. — Le prince Ferdinand de
swic avait été élu, en 1772, grand prieur de toutes les loges allemandes de
ricte observance, et c'était à la même époque que le prince Frédéric-Au-
avait été élu grand prieur pour les États prussiens. Voyez *Geschichte der*
sen National-Mutterlege der Preussischen Staaten genannt zu den drei Welt-
ln (par le général d'Etzel), Berlin, 1840, p. 47.

sur leur fruit. Je vous l'envoie pour vous en amuser; ell
nera lieu à de belles dissertations avec les médecins et les c
giens. Je vous prie, mon cher neveu, de vous donner t
soins possibles pour qu'il n'arrive pas à madame votre épo
prendre des impressions qui pourraient être fatales à sa pos
vous pourrez juger par l'estampe combien elles sont fâch
Je suis avec toute l'affection possible, mon cher neveu, etc

Préservez bien, mon cher, la princesse qu'elle ne voie
ni chevreuil, car ce serait un cas épouvantable si vous all
venir le père d'un chevreuil.[b]

8. AU MÊME.

(1778.

MON CHER NEVEU,

Comme vous m'avez assuré que la guerre allait se faire, c
Berlin cela était résolu, j'ai d'abord pensé à faire mon testa
Je vous lègue vingt mille écus, que j'ai placés à la compagn
ritime, à dix pour cent. En voilà quinze mille que je vo
voie; les cinq mille restants suivront le mois qui vient. V
jouirez jusqu'au jour que vous parviendrez à la régence d
alors cela retombera sur le petit Léopold.[c] Voilà donc mo
tament fait et exécuté; je m'en battrai de meilleur cœur, n
plus rien qui puisse me causer des inquiétudes. Je vou
brasse, mon cher, en vous assurant de la tendresse avec la
je suis, etc.

---

[a] De la main d'un secrétaire.
[b] De la main du Roi.
[c] Voyez t. XXVII. 1, p. 352.

9. AU MÊME.

Le 23 décembre 1780.

MON CHER NEVEU,

Christ m'est apparu la nuit, et m'a dit : Remets ceci à ton u. Et j'ai dit : Monsieur Christ, ta volonté soit faite au ciel me à la terre. Et je remets à mon neveu ce dont le Christ chargé. Voilà, mon cher neveu, une révélation franc-ma-ique dont je vous fais part; vous voyez que les esprits se muniquent aux incrédules mêmes, et qu'il ne faut désespérer alut de personne. Je suis avec toute la tendresse possible, cher neveu, etc.

10. AU MÊME.

(Le 2 D. 1782.) *

manger que de la soupe et rien d'autre, boire ou de l'eau, es liqueurs de jus de groseilles ou de jus de cerises, rester au eaucoup transpirer, et ne pas sortir que l'enflure du pied ne entièrement tombée : voilà une recette sûre et certaine dont faut pas s'écarter à moins de risque, et par laquelle cette die sera sûrement guérie. Mais les neuf premiers jours, hors uillon, point de viande ni de vin.

---

* Cette date a été mise au bas de la lettre par le prince.

11. AU MÊME.

Potsdam, 31 mars

MONSIEUR MON NEVEU,

Une marchande de modes Pagelle, à Paris, m'a adressé l
jointe des marchandises livrées à une princesse Frédérique
1767 jusqu'à la fin de 1778, qui monte à quatorze mille cin
trente-huit livres dix-neuf sous deux deniers, accompagnée
autre de trois mille quatre cent cinquante-huit livres,
Mossi prétend lui être due de la part de cette même pri
Comme ni l'une ni l'autre ne désignent pas plus particulièr
leur débitrice, je ne saurais me dispenser de mettre cett
également sous les yeux de Votre Altesse Sérénissime, afi
au cas qu'elle regardât ma nièce son épouse, [a] elle puisse p
des arrangements pour son acquit. Je profite, au reste, d
occasion pour renouveler à V. A. S. ce vrai et tendre at
ment avec lequel je suis invariablement, monsieur mon neve

12. DU PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUST DE BRUNSWIC.

Berlin, 31 mars

SIRE,

J'ai l'honneur de lui renvoyer très-humblement le compte
a daigné me communiquer, comme il ne concerne en rien l
cesse mon épouse, qui n'a pas été en négoce avec ces f
marchandes de Paris, ayant fait les achats de ces frivolités
ici ou quelquefois à Brunswic, quand le hasard a fait qu'
est trouvée en temps de foire. Au reste, comme elle ne
aucun créancier de cette espèce, j'ose avouer que j'ignore

[a] Cette note ne concernait pas la femme du prince Frédéric, mais
Prince de Prusse, Frédérique-Louise, née princesse de Hesse-Darmsta

t être la princesse que ces marchandes veulent désigner. Je is cette occasion pour me renouveler de nouveau dans le pré- x souvenir de V. M., et pour la supplier de me croire avec le respect et toute la soumission possible, Sire, etc.

13. AU PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE BRUNSWIC.

Potsdam, 6 avril 1783.

MONSIEUR MON NEVEU,

prince Charles de Hesse doit avoir un secret pour endurcir orcelaine, et faire en sorte qu'elle ne se casse pas. Je vous ue que je serais bien aise d'en faire l'épreuve. Vous m'obli- z donc de lui en parler. Peut-être aura-t-il la bonté de me onfier, ou bien d'en faire faire un essai. C'est en vous assu- de la persévérance de mes sentiments d'amitié et de consi- ation que je suis, monsieur mon neveu, etc.[a]

Vous me ferez plaisir d'arranger cette petite affaire; c'est e curiosité de ma part.[b]

14. AU MÊME.

(Le 24 décembre 1783.)

MON CHER NEVEU,

ici une goutte d'eau versée sur une pierre chaude. La séche- e de l'année m'empêche de rendre la rosée plus abondante,

[a] De la main d'un secrétaire.
[b] De la main du Roi.

car les ravages des rivières au printemps, les incendies de l'a tomne, les sauterelles de Goeuren[a] m'ont si fort épuisé, q peine il me reste la vie. Que la vôtre soit heureuse, et que vo me comptiez toujours au nombre de vos plus fidèles adulateu étant,

MON CHER NEVEU,

de Votre Altesse Sérénissime[b]

le fidèle oncle et ami,

FEDERIC.

---

15. AU MÊME.

Potsdam, 15 novembre 178

MONSIEUR MON NEVEU,

Oserais-je vous engager à passer quelque temps avec moi? n'abuserai point de votre complaisance, et si vous voulez bi me faire l'amitié de venir ici le 18 de ce mois, dès que le carn val commencera, je ne vous retiendrai plus. En attendant d'av le plaisir de vous embrasser, persuadez-vous, je vous prie, l'attachement invariable et de la tendre estime avec laquelle suis, monsieur mon neveu, etc.

---

[a] Les mots *les sauterelles de Goeuren*, que nous avons exactement copiés l'autographe, font probablement allusion aux grandes pertes qu'avaient caus au Roi la mauvaise administration et les malversations du ministre d'État F déric-Christophe de Goerne, pertes qui montaient à plus d'un million d'éc M. de Goerne fut arrêté le 19 janvier 1782, et conduit le 1er mai suivant à Sp dow, où il devait subir une réclusion perpétuelle. Il fut gracié par Frédér Guillaume II. Voyez le recueil intitulé : *Patriotisches Archiv für Deutschl* (publié par Frédéric-Charles baron de Moser), Francfort et Leipzig, 1784, t p. 409—482.

[b] Les mots *de Votre Altesse Sérénissime* sont écrits en gros caractères d l'autographe, probablement par plaisanterie.

16. AU MÊME.

Potsdam, 19 juin 1786.

MONSIEUR MON NEVEU,

résente n'est que pour vous prier de me faire le plaisir de passer quelques jours ici, chez moi, et de recevoir par écrit e occasion, en attendant que je puisse vous les réitérer de e, les assurances de l'amitié et de la considération parfaite aquelle je suis, monsieur mon neveu, etc.

VI.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC LE DUC

RDINAND DE BRUNSWIC.

(8 OCTOBRE 1750 — 2 AVRIL 1762.)

AU DUC FERDINAND DE BRUNSWIC.

Potsdam, 8 octobre 1750.

Mon cousin,

aisis avec bien de la joie l'occasion que vous me fournissez ouvoir vous témoigner combien je suis prêt à condescendre ıs vos désirs. Je vous accorde bien volontiers la permission vous me demandez, par votre lettre du 7 de ce mois, de oir faire un tour à Brunswic pour le temps que vous vous rivez vous-même, quoique vous me feriez un plaisir bien de vous arranger de sorte que vous ne partiez d'ici que le ı 15 de ce mois; et comme je suis tout à fait persuadé de entiments tendres et sincères pour moi, vous pourrez aussi, re tour, être très-assuré de l'amitié inaltérable et sans bornes e vous porte et porterai à jamais. Je vous regarde comme ami le plus intime et le plus estimable; point d'ennemi n'ose- ı ne pourrait altérer cette amitié ou vous noircir dans mon ; et, supposé que vous ayez des envieux, croyez ferme- qu'aucun ne pourra jamais vous nuire, et que ma plus e satisfaction sera toujours de vous témoigner combien je etc.

---

2. AU MÊME.

Breslau, 2 janvier 1758.

nettez-moi de vous parler franchement et de vous dire que is avec regret que votre expédition est manquée,[a] et que

[a] Voyez t. IV, p. 174 et 175.

vous vous êtes laissé séduire par le sieur de Schulenbourg et p
d'autres Hanovriens. Il ne fallait point aller à Celle, mais s
Nienbourg. De pareilles opérations veulent être menées avec v
gueur. A présent l'affaire est gâtée; celle de Lehwaldt en Pom
ranie ira mieux. Il fallait attaquer l'ennemi et lui tomber vert
ment sur le corps. Le temps que vous perdez, l'ennemi l'en
ploiera utilement à se renforcer, et ensuite vous aurez doub
peine et double risque. Voilà ce que c'est que d'avoir suivi
mauvais conseils.[a]

Rien ne pouvait venir plus mal à propos que ce que vo
avez fait. Voilà tout ce que la douleur me permet de vous dire.

3. AU MÊME.

Breslau, 26 janvier 1758.

Je suis obligé de me régler sur vous pour mon projet de can
pagne. Pour l'amour de Dieu, faites que vos coïons morde
bien. Le prince de Holstein[c] vous mène dix escadrons de dr
gons et cinq de hussards; mais ces gens en valent trente de l'e
nemi. Le prince de Holstein est un excellent général de caval
rie, auquel vous pouvez confier tout ce que vous ne pouvez p
exécuter vous-même. Si ce que vous savez réussit, je pourra
dès que je serai débarrassé des Suédois, vous épauler davantag
Mais vous devez comprendre que je me dois primo débarrass
de ces gens-là, pour n'avoir ni ne laisser rien à dos, ce qui sera
très-imprudent.

[a] De la main d'un secrétaire.
[b] De la main du Roi.
[c] George-Louis, duc de Holstein-Gottorp, lieutenant-général, né en 171
Voyez t. IV, p. 186.

4. AU MÊME.

Breslau, 30 janvier 1758.

s m'accusez d'impatience. Ce n'est pas cela, mais je crains dans un mois, ce qui est facile ou possible aujourd'hui ne enne impraticable. Je crains ce que pourraient faire vos en-s, s'ils sont sages, et tout cela me fait juger qu'il n'y a pas noment à perdre. Les Russes sont à Königsberg, autre belle elle pour moi. Enfin je me persuade pourtant que si vous llonnez vos pleutres, vous en tirerez parti, non pas par la é intrinsèque, mais par le nombre, la seule façon dont vous iez les mettre en œuvre.[a]

---

5. AU MÊME.

Grüssau, 4 avril 1758.

e mon cher Ferdinand! Cela va à merveille. Voyez-vous, nsive vaut mieux que la défensive.[b] Vous comblez de honte mberland, qui, avec les mêmes troupes que vous comman-n'a fait que des coïonneries. Vous aurez beau jeu des Fran-mais, arrivé au Rhin, il faut que vous deveniez un Fabius les projets et les dispositions, et un Annibal pour les rodo-tades.

Ce billet et le précédent sont des post-scriptum ajoutés par le Roi à des s officielles.

Voyez t. IV, p. 185 et 186.

6. AU MÊME.

Opotschna, 21 juillet 1

Vous pouvez juger facilement de la douleur que me cau mort de mon frère.[a] Vous connaissez trop ma façon de p pour en douter. J'ai ici cinq armées contre moi, et cela, de les côtés.

---

7. AU MÊME.

Liegnitz, 12 août 1

Vous sentez, mon cher, comme vous le devez nos pertes; je haite que vous n'en fassiez jamais d'aussi sensibles. Tout calamités fondent sur nous. Celles de la mort de nos pr sont irréparables; pour les autres, avec beaucoup de coura de persévérance on en vient à bout, et l'on n'en a que les et la peine, choses qu'il ne faut pas mettre en compte lor s'agit du bien et du salut de la patrie.

---

8. DU DUC FERDINAND DE BRUNSW

Dülmen, 2 septembre 1

Votre Majesté a manifesté actuellement à presque tous se nemis sa valeur, sa prudence et son activité dans les manœ de la guerre, jointes à ce talent supérieur qu'elle possède au sus de tous les ennemis dans l'exécution de ses projets. L

[a] Voyez t. XXVI, p. XIX.

ıt visiblement pour elle, et embrasse sa juste cause. Elle ıt être que le soutien et le libérateur de sa patrie, et elle lignement acquis ces noms flatteurs. Le ciel daigne sans verser ses plus précieuses bénédictions sur sa personne, et ıbler de toutes les félicités imaginables! Sa valeur et sa perıce opéreront à la fin ce salutaire ouvrage d'une paix géné- honorable. La défaite de ses barbares ennemis[a] doit avoir une perplexité très-grande parmi l'armée soubisienne.[b] *Ut ris.*

FERDINAND, D. D. B. ET D. L.

AU DUC FERDINAND DE BRUNSWIC.

Elsterwerda, 8 septembre 1758.

MONSIEUR MON COUSIN,

u par la lettre de Votre Altesse, du 2 de ce mois, que Sa é Britannique vient de lui accorder une pension annuelle ıx mille livres sterling. J'ai été charmé de voir que la ressance ait porté ce prince à s'acquitter par là en quelque envers elle des obligations essentielles qu'il a à V. A., qui a bien mérité, par les services qu'elle a rendus à Sa Maritannique, la susdite pension, et même une plus forte. Je fais, en attendant, mon compliment, et je suis avec cette qu'elle me connaît pour elle, monsieur mon cousin, etc.

Zorndorf. Voyez t. IV, p. 202 et suivantes.
. c., p. 187 et suivantes.

10. AU MÊME.

Schönfeld, près de Dresde
15 septembre 1758.

MONSIEUR MON COUSIN,

J'ai reçu la lettre de Votre Altesse, du 8 de ce mois, et tout qu'elle m'y marque touchant ma cavalerie qui se trouve actuell ment auprès de son armée est bien fondé. Mais, d'un autre côt elle voudra bien considérer la situation épouvantable dans l quelle je me trouve à présent, ayant partout des ennemis da mon pays et devant moi, et que les Russes, quoique battus d'i portance, ayant tiré à eux tout ce qu'ils pouvaient de troupes la Pologne, se sont postés sur la frontière de la Nouvelle-March s'y étant retranchés au possible, de façon que je suis obligé laisser vis-à-vis d'eux le comte Dohna avec son armée pour l y observer de près. Les Suédois, d'autre part, ont pénétré p la Marche-Ukraine, qu'ils tâchent d'abîmer, faisant mine de vo loir marcher droit en avant sur Berlin, de sorte que je ne sa rais me dispenser d'y détacher quelques troupes pour m'oppos à eux, pendant un temps où j'ai ici toutes les mains pleines faire contre les Autrichiens. Je ne saurais donc rien changer, ma situation présente, à la déclaration que j'ai faite antérieu ment à V. A., savoir, que, au cas qu'elle jugeât qu'il pourrai avoir encore une bataille contre l'armée française qu'elle a deva elle, elle garde ma cavalerie pour s'en servir à ce but pendant bataille, mais que, au cas qu'il ne puisse être question chez vo d'autre chose, sinon que les armées restent tranquilles l'une v à-vis de l'autre, elle ait la bonté de me renvoyer la cavalerie m'appartient, et dont j'ai moi-même un grand besoin; d'aut plus que V. A. ne saurait retirer aucun avantage de dix escadro de dragons de plus ou de moins, pendant qu'on ne ferait q s'entre-regarder. Mais autre chose serait si V. A. était résol de donner la bataille, et en ce cas ma cavalerie ne la quitter qu'après ladite bataille. Vous pouvez compter que dès que me serai débarrassé ici de mes ennemis les plus pressants, ce se avec plaisir que je vous renverrai non seulement ladite cavaler

plus de troupes encore. Veuillez, en attendant, seulement re en considération ma situation présente.

ı reste, vous avez sagement fait de ne point entrer en ma- avec le commissaire français en question, puisqu'il ne se agi tout au plus que de chipotages incertains et de propo- vagues et captieuses. Je suis avec l'estime que j'ai vouée A. à jamais, monsieur mon cousin, etc.

II. AU MÊME.

Landeshut, 21 avril 1759.

reçu, mon cher Ferdinand, votre lettre de Windecken. Je rès-mortifié que vous n'ayez pas réussi autant que moi et es honnêtes gens l'avons souhaité. Mais que cela ne vous e pas; vous avez fait, selon ce que j'ai pu comprendre par sseur, des dispositions très-bonnes et excellentes; vous avez vos troupes en bon et brave général; le reste n'est pas votre , et il ne faut pas que cela vous décontenance en rien. Pour parler franchement, mon cher, la seule chose que je trouve ire à votre armée, et à laquelle je vous conseille de penser sement, c'est le gros canon; dans cette maudite guerre, il npossible de réussir sans en avoir un grand train, ainsi que siers. Vous saurez les projets de mon frère; ainsi je ne vous rle pas. Je ne sais pas non plus ce que vous méditez à pré- mais, s'il vous est impossible de prendre le magasin de erg, je crois qu'avec un petit détachement vous pourriez er à mon frère le moyen de chasser les cercles et les Autri- s de Bamberg. Cela sera bon pour la Hesse et pour moi. ois que mon frère vous en écrira de même, car cette ba- a n'est qu'une affaire de *bibus*,[b] un village attaqué que l'on

s'agit de l'action qui eut lieu près du village de Bergen. Voyez t. V, p. 2 et 3.
e duc Ferdinand a mis de sa main au bas de cette lettre : « Je ne connais ne sous-rayé. » — Le mot *bibus* signifie *bagatelle*.

n'a pas pu forcer. Il faut traiter la chose en bagatelle: alors le devient effectivement. Adieu, mon cher: je vous embrasse faut tenter fortune une autre fois sous de plus heureux ausp et avec du gros canon. Je suis avec bien de l'estime, mon Ferdinand, etc.

---

12. AU MÊME.

Reich-Hennersdorf, 26 juin 175

Nous sommes ici les bras croisés, tant qu'il plaira à cette bé créature que j'ai vis-à-vis de moi: mais au premier mouveme il y aura de bons coups de donnés. Adieu, mon cher: je v embrasse.[a]

---

13. AU MÊME.

Le duc Ferdinand soumettait tous ses plans d'opérations à l probation du Roi, qui a mis les réponses suivantes au bas des p jets du 27 et du 31 octobre 1760:

(Novembre 176

Tout cela est bien et conforme aux idées que je vous ai comm niquées, et que j'ai approuvées parfaitement.

(Novembre 176

J'en suis infiniment content; vous avez parfaitement saisi l idées, et il n'y manque pas la moindre chose.

---

[a] Post-scriptum ajouté par Frédéric à une lettre officielle.

14. AU MÊME.

Breslau, 20 janvier 1762.

s serez déjà sans doute informé de la nouvelle peu attendue mort de l'impératrice de Russie, qui, selon mes lettres de ovie, est arrivée le 5 de ce mois. C'est toujours un grand ement pour moi, qui, de quelque façon que les choses ent, ne saurait que m'être favorable. Quoique je ne sau- pas encore juger proprement sur la manière que cela se dé- ra du côté de l'orient, j'ai, jusqu'à présent, toute espérance bonne réussite, tant qu'on la saurait avoir, de sorte que, combiné et pris ensemble, je dois présumer que je saurais er de bonnes nouvelles bientôt à V. A. à ce sujet.

e ciel commence à s'éclaircir, mon cher; bon courage! a

---

15. AU MÊME.

Breslau, 17 février 1762.

npereur de Russie m'a demandé mon ordre; ce n'est cer- ment pas un signe de haine ni de prévention. J'en ai pro- omme vous pouvez croire . . . .

De la main du Roi.

16. AU MÊME.

Breslau, 5 mars 1762

J'espère que dans peu notre correspondance deviendra plus i
téressante. Il y a apparence que j'aurai de bonnes nouvelles
vous donner. Le ciel nous assiste, mon cher, nous en avons e
core grand besoin, et qu'il confonde les pèlerinages de Marie
zell,[a] les reliques de Sa Majesté Catholique, et les p.....
Sa Majesté Très-Chrétienne![b]

17. AU MÊME.

Breslau, 2 avril 1762

Je vous confie sous le sceau du plus grand secret, même vis-
vis de l'Angleterre, que nous allons faire une alliance avec
Russie, touchant le Holstein; tout sera conclu le 15 ou le 16
mois d'avril. Si les Danois ont eu l'imprudence de prendre L
beck, je donne passage aux Russes, qui nous en déferont à co
sûr; mais je ne crois pas que les Danois le tentent.

[a] Voyez t. XV, p. 126.
[b] L. c., p. 84.

VII.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC

USTAVE III, ROI DE SUÈDE.

(11 AVRIL 1771 — 27 OCTOBRE 1783.)

1. AU ROI DE SUEDE.

Le 11 avril 1771.

MONSIEUR MON FRÈRE,

suis infiniment sensible aux marques d'amitié que Votre Ma-
me donne en traversant un bout de mes États. J'ai partagé
ouleur et la perte qu'elle vient de faire d'un père tendrement
é, et je souhaite que ce soit le dernier chagrin qu'elle éprouve
a vie. Si ses nouvelles de Suède sont conformes à mes vœux,
me procureront la satisfaction d'embrasser un neveu dont
enommée m'a dès longtemps prévenu, qui se fait estimer de
ceux qui l'approchent, et dont le moment présent me pro-
ra la connaissance, ou bien à laquelle il faudra renoncer pour
ais. Je conçois combien ma sœur désire de revoir de dignes
qui désormais seront son unique consolation. Je sens que tous
nouvements qui précèdent une diète extraordinaire peuvent
er la présence d'un prince qui s'y trouve si étroitement inté-
é; cependant je me flatte encore qu'un jour qui prolongera
etour de V. M. ne sera pas assez important pour me priver
oonheur de l'embrasser. J'attends les nouvelles que V. M.
dra me donner entre l'incertitude et l'espérance, la priant de
conserver les sentiments d'amitié qu'elle vient de me té-
gner, et de me croire avec une tendresse mêlée d'estime et de
sidération,

MONSIEUR MON FRÈRE,

de Votre Majesté

le bon frère et oncle,

FEDERIC.

2. AU MÊME.

Le 16 avril 1771

MONSIEUR MON FRÈRE,

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que l'agréable nouve que V. M. m'annonce dans sa lettre. J'aurai donc la satisfacti de l'embrasser, et, la connaissant personnellement, de join mes applaudissements à ceux que l'Europe lui a prodigués à juste titre. Le chemin naturel conduira V. M. ici, à Potsda elle sera toujours la maîtresse d'aller à Berlin, car il faut pas ce lieu pour y aller, venant de Brunswic. Personne ne serait p disposé que moi à rendre à V. M. tout ce qui lui est dû, si e le permettait; mais ses volontés seront des règles pour moi, elle sera comte de Gothland autant qu'elle jugera à propos l'être; et bien loin de la gêner en quoi que ce soit, je me fe une règle de prévenir ses désirs autant qu'il sera en moi. I nouvelles de Stockholm m'apprennent que ma pauvre sœur co mence à se remettre tant soit peu de la cruelle affliction dans quelle elle a été plongée. L'espérance de rassembler dans peu famille y contribue, et je devrai encore à V. M. la conservati d'une si tendre sœur, par la consolation qu'elle trouvera dans sein d'un fils bien-aimé. Je fais des vœux pour que le temps f vorise le voyage de V. M., en l'assurant qu'en aucun endroit e n'a été attendue avec autant de désirs et d'impatience qu'ici, éta avec tous les sentiments de considération et de tendresse, etc.

---

3. AU MÊME.

Le 5 mai 1771.

MONSIEUR MON FRÈRE,

J'ai bien regretté que Votre Majesté n'ait pas passé ici dans d circonstances plus favorables pour lui faire passer son temps pl

blement. Pour moi, qui perds mes forces et mes facultés ellement, il ne me reste qu'un cœur sensible et une âme reissante. J'ai été charmé de l'apparition que V. M. vient de ici, et j'en conserverai un souvenir pour la vie. Mais qu'il ir de penser à un congé éternel! Il semble que V. M. ne nontrée que pour se faire regretter davantage; il faut l'aiuand on a la satisfaction de la connaître, et en même temps t renoncer à la revoir jamais. Je ne doute point que V. M. tienne la haute idée qu'elle a donnée ici, et partout où elle rrêtée, de sa personne. Elle trouvera sans doute beaucoup acles à combattre dans le pays où elle va régner; mais e se souvienne que le monde attache le mérite aux difficulincues. C'est une consolation quand on en trouve, et la peut-être dans la carrière dure et épineuse des gouverne- que nous avons à remplir. Si j'ai parlé avec franchise à de ses affaires de Suède, ce n'est, en vérité, que le tendre t que je prends à sa personne qui m'a engagé à le faire; œux ne sont que pour sa prospérité, et j'ai cru devoir lui er les écueils qu'il y avait à redouter pour elle dans la sin délicate et critique où elle va monter sur le trône. Je ne point que sa sagesse saura lui faire éviter tout ce qu'il y a ngereux, et que sa modération n'ajoute un nouveau lustre loire; j'aurai le plaisir d'applaudir à ses succès. En lui sout toutes les bénédictions dont l'humanité est susceptible, prie de me croire avec l'estime la plus distinguée et la plus e, etc.

---

4. AU MÊME.

Le 28 juin 1771.

MONSIEUR MON FRÈRE,

ois, par les lettres que Votre Majesté a bien voulu me faire nuniquer, qu'elle se trouve bien embarrassée de concilier les ents partis, et je crois qu'elle s'y était bien attendue. S'il

y avait des Suédois en Suède, ils seraient tous du même avis p
le bien du royaume; mais les corruptions étrangères ont t
perverti l'esprit national, et une des plus difficiles attention
son règne sera de tempérer les deux partis, pour qu'ils ne s'en
déchirent pas. Cette balance à tenir d'une main toujours s
n'est pas aisée en politique, et c'est pourquoi elle est digne d'
trer dans les projets de V. M. Je serais très-content de m
même, si j'avais pu parvenir à tranquilliser des esprits effar
chés de ce qu'ils imaginaient des desseins de V. M. sans les c
naître. J'ai assuré, sur ce qu'elle m'a dit elle-même, qu'il
avait point de nouveau traité de conclu avec la France, que V.
n'avait aucunement le dessein de renverser les constitutions
son royaume, et qu'elle m'avait paru dans la ferme intention
cultiver autant qu'elle pourrait la bonne amitié de ses vois
J'ai écrit en Russie que son intention avait été de finir son voy
par Pétersbourg pour retourner à Stockholm, ce que la mort
défunt roi avait dérangé. Enfin j'ai tâché d'affaiblir toutes
impressions contraires à ses sentiments et à la vérité qui co
mençaient à se répandre, et je n'ai fait en cela que ce qui
d'un honnête homme, dont la conduite doit tendre à concilier
esprits et non à les aigrir. J'espère que les petits nuages dom
tiques se dissiperont aussi insensiblement, et que V. M. jou
d'une fortune aussi douce que la position actuelle où elle
trouve le comporte. Mes vœux seront toujours pour toutes
choses qui pourront contribuer à sa prospérité, l'assurant
sentiments d'estime et de tendresse avec lesquels je suis, etc.

---

5. AU MÊME.

Le 3 juillet 1772.

MONSIEUR MON FRÈRE,

Le général de Spens vient de me rendre les lettres de Vo
Majesté et de me remettre l'ordre du feu roi son père, ainsi

qu'elle destine à mon neveu, et qu'il se fera un plaisir de
r comme venant de V. M. V. M. voudra bien que je com-
e par la féliciter sur son couronnement; elle ne doutera pas,
que j'espère, des vœux sincères que je fais pour la prospé-
le son règne et pour son contentement personnel. Ces vœux
nt du cœur d'un parent qui lui est sincèrement attaché, et
articipe à toutes les fortunes qui peuvent lui arriver. La
sa mère, qui se trouve actuellement ici, a eu, ces jours
s, quelques incommodités qui nous ont alarmés, mais qui
eusement se sont passées; elle, ainsi que la princesse sa fille,[a]
sent à présent d'une bonne santé. Elles se préparent pour un
rt qui sera d'autant plus sensible, qu'il pourrait bien être
toujours; mais ce qui deviendra la cause de notre affliction
celle du contentement de V. M.; ainsi je n'en parle plus.
a priant de croire qu'on ne saurait être avec plus de consi-
ion et de tendresse que je suis, etc.

---

6. AU MÊME.

Le 3 août 1772.

MONSIEUR MON FRÈRE,

e serait impossible de laisser partir la princesse votre sœur
me servir de l'occasion pour faire parvenir cette lettre entre
nains de V. M. Je crois qu'elle partagera mon affliction de
partir la Reine sa mère, dont il faut prendre un congé éter-
En attendant, je fais des vœux sincères pour la prospérité
. M. et de toute sa maison, en la priant d'être persuadée que
'y intéresse avec plus de sincérité que personne, étant avec
nt d'attachement que de considération, etc.

La princesse Sophie-Albertine de Suède. Voyez ci-dessous les lettres
rédéric lui a écrites.

7. AU MÊME.

Le 1er septembre 177

MONSIEUR MON FRÈRE,

Je vois par la lettre de Votre Majesté le succès qu'elle a eu d le changement de la forme du gouvernement suédois. Mais cr elle que cet événement se borne à la réussite d'une révolut dans l'intérieur de son royaume? et ne se souvient-elle pas la Russie et le Danemark, et moi-même, nous avons garanti c forme de gouvernement? Que V. M. se souvienne de ce que eu la satisfaction de lui dire lorsque, à Berlin, j'ai joui de sa p sence. Je crains bien que les suites de cette affaire n'entrain V. M. dans une situation pire que celle qu'elle vient de quit et que ce ne soit l'époque du plus grand malheur qui peut a ver à la Suède. Vous savez, Sire, que j'ai des engagements a la Russie;[a] je les ai contractés longtemps avant l'entreprise vous venez de faire. L'honneur et la bonne foi m'empêch également de les rompre, et j'avoue à V. M. que je suis au dés poir de voir que c'est elle qui m'oblige à prendre parti con elle, moi qui l'aime et qui lui souhaite tous les avantages co patibles avec mes engagements. Elle me met le poignard au cœ en me jetant dans un embarras cruel duquel je ne vois auc issue pour sortir. J'ai écrit de même à la Reine sa mère; je expose les choses dans la plus grande vérité; mais la chose faite, et la difficulté consiste à y trouver un remède. Je reg derais comme le plus beau jour de ma vie celui où je pourr parvenir à rajuster ce qui s'est passé, ne pensant qu'aux vé tables intérêts de V. M., et ne souhaitant que de pouvoir lui d ner des marques de la haute estime et de l'attachement avec quel je suis, etc.

---

[a] Voyez t. VI, p. 24, 48 et 49; t. XXVII. 1, p. 380 et suivantes.

8. AU MÊME.

Le 5 octobre 1772.

MONSIEUR MON FRÈRE,

naturel de craindre quand on s'intéresse pour des per-
, surtout quand on les voit engagées dans des entreprises
e danger est éminent; voilà comme j'ai pensé en apprenant
olution de Suède et toutes les circonstances où se trouvait
Quoique j'admire ses grands talents, je ne lui souhaite
de se trouver dans la situation où la fatalité m'avait mis
la dernière guerre; c'est un souhait à faire à son plus
nnemi, et non pas à des parents auxquels leur mérite per-
autant que le sang nous intéresse; et si mes vœux sont
s, V. M. jouira d'une longue paix avec ses voisins, dont
it mieux que je ne puis le lui dire qu'il y en a qui méritent
part les plus grands ménagements. Elle a deux factions
on royaume, ennemies depuis longtemps les unes des autres.
st pas l'ouvrage d'un jour que de les réunir cordialement.
dence commencera cet ouvrage, mais il n'y a que le temps
isse le consolider. C'est sur cette réunion des esprits que
peut établir et affermir son règne, et cette entreprise de-
de la tranquillité et du repos, de sorte que je suis per-
que V. M. fermera constamment l'oreille aux insinuations
es de ceux qui voudraient la brouiller mal à propos avec
isins, et qu'elle ne pensera qu'à recueillir tranquillement
its des soins qu'elle se donne pour remettre l'ordre et la
dans son royaume. Comme c'est ce qui contribuera le plus
loire, je serai des premiers à l'applaudir, l'assurant de la
estime et de la considération avec laquelle je suis, etc.

9. AU MÊME.

Le 8 décembre 177

MONSIEUR MON FRÈRE,

Le comte Dönhoff[a] m'a rendu la lettre que Votre Majesté a b
voulu m'écrire, qui m'a fait un plaisir sensible en me renou
lant les assurances de son amitié, dont je fais un cas infini.
n'ai jamais changé de façon de penser vis-à-vis de V. M., n
cœur ne saurait se démentir; mais j'ai craint les suites de
entreprises, et mes craintes ne sont pas encore calmées sur
sujet. Tout le monde n'envisage pas du même œil la révolut
qui s'est faite dans le gouvernement de Suède; cela peut cau
des guerres et répandre, Sire, de l'amertume sur le reste de v
règne. Il y a des moments de calme auxquels de forts ora
succèdent. La Suède en est menacée, et je ne vois pas comm
elle y pourra résister. J'ai cru que, en écrivant à V. M., ma p
bité demandait que je me servisse du pinceau de la vérité et
de celui de la flatterie pour lui exposer mes craintes sur l'ave
Jamais je ne désirerais plus d'être trompé dans mes conjectu
que dans les circonstances présentes; cependant j'ai tout
d'appréhender le contraire. V. M. vient de calmer l'alarme qu'
a causée aux Danois, et je suis persuadé de ses sentiments p
fiques; sans doute qu'ils conviennent à sa situation, où son p
grand objet consiste à gagner, à réunir les esprits. Autant q
m'est revenu de la Russie, l'Impératrice, ayant éprouvé les
barras que souvent les ambassadeurs suscitent à sa cour, s'
à ce qu'on m'a dit, déterminée à ne recevoir que des minis
du second ordre; je suppose donc que V. M. se conformera
paremment à cette règle pour le caractère qu'elle donnera
comte Posse. En attendant, je fais des vœux pour que les affa
tournent selon l'avantage de V. M., en l'assurant de la tendre
pleine de considération avec laquelle je suis, etc.

---

[a] Envoyé de Prusse à Stockholm depuis le mois de mai 1771 jusqu'au
de juin 1775.

10. DU ROI DE SUÈDE.

(Oerebro, janvier 1773.)

MONSIEUR MON FRÈRE ET COUSIN,

t toujours avec la même satisfaction que je reçois les lettres Votre Majesté veut bien m'écrire. J'ai actuellement à la re-er de celle qu'elle m'a fait parvenir, en date du 8 du mois . Les sentiments d'intérêt pour mon bonheur que V. M. y me me touchent sensiblement, et ils me seront toujours à conserver. Mais pour me servir de la même franchise V. M. me donne l'exemple, et dont le principe est gravé mon propre cœur, je lui demanderai de qui je dois avoir les eurs à appréhender que V. M. semble m'annoncer; et qu'est-e les puissances étrangères ont à faire dans les choses qui gardent que l'intérieur de mon royaume? Quant au pre-je suis certain qu'il y a en Europe des souverains qui, bien le m'en vouloir, me donneront dans l'occasion toute l'assis-qui est en leur pouvoir, et mes voisins m'ont donné chacun ément les assurances les plus fortes de leur amitié et de leur de vouloir vivre avec moi dans une bonne et parfaite har-e. Je dois donc avoir trop de confiance en leur bonne foi pouvoir croire qu'ils soient occupés à former des projets cieux contre ma personne et mes États, dans le temps que ;ois des assurances du contraire de leur part. Et quant au d, V. M. sent parfaitement elle-même jusqu'à quel point le r m'impose la loi de maintenir la gloire et l'indépendance de ouronne. C'est un sujet sur lequel je ne puis ni ne dois ja-admettre de tempérament. La chose en elle-même n'en est susceptible, et lorsque j'observe rigoureusement de ne me mêler dans les affaires domestiques de quelque puissance ela soit, j'ai lieu de prétendre à un retour également équi-de leur part. Le contraire établirait un simple droit de con-ce dans le monde, qui peut aller à l'infini et qui n'a point ornes. Mais, de plus, V. M. peut être persuadée que si le eau de la guerre s'allume dans le Nord, il s'étendra certaine-plus loin, et, les événements une fois abandonnés au sort

des armes, il sera bien difficile, malgré toutes les probabil
même, de prévoir ou de calculer quelles en seront les suites.

Telle est la manière sous laquelle j'envisage et ma propre
tuation, et celle des affaires en général. Je la confie à un o
qui m'est cher, et à un souverain qui par ses qualités rares j
de l'admiration de toute l'Europe. Sous l'un et l'autre de
titres, son amitié me sera précieuse à conserver, tout com
je m'efforcerai toujours à convaincre V. M. du sentiment d
haute estime et de l'attachement parfait avec lesquels je serai t
jours, etc.

---

11. AU ROI DE SUÈDE.

Le 23 janvier 177

MONSIEUR MON FRÈRE,

Je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'écrit d'Oereb
avec toute la satisfaction possible. Je vois que V. M. approuve
franchise, même qu'elle veut que je la pousse plus loin. Je
doute pas que V. M. n'ait de bons alliés; mais je les trouve t
éloignés de la Suède, et par conséquent peu en état de l'assis
Elle me dit qu'elle est satisfaite des témoignages d'amitié que
ont donnés ses voisins. Je me garderai bien de la troubler d
l'heureuse sécurité dont elle jouit, et, bien loin de me plaire à p
phétiser des infortunes, j'aimerais mieux annoncer des prospéri
Cependant je déclare à V. M., comme à tout son royaume, qu
ne me suis jamais cru prophète, ni voyant, ni inspiré; je ne
que calculer l'avenir sur de certaines données[a] qui peuvent qu
quefois tromper par la vicissitude des événements, et qui souv
répondent au pronostic qu'on en a porté. Je pourrais me se
de la réponse de ce devin qui avait pronostiqué des malheurs
menaçaient César, ce grand homme, aux ides de mars; César
dit en le rencontrant: «Eh bien, ces ides de mars sont venu

[a] Voyez t. XXV, p. 83.

vin lui répondit : «Elles ne sont pas encore passées.» [a] V. M. reste. Mais le cas n'est pas exactement pareil; la catastrophe sar n'est point à craindre pour V. M., et si des présages de ir lui font de la peine, je puis comme un autre couvrir de des précipices pour les cacher à ses yeux. Elle peut toute- ompter que s'il y a quelqu'un qui souhaite de la soustraire sards des événements, c'est moi, et que si les choses tournent nent, ce ne sera pas ma faute, étant avec toute la considé- et toute l'amitié possible, etc.

---

12. AU MÊME.

Le 28 mars 1775.

MONSIEUR MON FRÈRE,

que plaisir que me fassent pour l'ordinaire les lettres de , je lui avoue que celle que je viens de recevoir m'a plongé a plus vive douleur, d'autant plus que le malheur qui nous e était inattendu pour moi. Je voudrais savoir à tout mo- des nouvelles de cette chère sœur, je voudrais voler moi- à son secours; mais ce sont des choses impossibles. Il ne ste qu'à faire des vœux pour sa conservation, et d'espérer, t possible, que son bon tempérament surmonte le mal. Je cie cependant infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de mmuniquer cette triste nouvelle et d'y avoir ajouté la con- les médecins. Veuille le ciel et la nature la rendre à ses pa- qui l'aiment! J'espère que mon sort ne sera pas que, aîné famille, j'aie la douleur de voir mourir mes cadets avant t d'enterrer ainsi toute ma famille. Que V. M. compatisse alarmes, à mes angoisses, à mes inquiétudes; et si égale- il se trouve quelque confusion dans ma lettre, qu'elle daigne ser, car ma surprise a été extrême. Veuille le ciel que j'aie

Valère Maxime, liv. VIII, chap. 11; Suétone, *Vie de Jules César*, chap. I; Plutarque, *Vie de Jules César*, chap. LXIII.

la consolation d'apprendre par V. M. même que nos crain
été prématurées! Je la prie de me croire avec les sentim
la plus haute estime et de la plus parfaite considération, et

---

13. AU MÊME.

Le 30 mars

MONSIEUR MON FRÈRE,

J'ai mille obligations à Votre Majesté des bonnes nouvelles
a la bonté de me donner. Je lui avoue qu'elle me tire de c
angoisses, car je ne pouvais me cacher le danger où la R
trouvait, et comme il est impossible de savoir qui du mal
tempérament l'emportera, je n'ai pu calmer mes inquiétud
bénis le ciel de ce qu'il nous a conservé une vie aussi pré
et V. M. d'avoir eu la bonté de me l'apprendre. Je souhai
ceci soit le dernier chagrin domestique que V. M. éprouve d
temps, et qu'elle jouisse de toutes les bénédictions que d
lui mériter ses grandes qualités et, en cette occasion enco
marques de l'attachement filial qu'elle a données à sa digne
Puissent les médecins se tromper toujours de même quand i
les prophètes de malheur, et perdre, ainsi que le reste des
tans sacrés et profanes, le peu de crédit que l'on ajoute
paroles! Puissiez-vous, Sire, surtout n'avoir jamais bes
secours de la pharmacie et jouir, pour la satisfaction de vos p
et de vos sujets, d'une santé toujours durable! C'est dans c
timents et ceux de la plus haute estime et considération que
à jamais, etc.

---

14. DU ROI DE SUÈDE.

Le 6 décembre 1775.

à Votre Majesté que je m'adresse, non pas comme à un
rain qui m'est étranger, et avec qui toute relation, excepté
ui passe par les ministres ordinaires, est interdite, mais à
ncle, en qui j'ai placé ma confiance depuis longtemps, et
ui je suis accoutumé à m'entretenir en particulier. Tout
re qui se trouvera à ma cour de la part de V. M. me sera
ement agréable, et M. le comte de Nostitz l'est de même.
eune, et je suis persuadé qu'il ne voudra pas me déplaire;
l me semble qu'il s'est laissé un peu emporter dans une
qui, en vérité, n'en valait pas la peine. Il n'a été question
un de ses laquais qui n'a pas voulu rester à l'endroit où se
nt tous les autres domestiques du bal de l'Opéra, qui a fait
in, qui a résisté à ma garde, et qui a pris l'officier qui la
ndait par le collet, lorsqu'il voulait le faire sortir d'un
le où il était défendu à la livrée de demeurer, afin que les
es qui entraient et qui sortaient du bal n'en fussent point
unés. Ce domestique a été envoyé au corps de garde du
u la nuit du vendredi au samedi, et il ne pouvait en sortir
non réveil, lorsqu'on m'eut fait rapport de ce qui s'était
Il le fut dans l'instant, et j'ordonnai à l'officier, quoique
, de se rendre auprès de M. de Nostitz pour lui faire excuse
te méprise. Cela ne pouvait se faire que le lendemain di-
e, parce que le sous-introducteur devait préalablement
nez M. de Nostitz savoir l'heure où ce ministre voulait res-
ez lui pour recevoir la visite de l'officier. Tout cela a été
é dans la journée de dimanche; le comte de Cronstedt, qui
fficier en question, y a été; il a été accompagné du même
ntroducteur, et il a fait à M. de Nostitz une excuse pareille à
ont je joins ici la copie. C'était, je crois, tout ce qu'on peut
our un laquais arrêté; mais ce qui m'a paru étrange, dans
faire qui ordinairement ne fait pas de sensation dans aucune
'est le ton et la manière dont M. de Nostitz l'a traitée. Il a
sser dans ces entrefaites deux notes ministérielles à M. de

Scheffer, dont j'envoie également des copies à V. M., afin q
juge elle-même si elles se trouvent conformes aux sentiment
V. M. m'a toujours témoignés. Il ne pouvait pas ignorer que
dessein ne fût de lui rendre toute justice possible. M. de Sch
l'en avait assuré dans la réponse qu'il fit à sa première no
je connais trop les égards que demande le caractère de mi
étranger, pour vouloir que personne dans mon royaume y
quât. Certes, ce ne sera pas par celui de V. M. que l'on com
cera. Mais après vous avoir mis, mon cher oncle, au fait de
affaire, je proteste que mon intention n'est point de me pla
de M. de Nostitz; je serais même au désespoir si le moindre
grément lui en arrivait. Tout ce que je désire, si V. M. mê
juge à propos, c'est qu'il puisse être avisé de mettre un peu
de douceur et de liant dans sa manière de traiter les affaire
suis persuadé que cela est conforme à l'amitié que V. M. m'a
jours témoignée, et dont elle ne voudra pas que celui q
chargé de l'entretenir puisse s'écarter.

J'ai été alarmé un moment pour la santé de V. M.; je
heureusement rassuré sur ce sujet, mais ma mère m'inquiè
nouveau par une fièvre dont elle ne peut pas être entière
guérie. Tous ces sujets d'intérêt augmentent et fortifient les
timents de la haute considération et de l'attachement parfait
lesquels je serai pour toujours, etc.

---

15. AU ROI DE SUÈDE.

Le 22 décembre 1

MONSIEUR MON FRÈRE,

J'ai été fort fâché d'apprendre ce qui vient de se passer à S
holm à l'occasion d'un domestique du comte Nostitz, mon
nistre. L'usage est, dans les cours policées de l'Europe, d
n'arrête jamais un domestique d'un ministre étranger ava
l'en avertir; le contraire est regardé comme une insulte fa

ouverain. Je suis persuadé que V. M. terminera amiable-
cette affaire, et comme l'insulte faite à mon ministre a été
que, il faut que la réparation le soit également. J'aimerais
n'avoir personne à Stockholm que de voir ceux qui y ré-
en mon nom exposés à de telles avanies. Mais je suis bien
adé que ce qui s'est fait est arrivé sans la participation de
elle m'a témoigné trop d'amitié pour que j'aie le moindre
sur ses sentiments.

suis charmé de ce que V. M. est satisfaite du calme qui
à présent dans sa maison; si mes vœux sont exaucés, il sera
rable. J'attribue la maladie de la Reine douairière en partie
oque critique où elle se trouve, et j'espère que, ce mauvais
ne fois passé, nous pourrons encore la conserver longtemps.
moi, je relève du quatorzième accès de goutte[a] que j'ai eu
ne sans intervalle depuis trois mois. Je ne puis qu'être sen-
l'intérêt que V. M. prend à ma santé; je l'assure que mes
ents sont entièrement réciproques, la priant de me croire
a plus haute estime, etc.

---

16. AU MÊME.

Breslau, 2 décembre 1778.

MONSIEUR MON FRÈRE,

outte dont j'ai été tourmenté pendant quelque temps m'a
hé de recevoir plus tôt, par l'aide de camp de V. M., la
qu'elle a la bonté de m'écrire. Je la félicite sur l'heureuse
ance de la Reine, en souhaitant à V. M. toutes les prospé-
qu'elle peut désirer elle-même. Le général Hordt[b] ne se
point ici; il est à l'armée de mon frère, et je ne l'ai pas
puis mon départ de Berlin. Mais comme il ne me convient
entrer dans de certains détails, il ne me reste qu'à désirer

oyez t. XXIII, p. 358, et t. XXVI, p. 374.
oyez t. V, p. 12; t. XIX, p. 302; et t. XXVI, p. 239.

que la bonne harmonie et l'union puisse toujours se conserv
entre des personnes qui me sont chères et précieuses, et que
liens du sang unissent le plus étroitement ensemble. C'est
façon de penser invariable; c'est de quoi je prie V. M. d'être p
suadée, ainsi que de la singulière considération avec laquelle
suis, etc.

---

17. AU MÊME.

Le 15 mai 1780.

Monsieur mon frère,

J'embrasse toutes les occasions avec plaisir qui se présentent po
donner à V. M. des marques de mon amitié et de ma considé
tion. M. de Lilljehorn pourra voir ici ce qu'il jugera à prop
quoique je doute qu'il trouve des objets dignes d'exciter sa cur
sité. V. M. a bien de la bonté de s'intéresser aux restes de m
existence, que l'âge et les infirmités minent journellement; m
tant que je conserverai la vie, je me ferai un plaisir de lui don
des marques de la considération et de l'attachement avec leq
je suis, etc.

---

18. AU MÊME.

Le 30 juillet 178

Monsieur mon frère et neveu,

La mort inattendue de ma sœur la reine douairière de Suède m
été d'autant plus accablante, que je n'y étais aucunement prépa
Je la connaissais trop pour n'être pas persuadé qu'elle conserv
rait toujours le tendre cœur d'une mère, et qu'elle respecter

te occasion les liens indissolubles par lesquels la nature
unie à sa famille. J'avoue à V. M. que j'ai le cœur déchiré
e perte; j'en suis trop vivement touché pour m'étendre
age sur ce triste sujet. Je fais des vœux pour que V. M.
ive de longtemps des pertes semblables, en la priant de
ire avec les sentiments les plus distingués, etc.

---

19. AU MÊME.

Le 7 septembre 1782.

MONSIEUR MON FRÈRE,

re dont Votre Majesté a eu la bonté de charger M. de Piper
ivelé le sujet de ma douleur et de mes justes regrets. Ce
ces plaies ressenties qui saignent aussitôt qu'on y touche.
aite que V. M. soit préservée à jamais d'aussi justes sujets
ion, et qu'elle n'ait que des sujets de contentement, étant
us les sentiments de considération possibles, etc.

---

20. AU MÊME.

Le 27 octobre 1783.

MONSIEUR MON FRÈRE ET NEVEU,

pris par mes parents de Brunswic que Votre Majesté avait
chemin pour se rendre en Italie, et qu'elle s'est souvenue
en parlant à ma sœur, de même qu'au duc de Brunswic.
haite que le grand voyage qu'elle entreprend ne lui fasse
peine, et que son bras se guérisse, sans que les Alpes et

les mauvais chemins y portent préjudice. Elle verra en Ita
exemple célèbre des vicissitudes humaines, les ruines d'un
narchie qui, dans ses beaux jours, avait subjugué une par
monde connu, des cardinaux au lieu de sénateurs, et un
assis sur le trône des Césars. Chez nous, elle n'a vu que du
et des soldats, et un vieillard qui maintenant s'achemine à g
pas vers son tombeau. Je lui souhaite toute sorte de bo
pour son voyage et pour son retour, étant avec autant de
dération que d'attachement, etc.

VIII.

ETTRES DE FRÉDÉRIC

A LA PRINCESSE

OPHIE-ALBERTINE DE SUÈDE.

(12 JANVIER 1772 — 9 NOVEMBRE 1782.)

A LA PRINCESSE S.-A. DE SUÈDE.

Berlin, 12 janvier 1772.

MADAME MA NIÈCE,

é charmé au possible de voir par votre lettre le plaisir que vez eu des étoffes dont vous y faites mention. Je vous prie très-persuadée que je ressentirai toujours une grande satis- de pouvoir vous prouver l'estime et la tendresse avec les- je suis,

MADAME MA NIÈCE,

de Votre Altesse Royale

le fidèle oncle,

FEDERIC.

---

2. A LA MÊME.

Le 10 août 1772.

MA CHÈRE NIÈCE,

us ai vue partir avec bien de la douleur; je me suis séparé re chère mère, que j'aime si tendrement et peut-être que verrai plus de ma vie, et de sa chère fille, qui possède son Ce sont des moments douloureux, et qui ne s'effaceront de mon souvenir. N'oubliez pas un vieil oncle, ma chère qui vous aime bien, mais qui sent lui-même que son âge endait pas propre à vous amuser. Faites souvenir quelque-

fois votre respectable mère d'un frère qui l'adore, et soye
suadée du tendre attachement avec lequel je suis, etc.

---

3. A LA MÊME.

Le 11 août

MA TRÈS-CHÈRE NIÈCE,

Le coup funeste dont vous avez été atteinte m'a frappé
ment, ma chère nièce; cet événement fatal est arrivé lors
que toute la famille se flattait que nous pourrions encore co
ver longtemps cette sœur si tendrement aimée. Je vous
de tout mon cœur d'avoir perdu une mère si digne de votre
chement et de votre affection, d'autant plus que personne
parera cette perte. Les enfants sont destinés à porter leu
rents au tombeau; mais j'étais plus âgé que ma sœur, je
la précéder, et c'est malheureusement moi qui lui paye le
de mes larmes. Ah! ma chère nièce, je ne suis guère en é
vous consoler; j'ai besoin de secours moi-même. Il faut, m
qu'on en ait, que la raison étouffe la voix de la nature, et
temps nous habitue à des privations aussi sensibles que sont
de nos plus proches parents, qui ont sur nous les droits
sang et leur mérite personnel leur donnent. Je vous emb
ma chère nièce; je prendrai toujours part à tout ce qui vo
garde, étant avec le plus tendre attachement, etc.

---

4. A LA MÊME.

Potsdam, 9 novembre 1782.

MADAME MA NIÈCE,

s très-sensible au souvenir que vous avez bien voulu me ner par votre lettre, et à l'envoi du cachet du Grand Élec- ui s'est trouvé parmi les effets de feu votre chère mère, ur. Je vous ai bien de l'obligation de l'un et de l'autre. Je verai le dernier, plus comme une marque de souvenir de æur chérie, qui l'a possédé si longtemps, que non par au- utre considération. La douleur si profondément gravée otre cœur de la perte de cette tendre mère, je la partage, en persuadée, bien vivement avec vous. Mes dispositions, empressement à vous faire plaisir dans toutes les occa- qui se présenteront, vous en donneront des preuves non ques, ainsi que de l'amitié et de l'attachement parfait avec je suis, etc.

IX.

ETTRES DE FRÉDÉRIC

AU PRINCE

UILLAUME V D'ORANGE.

(18 OCTOBRE 1767 — 1772.)

AU PRINCE GUILLAUME V D'ORANGE.

Sans-Souci, 18 octobre 1767.

MONSIEUR MON COUSIN,

t avec une sensible peine que j'ai vu partir Votre Altesse.[a] endre à la connaître, c'est apprendre à la regretter. Il me toutefois la consolation de la revoir à Loo, où je me flatte trouver dans la prochaine espérance de devenir père de fa- J'aurais souhaité de pouvoir lui rendre agréable le séjour e a fait ici; au moins puis-je l'assurer qu'elle en a emporté ne et la considération universelle, et qu'elle a rendu bons ndais tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher. Il ne este, mon cher prince, qu'à faire des vœux pour que votre ge se finisse sous d'aussi heureux auspices qu'il s'est annoncé, ous conserviez quelque souvenir des absents qui vous sont nés, et que vous rendiez justice aux sentiments d'estime et nsidération avec lesquels je suis,

MONSIEUR MON COUSIN,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et oncle,

FEDERIC.

---

e prince d'Orange et sa jeune femme étaient partis, le 14, de Potsdam Hollande. Voyez t. XXIV, p. 142.

2. AU MÊME.

Le 11 novembre 1

MONSIEUR MON COUSIN,

J'apprends, mon cher prince, avec bien du plaisir votre heu arrivée en Hollande. Si j'ai pu contribuer à votre bonheur, devez bien être persuadé que je l'ai fait avec plaisir; et s vœux sont exaucés, ce bonheur aura un cours intarissable. prends que ma nièce a été bien haranguée, et que vous av la bonté de répondre pour elle. Cela est certainement emba sant pour tout le monde, surtout lorsqu'on n'entend pas la la de ceux qui pérorent. Je la crois quitte à présent de ces co ments jusqu'à ses premières couches, où je m'imagine que quence hollandaise ne laissera pas échapper cette occasion se signaler, et que quelque bon bourgmestre l'assurera que fant qu'elle aura mis au monde est déjà un très-grand ho tout formé. La mort a bien fait des ravages en Europe t que nous avons célébré des noces : la reine de Naples est ex le jour où l'on devait célébrer ses épousailles, et la bonn chesse de Gotha, un des ornements de l'Allemagne,[a] est allée ce pays d'où ni postes ni courriers ne reviennent au nôtre. je ne dois pas vous entretenir de réflexions noires; un jeune p qui se marie n'a que des idées couleur de chair. Puissiez- les garder longtemps, et ne point oublier les connaissances vous avez faites en ce pays-ci, où votre mémoire ne périra tant que nous l'habiterons.

Je suis avec une parfaite estime, etc.

---

[a] Voyez t. XVIII, p. XIV et XV, art. V, et p. 163—256.

3. AU MÊME.

Berlin, 29 décembre 1767.

MONSIEUR MON COUSIN,

n ne pouvait m'être plus agréable que d'apprendre par votre
, mon cher prince, les nouvelles de la convalescence de ma
. J'avoue que son état dangereux m'avait jeté dans les plus
les inquiétudes, et vous ne pouviez me faire des étrennes
agréables que de m'en délivrer. Je vous remercie bien sin-
nent de l'intérêt que vous prenez à mon individu, et des
que vous daignez faire pour la nouvelle année. Je vous
e, mon cher prince, que ces sentiments sont très-réciproques
on côté. Puissiez-vous voir réunis sur vous tous les avan-
dont ont joui les princes d'Orange, vos illustres prédéces-
, avec une santé inaltérable et un contentement d'esprit par-
Ce sont les sentiments, joints à ceux de la plus haute estime,
lesquels je serai à jamais, etc.

vous prie de dire à la princesse d'Orange qu'elle ne peut
me souhaiter de plus agréable pour la nouvelle année que
ntière convalescence.

---

4. AU MÊME.

Berlin, 21 janvier 1768.

MONSIEUR MON COUSIN,

eu le plaisir de recevoir la lettre que Votre Altesse a eu la
de m'écrire du 15 de ce mois, et je regrette beaucoup
e indisposition qui m'est survenue m'empêche de vous
de main propre pour vous remercier des vœux tout à fait
eants que vous m'adressez à l'occasion du prochain retour
on anniversaire. Je prie en même temps V. A. d'être bien

persuadée de la part sincère que je prendrai invariablemen précieuse conservation, et que je ne cesserai d'être avec l parfaite estime et amitié, etc.

---

5. AU MÊME.

Le 23 mai 1

MONSIEUR MON COUSIN,

Si vous n'aviez pas voulu avoir mon portrait, je me sera gardé de l'envoyer à V. A. Il n'a d'autre mérite que de faire souvenir d'une personne qui est remplie d'estime pour et qui se fera un plaisir de donner en toutes les occasio preuves à V. A. de la haute estime et de la considération a quelle je suis, etc.

---

6. AU MÊME.

Wésel, 10 juin

MONSIEUR MON COUSIN,

Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'invitation que Altesse veut bien me faire, et l'espérance qu'elle me do l'embrasser dans peu. Je profiterai de l'une et de l'autre, vous le voulez bien, aussi charmé de vous revoir et d entretenir que du plaisir de trouver ma nièce dans son établissement. J'ai tout arrangé pour mon voyage de L j'aurai la satisfaction de vous embrasser le 13,[a] et de vou

[a] Frédéric arriva à Loo le 13 juin, et en repartit le 15 pour Wésel t. XXIV, p. 158, et t. XXVII. 1, p. 346.

de vive voix de la haute estime et du tendre attachement
: lequel je suis, etc.

---

7. AU MÊME.

Le 30 juin 1768.

MONSIEUR MON COUSIN,

st à moi de remercier Votre Altesse du temps agréable qu'elle
fait passer à Loo. J'en ai regretté la courte durée, et si je
is pas comme un forçat enchaîné à mon ouvrage, j'aurais
ntiers prolongé mon séjour dans ce charmant lieu. Je sou-
: que V. A. y jouisse longtemps de tous les agréments qu'elle
te si bien de goûter, et que dans peu la maison soit si rem-
par de petits citoyens qui vous devront le jour, qu'il faudra
andir et l'étendre. C'est la seule chose qui vous manque; et
me je m'intéresse sincèrement à tout ce qui peut contribuer
onheur de V. A., elle ne trouvera pas étrange que mes vœux
achent à cet objet, étant avec la plus haute estime, etc.

---

8. AU MÊME.

Le 30 juillet 1768.

MONSIEUR MON COUSIN,

bonne nouvelle que Votre Altesse vient de m'apprendre ne
vait être communiquée à personne à qui elle fût plus agréable,
ui s'y intéressât plus vivement que moi. Je suis charmé de
votre succession établie, et déchoir de leurs espérances ceux
formant différents partis, fondaient les espérances de leur
une sur l'attachement qu'ils n'avaient point voué à V. A. Je

vous prie, mon cher prince, de témoigner à ma nièce tout
joie que j'ai de l'espoir de fécondité qu'elle nous donne. Re
dez-moi, je vous prie, comme le meilleur et le plus fidèle am
votre maison, charmé si je puis vous convaincre de la par
estime et de tous les sentiments avec lesquels je suis, etc.

---

9. AU MÊME.

Le 19 décembre 17

MONSIEUR MON COUSIN,

Je prends part à la désagréable scène que vient de vous do
M. de Breteuil.[a] Il mériterait certainement pis, mon cher pri
que d'être privé de vous voir chez lui, et je crois qu'il ne s
pas mauvais que les États généraux se mêlassent un peu de
affaire pour rabattre son excessive présomption. Cet homm
fait l'impertinent dans toutes les cours de l'Europe où il a eu
missions, et je vous plains des tracasseries qu'il vous fera
suyer; car, du caractère dont il est, il ne faut pas croire
celles-ci seront les dernières. Cela ne mène pas à grand' ch
il est ridicule qu'un ambassadeur français se targue ainsi
Haye, pendant que les armées de son maître sont si maltra
par Paoli.[b] C'est vis-à-vis de Paoli qu'ils devraient fair
fiers, et soutenir cette fierté par des victoires; mais tout ce
je pourrais dire de plus ne rendra pas raisonnable un homm
folé d'orgueil. Il n'y a que des humiliations personnelles
puissent le corriger. Souffrez, mon cher prince, que je vou
licite sur les heureuses espérances que nous donne ma nièce
souhaite qu'elle accouche d'un fils pour assurer votre succes
et pour faire tomber tout esprit de cabale qui pourrait se fo
contre vous. Je vous souhaite en même temps mille prospé

[a] Voyez t. XXIII, p. 383.
[b] Voyez t. XIV, p. XXIII et XXIV, art. XLV, et p. 174.

la nouvelle année et bien d'autres suivantes, étant avec une
e affection et toute l'estime possible, etc.

---

10. AU MÊME.

Le 1er janvier 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

uhaite à Votre Altesse pour la nouvelle année tout ce que
ire pour elle chaque jour de ma vie, savoir, de la santé, du
ntement et toutes les prospérités qu'elle mérite. Je la re-
e de la part obligeante qu'elle prend à ma personne. Du
pouvez-vous être persuadé, mon cher prince, qu'on ne
t s'intéresser plus à ce qui vous regarde que je le fais.
vous plaisez à excuser la cour de France des insolences de
mbassadeur; cependant Choiseul[a] est un original qui ne le
pas au sieur de Breteuil, et je crois que, en fait de préten-
de chimères, de hauteur et de fierté, Choiseul est très-ca-
d'endoctriner M. son ambassadeur. Si mon approbation
être de quelque poids, j'avoue que je la donne sans réserve
onduite que vous avez tenue vis-à-vis de ce singulier per-
ge. Je désirerais encore, pour que cela fût parfait, que la
lique épousât la cause de son chef, et qu'elle fît connaître
cour de France qu'elle ne voyait point avec des yeux indif-
s les étranges procédés de son ambassadeur. Je suis per-
qu'une déclaration pareille ferait son effet à la cour de
illes, et que l'ambassadeur mettrait de l'eau dans son vin;
est s'abuser de penser que la France se trouve dans une si-
n à donner des lois à l'Europe. Jamais elle n'a été plus
ses finances ruinées, sa marine peu rétablie, ses forces de
réduites à quatre-vingt mille hommes, est-ce là un épou-
il pour la république de Hollande? Il n'y a qu'à parler avec

[a] Voyez t. XIV, p. 178—182.

fermeté et dignité, et vous verrez ces bouffées d'orgueil se
per comme une vapeur légère que le vent emporte.

Je me réjouis des heureux progrès que ma chère nièce
dans sa grossesse, et je fais des vœux pour que le dénoûmen
ponde à d'aussi beaux commencements. Je vous prie, mon
prince, de compter toujours sur mon amitié, sur ma tendr
sur mon estime, étant, etc.

---

11. AU MÊME.

Le 6 janvier 1

MONSIEUR MON COUSIN,

Je suis certainement reconnaissant autant que possible, mon
prince, de l'empressement que vous avez de me donner des
velles qui me sont aussi intéressantes qu'agréables. Je sou
que notre correspondance ne roule jamais que sur de pareil
jets, et que le ciel ne vous fournisse que des sujets de joie
contentement. A présent que ma nièce a surmonté la vio
d'une maladie dangereuse et cruelle, je ne suis pas en pei
son rétablissement; elle a deux ressources excellentes, le
tempérament et la jeunesse, et celles-là mènent loin. Elle n
vrait pas s'étonner sans doute de la part que nous prenon
à ce qui la regarde, car elle doit bien être persuadée qu'el
tendrement aimée. A présent elle n'a besoin de ménagemen
pour les yeux, qui se trouvent ordinairement affaiblis par d
reilles maladies, et si elle m'en écrit un peu plus tard, je
serai que bien aise, afin qu'elle y risque moins. En attend
en vous remerciant encore mille fois, mon cher prince, de
tentions obligeantes que vous avez eues pour moi durant
maladie, je vous prie d'être persuadé de la tendresse infin
de la parfaite estime avec laquelle je suis, etc.

---

12. AU MÊME.

(Janvier 1769.)

MONSIEUR MON COUSIN,

part que Votre Altesse prend à mon vieux jour de naissance ut que lui attirer des remercîments de ma part. Je souhaite continuation de mon existence puisse vous être de quelque ; du moins sera-ce d'une personne qui prend un intérêt endre, mon cher prince, à tout ce qui vous touche. Par uite de ces sentiments, je ne puis qu'applaudir aux mesures ous avez prises pour éluder les insolences de l'ambassadeur rance. J'avoue que j'aurais désiré de la république qu'elle t quelque signe de vie en cette occasion, et qu'il parût e prenait part à la dignité de la première personne de son Dans la situation où se trouve actuellement la France, une ation des États généraux aurait fait sensation en France, garantirais presque que M. l'ambassadeur aurait rabattu de npertinence. Mais je m'ingère à parler à un stadhouder de regarde une république dont il connaît cent fois mieux que t l'esprit, et les ressorts; je vous en demande excuse, mon prince, et ne vous prie de l'attribuer qu'à l'amitié et à l'in- que je prends à tout ce qui vous regarde, étant avec une ite estime, etc.

---

13. AU MÊME.

Le 30 mars 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

e préparais à féliciter Votre Altesse sur les bonnes nouvelles 'espérais recevoir de la Haye; je suis bien affligé d'en venir condoléances.[a] Toutefois, pourvu que ma nièce conserve

[a] Voyez t. XXIV, p. 448.

la vie et la santé, je me flatte que dans peu elle pourra rép
le malheur qui vient d'arriver, et je crois que, à la première
qu'elle sera enceinte, on pourra prévenir un pareil malheu
lui faisant prendre moins de nourriture; pour que l'enfan
soit pas trop grand et trop gros. Je hasarde cette idée, et la
mets au jugement de vos médecins, qui doivent en savoir da
tage sur ce sujet; mais je crois, mon cher prince, qu'à la
mière fois on pourra prendre de si bonnes mesures, qu'un p
cas n'arrive plus. L'intérêt sincère que je prends à tout ce
vous regarde me fait désirer que vous ayez une nombreuse
térité, et que tout réussisse selon vos souhaits, étant avec le
tendre attachement, etc.

---

14. AU MÊME.

Le 3 avril 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je prends comme une véritable marque de votre amitié les n
velles, mon cher prince, que vous me donnez de l'état de
nièce. Je ne vous nierai pas que j'ai été dans de grandes inq
tudes pour elle, et je vous ai l'obligation de m'en avoir tiré.
ciel soit loué qu'elle nous est rendue! Cette malheureuse cou
me fait souvenir qu'autrefois madame votre mère se trouva t
fois de suite dans le même cas, et que, étant grosse la quatriè
fois, se trouvant alors en Frise, les douleurs de l'enfantemen
prirent. Elle fut obligée de recourir à l'assistance d'une paysan
qui l'accoucha heureusement de la princesse de Weilbourg
présent.* Si cette femme vit encore, je ne crois pas qu'on fe
mal, à la première occasion, de l'employer. Je crois aussi
ma nièce sera obligée de se ménager davantage lorsqu'elle re
viendra grosse, mangeant plus sobrement, et prenant le p

* La princesse Caroline de Nassau-Weilbourg était née le 28 février 1
et mourut le 28 novembre 1788.

cice qu'elle pourra. Le tendre intérêt que je prends, mon rince, à tout ce qui vous regarde me fait hasarder des ré- s sur un sujet aussi intéressant que celui de l'augmenta- e votre maison, quoique je ne sois pas grand grec en ces de connaissances. J'ai été charmé d'apprendre l'intérêt peuple a pris au malheur domestique qui vient de vous , ce qui prouve bien que les princes, pourvu qu'ils soient seront toujours aimés. Je suis avec le plus tendre at- ient, etc.

vous prie d'assurer l'accouchée de ma plus tendre amitié.

---

15. AU MÊME.

Le 6 avril 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

saurais assez remercier Votre Altesse de l'attention qu'elle ien avoir de m'informer de la santé de son épouse. Sans que personne ne s'y intéresse plus que moi. Je suis ravi avoir hors de tout danger, et je me flatte qu'elle réparera sure la perte qui vient de se faire; et je me flatte, mon ince, que tout tournera à votre satisfaction et à votre con- ent, vous assurant que j'y prends une part plus particu- ie personne, étant avec tous les sentiments de tendresse et e, etc.

---

16. AU MÊME.

Le 9 avril 1769

MONSIEUR MON COUSIN,

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher prince, bonnes nouvelles que vous avez la bonté de me donner de chère nièce. Je bénis le ciel que ce danger se soit si heure ment passé; mais je crois que, pour l'avenir, avec un peu précaution on pourra prévenir que pareil malheur n'arrive faudra que ma nièce se ménage beaucoup, pour ne pas trop n rir le fruit qu'elle portera; il faudra qu'elle prenne plus d'e cice, surtout sur la fin de sa grossesse, et je crois encore que, tant raffiner sur l'art des sages-femmes, une bonne paysann la Frise lui serait plus avantageuse que ces célèbres sages-fem Toutefois il faudrait un bon chirurgien en réserve, en cas cident étrange. Je vous dis, mon cher prince, tout natur ment ce que je pense, parce que je m'intéresse on ne saurait vantage à ce qui vous concerne, ainsi que ma nièce. Je vous d'y faire quelques réflexions; et quant à ce qui regarde le rég de ma nièce, je me flatte qu'elle sera assez raisonnable pour ce petit effort pendant sa grossesse, afin de mettre des enf bien conditionnés au monde. Voilà ce qu'il vous faut à tous d et qui vous sera du plus grand avantage pour vos intérêt pour fixer la succession. Combien d'intrigues cesseront al Combien de sourdes pratiques détruites! Enfin, mon cher pri c'est votre bien qui me fait parler, et qui m'engage dans ce tail, quoique étranger à mes occupations. Mais rien ne l'est l qu'il s'agit de vous donner des marques du tendre attachem avec lequel je suis, etc.

17. AU MÊME.

Le 12 avril 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

outes les obligations possibles à Votre Altesse des bonnes les qu'elle me donne de ma chère nièce. S'il plaît à Dieu, a plus rien à craindre pour cette fois. A la première occa- cela sera à recommencer, et je crois que, avec quelques précautions prises à temps, l'accouchement pourra se passer eureusement. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon rince, ainsi que votre épouse, vous assurant de toute l'éten- l'estime et de la considération avec laquelle je suis, etc.

---

18. AU MÊME.

Le 23 avril 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

s charmé que Votre Altesse trouve tant de prudence à ma c'est un caractère qui l'a toujours distinguée des personnes âge. Je suis persuadé que c'est l'inexpérience qui l'a peut- op livrée à son appétit les derniers temps de sa grossesse. mmes prétendent que ces temps méritent les plus grands ements. Je ne juge pas en connaisseur de ces choses; mais rais manquer au tendre attachement que je vous ai voué, égligeais de vous rendre compte du sentiment de femmes rience, et qui sont routinées dans un métier où ma nièce u'à peine sortie du noviciat. Je souhaite de tout mon cœur se remette bientôt, pour réaliser une autre fois les espé- que V. A. a perdues pour cette fois, personne ne partici- lus que je le fais à tout ce qui vous regarde. Ce sont les ents avec lesquels je suis, etc.

---

19. AU MÊME.

Neisse, 23 août 1

MONSIEUR MON COUSIN ET NEVEU,

Il suffit que Votre Altesse croie qu'il peut être utile à ses
rêts et à ceux de la république que M. van der Hoop assiste
manœuvres, pour qu'il n'appréhende point d'être refusé.
ici, et assistera à tous les camps et manœuvres qu'il voudra
Vous savez, mon cher prince, combien votre personne et v
térêts me sont chers, et vous pouvez compter qu'il ne tiend
mais à moi de vous être utile en tant que s'étend la sphè
mon activité. Nous attendons l'Empereur le 25,[a] ce qui m'
à faire toutes sortes de préparatifs et à prendre tout plein
rangements pour le recevoir sur le pied qu'il a prescrit. C'
qui m'empêche aujourd'hui de m'étendre davantage, et
me borne à vous assurer de la parfaite estime et de la s
tendresse avec laquelle je suis, etc.

---

20. AU MÊME.

Le 10 septembre

MONSIEUR MON COUSIN,

Depuis la réception de la lettre de Votre Altesse, M. va
Hoop a été de toutes nos tournées militaires; il a assisté à l'
vue de l'Empereur, et veut encore s'arrêter ici quelques
pour voir encore des mouvements de troupes. Je félicite
d'avoir vu ce Paoli[b] si fameux, et qui a soutenu si longtem
bon citoyen les droits et la liberté de sa patrie. Les Françai
bien lâches d'inviter d'autres puissances à opprimer un p

[a] Voyez t. VI, p. 25, et t. XXIV, p. 178 et 461.

[b] Paoli avait quitté la Corse le 3 juin, pour se réfugier en Ang
Voyez t. XVIII, p. xvi et 265.

ont subjugué. Ils ne se sont point adressés à moi pour ce , sans doute parce que mes barques de rivière ne me donnent ne prétention à l'empire de la mer. Je m'en rapporte à nulemeier[a] pour les nouvelles qui nous viennent de Pologne, 'il vous rendra fidèlement. Vous verrez, mon cher prince, bien à rabattre des triomphes imaginaires que les Français çaient des Turcs. Je me borne, en finissant cette lettre, rer V. A. de l'estime infinie et de la considération avec la- je suis, etc.

---

21. AU MÊME.

Le 6 novembre 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

is très-obligé à Votre Altesse de la part qu'elle prend à nentation de notre famille.[b] Je n'ai pas douté, connaissant ntiments, de ce qu'elle ne se fût réjouie de tout ce qui con- au bonheur de notre famille. J'aurais sans doute désiré oup de pouvoir la revoir et l'embrasser, ainsi que ma chère et je m'en remets, mon cher prince, aux raisons que vous z avoir relativement à la république pour choisir, quand le jugerez à propos, un moment convenable pour me pro- cette douce satisfaction. Je suis avec tous les sentiments me et d'amitié, etc.

Envoyé de Prusse à la Haye.

Il s'agit du prince Frédéric-Henri-Émile-Charles, fils du prince Auguste- and, né le 21 octobre 1769, mort le 9 décembre 1773. Voyez t. XXVI, , 572 et 573.

22. AU MÊME.

Le 17 décembre 176

MONSIEUR MON COUSIN,

Votre Altesse comprendra, sans que je le lui marque, coml je suis alarmé de la nouvelle qu'elle vient de me communiq je crains que ma nièce ne soit menacée d'une forte ébullitio sang, ou, ce que le ciel préserve! d'une fièvre pourprée. Ce ces assoupissements qui désignent qu'une matière âcre et te engourdit les nerfs, qu'on n'en peut détacher que par des tr pirations fortes, ou, si quelque pourpre s'en mêlait, il n'y au que l'usage réitéré du quinquina et des toniques qui pourrai sauver. Je fais mille vœux pour sa conservation, de même pour la vôtre, mon cher prince, en vous assurant de la parf estime et de tous les sentiments avec lesquels je suis, etc.

---

23. AU MÊME.

Le 21 décembre 176

MONSIEUR MON COUSIN,

J'avoue à Votre Altesse que la nouvelle de ma nièce qu'elle mande m'a étrangement frappé. J'ai été dans la ferme pers sion que ma nièce avait déjà eu la petite vérole, et que par c séquent cette funeste maladie n'était plus à craindre pour Ce qui fait une plus forte impression sur mon esprit, c'est son frère en est mort,* et qu'en vérité le plus habile médecin peut donner des espérances, dans cette affreuse maladie, lorsque la fièvre de suppuration est passée. Je vous avoue, m cher prince, que, aimant ma nièce comme si c'était ma

* Le jeune prince Henri de Prusse était mort le 26 mai 1767. Voyez t. V p. 45 et 46.

e, je suis dans d'étranges inquiétudes sur son sujet, dont je urrai être tiré que dans huit jours. Je ne puis faire que des , c'est où se borne toute l'assistance qu'elle peut tirer de mais ces vœux sont bien ardents et bien sincères. Je vous cie, mon cher prince, de la peine que vous vous donnez de ormer de ces tristes circonstances; cela redouble, s'il se peut, dresse, l'estime et l'attachement avec lequel je suis, etc.

---

24. AU MÊME.

Le 25 décembre 1769.

MONSIEUR MON COUSIN,

ne peut me consoler davantage que les bonnes nouvelles . A. me donne de ma chère nièce. Je commence à bien es- et à me flatter que son tempérament surmontera l'âpreté maladie. J'avoue que, après toutes les assurances qu'on it données qu'elle avait déjà eu cette maladie, j'ai été ex- ment frappé en apprenant qu'elle en était atteinte; mais pourvu qu'elle en réchappe, j'oublierai de bon cœur mes tudes et mes angoisses, le principal étant de la conserver. l'unique chagrin de sa vie qu'elle m'a donné, et c'est cer- nent bien malgré elle. Je souhaite, mon cher prince, que, eci passé, rien dorénavant ne trouble votre repos ni votre tement, personne ne s'y intéressant davantage que je le tant avec autant d'estime que de tendresse, etc.

---

25. AU MÊME.

Le 29 décembre 17

MONSIEUR MON COUSIN,

Je vous dois bien des obligations, mon cher prince, des n
velles que vous me donnez de ma pauvre nièce. Je commen
espérer bien à présent, et comme aucun mauvais symptôme
paru, je me flatte, pour cette fois, que nous la conserverons
core. Puissent toutes les bénédictions célestes vous combler
les deux de tout ce que vos cœurs désirent, et puissiez-vous
aussi heureux que je souhaite que vous le soyez du fond
mon âme!

Je suis avec la plus haute estime, etc.

---

26. AU MÊME.

Le 31 décembre 17

MONSIEUR MON COUSIN,

Enfin, le ciel soit loué! vous nous tirez, mon cher prince,
inquiétudes et des angoisses où nous mettait l'incertitude d
situation de ma chère nièce. Je vous remercie mille fois des o
geantes attentions que vous avez eues de me donner si souv
des nouvelles de sa santé et de sa maladie. Veuille le ciel qu
soit la dernière crainte qu'elle nous donne, et qu'elle se conse
en santé une longue suite d'années! Ces mêmes vœux s'étend
mon cher prince, sur votre personne, et je souhaite que, dans l'
née où nous allons entrer, vous jouissiez de toutes les prospér
dont la Providence puisse combler les hommes. Je vous reme
de la part que vous prenez à la grossesse de ma nièce de Prus

* La Princesse de Prusse accoucha, le 3 août 1770, du prince Fréd
Guillaume.

vous prie d'être persuadé de l'estime infinie avec laquelle
is à jamais, etc.

---

27. AU MÊME.

Le 1er janvier 1770.

MONSIEUR MON COUSIN,

emercie Votre Altesse et pour les bonnes nouvelles qu'elle
ande de ma nièce, et pour ce qu'elle a la bonté de me dire
la nouvelle année. Je vous assure, mon cher prince, qu'on
rait plus s'intéresser que je le fais à votre bonheur et à ce-
votre épouse. Je souhaite qu'il soit parfait, et que vous
issiez pendant une longue suite d'années sans inquiétude
s traverses, vous priant de me croire avec une estime et
ndresse infinie, etc.

---

28. AU MÊME.

Le 8 janvier 1770.

MONSIEUR MON COUSIN,

is bien obligé à Votre Altesse des bonnes nouvelles qu'elle
nne encore de ma nièce. J'ai bien cru qu'on lui interdirait
l'écriture par rapport à l'affaiblissement de ses yeux, et
mieux recevoir de ses lettres plus tard par ménagement
a santé. Je suis avec toute l'estime et l'amitié possible, etc.

vous prie d'assurer ma chère nièce de ma plus tendre
.

---

29. AU MÊME.

Le 15 janvier 1

MONSIEUR MON COUSIN,

Je vous félicite, mon cher prince, et je me félicite moi-m d'être enfin à l'abri des inquiétudes et des angoisses où nous jetés[a] l'affreuse maladie de votre épouse. J'espère que do vant elle n'aura plus d'autre incommodité que de celles q guérissent au bout de neuf mois. Je prendrai une part si à tout ce qui pourra contribuer à l'avantage de votre fami au contentement de votre personne, étant avec toute l'e possible, etc.

---

30. AU MÊME.

Le 22 janvier 1

MONSIEUR MON COUSIN,

Je remercie infiniment Votre Altesse de la part qu'elle pr mon vieux jour de naissance. Il a donné la vie à une per qui vous aime bien cordialement, et qui prend un intérêt vif à tout ce qui vous regarde. Je suis d'ailleurs charmé prendre, par les lettres mêmes de ma nièce, l'entière conv de sa convalescence, en vous assurant, mon cher prince, tendresse et de l'estime infinie avec laquelle je suis, etc.

---

[a] Le mot *jetés* manque dans l'autographe.

31. AU MÊME.

(Août 1770.)

MONSIEUR MON COUSIN,

mercie Votre Altesse de la part qu'elle prend à la naissance
on arrière-neveu.[a] Je souhaite de pouvoir vous féliciter
t de même sur la naissance d'un fils, prenant toute la part
le à ce qui vous regarde. J'ai été bien aise de pouvoir vous
le quelque utilité dans les différends que la république a
vec l'Électeur palatin, me faisant un plaisir, dans toutes les
ons, de vous donner des marques de l'estime et de l'amitié
te avec laquelle je suis, etc.

---

32. AU MÊME.

Le 24 septembre (1770).

MONSIEUR MON COUSIN,

i tardé de répondre à Votre Altesse, c'est que je n'ai point
l'importuner, et que j'ai attendu le retour du prince de
[b] pour le prier de se charger de ma lettre. J'ai été charmé
uver quelques occasions, mon cher prince, où je pouvais
obliger, et j'en ai profité avec l'empressement que l'on
ve à faire plaisir aux personnes qu'on estime. J'espère que
seront pas les dernières occasions qui se présenteront; toute-
ouvez-vous être persuadé que je n'en laisserai échapper
e pour vous prouver combien je suis avec estime et ten-
, etc.

---

oyez ci-dessus, p. 116. Le prince Frédéric-Guillaume régna plus tard
nom de Frédéric-Guillaume III.
e prince Frédéric de Hesse-Cassel.

33. AU MÊME.

Le 5 décembre 177

MONSIEUR MON COUSIN,

Votre Altesse ne pouvait me donner une plus agréable nouv que celle que je viens de recevoir.[a] Je bénis le ciel que tout s si bien passé, et je crois, comme les vieilles femmes, que les g çons courent après les filles, et qu'ainsi cette couche de ma n en sera suivie par une autre, qui sera d'un mâle. Je félicite V sur ce commencement de postérité, et je m'intéresse, mon c prince, à tout ce qui peut faire le bonheur de vos jours, é avec toute l'estime et l'attachement, etc.

---

34. AU MÊME.

Le 10 décembre 177

MONSIEUR MON COUSIN,

Vous pouvez bien juger, mon cher prince, combien je parti à votre joie et contentement de l'heureuse délivrance de v épouse. J'avais écrit par M. de Heyden[b] pour vous en marq ma satisfaction; mais comme il se trouve encore arrêté ici suppose qu'il sera devancé par cette lettre. Je souhaite qu affaires de votre famille, de même que tout ce qui vous i resse, aillent en s'accroissant et vous comblent de prospér étant avec toute l'estime imaginable, etc.

---

[a] La princesse d'Orange accoucha, le 28 novembre, de la princesse F rique-Louise-Wilhelmine, qui épousa en 1790 le duc Charles-George-Aug fils aîné du duc régnant Charles de Brunswic. Voyez t. XXVI, p. 338 et 3

[b] Le comte Reinhard-Adrien-Charles-Guillaume de Heyden (t. XX p. 341) remplaça plus tard, en qualité d'envoyé de Hollande, le comte de Ve (t. XIX, p. 197), mort à Berlin le 25 janvier 1774. Ce fut le 25 juin de la m année que M. de Heyden présenta ses lettres de créance au Roi, à Potsdam

35. AU MÊME.

Le 17 décembre 1770.

MONSIEUR MON COUSIN,

us suis très-obligé des bonnes espérances que vous me don-
ı prompt rétablissement de ma chère nièce. Je me flatte
résent elle sera plus aguerrie à ce métier, et qu'elle vous
ra, mon cher prince, une nombreuse postérité. Il n'y a que
nmencements qui coûtent, et ceux-là sont, Dieu merci,
. Je suis avec toute l'estime et la tendresse possible, etc.

---

36. AU MÊME.

Le 25 décembre 1770.

MONSIEUR MON COUSIN,

s extrêmement obligé à Votre Altesse des bonnes nouvelles
me donne encore; j'espère que vous n'aurez, mon cher
, que de la joie et du contentement de l'accroissement de
famille, et qu'elle se multipliera comme les sables de la
Ma nièce m'a mandé aujourd'hui elle-même la joie qu'elle
e trouver mère de famille, et la bonne santé dont elle jouit.
ez-vous ainsi jouir tous deux de toutes les prospérités que
une peut accumuler sur la tête des hommes, personne n'y
nt plus de part que moi, étant avec toute l'estime et la
sse, etc.

---

enèse, chap. XXXII, v. 12.

37. AU MÊME.

Le 31 décembre 177

Monsieur mon cousin,

Je remercie Votre Altesse de ce que, à l'occasion de la nouv
année, elle veut bien se souvenir de moi. Je l'assure qu'il n
point de vœux plus sincères que les miens pour sa conservat
et pour tout ce qui regarde sa prospérité. Vous me trouve
toujours le même, mon cher prince, dans toutes les occasions
se présenteront où je puis vous être de quelque utilité. L'affa
du prince de Nassau n'est qu'une bagatelle; mais il se prése
une occasion actuellement où je compte de vous être plus ut
et je vous ferai avertir de tout ce que j'aurai fait, mais sou
sceau du secret et à condition même que les hauts et puissa
seigneurs n'en soient aucunement informés. Je suis avec aut
de tendresse que d'estime, etc.

---

38. AU MÊME.

Berlin, 17 janvier 177

Monsieur mon neveu,

C'est avec un plaisir bien sensible que j'ai appris, tant par vo
lettre du 11 de ce mois que par les dernières dépêches de m
envoyé de Thulemeier, la manière affectueuse dont vous a
accueilli ma dernière confidence. Si je n'avais pas gagné un g
rhume, je me ferais un devoir bien agréable de le faire connai
de ma propre main à V. A. S., et je l'assurerais de nouve
de cet empressement vif et sincère avec lequel je saisirai tou
les occasions qui se présenteront pour lui rendre des servi
agréables. Ces sentiments, cependant, pour lui être renouve
par une plume étrangère, ne sont pour cela pas moins sincè

eur qui lui est entièrement attaché en est la source et le ga-
et personne ne saurait être plus parfaitement, etc.

---

39. AU MÊME.

Le 24 janvier (1771).

MONSIEUR MON COUSIN,

ois avec bien de la reconnaissance la lettre pleine de la part
ous daignez prendre à ce qui me regarde, et je vous assure
a façon de penser envers vous, mes sentiments et l'attache-
pour votre personne, mon cher prince, sont parfaitement
oques. Il ne me manque que les occasions pour vous en
r plus fréquemment des marques, et si mon existence est
à quelque chose, elle le sera en vous conservant un ami
on cher prince, vous témoignera en toute occasion l'estime
endresse avec laquelle il est, etc.

---

40. AU MÊME.

Ce 27 (1772).

MONSIEUR MON COUSIN,

icite Votre Altesse de tout mon cœur de la grossesse de ma
Je fais des vœux pour que ses couches soient heureuses,
crains que si on ne la saigne pas à moitié terme, l'enfant,
ien nourri et trop robuste, ne cause une scène pareille à

a princesse d'Orange accoucha, le 24 août 1772, du prince Guillaume,
uis fut roi des Pays-Bas, et mourut à Berlin le 12 décembre 1843.

celle que ma nièce a éprouvée à ses premières couches. Je que c'est une chose à laquelle les médecins devraient pense sérieusement qu'ils ne font, car une même récidive vous aussi fâcheuse, mon cher prince, que cruelle pour tous ceu comme moi, s'intéressent sincèrement au bien et à la cons tion de ma nièce. J'embrasse toutes les occasions qui se sentent pour vous donner des preuves de ma tendre amitié vœux sont remplis si je puis vous être de quelque utilité, assurant, mon cher prince, que personne ne s'intéresse p votre prospérité, ni ne vous aime plus tendrement que, etc

X.

LETTRE

DE LA

INCESSE WILHELMINE D'ORANGE

A FRÉDÉRIC.

(23 JUILLET 1769.)

LA PRINCESSE WILHELMINE D'ORANGE.

Loo, 23 juillet 1769.

SIRE,

racieuse lettre de Votre Majesté m'a causé la joie la plus On nous avait donné des inquiétudes sur sa précieuse santé; comme mon cher oncle m'a fait l'honneur de m'écrire, nos tudes n'ont, Dieu merci, pas duré longtemps. Toutes les que je reçois de Berlin me disent du bien de ma nouvelle sœur; ainsi j'espère que ce mariage sera plus heureux, et nera pas de chagrins à V. M. La gracieuse permission que her oncle m'accorde d'oser lui écrire quand je verrais la ilité de pouvoir faire un voyage dans ma patrie me comble , et je profiterai sûrement de cette faveur aussitôt que cela rra. Le prince Ferdinand de Brunswic est ici depuis lundi, part ce soir; il a passé déjà quinze jours à la Haye. Son e a été une surprise pour tout le monde, et même son frère apprise que la veille qu'il est venu à la Haye. Nous avons eprésenté la tragédie de *Mithridate;* j'ai fait le rôle de Mo- le prince celui de Mithridate.[a] Les dames et les messieurs ué pour petite pièce l'*Impromptu de campagne.*[b] On dit Électeur palatin viendra à la Haye incognito, mais j'ignore e nouvelle est fondée. V. M. me fait l'honneur de me dire sa lettre que la princesse Charlotte de Lorraine[c] avait été

oyez t. XXIV, p. 78 et 84.

Impromptu de campagne, comédie en un acte et en vers, de Philippe , représentée pour la première fois au Théâtre français le 21 décembre

La princesse Anne-Charlotte, abbesse de Mons, et sœur de l'empereur is Ier; elle était née le 17 mai 1714, et mourut le 7 novembre 1773.

fort belle et aimable. Pour ce qui regarde la beauté, elle a pas conservé beaucoup de restes; dans le Brabant elle pour fort haute, et on ne l'aime pas beaucoup; vis-à-vis de elle a été très-polie, mais du reste j'avoue qu'elle ne me p guère amusante. Son frère est plus aimé; il paraît être u homme.

C'est avec l'attachement le plus tendre et le plus respect que j'ai l'honneur d'être,

SIRE,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissa
nièce et servante,

WILHELMINE

Le prince se met aux pieds de V. M.

XI.

ETTRES DE FRÉDÉRIC

AU PRINCE

GUILLAUME IV D'ORANGE.

(12 JANVIER 1735 ET 27 MARS 1740.)

AU PRINCE GUILLAUME IV D'ORANGE.

Berlin, 12 janvier 1735.

MONSIEUR MON COUSIN,

is je n'ai tant eu d'obligation au changement d'année que en ai pour cette fois, me procurant le plaisir de recevoir de ttres, mon cher prince, dans un temps où je craignais le l'être effacé de votre souvenir. Je vous suis infiniment re- le des vœux que vous faites pour ma personne, et je puis ssurer en revanche que ceux que je fais pour la vôtre sont réciproques que sincères, car il n'y a qu'à vous avoir vu vous aimer, et à vous connaître pour ne pouvoir vous re- une entière estime. Ce sont des choses que j'ai apprises par ence, et des sentiments dont je ne changerai de ma vie sur sujet. Il ne me reste qu'à vous faire mes remercîments, et témoigner ma gratitude des soins que vous vous êtes don- ant pour donner de l'emploi au jeune Knobelsdorff que obtenir la détention[a] du pauvre Osten. Ce sont deux ac- où vous avez fait également paraître votre naturel généreux npatissant, et l'amitié que vous avez pour moi. Je ne me ite pas de vous dire que je me ferai un plaisir de vous être mon tour, mais je me réserve de vous prouver par les comme je suis avec une estime toute particulière,

MONSIEUR MON COUSIN,

Votre parfaitement affectionné
ami et cousin,

FREDERIC.

---

e mot *détention* est mis ici pour *élargissement*, comme au tome XVI, 56 et 74. Voyez aussi t. VI, p. 42.

2. AU MÊME.

Berlin, 27 mars

MON CHER PRINCE,

Vous entrez aussi bien dans ma situation que j'entre
vôtre. Ce sont ici chagrins domestiques, ce sont chez vo
sensions intestines, avec cette différence que mes désagr
finiront d'une ou d'autre manière, et que la léthargie de v
matiques seigneurs et maîtres pourrait bien finir par un
plexie causée par la politique du cardinal. Je plains les l
dais de leur aveuglement, et il est bien honteux de dire
petits-fils de ces héros de la liberté qui secouèrent généreu
le joug de l'esclavage espagnol ont si fort dégénéré, qu'ils ra
actuellement sous la naissante monarchie française. Ce s
vous de réveiller dans leur *Vergadering*[a] ces pilotes assou
près de la boussole et du gouvernail. Il faut remuer tous l
sorts de la politique dans les grands dangers, et prévenir p
résolution vigoureuse la perte totale que l'on prévoit et le
heurs qu'il est encore temps d'empêcher. Faites retentir l
de la liberté; alarmez l'intérêt prêt à faire naufrage; repro
aux négociants leur prochaine banqueroute, leur comme
levé par les Espagnols et les Français, et par conséquent le
versement inévitable de toute la Hollande. Mais ce n'est
à moi de vous donner des conseils dans dès choses où vous
vez tout autant et plus que moi. Je me contente de fai
vœux pour vous en particulier, et pour votre république
néral. Soyez persuadé, mon cher prince, que je prends un
sincère à ce qui vous regarde, et que je me ferai toujou
sensible plaisir de vous prouver l'estime avec laquelle je
jamais, etc.

[a] Mot hollandais qui signifie l'*assemblée des états*.

XII.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC

LANDGRAVE CAROLINE

DE HESSE-DARMSTADT.

(30 OCTOBRE 1757 — 27 MARS 1774.)

1. DE LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Berlin, 30 octobre 1757.

SIRE,

a de la témérité d'oser écrire à Votre Majesté, je le sens; j'ai é longtemps, mais mon attachement l'emporte. Recevez, avec bonté et indulgence le premier et peut-être le dernier nage que je prends la liberté de vous offrir. Je pars, parce a démarche que le prince de Darmstadt a faite[a] l'exige ainsi; je quitte avec mille regrets les États de V. M. Pénétrée de ct et de vénération pour le héros et le grand homme, mon m'accompagnera partout, et je ne serai occupée qu'à faire vœux pour la conservation de V. M. et pour le succès de ses s. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obéissante servante,

CAROLINE DE HESSE,
NÉE DES DEUX-PONTS.

Le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, lieutenant-général au service i (t. IV, p. 115), venait de donner sa démission, probablement par suite tres avocatoires de la cour impériale. Voyez J.-D.-E. Preuss, *Urkunden-u der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen*, t. II, p. 3 et 4, n°s 1 et 2.

2. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Potsdam, 2 avril

MADAME MA COUSINE,

La lettre tout à fait obligeante de Votre Altesse, par la elle me fait la proposition de faire entrer à mon service son le prince de Waldeck, m'a été d'autant plus agréable, m'est une marque bien sensible de son souvenir; et je sera tablement charmé, madame, de me prêter là-dessus à vos pourvu que le susdit prince déclare par revers que, dans que la cour impériale vînt un jour à publier des avocatoi n'en resterait pour cela pas moins attaché à mon service. s'agira donc là-dessus que de ce préliminaire, après la cond duquel je me ferai un vrai plaisir d'accueillir le prince vot veu à mon service et de l'y placer convenablement, ne s tant d'ailleurs que de trouver des occasions sans nombre puisse prouver à V. A. les sentiments d'estime et de la p amitié avec lesquels je suis, madame ma cousine, etc.

---

3. DE LA LANDGRAVE DE HESSE DARMSTADT.

Darmstadt, 4 juin

SIRE,

Je suis touchée et pénétrée de la plus respectueuse reco sance de la faveur dont V. M. me comble, et ma famille, choix qu'elle a daigné faire de ma fille Frédérique pour de S. A. R. M. le Prince de Prusse. Élevée dans les même timents qui m'animent pour V. M., j'ai lieu d'espérer q

e rendra digne de votre protection, Sire, et de vos bonnes
. J'ose réclamer dès à présent l'indulgence de V. M. pour
utes que l'inexpérience et le manque d'usage peuvent faire
ettre à une jeune personne qui n'a jamais vécu dans le
monde. Le colonel comte de Bohlen[a] m'a dit, par ordre
M., qu'elle désirait que j'accompagne ma fille. Vos vo-
, Sire, feront toujours ma loi; je ne doute pas du consente-
du Landgrave, dès que V. M. croit ma présence de quelque
à ma fille. Combien de raisons, d'ailleurs, qui me font dé-
e voyage! Je ne m'étendrai point sur mon attachement
V. M.; il n'a jamais varié. Vous désirez, Sire, que je hâte
prêts pour le départ de ma fille; je vous supplie d'être per-
que je ferai l'impossible pour qu'elle soit rendue à Char-
bourg vers le temps que V. M. l'ordonne. Qu'elle se rende
de vos bontés, Sire, et je serai la mère du monde la plus
ise. Je supplie V. M. de m'accorder la continuation de sa
illance, en faveur de mes sentiments pleins de vénération,
pect, et de mon attachement le plus inviolable. Je suis,
tc.

---

4. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 12 juin 1769.

MADAME MA COUSINE,

us avoue franchement, ma chère landgrave, que l'impres-
u mérite de la mère a entièrement influé sur le choix que
vons fait de la princesse votre fille. Je vous remercie sin-
nt du plaisir que vous voulez me faire de conduire vous-
la promise ici. J'ose croire que cela était nécessaire et utile
une jeune personne qui, tombant dans un pays nouveau

s'agit probablement du colonel prussien Philippe-Chrétien de Bohlen,
vint plus tard au grade de lieutenant-général.

pour elle, aurait besoin d'être guidée par une princesse de v
expérience. Il est d'ailleurs, madame, tout plein de choses
l'on peut se dire, et qui ne doivent point être confiées au pa
dont je pourrai vous entretenir. Si vous voulez bien, outr
raisons, que j'en allègue une non moins forte, c'est, madam
satisfaction que je sens de voir une princesse pour laquell
été pénétré en tout temps de la plus haute estime, et de laq
je ne cesserai d'être, madame ma cousine, etc.

---

5. A LA MÊME.

(26 juillet 176

MADAME MA COUSINE,

Je sens toute l'incongruité de mon entreprise; je suis très-
suadé qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un vieillard blanchi
le harnois et chargé d'années, qui conçoit l'idée d'envoyer
portrait à une grande princesse. Ce procédé serait inexcusa
si l'on ne m'avait assuré que cette grande princesse voulait a
le portrait de ce vieillard. Je vous l'offre donc, madame,
qu'il est. S'il savait s'exprimer, il vous dirait combien l'orig
vous estime et vous respecte; plus hardi ou téméraire que j
suis, il ajouterait une infinité de choses que je supprime p
ménager, madame, l'extrême modestie dont vous faites pro
sion. Puisse cette faible représentation de ma décrépitude v
faire souvenir d'un homme qui connaît tout le prix de votre a
tié, et qui se fait un devoir de la mériter! Puissiez-vous acce
le tout avec indulgence, et ne point douter des sentiments dis
gués et de la considération infinie avec laquelle je suis, etc.

---

6. DE LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

(26 juillet 1769.)

SIRE,

e Majesté recevra-t-elle avec bonté mes remercîments très-les pour le magnifique présent qu'on vient de me remettre part, et pour la lettre dont il a été accompagné, qui me le l'un prix inestimable? Rien au monde n'aurait pu me faire le plaisir que le portrait du plus grand des humains. Je ne ains, Sire, que de la richesse de l'entourage; je n'ambition-que le portrait. Il me rappellera sans cesse l'original que je te et, j'ose ajouter, que j'adore. Oui, Sire, comblée de vos s, j'en sens tout le prix, et je regarde comme le temps le heureux de ma vie ces jours-ci, où j'ai eu le bonheur de voir et de vous entendre. J'emporterai avec moi le souve-ces mêmes bontés; rien ne les effacera jamais de ma mé-. Je supplie V. M. de rendre justice aux sentiments de vé-on et de respect et à l'attachement absolu que je lui ai pour la vie. Je suis, Sire, etc.

---

7. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 10 juin 1770.

MADAME MA COUSINE,

entre point dans les secrets de la Princesse de Prusse; Votre se me fait des remercîments que je ne mérite pas. Je n'en ens pas moins, madame, que votre présence est impayable ceux qui ont le bonheur d'en jouir. Je me réjouis sincère-de votre arrivée, et je puis vous assurer, madame, que jus-i la princesse votre fille se porte à merveille, et qu'il ne s'agit

plus que de bien terminer le dernier acte de la scène, auqu
me flatte que votre présence mettra le comble. Je suis avec t
l'estime imaginable, madame ma cousine, etc.

---

8. A LA MÊME.

(Sans-Souci, 13 juin 177

MADAME MA COUSINE,

Je suis charmé, ma chère landgrave, de vous savoir arrivé
bonne santé, et j'ose vous prier d'honorer, ce midi, ma vign
votre présence. J'aurai le plaisir de pouvoir vous entretenir n
même, et de prévoir avec vous ce que d'heureux destins v
annoncent. Vous priant de me croire avec autant d'attachem
que de considération, madame ma cousine, etc.

---

9. A LA MÊME.

(3 août 1770.)

MA CHÈRE GRAND' MAMAN,

Je vous ai tant d'obligation du jour que je vois, que je ne p
m'empêcher de vous en témoigner ma reconnaissance. Voic
que je vous ai apporté de je ne sais d'où je viens; conservez-
je vous prie, ma bonne maman-grand, pour vous ressouvenir
moi. Quand je pourrai parler, je vous en dirai davantage.

LE NOUVEAU VENU.

---

[a] Voyez t. VI, p. 23; t. XX, p. 175; t. XXIV, p. 200 et 204; t. XX
p. 321; et ci-dessus, p. 116 et 119. Voyez aussi l'*Appendice* de cette co
pondance.

10. A LA MÊME.

(11 août 1770.)

MADAME MA COUSINE,

n'avais été accablé d'affaires aujourd'hui, je m'étais pro-
madame, de vous prier à dîner; mais quelqu'un me fit aper-
de mon indiscrétion, en remarquant qu'une mère, sur le
de quitter sa fille, préfère sa société à toute autre. Je me
endu, madame, à cette raison; je l'ai trouvée si vraie, que
u devoir sacrifier mon agrément à votre tendresse. Je vous
plus grandes obligations; vous êtes venue assister la Prin-
de Prusse dans ses couches, et souffrez que j'attribue,
e de raison, à votre courage et à votre résolution le salut
mère et de son fils. Ce sont des droits, madame, que le
ne saurait effacer de mon souvenir. Mais qu'importe le
nir d'un vieillard qui doit d'un jour à l'autre disparaître de
e de la terre? Je vous renvoie, madame, le billet que je
de recevoir, coté selon votre intention, en vous assurant
ersonne n'est plus pénétré de vos admirables qualités, ne
aime plus et ne vous estime plus que, madame ma cou-
etc.

---

11. A LA MÊME.

Le 5 décembre 1770.

MADAME MA COUSINE,

ne m'a fait plus de plaisir, madame, que les marques de
nir que vous me donnez. Vous avez la bonté de penser à
à l'occasion d'un célèbre maître de ballets de Mannheim.
u de ces ballets de Noverre en Moravie;[a] ils sont beaux et
ables en tout aux anciens; mais ils exigent une grande dé-
par le nombre de figurants et d'habits qu'ils demandent.

[a] Voyez t. XXVI, p. 325.

et, pendant sept années consécutives, les Autrichiens, Rus
Français nous ont fait tant danser, que nous avons un peu
le goût de la danse théâtrale, ou du moins que nous en bo
la dépense. Ce sont les raisons, madame, qui nous bornen
que nous avons; ni plus ni moins, je vous ai autant d'oblig
madame, que si de vos bontés je tenais les plus beaux ball
l'univers. Il me suffit de votre intention, à laquelle je ré
par une estime parfaite et l'attachement avec lequel je suis
dame ma cousine, etc.

---

12. A LA MÊME.

Potsdam, 7 mai 1

MADAME MA COUSINE,

Il se présente une occasion favorable, madame, pour l'étab
ment d'une des princesses vos filles. J'ai cru, comme de ra
qu'avant tout il fallait consulter sur cet article la volonté
mère respectable. Il ne s'agit pas, madame, d'une baga
mais de placer, ou non, une de vos filles sur le trône de R
La chose est très-faisable. J'avoue que ces grandes fortunes
toujours sujettes à quelques hasards. Cependant il y a plu
parier que les choses tourneront bien, qu'elles prennent un
fâcheux. V. A. jugera elle-même quel avantage sa maison
rait retirer d'un pareil établissement. Je la prie de voul
consulter là-dessus, et de me faire savoir ensuite sa résolu
Il n'y a point de temps à perdre, et je suis presque sûr de
réussir la chose, si, madame, vous l'approuvez. Je me
verai heureux si, en saisissant cette occasion qui se prés
je puis, madame, vous rendre quelques services et vous
ner des marques de l'estime et de la considération avec laq
je suis, etc.

---

13. DE LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Darmstadt, 18 mai 1772.

SIRE,

ns tout le prix des bontés dont Votre Majesté m'honore; n'en donne dans ce moment-ci une preuve bien forte en ant s'intéresser à l'établissement d'une de mes filles. Cette e ne m'est point absolument inconnue, et, V. M. me faisant ieur de m'en parler comme d'une chose faisable, je lui ré-ai avec toute la franchise de mon caractère que je ne re-i point un établissement aussi brillant que je le vois avan-x pour moi et pour ma famille. Outre la satisfaction que i de voir une de mes filles appartenir à l'impératrice de e, mes sentiments pour cette grande princesse me rendront alliance d'autant plus précieuse. Je me confie entièrement M., touchée de ses bontés et heureuse de pouvoir compter n suffrage. Que ne puis-je soumettre toutes les actions im-ntes de ma vie à la décision de V. M., à qui j'ai voué la nce la plus absolue, un attachement inviolable et le plus nd respect! Je suis, Sire, etc.

---

14. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 24 mai 1772.

MADAME MA COUSINE,

uis charmé, ma chère landgrave, de m'être rencontré dans façon de penser. A présent que je suis sûr de votre con-ment, je mettrai les fers au feu pour pousser cette affaire mener à sa conclusion. Cela me procurera sûrement le plai-

sir de vous revoir, car j'imagine que vous voudrez conduire
même la princesse votre fille dans sa nouvelle patrie. J
que cette affaire pourra se conclure plus vite que vous
croyez, et que vous aurez, madame, lieu d'en être satisfai
me souviens que lorsque je proposai un parti semblable
funt prince de Zerbst,[a] j'eus bien de la peine à vaincre se
pules de religion; il répondit à toutes mes représentation
Meine Tochter nicht griechisch werden. Je me flatte que
reils scrupules n'auront pas lieu dans l'affaire présente, d'
plus qu'on lui prouva que la religion grecque était précis
la luthérienne. Il fut assez bon pour le croire, et c'est ce
fait que sa fille est actuellement impératrice de Russie.
madame, à quoi tient souvent l'origine des plus grandes fo
Je souhaite que mes soins aient toute la réussite possible,
j'aie la satisfaction, madame, de vous l'annoncer bientôt.
avec autant d'estime que d'amitié, madame ma cousine, et

---

15. DE LA LANDGRAVE DE HESSE DARMSTADT.

Darmstadt, 5 juin

Sire,

Combien dois-je être pénétrée de reconnaissance de la
avec laquelle V. M. s'occupe du sort de ma famille! J'ai
grâces très-humbles à lui rendre d'avoir daigné me faire
par sa lettre du 24, qu'elle va mettre les fers au feu. V. M.
pourra faire pencher la balance en faveur d'une de mes
plusieurs princesses sont sur les rangs, et je n'ai point
d'amour-propre pour croire que mes filles les égalent en ch
et en agréments. Je n'ose demander laquelle pourrait être
sie, mais je réponds que ma fille Wilhelmine acceptera sa

[a] Voyez t. XXV, p. 579 et suivantes.

difficulté;[a] les hasards et la religion grecque ne l'effrayent t. Je suis sûre de l'aveu du Landgrave; je l'ai sondé sur ce iage. Il est vrai que je ne lui ai point dit *dass seine Tochter e griechisch werden;* mais j'ai lieu de croire, vu les avantages se promet de cette alliance, qu'il lui pardonnera cette dé- che, qui pourra rester ignorée jusqu'après le départ. Si que chose peut me faire désirer de conduire ma fille dans sa velle patrie, c'est la permission que V. M. me donne de la lui enter à Potsdam et d'avoir le bonheur de vous faire ma cour; moments ont été et seront toujours les plus heureux de ma V. M. connaît toute l'étendue des sentiments que je lui ai s; pleine de zèle, d'attachement et du plus profond respect, is, Sire, etc.

---

16. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 13 juin 1772.

MADAME MA COUSINE,

nis bien aise, madame, de m'être si bien rencontré avec vos sur l'établissement d'une des princesses vos filles, qu'à pré- je puis regarder cette affaire comme presque terminée. Quant hoix de ces princesses qu'on pourra faire, je crois qu'on se era pour celle dont l'âge est le plus conforme à celui du l-duc; et d'ailleurs, madame, cela revient au même, pourvu vous deveniez belle-mère d'un empereur de Russie. Vous ites grand plaisir de m'apprendre que la communion grecque ettra aucun obstacle à cet établissement. Mon bon prince erbst était plus rétif sur ce point, et quelque prêtre que je agner en ce temps fut assez complaisant pour lui persuader

Le choix de l'Impératrice tomba sur la princesse Wilhelmine, qui, ar- à Saint-Pétersbourg, prit le nom de Natalie-Alexiewna, le 26 août (nou- style) 1773.

que le rite grec était pareil à celui des luthériens, et il ré
sans cesse : *Luthersch griechisch, griechisch luthersch, das*
an. Après quelques momeries et quelques misères de cet
pèce, sa fille partit pour la Russie, et la voilà à présent
ratrice, et grande impératrice. Je souhaite, madame, q
obscures destinées répondent aux vœux que je fais pour
personne et pour les heureuses suites de cette grande a
Mon maquerellage sera bien récompensé, si, en menant vot
pour la placer sur ce trône, vous me faites le plaisir de
chez moi, et de me mettre à même de vous réitérer de viv
les assurances d'amitié et de la véritable estime avec laqu
suis, madame ma cousine, etc.

---

17. A LA MÊME.

Le 3 août

MADAME MA COUSINE,

Je vois, madame, que vous vous forgez des monstres po
combattre; soyez sûre ou que je n'ai aucun crédit, ou qu'u
vos filles épousera le grand-duc. Je sais en gros qu'on den
de la future de la douceur, un maintien honnête et de la
dité. Quant au dernier point, il faut s'en rapporter aux p
bilités; les expériences ne seraient pas admissibles sur un
aussi délicat. J'espère donc de vous voir passer chez nous
nant votre fille en triomphe au trône qui l'attend. Assebou
un garçon qui m'est fort attaché, et qui ne gâtera rien dans
affaire. Il est à Francfort ou dans ses environs; je ne sa
vous dire positivement, madame, quand il commencera sa
née. Il se peut qu'il aille dans le Würtemberg; mais à ce
tienne, il passera chez vous sans faire semblant de rien. J
sûr, madame, que, en voyant les princesses vos filles, et
tout en jugeant d'elles par leur respectable mère, vous
gain de cause. D'ailleurs, vous pouvez vous en fier à mes

availle pour vous plus que si j'étais dans votre service; ou hose réussira, ou je n'y entends rien. Vous serez avertie de ce que j'apprendrai d'essentiel, et je me confie en cela en- ment à votre discrétion. Je vois, madame, qu'on gagne à re vu de loin; je ne m'attendais pas à avoir un enthousiaste la personne du jeune prince de Rheinfels; je crains qu'il ne epente en voyant de près des objets que son imagination lui t en beau. Cependant je ne saurais haïr des personnes qui veulent du bien, et si un instinct le porte au service prussien, e saurais le refuser. Il dépendra donc de lui de prendre les ngements qu'il trouvera convenables pour entrer dans une velle carrière. Souvent le hasard va plus loin que la pru- e; je vous devrai peut-être, madame, un bon sujet,[a] et ce ajouter aux obligations que je vous ai déjà, mais non à l'es- distinguée que je vous ai vouée dès longtemps. C'est avec entiments que je suis, madame ma cousine, etc.

---

18. A LA MÊME.

Le 2 décembre 1772.

MADAME MA COUSINE,

n'ai rien de plus pressé, ma chère landgrave, que de vous fort d'accepter sans délai ce que l'Impératrice vous offre. ez point de scrupules, et rejetez sur mes mauvais conseils ce qui vous embarrasse. Vous n'avez qu'à me marquer d il vous sera séant de venir ici, et je vous inviterai tout de , après quoi nous délibérerons ensemble pour trouver un xte plausible pour votre voyage de Russie. Toutefois il faut er et assister au jugement du beau Pâris, qui donnera la me à une de vos trois déesses. Vous voyez, madame, que pressentiments sont assez certains, et que vous triompherez

[a] Ce n'était pas la Landgrave, mais le prince de Birkenfeld son cousin, qui recommandé à Frédéric le prince de Rheinfels.

du cœur d'un jeune prince qui fera un sort très-avantag
une de vos princesses. Je ne veux point arrêter le courri
vous embrasse, ma chère landgrave, en vous assurant d
parfait attachement avec lequel je suis, madame ma cousin

---

19. A LA MÊME.

Le 19 décembre

MADAME MA COUSINE,

Je vous assure, ma chère landgrave, que personne ne pa
plus sincèrement à votre satisfaction que votre très-humb
viteur, et je ne me repens point du conseil que je vous ai
Je comprends que ce voyage vous embarrasse un peu; mai
avez ici une fille et des amis qui se feront un plaisir de vo
sister, et qu'à cela ne tienne, tout le reste ira de soi-même
princesses sont sans doute timides; voudriez-vous donc qu
âge elles eussent une hardiesse qui tient de l'effronterie? E
craignez rien, madame; selon que je connais la carte du
on les aimera mieux douces que hardies. Vous savez, d'ai
combien une année de mariage délie les langues des jeunes d
j'en ai vu (et l'Impératrice même) qu'on anrait prises po
saintes Mitouches,[a] et qui dans la suite en ont bien donné
der à d'autres. J'attendrai vos ordres pour préparer ici vo
ception, et je ne vous écrirai qu'après que vous m'en aurez
En attendant, je jouirai de deux époques: celle de votre p
en allant, et celle de votre retour; ce sera mon *Kuppelpel*
vous prie, ma chère landgrave, de me croire avec toute l
sidération et l'amitié possible, madame ma cousine, etc.

---

[a] Voyez t. XI, p. 104.
[b] Courtage.

20. A LA MÊME.

Le 19 février 1773.

MADAME MA COUSINE,

nme il y a bien longtemps que la Princesse de Prusse ni tout oupeau de vos fidèles adorateurs n'a eu le bonheur de vous je ne sais, ma chère landgrave, si ce ne sera pas vous im- ıner que de vous prier de nous réjouir par votre présence. e sais s'il m'est permis d'ajouter que le commencement de serait peut-être le temps le plus propre pour ce voyage, le s incommode pour vous, et en même temps le plus favorisé a saison. La Princesse de Prusse se réjouira d'avance sur ce ent, et si vous vouliez rendre la satisfaction complète, vous mèneriez ses sœurs, qu'elle aime tendrement. Vous serez la resse, ma chère landgrave, de partager votre temps, comme le jugerez le plus convenable, entre Berlin et Potsdam, et voriser ainsi alternativement de votre présence des amis qui sont sincèrement attachés. J'espère que vous me comptez ır tête, étant avec la plus parfaite estime et l'amitié la plus re, madame ma cousine, etc.

---

21. A LA MÊME.

Le 19 mai 1773.

MADAME MA COUSINE,

'a paru que c'est dans les besoins où nous devons nous at- e au secours de nos amis, et que c'est dans ces occasions où attachement doit le plus se manifester. Persuadé de cette tion, je regarde comme un de mes devoirs d'en agir ainsi rs ceux que j'estime et considère. Mais, madame, la Prin- de Prusse pense de même, et je ne prétends point lui déro-

ber le mérite des marques d'attachement qu'elle vous a do
au contraire, je l'en applaudis, et suis persuadé que, si
s'en présente, elle ne laissera pas manquer sa respectable
de ressources dans un pays où elle se trouve dans la né
de faire des dépenses qui surpassent ses facultés. En atten
madame, soyez persuadée que mes vœux vous accompag
partout, et que rien ne vous arrivera dont je ne partic
comme votre véritable ami. Je suis avec autant d'estim
de considération, etc.

---

22. DE LA LANDGRAVE DE HESSE DARMSTADT.

Berlin, 31 mai

Sire,

Le prince Dolgorouki vient de m'annoncer l'arrivée des fr
à Lübeck; elles y sont depuis le 28, et partirent le 17 de
stadt. Il m'a remis l'incluse, que je prends la liberté de
sous les yeux de V. M. J'ai fixé mon départ d'ici au 4, ve
matin. Je partirai pénétrée de toutes les grâces dont V. M
comblée, et mes enfants. Je la supplie de nous continuer s
tection et de croire que dans le monde entier, et je n'e
point, personne ne peut vous être, Sire, plus fidèlement d
que je vous le suis; mon attachement est à toute épreu
mon âme pénétrée des sentiments de la plus vive reconnais
Je suis avec le plus profond respect, Sire, etc.

---

23. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 3 août 1773.

MA CHÈRE LANDGRAVE,

qui me fait le plus grand plaisir de votre lettre est de vous ir satisfaite et contente. On nous avait alarmés sur votre , en nous mandant que vous aviez pris la maladie que la a donne aux étrangers. Je me flatte qu'elle est passée ac- ement, et que vous avez payé le tribut que les étrangers nt à cette sphère, ma chère landgrave, que vous habitez ntement. Je crois que toutes les choses grandes et nouvelles vous voyez là-bas doivent vous faire grand plaisir, surtout us faites réflexion que, au commencement de ce siècle, cette ale pompeuse que vous voyez, et où tant de milliers d'âmes istent, n'était qu'un désert marécageux où ne vivaient que bêtes sauvages. Je fais mille vœux pour que la princesse helmine soit aussi heureuse que le comporte la condition hu- e; elle retrouve dans la personne de l'Impératrice une nou- mère, et vous la laissez en de si bonnes mains, que vous devez avoir aucune inquiétude après votre départ. Le prince fils est à présent à Rheinsberg, chez mon frère, qui donne ques fêtes à ma nièce d'Orange avant son départ. Le prince d avec impatience le moment de rejoindre sa digne mère; l'avons vu ici, en attendant, avec bien du plaisir; mais ce n'en fait encore davantage, c'est l'assurance que vous daignez onner de repasser par ici. Quel plaisir, ma chère landgrave, ous entendre conter tout ce que vous avez vu, surtout ce egarde la personne de l'Impératrice! Vous devez vous at- e d'avance à toutes les questions que l'intérêt que je prends te grande princesse me feront vous faire. C'est un tribut es voyageurs sont obligés de payer à ceux qui n'ont pas au- vu qu'eux, et j'attends de votre complaisance que vous me ayerez. J'ai bien senti que vos affaires domestiques vous eraient à presser votre retour, madame votre mère et M. le

Landgrave ne pouvant se passer si longtemps, madame, de v
présence. Je fais des vœux d'avance pour que votre voyage
heureux, et que j'aie la satisfaction de vous embrasser ici en
faite santé. Je suis avec la plus haute estime, etc.

---

24. DE LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Saint-Pétersbourg, 21 octobre (n. st.) 17

.... Mon fils a été nommé brigadier. L'Impératrice envoie
le courrier prince Dolgorouki l'ordre de Sainte-Catherine
Princesse de Prusse. Elle m'a dit qu'elle espérait que V. M.
mettra que ma fille porte cet ordre.

---

25. A LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

Le 27 mars 17

MADAME MA COUSINE,

Je ne vous importunerais pas par mes lettres, ma chère l
grave, si l'on ne m'avait étrangement alarmé sur le sujet de v
santé. Je suis trop de vos amis, trop attaché à votre perso
pour recevoir une nouvelle pareille avec indifférence, et
moins à vous que j'adresse ma lettre qu'à votre médecin, qu
prie de vouloir m'informer de l'état de votre santé.[a] C'est à

[a] La landgrave Caroline mourut le 30 mars.

e répondre, mais non pas à vous, ma chère landgrave, que pourrait incommoder dans l'état de faiblesse où vous vous vez. Ayez la bonté de m'envoyer sa consulte pour toute ré-e, et veuille le ciel que j'y trouve les sujets de consolation je désire! Vous assurant que de tous vos plus proches pa- il n'en est aucun qui vous estime, respecte et aime plus madame ma cousine, celui qui est

de Votre Altesse

le fidèle cousin et ami,

FEDERIC.

APPENDICE.[a]

1. LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT A SON MARI.

Potsdam, 3 août 1770.

MON CHER LANDGRAVE,

ous annonce que vous êtes grand-père d'un prince de Prusse. ie du prince est inconcevable, ainsi que celle de notre chère qui a souffert comme une damnée de huit heures et demie du deux et demie du matin, mais avec un courage et en travail- omme un forçat. Elle sentait déjà des douleurs toute la nuit au 2. Elle vous baise les mains, et recommande son fils à ontés. Adieu, chérissime landgrave. Le 24 je serai chez vous, nasens. Aimez-moi toujours, et croyez que je vous adore. fidèle, etc.

2. LA MÊME AU MÊME.

Potsdam, 3 août, le soir, 1770.

e à Dieu, notre fille se porte aussi bien et beaucoup mieux que les circonstances d'un accouchement aussi rude pouvaient espérer. Elle a eu plus de cent fortes douleurs, et a travaillé

[a] Voyez ci-dessus, p. 140.

sans relâche. C'est à Henckel[a] que l'on doit la vie de votre fils. Le Roi a une joie parfaite de sa naissance. Il vint voir heures ma fille, lui a dit les choses les plus gracieuses, et s'est coup occupé de l'enfant, dont il a mesuré la grandeur avec sa et a paru satisfait de ses grands yeux, avec lesquels il le fixa reçus le Roi au haut de l'escalier; il m'embrassa, et marqua Le Roi a envoyé une magnifique aigrette de diamants à sa nièce le joli poupard qu'elle a donné, écrit-il à madame de Morrien

[a] Joachim-Frédéric Henckel, accoucheur. Voyez J.-D.-E. Preuss, *F der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. III, p. 292.

[b] Voyez t. XIII, p. 8.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

tissement de l'Éditeur IX

orrespondance de Frédéric avec Marie-Dorothée, veuve du margrave Albert de Brandebourg 1
(16 et 20 avril 1741.)

orrespondance de Frédéric avec le margrave Henri . . 5
(4 novembre 1732 — 24 septembre 1740.)

Correspondance de Frédéric avec le margrave Charles 13
(17 octobre 1731 — février 1753.)

Correspondance de Frédéric avec le duc Charles de Brunswic 29
(26 octobre 1735 — 1er octobre 1745.)

orrespondance de Frédéric avec le prince Frédéric-Auguste de Brunswic. 45
(Octobre 1763 — 19 juin 1786.)

Correspondance de Frédéric avec le duc Ferdinand de Brunswic 59
(8 octobre 1750 — 2 avril 1762.)

Correspondance de Frédéric avec Gustave III, roi de Suède 71
(11 avril 1771 — 27 octobre 1783.)

Lettres de Frédéric a la princesse Sophie-Albertine de Suède 91
(12 janvier 1772 — 9 novembre 1782.)

IX. Lettres de Frédéric au prince Guillaume V d'Orange
(18 octobre 1767 — 1772.)

X. Lettre de la princesse Wilhelmine d'Orange a Frédér
(23 juillet 1769.)

XI. Lettres de Frédéric au prince Guillaume IV d'Orange
(12 janvier 1735 et 27 mars 1740.)

XII. Correspondance de Frédéric avec la landgrave Caroli
de Hesse-Darmstadt . . . . . .
(30 octobre 1757 — 27 mars 1774.)

Appendice . . . . . .

ABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS LA SECONDE PARTIE

DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

(17 OCTOBRE 1731 — 19 JUIN 1786.)

		PAGES
rédéric au margrave Charles . .	Carzig, 17 octobre 1739 (1731) .	15
rédéric au margrave Charles . . .	Massin, 19 octobre 1731	16
rédéric au margrave Charles . . .	Cüstrin, 19 décembre 1739 (1731)	17
iedrich an den Markgrafen Heinrich.	Wusterhausen, den 4. November 1732	7
iedrich an den Markgrafen Heinrich.	Ruppin, den 21. October 1733 .	7
rédéric au margrave Henri	Berlin, 26 novembre 1733	8
rédéric au margrave Charles . . .	Ruppin, 17 décembre 1733 . . .	17
iedrich an den Markgrafen Heinrich.	Ruppin, den 23. Februar 1734 . .	10
rédéric au margrave Charles . . .	Ruppin, 14 avril 1735 (1734) . .	18
rédéric au prince Guillaume IV d'Orange.	Berlin, 12 janvier 1735	131
rédéric au duc Charles de Brunswic.	Danzig, 26 octobre 1735	31
rédérie au margrave Charles . . .	Ruppin, 11 novembre 1735 . . .	19

13. Frédéric au margrave Charles . . . Rheinsberg, 3 décembre 1737
14. Frédéric au margrave Charles . . . Ruppin, 4 septembre 1738 . .
15. Frédéric au margrave Charles . . . Rheinsberg, 15 septembre 17
16. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . (Berlin, janvier 1740) . . . . .
17. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Berlin, 7 février 1740. . . . .
18. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Berlin, 14 février 1740 . . . .
19. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Berlin, 6 mars 1740 . . . . .
20. Frédéric au prince Guillaume IV d'Orange . . . . . Berlin, 27 mars 1740 . . . . .
21. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Remusberg, 7 avril 1740 . . .
22. Frédéric au margrave Charles . . . Ruppin, 10 mai 1740 . . . . .
23. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Charlottenbourg, 13 juin 174
24. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Charlottenbourg, 16 juin 174
25. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Charlottenbourg, 18 juin 174
26. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . (Juin 1740) . . . . . .
27. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Charlottenbourg, 30 juin 174
28. Der Markgraf Heinrich an Friedrich Potsdam, den 24. September 1
29. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Rheinsberg, 28 octobre 1740
30. Le duc Charles de Brunswic à Frédéric . . . . . Le 4 novembre 1740 . . . . .
31. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Ruppin, 28 novembre 1740 .
32. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . (Décembre 1740) . . . . . .
33. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Berlin, 9 décembre 1740 . . .
34. Frédéric à la margrave Albert . . . Quartier général d'Ohlau, 16 a 1741 . . . . . .
35. La margrave Albert à Frédéric . . Berlin, 20 avril 1741 . . . . .
36. Frédéric au margrave Charles . . . Camenz, 23 mai 1745. . . . .
37. Frédéric au duc Charles de Brunswic . . . . . Soor, 1er octobre 1745 . . . .
38. Frédéric au margrave Charles . . . Potsdam, 28 octobre 1746 . .
39. Frédéric au margrave Charles . . . Potsdam, 29 septembre 1747

		PAGES
Frédéric au margrave Charles . . .	Potsdam, 3 octobre 1747	23
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Potsdam, 8 octobre 1750	61
Frédéric au margrave Charles . . .	Potsdam, 27 janvier 1752	24
Frédéric au margrave Charles . . .	Potsdam, 31 janvier 1752	25
Frédéric au margrave Charles . . .	Potsdam, 5 février 1752	26
Le margrave Charles à Frédéric . .	Berlin, 31 janvier 1753	27
Frédéric au margrave Charles . . .	(Février 1753)	28
La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric	Berlin, 30 octobre 1757	135
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 2 janvier 1758	61
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 26 janvier 1758	62
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 30 janvier 1758	63
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Grüssau, 4 avril 1758	63
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Opotschna, 21 juillet 1758	64
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Liegnitz, 12 août 1758	64
Le duc Ferdinand de Brunswic à Frédéric	Dülmen, 2 septembre 1758 . . .	64
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Elsterwerda, 8 septembre 1758 .	65
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Schönfeld, près de Dresde, 15 septembre 1758	66
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Landeshut, 21 avril 1759	67
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Reich-Hennersdorf, 26 juin 1759	68
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	(Novembre 1760)	68
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 20 janvier 1762	69
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 17 février 1762	69
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 5 mars 1762	70
Frédéric au duc Ferdinand de Brunswic	Breslau, 2 avril 1762	70
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	(Octobre 1763)	47

65. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic . . . . . Le 11 mai 1766 . . . . . .
66. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic . . . . . (Décembre 1766) . . . . . .
67. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Potsdam, 2 avril 1767 . . . . .
68. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Sans-Souci, 18 octobre 1767 . .
69. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 11 novembre 1767 . . . . . .
70. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Berlin, 29 décembre 1767 . . .
71. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Berlin, 21 janvier 1768 . . . . .
72. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 23 mai 1768 . . . . . .
73. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Wésel, 10 juin 1768 . . . . . .
74. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 30 juin 1768 . . . . . .
75. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 30 juillet 1768 . . . . . .
76. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 19 décembre 1768 . . . . . .
77. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 1er janvier 1769 . . . . . .
78. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 6 janvier 1769 . . . . . .
79. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . (Janvier 1769) . . . . . .
80. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 30 mars 1769 . . . . . .
81. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 3 avril 1769 . . . . . .
82. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 6 avril 1769 . . . . . .
83. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 9 avril 1769 . . . . . .
84. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 12 avril 1769 . . . . . .
85. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 23 avril 1769 . . . . . .
86. La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric . . . . . Darmstadt, 4 juin 1769 . . . . . .
87. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 12 juin 1769 . . . . . .

PAGES

La princesse Wilhelmine d'Orange à Frédéric . . . . . Loo, 23 juillet 1769 127
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . (26 juillet 1769) 138
La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric . . . . . (26 juillet 1769) 139
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Neisse, 23 août 1769 112
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 10 septembre 1769 112
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 6 novembre 1769 113
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 17 décembre 1769 114
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 21 décembre 1769 114
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 25 décembre 1769 115
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 29 décembre 1769 116
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 31 décembre 1769 116
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 1er janvier 1770 117
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 8 janvier 1770 117
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 15 janvier 1770 118
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 22 janvier 1770 118
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 10 juin 1770 139
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . (Sans-Souci, 13 juin 1770) 140
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . (3 août 1770) 140
La landgrave de Hesse-Darmstadt à son mari . . . . . Potsdam, 3 août 1770 155
La landgrave de Hesse-Darmstadt à son mari . . . . . Potsdam, 3 août 1770 155
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . (11 août 1770) 141
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . (Août 1770) 119
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 24 septembre (1770) 119

111. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 5 décembre 1770 . . . . .
112. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 5 décembre 1770. . . . . .
113. Frédéric au prince Guillaume V. d'Orange . . . . . Le 10 décembre 1770 . . . . .
114. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 17 décembre 1770 . . . . .
115. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 25 décembre 1770 . . . . .
116. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 31 décembre 1770 . . . . .
117. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Berlin, 17 janvier 1771 . . . .
118. Frédéric au prince Guillaume V d'Orange . . . . . Le 24 janvier (1771) . . . . . .
119. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 11 avril 1771. . . . . .
120. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 16 avril 1771 . . . . . .
121. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 5 mai 1771 . . . . . .
122. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 28 juin 1771 . . . . . .
123. Frédéric à la princesse Sophie-Albertine de Suède . . . . . Berlin, 12 janvier 1772 . . . .
124. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Potsdam, 7 mai 1772 . . . . .
125. La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric . . . . . Darmstadt, 18 mai 1772 . . .
126. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 24 mai 1772 . . . . . .
127. La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric . . . . . Darmstadt, 5 juin 1772. . . .
128. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 13 juin 1772 . . . . . .
129. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 3 juillet 1772. . . . . .
130. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 3 août 1772 . . . . . .
131. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 3 août 1772 . . . . . .
132. Frédéric à la princesse Sophie-Albertine de Suède. . . . . Le 10 août 1772 . . . . . .
133. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 1er septembre 1772 . . . .
134. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 5 octobre 1772 . . . . . .
135. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 2 décembre 1772 . . . . .
136. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 8 décembre 1772 . . . . .
137. Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt . . . . . Le 19 décembre 1772 . . . . .

		PAGES
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	(1772)	49
Frédéric au prince Guillaume V d'Orange	Ce 27 (1772)	123
Gustave III, roi de Suède, à Frédéric	(Oerebro, janvier 1773)	81
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 23 janvier 1773	82
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt	Le 19 février 1773	149
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt	Le 19 mai 1773	149
La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric	Berlin, 31 mai 1773	150
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt	Le 3 août 1773	151
La landgrave de Hesse-Darmstadt à Frédéric	Saint-Pétersbourg, 21 octobre 1773	152
Frédéric à la landgrave de Hesse-Darmstadt	Le 27 mars 1774	152
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 28 mars 1775	83
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 30 mars 1775	84
Gustave III, roi de Suède, à Frédéric	Le 6 décembre 1775	85
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 22 décembre 1775	86
Le prince Frédéric-Auguste de Brunswic à Frédéric	Berlin, 29 janvier 1777	49
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	Potsdam, 30 janvier 1777	50
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	Potsdam, 17 février 1777	51
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Breslau, 2 décembre 1778	87
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	(1778)	52
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 15 mai 1780	88
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	Le 23 décembre 1780	53
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 30 juillet 1782	88
Frédéric à la princesse Sophie-Albertine de Suède	Le 11 août 1782	94
Frédéric à Gustave III, roi de Suède	Le 7 septembre 1782	89
Frédéric à la princesse Sophie-Albertine de Suède	Potsdam, 9 novembre 1782	95
Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic	(Le 2 décembre 1782)	53

164. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic. . . . . Potsdam, 31 mars 1783 . . .
165. Le prince Frédéric-Auguste de Brunswic à Frédéric . . . . . Berlin, 31 mars 1783 . . . . .
166. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic . . . . . Potsdam, 6 avril 1783 . . . .
167. Frédéric à Gustave III, roi de Suède Le 27 octobre 1783 . . . . . .
168. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic. . . . . (Le 24 décembre 1783) . . . .
169. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic . . . . . Potsdam, 15 novembre 1785 .
170. Frédéric au prince Frédéric-Auguste de Brunswic . . . . . Potsdam, 19 juin 1786 . . . .

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

TROISIÈME PARTIE.

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XXVII.

TROISIÈME PARTIE.

BERLIN MDCCCLVI

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

TOME XII.

TROISIÈME PARTIE.

BERLIN

CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

MDCCCLVI

ORRESPONDANCE

TOME XII.

TROISIÈME PARTIE.

VORWORT

DES

HERAUSGEBERS.

---

deutsche Schriftsprache war dem grossen Könige nicht so ge-
wie die französische;[a] darum bediente er sich derselben auch
ch nur ausnahmsweise zum Ausdrucke seiner Gedanken und Ge-
Er hat sogar seine bedeutendsten militärischen Lehrschriften,
lich *Die General-Principia vom Kriege*, französisch abgefasst
e in das Deutsche übersetzen lassen, um sie, zum Gebrauche
Generale seiner Armee, in Druck zu geben. Deshalb auch ist
l der deutschen Handschriften des Königs nur sehr klein, und
eutschen Briefe, wie seine militärischen Unterweisungen in deut-
prache, welche beide doch in einer autobiographischen Gesammt-
e seiner Geisteswerke nicht fehlen dürfen, tragen etwas sehr
ülfliches an sich. Ueberhaupt ist diese ganze deutsche Abthei-
ehr eine ergänzende psychologisch-historische Urkundensamm-
r Geschichte Friedrichs, des Menschen, in dem Umgange mit
Verwandten und Freunden, als die schöne Frucht einer freien
nd gemüthvollen Thätigkeit.

ere Sammlung der deutschen Briefe besteht aus zwei und zwan-
mmern. Voran geht Friedrichs Briefwechsel mit seinem Vater;
t der Briefwechsel mit seinem Geheimen Kämmerier Fredersdorf;

ehe Band XVI., S. 249, 250, 255, 258, 259, 265, 278, 292 und 293,
d XXI., S. 26, 27 und 35. Vergleiche auch den Brief des Königs an den
d'Argens vom 25. Juli 1761, Band XIX., S. 246, und seine Aeusserun-
Gespräche mit Gottsched, am 15. October 1757, in *Friedrichs des Gros-
end und Thronbesteigung*, von J. D. E. Preuss, S. 32 und 33.

dann kommen seine Briefe an den Abt Stusche. Diesen drei Grup
reihen sich die übrigen, meistens einzelnen Schreiben an neunzehn
sonen an. Im Ganzen geben wir zwei hundert und vierzehn deut
Briefe, darunter ein hundert neun und siebzig von Friedrich.

Als Anhang geben wir das berühmte pädagogische Schreiben
Königs an den Etats-Minister Freiherrn von Zedlitz, vom 5. Septen
1779, und seine Rede an die Generale vor der Schlacht bei Leut

Den Beschluss des Bandes macht ein *Supplément aux Œu*
historiques et à la Correspondance de Frédéric.

I. FRIEDRICHS BRIEFWECHSEL MIT DEM KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I. SEINEM VATER.

(Vom 27. Juli 1717 bis zum 26. Mai 1740.)

Friedrich hat seit frühen Zeiten wöchentlich, ja oft mehr
wöchentlich an seinen Vater geschrieben, zumeist aber nur auf
seren Anlass. Die ganz unterthänige Form der Briefe, ohne alle
nere Leben, ist der schlagendste historische Beweis, wie entfernt
und Vater im Herzen immer von einander geblieben sind. Darum
haben Friedrichs Briefe an den König nur als psychologische Q
einen Werth, und es genügt uns eine Auswahl, weil sehr viele B
theils die kleinen Vorfälle in der Garnison und die äusserlichen A
legenheiten des Kronprinzen, als nothgedrungene Meldungen, betre
theils die oftmals ausgesprochenen Betheuerungen unterthänigster
gebenheit und Treue, in den alten Redensarten, wiederholen.
Briefe an seinen Vater sind, in ihrem trockenen Tone, ganz das
tenstück zu den Briefen an seine Gemahlin:[a] der Mensch, der
tritt in ihnen überall vor dem Unterthan zurück. Der Uneingew
glaubt es nicht, dass diese armseligen Blätter, namentlich die
Rheinsberg, derselben Feder angehören, welche in derselben Zeit
kostbaren Briefe an Camas, an Suhm, an Jordan, an Duhan,
Algarotti und an Voltaire geschrieben hat. Ja, man ist tief betr
wenn Friedrich, gleichzeitig, in den Briefen an gediegene Vertra
an lustige Genossen, selbst an seine zweideutigen Freunde Seckend
und Grumbkow über seinen Vater in Klagen ausbricht, oder s

[a] Siehe Band XXVI., S. 1—62.

Herz eröffnet.[a] Oberst-Lieutenant von Bredow, welcher seit dem 1733 in die Umgebung des Kronprinzen gegeben war,[b] durfte den amtlichen Berichterstatter des Königs gelten, aus dessen Umng der Kammerherr Baron von Pöllnitz wiederum, als Vertrauter Kronprinzen, vom 28. Januar 1736 bis zum 26. Mai 1740, ununochene Zeitungen, oftmals in nicht ganz gebührlicher Abfassung, Rheinsberg sandte. So konnte das schöne, das erquickende che Verhältniss nicht gedeihen. Daher in späteren Jahren noch h' unmuthige Aeusserung, z. B. in zwei fast gleichzeitigen Briees Königs, 1760, an die Herzogin von Gotha: dass seine Jude Schule der Widerwärtigkeiten gewesen,[c] und an den Mard'Argens, dass er seine Jugend seinem Vater geopfert habe.[c] wendet der humane Leser sich mit Schmerzen von diesem durchaltsinnigen Verhältniss ab, so findet er in Friedrichs Biographie Vaters die erhebendste historische Anerkennung der bedeutenegententugenden des allgemein, auch in der königlichen Familie, gefürchteten als geliebten Fürsten,[d] dessen weise Reglements in aterländischen Armee-, Oekonomie- und Finanz-Verwaltung noch ihre Früchte tragen, ohne welche Preussen, wie das der grös-Sohn auch immer hervorgehoben hat,[e] niemals das geworden was es ist. Dieses Gefühl von des königlichen Vaters Regenrthe ist es auch, welches hie und da in Briefen an seine Freunde Värme, ja einmal sogar in Versen an Voltaire, durchbricht,[f] nriftlichen Verkehre mit ihm selber aber nie zu Tage kommt.

Siehe Band XIV., S. 26 und 27; Band XVI., S. 159, 160 und 161; Band S. 270, 271, 272, 278; Band XX., S. 110 und 111; Band XXI., S. 91; XXVII. 1, S. 3 und folgende; Band XXVII. 11, S. 21, Nr. 10. Siehe auch *familières et autres, de M. le baron de Bielfeld, A la Haye*, 1763, Bd. I., 34, 37—90, 92 und 95.

Siehe Band XVI., S. 81, 82, 86, 90, 97, 204 und 328.

Siehe Band XVIII., S. 181 und Band XIX., S. 202. Auch an Voltaire t Friedrich, den 14. September 1738 (Band XXI., S. 234): »*Ma vie n'a 'un tissu de chagrins, et l'école de l'adversité rend circonspect, discret et tissant*, etc.;« und in der *Épître à mon Esprit* (Band X., S. 221):

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le sein des alarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste et sans grandeur,
Par un père sévère et rigide censeur, etc.

Siehe Band I., S. 125—175.

A. a. O., S. 175.

Siehe Band XVI., S. 159, Nr. 29; Band XXI., S. 304, 305, 354, 355; XXII., S. 12. Siehe auch Band XVIII., S. 15, das Billet von Keyserlingk.

König Friedrich Wilhelm I. hat nur selten eigenhändig an s
Sohn geschrieben; gewöhnlich gab er dem Cabinetsrathe, der
kronprinzlichen Brief vorzutragen hatte, den Bescheid in wenigen
ten, mündlich oder schriftlich, an, wie zu einem Cabinetsbefehl

Unser Augenmerk bei der Sammlung von Friedrichs Briefe
seinen Vater geht auf das kindliche und rein menschliche Verhäl
die militärischen, die ökonomischen und die anderen herkömml
pflichtmässigen Meldungen lassen wir, so weit es geht, bei Seite.
die Briefe des Kronprinzen aus Cüstrin,[a] die über seine Vermäh
die über den neuen Pachtanschlag vom Amte Ruppin, die aus
Feldzuge 1734[b] und der Brief über die cameralistisch-militä
Reise nach Preussen, 1735, sind von anderer Art, und dürften
das Bedeutendste in unserer Auswahl sein. Sonst haben auch m
Namen, als solche, in Friedrichs Briefen an seinen Vater biog
schen Werth, da Lord Baltimore[c] (der mit Algarotti kam) und a
Feingebildete als Durchreisende nur dienstgemäss gemeldet we
von der Freude aber, die sie brachten, durfte eben so weni
Rede sein, als davon, dass die Brüder Freimaurer Baron von
und Bielfeld, aus Hamburg,[d] durch den Grafen Truchsess persö
waren eingeladen worden. Dass Einiges in Friedrichs Briefen, z. B

[a] Siehe Band XXVII. 1, S. 3 und 4. Friedrich sagt in dem Briefe a
taire vom 25. April 1750, Band XXII., S. 245:

C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
On a tâté de la prison.

Auch nach der Capitulation des Generals von Finck bei Maxen gedach
König seiner Leiden in Cüstrin, wie man das aus dem noch ungedruckten
nal seines Vorlesers de Catt ersieht, welcher in demselben, am 22. Nov
1759, Folgendes sagt: «Le soir je fus (auprès du Roi) depuis trois et de
«qu'à neuf. Il était bien affligé, revenait à la même idée: *J'aurai donc a*
«*mon malheur en Saxe.* Je tâchais de le distraire, mais cette image re
«toujours. *Voyez comme j'ai été malheureux, traité durement par un pè*
«*fermé trois mois seul dans une chambre. A midi on m'apportait à mang*
«*une petite fenêtre. On me donnait en même temps une chemise. Je n'ava*
«*Bossuet* sur les Variations, *et Basnage. Le malheur m'a toujours poursui*
«*n'ai été heureux qu'à Rheinsberg. Ah! si cette paix vient, pourra-t-on me b*
«*de vivre un peu pour moi-même, de me retirer et vivre tranquille?*» Die
schrift, aus welcher diese Stelle entnommen ist und welche aus de Catts
lasse stammt, gehört dem Herrn Geheimen Rath Klaatsch.

[b] Siehe Band I., S. 166 und 167; Band VIII., S. 5 und 6; Band XI.,
und 85.

[c] Siehe unten, S. 120.

[d] A. a. O., S. 121.

und Wild angeht, ohne inneren Antheil, rein auf des Königs sche und Neigungen berechnet war, kann dem Leser nicht ent-, der jedoch, um den vollen psychologischen Gewinn zu haben, en gleichzeitigen Briefen des Kronprinzen an seine Schwester Wil-ne und an manche andere Vertraute und Freunde genau be-sein muss.

as *Officier-Lesebuch* (von C. D. Küster), Berlin, 1796, Theil IV., —134, und Theil V., S. 1—39, brachte zuerst neun und funf-riefe von Friedrich an seinen Vater aus den Jahren 1733—1739. on den hundert sieben und zwanzig Briefen, welche wir dem darbringen, darunter sechs und neunzig von Friedrich, gehören riginale von sieben und siebzig Briefen[a] den beiden Königlichen ven und eines[b] einer Autographen-Sammlung an; ein und dreis-naben wir aus unserem *Urkundenbuche zu der Lebensgeschichte richs des Grossen*, Theil II., S. 166—210, aufgenommen, funf-aus des Oberst-Lieutenants von Hahnke Buche *Friedrichs des en Briefe an seinen Vater, geschrieben in den Jahren* 1732 *bis* Berlin, 1838, zwei[c] aus Dr. Friedrich Cramers Schrift *Zur ichte Friedrich Wilhelms I. und Friedrichs II., Könige von ren*, dritte Auflage, Leipzig, 1835, S. 33—35, und einen[f] aus *rich Wilhelm I., eine Lebensgeschichte*, von Friedrich Förster, III., S. 77 und 78, ausgewählt. Die Lücke vom 25. August 1721 m 11. September 1728 auszufüllen, ist unmöglich gewesen; der Briefwechsel aus dieser Zeit scheint verloren zu sein.

n Brief der Kronprinzessin im *Anhange* haben wir aus der

Die Nummern 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 18, 19, 20, 21, 53, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 116, 117, 118, 119, 120, 5, 126 und 127.

Nummer 112.

Die Nummern 16, 17, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 52 und 54. Die Origi-n diesen Briefen waren uns von dem General-Lieutenant und Kriegs-r Herrn Job von Witzleben mitgetheilt worden.

Die Nummern 56, 57, 79, 91, 95, 107, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 121, d 124. Die vier Nummern 109, 113, 115 und 122 befinden sich auch in Küsters) *Officier-Lesebuch*, Theil IV., S. 106 und 125, und Theil V., nd 33.

Die Nummern 11 und 12.

Nummer 50.

Biographie der Königin Elisabeth Christine des Herrn von Hal
S. 388 und 389, entnommen; das Original der Antwort wird in
Königlichen Staats-Archive aufbewahrt.

II. FRIEDRICHS BRIEFWECHSEL MIT DEM GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDOR

(Vom 2. October 1745 bis 1755.)

Michael Gabriel Fredersdorf ist in Gartz an der Oder geboren
nach dem dortigen Kirchenbuche, welches seinen Vater als *M*
instrumentalis bezeichnet, den 3. Juli 1708 getauft worden. E
als Musketier in dem Regimente des Generals von Schwerin zu F
furt an der Oder Urlaub genommen haben, um dem dortigen S
Musicus Hülfe zu leisten. Friedrich, als Kronprinz, sagt man,
ihn kennen und machte ihn zu seinem Lackeien, dann zum Kam
diener und endlich zum Geheimen Kämmerier. Fredersdorf geno
grössten Vertrauens.[a] Im Juni 1740 schenkte der junge Königi
das Gut Zernikow bei Rheinsberg, und 1750 liess er ihn nach F
reich reisen. Nach seiner Rückkehr, im Monat October des f
den Jahres, verheirathete sich Fredersdorf mit der Tochter des
habenden Brauers Daun zu Potsdam. Seitdem beschäftigte e
sehr viel mit der Idee des Goldmachens und nahm, 1753, sogar
Alchymisten in seinen Dienst, welche in seinem Laboratoriu
Berlin, Friedrichsstrasse Nr. 210, mehrere Jahre arbeiteten, b
der grossen Ausgaben überdrüssig wurde und dem in den Briefe
Königs ausgesprochenen Rathe folgte.[b] Fredersdorf ist im J
1758 in Potsdam gestorben.[c]

[a] Der Baron von Bielfeld sagt in dem Briefe aus Rheinsberg vom 30.
ber 1739 (*Lettres familières et autres*, Band I., S. 75): «*Le premier va*
«*chambre du Prince royal, M. Fredersdorf, est un grand et bel homme, qu*
«*l'esprit et de la finesse, qui est poli, prévenant, adroit, souple, attaché à s*
«*tune et cependant magnifique. Je crois qu'il jouera un grand rôle quelque j*

[b] (Friedrich Nicolai) *Freymüthige Anmerkungen über des Herrn Ritte*
Zimmermann Fragmente über Friedrich den Grossen. Berlin, 1791, Th
S. 262 und 263. Siehe auch unten, S. 136, 138, 139 und 140, die Numme
13, 14, 15 und 16.

[c] *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1758
14. Januar, Nr. 6.

r Briefwechsel des Königs mit Fredersdorf (vierzig Briefe von je-
nnd drei von diesem) ist unter dem Titel: *Friedrichs II. eigen-
ge Briefe an seinen Geheimen Kümmerer Fredersdorf*, heraus-
en von Friedrich Burchardt, mit zwei Facsimile, Leipzig, Friedrich
ner, 1834, in Druck erschienen. Die Dedication des Herausge-
n den russischen Kaiser Nikolaus ist «Fasanerie bei Neu-Strelitz
cklenburg-Strelitz» datirt. Die Autographen dieser Briefe sollen
dem Freiherrn von Labes, genannt Graf von Schlitz, einem
des Barons von Labes und der Wittwe Fredersdorf, gehört ha-
nd dann auf dessen Secretär Schmock-Smock übergegangen sein.
der Veröffentlichung durch die Presse sind sie an Liebhaber ein-
erkauft worden, wodurch die Autographen der Nummern 38,
d 43 der Burchardtschen Ausgabe[a] in unsere Hände gekommen
nnd uns zur Berichtigung des gedruckten Textes gedient haben,
ir, mit Ausschluss der unbedeutenden Nummern 6, 28, 30, 32
3, wiederholen. Wir haben diese, in ihrer Art höchst erfreuli-
Briefe in eine richtigere Zeitfolge zu bringen gesucht und einige
ende Fehler, besonders in Personen-Namen, verbessert.

edersdorf ist auch in den früheren Bänden schon genannt wor-
z. B. Band XIX., S. 34 und 43; Band XXII., S. 305; Band
., S. 85.

L. Manger hat in seiner *Baugeschichte von Potsdam*, S. 647
o, Einiges aus Fredersdorfs Leben erzählt.

III. FRIEDRICHS BRIEFE AN DEN ABT TOBIAS STUSCHE.

(Vom 24. November 1742 bis zum 28. September 1755.)

bias Stusche wurde 1695 in Patschkau geboren und in der hei-
Taufe, am 27. September, Johannes Georgius genannt; Tobias
n Klostername. Er war Pfarrer in dem Dorfe Reichenau, als
n 8. October 1742, drei Monate nach dem Berliner Frieden, in
isterzienser-Kloster Camenz zum Abte und Prälaten dieses fürst-
Gestifts erwählt wurde. Schon den 16. November 1742 rich-

Die Nummern 29, 38 und 28 unserer Ausgabe. Nummer 28 ist von Herrn
gen zu Mühlhausen, in Thüringen, zur Benutzung gütigst eingesandt
.

tete er, in Angelegenheiten desselben, ein Memorial an den K
und aus den drei Briefen desselben vom März, Mai und Juni
also vor dem Beginne des zweiten Schlesischen Krieges, erhellet
das zutrauliche Verhältniss zwischen Beiden so durchaus, da
spätere grössere Innigkeit nur als eine Folge der längeren Dau
betrachten ist. Eine persönliche Bekanntschaft zwischen Friedrich
dem Abte entstand, unseres Wissens, erst, als das königliche H
quartier, Ende April oder Anfangs Mai 1745, nach Camenz v
wurde und, mit kleinen Unterbrechungen, auch daselbst verblieb
die ganze preussische Armee am 27. Mai das Lager bei Franke
bezog. Prinz Albrecht von Braunschweig schrieb damals an
Schwester, die Königin von Preussen, aus der Abtei, den 18.
«*Nous dînons tous les midis dans le jardin, où notre prél*
«*nous donne une belle musique. Le Roi est véritablement conte*
«*cet homme, car c'est un très-digne homme et qui aime vér*
«*ment le Roi.*»[a] Auch im August dieses Jahres war Friedrich v
in Camenz; aber von einem Ueberfalle der Oesterreicher in d
Stifte, während unser König mit dem Abte und den Mönchen
Cisterzienser Chorkleide, die Metten gesungen, und die Croate
in der Kirche selbst, vergebens, gesucht hätten, findet sich nir
eine zuverlässige Spur. Da wir eine so auffallende Rettung de
narchen in den Mauern der Abtei Camenz durch die Treue und
stesgegenwart des gewiss sehr trefflichen Geistlichen historisch
weisen nicht vermögen, so müssen wir die von einem späteren Mit
jenes Cisterzienser-Stifts aufbewahrte Sage[b] dahingestellt sein l
Friedrichs Briefe an Stusche, und der Eifer, mit welchem er
durch seine Verwendung bei dem General des Ordens in Cîteau
Jahre 1747, auch noch die Abtei Leubus zuwandte, geben dem
laten, welcher den 9. April 1757 gestorben ist, ein so genüg
Zeugniss edler patriotischer Ergebenheit, dass sein Andenken u
immer, auch ohne eine einzelne ausserordentliche Begebenheit, t
bleiben wird.

Bei seinen späteren Durchreisen durch Camenz erkundigte de

[a] Siehe von Hahnke, *Leben der Königin Elisabeth Christine*, S. 104.

[b] Siehe *Kurze Geschichte der ehemaligen Cisterzienser-Abtei Cam*
Schlesien, von einem Mitgliede derselben, Gregor Frömrich. Glatz, 1817,
und 159. Die hier, als Uebersetzung aus dem Lateinischen eines ehem
Geistlichen, ohne Zeitangabe, mitgetheilte Sage, wird von der, in der Kir
Camenz aufgestellten Inschrift fast gleichlautend als Thatsache aus dem
1745 ausgesprochen.

ich, wie die Stiftsgeschichte, Seite 171, sagt, nach dem Befinden eligen Abts Tobias. Einmal befahl er dem Prälaten Abundus, denjenigen Geistlichen, welcher zuerst sterben würde, seinen d Tobias von ihm grüssen zu lassen. Ein anderes Mal be-te er, für denselben ein feierliches Todtenamt zu halten.[a]

ie vier und zwanzig Briefe, von denen sechs (Nr. 6, 7, 8, 10, d 16) schon in Frömrichs *Geschichte der Abtei Camenz*, S. 164 9, stehen, haben wir aus unserm *Urkundenbuch zu der Lebens-ichte Friedrichs des Grossen*, Theil V., Seite 114—121, hier wie-ufgenommen.

FRIEDRICHS BRIEF AN FRAU VON MANTEUFFEL.

(Den 18. December 1730.)

au Barbara Catharina, Wittwe des Landraths Reymer von Man-l, geborne von Münchow, war im Begriff, von Cüstrin auf ihr Crolow, im Schlaweschen Kreise von Hinterpommern, zurückzu-n. Dies gab Veranlassung zu dem in Form einer Cabinets-Ordre ssten scherzhaften Briefe des Kronprinzen, welcher, während Cüstrinischen Haft, der Familie des neumärkischen Kammer-lenten Christian Ernst von Münchow viele angenehme Stunden nkte. Es ist nicht zu ermitteln gewesen, ob die verwittwete Frau Manteuffel, welche den 17. Mai 1767 in Crolow gestorben ist, Schwester des Präsidenten von Münchow gewesen; eine Tochter ben war sie nicht.

ir haben Friedrichs Brief an Frau von Manteuffel, vom 18. De-r 1730, aus der *Charakteristik Friedrichs des Zweiten, Königs reussen* (von Dr. Ch. G. D. Stein), Berlin, 1798, Band I., S. 258, mmen.

V. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN HAUPTMANN VON HACKE.

(Den 15. Juli 1732.)

ns Christoph Friedrich von Hacke, geboren den 21. October in Stassfurt, diente seit 1715 in der Grenadiergarde zu Pots-

A. a. O., S. 171.

dam und wurde 1729 zum Stabs-Capitain befördert und den 4. Ja
1732 zum Hofjägermeister ernannt. Den 1. Mai 1734 bekam er
Compagnie, und, da er schon die wichtigsten und geheimsten A
legenheiten besorgt hatte, so ernannte der König ihn, den 20
bruar 1740, zum Obersten und General-Adjutanten. Friedrich
Grosse gab ihm, nach den beiden Berliner Zeitungen vom 23.
1740, den Orden *Pour le mérite*, vielleicht am 16. Juni, an wel
Tage er den neu gebornen Sohn desselben über die Taufe hielt.
viel bekannt ist, war das die erste Verleihung des neuen Or
Den 28. Juli desselben Jahres verlieh der König seinem General
jutanten die Grafenwürde. Graf von Hacke starb den 17. A
1754 als General-Lieutenant und Ritter des Schwarzen Adlerord
Band XVI., S. 51 und 83, bezeichnet Friedrich ihn, durch die
zösische Uebersetzung seines Namens, als *sieur* und *M. Crochet*

Das Autograph des Briefes vom 15. Juli 1732 befindet sich
dem 5. Januar 1848, im Besitze Seiner Majestät des Königs.[b]

VI. FRIEDRICHS BRIEFE AN DEN LIEUTENANT VON DER GRÖBEN.

(Den 17. und den 27. August 1734.)

Johann Heinrich von der Gröben, aus Preussen gebürtig, Sec
Lieutenant im kronprinzlichen Regimente,[c] gehörte schon 1733
Fähnrich, zu Friedrichs lustiger Umgebung.[d] Den 10. Januar
wurde er, als erster Lieutenant, in das Leibhusaren-Corps ver
Er war damals vier und dreissig Jahre alt und hatte sechzehn
gedient. Den 3. Juni 1741 wurde er als Rittmeister verabsch
Zuletzt hat er, als Oberst-Lieutenant, auf Ludwigsdorf in Ostp
sen gelebt.

[a] Siehe Band III., S. 55 und 56; Band XX., S. 109; Band XXVI.,
und 110.

[b] Siehe die *Königlich privilegirte* (Vossische) *Berlinische Zeitung*
Staats- und gelehrten Sachen, 1848, den 29. Januar, S. 3, Artikel *Breslau*
23. *Januar*.

[c] Siehe *Friedrichs des Grossen Briefe an seinen Vater, geschrieben in den*
ren 1732 *bis* 1739 (herausgegeben von F. W. M. von Hahnke), Berlin,
S. 60 und 96.

[d] Siehe Band XVI., S. 89, und *Character Friedrichs des Zweiten*, vo
sching, S. 20.

ie Copien der beiden Briefe aus dem Feldzuge des Jahres 1734 nken wir dem verstorbenen Geheimen Medicinal-Rath Eck, wel- die Autographen besass. Die Alexandriner in dem Briefe vom ugust dürften die einzigen deutschen Verse aus Friedrichs Feder welche bekannt geworden; sie bilden ein seltsames Seitenstück n beiden gleichzeitigen französischen Gedichten des Kronprinzen, XI., S. 66 und 85. Auch hatte Friedrich schon im August und im folgenden Jahre die französische Sprache in den Versen au von Wreech, eben so in dem Briefe an seine Schwester von uth, den 29. October 1733, zum Ausdrucke seiner poetischen le erwählt,[a] so dass die deutschen Verse an Gröben vielleicht inen besonders heiteren Moment des ersten Campagne-Lebens hnen möchten, und nicht ein Schwanken zwischen dem Fran- hen und der Muttersprache, da ja selbst die Königin Sophie je- läufiger als diese schrieb.

. FRIEDRICHS BRIEFE AN DEN CONSISTORIAL-RATH REINBECK.

(Den 6. und den 19. oder 20. Juni 1740.)

r Probst Reinbeck in Berlin war von dem jungen Könige, man wohl sagen im Augenblicke seiner Thronbesteigung, beauftragt n, die Rückkehr seines Freundes, des Philosophen Wolff, von rg nach Halle zu vermitteln. In dieser Angelegenheit sind auch iden Briefe vom 6. und vom 19. oder 20. Juni 1740 geschrieben. zog in der That, den 6. December 1740, in Halle wieder ein. riginale unserer beiden Briefe befinden sich in der Autographen- lung der Königlichen Bibliothek in Berlin.

. Johann Gustav Reinbeck ist den 25. Januar 1683 in Celle ge- und als Consistorial-Rath, Probst und Pastor an der Petri- in Berlin, auf der Reise, zu Schönenwalde, den 21. August gestorben. Friedrich, der ihn sehr hochschätzte, sagt in sei- Briefe an Voltaire vom 9. September (November) 1736: «*Je vous citer deux pasteurs, dans les États du Roi mon père, iment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la eur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je*

[a] Siehe Band XVI., S. 12—19, und Band XXVII. 1, S. 11.

«*dois ce témoignage à la vertu de MM. Beausobre*[a] *et Reinbe*
In Büschings *Beiträgen zu der Lebensgeschichte denkwürdiger*
sonen, Halle, 1783, Erster Theil, S. 139—236, findet sich ein
trag zu der Lebensgeschichte Dr. Joh. Gustav Reinbeck.

VIII. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN ETATS-MINIST VON VIERECK.

(Den 12. Juni 1740.)

Das Original dieses Schreibens, welches an den Etats-Minister Viereck als Protector der Societät der Wissenschaften gerichtet wird in dem Archive der Königlichen Akademie der Wissensch aufbewahrt.

Adam Otto von Viereck ist den 10. März 1684 zu Wattmansh in Mecklenburg geboren und den 11. Juli 1758 in Berlin gestorb

IX. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN GENERAL DER INF TERIE PRINZEN LEOPOLD VON ANHALT-DESSA

(Den 9. November 1741.)

Leopold Maximilian Prinz von Anhalt-Dessau, zweiter Sohn berühmten alten Fürsten Leopold, gehörte zu Friedrichs liebsten gendfreunden[c] und zu den namhaftesten Helden der beiden e Schlesischen Kriege. Er war den 25. September 1700 geboren, da sein älterer Bruder der Erbprinz Gustav 1737 gestorben war folgte er, 1747, seinem Vater in der Regierung nach. Zum pre schen General-Feldmarschall war er auf dem Schlachtfelde von tusitz ernannt worden. Der Fürst Leopold starb den 16. Decem 1751. Siehe Band II., Seite 71 unserer Ausgabe.

Das an ihn gerichtete Schreiben verdanken wir dem Herzogli Landes-Archive zu Dessau.

[a] Siehe Band XVI., S. XVII und XVIII, Art. VIII.
[b] Siehe Band XXI., S. 14.
[c] Siehe Band XXVII. 1, S. 24 und 205.

FRIEDRICHS BRIEF AN DEN MAJOR SENNING.

(Den 27. Mai 1742.)

ilhelm Senning, Friedrichs Lehrer in den mathematischen Wis-
aften und in der Befestigungskunst, in seiner Vaterstadt Berlin
ben den 16. September 1743, hatte als Ingenieur-Officier[a] in
iederländischen Feldzügen ein Bein verloren. Er war ein Bieder-
und, unter den Rheinsberger Freunden schon, ein heiterer und
swürdiger Gesellschafter.[b] Des Königs Brief haben wir in den
loten und Charakterzügen aus dem Leben Friedrichs des Zweiten,
, 1788, bei Unger, fünfte Sammlung, dritte Auflage, S. 72 und
efunden; er scheint aus dem Französischen übersetzt zu sein.

FRIEDRICHS BRIEFWECHSEL MIT DEM GRAFEN DÖNHOFF AUF QUITTAINEN, IN OSTPREUSSEN.

(Den 24. August und den 7. September 1753.)

ir haben diesem, aus den gräflich von Dönhoffschen Familien-
en herrührenden Briefwechsel nichts weiter hinzuzufügen, als dass
sere Copie dem Herrn Major a. D. Leopold von Orlich verdanken.

INSTRUCTION FÜR DEN GENERAL-LIEUTENANT VON FINCK.

(Den 12. August 1759.)

edrich August von Finck, geboren zu Strelitz im Mecklenburgi-
den 25. November 1718, trat im Jahre 1743 aus russischen

enning ist den 29. Januar 1711, im Alter von vier und dreissig Jahren,
m Ingenieur-Corps geworden; einen höheren Grad hat er nicht erlangt.
n, den Listen des Ingenieur-Corps entnommenen Nachrichten entgegen
lie Haudesche Zeitung vom 19. September 1743 ihn, bei der Nachricht
nem Tode, Oberst Johann von Senning.
iehe *Lettres familières et autres, de M. le baron de Bielfeld*, Band I.,
nd unseren Band XXVI., S. 17.

Diensten in die preussischen als Major und Flügel-Adjutant, und im Monat Februar 1759 General-Lieutenant. Das Unglück bei Ma brachte ihn in Ungnade. Er starb den 22. Februar 1766 in Ko hagen als dänischer General der Infanterie. In den historischen W ken und in den Briefen des Königs kommt Finck häufig vor.[b]

Die von dem Könige eigenhändig geschriebene *Instruction*,[c] w wir in unseren Werken *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschi* Band II., Seite 215, und *Die Lebensgeschichte des grossen K Friedrich von Preussen, ein Buch für Jedermann*, Band I., S. nach dem Autographe, zuerst veröffentlicht haben, und welche hier, mit geringer orthographischer Correctur, wiederholen, be den Gipfel des Vertrauens in die Fähigkeiten und in den moralis Character des Generals, welchem in so schwierigen Momenten die lich geschlagene Armee von Friedrich anvertraut wurde, der eber mals selbst, auch nach seinem, am Abend des Unglückstages an Grafen von Finckenstein geschriebenen Briefe, Alles für verloren h

Das auf die *Instruction* folgende eigenhändige Schreiben, ohne Ad und ohne Datum, ist wahrscheinlich, so wie diese, den 12. A 1759 abgefasst worden. Wir nehmen es aus *Friedrich der Grosse, Lebensgeschichte*, von J. D. E. Preuss, Band IV., S. 481, wieder

Die Autographen der *Instruction* und des Schreibens werden im Königlichen Staats-Archive (*F.* 86. *D*) aufbewahrt. Unsere pien verdanken wir dem Herrn General-Steuer-Director Ludwig Kü welcher diese und andere wichtige Papiere, im Jahre 1832, Accise-Acten entdeckt hat.

Die königliche Benachrichtigung vom 17. August 1759 an den neral-Major von Wunsch verdanken wir dem hochseligen Pri Wilhelm von Preussen. Sie ist von historischem Werthe wegen ausdrücklichen Nachricht von der Genesung des Königs, d. h. der Wiederaufnahme seiner Geschäfte, obgleich es freundschaft und amtliche Briefe schon vom 16. giebt, und zwar aus Reitw an Mylord Marischal (Band XX., S. 281), aus Lebus, an den Pri

[a] Siehe Band V., S. 28—30.

[b] Siehe Band IV., S. 136; Bd. V., S. 4, 16, 17, 18, ff., 26, 27; Bd. XX S. 162 und 201.

[c] Wir vermuthen, dass diese undatirte *Instruction* den 12. August 175 dem Dorfe Oetscher, geschrieben worden, wie der Brief des Königs an den binets-Minister Grafen von Finckenstein, vom 12. August 1759, Band XX S. 306.

[d] Vergleiche Band V., S. 20.

rich (Band XXVI., S. 199) und aus Madlitz, an den Marquis gens (Band XIX., S. 78 und 79).

Ganz in dem Sinne der *Instruction* für den General von Finck ist Brief des Königs an den Cabinets-Minister Grafen von Finckenn, vom 12. August, geschrieben; aber in schon beruhigterem Tone ler merkwürdige Befehl an den General-Lieutenant Grafen von nettau, Reitwein, den 14. August, abgefasst, welchen man in *Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen*, J. D. E. Preuss, Band II., S. 43 und 44, Nr. 67, findet. Vom August 1759 sind uns keinerlei Briefe des Königs vorgekommen; vom 13., aus Oetscher, findet sich folgende Ordre an den Ge-Lieutenant von Finck: «Ich übersende Euch beigehendes Schrei- vom Obersten von Wolffersdorff, von Torgau, unterm 10., die anliegenden zwei Briefe des Obersten Grafen Hordt, über en Inhalt Ihr mit mir sprechen müsst. Ich bin, etc.»[a]

ndere letztwillige Verfügungen des Königs findet der Leser Band IV., 61 und 262; Band VI., S. 215—219; Band XXV., S. 306, 317 20; Band XXVI., S. 180, 181, 533 und 534.

XIII. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN OBERSTEN VON DER HEYDE.

(Den 22. März 1761.)

on dem Obersten Heinrich Sigismund von der Heyde, dem Verger von Colberg, ist Band IV., S. 219 und Band V., S. 79 und 80, ede gewesen. Seine Verherrlichung durch eine Denkmünze hatte Professor Sulzer in Berlin veranlasst.[b] Nils Georgi führte die tseite derselben aus, welche das Brustbild des Helden in Uniform, em Orden *Pour le mérite*, dem Beschauer rechts gewandt, zeigt, ler Umschrift: *HENR. SIGISMUND. VON DER HEYDE BERG. DEFENSOR.* Die Kehrseite, von Jacob Abraham getten, stellt die Stadt Colberg unter dem Bilde einer am Meeresde sitzenden Frau vor, gegen welche ein aus dem Meere aufsteis Ungeheuer Feuer und Rauch speit; zwischen Beide tritt ein ein anderer Perseus, dessen Schild ein preussischer Adler be-

K. W. von Schöning, *Der siebenjährige Krieg*, Band II., S. 139.

Siehe Band XVII., S. 357, und Band XIX., S. 219.

zeichnet und dessen Schwert das Ungeheuer vom Strande entf
Die Umschrift sind die Worte aus Ovids *Metamorphosen*, Buch X
Vers 935: *RES SIMILIS FICTAE.* Im Abschnitte steht: *POI
RAN. LIBERATA MDCCLX.*

Das Denkmal Friedrichs des Grossen von Rauch hat das An
ken des Obersten von der Heyde auf das glänzendste erneuert.

Den Brief des Königs an den Obersten von der Heyde
22. März 1761 haben wir aus den *Brandenburgischen historis
Münzbelustigungen*, herausgegeben von J. J. Spies, Ansbach, 1
Theil 4, S. 406, entnommen, wo aber unrichtig 1760 statt 1761 s

XIV. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN BARON HEINRI AUGUST VON LA MOTTE FOUQUÉ.

(Den 2. Mai 1763.)

Der General der Infanterie von La Motte Fouqué war, bei se
Rückkehr aus der österreichischen Kriegsgefangenschaft, bei dem
nige zum Besuche geblieben und wollte nun in seine Domprol
nach Brandenburg abgehen. Darauf bezieht sich der Brief vom 2.
1763, welchen wir nach dem von Kanzelleihand geschriebenen und
Königlichen Staats-Archive aufbewahrten Originale copirt haben.
ergänzt den schönen Briefwechsel zwischen Friedrich und dem Ba
von La Motte Fouqué, welchen wir, mit der nöthigen Einleitu
Band XX., S. XIV—XVIII, Artikel VI., und S. 107—171, auch B
XXV., S. 507—509, gegeben haben.

XV. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN GENERAL-LIEUTENANT VON RAMIN.

(April 1773.)

Der General-Lieutenant Friedrich Ehrentreich von Ramin, Gou
neur von Berlin und Ritter des Schwarzen Adlerordens, bekam
Monat April 1773 eine Präbende im Hochstift Cammin. Bei di
Gelegenheit hat Friedrich, der des verdienten Generals auch in sei
historischen Werken (Band V., S. 193, 196, 200 und 204, und Bd. V

61 und 170) gedenkt, den scherzhaften Brief an ihn geschrieben, n Autograph, ohne Ort und Datum, Herr Buchhändler Bädeker oblenz zur Benutzung gütigst eingesandt hat.

Dieudonné Thiébault hat in seinem Buche *Frédéric le Grand, ou Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, quatrième édition*, , 1827, Band IV., S. 299—302, einige biographische Anekdoten dem General von Ramin aufbewahrt, welcher den 2. December , in seinem drei und siebzigsten Lebensjahre, unvermählt, ge- en ist und den menschenfreundlichen General-Feldmarschall von endorff im Gouvernement von Berlin zum Nachfolger gehabt hat.

XVI. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN CONRECTOR MORITZ.

(Den 21. Januar 1781.)

arl Philipp Moritz, Conrector der Kölnischen Schule zu Berlin, ete dem Könige, im Januar 1781, seine *Sechs deutschen Ge- e*[a] und erhielt dafür die merkwürdige Danksagung vom 21. Ja- 1781. Diese sechs Gedichte sind: *Gemälde von Sans-Souci*, ; — *An den Mai*, 1779; — *Das Manöver*; — *Sonnenaufgang Berlin, auf dem Tempelhofschen Berge, am* 10. *August* 1780; *ie Sprache*; — *Friedrich*.

as Schreiben des Königs vom 21. Januar 1781 haben wir in den *doten und Charakterzügen aus dem Leben Friedrichs des Zwei-* Berlin bei Unger, 1787, vierte Sammlung, S. 122 und 123, ge- en.

uch seinen *Versuch einer deutschen Prosodie* widmete Moritz, Jahre später, seinem Landesvater. Von dieser *Prosodie* schreibt e, Rom, den 10. Januar 1787: «*Iphigenia* in Jamben zu über- en hätte ich nie gewagt, wäre mir in Moritzens *Prosodie* nicht Leitstern erschienen.»[b]

Sechs deutsche Gedichte, dem Könige von Preussen gewidmet, von Moritz. Berlin, bei Wever, 1781, sechzehn Octav-Seiten.

Goethe's Werke, Ausgabe letzter Hand, Band XXVII., S. 248. Siehe auch m *Briefwechsel zwischen Goethe und F. H. Jacobi*, Leipzig, 1846, S. 119 74. Goethe's Briefe an F. H. Jacobi, vom 2. Februar 1789 und 19. August

Anton Reiser, ein psychologischer Roman, herausgegeben von Philipp Moritz, Berlin, 1785, vier Bände, ist des Herausgebers A biographie; einen fünften Band, die Biographie seines Freunde zu dessen Tode fortführend, hat K. F. Klischnig, 1794, in Druc geben.

Carl Philipp Moritz ist den 15. September 1757 in Hameln boren und den 26. Juni 1793 in Berlin gestorben. Er war z Mitglied der Akademie der Wissenschaften, Hofrath, und Prof bei der Akademie der bildenden Künste und bei der Militär-Akad

XVII. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN KAMMER-MUSI J. P. KIRNBERGER.

(Den 25. Februar 1781.)

Johann Philipp Kirnberger ist 1721 zu Saalfeld in Thüringe boren und den 26. Juli 1783 in Berlin, als Hof-Musicus der zessin Amalie, gestorben. Er war ein Schüler von Johann Seba Bach. Das Original des königlichen Schreibens an Kirnberger b Herr Professor Dehn, welchem wir unsere Copie verdanken. haben, in der ersten Abtheilung des sieben und zwanzigsten Ba S. 414, Kirnberger als Herausgeber von Hasslers *Psalmen und C lichen Gesängen* genannt.

XVIII. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN DOCTOR BLO

(Den 27. März 1781.)

Als der Doctor Marcus Elieser Bloch, ausübender Arzt in B mosaischen Glaubens, geboren in Ansbach 1723, gestorben in B den 6. August 1799, seine *Oekonomische Naturgeschichte der Fi besonders in den Preussischen Staaten* herauszugeben anfing, i sandte er dem Könige die ersten fertigen Bogen davon, um ihn für zu gewinnen. Er schrieb ihm, dass ein solches bisher nicht handenes Werk hier unternommen, von einem hiesigen Gelehrten von hiesigen Künstlern ausgeführt, und hier gedruckt werden s und fügte eine Menge Bitten hinzu : um Unterstützung und Pr

tion, um Postfreiheit für das Papier aus Frankreich oder der
veiz, auch um einen Befehl an die Kammern, dass diese ihm,
Verfasser, eine Specification aller in ihren Districten befindlichen
e, allenfalls auch ein Exemplar von den seltneren Sorten zusen-
möchten. Der König, welcher nicht Lust hatte, sich auf diese
che einzulassen, gab dem Dr. Bloch die Antwort vom 27. März
, welche wir, wie den wesentlichen Inhalt dieser Zeilen, aus der
n Berlinischen Monatschrift, herausgegeben von Biester, Band XI.,
ar bis Junius 1804, S. 79 und 80, entnommen haben.

XIX. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN PROFESSOR MYLLER.

(Den 22. Februar 1784.)

hristoph Heinrich Myller (Müller), geboren in Zürich, den 23.
740, und daselbst, 1763, zum geistlichen Stande ordinirt, ver-
vier Jahre später seine Heimath, als eine von ihm herausgege-
Schrift über die Genfer Unruhen[a] missfällig aufgenommen wurde.
ecember 1767 ward er Professor der Philosophie und Geschichte
Königlichen Joachimsthalschen Gymnasium in Berlin. Im Jahre
kehrte er in seine Vaterstadt zurück, wo er den 22. Februar
gestorben ist. Er dedicirte dem Könige seine *Sammlung Deut-
Gedichte aus dem XII. XIII. und XIV. Jahrhundert*, drei
bände. Die Antwort des Monarchen vom 22. Februar 1784 ha-
wir aus dem *Morgenblatt für gebildete Stände*, zweiter Jahr-
, Tübingen, 1808, Nr. 11, S. 44, entnommen.

XX. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN PROFESSOR MÜCHLER.

(Den 24. April 1785.)

hann Georg Müchler und Moses Mendelssohn wollten den drei
orbenen Berliner Philosophen Leibniz, Sulzer und Lambert ein

[a] Siehe Band XXIV., S. 150, 152 und 153.

gemeinschaftliches Monument, auf einem öffentlichen Platze der sidenz, errichten. Friedrich gab dazu, den 24. April 1785, die laubniss, und die beiden Unternehmer forderten zu Beiträgen Doch scheint die Theilnahme nicht genügend gewesen zu sein, die Idee ist nicht verwirklicht worden. Wir haben den Brief Königs aus den *Berlinischen Nachrichten von Staats- und geleh Sachen*, 1785, Nr. 73, S. 538, entnommen.

Leibniz, geboren in Leipzig 1646 den 21. Juni a. St., ist 14. November 1716 in Hanover gestorben; Friedrich spricht von Band I., S. 230. Lambert ist den 25. September 1777 in Berlin storben; seiner geschieht mehrmals Erwähnung in den Briefen Königs an d'Alembert, z. B. Band XXIV., S. 391, und Band XX S. 88. Sulzer ist den 25. Februar 1779 in Berlin gestorben; s Band IX., S. 80 und 81; Band XVII., S. XVII, XVIII und 357; B XIX., S. 219 und 291.

XXI. FRIEDRICHS BRIEF AN DEN RECTOR HEYNA

(Den 12. August 1785.)

Johann Friedrich Heynatz, geboren den 14. Juli 1744 in Ha berg, war von 1769 bis 1775 Lehrer am Berlinischen Gymnasium grauen Kloster, und von 1775 bis an seinen Tod, den 5. März 18 Rector der Oberschule zu Frankfurt an der Oder, auch Privatdo und, seit 1791, ausserordentlicher Professor der Beredsamkeit schönen Wissenschaften an der Universität daselbst. Der Brief Königs an ihn, welchen wir aus (des Ordensraths König) *Versuch ner historischen Schilderung der Residenzstadt Berlin*, Band V., theilung II., S. 162 und 163, entnommen haben, bezieht sich seine *Anweisung zur Deutschen Sprache. Zum Gebrauch beim terricht der ersten Anfänger*, Berlin, 1785, zwei hundert und s zehn Octav-Seiten.

I. FRIEDRICHS BRIEFE AN DIE VERWITTWETE FRAU VON TROSCHKE.

(Den 21. und den 23. Januar 1786.)

rnst Gotthilf von Troschke, Oberst und Commandeur des von leckschen Infanterie-Regiments, Nr. 26, Amtshauptmann zu Car- n der Neumark, Domherr zu Minden und, für die Schlacht bei ien, Ritter des Ordens *Pour le mérite*, starb den 20. Januar in Berlin. Er war den 26. December 1724 in Schlesien geboren. eine Wittwe, eine geborne von Oppell, aus dem Hause Thiemen- in der Neumark, sind die Briefe des Königs vom 21. und vom anuar 1786 gerichtet, welche wir aus der *Berlinischen Monats- ft*, herausgegeben von Gedike und Biester, Berlin, 1786, Band VII., r bis Junius 1786, S. 185—188, entlehnt haben, und welche chönes Seitenstück zu dem Briefe des Königs an die verwittwete von Forcade, vom 10. April 1765, Band XVIII., S. 133 unserer abe, bilden.

ier, am Schlusse der ganzen Briefsammlung, bemerken wir noch, alle zwölf Bände derselben vier tausend vier hundert neun und ig Nummern umfassen, wovon auf die freundschaftliche Corre- lenz drei tausend vier und zwanzig, auf die verwandtschaftliche ehn hundert fünf und vierzig Briefe kommen. Von der ganzen me sind drei tausend neun und achtzig Briefe aus Friedrichs Fe- und zwar achtzehn hundert acht und achtzig freundschaftliche zwölf hundert und ein verwandtschaftlicher. Der deutschen Briefe in Allem zwei hundert drei und zwanzig, darunter ein hundert und achtzig von Friedrich, und zwar sieben und achtzig freund- tliche und neun und neunzig verwandtschaftliche.[a]

Bei dieser Zählung ist zu bemerken, 1. dass sich, Band XXVII. III, S. 125 26, unter den deutschen Briefen zwei französische befinden, nämlich der der Kronprinzessin an den König und dessen Antwort; 2. dass eben so den französischen Briefen neun deutsche stehen, nämlich Band XVI., 7, Friedrichs Brief an Frau von Rocoulle; Band XX., S. 120, Friedrichs an den Baron H. A. von La Motte Fouqué; Band XXV., S. 297 und 312, richs Briefe an den General Otto von Schwerin und an den Grafen von tenstein; Band XXVI., S. 65, ein Brief der Königin Sophie an ihren Sohn; ch Band XXVII. II, S. 7, 8 und 10, drei Briefe von Friedrich an den grafen Heinrich und ein Brief von diesem an jenen.

Wenn dieser reiche Schatz, welcher den grossen König in se
rein menschlichen Verhältnissen zeigt, oftmals an die amtliche
tigkeit des Monarchen streift, so dürfte eine vollständige Samm
seiner diplomatischen, militärischen und administrativen Briefe,
aller officiellen Aeusserungen seiner Regentensorgen, sehr oft die se
sten Offenbarungen rein menschlicher Gefühle enthalten, so das
freundschaftlichen und die verwandtschaftlichen Briefe mit den
lichen Briefen verbunden erst den Gesammtcharacter des gr
Friedrich, als Menschen und als Königs, in diesem Bereiche ge
und den Reichthum seines Geistes, die Fülle seines Herzens un
unerschütterliche Ausdauer seiner patriotischen Thätigkeit in Krieg
Frieden, das schönste Lob der Monarchie, zur klarsten Anscha
bringen würden.

Auch Friedrichs musikalische Compositionen, welchen noch ni
gebührende kritische Würdigung gewidmet worden, ja welche
Zeit selbst wie verloren waren, sind als zuverlässige Offenbaru
seines Geistes und Herzens zu betrachten. Ein Anfang, diese
chologischen Quellen für den historischen Genuss wieder aufzufi
wurde gemacht, als unsere Biographie des grossen Königs auf
gesammten Schriftwerke die Aufmerksamkeit lenkte und der bek
Musikgelehrte Georg Pölchau davon Anlass nahm, seinen nach
senen musikalischen Arbeiten nachzuspüren. Derselbe bekam,
die hohe Vermittelung Seiner jetzt regierenden Majestät, im Frü
1835, die besondere Vergünstigung, die musikalischen Compositi
des seltenen Fürsten aufzusuchen, und es glückte dem unermüdl
Forscher, in dem Potsdamer Schlosse und in dem Neuen Palai
hundert und zwanzig Compositionen (Concerte, Flötensolos mit
Basse, etc.) wieder aufzufinden, ein Schatz, in welchem sich di
genthümlichen Gefühle und Ideen leicht entdecken lassen, wie s
den poetischen und prosaischen Schriftwerken und in den Briefen
gesprochen sind.[a]

[a] Siehe unsere Anzeige des Pölchauschen Fundes in der *Allgemeinen P*
sischen Staats-Zeitung, Berlin, 1835, den 12. Mai, S. 541, und *Friedric*
Grosse als Schriftsteller, von J. D. E. Preuss, Berlin, 1837, S. 302 — 306.
beschreibender Katalog des oben genannten Musikalien-Schatzes ist uns
bekannt.

ANHANG.

CHREIBEN DES KÖNIGS AN DEN ETATS-MINISTER FREIHERRN VON ZEDLITZ.

(Den 5. September 1779.)

m 5. September 1779 sprach der König in Potsdam mit seinem ster der Lutherischen Kirchen- und Schulsachen, Baron von Zed- ausführlich über den Unterricht der Jugend. Der dabei gegen- ige Geheime Cabinetsrath Stellter musste den Inhalt des Gesprächs schreiben und dann in die Form bringen,[a] in welcher wir die würdigen Aeusserungen, als ein Seitenstück zu Friedrichs päda- chen Schriften im neunten Bande unserer Ausgabe,[b] und zum nisse, wie weit sein Gesichtskreis auf dem Gebiete der Erziehung des Jugendunterrichts gegangen, nach der in dem Königlichen Ge- en Staats- und Cabinets-Archive aufbewahrten Urschrift wieder ucken lassen. Friedrich Nicolai hat diese Cabinets-Ordre in den *ıdoten von König Friedrich II.*, Heft V., S. 33 – 40, im Jahre , zuerst bekannt gemacht.

. FRIEDRICHS REDE AN SEINE GENERALE UND ABS-OFFICIERE VOR DER SCHLACHT BEI LEUTHEN.

(Gehalten in Parchwitz, den 3. December 1757.)

riedrich hat von seinen Reden nur eine einzige aufbewahrt; das lie Rede an die Officiere der Berliner Garnison bei dem Aus- che zum ersten Schlesischen Kriege, am 24. November 1740, he man in seinen historischen Werken findet.[c] Seine anderen

a Siehe Büschings *Character Friedrichs II.*, Halle, 1788, zweite Auflage, , wo aber, Zeile 10, statt des 6. September, der 5. September gelesen wer- nuss.

b Siehe Band IX., S. 1, 35, 75, 99 und 113, die Abhandlungen Nr. I., III., IX. und X.; siehe auch Band VII., S. 89, die Abhandlung *De la littéra- llemande*, welche mit der *Lettre sur l'éducation*, Band IX., S. 113—127, Theil verwandten Inhalts ist; endlich Band XXIV., S. 578, 580, 593 594.

c Siehe Band II., S. 58 und 59.

noch vorhandenen Reden[a] sind durch Ueberlieferung der Ze
sen erhalten. Unter diesen dürfte die von uns aufgenommen
der Schlacht bei Leuthen gehaltene bei weitem die wichtigste
verlässigste sein. Leider hat Friedrich selbst diese merkwürdig
nicht aufbewahrt; an der geeigneten Stelle in seinen Werken (Ba
S. 161 und 162 unserer Ausgabe) sagt er nur: «*L'armée qui*
«*l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du Roi que*
«*décembre (à Parchwitz); cette armée était découragée et da*
«*cablement d'une défaite récente. On prit les officiers par*
«*d'honneur; on leur rappela le souvenir de leurs anciens ex*
— «*Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trou*
«*posée à laver, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, l*
«*qu'elle avait reçu le 22. Le Roi chercha cette occasion, et*
«*elle se trouva. — Il avança le 4 à Neumarkt.*» Ehe der Kön
aus dem Lager bei Parchwitz aufbrach, sprach er, am 3. D
1757, in eben so bedenklichem Augenblicke wie Caesar in Ve
und Jean de La Valette nach dem Verluste des Forts Sant'
zu seinen Generalen und Stabs-Officieren. Tempelhoff war der
welcher im Jahre 1783, also noch bei Lebzeiten des Königs,
ner Uebersetzung der Geschichte des siebenjährigen Krieges v
neral Lloyd, die Hauptgedanken dieser Rede, erzählungsweis
theilte.[c] Dann gaben die *Anekdoten und Charakterzüge a*
Leben Friedrichs des Zweiten,[d] und die *Briefe eines alten*
schen Officiers, verschiedene Charakterzüge Friedrichs des
betreffend,[e] ganze Abfassungen derselben, nach verschiedene
nannten Quellen. Aus Tempelhoff und den *Anekdoten und*

[a] Siehe *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, von J. D. E. Preuss
und 301, und *York's Leben*, von Droysen, Berlin, 1851, Band I, S. 1
(Neue Auflage von 1854, Band I., S. 15).

[b] J. Caesar *De bello gallico*, lib. I., cap. 40, und Vertot *Histoire d*
liers de Malte, nouvelle édition, Paris, 1761, Band V., S. 2 und 3. (Die e
gabe dieses Vertotschen Werks ist vom Jahre 1726.)

[c] Band I., S. 323 der ersten Ausgabe; S. 283 und 284 der Ausg
Jahre 1794. Georg Friedrich Tempelhoff, seit 1757 Artillerist in der
schen Armee, wurde erst nach der Schlacht bei Hochkirch Officier.

[d] Berlin, bei Unger, Dritte Auflage, 1787, S. 28 — 31. Daraus ist
übergegangen in die *Charakteristik Friedrichs des Zweiten, Königs von*
(herausgegeben von Dr. Ch. G. D. Stein), Berlin, bei Unger, 1798, T
S. 37 — 39.

[e] Hohenzollern, 1790, S. 54 und 55. Als Verfasser dieser *Briefe*
Kurhessische Major Rudolph Wilhelm von Kaltenborn genannt.

ügen scheint J. W. von Archenholz dasjenige geschöpft zu haben, er in dem *Historischen Taschenbuch für das Jahr* 1789, *ent-end die Geschichte des siebenjährigen Krieges in Deutschland*, 9, von der Rede des Königs vor der Schlacht bei Leuthen sagt. den *Lebensrettungen Friedrichs des Zweiten im siebenjährigen ege*[a] wird von dem Verfasser, dem ehemaligen Feldprediger C. D. ter, aus dem Munde des Generals August Gottlieb von Bornstedt des Obersten von Moller, eine förmliche Anrede mitgetheilt, wie der König, «den Abend vor der Schlacht,» an seine Generalität lten. Endlich erschien die Aufzeichnung des Hauptmanns von ow in seiner *Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des sieben-igen Krieges*,[b] als die von einem Ohrenzeugen selbst gegebene, he wir eben deshalb, und weil sie die vollständigste ist, in unsere mlung aufgenommen haben.

Friedrich August von Retzow war erst Adjutant seines 1758 ver-enen Vaters, welcher auf dem Schlachtfelde von Leuthen zum eral-Lieutenant erhoben worden war, dann Flügel-Adjutant des gs. Im Jahre 1760 nahm er seinen Abschied und lebte seitdem seinem Gute Neu-Bellin bei Genthin, eifrigst beschäftigt mit der ssung des eben genannten kritischen Geschichtswerks, von wel-ı ein Fragment, der Ausbruch des Krieges und die Einschliessung Uebergabe des sächsischen Heeres bei Pirna, schon 1790, ano-veröffentlicht wurde.[c] Die erste vollständige, dem Prinzen Hein-dem Sieger bei Freyberg, gewidmete Ausgabe erschien 1802, anonym; die zweite vermehrte und verbesserte, dem Prinzen inand von Preussen, dem Gefährten von Leuthen, gewidmete age (vom Jahre 1804) besorgte der Hauptmann von Retzow un-seinem Namen und mit genauer Angabe seiner Quellen.[d] Er den 18. October 1812, drei und achtzig Jahre alt, in Hohen-

Berlin, 1792, S. 14.

Berlin, bei Himburg, 1802, Theil I., S. 240—243.

Abgedruckt in dem *Journal für Staatskunde und Politik*, herausgegeben aup und Crome, Frankfurt am Main, 1790, Erster Jahrgang, Erstes Stück, —101. Ueber die Folgen dieser Bekanntmachung siehe die *Selbstbiographie Dr. Crome*, Stuttgart, 1833, S. 204—207.

Die Verbesserungen der zweiten Auflage sind besonders erschienen, unter Titel: *Zusätze und Berichtigungen zur Charakteristik der wichtigsten Er-se des siebenjährigen Krieges, in Rücksicht auf Ursachen und Wirkungen*, F. A. von Retzow, vormals Königlich Preussischem Hauptmann. Für die ıer der ersten Auflage. Berlin, 1804, vier und funfzig Seiten, in-8.

Bellin. Sein wichtiges Werk ist bis jetzt in gleichen Ehren geb
ja, man schätzt den edlen Mann in seinem schriftstellerischen V
immer höher, je genauer man die Geschichte seiner wohlbegrü
Charakteristik und seine mannhafte Vertheidigung derselben geg
fene und verborgene Widersacher kennen lernt. Der Hauptman
Archenholz war sein treuer litterarischer Kampfgenosse in de
schrift *Minerva*, welche auch, aus der Handschrift des Verfasse
Probe, die Schlacht bei Kolin gab,[a] zu welcher F. W. E. von
der Verfasser des berühmten (handschriftlichen) *Journals*[b] «die
essanten Hauptfacta» seinem Freunde von Retzow mitgetheilt
da dieser während jener Schlacht im Corps des Feldmarschalls
vor Prag diente.

Gaudi erwähnt der Rede vom 3. December 1757 in seinem J
nicht ausdrücklich, aber was er im Laufe der Erzählung üb
ganze Lage des Königs giebt, ist so wichtig, dass wir eine Mitt
für nöthig halten. Nachdem er nämlich, Seite 406 der *Campagn*
gesagt, dass der König den 2. December das ganze Corps, wel
mit sich aus Sachsen gebracht hatte, vor Parchwitz ein Lager b
lassen, dass Zieten desselben Tages mit der Armee des Herzo
Bevern zum Könige gestossen, und dass, den 3., die Cavallerie,
noch cantonnirte, auch in das Lager vor Parchwitz gerückt sei
er, Seite 409, in der Erzählung der Hauptbegebenheiten fort, sag
der König in Parchwitz die Gewissheit erhalten, die feindliche
werde ihn in ihrem verschanzten Posten erwarten, und schreib
wörtlich also: «Allein der König hatte zur Wiederherstellung s
«Unglücksfälle für nöthig gehalten und fest beschlossen, alles M
«anzuwenden, sie zu forciren, und zu diesem Ende, es kost
«was es wolle, anzugreifen, denn er sahe ein, dass, wenn
«nicht geschähe, die ganze Armee des Prinzen Carl von Lot
«die Winterquartiere in Schlesien nehmen, und Brieg, Cosel,
«und Glatz bis zur Eröffnung des künftigen Feldzuges von sell
«Mangel der Lebensmittel fallen, folglich Alles verloren sein
«die Verfassung war verzweifelt, also glaubte er auch dergleich
«tel anwenden zu müssen, deren guten Ausschlag ausser ihm
«nur sehr Wenige vermutheten. Er liess zur Ausführung sei

[a] *Minerva. Ein Journal historischen und politischen Inhalts*, heraus
von J. W. von Archenholz, Mai 1802, Bd. XLII., S. 193—262. Das ist
Abschnitt, welcher sich in der *Charakteristik*, 1802, Theil I., S. 111—160

[b] Siehe Band XV., S. 168.

sten Vorhabens Anstalten machen, und beschloss, mit der Armee, nunmehr zwischen 33000 und 34000 Mann stark geworden war, r das Schweidnitzer Wasser zu gehen.» Nachdem nun alles Erlliche veranstaltet war, brach die Armee den 4., vor Anbruch Tages, auf, um gegen Neumarkt vorzurücken.

n diesem getreuen Auszuge aus Gaudi finden wir den Moment den Kern der berühmten Rede unverkennbar ausgesprochen, welche, nach der *Charakteristik* des Hauptmanns von Retzow, Band I., 37 — 243, in Parchwitz, vor dem Aufbruche nach Neumarkt gen wurde.

n Betreff des von Retzowschen Textes dieser Rede sind wir noch Zeugniss eines Ohrenzeugen schuldig. Der ehemalige Leibpage herr Georg Carl Gans Edler zu Putlitz nämlich, welchen der Köauf dem Wahlplatze von Leuthen zum Lieutenant ernannte, und her, den 8. December 1757, in Magdeburg bei der regierenden gin mit der Siegesnachricht ankam, sagt in seinen *Memoiren*, Rede des Königs vor der Schlacht bei Leuthen sei nicht ganz so, Retzow sie erzähle, sondern so: «*Meine Herren, die Feinde ste- bis an die Zähne in ihrer Verschanzung; hier müssen wir sie reifen, entweder sie schlagen, oder Alle da bleiben. Keiner muss ken, anders durchzukommen, und wem dies nicht anstehet, der n gleich seinen Abschied bekommen und nach Hause gehen.*» — s der König einen so grossen Trumpf hierauf gesetzt,[a] ist nicht dem. Der König brauchte solche Worte nicht zu sagen; denn Wort oder Zureden von ihm war bei seiner so braven Armee on genug; denn ein Jeder sagte: der König hat es befohlen, und muss es wohl gehen. Dass jenes harte Wort gesagt ist, ist an n, aber aus des Königs Munde ist es nicht gekommen, sondern Major Billerbeck[b] sagte es, weil der König sagte: «*Dem dieses ht anstehet, der kann gleich nach Hause gehen;*» hierauf sagte ser: ««*Ja das müsste ein infamer Hundsfott sein; nun wäre es it!*»» Dass der König hierüber lächelte und ihm nicht missfallen te, ist nicht zu bezweifeln; er hat's ihm auch nie vergessen.»[c]

Siehe unten, S. 262 und 263.

Band IV., S. 124; Band V., S. 172; Band XXVI., S. 126.

Wir haben diese Stelle aus des Barons von Putlitz gedruckten *Memoiren* o und 91) entnommen, sind aber nicht im Stande, den genaueren Titel anben, auch nicht, ob dieselben als ein eigenes Buch oder in einer Zeitschrift hienen.

In dem *Recueil de lettres de Sa Majesté le roi de Pruss servir à l'histoire de la dernière guerre, A Leipzig*, 1772, *Pa conde*, p. 179, findet sich ein *Discours du Roi à ses génér 2 novembre* 1760, *veille de la bataille de Torgau.* Dieser *D* ist aber durchaus unecht. Der König hat am 2. November 1 lerdings seine Generale kommen lassen; aber nur, um ihnen position zur bevorstehenden Schlacht mündlich zu geben, Tempelhoff in seine *Geschichte des siebenjährigen Krieges in D land*, Theil IV., S. 297, aufgenommen hat. Auch die Anrede, der König vor der Schlacht bei Rossbach an seine Armee g haben soll, und welche sich in der *Preussischen Wehrzeitung*, N den 15. September 1853, S. 3362, findet, gehört ihm offenba zu. Endlich erklären wir auch die Anrede an seine Generale v Ausmarsche in den Baierschen Erbfolgekrieg, welche in unse genen Buche *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, Ba S. 97 und 98, steht, für unecht.

Die französischen *Suppléments* haben wir mit den nöthigen richten versehen.

Ausser dem *Inhalts-Verzeichnisse* und dem *Chronologische zeichnisse* der in dieser dritten Abtheilung des sieben und z sten Bandes enthaltenen Briefe gehören zu diesem Bande n *Table générale des matières contenues dans la Correspondan* die *Table alphabétique des correspondants de Frédéric, cite les douze volumes de sa Correspondance.*

Diesem Bande sind endlich auch die Facsimile der beiden B den Consistorial-Rath Reinbeck, vom 6. und vom 19. oder 2 1740, beigefügt.

Berlin, den 2. Februar 1856.

J. D. E. Preuss,

Doctor der Philosophie, Königlicher Pro der Geschichte und Historiograph von Bra burg, auch Ehrenmitglied der militärisc Gesellschaft.

I.

RIEDRICHS BRIEFWECHSEL

MIT DEM KÖNIGE

FRIEDRICH WILHELM I.

SEINEM VATER.

(VOM 27. JULI 1717 BIS ZUM 26. MAI 1740.)

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Berlin, den 27. Juli 1717.

Mein allerliebster Papa,

danke unterthänigst, dass Sie einen Officier von so grossen iten, als den Major Finck, zum Oberst-Lieutenant bei mei- Regiment[a] gegeben haben, werde auch allezeit suchen, nen allerliebsten Papa in Allem zu contentiren, weilen mir l bewusst, dass all mein Glück in dieser Welt von Dero de dependiret; wollte auch suchen meine unterthänigste De- on auf alle Weise zu attestiren, wenn ich nur das Glück e, Ihnen zu Wusterhausen[b] aufzuwarten, der ich Zeit mei- Lebens verharre meines allerliebsten Papa's

unterthänigster Sohn und Diener,

Friderich.[c]

Der Major Wilhelm Ernst Finck von Finckenstein, vom Regimente des gs, wurde den 23. Juli 1717 zum Oberst-Lieutenant und, wie es scheint, hzeitig zum Commandeur der damals gestifteten *Compagnie der Kronprinz- Cadets* ernannt, welche Friedrich in dem Briefe sein *Regiment* nennt. Anstalt wurde bald vermehrt und, im Monat Juni 1720, bis auf vier pagnien gebracht, die nun *Königl. Kronprinzl. Corps des Cadets* hiessen. Oberst-Lieutenant Finck von Finckenstein starb im August 1727.

Siehe Band XXVI., Seite 356.

Dieser Brief ist mit geführter Hand geschrieben.

2. AN DENSELBEN.

Den 25. Februar

Mein lieber Papa,

Ich hoffe, dass mein lieber Papa noch ein wenig Gnade fü
behalten, und dass Er mich nicht vergessen hat. Ich neh
Freiheit, die Liste von meiner Compagnie zu senden; es th
aber recht leid, dass ich die Gnade nicht haben kann, d
meinem lieben Papa selber zu überreichen, und dass Er s
nicht hier gewesen. Ich wünsche, dass mein lieber Pa
meinem Schreiben zufrieden sein möge; und, weil ich
Brief selber dictiret, bitte, ihn zu meinem Andenken zu v
ren, und allezeit ein wenig Gnade für mich zu behalten.
mit unterthänigstem und kindlichem Respect meines lieben

gehorsamster Diener und S
Friderich.

---

3. AN DENSELBEN.

Den 7. Octobe

Mein lieber Papa,

Ich hoffe, dass sich mein lieber Papa recht gesund zu P
befindet. Ich habe gehöret von dem General von Beschef
mein lieber Papa von da nach Magdeburg wird gehen. W
solches gewusst, hätte ich gebeten mich mit zu nehmen.
mir aber mein lieber Papa die Gnade thun wollte, un
lassen nachkommen, würde es mir sehr lieb sein. Geste
ich einen Hasen mit meinen neuen Hunden gehetzet, welc
auf Papa's Gesundheit verzehren werden. Ich bin meine
Papa's

treuer Diener und Kn
Friderich.

---

4. AN DENSELBEN.

Berlin, den 14. October 1719.

MEIN LIEBER PAPA,

ist mir recht lieb gewesen zu hören, dass mein lieber Papa und von Potsdam abgereiset. Ich bedanke mich unterthänigst die schöne Koppel Hunde, so mein lieber Papa mir durch nsieur Schlieben geschenket. Ich wünschte auch gerne, etwas Seinen Diensten zu haben, und verlange sehr, meinen lieben a hier zu sehen. Meine Schwester Wilhelmine lässet ihr Com- nent machen. Ich bin und bleibe meines lieben Papa's

gehorsamer Sohn und Diener,

FRIDERICH.

---

5. AN DENSELBEN.

Den 21. October 1719.

MEIN LIEBER PAPA,

hoffe, dass ich meinen lieben Papa bald gesund hier sehen de, und bedanke mich für den Cadet, den mein lieber Papa geschicket hat; ich hoffe, dass er bald so viel wachsen wird, s er unter das erste Bataillon kommen kann. Meine zwei efe wird mein lieber Papa gut empfangen haben. Meine liebe wester lässet ihr Compliment machen, und befindet sich nicht zu wohl; wir denken Tag und Nacht an meinen lieben Papa, l ich verbleibe, u. s. w.

---

6. AN DENSELBEN.

Berlin, den 11. Juni

Mein lieber Papa,

Ich wünsche von Grund des Herzens, dass mein liebe
möge gesund und vergnügt auf der Reise gewesen sein, au
ferner allezeit wohl befinden. Mein lieber Papa sei dabei so
und behalte mich doch allezeit lieb, und gönne mir b
grosse Freude, Ihn wieder hier zu sehen. Ich bin am 7. di
Cöpenick gewesen; meine Compagnie[a] hat nicht allein die
griffe sehr gut gemachet, sondern auch so gut gefeuert,
unmöglich besser sein kann. Meinem lieben Papa übersen
bei ganz unterthänigst die Listen von meinen beiden Comp
Ich wiederhole meinen herzlichen Wunsch, dass Gott
lieben Papa bald wieder gesund zu uns bringen möge, er
mich nochmalen zu Seiner beständigen Gnade und Lieb
bin dafür lebenslang mit allem unterthänigsten und kin
Respect, u. s. w.

---

7. AN DENSELBEN.

Berlin, den 8. Octobe

Mein lieber Papa,

Ich wünsche von Herzen, dass ich bald die Gnade haben
meinen lieben Papa gesund und vergnügt zu sehen. Ich

[a] Das war die Leibcompagnie des Infanterie-Regiments von Gers
ehemaligen Grenadier-Garde (Nr. 18 der Stammliste von 1806), we
1716 bis zum letzten Regierungsjahre Friedrich Wilhelms I. in Cöpeni
und dann nach Spandow verlegt wurde. Siehe *Die Uniformen der*
schen Garden (von dem Oberst-Lieutenant und Flügel-Adjutanten von
gegenwärtig General-Lieutenant und Vice-Gouverneur von Mainz),
bei Gropius, 1840, in 4., S. 16. Friedrich verlieh eben dieses Regim
10. November 1742, seinem Bruder dem Prinzen August Wilhelm
Band IV., S. 141; Band XXVI., S. 111, Nr. 36, und S. 177, Nr. 38.

er mit dem Schnupfen und Husten stark geplaget gewesen; ıoch bin ich im Anfang auf der Jagd gewesen, und habe mein es Huhn im Fluge geschossen. Ich bitte nochmals, mein lieber ı sei so gnädig und komme doch bald zu uns, denn heute ist n der vierzehnte Tag, dass Er versprochen, wieder bei uns ein. Mein lieber Papa sei so gnädig und behalte mich allemal einer Gnade und Liebe; ich werde dafür lebenslang mit allem rthänigen und kindlichen Respect sein, u. s. w.

---

8. AN DENSELBEN.

Berlin, den 31. October 1720.

Mein lieber Papa,

inem lieben Papa berichte mit allem unterthänigen Respect, ich gestern bei meiner Compagnie zu Cöpenick gewesen; sie überaus gut exerciret, und ich habe ihr auch, weil sie es so l gemacht, ein Fass Bier geschenket. Mein lieber Papa sei so lig und erfreue mich bald mit Seiner Gegenwart. Ich bitte auch dabei gehorsamst, Er behalte mich allezeit in Seiner de und Liebe; ich werde dafür, so lange ich lebe, mit allem lichen und unterthänigen Respect sein, u. s. w.

---

9. AN DENSELBEN.

Berlin, den 12. Juli 1721.

Mein lieber Papa,

bedanke mich für das schöne Compliment, so mir Monsieur ieben gebracht, welches mich sehr gefreuet. Ich habe Gund- a bei mir zum Essen gehabt, welcher mir Alles erzählet und

Siehe Band XXV., S. 481.

sehr lustig gewesen. Mama und wir alle sind sehr betrübe
Papa einen Tag später kommt, als wir gemeinet. Ich b
gestern in Cöpenick gewesen, wo noch Alles wohl ist, w
bei den Cadets. Ich bin noch immer fleissig im *Theatrum*
paeum.[a] Hierbei verbleibe ich, so lange ich lebe, mit allen
lichen und unterthänigsten Respect, u. s. w.

10. AN DENSELBEN.

Den 25. August

Mein lieber Papa,

Ich hoffe, dass sich mein lieber Papa noch wohl befind
werde heute bei den Cadets gehen. Vorgestern bin ich
Jagd gewesen. Der Prinz von Anhalt ist gestern gekomm
Theatrum europaeum werde ich bald das vierzehnte Jahr
gen.[b] Hierbei verbleibe ich mit unterthänigstem Respect,

[a] Duhan de Jandun, der wissenschaftliche Erzieher des Kronprinz
seine *Projets sur la manière de montrer à Monseigneur le Prince royal*
universelle du dernier siècle also an: «*Sa Majesté voulant que Monse*
«*Prince royal s'applique présentement à l'histoire moderne, contenue dan*
«*qu'on appelle le* Théâtre de l'Europe, *je me propose, pour épargner*
«*gneur la peine de lire ce long ouvrage, de lui en recueillir les événemen*
«*remarquables selon l'ordre du livre.*» Neben den Worten *les plus rem*
hat der König mit eigener Hand bemerkt: *tous les événements.* Siehe Fr.
Zur Geschichte Friedrich Wilhelms I. und Friedrichs II. Leipzig, 183
Auflage, S. 51 und 52.

[b] Das *Theatrum europaeum*, welches, von verschiedenen Verfass
beitet, seit 1662, in ein und zwanzig Folianten, in Frankfurt am Main
fängt mit dem Jahre 1617 an, und endet der erste Band mit dem Jah
Band II. umfasst die Jahre 1629—1632; Band III. giebt die Jahre 163
Band IV., die Jahre 1639—1642, u. s. w. In diesem vierten Bande begi
die brandenburgische Geschichte zur Zeit des Grossen Kurfürsten; de
zwanzigste Band enthält die Jahre 1716—1718, also auch noch die e
gierungsjahre König Friedrich Wilhelms I.

11. AN DENSELBEN.

Wusterhausen, Sonnabend, den 11. September 1728.

Mein lieber Papa,

habe mich lange nicht unternehmen mögen zu meinem lieben a zu kommen, theils weil es mir abgerathen, vornehmlich weil ich mich noch einen schlechteren Empfang, als den nairen sollte vermuthen sein; und aus Furcht, meinen lieben a mehr mit meinem gegenwärtigen Bitten zu verdriessen, e es lieber schriftlich thun wollen. Ich bitte also meinen lieben a, mir gnädig zu sein, und kann hiebei versichern, dass, nach em Nachdenken, mein Gewissen mir nicht das Mindeste ge-et hat, worin ich mir etwas zu reprochiren haben sollte; hätte ber wider mein Wissen und Willen gethan, das meinen lieben a verdrossen habe, so bitte ich hiermit unterthänigst um Ver-ung, und hoffe, dass mein lieber Papa den grausamen Hass, ich aus allem Seinen Thun genug habe wahrnehmen können, de fahren lassen; ich könnte mich sonsten gar nicht darein cken, da ich sonsten immer gedacht habe, einen gnädigen er zu haben und ich nun das Contraire sehen sollte. Ich fasse n das beste Vertrauen, und hoffe, dass mein lieber Papa dieses s nachdenken und mir wieder gnädig sein wird; indessen ichere ich Ihm, dass ich doch mein Tage nicht mit Willen en werde und, ungeachtet Seiner Ungnade, mit unterthänig-n und kindlichstem Respect bin, u. s. w.

12. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

(September

Sein eigensinniger, böser Kopf, der nicht seinen Vater denn wenn man nun Alles thut, absonderlich seinen Vater so thut man was er haben will, nicht wenn er dabei steh dern wenn er nicht Alles sieht. Zum Andern weiss er woh ich keinen effeminirten Kerl leiden kann, der keine mens Inclinationen hat, der sich schämt, nicht reiten noch sc kann, und dabei malpropre an seinem Leibe, seine Haa ein Narr sich frisiret und nicht verschneidet, und ich Alles tausendmal reprimandiret, aber Alles umsonst und kein serung in nichts ist. Zum Andern hoffärtig, recht baue ist, mit keinem Menschen spricht, als mit welchen, und ni pulär und affable ist, und mit dem Gesichte Grimassen als wenn er ein Narr wäre, und in nichts meinen Wille als mit der Force angehalten; nichts aus Liebe, und er All nichts Lust hat, als seinem eigenen Kopf folgen, sonste nichts nütze ist.

Dieses ist die Antwort.

Friderich Wilh

---

13. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHE

Wesel, den 19. August

Mein lieber Papa,

Ich nehme mir nochmalen die Freiheit, meinem lieben P schreiben und Ihn hierbei allerunterthänigst um Erlassung Arrests zu bitten,[a] versichernde, dass Alles, was ich mein

[a] Friedrich hatte am 5. August in Steinsfurth, zwischen Heilbro Sinzheim, auf der Reise mit dem Könige, sich der väterlichen Härte d

Papa gesaget oder sagen lassen, wahr sei. Wor ferner noch
ıpçons gegen mich seien, so wird die Zeit weisen, dass solche
ıt gegründet seien, und versichere, dass ich eine solche böse
ention, wie gemeinet wird, nimmer gehabt habe. Ich bitte also
nen lieben Papa um seine Gnade, und verbleibe zeitlebens
unterthänigstem Respect, u. s. w.

---

14. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 19. November 1730.

Allergnädigster König und Vater,

bin sehr erfreuet worden, durch die Commission[a] gehöret zu
en, dass Sie mir Dero väterliche Gnade inskünftige wieder
llen zufliessen lassen. Ich gestehe zwar, dass dieser Weg mir
r sauer ankommt; aber ich hoffe, dass Sie allergnädigst aus
iner Conduite ersehen werden, dass mich ganz und gar sub-
tiret habe, und fasse auch hierbei das Vertrauen zu Ihnen,
werden so gnädig sein und mir auch Gnade widerfahren las-
; bitte auch hierbei, gnädigst zu erlauben, dass der Prediger
ltenius mir künftigen Sonntag das heilige Abendmahl verreiche,
weil es wohl billig ist, dass ich mich mit Gott hierdurch ver-
ne; bitte noch hier zuletzt, mich nicht immer in Dero Ent-
nung zu lassen, sondern zu erlauben, wenn es Ihnen wird ge-
ig sein, mich zu Dero Füssen zu werfen, verharrend indessen
t allem ersinnlichsten Respect, u. s. w.

---

cht entziehen wollen. Siehe J. D. E. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend
Thronbesteigung*, S. 75 und folgende; siehe auch die *Mémoires de la mar-
ve de Baireuth*, Band I., S. 211 und folgende.

[a] Siehe J. D. E. Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*,
117 ff.

15. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 28. Novembe

Allerdurchlauchtigster König und Vater,

Ich erkenne mit aller Submission die Gnade, so Sie mir er
und mir öfters erlauben, an Sie zu schreiben und meine
thänigsten Respect und Treue zu versichern, und versiche
bei allerunterthänigst, dass Sie aus meiner ganzen Cond
sehen werden, dass ich aus Submission und Gehorsam Al
werde, Dero Befehl Genüge zu thun. Ich kann sonst nicht
sam Gottes Wege hier, auch in Führung meines Ungli
kennen, da er mich zwar durch manchen sauern und rauh
geführet,[a] aber auch gewiss sich einen guten Zweck vo
und bin versichert, dass er es so ausführen wird zu sein
und so, dass Sie dabei vollkommen von meiner Submiss
sichert werden können, so dass, wo Sie Ursach zu glau
habt, ich wäre Ihnen ungehorsam, Sie sich jetzo vollkom
Gegentheils versichern können; wo Sie geglaubet, ich wä
untreu, Sie sich jetzo gewiss meiner vollkommenen T
versichern haben; wo Sie auch in übrigen Stücken ein
Opinion von mir gehabt, Sie in allen Stücken sehen werd
ich, so viel möglich, redressiren werde. Geruhen Sie den
diese Zeilen von dem Ihnen nunmehro gehorsamen S
einem gnädigen Anblick zu sehen, und erlauben Sie mir,
mir versichern darf, dass der Gott, der die Herzen der
regieret wie die Wasserbäche,[b] Ihres, o mein Vater, als
ren wird, dass, nach so lange wohlverdienter Entziehu
Gnade, ich mich inskünftige so viel von Dero Gnade w
rühmen haben, als wie ich bishero über Ihre väterliche
gungen habe klagen können. Ich ersterbe also in der Versi

[a] Diese Worte erinnern an die sechste Strophe des berühmten
liedes: »O Gott, du frommer Gott,« welches Johann Heermann, zu
dreissigjährigen Krieges Prediger in Köben, gedichtet hat. Friedrichs
sangen dieses Lied, namentlich die zweite Strophe, auf dem Zuge zur
bei Leuthen.

[b] Die Sprüche Salomonis, Capitel XXI., Vers 1.

hoffe, dass, nachdem Sie sich so lange als ein gerechter Rich-
bezeiget, Sie auch wieder das Vaterherz gegen mich lenken
den. O welche Liebe, welche Treue werde ich Ihnen nicht
gen verdoppeln müssen! Wie gerne werde ich nicht mein
en, welches so in Ihren Händen stehet, mit aller Freude für
assen, und bin, bis in den Tod, mit unterthänigster Submis-
, u. s. w.[a]

16. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 1. Mai 1731.

Allergnädigster König und Vater,

bedanke mich ganz unterthänigst für die Bücher, so Sie die
de gehabt, mir zu schicken, und werde suchen, Dero Inten-
s auch in diesem Stücke ein Genüge zu thun, indem ich mein
sestes Plaisir daraus mache, wenn ich Dero Willen nachleben
n, in Hoffnung, hierdurch Dero Gnade wieder zu erlangen.
lte Gott, dass ich hierdurch diesen meinen aufrichtigen Zweck
lten möge, um meinem allergnädigsten Vater auch alsdann
beweisen, dass ich dessen Willen nicht aus Zwang, sondern
aufrichtiger Intention ihm zu gefallen, thue; in welchen Sen-
nts ich bis an mein Ende verharre mit unterthänigem Respect
Submission, u. s. w.

[a] Der Cabinets-Rath Schumacher hat oben am Rande dieses Briefes be-
t, dass derselbe ihm, den 29. November 1730, *eingerissen* zugestellt worden.

17. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 3. Mai

Ich habe Euren Brief wohl erhalten, darin Ihr Mir danket der geistlichen Bücher, die Ich Euch geschicket habe. Wollt Ihr hättet Meinem väterlichen Rath und Willen von Juge gefolget, so wäret Ihr nicht in solch Unglück verfallen; d verfluchten Leute, die Euch inspiriret haben, durch di lichen Bücher klug und weise zu werden, haben Euch die gemachet, dass alle Eure Klugheit und Weisheit ist zu nic zu Quark geworden. Hättet Ihr des Vaters treuen Vermah Euch wollen untergeben, wäre es Euch gewiss gut gegange wenn Euch der liebe Gott das Leben giebet, und Euch be oder, wenn Ihr Euch gleich nicht bekehret, nur wenn Eurem völligen Alter kommet, Ihr möget es wollen ode wollen, Euer Gewissen Euch immer überzeugen wird, d meine Vermahnungen, die Ich Euch von der kleinsten K bis zuletzt gethan habe, Euch an der Seele, vor der co Welt, für meine Armee, Länder und Leute heilsam gewes Da Ihr aber in allen Occasionen schnurgrade dawider geh könnet Ihr die bösen Leute, die wider Euer eigenes Bes redet, und Euch Meine Verfassung sowohl, als Meine jederzeit odieux gemachet, jetzt am Besten erkennen, selben redlich mit Euch umgegangen, oder nicht; denn Ih persuadiret sein, auf alle Chapitres, was passiret, dass Ic weiss, als was Ihr habet bei der Commission ausgesage sollet Ihr hier wieder eine Probe haben, dass alle Falsc der Welt nichts hilft, und nichts so klein gesponnen, es Alles wieder an die Sonnen. Also hättet Ihr besser gethan Ihr hübsch die Wahrheit ausgesaget, wie Alles gewesen; d hätte Ich noch gesehen ein aufrichtiges Herz. Gott gebe dass Euer falsches Herz durch Euren Arrest möge vo men gebessert werden, und dass Ihr Gott möget vor haben, alle die verdammten gottlosen prädestinatischen

ts[a] aus Eurem bösen Herzen mit Christi Blute abwaschen. gebe der allmächtige Gott der Vater, Gott Sohn, Gott hei- Geist, um Jesu Christi willen. Amen. Alle fromme Unter- en und Leute sprechen hiermit von Herzen Amen.[b]

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 18. August 1731.

Allergnädigster König und Vater,

danke Gott tausendmal, der das Herz meines allergnädigsten rs also gegen mich gelenket, dass Sie mir meine so schwer ngenen Fehler in Gnaden verziehen haben. Hätte ich nicht Erkenntniss einer solchen unverdienten Gnade, so wäre ich t werth, ein Mensch zu heissen; und, um meinem allergnä- ten Vater zu weisen, wie Sie mir mein Herz solchergestalt onnen haben, dass ich ohnmöglich etwas Verschwiegenes Geheimes vor Ihnen haben könnte, so muss ich Ihnen sagen, Sie mir mehr Gnade, als Sie wohl meinen, gethan, ja ich s mit Reue und Scham gestehen, dass ich viel schuldiger, als mich wissen, gewesen bin, und mich sehr stark gegen Sie

Wie sehr es dem Könige Friedrich Wilhelm I. am Herzen gelegen, sei- Sohne die Ansichten von der absoluten Gnadenwahl zu benehmen, ersieht am deutlichsten aus seinem Briefwechsel mit dem Feldprediger Müller, her den Lieutenant von Katte auf seinem Todeswege, am 6. November 1730, itet hatte, und welcher unmittelbar von dem Richtplatze in das Gefängniss Kronprinzen gehen musste, um ihn zur Reue zu bewegen und ihm vorzu- n: «in was vor einem grossen Irrthum er steckete, dass er glaubete, dass er zu Diesem, der Andere zu Jenem prädestiniret wäre, also, wer zum en prädestiniret wäre, könnte nichts als Böses thun, und wer zum Guten, ts als Gutes, also es nicht zu ändern wäre.» Siehe *Beitrag zur Lebens- hichte Friedrichs des Grossen, welcher einen merkwürdigen Briefwechsel über hemaligen Aufenthalt des gedachten Königs zu Cüstrin enthält*, Berlin, 1788, , 17, 18, 20—24, 37, 38, 39 und 40.

Diesen Brief hat der König von Wort zu Wort dictirt und unterzeichnet.

vergangen. In Hoffnung, dass mein allergnädigster Va
dieses auch vergeben wird, so muss ich bekennen, dass
Zeit, als meine ersten Schulden auskamen und Sie n
der Heirath meiner Schwester mit dem Herzog von We
sprachen, ich alsofort in Potsdam einen Brief an die Köni
England schrieb, und ihr darin versprach, dass, wofern
Heirath des Prinzen Wales mit meiner Schwester beschl
wolle, ich eine von ihren Prinzessinnen nehmen wollte;[a]
kriegte zur Antwort, dass sie ausser dem Parlamente nic
könnte. Nachgehends kam Hotham nach Berlin,[b] der mi
auf der Parforce-Jagd versicherte, er käme einstens un
um meines Briefes willen nach Berlin. Mein allergnädigst
wissen, wo die Sachen weiter gegangen sind, also dass i
nöthig habe, weiter zu erzählen. Ich bitte Sie um der V
Christi willen, mir dieses auch noch zu verzeihen, und
Ihnen, dass ich mein Tage, weder an eine englische Pri
noch an dergleichen Intriguen nimmer mehr gedenken w
durch meine ganze Submission, meinen völligen Gehors
aufrichtigste Treue in allen Stücken meine so übel gehab
duite zu repariren suchen will. Dürfte ich mir wohl, nac
Bekenntniss eines solchen Gebrechens und nach so viele
dienten Gnaden, so Sie mir erzeigen, nur die eine ausbitte
der Soldat zu werden? Machen Sie mich zu was in der V
wollen, ich werde mit Allem zufrieden und vergnüget sei
es nur Soldat ist. Sein Sie so gnädig und glauben mir,
aus purer Inclination ist, und wo Sie mir die Gnade thun
Bitte zu erhören, so werden mein allergnädigster Vate
ob es aus dem Herzen, oder nicht, gehet, und wo Sie
also finden, als ich es sage, so strafen Sie mich, wie
wollen. Woferne ich vor Diesem nicht so Lust darzu
habe, als ich es gesollt, so habe ich sie jetzunder, dah
man das Gute niemalen besser erkennet, als wenn man d
gehabt hat. Ich überlasse mich ganz und gar meines alle
sten Vaters Disposition; Sie werden am Besten wisse

[a] Siehe die *Mémoires de la margrave de Baireuth*, Band I., S. 167
[b] Nach demselben Werke, Band I., S. 194, kam der Ritter Ho
2. Mai 1730 in Berlin an.

gut ist. Indessen bitte ich Sie unterthänigst, versichert zu , dass ich mit unterthänigstem Respect und immerwährender kbarkeit und kindlicher Submission verbleibe meines allerdigsten Königs und Vaters

ganz getreu gehorsamster Diener und Sohn,
FRIDERICH.

P. S. Sie werden wohl so gnädig sein und erlauben, dass ich ner Frau Mutter von Dero gegen mich gehabten Gnade durch n Brief unterthänigst melde. [a]

19. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 21. August 1731.

ALLERGNÄDIGSTER KÖNIG UND VATER,

chdem Sie so gnädig gewesen und mir erlaubet, öfter die de zu haben, meinen allergnädigsten Vater meines unterthäten Respects zu versichern, so würde glauben, ich thäte wider ne Schuldigkeit und auch, wenn ich sagen darf, wider meine ination, wenn ich von der Gelegenheit nicht profitirte. Ich nschte herzlich, dass ich Gelegenheiten hätte, meinem allerdigsten Vater durch Thaten, und nicht allein durch Worte, meiner submissesten Dankbarkeit, meinem völligen Respect, nem blinden Gehorsam und meiner unaufhörlichen Treue Pro- zu geben. Wo unser Herrgott mein Gebet erhöret, wie ich fe, so werde meinem allergnädigsten Vater beweisen, dass Er nen getreueren Diener, noch gehorsameren Sohn habe, der mehr aus Liebe, wenn ich sagen darf, und aus Dankbarkeit, aus Devoir diene. Ich verlange nichts in der Welt mit mehr

[a] Das Autograph dieses Briefes ist zerrissen und wird in Stücken aufbahrt.

Empressement und Begierde, als dass Sie so gnädig sein
mir glauben, dass, so lange ein Tropfen Bluts in meine
ist, ich nicht aufhören werde zu sein mit gänzlicher Erge
und Respect, u. s. w.

---

20. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 28. Augus

Mein lieber Sohn,

Ich habe Deinen Brief wohl erhalten und mit Freuden
dass Du Dich itzo zur Practique der Haushaltung applicir
lest, nachdem Du die Theorie ziemlich sollst gelernt hab
her es itzo freilich auf die Uebung und Practique in der C
mie ankommt. Du schreibst mir auch, dass Du itzund li
Soldat sein wollest. Doch glaube ich, dass Dir dieses nic
von Herzen gehe und Du mir nur flattiren wollest, da I
weissest, was ich vom Flattiren halte. Denn Ich Dich von
auf wohl habe kennen lernen, auch Alles angewandt ha
eine rechtmässige Ambition, Lust und Inclination zum Sc
handwerk zu inspiriren. Ich habe aber nicht reussiret,
die Ambition in Hoffart verkehret hast, und, anstatt ein
ten Lust, Liebe und Application zum Handwerk, einen
Widerwillen dagegen getragen, dass es alle Leute obs
können, dass es Dir kein Plaisir, sondern eine rechte L
Wie Du denn auch Dich gegen Fremde und Einheimische
beklaget hast, und ein Soldat, der Ambition und rechtsc
Lust dazu hat, wie Ich Dir tausendmal gesaget habe, au
Inclination haben muss zu Allem dem, was männlich ist u
zu dem, was weibisch ist; dass er sich selbst nicht schone
dern sich sogleich exponiren und einfinden muss, wenn e
sionen giebt, sich zu zeigen; der ferner nach keiner Käl
Hitze was fraget, noch nach Hunger und Durst, und die st

tiguen, die da sein können, gerne ausstehet. Du aber hast in
en Stücken gegen Mich einen Abscheu davor gezeiget, und wenn
auf Jagden, Reisen und andere Occasionen angekommen, hast
allezeit gesuchet, Dich zu schonen, und lieber ein französisches
ch, *des bons mots* oder ein Komödien-Buch, oder das Flöten-
el gesuchet, als den Dienst oder Fatiguen. Du hast ferner eine
mpagnie gehabt,[a] die gewiss schön, gut und tüchtig war, und
ch habet Ihr Euch gar nicht darum bekümmert, daher Ich
ube, wenn Ich Dich ja wieder zum Soldaten machte, dass es
doch nicht von Herzen gehen werde. Aber, was gilt es, wenn
Dir recht Dein Herz kitzelte, wenn Ich aus Paris einen *maître*
flûte mit etlichen zwölf Pfeifen und Musique-Büchern, im-
ichen eine ganze Bande Komödianten und ein grosses Orchester
nmen liesse, wenn Ich lauter Franzosen und Französinnen,
ch ein paar Dutzend Tanzmeister nebst einem Dutzend *petits-*
*ître*s verschriebe, und ein grosses Theater bauen liesse; so
rde Dir dieses gewiss besser gefallen, als eine Compagnie
enadiers; denn die Grenadiers sind doch, nach Deiner Meinung,
Canailles, aber ein *petit-maître*, ein Französchen, ein *bon*
t, ein Musiquechen und Komödiantchen, das scheinet was No-
res, das ist was Königliches, das ist *digne d'un prince*. Dieses
d Deine Sentiments, wenn Du Dich recht prüfen willst; zum
nigsten ist Dir dieses von Jugend auf von Schelmen und Huren
geflösset worden, und hast Du diese Sentiments gehabt bis in
strin. Nun weiss Ich nicht, wie Deine itzigen Inclinationes sind,
o Ich auch Deine weitere Aufführung sehen muss, ob es Dein
frichtiger Ernst sei, Dich mehr und mehr zur Wirthschaft zu
pliciren, und Mir, Deinem Vater und Herrn, Deinen kindlichen
d unterthänigen Gehorsam zu erzeigen, höflich und obligeant
gen alle Leute zu sein und eine veritable Ambition zu haben.
nn die Ambition, die moderiret ist, ist recht und löblich, hin-
gen die Hoffart stinkend, und ist gegen Gottes Willen und ein
scheu der Menschen. Also werde Ich erst zusehen, ob Du ein
ter Wirth werden wirst, und ob Du mit Deinem eigenen Gelde
cht mehr so liederlich umgehen wirst, als Du vordem gethan;
nn ein Soldat, der kein Wirth ist, und mit dem Gelde nicht

[a] Siehe oben, Seite 6.

auskommen kann, sondern nichts sparet und Schulden
dieses ist ein recht unnützer Soldat. Denn der König C
von Schweden war sonst ein braver und herzhafter Sold
er war kein Wirth; wenn er Geld hatte, schmiss er solch
darnach, da er nichts mehr hatte, crepirte die Armee und
totaliter geschlagen werden, wodurch dieser Herr in das g
Verderben kam, weil er nach seiner Wiederkunft in se
überall Mangel an Gelde hatte, und also seinen Feind
Raube wurde; denn wenn er bei guten Zeiten sein Geld z
gehalten hätte, so würde er seinen Feinden nicht die O
haben lassen müssen, und wenn er schon geschlagen wäre
er sich doch bald haben herstellen können. Es ist auch a
Officieren solches zu sehen, wie Du solches selbst weisses
zum Exempel, die Capitains, so gute Wirthe sind und ni
Hause haben, haben doch meistens die besten Compag
der Infanterie. Aber die Capitains, welche zuzusetzen
aber dabei keine Wirthe sind, verdepensiren Alles un
doch schlechte Compagnien. Wer aber Mittel zuzuset
und dann auch ein guter Wirth ist, dessen Compagnie
zeit die beste. Also vermahne Ich Dich, dass Du Dich r
Deine eigene Menage und Haushaltung befleissigest, D
wohl handthierest, fleissig Acht giebest, wie man einen U
machen und die Sachen, die nöthig sind, wohlfeiler kau
also jedesmal etwas ersparen könne; und dass Du Dein G
für Döschens, Etuichens, bernsteinerne und andere Ba
verschwendest. Alsdann wenn Ich sehen werde, dass Du
Wirth wirst, und selbst mit Deinen Sachen vernünftig
ten lernest, und dabei eine gute Conduite und schuldig
spect und Gehorsam gegen Mich haben wirst, Ich auch
eine ernstliche Inclination zum Soldatenwesen verspüre, s
Ich Dich wieder zum Soldaten machen. Ich bin übri
väterlicher Liebe Dein getreuer Vater bis in Tod,

Fr. Wi

. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 1. September 1731.

Allergnädigster König und Vater,

ı danke meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst für Brief, so Sie die Gnade gehabt, mir zu schreiben; ich gestehe, s ich solche Gnade nicht verdient habe, und schätze sie desto ıer derowegen. Was meine vorige Conduite angehet, so muss meiner Scham gestehen, dass ich solche nicht excusiren kann, l bitte nur ganz unterthänigst, Sie haben die Gnade, solche zu gessen. Dieses Andenken ist mir so schmerzhaft, dass ich es ıt genug bereuen kann; was aber das Zukünftige anlanget, so sichere meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst und richtig, dass, da ich Ihn gebeten, Soldat zu werden, solches ıt aus Flatterie, sondern recht von Grund meines Herzens ge-gen sei, und versichere, dass ich keine der Mittel, so Sie mir digst indiquiret, um darzu zu gelangen, aus der Acht lassen n. Nichts kränket mich aber in der Welt mehr, als dass ich ıchen durch voriges mein unglückseliges Project mag geärgert en. Wollte Gott, ich hätte sobald Gelegenheit, als ich es nschte, diesen Flecken aus meinem Leben zu vertilgen! Und jetzo das Spargement hier gehet, als wenn die Polen, an die ıs tausend Mann stark, hier einfallen würden, so hoffe, mein rgnädigster Vater werden mir, falls diese Rede wahr sei, er-ben, einige Gelegenheit um mich zu distinguiren, zu suchen; igens werde, so viel möglich, mich auf die Wirthschaft und ıage zu appliciren suchen. Vergangenen Montag bin auf der ıenjagd beim Obersten Wreech gewesen,[a] habe aber oft ge-let und nichts geschossen, und Mittwoch bin nach dem Wollup vesen, woselbst ich mich sehr verwundert, dass er vor diesem ıt mehr als sechzehn hundert Thaler getragen hat und jetzo

[a] Der Oberst von Wreech, auf Tamsel bei Cüstrin, war mit einer Enkelin sächsischen Feldmarschalls von Schöning vermählt, welche eine Frau von sser Liebenswürdigkeit war. Friedrich hat damals mehrere Briefe und Ge-ıte an Frau von Wreech gerichtet, welche sich Band XVI., S. 7—19 finden.

auf zwei und zwanzig tausend Thaler gestiegen ist; glaub
dass noch ein Haufen Verbesserungen daselbst zu machen
woferne die Brücher noch geräumet würden, die jetzo
Menschen Vortheil schaffen und so dick sind, dass es zu
Weide, noch zu nichts dienen kann, und ist ohnedem ni
Elsen- und Birkenholz, was dar stehet; ich glaube gewis
diese Verbesserung ein tausend Thaler zehn mehr ein
sollte, denn dieses ist lauter Weizenland. Ich habe alle A
des Oberamtmanns gesehen, welche man für die regu
Wirthschaft hier hält; er lässt wieder eine Scheune mehr
als dar gewesen, und übrigens hat er das verstorbene Vi
wieder angeschaffet. Ich habe auch nachgehends nach
Hirsch und nach einem Schmalthier geschossen; weilen m
die Büchse in der Hand ein paar Mal los gegangen, so hab
getroffen; jetzunder aber werde fleissig nach dem Ziel sch
um wieder in Uebung zu kommen.[a] Donnerstag bin b
rector[b] zu Gaste gewesen, wo wir allezeit die Freiheit
men haben, meines allergnädigsten Vaters Gesundheit
ken, und gestern bin etwas ausgefahren gewesen, da
Oberst Wreech seine Haushaltung gewiesen, und ich mich
daselbst aufgehalten. Uebrigens empfehle mich in meine
gnädigsten Vaters beständige Gnade, und verspreche no
ganz unterthänigst, Dero Willen, so viel in meinen Kräf
het, nachzuleben, und übrigens mit ewiger Treue und
hörlichem Respect bis an mein Ende zu verbleiben, u. s.

---

[a] Es ist bekannt, dass Friedrich niemals Vergnügen an der Jagd
hat. Siehe besonders das vierzehnte Capitel seines *Antimachiavels*, Ba
S. 107—110, auch Band XXIII., S. 213. Der Brief, vom 2. März 174
chem König Friedrich Wilhelm I. dem Fürsten Leopold von Anhal
seine besten Jagdhunde zum Geschenk anbietet, fängt an: «Weil ich
«Welt ausgejaget habe, und also die Parforce-Jagd ganz aufgeben wil
«unnützen Kosten einzuziehen, indem mein ältester Sohn auch kein
«der Jagd ist, noch werden wird, so, u. s. w.» Siehe L. von Orlich, G
der schlesischen Kriege, Band I., S. 286.

[b] Friedrich meint den Kammer-Director Hille. Siehe J. D. E. Preu
richs des Grossen Jugend und Thronbesteigung, S. 123 und 124—127.

22. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 8. September 1731.

Allergnädigster König und Vater,

h bedanke mich ganz unterthänigst für den Brief, die Pferde, agen und Kleider, so mein allergnädigster Vater mir geschicket. as erstlich den Brief angehet, so versichere, dass es stets mein stlicher Wille sei, Dero Befehle und Willen zu erfüllen, und versichert, dass mir unser Herrgott darzu verhelfen wird, d wenn ich es auch nicht aus Ursache meiner schuldigsten icht zu thun schuldig wäre, so würde die gnädige Versprenng, so Sie mir gethan, mich, woferne ich solches hielte, mich eder zum Soldaten zu machen, genug darzu bewegen. Ich gehe ganz unterthänigst, dass ich alle die Gnade, so Sie für mich oen, nicht werth bin, und werde mich, auf alle Art und Weise, hen, aller Dero grossen Gnade werth zu machen. Vorigen enstag bin ich nach dem Amt Carzig gewesen, und unterweges oen wir beim Markgraf Carl zu Soldin gegessen, aber nach n Essen nach dem Amt gefahren. Dieses Amt ist lange nicht solchem guten Lande als beim Wollup; es ist vieler Sand d an einigen Orten kalkgründig. Dichtebei ist ein Ort, welr der Brand genannt wird, woselbst vor einigen Zeiten der ald abgebrannt; der Amtmann vermeinet, dass es daselbst eine e Gelegenheit wäre, ein Vorwerk anzulegen, und ich glaube oer, dass er Recht hat, denn die Ursachen, so die Forstbenten einwenden, sind, dass das Holz daselbst wieder ausschlasolle. Hier gehört viel Zeit dazu und gehen wohl zwanzig dreissig Jahre hin, dass dieser wüste Platz nichts bringet, da doch, wenn ein Vorwerk angeleget würde, einige hundert aler einbringen würde. Im Uebrigen habe die Schäferei und dere Ställe ebenfalls besehen, und lässet es, als wenn der Amtnn ein recht guter Wirth sei. Uebrigens empfehle ich mich in ines allergnädigsten Vaters beständige Gnade, und bitte ihn, sichert zu sein, dass ich jederzeit mit allem Empressement rde geflissen sein, sowohl Seine Befehle zu erfüllen, als auch,

was mit meinen Kräften zu Seinem Dienst befördern ka
treiben, und werde hierinnen verharren mit unterthänigst
spect und kindlicher Submission als, u. s. w.

23. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 11. Septembe

Mein lieber Sohn,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 8. dieses Monats
dass Ihr seid in dem Amte Carzig gewesen, und wie Ihr
schlag bringet, dass in diesem Amte an dem Orte, wo
gen Jahren die Heide abgebrannt, ein Vorwerk angele
den könne. Nun ist Mir lieb, dass Ihr auf dergleiche
schläge kommet, und suchet, wo einige Verbesserungen
chen; es wird aber vor allen Dingen nöthig sein zu exa
ob daselbst Wiesewachs vorhanden, oder ob dergleiche
Rodung noch zu machen; dannenhero wird nöthig sein,
selbst nochmals dahin gehet und in Augenschein nehm
zugleich untersuchet, ob daselbst schon Acker, so zu
neuen Vorwerk gelegt werden könne, oder ob derselbe
von Neuem gemachet und ausgerissen werden müsse,
viel Acker und Wiesewachs zu diesem Vorwerk gelegt
könne. Ihr müsset auch zugleich einen Landmesser mit
und solches überschlagen lassen, Euch auch genau erku
wie das Land beschaffen, ob es nur Roggen tragen kan
ob es auch Gerstenland ist, und müsset Ihr Alles aus
Kopfe thun, und es selbst überlegen, jedoch könnet Ihr
andern Leuten davon raisonniren. An Hutung wird es
nicht fehlen, wenn nur Wiesewachs zu machen; und s
selbst noch etwas zu roden und zu räumen, müsset Ih
überlegen, ob nicht vor Winters noch etwas daran vo

ı, auch das Holz zu den Gebäuden in Zeiten angeschaffet wer-
könne, weil Ich dieses Vorwerk, wenn Ihr es für gut und
ılich findet, gerne anlegen lassen will, und wird Mir jederzeit
onders angenehm sein, wenn Ihr Euch dergestalt appliciren
let, und werde Ich sodann bei aller Gelegenheit zeigen, dass
bin Euer getreuer Vater bis in den Tod, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 15. September 1731.

Allergnädigster König und Herr,

habe heute mit allerunterthänigster Submission meines aller-
ligsten Vaters Brief erhalten, und werde nicht ermangeln,
ı Befehle nach, diese Woche nach Carzig zu gehen, und,
ıdem Alles in Augenschein genommen, einen gründlichen Be-
: und Anschlag darvon abzustatten. Der Landmesser gehet
e hin, und, sobald er diesen Ort ausgemessen, so werde selbst
ehen. Diese Woche bin ich, als Mittwoch, nach Quartschen
esen und habe dieses Amt in völligen Augenschein genom-
, und ist dieses in recht gutem Stande, und thut die Schäfe-
ınd Brauwesen ein Ansehnliches dabei. Freitag, als gestern,
ch in Golzow gewesen, woselbst sehr gutes und egales Land
und träget egal das fünfte Korn. Nachdem ich das Amt ge-
n, welches lauter Weizenland ist, so hat mich der Heide-
r im Walde zum Pirschen geführet. Stärkere Hirsche als
zehner sind nicht auf der Heide und im Bruche, wie er sa-
der stärkste, so ich gesehen, ist nur ein ungrader Zehner,
ten aber habe wohl über sechs Rudel von zwanzig bis dreis-
Hirschen und Thieren gesehen; es ist aber sehr schwer, ihnen
ıkommen. Ein Thier habe angeschossen, weil aber der da-
Jäger keinen Schweisshund hat, so konnten wir dieses
nalthier nicht verfolgen. Sonsten habe mich die Woche zu

unterschiedenen Malen zum Schiessen mit der Flinte un
Büchse exerciret. Heute Nachmittag werde auch noch au
Wall nach dem Ziel schiessen und nachgehends ausreiten.
gangenen Sonntag habe bei dem Gouverneur [a] gegessen, un
gangenen Mittwoch Abend habe bei dem Geheimen Rath
den gegessen. Uebrigens werde mich immerfort suchen, s
möglich, zu appliciren auf alle wirthschaftliche Sachen und
durch unermüdeten Fleiss und ganz unterthänigen Respect
horsam und Submission, meines allergnädigsten Vaters
suchen werth zu machen, verbleibende mit gänzlicher Su
sion und kindlichem blinden Gehorsam, u. s. w.

---

25. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 22. September

Allergnädigster König und Vater,

Ich bedanke mich ganz unterthänigst für den gnädigen Bri
mir mein allergnädigster Vater geschrieben, und werde
Mögliches thun, um mich immer mehr in ökonomischen W
schaften erfahrner zu machen. Ich bedanke mich noch weit
das Buch, so Sie die Gnade gehabt mir zu schicken. Ich er
in aller Unterthänigkeit den heilsamen Endzweck, so Sie a
diesem mit mir vorhaben, und nehme es als ein wahres Z
Dero väterlichen Gnade. Ich bin diese Woche in Lebus gew
wo ungemein schön Land herum ist; das Land konnte ma
Tag nicht unterscheiden, weil es sehr geregnet hatte; das
ist schon alles zugesäet, und ist sehr schön Wetter für den
mann. Bei Lebus aber sehen die wirthschaftlichen Gebäude
wüste aus, dieweil sie alt sind. Ich habe diese Woche nicht
Carzig nach dem Brand gehen können, dieweil der Landm

[a] General-Major Otto Gustav von Lepel.

Amte Reetz etwas zu thun hatte; er hat aber schon Ordre ieget, nach Carzig zu gehen, und sobald er mit dem Land- en daselbst fertig ist, so werde ohnverzüglich hingehen und nach meines gnädigsten Vaters Ordre examiniren und be- en. Der Prinz Carl ist vergangenen Mittwoch[a] hier durch Sonnenburg passiret und hat den Mittwoch bei mir geges- der Oberst Wedell[b] ist auch aus Wesel durch und nach n Gütern passirt. Meines allergnädigsten Vaters Willen ge- habe mit Plaisir nachgelebet und bin nicht nach Sonnen- gewesen, hingegen aber etwas des Nachmittags spatzieren esen und das Eggen und derer späten Wirthe Säen in Augen- n genommen. Gestern ist der Markgraf Carl wieder hier h nach Soldin gegangen, und hat ebenfalls des Mittags bei gegessen; der Major Röder von den Würtembergern ist hier durchpassiret und hat den Mittwoch bei mir gegessen. Er einen schönen Kerl für meines allergnädigsten Vaters Re- nt, welchen ich nicht ohne blutigen Herzen habe ansehen en. Ich versehe mich von meines allergnädigsten Vaters de, Er werde es mit mir gut machen; ich verlange auch s und kein Glück in der Welt, als was von Ihnen kommt, hoffe, Sie werden sich wohl mal meiner in Gnaden erinnern mir wieder den blauen Rock anziehen. Auch habe die Woche emale mit der Büchse nach dem Ziel geschossen, und in Car- verde eine kleine Jagd finden. Uebrigens empfehle mich in es allergnädigsten Vaters beständige Gnade, und versichere blindem Gehorsam und unermüdetem Respect bis an mein e zu verbleiben, u. s. w.

Den 19. September. Siehe Band XVI., S. 17, und Band XXVII. 11, *issement*, Art. III.

Johann von Wedell. Siehe Band II., S. 124 und 150.

26. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 29. Septembe

Allergnädigster König und Vater,

Ich nehme mir die Freiheit in aller Unterthänigkeit, mei
lergnädigsten Vater hierbei den Plan, Anschlag und Cont
neuen Vorwerks zu Carzig zu übersenden, woraus Sie a
digst ersehen werden, dass hierbei nichts als Roggen und
kann gewonnen werden; die Wiesen, so hierbei zu mach
recht gut, und verinteressirt sich das Capital, so dar h
steckt wird, auf zehn Procent. Vergangenen Mittwoch
hin gereiset und habe das Alles auf das Exacteste gesel
den Anschlag durchsehen lassen, welcher richtig ist. Ich w
nur, dass ich mit meinem Fleiss ein Mehreres zu meines a
digsten Vaters Diensten thun könnte, so werde mein L
Leben und Alles darzu anwenden, und hoffe, in dieser Er
lung, dass Sie an Diesem ein Gefallen haben mögen. Ges
ich von Carzig zurückgekommen und habe unterweges
Major Sonsfeld gegessen; vorigen Montag bin ich etwas
ren geritten gewesen, und vorigen Dienstag habe bei den
dent Münchow gegessen, und Nachmittag nach Quartsc
wesen, aber Abends wieder zurückgekommen. Ich e
mich übrigens in meines allergnädigsten Vaters beständige
und ersterbe mit gehorsamstem und kindlichem Resp
blindem Gehorsam, u. s. w.

27. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 6 October 1731.

Allergnädigster König und Vater,

gangenen Mittwoch bin ich in dem Amt Himmelstedt gewe-
woselbst aber die wirthschaftlichen Gebäude in sehr schlech-
Stande sind, indem das Brauhaus so miserable ist, dass sich
Leute vor dem Brauen recht scheuen, aus Furcht, dass ihnen
Haus auf den Kopf falle. Es ist gestützet, aber deswegen
be doch nicht, dass es lange wird stehen können; beian aber
t eine wüste Kirche, die, wenn solche sollte zum Brauhause
mmen werden, solches mit wenig Unkosten geschehen und
ewig dauern würde. Die Ställe für das Vieh sind auch all
baufällig und sind an dreihundert Schritt vom Amte, also,
der Amtmann ohnmöglich das Auge so darauf haben kann,
r gerne wollte, und würde gewiss die Wirthschaft viel bes-
gehen, wenn die ohnedem wieder aufzubauenden Gebäude
mmen bei dem Amthaus gebracht würden. Auch habe mich
verwundert, dass in dem Amt Himmelstedt noch nicht wäre
säet worden; sie sagen aber, dass es in dem Amt nicht gut
e, dieweil wenn sie frühe säeten und es fiele im Frühjahre
kalte Nacht ein, so wäre das Korn alles hin und kämen die
en Wirthe am besten zu rechte. Dichtebei habe einen Hirsch
acht Enden und einige Schmalthiere geschossen; auch ist
grausame Menge Hirsche in den Heiden und sind so zahm,
man sie mit dem Wagen dichte auf dreissig Schritt anfah-
kann, und findet man Rudel von vierzig bis funfzig Stück
mmen und dieses sehr häufig. Beim Wollup stehet ein Hirsch
acht und zwanzig Enden, welcher, glaub ich, sehr leicht
ıfangen wäre, wenn es mein allergnädigster Vater beföhle.
gen Montag habe auch drei Rehe bei Neumühle, eine Meile
hier, geschossen, und vergangenen Dienstag bin etwas aus-
ten gewesen; auch ist der junge Herr von Kameke von sei-
Gute Tucheband hier einpassiret. Ich empfehle mich in
es allergnädigsten Vaters beständige Gnade, und versichere,

dass ich gerne Leib und Leben lassen will, um mich solche
werth zu machen, und verbleibe, so lange ich lebe, mit g
terthänigem Respect und kindlichem Gehorsam, u. s. w.

---

28. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC
WILHELM I.

Wusterhausen, den 11. Octo

Mein lieber Sohn,

Ich habe Eure an Mich abgelassenen Briefe, nebst dem A
von dem neu anzulegenden Vorwerk in dem Amte Carzi
erhalten, und approbire Ich den von Euch gemachten I
schlag, nebst dem Ueberschlag derer dazu benöthigten
Ich habe auch Ordre gegeben, dass aus der Albrechtsch
gleich die Hälfte, nämlich zwölf hundert Thaler, darzu
zahlet werden sollen, womit Ihr gleich den Anfang so
dem Roden, als mit dem Bau machen lassen könnet, un
nächstfolgenden Jahre sollen die übrigen zwölf hunder
gezahlet werden, weil doch jetzo nicht Alles auf einma
gemachet werden. Ihr müsset auch Alles selbst ordonn
angeben, wie die Vorwerke sollen angeleget werden, o
denn auch zugleich Euch müsset zeigen lassen, wie Al
verbunden werden. Ihr werdet Mir ein Plaisir machen, v
Euch auf Alles wohl appliciret und, wenn Ihr wohin kon
les genau observiret; falls Ihr auch sehet, dass die Päc
den Aemtern die Gebäude nicht in Dach und Fach erha
sei in der Neu- oder Mittelmark, so sollet Ihr denensel
halb die Wahrheit sagen, und sie zu ihrer Schuldigkei
sen. Ihr werdet hiernächst selbst finden, wie nützlich es f
sei, dass Ihr jetzo bei der Oekonomie Euch von Alle
gründlich informiret und in das Detail gehet. Ich accord
dem Beamten zu Carzig, dass er dieses Vorwerk mit i
nach dem Anschlage, übernehme; jedoch kann er wegen

hung der Aecker, weil dabei nicht viel zu thun ist, wohl mit
i Freijahren zufrieden sein; und von den übrigen Pertinen-
giebet er die Pacht, sobald als die Nutzung angehet. Wegen
Amts Himmelstedt soll ein Anschlag gemachet werden von
n nöthigen Gebäuden. Weil Ihr Mir auch geschrieben, dass
grosser Hirsch von acht und zwanzig Enden bei dem Wollup
et, so sollet Ihr Mir berichten, in welcher Gegend eigentlich
r grosse Hirsch anzutreffen. Uebrigens müsset Ihr nur Ge-
haben und Euch bloss auf Mich verlassen, so wird schon
gut werden und werde Ich zeigen, dass Ich bin, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 27. October 1731.

Allergnädigster König und Vater,

igen Mittwoch bin ich nach Quartschen gewesen, woselbst
it der Saat nunmehro fertig sind, und stehet an einigen Or-
die Saat all recht schön. Gestern bin ich im Wollup gewe-
um die Wirthschaft nochmalen recht in Augenschein zu neh-
; der Oberamtmann hält dar Alles in der schönsten Ord-
, und glaube ich gewiss, dass er der beste Wirth hier ist,
n er solide Verbesserungen zu machen sucht. Beim Wollup
n Bruch, wo nichts als Unterholz und Weidenstrauch dichte
h einander gewachsen ist, und auch so, dass kein Mensch
hkommen kann. Dieser Bruch extendiret sich drei Meilen
, und verlangte der Amtmann wohl, dass dieser unnütze
h geräumet würde, um urbar gemacht zu werden; dieses
le gewiss profitable sein, indem dieser Bruch weder zum
lstande noch zur wirthschaftlichen Nutzung jetzunder kann
auchet werden. Bei Lebus soll sich jetzunder ein weisser
h aufhalten, welcher von acht Enden sein soll. Vorigen

Montag bin ich etwas spatzieren gewesen und vorigen I
habe die Marionetten gesehen.

Hierbei übersende mit aller Unterthänigkeit den Riss d
Gebäude zu Himmelstedt, wie sie jetzunder sollen gebau
den, und wie es sich anjetzo befindet. Wo mein allergn
Vater erlaubet, dass der Accord möge mit dem Amtm
schlossen werden, so glaube, dass dieser die Gebäude w
und besser bauen würde. Uebrigens empfehle mich mi
thänigster Submission in meines allergnädigsten Vaters
und versichere, dass ich all meinen Fleiss dahin anwenden
um mich Dero Gnade nicht unwerth zu machen, und
Stücken zu zeigen, dass kein Mensch in der Welt mit m
Respect, Submission und Liebe, wenn ich sagen darf, sei
als, u. s. w.

---

30. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 31. Octob

Mein lieber Sohn,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 27. dieses Monats
was Ihr Mir berichtet. Imgleichen habe Ich auch die v
Amte Himmelstedt gefertigte Zeichnung, wie dasselbe n
gebauet werden, nebst dem beigefügten Anschlage erhal
ist Mir lieb, dass Ihr Euch dergestalt appliciret, und ap
Ich nicht nur die ganze Einrichtung des Baues, sondern I
auch die dazu benöthigten drei tausend fünf hundert z
neunzig Thaler accordiret und dem General-Directorio O
geben, dass diese Gelder mit Anfang künftigen Jahres
Albrechts-Casse sollen bezahlet, inzwischen aber das Ho
assigniret werden, wie denn auch das Holz dazu kann zu
Zeit geschlagen und zur Anschaffung der Baumaterialien
gemacht werden; und bin Ich zufrieden, dass mit dem B

gen des Baues accordiret werde; jedoch muss dahin gesehen den, dass derselbe Alles tüchtig und gut machen lasse, und cke Ich die Zeichnung approbiret hiebei zurück und vere, dass Ich bin, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 8. December 1731.

Allergnädigster König und Vater,

bedanke mich nochmalen unterthänigst für alle Gnade, so n allergnädigster Vater für mich gehabt, währender Zeit ich meine unterthänigste Aufwartung gemacht,[a] und bitte auch bei, wenn ich wo was sollte versehen haben, mirs in Gnaden erzeihen, indem ich es gewiss nicht mit Vorsatz gethan habe; gens aber erkenne ich gewiss, wie ich soll und muss, die de, die mir mein allergnädigster Vater gethan, mich wieder Officier zu machen. Ich weiss, dass ich es Ihm allein zu ken habe, und werde Ihnen auch dafür ewige Treue, Respect, e, Submission und Erkenntniss haben; ich wünsche nur n, dass ich Gelegenheit hätte, meinen allergnädigsten Vater meiner Aufrichtigkeit zu überzeugen. Sie seien nur so gnä- und bedenken, mit was für Hartnäckigkeit ich leider vor die- Ihnen widerstrebet, und glauben gewiss, dass ich im Guten beständiger sein werde, denn ich halte mich an Sie allein, verlange kein Glück, keine Ehre, als welche ich durch Sie fange. Nach unserem Herrgott erkenne ich keinen anderen n, wie meinen allergnädigsten Vater, und weiss keinen an- n, als Sie, dem ich die unterthänige Treue und den Gehorsam

[a] Friedrich war vom 23. November bis zum 4. December, zur Feier der ählung seiner ältesten Schwester, in Berlin gewesen. Siehe J. D. E. Preuss, *ichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, S. 144—147, und *Mémoires margrave de Baireuth*, Band I., S. 347—350.

leisten muss. Ich versichere meinem allergnädigsten Vat
ich auf dieses leben und sterben werde, und finden Sie ein
Ader an mir, die Ihnen nicht gänzlich ergeben, so thun
mir in der Welt, was Sie wollen.

Ich bin jetzunder mit denen Sachen des schlesische
mercii beschäftiget, und weilen dieses eine Sache ist, wel
accurat muss gemacht werden, und die ohnedem sehr we
ist, so werde sie noch sobald nicht überschicken können.

Der Kriegesrath Kaman hat mir ein Memorial gegebe
meinen allergnädigsten Vater zu übersenden, und weile
Sache auch für billig halte, so überschicke ich sie hie
verbleibe bis an mein Ende, u. s. w.

---

32. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Berlin, den 11. Decembe

Mein lieber Sohn,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 8. dieses Monats d
malige feste Versicherung Eurer Liebe, Treue und Ge
gegen Mich mit vielem Vergnügen ersehen. Ich habe a
Vertrauen zu Euch, Ihr werdet dergestalt immer bestän
tinuiren und Euch lediglich auf Mich verlassen; alsdann
Ihr gewiss persuadiret sein, dass Ihr einen Vater habet, d
herzlich liebet, und beständig lieben, auch für Euch auf
und Weise sorgen wird. Die Sache wegen des Comme
Schlesien ist gut; aber Ihr müsset Stettin nicht dabei ve
denn über Stettin Alles zu bekommen, ist die Hauptsache.
diesem wird auch gut sein, dass Ihr Euch die dortige
sowohl mit Polen, als mit Sachsen bekannt machet; Ihr
zu dem Ende nach Crossen, auch nach Züllichau gehen u
der Gränze auch die Aemter besehen; es soll solches ni
einmal, sondern nach und nach geschehen und wenn besse

ist, etwa nach Weihnachten, damit Ihr die Situation des
ıdes recht kennen lernet.

Des Kriegsraths Kaman seine Sache, deshalb Ihr ein Memo-
übersandt, will ich examiniren lassen. Uebrigens habe Ich
h auch hierdurch melden wollen, dass Ich dem etc. Noltenius
lre gegeben habe, nach Cüstrin zu reisen, und allda Com-
ıion zu halten. Ich bin, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 18. December 1731.

Allergnädigster König und Vater,

übersende hierbei in aller Unterthänigkeit den Plan wegen
schlesischen Commercii, womit ich nicht eher habe fertig
den können, dieweil meine Meinung im Anfang nur allein
n ging, um die crossensche Zollrolle für die schlesischen
ficanten zu erhöhen und die brandenburgischen Kaufleute
ınter zu favorisiren; nun aber habe aus den Acten gesehen,
dieses unmöglich sei, indem ein Accord mit dem kaiserlichen
e geschlossen ist, kraft dessen die Schlesier befugt sind, über
Neuen Graben und Elbe immediate nach Hamburg zu han-
, wofür sie hingegen zwölf hundert Last hallesches Salz
nen müssen. Durch dieses Project aber bleibt der Accord
einem ganzen Werth, und kann, wie ich glaube, der schle-
ıe Handel doch hierdurch gestöret werden. Ich habe zum we-
ten keine andere Intention dabei gehabt, als meines allergnä-
ten Vaters Vortheil und das Beste des Handels zu befördern,
bitte meinen allergnädigsten Vater, zu glauben, dass ich für
en Dienst und Bestes mein Leben und Alles in der Welt gern
ficiren werde, indem ich bis an mein Ende stets mit unter-
igstem Respect, kindlicher Liebe und Gehorsam verbleiben
de, u. s. w.

Plan wegen des Commercii nach Schlesien.*

Das Commercium ist eine von denen Sachen, die ein Land s
reichern können. Dieses kann man nicht besser in Augensch
men, als wenn man siehet wie viel Geld seit dem Monat Ap
in dieser Provinz allein durch die russische Compagnie herein
men ist. Diese Summe beträget sich, ohne den ordinairen Del
221,500 Thaler; wenn man nun hierzu addiret, was es denen
bereitern, Färbern und Appretirern kostet, so erstrecket sic
Summe auf 250,000 Thaler; und so viel fremd Geld ist allei
kurzer Zeit gezogen worden. Ob nun zwar die russische Co
nicht lauter baar Geld, sondern auch Waaren zurücke nehmen
so versilbert sie doch solche Waaren ausser Landes, oder verl
dass kein Geld ausser Landes geschicket werden dürfe. Hieraus
man genugsam ersehen, was das Commercium für eine vortl
Sache für ein Land ist, und dass, wenn man fremde Comme
sich ziehen kann, ein grosser Vortheil darin stecke. Der Kö
sitzet von der Peene bis nach Memel meist die ganze Ostse
unter seiner Botmässigkeit, welcher District sich auf hunde
Meilen betrifft. Daraus folget nun, dass alle nordische und
Waaren, sie mögen Namen haben wie sie wollen, deren die
legenen Provinzien, als Polen, Schlesien, Böhmen, Sachsen,
und Oesterreich, unumgänglich benöthiget sind, durch diese
passiren und dahin geführet werden müssen. Hieraus erhell
dass ein sehr ansehnliches Commercium etabliret werden könnte
durch einheimische Kaufleute der Handel nach der Ost- und
see getrieben, und sie diese Waaren in auswärtigen obbemeldt
den zu Gelde machen könnten. Aber hiermit stehet es ganz
indem der Profit, welchen unsere Kaufleute durch die Situat
Landes ziehen könnten, ihnen durch fremde Kaufleute, wel
mediate durch das Land handeln, benommen wird, wie folge
gesehen werden. Die dahinten belegenen Länder, als Polen
men, u. s. w., brauchen alle Jahr eine grosse Menge Heringe,
und andere Fische, Leinsamen, Thran, allerhand Materialien,
reien und Gewürze, welche Waaren ihnen nicht anders, als
die Märkte können zugeführet werden, und zwar durch den El
Oderfluss allein. Wenn nun, wie gesaget, die brandenbu
Kaufleute die obbenannten Waaren aus Frankreich, England
wegen über Hamburg und Stettin selbst kommen liessen, u

* Siehe Band I., S. xxv.

nzig, dreissig Procent Profit nach denen auswärtigen Landen wie-
verhandeln, so kann man leichtlich begreifen, dass solchergestalt
lich etliche Tonnen Goldes ins Land könnten gezogen werden.
in man siehet alle Tage, wie viel schlesische Schiffe durch Berlin
siren, und dass die Schlesier diese Waaren selbst holen, den
fit davon ziehen, und sich der berlinischen Kaufleute allein als
mmissionairs gebrauchen. Dieses aber ist vor diesem nicht so ge-
en; denn vor der Neue Graben gemacht wurde, verstattete die
lt Frankfurt, laut ihrer Privilegien, keinem Schlesier unterhalb
ssen den Handel auf der Oder; sondern alle die von Holland
die Elbe, Spree und Havel von Hamburg kommenden Waaren
sten, oberhalb Fürstenwalde, am Kersdorfer See, ausgeladen, und
dar auf der Axe nach Frankfurt gebracht werden, von dar sie
hiesigen Kaufleute weiter nach Schlesien verhandelt. Als aber der
e Graben gemacht wurde, Anno 1678,[a] konnten die brandenburgi-
n Kaufleute wegen des schwedischen Krieges[b] nichts Rechtes entre-
iren. Als das die Schlesier sahen, erboten sie sich, Anno 1678,
sie durch den Neuen Graben nach Hamburg handeln wollten,
erne die Zölle nicht zu hoch gesetzet würden; und da sich doch
Stadt Frankfurt dieser Sache widersetzte, so wurde es demohn-
htet accordiret, und eine aparte Zollrolle deshalb gemachet, und
der Zeit haben die Schlesier den Handel ganz an sich gezogen.
es ist nachgehends so weit gegangen, dass kein brandenburgi-
r Kaufmann den Handel treiben konnte, indem die moderirte
olle nur für Schlesier, und nicht für hiesige Kaufleute gelten sollte,
dieses machte einen solchen Unterschied, dass wenn, exempli
a, ein schlesischer Kaufmann von Lenzen bis Crossen für ein
Zucker sechs bis sieben Thaler Zoll geben musste, der bran-
urgische wohl funfzig Thaler geben musste. Hieraus siehet man
ich, dass die hiesigen Kaufleute ihre Waaren nicht so wohlfeil,
die Schlesier, geben konnten, und dass sie folglich nicht dabei
hen können. Wenn nun ein Handel hier im Lande sein soll, so
öchstens nothwendig, dass dieser schlesische immediate Handel
ret werde, und weilen dieses sich nicht platterdings wegen des
rlichen Hofes will thun lassen, massen auch ein Rescript von
, sub dato des 27. Martis 1727, eingelaufen, welches in sich
den Accord, welcher zwischen unserm und dem kaiserlichen
ist gemachet worden, so lässt sich diese Sache nicht schlech-
ngs thun, sondern muss indirectement damit verfahren werden.

Der Neue Graben oder Friedrich-Wilhelms-Canal, von welchem der
g Band I., S. 64 unserer Ausgabe spricht, ist von Michael Matthias Smids,
Rotterdam, 1662—1669, gebaut worden.

Siehe Band I., S. 80.

Anno 24 ist die crossensche Zollrolle cassiret worden, und e
dere in der Stelle gemachet, welche in drei Jahren ein Plus v
chen tausend Thalern gemacht, und hätte man die Hoffnung
dass, wenn denen einheimischen Kaufleuten der Impost wäre
riret worden, sie die Waaren in Schlesien hätten wohlfeiler
fen können und also allen den Profit an sich ziehen. Weil
diese erhöheten Zollsätze Anno 1727 wieder moderiret wurd
handeln die Schlesier wieder hier vor wie nach. Der Cours ü
Oder und Stettin ist noch bis jetzunder glücklich abgeschlage
den. Der stettinische Handel bestehet vornehmlich in Stock- u
dern Fischen, Kreide, Leinsamen, Thran und andern schlechte
ren. Dieser Handel importiret nun bei weiten nicht so viel, a
zwei grosse Kaufmannschaften, als die frankfurtische und stett
ihr Conto dabei finden sollten; so ist vorgeschlagen worden
nicht anginge, den Materialien-, Specereien- und Gewürz-Hand
die Oder und Stettin auch zu ziehen, aus Ursachen, den schles
immediate durch den Neuen Graben handelnden Kaufleuten A
zu thun, indem auch vor der Hand kein besser Mittel ist, d
zu reussiren, als wenn brandenburgische Kaufleute die Waaren
feiler, als die schlesischen verkaufen können; und dieses ist dest
wendiger, weilen die Braunschweiger einen neuen Licent zu H
von den brandenburgischen Traficanten alleine prätendiren. E
aber hierbei im Wege, dass die Imposten auf der Oder viel
als auf der Elbe sind, dabei es nicht möglich ist, dass die K
wohlfeiler als die Schlesier verkaufen können; daher hat au
König den 17. Aprilis currentis verordnet, dass die Frankfurte
dings über Stettin und die See Specereien und Materialien
kommen lassen, und die Stettiner desgleichen, Frankfurt vorbe
Schlesien handeln können. Weilen hierbei versprochen wurd
die Imposten auf der Oder nicht höher als auf der Elbe sol
setzet werden, so hat ein frankfurter Kaufmann die Probe ge
und seit dem Mai für mehr als zehn tausend Thaler Waaren,
noch immer über die Oder gekommen, immediate aus Fran
England, u. s. w. kommen lassen. Nun arbeitet man an e
lance wegen Regulirung der Imposten, und woferne nur ein
Resolution gefasset wird, und auch nachdem darauf gehalte
denen Stettinern recommandiret, sich allen Fleiss um diese Sa
geben, so wird hoffentlich das schlesische Commercium wohl
turbiret werden. Uebrigens würde auch nicht übel sein, w
König einige seiner Räthe, welche in Commercien-Sachen e
sind, nach Frankfurt auf die Messen beorderte, auf dass sich
ben mit berlinischen, stettinischen und andern Kaufleuten besp
wie die Sache weiter zu treiben, des Königs Interesse und da

Landes in der Sache zu poussiren sei, und dass sie ihre Vor-
äge zu des General-Directorii Ueberlegung einsenden müssten, auf
die Sache mit der Zeit auf solchen Fuss, als die russische Com-
nie, möchte gebracht werden.

FRIDERICH.

---

34. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 22. December 1731.

ALLERGNÄDIGSTER KÖNIG UND VATER,

übersende meinem allergnädigsten Vater hiebei in aller Un-
hänigkeit einen Brief, so ich vom Herzog von Würtemberg
heutiger Post bekommen habe, und erwarte meines allergnä-
ten Vaters Befehl, wie, oder ob ich nicht darauf zu ant-
ten habe. Mittwoch bin ich nach Soldin gewesen, und habe
dem Markgrafen Carl gespeiset,[a] und bin von dar nach Carzig
ngen, wo das neue Vorwerk künftig Frühjahr fertig wird
uet werden. Von da bin ich Donnerstag nach Marienwalde
iset, von wo der neue Pachtanschlag gemacht wird; es wird
Plus von sechs hundert vierzig und einigen Thalern heraus-
mmen; ausserdem wird ein unnützes Holz dabei gerodet, wo-
der Ackerbau meinem allergnädigsten Vater gewiss zwei
dert Thaler einbringen wird. Der Landmesser, habe ich ge-
den, dass er sich versehen hatte im Brachlande, und habe es
fort nochmals vermessen lassen; auch habe ich zu erinnern
nden, dass die Bauern alle Tage mit einem Pferde Hofe-
ste thun müssen, welches ihr grösster Ruin ist,[b] und habe
Departements-Rath gesaget, ob es nicht anginge, dass sie
Woche dreimal mit zwei Pferden die Dienste thäten. Er
et solches auch, gleich wie ich; der Amtmann ist auch sehr
l damit zufrieden, dieweil er nicht täglich die Dienste nöthig

Siehe Band XXVII. 11, S. 17.

Siehe J. D. E. Preuss, *Friedrich der Grosse im siebenjährigen Kriege und
inen späteren Regentensorgen.* Berlin, 1855, S. 25 und 26.

hat, und wenn er sie gebrauchet, zwei Pferde ihm bess
theln können; er will auch vierzig Stück Ochsen sich ansc
und ist Weide genug, um sie zu ernähren. Die Bauern s
diesem nicht gänzlich zufrieden; es ist aber gewiss ihr
Vorthel, und wann man es ihnen wird haben begriffen n
so werden sie gewiss damit content sein. Uebrigens ist die
schaft in einem recht guten Stande; der Amtmann ist ein tü
Mensch und macht seine Sachen recht gut. Von da bin ein
zu Cranzin bei Rohwedell[a] gewesen, woselbst Markgra
der Oberst Gessler und der Rittmeister Goltz auch hin
Gestern bin wieder zurückgekommen und heute und
werde meine Andacht haben. Mittwoch werde nach Cros
sen. Weilen mein gnädigster Vater mir erlaubet, mir eine
bei Ihm auszubitten, so bitte, Er seie so gnädig und schi
das Reglement,[b] wovor ich jederzeit unterthänigst Dan
werde, und verbleibe stets mit ewiger Treue und unverän
Gehorsam, u. s. w.

---

35. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Berlin, den 25. Decembe

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euer Schreiben wohl erhalten, und bin Ich mit
nigen, was Ihr Mir berichtet habet, sehr content; wenn
jenige, was Ihr wegen der Bauern ihrer Dienste angeführ
Euch alleine beobachtet und ausfindig gemachet habt,
schon weit in der Wirthschaft gekommen; denn das ist

[a] Siehe Band XVI., S. 38 und 39.

[b] Friedrich meint das *Reglement an die ganze königl. preussische I*
vom 1. März 1726, von welchem die erste Auflage den 28. Februar 1
zweite den 20. Februar 1718 erschienen war, und den 1. Juni 1743
verbesserte Ausgabe (sechs hundert vier und funfzig Octavseiten) ersch

higer Punct, dass die Dienste auf einen solchen Fuss, wie Ihr geschlagen habet, geführet werden; dahero approbire Ich denen vollkommen, und wenn Ihr dergleichen in andern Aemtern hr observiret, wird Mir lieb sein, wenn Ihr eine bessere Eintung zu machen suchet.

Euern Plan wegen des schlesischen Commerce habe Ich emgen; weil Ich aber auf der Jagd gewesen, habe Ich noch it Zeit gehabt, denselben zu examiniren; Ich werde solches nächstem thun und Euch sodann darauf antworten. Ich de Euch auch das Reglement überschicken, sobald Ich nach sdam komme. Ich habe nur hier noch etwas zu thun, dann e Ich nach Potsdam; sodann sollet Ihr auch das versprochene rd haben, denn Ich wollte Euch gerne ein recht gut Pferd cken; Ihr müsset Euch nur noch so lange gedulden. Betref- l den Brief an den Herzog von Würtemberg, denselben müs- Ihr wieder beantworten. Ich bin, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 1. Januar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

nehme mir bei diesem Jahreswechsel die Freiheit, meinem rgnädigsten Vater in aller Unterthänigkeit zu gratuliren und wünschen, dass der grosse Gott Sie viele lange Jahre in bediger guter Gesundheit und Vergnügen erhalten wolle und Ihre Wünsche erfüllen und Ihr Vornehmen segnen; mich bitte auch hierbei stets in Dero unschätzbaren Gnade zu erviren, indem ich hoffe, vielleicht in diesem Jahre Gelegen- zu haben, sie mir meritirt zu machen, indem kein Mensch ler Welt mehr Attachement, Treue und Gehorsam haben n, als ich jederzeit gegen meinen allergnädigsten Vater haben de.

Weil ich noch einige Sachen in den Acten nachschlagen so habe meinem allergnädigsten Vater die Sachen weg Amts Crossen noch nicht einschicken können, werde es a bald thun, wie es wird möglich sein; auch kann ich diese nicht nach dem Amt Marienwalde wegen der Affaire de hütten, dieweil der Mann, mit welchem der Accord soll ge sen werden, jetzunder in Berlin Rechnungen ablegen muss. gens empfehle ich mich in meines allergnädigsten Vaters dige Gnade und bin bis an mein Ende mit kindlichem und Gehorsam, u. s. w.

---

37. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 4. Januar

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euren Neujahrswunsch wohl erhalten, und w Ich Euch gleichfalls die Gnade Gottes, dass dieselbe Euch regieren, leiten und führen, auch dass Ihr in derselben wachsen und zunehmen an Alter und Weisheit, dass Ih stets vor Augen und im Herzen habet und behaltet, au festen Vorsatz fasset, in der Liebe und Gehorsam ferner z tinuiren; sodann es Euch jederzeit wohlgehen wird, hier Zeit und dort in der Ewigkeit, und werde Ich auch jederz gen, dass Ich bin und verbleiben werde, u. s. w.

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 8. Januar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

bedanke mich ganz unterthänigst für den gnädigen Wunsch, nein allergnädigster Vater mir wohl hat thun wollen; ich unterthänigst, Sie zweifelen an meiner Treue nicht, son- sind vielmehr versichert, dass ich Ihnen in diesem neuen e neue Zeichen von meiner schuldigen Treue und blindem orsam geben werde. Ich bitte auch stets zu unserem Herr-, dass er mir Gelegenheit gebe, meinen allergnädigsten Vater eine unwidersprechliche Art davon zu überzeugen.

Hierbei überkommet die Rechnung, daraus mein allergnä- ter Vater ersehen wird, dass diesen Monat ziemlich gut ge- hschaftet habe. Morgen gehe nach Marienwalde wegen des hütten-Anschlags.

Jebrigens empfehle ich mich in meines allergnädigsten Vaters ändige Gnade und verbleibe bis an mein Ende mit unterthä- m Respect und Submission, u. s. w.

---

39. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 14. Januar 1732.

Mein lieber Sohn,

habe Euer Schreiben vom 8. dieses Monats nebst den beige- en Rechnungen wohl erhalten, und es ist recht gut, dass Ihr ewirthschaftet habt.

Es ist Mir auch die zum neuen Jahr gethane neue Ver- erung Eurer Treue und Gehorsam besonders angenehm; der

liebe Gott erhalte Euch dabei, und könnet Ihr gewiss v
sein, dass Ich bin, u. s. w.

---

40. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHI

Cüstrin, den 12. Janu

Allergnädigster König und Vater,

Mittwoch bin ich nach Marienwalde gewesen, um die
wegen der beiden Glashütten zu examiniren. Dem Prot
habe beigewohnt und richtig geschlossen, und es so weit
nen beiden Glashütten richtig gemachet, und ist auch
Kitschers Vorstellung richtig, dass eine jede derer Hütten
Thaler geben kann. Der von Kitscher will Caution mach
die berensesche Hütte pachten, und der marienwaldesc
mann will tausend Thaler Pacht für die marienwaldesc
hütte geben. Mein allergnädigster Vater hat hierbei ein
den beiden Glashütten von acht hundert sieben und funf
lern ein und zwanzig Groschen drei Pfennigen, und für
würde es ein grosser Vortheil sein, wenn die eine Glas
den Amtmann verpachtet würde, dieweil sie sonst imm
mit einander haben. Die Rechnungen der berensesche
habe ich zusammen, aber die von der marienwaldeschen
wir vom Hütten-Inspector Krüger noch nicht erhalten,
folglich keinen Anschlag machen. Weilen ich noch me
mit keinen Glashütten-Sachen hier habe in der Kammer
gehabt, so wird mein allergnädigster Vater nicht ungnä
men, dass, um sicherer zu gehen, ich den Anschlag m
der Kammer mache, auf dass, wenn ich wo fehle, n
meine Fehler zeige.

Der arme Oberst Marwitz ist vorige Woche in Zile
storben. Uebrigens empfehle mich in meines allergnädigs
ters beharrliche Gnade, und danke Ihm noch dabei für d

l die Sachen, so mein allergnädigster Vater mir geschickt, und bleibe mit tiefem Respect, u. s. w.

---

41. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 17. Januar 1732.

Mein lieber Sohn,

habe Euer Schreiben nebst dem Abrisse von dem Bruche im te Crossen, imgleichen das zweite Schreiben vom 12. dieses nats wohl erhalten, und habe Ich den Abriss an das General-ectorium geschicket, welches mit Euch weiter aus der Sache espondiren wird, wie Ihr denn auch wegen der Glashütten Bericht dahin schicken könnet, wenn Alles ist untersuchet den; und ist Mir lieb, dass Ihr Euch von Allem und auch von Glashütten informiret, und was Ihr nicht wisset, Euch unter-ten lasset, denn solches ist nöthig, wenn Ihr den Grund der he wissen wollet, und müsset Ihr weiter also continuiren. bin, u. s. w.

Ich habe drei Reitpferde für Dich; eins ist im Stande, die ern beiden noch nicht. Bekümmere Dich nicht; Deine Equi-e sollt Ihr wohl bekommen, wenn es Zeit sein wird. Habet t vor Augen und seid nur gehorsam, und lernet selber mit age Haus halten und mit Euerm Gelde auszukommen, und ts ausgeben als mit guter Ueberlegung, ob es nicht wohlfeiler bekommen, und appliciret Euch darauf, dass Ich Dir mehr ertrauen kann; so soll auch mit Gottes Hülfe Dein Stand bes-werden, und Ich auf Dein gutes Etablissement gedenken de, der Ich Dein getreuer Vater bis in den Tod sein werde.

Fr. Wilh.

Brauchet Ihr was, so schreibet mir. Ist der Koch gu
menageux, oder gehet er sehr rif[a] mit Fleisch und Butt
Dein Silber-Service lasse Ich zu recht machen; Ich lasse
Löffel, Gabeln, Schüsseln noch zu machen, auch Leucht
auf einem Kasten das Alles ein Esel tragen kann.[b]

---

42. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHE

Cüstrin, den 19. Janua

Allergnädigster König und Vater,

Nachdem ich meinen Brief schon geendiget, welchen ich
terthänigsten Antwort von meines allergnädigsten Vaters
vom 14. geschrieben, so kriegte den vom 17., da ich de
unterthänigst danke. Was angehet die Sachen wegen d
hütten, so werde solche dem Ober-Directorio mit mein
tum zuschicken. Uebrigens kann ich meinem allergn
Vater nicht genug für alle Dero väterliche Vorsorge danl
bin versichert, dass Sie mein gnädiger Vater sind und
gut mit mir meinen. Ich erkenne mich aller Ihrer Gna
werth und weiss wohl, dass ich mein Leben und Alles
habe und Sie mir die Gnade zu versprechen thun, Der
rosität einzig und allein zu danken habe; auch will ich n
zu Gott kommen, wo ich Ihnen nicht mein ganzes Leben
und ich solches jederzeit, wenn Sie es nur befehlen, für
lieren werde. Dieses und mein Herz, allergnädigster V
Alles, was ich Ihnen geben kann, und was Sie schon
was ich noch thun kann, das ist, dass ich mein inständige
beim lieben Gott für meinen allergnädigsten Vater ver
um Ihm allen himmlischen Segen, ohne den wir nichts ver
beten,[c] dass Er mehr und mehr damit überschüttet würd

[a] *Rif* oder *ryve* bedeutet so viel als *verschwenderisch.*
[b] Die beiden Nachschriften sind von der Hand des Königs.
[c] Statt *beten* muss vielleicht *zu erbitten* gelesen werden.

Was mein allergnädigster Vater wegen unsern Koch meint, antworte ich in aller Unterthänigkeit, dass im Anfang wir e Menage mit ihm Haus gehalten, Alles selber gekauft, und Abends die kleinen Rechnungen nachgesehen. Bei dieser rthschaft wurden wir grausam betrogen, und kein Mensch nte dem Koch nichts beweisen; so resolvirten wir denn, nächst nes allergnädigsten Vaters Approbation, einen Accord mit zu machen. Nunmehro übersteiget er nicht den Accord, , dass man nicht zu klagen hat; seine eigene Wirthschaft t aber gar nichts, dieweil er nichts ordentlich hält und einen n über seine Sachen gehen lässet. Uebrigens versichere mei- allergnädigsten Vater, dass ich mich recht ernstlich auf die ne Haushaltung befleisse, welches Er aus denen künftigen atsrechnungen sehen wird; mein allergnädigster Vater befehle was ich thun soll, um zu sehen, mit welcher Lust und Ge- vindigkeit ich es vollziehen werde, indem ich bin mit blin- Gehorsam, u. s. w.

Dieweil mein allergnädigster Vater erlaubet, bei Ihm eine de zu bitten, so bitte unterthänigst ums Reglement, worin- gerne ofte lesen wollte, um es mir recht läufig zu machen; allergnädigster Vater kann mir keine grössere Gnade thun, hierdurch mache ich mich seines Dienstes wieder fähig.

---

43. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 19. Januar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

bin sehr erfreuet, dass mein allergnädigster Vater von meiner hrten Rechnung zufrieden ist, und werde mich immer mehr eine gute Menage befleissigen. Ich freue mich sehr, dass e Schwester von Baireuth schwanger ist, dieweil mein aller-

gnädigster Vater zum Grossvater werden wird, und ic
dass er der Kindeskinder erleben möge in vollkommener
heit und Zufriedenheit. Der Anschlag der berensesche
hütte ist fertig; wegen der marienwaldeschen können w
machen, dieweil der Glas-Factor Krüger keine Rechnung
und dass man ohne die Rechnungen des Debits keinen
der Glashütten machen kann; der Amtmann will derowe
tausend Thaler Arende geben, und er wird gewiss wis
er sie herauskrieget.

Vergangenen Montag sind siebzig Stück Pferde zur
des Egellschen Regiments[a] hierdurch passiret. Ich hab
sehen; sie waren in recht gutem Stande und war kein
dabei. Der Lieutenant Rappe, welcher sie führte, sa
dass sie hinter Celle gekauft wären. Donnerstag bin
neumühleschen Saugarten gewesen und haben an zwanz
Sauen todt gemacht; es sind acht hauende Schweine, zwe
und das übrige Fröschlinge gewesen; sie gehen hier reiss
und hat der Jagdschreiber ein Stücker zehn auf dem P
kauft. Der Oberst-Lieutenant Cournuaud ist gestern Ab
hier einpassirt und wird heute bei mir essen. Uebrigens
ich mich in meines allergnädigsten Vaters beständige Gn
versichere, dass ich keine Contestations meiner Treue
habe, als die ich gewiss erfüllen werde, dieweil kein M
der Welt mit mehr Respect, Liebe, Treue, Submission
horsam sein kann, als, u. s. w.

---

44. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 23. Janua

Mein lieber Sohn,

Ich habe Eure beiden Schreiben vom 19. dieses Monats
erhalten und bin mit Allem wohl zufrieden; Ihr werdet au

[a] Das damalige Kürassier-Regiment No. 8.

hst selbst den wahren Nutzen davon empfinden, wenn Ihr bei n Sachen ins Detail gehet. Bei Eurer Wirthschaft müsset Ihr ch auch aller Menage befleissigen, und Euch täglich von dem ch einen Aufsatz von allem Essen, und was er an Zuthat an gebrauchet, geben lassen, und sodann examiniren, ob nicht viel in einem oder dem andern Stücke angesetzet, welches Ihr rigiren müsset; und schicke Ich Euch hierbei ein Schema, nach Ihr die Einrichtung machen lassen könnet, um zu sehen, Alles recht gut gehet oder nicht, und muss der Koch auch urch menagiren lernen. Ich schicke Euch hierbei das ver- gte Reglement von der Infanterie und bin, u. s. w.

Wenn der Herzog von Lothringen nach Berlin kommt, so de Ich Euch auf etliche Tage kommen lassen. Dein getreuer er bis in den Tod, u. s. w.[a]

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 22. Januar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

ich letztens in Marienwalde gewesen, so habe in selbiger te einige Probegläser machen lassen, um meinem allergnädig- Vater zu zeigen, was für Gut dort gemacht wird; sie sind jetzunder fertig geworden, also nehme mir die Freiheit, sie nem allergnädigsten Vater zu übersenden. Heute habe ein cript vom Ober-Directorio erhalten wegen des crossenschen chs, darauf ich mir alle Mühe geben werde zu antworten. habe etwas vom Flussfieber gekrieget, welches doch nichts sagen hat; wünsche nur, dass meines allergnädigsten Vaters undheit stets recht wohl sein möge, in dessen Gnade ich mich fehle und versichere, dass ich jederzeit meines Lebens mich

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.

appliciren werde, meinen allergnädigsten Vater von mei
richtigen und kindlichen Treue und Gehorsam zu versich
dem ich bis an mein Ende mit aller Submission verbleibe.

---

46. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 26. Janu

Allergnädigster König und Vater.

Ich bedanke mich unterthänigst für den gnädigen Brief
Reglement, so mir mein allergnädigster Vater geschick
auch für die Gnade, die Sie mir thun wollen, mich bei si
men zu lassen. Ich werde mich auf die Menage recht a
und heute gleich anfangen, mir einen solchen Zettel g
lassen. Ich habe das dreitägige Fieber gekriegt, welch
verhindert hat, nach Züllichau zu reisen. Indessen arb
Objectiones derer Herrn vom Ober-Directorio zu beant
welches ich mir nicht so schwer vermuthet; ich hoffe
zu contentiren. Gestern ist im Wollup geschlachtet word
als ich dieses hörte, so schickete gleich hinüber, um eine
Braten zu kriegen, und weil ich weiss, dass ihn mein a
digster Vater gern isst, so habe ich mir die Freiheit gen
ihn zu übersenden. Nun werde brav im Reglement s
denn ich wollte mich gerne geschickt machen, meinem a
digsten Vater auf alle Art zu dienen, um Ihm zu zeigen,
mit unterthänigem Respect bin, u. s. w.

---

47. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 28. Januar 1732.

Mein lieber Sohn,

ı habe Euer Schreiben vom 22. dieses Monats nebst den über-
ickten Probegläsern, so Ihr auf der marienwaldeschen Glas-
te habet machen lassen, wohl erhalten, und finde Ich die Glä-
recht gut. Uebrigens wünsche Ich Euch von Eurer zuge-
ssenen Unpässlichkeit baldige Besserung und verbleibe, u. s. w.

Ich bin Euch recht obligiret, dass Ihr an Mich denket. Ich
ponire Alles, und hoffe, dass, sowie Ihr werdet gesund sein,
Euch werde so setzen, dass Ihr content zu sein Ursache haben
rdet. Dein getreuer Vater bis in den Tod, u. s. w.[a]

AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 29 Januar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

bedanke mich unterthänigst für den gnädigen Brief, so mir
ı allergnädigster Vater geschrieben; ich werde in allen
cken meines allergnädigsten Vaters Befehl nachleben, und,
en des Biers, ist hier sehr gut Bier, daran ich mich schon ge-
nnet habe; Champagner-Wein habe nur getrunken, weil es
Doctores befohlen haben. Nichts beklage mehr, als dass ich
under meines allergnädigsten Vaters Dienst nicht so abwar-
kann, wie ich gerne wollte; indessen habe ich einer Sache
ngedacht, da mein allergnädigster Vater gewiss Vortheil ha-
wird: dieses ist, dass jetzunder in jeder Provinz Ordre er-

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.

ging an die Kammern, einen accuraten Anschlag von ihr
hütten zu machen, und dass, aufs Fondement der Debit
nungen, davon der Lohn darnach der Arbeiter abgezog
dem Pächter ein raisonnabler Profit gelassen, und das
für meinen allergnädigsten Vater angeschlagen. Hier in
vinz haben die Herren vom Forstwesen die Inspection
Glashütten gehabt, und weil sie solche Anschläge nicht
können, so hat es denn so gegangen; sobald aber die
Ordre kriegte, es zu untersuchen, so kam gleich acht
Thaler plus von Gott und Rechts wegen heraus, und
Sachen in selbigen Verfassungen in anderen Provinzen
muss mein allergnädigster Vater einen considerablen Prof
Mein allergnädigster Vater nehme nicht ungnädig, dass ic
mit Planen komme; aber ich denke recht ernstlich an Al
meinem allergnädigsten Vater einen rechtmässigen Profit
kann, und wenn ich was meine gefunden zu haben, so
ich es gleich voller Freuden auf; zum wenigsten versich
es aus recht aufrichtiger Intention geschiehet. Es ist au
Vergessen von mir gekommen, dass ich meinem allergn
Vater nichts von meiner Krankheit geschrieben habe;
unterthänigst, mir die Negligence zu vergeben und vers
sein, dass kein Mensch in der Welt mit mehr Attachem
votion, Respect und kindlichem Gehorsam sein wird,
wie meines allergnädigsten, u. s. w.

---

49. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 31. Janu

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euer Schreiben vom 29. dieses zu recht erhal
ist es recht gut, dass Ihr Euch an das Bier gewöhnet;
hierunter Meinen väterlichen Erinnerungen weiter folget

r den Nutzen selbst davon finden. Es ist Mir auch recht lieb, ss Ihr Euch die Sachen wegen der Glashütten so annehmet d auf den Grund derselben gehet, Mir auch anzeiget, wo noch ofit und Verbesserung zu machen ist; es soll Mir auch jederzeit ht angenehm sein, wenn Ihr was findet, und Mir solches an-get und Eure Meinung davon schreibet, denn Ich sehe daraus re Application. Ich habe auch dem General-Directorio Ordre geben, in denen übrigen Provinzen wegen der Glashütten solche aue Untersuchung anzustellen.

Ich hoffe, Ihr seid wieder besser. Gott bewahre Euch.

---

50. VON DEMSELBEN.

Potsdam, den 4. Februar 1732.

Mein lieber Sohn Fritz,

freuet Mich sehr, dass Ihr keine Arzenei mehr brauchet. Ihr sst Euch noch etliche Tage schonen vor der grossen Kälte, n Ich und alle Menschen schrecklich von Flüssen incommodiret l; also nehmet Euch hübsch in Acht. Ihr wisst, Mein lieber n, dass, wenn Meine Kinder gehorsam sind, Ich sie sehr habe, so, wie Ihr zu Berlin gewesen, Ich Euch Alles von zen vergeben habe und von der berliner Zeit, dass Ich Euch t gesehen, auf nichts gedacht, als auf Euer Wohlsein und h zu etabliren, sowohl bei der Armee, als auch mit einer entlichen Schwiegertochter, und Euch suchen bei Meinem en noch zu verheirathen. Ihr könnt wohl persuadiret sein, Ich habe die Prinzessinnen des Landes durch andere, so viel möglich ist, examiniren lassen, was sie für Conduite und cation; da sich denn die Prinzessin, die älteste von Bevern, nden, die da wohl aufgezogen ist, modeste und eingezogen; müssen die Frauen sein.[a] Ihr sollt Mir cito Euer Sentiment

[a] Friedrich spricht von diesem Vorschlage des Königs in seinen Briefen an nbkow, vom 11. und vom 16. Februar 1732. Siehe Band XVI., S. 37, 38 40.

schreiben. Ich habe das Haus von Katsch gekauft, das b
der Feldmarschall als Gouverneur, und das Gouvern
Haus werde lassen zu recht bauen und Alles meublire
Euch so viel geben, dass Ihr allein wirthschaften kön
will Euch bei der Armee im April commandiren. Die P
ist nicht hässlich, auch nicht schön. Ihr sollt keinem M
was davon sagen, wohl aber der Mama schreiben, dass I
geschrieben habe, und wenn Ihr einen Sohn haben we
will Ich Euch lassen reisen; die Hochzeit aber vor zukom
Winter nicht sein kann. Indessen werde sehen Gelege
machen, dass Ihr Euch etliche Mal sehet in allem Honne
damit Ihr sie noch lernet kennen. Sie ist ein gottesfü
Mensch, und dieses ist Alles, und comportable sowohl n
als mit den Schwiegereltern. Gott gebe seinen Segen da
segne Euch und Eure Nachfolger, und erhalte Dich a
guten Christen, und habet Gott allemal vor Augen und
nicht den verdammlichen Particular-Glauben,[b] und sei
sam und getreu, so wird es Dir hier zeitlich und dort
gut gehen, und wer das von Herzen wünscht, der sprech
Dein getreuer Vater bis in den Tod,

Fr. Wilhe

Wenn der Herzog von Lothringen herkommt,[c] so w
Dich kommen lassen. Ich glaube, Deine Braut wird hi
men. Adieu; Gott sei mit Euch.[d]

---

[a] Siehe Band XXVI., S. 12, und Band XXVII. 1, S. 339.

[b] Siehe oben, S. 15.

[c] Siehe Band XXI., S. 321.

[d] In Bezug auf diesen Brief schreibt der Hofmarschall des Kr
von Wolden an den König, Cüstrin, den 5. Februar: »Ew. K. M. pe
»abgelassenes Handschreiben habe diese Nacht um zwölf Uhr an den
»zen zu übergeben die Ehre gehabt, worauf er sofort durch eine an
»fette in aller Submission geantwortet, auch Einliegendes an Ihro M
»Königin geschrieben hat . . . .« Siehe J. D. E. Preuss, *Urkundenbu*
Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen, Band II., S. 206, Nr. 97. D
wähnte Antwort des Kronprinzen, vom 5., und das Schreiben dessel
Königin haben sich nicht gefunden; wohl aber das Antwortschreibe
nigin an ihren Sohn vom 7. Februar, welches wir Band XXVI., S. 6
Ausgabe gegeben haben.

. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Cüstrin, den 9. Februar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

estern haben mir die Doctors zum ersten Male erlaubet aus-
ehen, und heute bin auf der Kammer wieder gewesen; auch
e ich dem Ober-Directorio geantwortet; und in dem hat mich
Amtmann Krüger zu Crossen fälschlich berichtet, dass der
Knobelsdorff sein Gut Cunow für sechs tausend Thaler ver-
ifen wollte, da doch dieses Gut vier hundert funfzig Thaler
gt, und also, à fünf Procent, neun tausend Thaler werth ist;
aber fordert gar zehn tausend Thaler dafür. Nun weiss ich
nt, ob man mit ihm eins werden könnte oder nicht. Uebrigens
t der Schluss meiner Antwort dahin aus, dass ungefähr mit
Morgen von dem Bruch künftiges Jahr oder Herbst die Probe
te gemacht werden; und woferne alsdann Profit darbei ist,
das Land gut trägt, so kann man nachgehends meinem Plan
en und das ganze Bruch urbar machen.

Hier ist eine Glashütte dicht bei Massin, und wo ich nur
ens kann, so werde den Anschlag davon verfertigen, und
ube gewiss, dass ein considerables Plus dabei herauskom-
n wird.

Nun wollte mich gerne etwas wieder an die Luft gewöhnen
werde etwas ausfahren; übrigens werde stets mit einem
den Gehorsam und ewiger Treue, mit allem unterthänigen
pect verbleiben, u. s. w.

52. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 12. Februa

Mein lieber Sohn,

Ich habe aus Eurem Briefe vom 9. dieses Monats gern dass Ihr nun so weit wieder retablirt seid, dass Ihr wi die Luft gehen könnet; Ihr müsset Euch aber so viel noch dabei in Acht nehmen. Uebrigens approbire Ich Eu schlag wegen der Rodung des Bruchs im Amte Crossen, mit erst eine Probe gemacht werde, um zu sehen, o dabei ist.

Ich werde Euch bald schreiben nach Berlin zu komm verbleibe Dein getreuer Vater bis in den Tod,

Fr.

---

53. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHE

Cüstrin, den 12. Februa

Allergnädigster König und Vater,

Weil ich mich, Gottlob, nun wohl befinde, so werde nach Massin gehen, woselbst die tornowsche Glashütte d ist, und werde davon den Anschlag machen; auch hoffe di zu haben, meinem allergnädigsten Vater bald selbst die küssen, und durch meine ganze Conduite meinem allergn Vater eine unfehlbare Probe von meinem blinden Geho geben, und bewahre mich Gott in allen Gnaden, dass mein Tage was daran fehle. Mein allergnädigster Vat man die Gnade und befehle mir stets, was ich thun un soll, so werde zeitlebens nicht widerstehen. Ich weiss

* Die Nachschrift ist eigenhändig.

ohl was meine Schuldigkeit mit sich bringt, und, wenn ich gen darf, so thue es ohnedem aus Liebe; denn mein allergnä-gster Vater ist der einzige, dar ich mein Vertrauen, nächst ott, setzen kann, und dar ich es auch darauf setze. Ich bin die ge her immer ausgefahren gewesen, und heute werde bei dem n Rohwedell ausser der Stadt essen. Uebrigens empfehle mich meines allergnädigsten Vaters beharrliche Gnade und ersterbe t aller Submission und Treue, u. s. w.

---

54. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 16. Februar 1732.

Allergnädigster König und Vater,

habe heute die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vaters ef zu empfangen, und freuet mich sehr, dass ich bald selber Gnade haben werde, meinem allergnädigsten Vater die Füsse küssen und selber zu danken, und so viel mir in der Welt glich, meine Dankbarkeit für meines allergnädigsten Vaters en mich gehabte besondere Gnade und Güte zu bezeigen. Ver-genen Mittwoch bin in Tornow auf der Glashütte gewesen l habe den Anschlag davon gemacht, wobei sich das Plus auf ei hundert vier Thaler achtzehn Groschen beläuft, und will Glas-Factor Zimmermann solche auch gerne geben; weil er r die Glashütte auf seine eigenen Kosten hat bauen lassen, so inget er sich dabei, dass ihm dergleichen Erhöhungen nicht oft kommen, und dieses ist billig. Heute ist die Relation und Anschlag davon überschicket worden; auch übersende meinem rgnädigsten Vater unsere Rechnung vom Monat Januar, da nzig Thaler und drüber menagiret sind. Uebrigens empfehle mich in meines allergnädigsten Vaters beharrliche Gnade, auf che ich meinen einzigen Staat in der Welt mache, und ver-

sichere hingegen, bis an mein Ende mit kindlicher Treue
bleiben, u. s. w.

---

55. AN DENSELBEN.

Cüstrin, den 19. Februa

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe heute die Gnade gehabt, meines allergnädigsten
Brief zu empfangen, und ist mir lieb, dass mein allergn
Vater von der Prinzessin zufrieden ist. Sie mag sein,
will, so werde jederzeit meines allergnädigsten Vaters
nachleben; und mir nichts Lieberes geschehen kann, al
ich Gelegenheit habe, meinem allergnädigsten Vater mein
den Gehorsam zu bezeigen, und erwarte all in unterth
Submission meines allergnädigsten Vaters weitere Ord
kann schwören, dass ich mich recht freue die Gnade zu
meinen allergnädigsten Vater wieder zu sehen, dieweil
recht aufrichtig liebe und respectire. Uebrigens empfeh
in meines allergnädigsten Vaters beständige Gnade, u
sichere, dass nichts in der Welt ist, das mich davon ab
kann, indem ich bis an mein Ende mit allem unterthänig
spect und Submission verharre, u. s. w.[a]

---

[a] Vergleiche Band XVI., S. 41. 44 und 46, den Brief des Kronprin
19. Februar, an den General von Grumbkow, und die Antworten vo
an den Kronprinzen und an den Hofmarschall von Wolden, beide vo
bruar. — Den 26. Februar kam Friedrich von Cüstrin in Berlin an, un
ward er zum Obersten und zum Chef des 15. Infanterie-Regiments
Ruppin und Nauen) ernannt. Siehe Band XVI., S. 49, und J. D. F
Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden, S. 384 und

56. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 4. September 1732.

Allergnädigster König und Vater,

h habe die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vaters Schrei-
ı zu erbrechen,[a] und antworte meinem allergnädigsten Vater
aller Unterthänigkeit, dass den letzten Brief, so ich von der
nzessin bekommen, kurz vorher gewesen ist, als ich nach
tsdam gegangen, und ich auf solchen heute vor acht Tagen
on geantwortet habe, und seitdem keinen Brief nicht von ihr
rieget. Morgen mit der Post hatte ohnedem auch schreiben
llen; die Briefe kommen aber alle und gehen sehr langsam
ı hier weg, denn sie müssen alle von Fehrbellin, wor die Post-
tion ist, über Berlin gehen, und von dar erst nach ihren Adres-
. Dieses mag wohl die Ursache sein, welche die Briefe so
ge aufhält; sonst habe doch alle Woche einmal gewiss hin-
chrieben.

Es ist vorgestern ein Unter-Officier von Grape's Compagnie
ı Nauen desertiret; nun ist demselben nachgeschicket worden,
iss aber nicht, ob sie ihn kriegen werden; sonst ist, Gottlob,
h Alles beim Regiment richtig. Der ich mich in meines aller-
idigsten Vaters beständige Gnade empfehle und verharre in
stem Respect, u. s. w.

57. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 6. September 1732.

Allergnädigster König und Vater,

erichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst, dass
Baron von Voit von Baireuth hier gekommen, und mir einen

[a] Siehe Band XVI., S. 56—58, Nr. 14.

Brief vom jungen Markgrafen mitgebracht, worselbst
zum Gevatter bei der Tochter bat, da meine Schwester
dergekommen.[a] Ich wünsche also meinem allergnädigs
ter viel Glück darzu, und hoffe, dass Er noch, gleich
auch mit diesem neugeborenen Kinde, viel Freude erlebe

Die Zelte haben wir ein paar Tage aussonnen lass
sind selbige gestern wieder abgebrochen worden. Hier
weit Alles gut. Der ich mich allerunterthänigst zu mein
gnädigsten Vaters beständigen Gnaden empfehle und ver
tiefster Submission und Respect, u. s. w.

---

58. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

(Gross-) Machenow,[b] den 1. Octol

MEIN LIEBER SOHN,

Ihr sollet Mir einen neuen Pachtanschlag von dem Amte
machen und examiniren, ob es nicht mehr tragen kan
jetzo giebet. Ihr müsset Euch zu dem Ende von Aller
informiren, und rechten Fleiss anwenden, dass Ihr Alles
und einen accuraten Anschlag machet. Ich schicke Eu
ein Schema hierbei, darnach der Anschlag kann gemach
den; und will Ich nun sehen, was Ihr von der Wirthsc
lernet habet. Ich bin, u. s. w.

---

[a] Siehe Band XXVII. 1., S. 6, 7 und 8.

[b] Bei Lichtenrade. Siehe (David Fassmann) *Leben und Thaten d von Preussen Friderici Wilhelmi*, Band I., S. 886 und 898; *Denkwü aus dem Leben der Prinzessin Wilhelmine, Markgräfin von Baireuth.* 1810, Band I., S. 234 — 236; und *Mémoires de Frédérique-Sophie-W margrave de Baireuth*, Brunswic, 1810, Band I., S. 332 — 334.

. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Ruppin, den 2. October 1732.

ALLERGNÄDIGSTER KÖNIG UND VATER,

ı habe die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vaters Schrei-
ı heute alle beide zu empfangen, und danke ganz unterthä-
st für die Pardonbriefe.

Morgen werde gleich nach Alt-Ruppin gehen, und mich erst
h allen Umständen erkundigen, um nachdem den Anschlag zu
chen. Mein allergnädigster Vater wird aber nicht ungnädig
men, dass ich mir Zeit darzu nehme, dieweil ein solcher An-
lag sehr weitläuftig ist, und ich noch niemalen einen solchen
nacht habe;[a] absonderlich bin ich in dem Mahlwesen wenig
annt, ich werde aber meinen möglichen Fleiss anwenden, um
nen allergnädigsten Vater zu contentiren. Der ich in tiefstem
pect und Submission verharre, u. s. w.

---

60. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

(Gross-) Machenow, den 6. October 1732.

MEIN LIEBER SOHN,

habe Euer Schreiben vom 2. dieses zu recht erhalten, und
Ich wohl zufrieden, dass Ihr Euch zu Verfertigung des An-
ages von dem Amte Ruppin Zeit nehmet, und werdet Ihr
sehen, was Ihr in Cüstrin gelernet habet und was Euch noch
et, welches Ihr bei solcher Gelegenheit ferner lernen könnet.
müsset aber den Anschlag alleine machen, und niemanden
der Kammer deshalb zu Rathe ziehen; doch könnet Ihr an-
e Leute fragen, und Euch von Allem genau erkundigen, so-

[a] Siehe Band XVI., S. 65, 66 und 67.

dann Ihr schon hinter die Wahrheit kommen werdet. A
let Ihr Euch erkundigen und examiniren, ob bei der A
selbst keine Defraudation geschiehet, und Mir hernachm
berichten. Ich bin, u. s. w.

---

61. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILH

Ruppin, den 9. Octo

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters Schreiben vom
in aller Unterthänigkeit empfangen, und werde von hie
cise mit künftiger Post in aller Unterthänigkeit berichte
Woche bin ich all in einigen Amtsdörfern gewesen, und
selbst nach den Prästations, Dienstgeldern, u. s. w. erl
und auch hierbei das Land besehen; wo ich aber noch l
kommen bin, ist Alles aufs Genaueste angeschlagen: di
können dabei subsistiren, aber höher können sie nicht
werden, oder es müsste besorget werden, dass sie gar
Nun habe noch neunzehn Dörfer, ohne die Vorwerke,
Ziegelscheunen, Brauereien in Anschlag zu bringen, u
mir alle Mühe deswegen geben, und versichere meinem
digsten Vater, dass keiner von der berlinischen Kammer
auch mir nichts Anderes zu Hülfe nehme, als den vor
schlag des Amtmanns, und der ältesten Bauern ihre
und was ich selber besichtige.

Bei dem Regiment ist, Gottlob, Alles richtig. Ich
einigen Tagen Briefe aus Darmstadt vom Lieutenant
habt, welcher sich nunmehro auf den Weg nach M
machen wird. Es ist ein gewisser Oberst-Lieutenant V
dorten, welcher mir all zwei schöne Kerls geschaffet
hat mir noch mehr versprochen, wenn ich von meine
gnädigsten Vater könnte losbitten, dass sein Sohn, so i

rg Regierungsrath ist, und zur Hebung eines Tractaments von
ei hundert Thalern allbereits zugekommen ist, dafür aber
ısend Thaler Recruten-Jura erlegen soll: also bittet er, dass
be tausend Thaler ihm möchten dispensiret werden; so stelle
n meinem allergnädigsten Vater anheim, ob Er so gnädig sein
ll, mir solches zu accordiren. Der ich mich übrigens in meines
ergnädigsten Vaters gnädiges Andenken und Protection in aller
terthänigkeit empfehle, und in tiefster Submission und Re-
ect verharre, u. s. w.

62. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 7. October 1732.

Allergnädigster König und Vater,

ı habe die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vaters Brief
ht wohl zu erhalten, und danke ganz unterthänigst hiervor.
Pässe habe auch recht wohl gekriegt, und sind bereits nach
nemark geschicket. Ich habe all angefangen, die Nachrichten,
mir nöthig sind, vom Amte Ruppin einzuholen, und noch bin
nicht ganz damit fertig; aber so viel ich aus vorigem An-
lage ersehen, so ist es Alles so genau heraus gesuchet, dass
den Prästations, noch vom Ackerbau ohnmöglich plus zu
chen sein wird; wor aber noch was wäre, so müsste es
der Branntweinbrennerei genommen werden, welche im vo-
en Anschlage nicht mit aufgeführet ist. So viel ich auch aus
ı Brauwesen sehen kann, so ist dieses ein neu angelegtes
erk, von 1729, welches noch nicht recht im Stande ist. Drei
rwerke befinden sich bei diesem Amte, da ich nun nichts aus-
ıten kann, wor mein allergnädigster Vater nicht einen Land-
sser schicket, der solche vermisset. Dieses Amt aber ist sehr
ortant, und werde vor ein Wochen drei zum wenigsten nicht
ig werden.

Nun sind wir hier beim Regiment bei der Abnahme de
nungen begriffen, und habe ich das Unglück gehabt, d
Bursch von Major Söldeners Compagnie, aus dem zweiten
desertiret ist. Der Major Quadt bittet meinen allergnä
Vater ganz unterthänigst um Permission, seine vorgeha
riage zu vollziehen, und hoffet er, ein paar schöne Ker
zu kriegen. Der ich mich übrigens in meines allergnädigs
ters beständige Gnade in aller Unterthänigkeit empfehle u
harre in tiefstem Respect und Submission, u. s. w.

Quat soll heirathen.
Boden soll Land Messer hin senden.[a]

63. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 10. Octobe

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euer Schreiben vom 7. dieses zu recht erhalt
accordire Ich dem Major von Quadt die Permission zu hei

Betreffende den Anschlag von Ruppin, so müsset Ih
von Allem genau erkundigen, und Euch nicht bloss auf d
Anschläge und des Beamten Bericht verlassen. Wegen de
messers habe Ich Ordre gegeben, dass einer überkomm
und Ich verbleibe jederzeit Euer getreuer Vater.

Zukommenden Donnerstag oder Freitag wird Euer Sc
von Baireuth Euch zu besuchen kommen; er bleibet ein
dar. Er gehet zu seiner Devoir nach seinem Regiment, der
zu lernen, denn er nichts vom Handwerk weiss.[b]

---

[a] Die beiden letzten Zeilen sind von der Hand des Königs.
[b] Siehe die *Mémoires de la margrave de Baireuth*, Band II., S. 61

4. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Ruppin, den 12. October 1732.

Allergnädigster König und Vater,

ı habe meines allergnädigsten Vaters Brief vom 10. dieses in
r Unterthänigkeit erbrochen und versichere meinem allergnä-
sten Vater, dass ich nichts versäumen werde und keine Mühe
paren, um den Anschlag von hiesigem Amt zu machen. Ich
e auch allbereits um die Karte dieses Amts und um gewisse
en wegen der Contribution nach Berlin geschrieben, welche
höchst nöthig sind. Morgen werde nach den Schweizerdör-
ı gehen, welche vor diesem Vorwerke gewesen sind; noch
n ich aber nichts als mit den Contributions-Sachen zu thun
en. Wegen hiesiger Accise habe Alles in Augenschein genom-
ı, und ist der Tarif auf dem berlinischen Fuss und von mei-
ı allergnädigsten Vater confirmiret; sonsten sind die Accise-
nehmer und Controleurs alle mit ihren Büchern accurat, und
e mir ihre Bücher alle weisen lassen. Dass nicht hier, wie an
n Orten in der Welt, sollte auf Betrügereien raffiniret wer-
, da zweifle gar nicht daran; so viel aber menschenmöglich
so hat man solches präcaviret; nur ist zu beklagen, dass so
e hamburger Waaren hier ins Land kommen, und dass nicht
Stettiner den Profit von Gewürzen, Apotheker-Waaren und
änischen Waaren, so gut als diese, ziehen könnten, und wenn
hes dahin könnte gebracht werden, so würde mein allergnä-
ter Vater den Profit haben, dass die Stettiner all das Geld
n, welches jetzunder ausserhalb des Landes gehet.

Es ist mir sehr lieb, dass der Markgraf von Baireuth hier
mmen wird, und werde all mein Mögliches thun, um ihn wohl
unehmen, und wor es möglich ist, eine kleine Jagd anstellen.
zweifle nicht, er werde sich bei dem Regiment allen Fleiss
n, indem ich hier zu unterschiedenen Malen auf der Escorte
te gesehen habe, so er selber engagiret. Der ich mich übri-

gens in meines allergnädigsten Vaters Gnade in aller U
nigkeit empfehle und in tiefstem Respect ersterbe, u. s. w

65. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 14. Octob

Mein lieber Sohn,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 9. dieses ersehen,
mit Verfertigung des Anschlages schon beschäftigt seid
reits einige Nachrichten eingezogen habet, auch noch fe
mit continuiret. Es ist Mir solches lieb; imgleichen, dass
les selbst in Augenschein nehmet und die Dörfer bereis
werdet Ihr auf solche Weise den besten Nutzen davon
indem Ihr Alles selbst beurtheilen lernet, und könnet Il
Fragen die beste Information bekommen. Ich bin, u. s. w

66. VON DEMSELBEN.

Wusterhausen, den 15. Octob

Mein lieber Sohn,

Ich habe ersehen, was Ihr Mir unterm 12. dieses berich
vernehme Ich gerne, dass Ihr Euch wegen des Anschla
Allem gründlich informiret; imgleichen, dass die dortig
in Ordnung ist. Ihr müsset denen Accisebedienten anb
dass sie sich äusserst bemühen sollen, alle Defraudatione
hindern. Zu Verfertigung des Anschlages müsset Ihr E

thige Zeit nehmen, damit nichts dabei vergessen wird, und
bin, u. s. w.

. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Ruppin, den 15. October 1732.

Allergnädigster König und Vater,

fahre noch immer fort mit Verfertigung hiesigen Anschlages;
under lasse ich mir die Specification der Consumenten geben,
die Mühlenanschläge darnach zu machen. Dem Amtmann
im vorigen Anschlage Schleusen- und Zollgefälle angesetzet
rden, weilen damals die Mecklenburger mit Holz hier durch
h Hamburg handelten; solcher Handel hat aber nunmehro
gehöret, weilen die mecklenburgische Heide, wor das Klapp-
geschlagen, fast gänzlich ruiniret ist. Dem Amtmann sind
die sechs hundert Thaler Pacht deswegen angeschlagen, und
von er nichts kriegt, kann er auch nichts geben: also wäre
meinem Erachten nach, wohl am besten, dass oben erwähnte
leusen und Zölle administriret würden. Uebrigens wird, so
ich glaube, einiges Plus beim Amte herauskommen, und soll
bei den Mühlen, bei der Brauerei und bei der Ziegelscheune
machen sein.[a] Nun fehlen mir noch einige Acten von Berlin
gen der Erbverträge, und sobald ich solche kriegen werde, so
de noch die übrigen Dörfer bereisen und, wenn der Land-
ser die Vorwerke vermessen, den Anschlag davon machen.
Der Flügelmann von des Hauptmanns Hellermann Com-
nie, so auf der Revue krank gewesen, ist gestorben; den
z wird er, aller Hoffnung nach, gewiss besetzen. Sonsten ist,
tlob, hier bei dem Regiment Alles gut. Hier in der Stadt
get das Viehsterben sehr an; meinem Nachbar sind in dieser
che zwei Kühe umgefallen. Man muss hoffen, dass es dabei

Die Worte *zu machen sein* haben wir hinzugefügt.

bleiben wird. Ich empfehle mich übrigens ganz unterthä
meines allergnädigsten Vaters beharrlichen Gnaden und
in tiefstem Respect und Gehorsam, u. s. w.

---

68. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 20. Octo

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euer Schreiben vom 15. dieses zu recht erhalt
ist recht gut, dass Ihr bei Verfertigung des Anschlages
nau examiniret, und wird Mir lieb sein, wenn Ihr ein Plus
bringet. Betreffend übrigens das Viehsterben, so muss
alle Präcaution gebraucht werden, dass es nicht wieder
Ich bin, u. s. w.

---

69. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILH

Ruppin, den 17. Octob

Allergnädigster König und Vater,

Gestern und heute habe an dem Anschlag nicht arbei
nen, weilen ich den Markgrafen von Baireuth bin vermu
wesen. Noch ist er nicht hier, und weiss ich auch noch
er kommen wird.[a] Ich werde aus dem Amt ein grösse
herausbringen, als ich es mir vorgestellet, und hoffe es
hundert Thaler zu bringen. Gewiss kann ich noch nicht
sagen, aber ich hoffe, mein allergnädigster Vater wird z
sein. Hier ist noch, Gottlob, Alles gut. Der ich mich

[a] Der Markgraf von Baireuth kam noch den 17. October in Rupp

rthänigst zu meines allergnädigsten Vaters beständigen Gnaden
npfehle und ersterbe in tiefster Submission, u. s. w.

---

70. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 22. October 1732.

Allergnädigster König und Vater,

estern bin ich im Dorf Bechlin und Dabergotz gewesen, wor-
bst ich Alles in Augenschein genommen, und wird mich das
rf Bechlin lange aufhalten, indem ich befunden, dass sie keine
rn-Prästations geben, ohngeachtet alle andere Dörfer sie er-
gen und das Dorf Bechlin schönen Acker hat. Nunmehro muss
examiniren, ob sich solche Freiheit auf alte Concessions
inde, oder ob es aus Negligence der Kammer nicht ist abge-
dert worden; und wenn es sich nach letztern Umständen be-
den sollte, so wird ein considerables Plus herauskommen. Der
ndmesser, so mein allergnädigster Vater so gnädig gewesen
l mir geschicket hat, dem habe ich gleich seine Arbeit com-
tiret, und habe ich derentwegen auf ihn so stark bestanden,
ilen ich bin benachrichtiget worden, dass der vorige Land-
sser sich soll mit dem Amtskastner wohl gestanden haben,
l dass ohne Zweifel unterschiedene Defraudations hierunter
rden vorgegangen sein; ich habe aber diesem es scharf recom-
ndiret, sich auf keinerlei Weise in dergleichen Betrügereien
zulassen, und bin ich gut dafür, dass es nicht geschehen wird,
em ich unterschiedene Leute an der Hand habe, die auf ihn
sen.

Hier ist, Gottlob, noch Alles gut beim Regiment, und ist die
che wegen der Diebe, davon ich meinem allergnädigsten Vater
sechs Wochen berichtet, nunmehro zum Kriegsrecht gekom-
n, und wird morgen darüber gesprochen werden. Uebrigens
pfehle mich ganz unterthänigst in meines allergnädigsten Va-

ters beständige Gnaden und ersterbe in unterthänigste
tion, Treue und Respect, u. s. w.

---

71. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Wusterhausen, den 26. Octob

Mein lieber Sohn,

Ich habe ersehen, was Ihr unterm 22. dieses Mir weite
tet, und habet Ihr darin Recht, dass bei dem Dorfe Bech
genau examiniret werden, warum die Einwohner dasell
Kornpächte geben, und ob dieselben etwa mehr Cont
geben, als andere Dörfer, oder woher es sonst kommt,
keine Kornpächte geben, welches Ihr gründlich examini
set. Ihr sollet auf diesen nächstkünftigen Mittwoch anhe
men und den Abend hier sein, Ihr sollet aber keine Wag
mitbringen, sondern nur zwei Reitpferde. Der etc. vo
den soll mit Euch anhero kommen, Rohwedell aber kö
auf zehn Tage Permission geben, nach seinem Gute z
Ihr habet hiebei einen Vorspannpass[a] zu empfangen,
bin, u. s. w.

---

72. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHI

Ruppin, den 26. S
(October) 17

Allergnädigster König und Vater,

Ich sage meinem allergnädigsten Vater ganz unterth
Dank für die Rebhühner und Fasanen, so mein allergn

[a] Auf acht Pferde, und ein Pferd zu reiten.

'ater so gnädig gewesen und mir geschicket hat; ich habe mir
n aller Unterthänigkeit die Freiheit genommen, meines allergnä-
igsten Vaters Gesundheit dabei zu trinken.

Dem Fürsten von Dessau habe meines allergnädigsten Vaters
ntwort wegen des Unter-Officiers bekannt gemacht, und weiss
h noch nicht, was er antworten wird.

Hier arbeite beständig an dem General-Pachtanschlag dieses
mts; wegen des Dorfes Bechlin aber kann ich noch nicht zu
tande kommen, indem dieses keine Kornpacht giebt, und ich
ch nicht darhinter kommen kann, woran es lieget; als bitte
einen allergnädigsten Vater, aus vorigem General-Anschlag mir
egen dieses Dorfes einige Nachricht zu geben.

Ich habe lange der Prinzessin kein Andenken von mir gege-
n; als wollte meinen allergnädigsten Vater ganz unterthänigst
tten, so gnädig zu sein und mir was geben, das ich ihr schicken
onte. Ich werde zeitlebens meinem allergnädigsten Vater un-
thänigst darfür danken.

Hier sind vor einigen Tagen sehr schöne Austern angekom-
en. Sobald wieder welche einlaufen, so werde mir die Frei-
it nehmen, meinem allergnädigsten Vater solche zu übersen-
n. Der ich zeitlebens in allerunterthänigstem Respect und Sub-
ssion ersterbe, u. s. w.

---

73. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 1. December 1732.

Allergnädigster König und Vater,

h übersende meinem allergnädigsten Vater hierbei die monat-
he Liste vom Regiment, worbei, Gottlob, noch Alles gut ist;
Kranken hören alle hier auf und behalten wir sehr wenig.

Bei dem Anschlag vom Amte bin ich immer beschäftiget, und
vergangene Woche heraus bei dem Landmesser gewesen,

welcher mit dem Vorwerk Ruppin diese Woche fertig wir
von ich auch sogleich den Anfang machen werde.

Der Lieutenant Loën hat an mich geschrieben und bitte
nen allergnädigsten Vater um Permission nach Hause. I
warte hierauf meines allergnädigsten Vaters Resolution in
Unterthänigkeit und ersterbe in tiefster Submission, u. s. w

---

74. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 13. December

Allergnädigster König und Vater,

Ich bedanke mich ganz unterthänigst für das schöne Präse
mein allergnädigster Vater mir für die Prinzessin geschicke
werde ihr es mit ehester Post überschicken, und wird si
gewiss sehr darüber freuen.

Mit dem Anschlag denke ich Ende dieser Woche ganz
zu werden. Hier friert es ungemein stark.

Der Rittmeister Natzmer hat vorige Woche einen Des
von den Lüneburgern gekrieget, welches ein schöner Ke
soll. Gottlob, bei dem Regiment steht noch Alles gut, u
Kranken nehmen sehr ab. Ich empfehle mich in meines
gnädigsten Vaters beständige Gnade und Protection, der
submissestem Respect ersterbe, u. s. w.

75. AN DENSELBEN.

(Ruppin, zwischen dem 20. und 30. December 1732.)

Meines allergnädigsten Vaters Befehl zufolge, so überreiche unerthänigst den Pacht-Anschlag von Alt-Ruppin, so weit er rtig geworden ist.

Der zeitige Winter hat den Landmesser Grundt verhindert, it seiner Arbeit fertig zu werden, so dass er kaum mit Altuppin und Wulkow hat können in Stande kommen. Diese iden Anschläge kommen mit hierbei unter ihren Numeros, und die Revidirung des Wiesen-Registers, die Anschläge der Vorerke Dabergotz und Frankendorf und der wüsten Feldmarken ägelin, Steudenitz und Warenthin nachgeblieben; mit solcher er kann acht Tage nach der Vermessung fertig werden. Desegen und weilen ich keine zulangende Nachrichten gehabt be, und weilen diese Anschläge fehlen, so habe ohnmöglich die umme jedes Orts schliessen können, und noch weniger die Repitulation der ganzen Summe machen können.

Unter Numero 1. erfolget der General-Pachtanschlag.

2. Ist das Dienst-Register vom Amt Ruppin, und wie die uern zu dienen schuldig sind.

3. Anschlag des Vorwerks Ruppin, dabei siebzehn Thaler unzehn Groschen drei Pfennige plus geworden sind.

4. Der Brauanschlag, worbei Plus von dreihundert acht Than sechzehn Groschen sechs Pfennigen geworden.

5. Der Ziegelscheune zu Alt-Ruppin Anschlag, dabei neun d funfzig Thaler plus geworden. Die Ziegeler zu Alt- und u-Ruppin sagen, dass bei Storbeck so viel Erde ist, dass dabst auch ein Ziegelofen kann angeleget werden, und wenn es in allergnädigster Vater resolviren sollte, so muss solcher so geleget werden, dass er jährlich hundert siebzig bis hundert ıtzig Thaler bringet.

6. Der Anschlag von Wulkow, dabei Plus von einem Thaler ın Groschen zehn Pfennigen ist. Die Bauern daselbst haben

das Land gepachtet und sind sehr arm; also hielte ich
ohnmassgeblich besser, wenn sie nicht erhöhet würden.

7. Der Anschlag der alt-ruppinischen Wind- und
mühlen, welche sich auf vier tausend sieben und dreissig
zehn Groschen belaufen; es ist aber noch zwei hunder
unter der Pacht, ohngeachtet ich den Anschlag nach o
Cameral-Art gemacht, und wird also bei dieser Mühle a
sein, wenn sie an den Höchstbietenden, nach Verfluss de
Contracts, gelassen wird.

8. Die Kornpacht, welche im Amt Ruppin einge
wird.

9. Vorstellung wegen der Bechliner, ob selbige nic
andern Dörfern an Kornpacht sollten gesetzet werden.

10. Bericht wegen der Unterthanen zu Schulzendorf,
dorf und Königsstädt, welche bitten, dass ihnen erlaube
Fleck Buchen zu roden; insgesammt aber bitten sie,
Eichen, die auf ihren Aeckern stehen, dürfen ausgeha
verkaufet werden.

Wenn nun mein allergnädigster Vater resolviren wi
Ziegelofen zu Storbeck anzulegen, den Unterthanen zu S
dorf die Rodung zu erlauben, so würde das Plus an sechs
Thaler steigen. Ob aber die Anschläge, so noch zu ve
sind, Plus haben werden, muss die Vermessung weisen.
nun, dass mein allergnädigster Vater mit dieser geringe
zufrieden allergnädigst sein wird. Worinnen ich gefeh
haben, will mich gerne bessern, und schätze mich de
lichste Mensch auf Erden, wenn ich nur mag Gelegenhei
meinem allergnädigsten Vater meine aufrichtige Treue u
redlichen Intentions und meinen Respect gegen Ihn an
zu legen.

---

76. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Berlin, den 10. Januar 1733.

Mein lieber Sohn,

ch habe aus Eurem Berichte ersehen, dass Ihr den Anschlag n dem Amte Ruppin noch nicht völlig habet fertig machen nnen, weilen noch nicht Alles ausgemessen, inzwischen aber ch bei den von Euch verfertigten Special-Anschlägen ein Plus n drei hundert sechs und achtzig Thalern sich gefunden. Es Mir solches recht lieb und bin Ich mit Eurer Arbeit sehr wohl frieden. Ich zweifle auch nicht, Ihr werdet mit solcher Applition ferner fortfahren und, wenn Alles vermessen, den ganzen schlag vollkommen fertig machen; zu dem Ende Ihr Alles, as Ihr Mir deshalb bereits übergeben, hiebei wieder zurück zu pfangen habet; und bin Ich wohl zufrieden, dass zu Storbeck ch eine neue Ziegelscheune angeleget werde, wenn Debit von einen vorhanden. Ihr müsset aber sodann zugleich einen Anlag verfertigen lassen, was solche Ziegelscheune zu bauen sten werde. Betreffend den Vorschlag wegen Rodung des kers zu Schulzendorf, so bin Ich gleichfalls wohl zufrieden, ss solcher urbar gemachet werde; jedoch muss darauf gesehen erden, wie das Holz beschaffen und, wenn solches gut, dass sselbe recht zu Nutze gemacht werde; wie Ich denn auch zueden bin, dass die Bauernäcker zu Lüdersdorf, Königsstädt d Schulzendorf nach und nach von denen darauf stehenden chen reine gemachet werden. Imgleichen accordire Ich auch ren Vorschlag wegen Bechlin, und wenn der ganze Anschlag rd fertig sein, erwarte Ich denselben und versichere, dass Ich lerzeit sein und verbleiben werde, u. s. w.

77. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHI

(Ruppin, Janua

Meinem allergnädigsten Vater übersende hierbei alleru nigst den General-Pachtanschlag des Amts Ruppin, von 1 — 14. Aus allen diesen Nummern bestehet der Ansch welchem sich, gegen den Etat von 1732 bis 1733, unter Nu bei der Recapitulation, ein Plus von vier hundert sieben achtzehn Groschen befindet.

Das Amt an sich hat schlechten Acker und wird sch höher heraus zu bringen sein, wor die Unterthanen sol serviret werden; ich hoffe also, dass mein allergnädigst mit dieser meiner Arbeit zufrieden sein wird.[a]

Wegen der bechlinischen Kornpacht beziehe mich au vorigen Bericht, und hätte solches gerne gethan und in gebracht, wenn nur die nöthigen Acten gehabt hätte; di sind so weitläuftig und in solcher Confusion, dass ohn der Kammer ohnmöglich herauskommen kann.

Was die Ziegelscheune zu Storbeck angehet, so hab berichtet, dass vor der Hand nichts wird zu thun sein Ziegelerde, die schon in Alt-Ruppin anfänget alle zu aufhören möge; alsdann der Debit desto grösser werden

Zugleich muss noch unterthänigst berichten, dass d mann Winkler zu Ruppin nach seinem Contract noch zw zu sitzen hat, und weil er von Anfang seines Pachter Schaden wegen Arche- und Schleusengelder gehabt hat tet er, dass er bei seinem Contract möge gelassen werd dass er sich seines Schadens erholen möge.

---

[a] Das Königliche Staats-Archiv besitzt (Fach 117. *P.*) ein Acten titelt: *Der von dem Kronprinzen Friedrich auf Befehl seines Herrn Va rich Wilhelms I. angefertigte Anschlag von dem Amte Ruppin.* 17 Actenstück ist grossentheils von Kanzelleihand geschrieben; Mehrere Kronprinzen selber. Die darin befindlichen Briefe von Friedrich un nem Vater haben wir in die vorliegende Sammlung aufgenommen..

78. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 14. März 1733.

Allergnädigster König und Vater.

ch habe die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vaters Ordre egen der Versammlung der berlinischen Garnison-Bataillons i empfangen, und werde solcher in aller Unterthänigkeit nachben.

Ich habe Briefe aus Braunschweig gekrieget, worin mir die inzessin schreibet, dass sie anjetzo nach Wolfenbüttel gehen ürden, um zum heiligen Abendmahl zu gehen, und die regienden Herrschaften gingen nach Blankenburg.

Hier bei dem Regiment ist, Gottlob, noch Alles gut.

Ich wünsche von Grund meines Herzens, dass es sich mit eines allergnädigsten Vaters Gesundheit bessern möge, und dass r mir die Gnade thue, stets versichert zu sein, wie ich mit unrthänigstem Gehorsam und kindlichem Respect bis an mein nde verharre, u. s. w.

79. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 2. November 1733.

Allergnädigster König und Vater,

h habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben in er Unterthänigkeit erbrochen, und bedanke mich ganz unteränigst für die hohe Gnade, so mein allergnädigster Vater für ch gehabt, das Gut Rheinsberg zu kaufen.[a] Ich werde solche tlebens mit ganz unterthänigstem Respect erkennen.

Hier ist, Gottlob, bei dem Regiment Alles gut; also wollte

[a] Siehe Band XXVII. 1, S. 12.

meinen allergnädigsten Vater ganz unterthänigst bitt
zu erlauben, diese Woche nach Berlin zu gehen, und
Woche, wenn es mein allergnädigster Vater für gut find
der frankfurter Messe; ich wollte daselbst ein Paar P
meinem Gespann kaufen und hingegen ein anderes Pf
kaufen. Der ich übrigens mit tiefstem Respect und unt
ster Veneration bis an meinen Tod verbleibe, u. s. w.

Ich würde ihm schon schreiben, wenn er soll na
kommen, wenn Ich Zeit hätte. *

---

80. AN DENSELBEN.

Nauen, den 12. M

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters Ordre wegen
Feld-Equipage, hier in Nauen, in aller Unterthänigkeit
gen, und habe auch sogleich zurück geschicket und d
page holen lassen, also, dass Sonnabend bei unserem E
Alles laut meines allergnädigsten Vaters Ordre gemäss s

Hierbei übersende meinem allergnädigsten Vater in
terthänigkeit einen Brief, so ich vom Herzog von Wei
pfangen, worinnen er mir schreibet, einen Kerl gesc
haben; worferne aber solcher Kerl meinem allergnädigs
anstehen sollte, so unterwerfe mich in allem Gehorsam
gnädigen Willen und Befehle, ob Er ihn behalten will, i
nichts mehr tendire, als meinem allergnädigsten Vater
Stücken zu bezeigen, wie ich mit unterthänigstem Re
an mein Ende verharre, u. s. w.

---

* Diese beiden letzten Zeilen sind von des Königs Hand.

81. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Wiesenthal,
den 7. Juli 1734.

Allergnädigster König und Vater,

Von Nürnberg berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unerthänigst dass ich abgegangen bin,[a] und habe mich bis Heilronn nicht aufgehalten, dar ich mit der Equipage zugleich, en 5., angekommen. Gestern bin mit der Equipage auf Eppinen gegangen, und heute sind wir im Lager bei Wiesenthal ankommen, haben den Mittag bei dem General Röder gegessen nd sind, nach dem Essen, bei dem Prinzen Eugenio nach der arole geritten. Ich habe ihm meines allergnädigsten Vaters rief gegeben, welcher ihn sehr erfreuete. Es war sehr voll kaiirlicher Generals herum, und so, dass man sich kaum durchängen konnte. Nach Ausgebung unserer Parole habe ich unsere ussenposten ablösen sehen und habe das französische Retranement besehen. Von uns werden drei Redouten aufgeworfen: i der einen sind heute drei Musketiere miserable geschossen orden; sie sind zwei von Röder und einer von Finckenstein. orgen werde nach einem Dorfe reiten, so auf unserm rechten lügel ist; es heisset Wachhäusel; daselbst ist ein Thurm, worn man das ganze französische Lager sehen kann; von dar erde die beiden Linien herunterreiten. Es werden ein Haufen ürden und Faschinen gemacht, welche zu zwei differenten Plans llen gebrauchet werden, wie ich erfahren: der eine ist, das anzösische Retranchement generalement zu attaquiren und mit nen Faschinen den Graben, so vor ist, und den Morast, welr auf unserem linken Flügel ist, zu combliren. Dieses ist der e Plan; der andere ist, durch einige fausse Attaquen den Feind amusiren und in der Zeit Succurs in die Stadt zu schicken. er das ist gewiss, dass in Zeit von etlichen Tagen wir gewiss

[a] Ueber die ganze Reise des Kronprinzen, von Berlin an, siehe Band VII. 1, S. 12 ff. Siehe auch Band I., S. 166 und 167, und Band XVI., 131—133.

was hier zu thun haben werden. Geschehe was da will
sichere meinem allergnädigsten Vater, dass ich Ihm
wahrer Treue zugethan bin, und dass ich nichts thu
was Seiner unwürdig ist, indem ich mit unterthänigsten
bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

82. AN DENSELBEN.

Bei Heidelberg, den 21. Aug

ALLERGNÄDIGSTER KÖNIG UND VATER,

Berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthäni
wir hier bis an den Neckar marschiret sind. Unser recht
stehet bei Ladeburg, und der linke bei Heidelberg, wo
das Hauptquartier ist. Morgen gehen wir über den Ne
setzen uns jenseits. Der Prinz soll all resolviret haben,
réchal de Noailles, welcher mit sechs und zwanzig taus
hier über den Rhein ist und nach Breisach marschir
selbsten er zu zwanzig tausend Mann Landmiliz und
Truppen, so die Franzosen aus ihren Festungen ziehen
soll, um Breisach zu belagern, gedachtem Maréchal na
schiren und ihm solches Vornehmen zu verhindern. D
französische Armee vom Maréchal d'Asfeld stehet bei S
Mannheim. Man saget aber für gewiss, sie marschirte
seits des Rheins bis in die Gegend Philippsburg zu. Ich
mich zu meines allergnädigsten Vaters beständiger G
ersterbe mit unterthänigstem Respect, u. s. w.

---

83. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Heidelberg, den 18. September 1734.

Allergnädigster König und Vater,

erichte meinem allergnädigsten Vater ferner, dass die Deputir-
n von den Fürsten wegen der Winterquartiere anjetzo hier
mmen werden und die Sache hier ausgemachet werden soll.
an saget, dass der Prinz Ende dieses Monds von hier nach Wien
hen wird, und man meinet, dass der General Seckendorff hier
f der Postirung bleiben wird. Unsere Dragonerpferde nehmen
h anjetzo ziemlich wieder auf, absonderlich das Sonsfeldische
giment, worunter doch des Majors Alemann seine Compagnie
h sehr vor anderen distinguiret. Die hanöverische und dä-
che Cavallerie aber ist anjetzo auch schlecht. Es soll gewiss
n, dass die Franzosen den Grafen Sachsen mit sechs tausend
nn nach dem Würtembergischen geschicket haben, um Con-
butions einzufordern, weswegen das Regiment von Müffling
d Rumpf beordert sind, nach dem Würtembergischen zu
rschiren. Die beiden Regimenter von Gotha Infanterie und
t-Baden sollen ebenfalls nach Italien marschiren, und das Re-
nent Friedrich Würtemberg Cavallerie und Alexander Dra-
ner kommen in deren Stelle wieder hierher.

Ich empfehle mich in meines allergnädigsten Vaters bestän-
e Gnade und Protection und ersterbe mit tiefstem Respect
d Submission, u. s. w.

---

84. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Heidelberg, den 19. S
1734.

Allergnädigster König und Vater,

Weilen der General Seckendorff von hier nach Berlin
habe ich diese Gelegenheit nicht wollen vorbeigehen la
meinen allergnädigsten Vater von meinem unterthäni
spect zu versichern. Von den Franzosen hat man in ei
gen keine Nachricht gehabt. Der Herzog von Würtem
Prinz Friedrich sind gestern von hier nach ihren Jagde
und werden auf fünf oder sechs Tage ausbleiben. D
von Würtemberg wird die ganze Postirung hier com
weshalb der Herzog von Bevern wohl diesen Winter n
gehen wird. Ich empfehle mich zu meines allergnädigst
beständiger Gnade und verbleibe bis in Tod mit ewi
und Gehorsam, u. s. w.

---

85. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Heidelberg, den 22. S
1734.

Allergnädigster König und Vater,

Ohngeachtet es letztens hiess, der General Seckendo
weggehen, so hat ihm der Prinz gesaget, er müsse ihn
einige Tage hier behalten. Gestern ist ein Courier a
vom Feldmarschall Königsegg und heute sein Adjut
von Saint-Pierre hier gekommen mit der Zeitung,
Kaiserlichen mit einem Detachement von zehn tausend
französische Armee surpreniret hätten, und wären die F
in Hemden geflohen. Die Kaiserlichen haben das völli

ferde, Maulthiere, Silberzeug, Geld, endlich Alles, nebst vier ındert Mann, gefangen gekriegt, und der Maréchal de Broglie[a] ıt sich im Hemde, die Hosen in der Hand, salviret. Ich habe ese Zeitungen heute Mittag an des Prinzen Tafel vom Baron de ıint-Pierre gehöret. Heute frühe habe ich das Alt-Badensche egiment, welches nach Italien marschiret, von hier aufbrechen ben; es fehlen ihnen vier hundert Mann. Heute habe auch die essen alle vor dem Herzog von Bevern exerciren gesehen; sie ıd in zwölf Pelotons eingetheilet und feuern erstlich vom rech- ı und linken Flügel nach der Mitte zu, auf der Stelle avan- en und retiriren, darnach mit Pelotons aus Divisionen char- en ebenfalls; Division-Feuer haben sie nicht. Hierauf haben das Carré gemacht, eben wie wir das langsame Carré mit ıem Bataillon machen; dann schiessen sie mit Pelotons aus dem rré, dann gliederweise, dann mit ganzen Flanken; die Gre- diers werfen die Granaten aus dem Carré heraus, und wenn mit ganzen Flanken geschossen haben, so kommt ein Pe- on Grenadiere aus jeder Ecke vom Carré und thut eine Salve, nn steckt das erste Glied Musketiere Baïonnette auf und avan- et im Carré mit gefälltem Gewehr, und das zweite und dritte ied mit blossen Säbeln, als wenn sie einbrechen wollten; dann das Chargiren vorbei. Nur habe vergessen dabei zu notiren, ss die Grenadiers drei Pelotons machen, eines auf dem rechten ügel, eines in der Mitte bei den Fahnen, und eines auf dem ken Flügel, und die ganze Chargirung haben sie nach dem ommelschlag gemachet; geplackert haben sie ziemlich, und nn sie den Hahn aufziehen, so setzen sie die Kolbe an das hte Knie. Es werden seit drei Tagen viele Commandirte von r Armee gegeben, um den Leimer Graben zu fortificiren. Mor- ı werde hinreiten und meinem allergnädigsten Vater mit ehe- m ein Mehreres davon schreiben. Ich hoffe mit ehestem die te Zeitung von meines allergnädigsten Vaters glücklicher und under Ueberkunft zu kriegen,[b] zu Dessen hoher Gnade ich ch ganz unterthänigst empfehle und verharre in tiefstem Re- ect und Submission, u. s. w.

[a] Siehe Band I., S. 167, und Band XIV., S. 160.
[b] Siehe Band XXVII. 1, S. 17 ff.

Hier haben sie eine Art Tabacksdosen, welche sie Dep
nennen; dar nehme mir die Freiheit, meinem allergn
Vater eine davon zu schicken, in Hoffnung, dass Ers n
ungnädig nehmen wird.

---

86. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Heidelberg, den 25. Sep
1734.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters Schreiben vom
17. heute zugleich erhalten und habe daraus ersehen, da
allergnädigster Vater mit Seiner Gesundheit, Gottlob
wäre. Ich wünsche von Herzen, dass ich mein Tage k
dere, als gute Zeitung von meinem allergnädigsten Vater
men werde. Was die Apanage vom Markgraf Ludwig
angehet, so ist ja mein Herr Vater Herr und Meister, mit
Gelde zu disponiren, wie Er will, und weiss Er ja wo
ich mit alle demjenigen, was Er will, jederzeit vergn
zufrieden bin; als hoffe, mein allergnädigster Vater wo
mir jederzeit die gnädige Opinion haben, dass ich mich
grössesten Freude von der Welt Seinem Willen in allen
conformiren werde. Wollte Gott, ich hätte rechte Gelege
Ihm dieses zu beweisen.

Den 28. haben unsere Truppen Ordre zu marschi
werde bei selbigen so lange bleiben, bis ich auf die Sta
heute Morgen abgeschicket, von meinem allergnädigste
Antwort habe. Ich hoffe, Er wird mir nicht ungnädig
wenn ich meine Rückreise auf Baireuth, laut Seiner alle
sten Erlaubniss, nehme.[b] Ich empfehle mich zu Seine

[a] Dieses Wort ist undeutlich geschrieben.
[b] Siehe Band XXVII. 1, S. 21, Nr. 19, und S. 23.

igen Gnade und verharre mit allerunterthänigstem Respect und ubmission, u. s. w.

---

87. AN DENSELBEN.

Bei Heidelberg, den 27. September 1734.

Allergnädigster König und Vater,

Veilen ich gehöret habe, dass der Prinz Leopold meinem aller-ädigsten Vater eine Stafette schicket, so habe nicht unterlassen llen, diese Gelegenheit zu gebrauchen, um meinen allergnä-sten Vater von meinem unterthänigsten Respect zu versichern. ir werden übermorgen, als den 29., von hier abmarschiren ch den Winterquartieren, und werde ich so lange bei den Re-nentern bleiben, bis ich weiss, was meines allergnädigsten Va-s Seine Ordres sind. Der Prinz wird den 3. künftigen Monds n hier gehen. Die Kaiserlichen haben anjetzo eine Bataille in lien verloren;[a] sechs tausend Mann von ihnen sind geblieben, ne die Blessirten. Prinz Louis von Würtemberg, der General lmenero und Hohenems sind todt, ohne die andern blessirten nerale. Die ganze Armee ist über diesen Verlust höchst be-bt, und war ich eben im Hauptquartier als diese Zeitung n; so konnte man es dem Prinzen sehr ansehen, dass ihm che nahe ging. Heute hat er bei mir gegessen und haben wir die Freiheit genommen, meines allergnädigsten Vaters Ge-dheit zu trinken. Gott stärke sie von Tage zu Tage, und s ich die Gnade haben möge, Ihm bald mündlich zu ver-nern, wie ich mit unterthänigstem Respect und Submission an mein Ende verharre, u. s. w.

---

[a] Die Schlacht bei Guastalla, den 19. September. Siehe Band I., S. 167.

88. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Weinheim, den 29. Se
1734.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe heute die Gnade gehabt, meines allergnädigste
gnädiges Schreiben vom 21. zu erhalten, worfür ich n
unterthänigst bedanke; nur thut mir leid, dass mein all
ster Vater keine bessere Zeitung von Seiner Gesundh
kann.[a] Unser Herrgott gebe doch, dass es sich bald zur
genesung ändere und dass mein allergnädigster Vater n
Jahre zu unserem Troste lebe. Gestern habe, wie auch
sere Officiers, vom Prinzen Abschied genommen; er hat
anbefohlen, meinen allergnädigsten Vater von seiner I
Respect zu versichern. Heute frühe sind wir ausmarsch
sind mit Schiffen die Infanterie, und die Cavallerie d
Neckar geritten, passiret, und sind in Weinheim m
Morgen marschiren wir nach Zwingenberg, und den 2
wir wohl über den Main gehen, allwor wir zu canton
fangen werden. Ich hoffe gegen die Zeit meines allerg
Vaters Ordre zu empfangen. Der Markgraf von Sch
Prinz Heinrich sind nach Stuttgart, und Prinz Carl
Bruder[b] nach Eisenach. Ich hoffe, mein allergnädigs
wird mir auch nicht ungnädig nehmen, wor ich mic
Rückreise ein wenig in Baireuth aufhalte. Ich empfe
ganz unterthänigst zu Dessen beständiger Gnade und
mit unerlöschter Treue und Respect, u. s. w.

P. S. Eben als wir wegmarschirten, so ist eine St
den Prinzen gekommen, dass Prinz Friedrich von Wü
auf seinem Gute am hitzigen Fieber gestorben sei. Er
allen Leuten sehr beklaget.

---

[a] Siehe Band XXVII. 1, S. 20.
[b] Markgraf Wilhelm. Siehe Band III., S. 56.

89. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Frankfurt am Main,
den 3. October 1734.

Allergnädigster König und Vater,

ch berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst, ass ich mit den Regimentern bis hierher gekommen bin. Von un an werden sie cantonniren, und weilen ich keine Antwort uf die Stafette gekriegt, die ich meinem allergnädigsten Vater eschicket habe, so werde heute nach Baireuth gehen und erarten meines allergnädigsten Vaters gnädige Ordre, wie ich ich weiter zu verhalten habe. Der Herzog von Bevern ist auch eute hier gekommen. Er hat mir gesagt, dass Prinz Eugenius stern weggegangen ist. Ich empfehle mich ganz unterthänigst meines allergnädigsten Vaters Gnade und Protection, und hoffe e Gnade zu haben, Ihm bald mündlich zu versichern, dass ich it unterthänigstem Respect und Submission ersterbe, u. s. w.

---

90. AN DENSELBEN.

Baireuth, des Abends, den 5. October 1734.

Allergnädigster König und Vater,

ch berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst, ss ich vorigen Sonntag von Frankfurt am Main abgegangen n. Unterweges, zwischen Würzburg und Erlangen, habe meis allergnädigsten Vaters Stafette vom 30. erhalten, und habe rauf alsofort Stafetten an den Markgrafen von Schwedt nach uttgart geschicket, um ihm meines allergnädigsten Vaters Ordre nd zu machen. Jetzunder bin ich allhier gekommen; nach Ansch habe nicht hingekonnt, weilen ich wieder zurück hätte ge-

hen müssen, und dass ich unterweges erfahren, dass sie au
Jagdhaus auf jenseiten wären. Wor die Markgrafen be
kommen, so werden wir den 12. oder 13. ganz gewiss
dam sein. Gott gebe, dass mein allergnädigster Vater g
sund und besser werde; ich bin in tausend Aengsten für l
empfehle mich ganz unterthänigst in Seine beständige Gn
Protection und hoffe Ihm bald mündlich zu versichern,
mit unterthänigstem Respect und Gehorsam ersterbe, u.

---

91. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 30. Novembe

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe die Gnade gehabt, meines allergnädigsten Vat
diges Schreiben, unter Dato des 29., nebst der Mappe
erhalten, und überschicke auch solche hierbei unterschri
lerunterthänigst wieder zurück.

Wegen der Jagd werde nicht ermangeln mit dem O
germeister zu correspondiren. Ich wünsche nur, dass wi
möchten gute Zeitungen von meines allergnädigsten Vaters
heit hören; es werden ja so vieler Leute inbrünstiges Ge
Wünsche bei unserm Herrgott was ausrichten. Wollt
ich könnte meinem allergnädigsten Vater helfen; ich woll
mein Leben für Ihn lassen. Der ich mich zu meines alle
sten Vaters beständiger Gnade ganz unterthänigst empfe
verharre bis an mein Ende mit allem ersinnlichsten Resp
Submission, u. s. w.

---

92. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 24. December 1734.

Allergnädigster König und Vater,

Weil ich nicht die Gnade haben kann, meinem allergnädigsten Vater selber zum Feste zu gratuliren, so wird Er mir nicht ungnädig nehmen, dass ich die Freiheit nehme, es schriftlich zu thun und meinem allergnädigsten Vater alles Glück und Heil zu dem bevorstehenden Feste zu wünschen.

Anbei nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater einen französischen Carabiner von der *Garde du Roi* zu schicken, welchen die kaiserlichen Husaren erbeutet haben; weilen der Ladstock daran fehlte, so habe einen eisernen daran machen lassen. Ich wünsche, dass mein allergnädigster Vater bald im Stande wäre, ihn zu gebrauchen. Der ich mit tiefstem Respect bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

93. AN DENSELBEN.

Berlin, den 29. December 1734.

Allergnädigster König und Vater,

Berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst, dass ich nach zwölf Uhr hier ankommen und mich nach der Prinzessin ihren Umständen erkundiget, welche also sind. Sie hat ihre Krankheit durch ein grosses Brechen bekommen, und nachdem hat sich was von ihren weiberlichen Umständen geäussert, worauf sie das Fieber bekommen hat und es die ganze vorige Nacht durch gehabt hat. Heute ist sie auch nicht gar zu wohl gewesen, also dass wohl zu vermuthen ist, dass das Fieber wieder kommen wird. Ich will hoffen, dass es, mit Gottes Hülfe, nicht

mehr als ein kaltes Fieber werden wird. Morgen frühe
die Doctors holen lassen, um weiter nach ihr zu sehen.
Frau empfiehlt sich in meines allergnädigsten Vaters bestä
Gnade, und ich verharre mit unterthänigstem Respect, u.

---

94. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 10. Mai

Allergnädigster König und Vater,

Mein allergnädigster Vater wird nicht ungnädig nehmen
ich mir die Kühnheit nehme, an Ihn zu schreiben und an Ih
meinen recht gnädigen und treuen Vater, in aller Unterthän
und gebührender Submission mein Herz zu eröffnen. Man
von allen Seiten schreiben, dass der Prinz Eugène von
den 2. dieses Monds abgegangen wäre und nun wohl bei d
mee sein möge; man schreibet auch, dass die Armee Ordre
sich zusammen zu ziehen und bei Bruchsal das erste Lag
formiren, und soll also an keinen Stillstand zu gedenken
hergegen soll der Prinz Eugène gewiss Ordre vom Kaiser b
den Feind zu attaquiren. Bei diesen Umständen befinde
noch, dass Alles was junge Leute sind so Ambition haben
lens sind nach der Armee zu reisen, da der Prinz Carl u
Prinz von Oranien auch hingehen werden. Meinem allerg
sten Vater ist bewusst, besser als ich es sagen kann, wa
jährige Campagne für eine schlechte Campagne gewesen is
kann mein allergnädigster Vater leichte schliessen, was dab
Raisonnements über mich würden gemacht werden, wenn
Hause bliebe. Kein Mensch würde glauben, dass es meines
gnädigsten Vaters Sein Wille wäre, denn die Welt ist gen
informiret, dass mein allergnädigster Vater Seine Kinde
Soldatenleben und zu brave Leute zu werden erziehet; so
gewiss ein Jeder sagen, dass ich nicht darum angehalten

ınd die faulen Tage zu Hause lieber geniessen möchte, als die 'atiguen einer Campagne, dar man auch darbei exponiret wäre, u ertragen. Mein allergnädigster Vater, den, wenn ich es sagen larf, für den besten und getreuesten Freund halte, so ich auf Er- len habe, sei so gnädig und bedenke, um Gottes willen, wie mir ei solchen Raisonnements wird zu Muthe werden; ja Er seie so nädig und erinnere sich Seiner Jugend und, wie Er mir die Gnade gehabt selber zu erzählen, wie Er sich vor diesem Mühe egeben hat, um von Seinem Herrn Vater die Permission zu er- alten, in Campagne zu gehen. Meine Ursache, die mich hierzu eweget, ist dieselbe, die mein allergnädigster Vater gehabt hat, ie Ambition und die Begierde, durch Beiwohnung der Campagne ich capabler zu machen, als ich anjetzo bin, meinem allergnä- igsten Vater zu dienen; ja, ich wäre nicht werth, dass ich die Gnade hätte, meines allergnädigsten Vaters Sohn zu sein, wenn ch keine Ambition hätte; ich wäre auch versichert, mein aller- nädigster Vater würde es mir zum meisten verdenken, wenn ch mich nicht bei Ihm derentwegen meldete, zu dem ich anjetzo ı den besten Jahren bin, da mir meine Leibes-Constitution in einen Fatiguen versaget. Jedoch bescheide ich mich Alles, was ıein allergnädigster Vater mir befiehlet, und weiss sehr wohl en Gehorsam und die Submission, so ich Ihm schuldig bin, und ass ich Ihm nichts vorzuschreiben. Ich sacrificire auch meinem llergnädigsten Vater Alles, meine Freude, meine Ambition, und vas ich zum meisten auf dieser Erden wünsche, Er mache es lles, wie Er ein gnädiges Wohlgefallen daran hat; ich weiss, ass Er thun wird, was zu meinem Besten ist, und werde ich in ebührender Submission, Liebe, Ehre und Treue Seinen Befeh- n in allen Stücken gehorsamst nachleben. Der ich bis zum letz- en Seufzer meines Lebens in aller Submission und Respect ver- arre, u. s. w.

Ich werde schon wissen was ihm nützlich ist.[a]

---

[a] Die letzten Worte sind von dem Cabinets-Rathe, als Bescheid des Kö- igs, auf dem Rücken des Briefes bemerkt.

95. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 3. Jul

Allergnädigster König und Vater,

Ich bedanke mich ganz unterthänigst bei meinem aller sten Vater für das General-Majors-Patent,[a] so Er so gn wesen, mir zu überschicken, wie auch für das Geld für gelmänner, welches wir mit allem Fleiss anwenden werd uns künftiges Jahr zu verbessern.

Gestern Nachmittag um zwei Uhr sind wir allhier rücket, ohne Kranke, Marode oder einzigen Abgang zu einzig als wir aus Berlin ausmarschiret sind, so hat Bursche von des Capitains Grävenitz Compagnie verstec habe es dem Commendanten melden lassen, auf dass möchte suchen lassen, und habe bis Dato noch keine N erhalten. Der ich mich ganz unterthänigst zu meines a digsten Vaters Gnaden in aller Unterthänigkeit empfel Ihm nochmalen für alle die unverdienten Gnaden, so Er wiesen, ganz unterthänigst bedanke und versichere, dass meinem Blut und was ich habe beweisen wollte, wie ich n unterthänigstem Respect und, wenn ich sagen darf, aufr Liebe ersterbe, u. s. w.

96. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 30. Augus

Allergnädigster König und Vater,

Das feste Vertrauen, welches ich zu meines allergnädigs ters gnädiger Vorsorge habe, dringet mich an Ihn nochm

[a] Dieses Patent, vom 29. Juni, ist abgedruckt in *Friedrichs des Gr gend und Thronbesteigung*, von J. D. E. Preuss, S. 481—483.

chreiben, indem von allen Seiten die Zeitungen einlaufen, dass, veil nunmehro die Russen in die kaiserliche Armee eingerücket vären, der Prinz Eugène den Rhein passiren würde. Mein allernädigster Vater kann leicht erachten, was mir das würde für ine Schande und crueller Chagrin sein, wenn ich bei solcher Gelegenheit, da gewiss was vorfallen würde um zu sehen und u profitiren, nicht dabei sein könnte. Meine einzige Ambition ehet darhin, mich zu meines allergnädigsten Vaters Dienst gechickter zu machen, und hätte ich meinen allergnädigsten Vater mit dieser Bitte nicht importuniren wollen, wenn nicht diese Zeitung gewiss gehört hätte, und welches mir confirmiret, dass er Fürst von Dessau hingereiset ist. Mein allergnädigster Vater ehme mir diese Freiheit um Gottes willen nicht ungnädig, sondern bedenke nur, dass ich ein junger Mensch bin und, wenn ch anjetzo nicht Lust was zu lernen hätte, es darnach mit mir vürde zu spät werden, wenn ich alt werde. Ich stelle dieses Alles meines allergnädigsten Vaters Gnade und Willen anheim nd beharre bis an mein Grab mit unaufhörlichem Respect und Submission, u. s. w.

---

97. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 5. September 1735.

Allergnädigster König und Vater,

Mein allergnädigster Vater wird so gnädig sein und sich zu erinnern wissen, dass Er so gnädig gewesen und mir dies Frühjahr versprochen, im Falle die Armee am Rhein zusammen käme, Er mir permittiren wollte, die Campagne zu thun. Eben bekomme zwei Briefe von der Armee, einen vom Prinzen Leopold, den anderen vom Prinzen Lichtenstein, welche alle beide schreiben, die Armee zöge sich zusammen, und würde der Prinz Eugène in einigen Tagen über den Rhein gehen. Mein allergnädig-

ster Vater sei so gnädig und considerire die Schande, so ich
würde, wenn nun dar was vorgehet und ich wäre nicht
Die ganze Welt weiss, dass ich vom Soldaten Profession
und, dar hier Gelegenheit wäre, was Rechtes zu lernen, s
ich zu Hause. Ich habe das Vertrauen zu Gott und zu
allergnädigsten Vater, dass ich meine Bitte werde erlang
dem ich bis an mein Ende mit unaufhörlichem Respect e
als, u. s. w.

---

98. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 6. Septembe

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euren Brief vom 30. August, welchen Mir Eu
übergeben und den Inhalt auf das Inständigste recomm
wohl erhalten,[a] und bin durch nichts als die vielen auf de
habenden Affairen darauf zu antworten verhindert worde
Ich Euch herzlich lieb habe und Euch gerne allen möglic
fallen erweise, so thut es Mir um so viel mehr leid, dass I
dieses Mal Eure Bitte, anitzo nach der Campagne zu gehe
accordiren kann; denn die itzigen Umstände, worin Ich M
finde, und die Situation der publiquen Affairen, die ge
einer ganz besondern Crisi stehen, wollen es, nach denen
der Klugheit, nicht permittiren, welches Ihr selbst mit
erkennen werdet. Es ist auch noch sehr ungewiss, ob wa
tes am Rhein vorfallen werde, weil es dem Kaiser an der
sache fehlet, dahero man sich an die Ausstreuung vorh
Bataillen nicht zu kehren hat; also würde es bei so spä
cirter Jahreszeit zu nichts Anderm dienen, als die Gelde

[a] Den 3. September bat die Kronprinzessin den König schriftlic
Erfüllung der Wünsche ihres Gemahls. Siehe den *Anhang* am Schlu
Briefwechsels.

nig zu verschwenden und, wie voriges Jahr, ein Zeuge der kaiserlichen Inaction zu sein, welches eben nicht glorieux für einen Kronprinzen von Preussen sein kann. Ihr werdet Euch also beruhigen, zumalen Ich Euch als ein treuer Vater verspreche, dass Ihr gewiss künftiges Jahr, sogleich nach der Revue, von hier in die Campagne gehen sollet, und werde Ich Euch sodann die Equipage machen lassen.

Inzwischen habe Ich Euch hierdurch fragen wollen, ob Ihr Lust habt, auf fünf oder sechs Wochen, eine Lustreise nach Preussen zu thun, um die dortige Oekonomie und Landesart zu examiniren und kennen zu lernen, auch dabei zu sehen, woran es fehlt, dass es bisher dort nicht recht gehen wolle; welches Euch sehr nützlich sein kann, Alles was dorten sowohl bei den Städten, als auf dem Lande und in den Aemtern vorfällt, recht einzusehen, weil Ihr doch dereinst dies Land beherrschen müsset und überaus übel daran sein werdet, wenn Ihr bloss denen specieusen Berichten derer meistentheils eigennützigen Bedienten glauben müsset. Ich habe solches mehr als zu viel erfahren, und da es eines von Meinen schönsten Ländern ist, so muss Ich doch gestehen, dass es noch in schlechter und miserabler Ordnung ist. Wenn Ihr nun Lust habet, dahin zu gehen, so werde Ich Euch eine völlige Instruction geben, auf welche Stücke Ihr eigentlich Acht zu geben habet, wie Ich die dortige Wirthschaft einzurichten befohlen und was noch daran zu desideriren ist. Ihr sollet auch autorisiret werden, Euch bei der Krieges- und Domänen-Kammer und überall, wo es nöthig, von allen Umständen genau zu informiren. Die Regimenter, so in Preussen sind, sollet Ihr bei dieser Gelegenheit gleichfalls besehen, ob sie so in Ordre sind, wie Ich es haben will, da Ihr denn Alles redressiren könnet, was etwa in der Ordre fehlet. Ich erwarte darüber Eure Meinung zu vernehmen und bin alle Zeit mit der aufrichtigsten Liebe, nebst Zurücksendung der zwei Briefe, u. s. w.

---

99. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHEI

Ruppin, den 7. September

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreibe 6. in aller Unterthänigkeit empfangen und daraus ersehen mein allergnädigster Vater mir die Permission zur Can nicht accordiren könne. Ich bin versichert, dass mein all digster Vater Seine Ursachen dazu hat, und bescheidig deswegen in aller Unterthänigkeit, indem ich weiss, da zum Gehorsam geboren bin, und möchte ich eher sterbe darinnen im Geringsten fehlen, ohngeachtet dass ich ge muss, dass es mir sehr nahe gehen würde, wor was am vorginge, wor Ehre und Reputation zu gewinnen wäre. crificire meinem allergnädigsten Vater Alles, und kann I diesem gewiss schliessen, dass Er mir nichts befehlen könn ich Ihm nicht gehorsamen würde; also hat mein allergnä Vater nur zu befehlen, wie Er es mit mir will gehalten und wie Er mich in Seinem Dienst brauchen wolle, dar ic nichts mehr wünschte, als die nöthige Capacität zu erl Ihm in allen Stücken mit Nutzen dienen zu können. Mei lergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben werde wie Gol wahren, um künftig Frühjahr an Sein gnädiges Versprec innern zu können, mich die Campagne künftiges Jahr th lassen. Ich danke meinem allergnädigsten Vater ganz un nigst dafür und bin versichert, unser Herrgott wird es Ih sendfältig mit Segen und Gesundheit belohnen. Der ic ganz unterthänigst zu meines allergnädigsten Vaters bestä Gnaden empfehle und beharre bis an mein Ende mit una lichem Respect, u. s. w.

P. S. Eben erhalte die traurige Nachricht, dass mein S gervater, der Herzog zu Braunschweig, gestorben sei;[a] ic

[a] Der Herzog Ferdinand Albrecht von Braunschweig starb den 3. ber 1735.

gedacht, ich würde den Tod vor Schrecken haben, indem man nicht gewusst, dass er krank wäre. Ich glaube, meine Frau wird sehr betrübt darüber sein; so wollte meinen allergnädigsten Vater bitten, ob Er erlauben wollte, dass ich nach Berlin dürfte, um sie zu trösten, und wollte unterthänigst fragen, auf was Art die Trauer bei uns sein solle, sowohl für sie als mich und die Domestiquen. Der ich mit unterthänigstem Respect ersterbe, u. s. w.

---

100. AN DENSELBEN.

Marienwerder, den 27. September 1735.

Allergnädigster König und Vater,

Gestern bin ich hier nach Marienwerder angekommen[a] und habe heute die zwei hiesigen Compagnien besehen, zu sagen des Oberst-Lieutenants Meier und Rittmeisters Hans; sie sind alle beide recht hübsch, und ohngeachtet sie von Mannschaft und Pferden nicht extraordinär gross sind, so sind es schöne, wohl dressirte Kerls und ein schöner Schlag von gedrungenen Pferden. Die Kerls reiten wie die Puppen und habe ich sie sehen die Schwenkungen machen. Der Oberst-Lieutenant Meier hat schöne Recruten, zwei Flügelmänner, davon der eine, welcher ein Pole ist, wohl nicht weit von sechs Fuss haben wird; des Rittmeisters Hans Compagnie hat auch hübsche Recruten, auch einen Flügelmann, welcher hier in Preussen zu Hause gehöret und ist ein junger Kerl, welcher aber wohl nicht viel über elf Zoll hat. Ich habe ihre jungen Pferde auch gesehen, welche recht schön und gut bei Leibe sind; einige Leute sahen was blass aus, und kommt es daher, dass die rothe Ruhr hier grassiret hat. Uebrigens kann ich meinem allergnädigsten Vater allerunterthänigst versichern, dass bei guter Ordnung und Propreté bei dem Regiment nichts

[a] Von der Reise des Kronprinzen nach Preussen ist auch Band XVI., S. 134 und 135, und Band XXVII. II, S. 31 und 32, die Rede.

fehlet und dass sie keine Ursache haben, sich vor künftig
vue zu fürchten. In dem polnischen Preussen siehet es gr
wüste aus; man siehet nichts als Weiber und einige Kind
sollen die Leute sehr flüchten. Ein Detachement von fü
zwanzig Dragonern von dem sächsischen Arnstedtischen
mente ist mir begegnet, welches auf Execution nach Danzi
schirte; die Pferde waren in ziemlichem Stande, aber sie
Schecken, Füchse und Braune darbei, und sahen die Leut
gut aus. Morgen werde von hier nach Mohrungen über
burg gehen und meinen Rapport aus Jurgaitschen an mei
lergnädigsten Vater in aller Unterthänigkeit abstatten. D
tung hat man hier, dass der polnische Pacifications-Tag w
brochen werden. Ich befehle mich ganz unterthänigst in
allergnädigsten Vaters beständige Gnaden und ersterbe
mein Ende mit unendlichem Respect und Submission, u.

---

101. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

(Gross-) Machenow, den 24. Octob

Mein lieber Sohn,

Es sind Eure beiden Schreiben vom 10. und 13. dieses
eingelaufen. Dass Ich beide zugleich und nicht zeitiger
worte, solches wird nicht fremde vorkommen, weil Ich ach
mit der Reise nach Wolfenbüttel, woselbst Ich Eure Sch
Charlotte nebst ihrem lieben Sohn in guten Umständen
lassen, zugebracht.[b] Inzwischen habe Ich aus Euren Be
viel Vergnügen geschöpfet, weil Ihr Mir eine so deutlic
klare Vorstellung von dem Zustande und der Ordre der
dortigen Infanterie-Regimenter machet. Wegen der von

[a] Der Kronprinz war den 8. October in Königsberg angekommen,
er den 21. wieder abreiste.

[b] Siehe Band XXVII. II S. 31.

bei denen Grenadier-Compagnien bemerkten Mängel habe Ich die abschriftlich beikommende Ordre ergehen lassen. Was Ihr Mir von dem König Stanislaus und seinen Polen gemeldet, ist Mir nicht wenig angenehm gewesen, und erwarte Ich das Uebrige bei Eurer, Gott gebe, glücklichen Zurückkunft mündlich zu vernehmen. Ich hoffe, dass Euch diese Reise in vielen Stücken nützlich sein werde. Für die Präsente, so Ihr Mir geschicket, bin Ich Euch obligiret; den Honig habe Ich für Mich behalten, die andern Sachen aber meiner Frau und Kindern gegeben, welche sich darüber gefreuet. Ich wünsche Euch übrigens beständige Gesundheit und besser Wetter zur Retour. Der Ich mit ersinnlicher Liebe bin und verbleibe, u. s. w.

---

102. VON DEMSELBEN.

(Gross-) Machenow, den 24. October 1735.

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euer Schreiben vom 16. dieses zu recht erhalten und daraus ersehen, was Ihr sowohl wegen derer dortigen Regimenter, als auch wegen des Kammerwesens ferner berichtet. Ihr habet recht wohl gethan, dass Ihr denen Officiers gesaget, was Ihr zu erinnern nöthig gefunden, imgleichen, dass Ihr ihnen gezeiget, woran es noch fehlet, damit sie solches redressiren können, insonderheit wegen derer Montirungs-Stücke, und lasse Ich deshalb eine Ordre an die Regimenter abgehen, dass denen Burschen Alles laut Reglements soll gegeben werden, widrigenfalls die Commandeurs dafür responsable sein sollen. Ich approbire auch, dass Ihr Euch von dem Zustand der dortigen Kammer recht informiret, und sowohl dem Präsidenten, als denen Räthen Meine Willensmeinung bekannt gemachet, selbige auch zu ihrer Schuldigkeit angewiesen habet. Wegen des Magazin-Korns werde Ich Ordre geben, dass damit noch soll in die Gelegenheit gesehen und denen Unvermögenden Nachsicht gegeben werden; imgleichen

werde Ich auch der Kammer anbefehlen, dass sie sich des S
wesens besser mit annehmen und solches beschleunigen
soll, und ist Mir recht lieb, dass Ihr Euch dieser Sache insc
heit angenommen, wie Ihr denn auch wohl gethan, dass I
Kammer den Mühlenbau anzufangen befohlen habet, wei
ches Mein Wille und vorlängst schon ordonniret ist. Wa
wegen der schmalen Stücke auf Euren vorhin bereits get
Vorschlag resolviret habe, solches werdet Ihr aus Meinem
wortschreiben vom 18. dieses ersehen haben, und bin Ich
zufrieden, dass an denen niedrigen Orten, wo der Acker
ist, schmale Stücke von zwölf bis sechzehn Fuss gemachet
den, nachdem es die Umstände erfordern, und müssen an
niedrigen Orten mehr Gräben gezogen werden, das Wass
durch abzuleiten, welches Ihr der dortigen Kammer zu
nochmals anbefehlen könnet. Uebrigens bin Ich mit Eurem
port in allen Stücken sehr wohl zufrieden und ist Mir besc
lieb, dass Ihr ins Detail gehet und Euch bemühet, den Grun
Sachen zu erforschen, welches das Vornehmste ist, und
sich sodann am besten davon urtheilen. Die mitgeschickte
von dem Brod und von dem Korn ist schlecht; es kommt
auch viel darauf an, ob die Leute nicht zum Theil selbst S
daran sind, dass sie solch Korn ernten, wenn sie schlecht b
len, und sodann kann auch das Brod nicht besser sein. Ich
bleibe mit beständiger väterlicher Affection, u. s. w.

---

103. VON DEMSELBEN.

Wusterhausen, den 27. October 1

Mein lieber Sohn,

Ich habe Euren ferneren Bericht vom 20. dieses zu recht
ten und ist Mir besonders angenehm, dass Ihr denen do
Regimentern Ihre Fehler gezeiget und sie recht unterrichtet h
Ihr habet in allen Stücken vollkommen Recht und approbi

Alles, was Ihr gethan und veranstaltet habt, und könnet Ihr versichert sein, dass Eure Application und Einsicht ein besonderes Vergnügen bei Mir verursachet hat und Ich davon vollkommen zufrieden bin. Es ist Mir auch lieb, dass Ihr die Sache wegen des Schulwesens so gut verglichen und die Leute deshalb obald vereiniget habet. Ich hoffe nun bald das Vergnügen zu haben, Euch wieder bei Mir zu sehen und von Allem mündlich zu sprechen und zu versichern, dass Ich mit väterlicher Liebe und Affection bin, u. s. w.

104. VON DEMSELBEN.

Potsdam, den 19. November 1735.

Mein lieber Sohn,

Ich gehe, wills Gott, Dienstag nach Halberstadt und werde Dienstag dorten sein, meine Regimenter, die vom Rheinstrom kommen, zu besehen; also sollet Ihr Euch auch Dienstag Abend in Halberstadt einfinden. Der Ich stets Euer getreuer Vater verbleiben werde.

105. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Ruppin, den 3. Februar 1736.

Allergnädigster König und Vater,

Hierbei übersende meinem allergnädigsten Vater in aller Unterthänigkeit die monatlichen Listen vom Regiment, worbei in so weit Alles richtig ist. Meines allergnädigsten Vaters Ordre ge-

mäss schreibe heute nach Pressburg an den Lieutenant Sa
und nach Wien an den Lieutenant Finck, um zurück nach
Regiment zu kommen. Dieses wird dem Regiment einen gr
Stoss in der Werbung thun, indem wir unsere besten Leu
den kaiserlichen Ländern gekriegt haben. Der ich mich gan
terthänigst in meines allergnädigsten Vaters beständige G
empfehle und mit unaufhörlichem Respect bis an mein
verharre, u. s. w.

---

106. VON DEM KÖNIGE FRIEDRICH WILHELM I.

Potsdam, den 6. Februar

Ich habe Euer Schreiben vom 3. dieses nebst den monat
Listen erhalten und ist Mir lieb, dass es bei Eurem Reg
noch Alles richtig ist. Dass das Verbot der Werbung in
Erblanden dem Regiment nicht vortheilhaftig sei, bin Ich
versichert. Das ist der Dank für die gestellten zehn tausend
und alle Deference, so Ich für den Kaiser gehabt, und könn
daraus sehen, dass es nichts helfe, wenn man sich für den
auch sacrificirete. So lange man uns nöthig hat, so lange fl
man; sobald man aber glaubet, der Hülfe nicht mehr zu ge
chen, so ziehet man die Maske ab und weiss von keiner Erl
lichkeit. Die Betrachtungen, so Euch dabei einfallen m
können Euch Gelegenheit geben, Euch künftig in dergl
Fällen zu hüten. Ich bin, u. s. w.

P. S. Die Lumpen zwei Monate Winterquartier-Gelder
den auch nicht gezahlet.

---

107. AN DEN KÖNIG FRIEDRICH WILHELM I.

Berlin, den 14. August 1736.

Allergnädigster König und Vater,

Da wir das Glück haben, heute den Geburtstag meines allergnädigsten Vaters abermalen zu feiern, so wird mein allergnädigster Vater nicht ungnädig nehmen, dass ich Ihm meine darüber entstandene Freude an den Tag lege, mit dem inniglichen Wunsche, dass der höchste Gott meinen allergnädigsten Vater bei beständiger Gesundheit und Vergnügen noch lange Jahre behalten möge. Hierbei nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater eine Bagatelle zu präsentiren, mit der Bitte, Er wolle sie gnädigst annehmen und, wenn Er sie gebrauchet, darbei gedenken, dass ich mit aller ersinnlichen Submission, Treue, Respect und, wenn es mir erlaubet ist zu sagen, mit aller unterthänigsten Liebe bis an mein Grab verharre, u. s. w.

---

108. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 26. October 1736.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben in aller Unterthänigkeit empfangen und kann ich nicht meinem allergnädigsten Vater genugsam danken für die Gnade, so Er gehabt hat, uns Fasanen zu schicken. Ich kann meinem allergnädigsten Vater versichern, dass wir sie unser Tage nicht anders essen, als uns dabei erinnernde der unterthänigsten Dankbarkeit, so wir Ihm darfür schuldig sind.

Gestern bin ich nach Mirow[a] gewesen. Um meinem gnädigsten Vater eine Idee von dem Ort zu geben, so ka die Stadt zum Höchsten mit Grossen-Kreutz vergleiche einzige Haus drinnen, das man ein Haus nennen kann, is so gut, als das Priesterhaus dorten. Ich ging alsofort na Schloss, welches ohngefähr wie das Gartenhaus in Born rings herum aber ist ein Wall, und ein alter Thurm, de ziemlich verfallen ist, dienet dem Hause zum Thorweg. V an die Brücke kam, so fand ich einen alten Strumpfstrick einen Grenadier verkleidet, mit der Mütze, Tasche, und d wehr bei sich stehen, um ihn desto weniger an seiner Ar hindern. Als ich herankam, so frug er, wor ich her kän wor ich hin wollte, worauf ich ihm antwortete, ich kän Posthause und ginge über die Brücke, worauf der Gr ganz entzürnet nach dem Thurm lief, worselbsten er eine aufmachte und den Corporal herausrief. Dieser war abe aus dem Bette aufgestanden und hatte aus grosser Eile sic die Zeit genommen, sich weder die Schuhe anzuziehen, no die Hosen zuzumachen, und frug uns ganz verstöret, w hin wollten und wie wir der Schildwache begegnet hätten. ihm aber einmal zu antworten, gingen wir unsere Weg dem Schlosse zu. Dieses hätte ich mein Tage für kein angesehen, wenn nicht zwei Laternen vorne an der Thüre gepflanzet gewesen, und dass nicht zwei Kraniche Schil darvor gestanden hätten. Ich kam ans Haus heran, und dem ich wohl eine halbe Stunde an die Thüre geklopfet so kam eine ganz alte Magd, die wohl aussahe als wenn Prinzen Mirow seines Vaters Amme gewesen wäre; und gute Frau fremde Gesichter zu sehen kriegte, so war s massen erschrocken, dass sie uns die Thüre vor der Na schmiss. Wir klopften wieder, und als wir sahen, dass ni thun war, gingen wir nach dem Stall, dar uns doch ein

[a] Mirow war die Residenz des Herzogs Carl Ludwig Friedrich vo lenburg-Strelitz, eines Stiefbruders des regierenden Herzogs Adolph richs III., geboren den 23. Februar 1708 und vermählt den 15. Februar der Prinzessin Albertine Elisabeth, Tochter des Herzogs Ernst Fried Hildburghausen. Er starb den 4. Juni 1752.

sagte, der junge Prinz mit seiner Gemahlin wäre nach Neu-Strelitz, zwei Meilen von dort, und die Herzogin seine Mutter, welche in dem Hause wohnet, hätte ihm, um Staat zu machen, alle ihre Leute mitgegeben, also, dass ihr die alte Magd alleine übrig blieb. Es war noch frühe, also dachte ich, ich könnte nicht besser thun, als von der Gelegenheit profitiren, so kriegte ich Strelitz auch zu sehen. So nahmen wir Postpferde und waren zu Mittage dar. Neu-Strelitz ist eigentlich ein Dorf, dar nur eine Strasse drin ist, welche Kammerjunker, Kanzellisten und Domestiquen bewohnen, wor ein Wirthshaus drin ist. Ich kann es meinem allergnädigsten Vater nicht besser beschreiben, als die Strasse in Gumbinnen, wenn man nach dem Rathhause gehet, ausgenommen, dass kein Haus abgeweisset ist. Das Schloss ist schön und lieget an einem See, mit einem grossen Garten, so wie die Situation von Rheinsberg. Die erste Frage, so ich that, war nach dem Prinzen Mirow; so sageten sie mir, er wäre eben nach einem Orte gereiset, der heisset Kanow und lieget nur eine halbe Meile von Mirow. Buddenbrock,[a] welcher dorten bekannt ist, schaffte mir bei einem Kammerjunker was zu essen, dar denn der Böhme auch hinkam, welcher vor diesem Adjutant unter meines allergnädigsten Vaters Regiment gewesen ist, welcher mich gar nicht wieder gekennet, als bis ich es ihm gesagt, wer ich wäre. Selbiger hat mir erzählet, dass der Herzog von Strelitz schön nähen könnte und dass er schöne Casaquins nähete. Dieses machte mich curieux ihn zu sehen und liessen wir uns als Fremde präsentiren, welches mir auch so gut anging, dass mich keiner kennete. Ich kann ihn meinem allergnädigsten Vater nicht besser beschreiben, als den alten Stahl,[b] mit einer dicken blonden Abbé-Perrücke; es ist ein Herr, der sehr blöde ist; sein Hofrath Altrock saget ihm, um so zu sagen, Alles was er reden soll. Wie wir uns verabgescheidet hatten, so fuhr ich gleich weg nach Kanow, wor ich ohngefähr um sechs Uhr hinkam. Es ist ein pures Dorf, und das Lusthaus des Prinzen nichts anders als ein ordinäres Jägerhaus, wie alle Heideläufer haben. Ich kehrte bei dem Müller ein und liess mich durch die Magd anmelden, worauf

[a] Siehe Band XXVI., S. 53 und 276.
[b] Siehe Band I., S. 231, und Band XXII., S. 185 und 186.

ich durch den Haushofmeister in der Mühle complimentiret
und mit demselbigen nach der Residenz mich begab, wors
die ganze Mirowsche Familie versammelt war. Seine Mu
eine Prinzessin von Schwarzburg,[a] und noch die klügs
allen, die dorten zugegen waren; seine Tante war auch
Die Frau Gemahlin ist klein, des Prinzen von Hildburgh
von den Kaiserlichen, seine Nichte; sie war schwanger,
aber sonsten eine gar gute Prinzessin zu sein. Das Erster
mit ich entreteniret wurde, war das Unglück, welches dem
Koch geschehen wäre, welcher mit sammt dem Wagen, v
Provisions sollte bringen, umgefallen wäre und sich den A
brochen, und die Provisions wären dadurch alle zu nich
gangen. Ich liess mich insgeheim darnach erkundigen, s
nicht ein wahr Wort daran. Endlich ging man an Tafel,
denn auch gewiss schien, als wenn denen Provisions neb
Koch ein Unglück geschehen wäre, denn gewiss in dene
Kronen in Potsdam ist viel besser Essen, als dorten. D
cours über der Tafel war nichts, als von allen den deu
Fürsten, so nicht recht klug sind; da war Weimar,[b]
Waldeck, Hoym, und wie die Häuser alle heissen, auf de
pis; und nachdem sich der gute Herr recht sehr besoffen
stunden wir auf und hat er mir, mit seiner ganzen Famili
sprochen, mich zu besuchen. Kommen wird er gewiss; v
ihn aber los werden werde, das weiss Gott. Ich bitte
allergnädigsten Vater für diesen langen Brief unterthäni
Vergebung, der ich mit allem ersinnlichsten Respect bis a
Ende verharre, u. s. w.

---

[a] Christine, Prinzessin von Schwarzburg-Sondershausen, die dr
mahlin Herzog Adolph Friedrichs II. von Mecklenburg-Strelitz.

[b] Siehe Band XXVI., S. 523.

109. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 2. November 1736.

Allergnädigster König und Vater,

Ich bedanke mich unterthänigst für meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben, wie auch für die Fasanen, so Er die Gnade gehabt, uns wieder zu schicken; und ist mir eine besondere Freude zu vernehmen gewesen, dass meine Schwester von Braunschweig in Potsdam kommen wird. Mein allergnädigster Vater wird wohl die Gnade haben, zu erlauben, dass ich Ihm bei der Gelegenheit auch unterthänigst aufwarten darf.

Der Prinz von Mirow ist noch nicht gekommen, ohngeachtet er es doch versprochen hat; ich zweifle aber nicht, dass er kommen wird, indem ihn die Grösse der Reise wohl nicht aufhalten wird.

Bei dem Regiment ist noch so weit Alles richtig und haben wir wenig Kranke.

Der ich mich ganz gehorsamst zu meines allergnädigsten Vaters beständigen Gnaden empfehle und mit allem ersinnlichen Respect und Submission bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

110. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 8. November 1736.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädigstes Schreiben in aller Unterthänigkeit empfangen und bedanke mich sehr für die Gnade, so mein allergnädigster Vater gehabt hat, mir Schwäne zu schicken; meine Frau ist auch ungemein erfreuet gewesen

über das schöne Präsent, so mein allergnädigster Vater schickt hat. Der General Praetorius[a] ist gestern hier gek und hat Abschied von uns genommen; es scheinet, als sehr ungern weggehet.

Heute Nacht um drei Uhr so wecken mich meine Le und sagen mir, es wäre eine Stafette an mich mit Brie kommen; ich stehe sofort eiligst auf, und als ich den breche, so ist er vom Prinzen Mirow, welcher mir schreib er heute Mittag hier sein würde. Ich habe mich wohl w gert, habe aber doch das Lachen nicht lassen können ü eilende Stafette, so er mir eine Meile weit geschicket. Hi Alles angestellet, um ihn zu empfangen, als wäre es de selbst, und hoffe ich Materie zu haben, meinen allergnä Vater mit künftiger Post gewiss lachen zu machen. Der i zu Dessen beständigen Gnaden ganz unterthänigst empfe mit aller ersinnlichen Submission bis an mein Ende mit al terthänigsten Respect verharre, u. s. w.

Hierbei nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigs ter eine kalte Pastete zu schicken.

111. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 11. Novembe

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schre aller Unterthänigkeit empfangen und danke meinem aller sten Vater ganz unterthänigst für die gnädigen Wünsche uns thut.

[a] Seit dem Herbste 1732 dänischer Gesandter in Berlin. Siehe Ban S. 203, und Band XXV., S. 492.

Des Prinzen von Mirow Visite ist gar zu curieuse gewesen, auf dass ich nicht meinem allergnädigsten Vater alle Umstände davon berichte. Ich habe in meinem letzten Schreiben meinem allergnädigsten Vater gemeldet, wie dass der General Praetorius bei uns gekommen wäre; so fand sich selbiger eben bei mir, wie ich mit dem Prinzen von Mirow in die Kammer kam; so fing der General Praetorius an: «*Voilà le prince Cajuca,*» und das so laut, dass es alle Leute höreten. Kein Mensch konnte das Lachen lassen, und hatte ich alle Mühe, dass ich es so drehete, dass er nicht böse wurde. Kaum war der Prinz im Hause, dass man mir sagen kam, dass, dem armen Prinzen zum Unglück, der Prinz Heinrich[a] gekommen wäre, welcher ihn denn dermassen aufzog, dass wir Alle gedacht todt vor Lachen zu bleiben. Er wurde immer gelobet und absonderlich über seine schöne Kleidung, sein gutes Air und seine ungemeine Leichtigkeit im Tanzen. Ich habe auch gedacht, es würde kein Aufhören des Tanzens werden. Den Nachmittag, um ihm den Rock zu verderben, so haben wir im Regen nach dem Vogel geschossen; er wollte wohl nichts sagen, aber man konnte doch sehen, dass er sich um den Rock sehr hatte. Den Abend so kriegte er einige Gläser in den Kopf und wurde recht lustig, sagte, wie er nothwendig wegen Staats- und considerabler Angelegenheiten wieder nach Hause müsste, welches aber doch bis in die Nacht um zwei Uhr verschoben wurde. Ich glaube, dass er sich des Tages darauf nicht mehr wird viel zu erinnern wissen. Der Prinz Heinrich ist nach seinem Regiment und der General Praetorius nach Berlin gereiset, von dar er bald wegreisen wird.

Der ich mich ganz unterthänigst, u. s. w.

---

[a] Siehe Band XXVII. 11, *Avertissement*, Art. II.

112. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 28. März

Allergnädigster König und Vater,

Ich bin sehr erfreuet gewesen, aus meines allergnädigst
ters Schreiben zu sehen, dass die geringen Provisions, so i
die Freiheit genommen habe, meinem allergnädigsten Va
schicken, Ihm nicht unangenehm gewesen sind. Ich nehm
abermalen die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater etw
überschicken. Ich wollte wünschen, dass ich nur was hätt
von meines allergnädigsten Vaters Geschmack sein möch
würde keine grössere Freude in der Welt haben, als es m
allergnädigsten Vater zu offriren.

Bei dem Regiment ist noch Alles richtig; der Oberst-L
nant bessert sich auch recht gut, und befinden sich nicht
als zwei und vierzig Kranke bei dem ganzen Regiment.

Der Prinz von Mirow ist gestern hier gewesen, und h
mit uns nach dem Vogel mit der Büchse geschossen. Er
nicht gut sehen und schiesset immer durch ein Fernglas.

Meine Frau leget sich meinem allergnädigsten Vater ga
terthänigst zu Füssen. Der ich mit unaufhörlichem Respect
mission und Liebe bis an mein Ende beharre, u. s. w.

---

113. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 12. August

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schrei
aller Unterthänigkeit empfangen, worfür ich ganz unterth
danke.

Bei dem Regiment ist noch in so weit Alles richtig, und haben wir nur wenig Kranke.

Heute habe einen alten Mann gesprochen, welcher unter dem Kurfürsten Friedrich Wilhelm als Cornet gedienet hat. Anno 1670 ist er in Dienst gekommen, und hat den ganzen Krieg gegen die Franzosen und darnach mit dem seligen Kurfürsten im Elsass gethan; ist auch mit bei Fehrbellin gewesen, und hat mir viele Umstände recht verständig erzählet. Der Mann ist ein und neunzig Jahre alt und hat noch alle seine Sinne, nur dass ihm das Sprechen was undeutlich ist, weilen er meistens die Zähne verloren hat.

Meine Frau empfiehlet sich meinem allergnädigsten Vater zu Gnaden und ich beharre mit unaufhörlichem Respect, u. s. w.

---

114. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 26. October 1737.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe zwei von meines allergnädigsten Vaters Briefen in aller Unterthänigkeit zu empfangen die Ehre gehabt, und kann mein allergnädigster Vater von mir gewiss versichert sein, dass Seine Befehle mir heilig sind und ich niemalen ermangeln werde, Seinem Willen in allen Stücken nachzuleben. Indessen gehet mein inbrünstiger Wunsch zu Gott, dass er meinen allergnädigsten Vater bei langem Wohlsein und beständiger Gesundheit erhalten wolle, indem kein Vater besser und getreuer für seine Kinder die Vorsorge tragen kann, als Er die Gnade hat zu thun.

Bei dem Regiment ist noch Alles richtig und gehet es, Gottlob, mit unsern Kranken ziemlich gut.

Meine Frau leget sich meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst zu Füssen. Ich nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater eine Kleinigkeit in Seine Küche zu schicken.

Der ich mit allem ersinnlichen Respect bis an mein En
harre, u. s. w.

---

115. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 1. Decembe

Allergnädigster König und Vater,

Ich bin von Herzen erfreuet zu vernehmen, dass, Gottl
Podagra meinen allergnädigsten Vater verlassen hat, un
meine inbrünstigen Wünsche dahin, dass mein allergnä
Vater bei völliger Gesundheit und Vergnügen lange Jah
dergleichen schmerzhafte Krankheiten sein möge.

Hierbei übersende meinem allergnädigsten Vater in al
terthänigkeit die monatliche Liste von dem Regiment,
sich noch in so weit Alles richtig befindet; und ob wir z
fährliche Kranke haben, so hoffe derentwegen doch,
nichts mit ihnen wird zu sagen haben.

Meine Frau, welche sich meinem allergnädigsten Vat
unterthänigst zu Gnaden empfiehlt, und ich, verlangen v
zen, uns meinem allergnädigsten Vater ganz unterthän
Füssen zu legen und erwarten derentwegen Seinen gnä
Befehl, ob Er erlauben wolle, dass uns die Gnade in Be
derfahren möge. Der ich mit allem ersinnlichen Respect,
und Submission bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

116. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 16. November 1738.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters Ordre wegen der Verpflegung des Regimentes, im Fall des Marsches, in aller Unterthänigkeit empfangen und ergreife die Gelegenheit mit vielem Plaisir, meinem allergnädigsten Vater auch in dieser Uebernahme der Lieferung des Fleisches zu zeigen, dass ich mir in der Welt nichts angelegener lassen sein will, als in allen Stücken meinem allergnädigsten Vater nach meinem Vermögen zu dienen und das Beste meines unterhabenden Regiments, so viel es in meinen Kräften ist, zu befördern. Ich wünsche nichts mehr, als nur reellere und wichtigere Occasions zu haben, um meinem allergnädigsten Vater zu zeigen, dass ich, bis an den letzten Blutstropfen, mit unveränderlicher Treue, Respect und Liebe verharren werde, u. s. w.

---

117. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 24. November 1738.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben in aller Unterthänigkeit empfangen und berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst, dass noch Alles bei dem Regiment in gutem Stande ist. Der Hauptmann Wylich zu Diersfordt hat von den Herren von Geldern Erlaubniss gekrieget, dorten zu werben, wordurch ich hoffe, dass er vielleicht was Gutes ausrichten wird.

Ich nehme mir auch in aller Unterthänigkeit die F
meinem allergnädigsten Vater zu gratuliren zu meiner Sch
aus Braunschweig glücklicher Niederkunft von einem
Wor Gott mein Gebet erhöret, so wird mein allergnä
Vater nichts als von lauter Glück und Segen, sowohl in
Familie, als in allen Seinen Vorhaben zu gewarten hab
dem ich mit einem unaufhörlichen Respect, Liebe und S
sion bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

118. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 1. März

Allergnädigster König und Vater,

Es ist mir sehr erfreulich zu vernehmen, dass meines al
digsten Vaters Gesundheit sich, Gottlob, bessert; ich wi
dass ich, so lange ich lebe, solche erfreuliche Zeitungen vo
nes allergnädigsten Vaters Gesundheit hören möge, worüb
alle redlich gesinnte Leute freuen müssen.

Hierbei nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigst
ter marinirten Lachs zu übersenden; ich weiss, dass ih
allergnädigster Vater gern gegessen hat. Ich kann meinem
gnädigsten Vater durch nichts Grosses dienen, noch Zeiche
ner unterthänigen Ergebenheit geben; es bleibet mir nichts
als Ihn von Herzen zu ehren und mit Bagatellen aufzuv
Ich werde stets mit allem ersinnlichen Respect und Subm
verharren, u. s. w.

---

119. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 8. März 1739.

Allergnädigster König und Vater,

Es thut mir herzlich leid zu vernehmen, dass es sich mit meines allergnädigsten Vaters Krankheit noch nicht gänzlich gebessert hat; ich will hoffen, dass das nächstkommende Frühjahr das Beste darbei thun wird und dass ich die Gnade haben werde, meinen allergnädigsten Vater völlig restituiret zu sehen.

Hierbei nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater ein Lamm zu überschicken.

Hier ist bei dem Regiment noch Alles richtig und haben wir keine sonderliche Kranke.

Unsere Küche in Rheinsberg wäre beinahe eingefallen, indem der Schornstein eine Borste bekommen; und als ich hierüber die Balken gleichfalls visitiren liess, so fanden sich solche an dem alten Gebäude gänzlich verstocket. So bin nunmehro beschäftigt, solches zu repariren, und weilen ich gegen Zechlin in der Heide ein Vorwerk anlegen wollte, so kommt mir solches Holz, das geschlagen wird, sehr zu Passe, und befinden sich darunter kostbare Eichen, so, wie ich glaube, weit und breit nicht gefunden werden.

Meine Frau empfiehlet sich meinem allergnädigsten Vater ganz unterthänigst zu Gnaden, und wir wünschen alle herzlich, bald mit der Zeitung meines allergnädigsten Vaters vollkommener Genesung erfreuet zu werden. Der ich mit unaufhörlichem Respect bis an mein Ende beharre, u. s. w.

---

120. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 15. Mär

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schre aller Unterthänigkeit empfangen und freue mich sehr, das meines allergnädigsten Vaters Gesundheit sich bessert.

Ich nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigste Hummer zu schicken; es wird mir eine sonderbare Freu wenn mein allergnädigster Vater im Stande ist, sie selber zehren.

Bei dem Regiment ist noch in so weit Alles richtig, ein Complott, so in Nauen ist entdecket worden; der davon ist von des Majors Quadt Compagnie, ist vor acht vom Regiment schon einmal desertiret gewesen und anje drei Monaten auf einem Transport Recruten wieder erkan den und, wie ich es vorigen Herbst meinem allergnädigs ter berichtet, in Nauen arretiret worden. Sobald das zw taillon hier einrücket, so werde Kriegesrecht halten lass weilen der Kerl sehr graviret ist, so glaube, dass sie i Leben absprechen werden. Dieses Exempel wird nicht lich sein und will ich hoffen, dass dardurch andere schlim müther von ihrem Vorhaben mögen gestöret werden.

Der Hauptmann Bardeleben ist dieser Tage mit drei Recruten zum Regiment gekommen, worvon der grös Deserteur von den Kaiserlichen ist und misset sechs F einen halben Zoll.

Wir sind vorige Woche in Mirow gewesen; der He sich aber wegen Unpässlichkeit nicht eingefunden.

Ich werde nicht ermangeln, mich in Potsdam ein gegen die Zeit, so mein allergnädigster Vater mir be hat, in Dessen beharrliche Gnaden ich mich ganz unter empfehle und mit unaufhörlichem Respect bis an mein E harre, u. s. w.

121. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 10. Mai 1739.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters beide gnädige Schreiben n aller Unterthänigkeit empfangen und werde nicht ermangeln, nich mit dem Regimente gehöriger Zeit in Berlin einzufinden. Es ist mir sehr lieb, dass mein allergnädigster Vater mit der Verbesserung meines Regimentes zufrieden ist, und werde ich weder Mühe noch Fleiss sparen, auf dass es sich niemalen verschlimmere und mein allergnädigster Vater jederzeit Ursache haben möge, davon zufrieden zu sein. Freitag werden wir die neuen Fahnen, so wir gekrieget haben, anschlagen; bei den vorigen hat mein allergnädigster Vater selbsten die Gnade gehabt, einen Nagel mit anzuschlagen, und würde es dem Regimente und mir Glück bringen, wenn mein allergnädigster Vater so gnädig wäre und beföhle Einem, in Seinem Namen anzuschlagen.

Der Lieutenant Thoss ist noch nicht aus Italien zurück, jedoch bin ich ihn stündlich vermuthend.

Ich nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten Vater frische Erdbeeren allerunterthänigst zu überschicken, der ich mit unaufhörlichem Respect und Submission bis an mein Ende beharre, u. s. w.

Gut, Söldener soll für mich anschlagen. [a]

---

[a] Von der Hand des Königs.

122. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 17. Ma

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe die Rangliste der Armee mit allem unterthäni spect erhalten und berichte meinem allergnädigsten Vat unterthänigst, dass wir Freitag die Fahnen angeschlagen da denn der Oberst-Lieutenant Söldener in meines aller sten Vaters Namen den Nagel mit angeschlagen hat. Gest ben wir sie beschworen, und wünsche ich von Herzen, d sie zu meines allergnädigsten Vaters Gloire und zur E Armee mögen vor den Feind bringen, und unter meine gnädigsten Vaters Anführung alle Seine Feinde und Mis besiegen.

Morgen mit dem Frühesten werde hier aufbrechen, u Nauen zu marschiren. Wir lassen drei Kranke vom R hier; übrigens so erwarte noch den Lieutenant Thoss alle und denke noch, dass er gegen den Einmarsch zum R kommen wird.

Der ich mit unaufhörlichem Respect bis an mein E harre, u. s. w.

---

123. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 12. Jun

Allergnädigster König und Vater,

Ich berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterth dass ich mit sieben Compagnien allhier eingerücket bin u bei dem Regiment Alles richtig und wohl ist. Die Leute gut marschiret und haben wir keine Marode gehabt. werde ausschicken, die Cantons zu visitiren und zu seh

etwa Leute gewachsen wären, so wir künftig Jahr einstellen können.

Im Uebrigen kann ich nicht umhin, meinem allergnädigsten Vater nochmalen allerunterthänigst zu danken für alle unverdiente Gnade, so Er mir bewiesen. Ich kann meinem allergnädigsten Vater allerunterthänigst versichern, dass kein Mensch erkenntlicher, als ich, darfür sein kann. Nichts ist mir lieber in der Welt, als meines allergnädigsten Vaters unschätzbare Gnade, und bitte meinen allergnädigsten Vater, zu glauben, dass, ohngeachtet mir das magnifique Präsent, so mein allergnädigster Vater mir gemachet, sehr lieb und sensible gewesen,[a] ich meinen allergnädigsten Vater ohne alles Interesse liebe und ich Alles in der Welt für Ihn thun wollte, ohne die geringsten Absichten, die mich personnellement angehen,[b] und aus keiner andern Ursache, als Ihm gefällig zu leben und mich aller Seiner Gnaden und Wohlthaten würdig zu machen. Mein allergnädigster Vater wird, so lange ich lebe, keine andere Actions von mir sehen, als die diesen Versicherungen conform sind; und würde ich mich scheuen müssen, allen ehrliebenden Leuten unter die Augen zu gehen, wenn ich solchen gnädigen Vater nicht in Liebe und

[a] Das *magnifique Präsent*, von welchem hier die Rede ist, waren die 10,865 Thaler, welche der König dem Kronprinzen für die aus dessen Regimente, bei der Revue am 9. Juni, für sein Regiment ausgewählten Recruten gegeben hatte. Es hat sich darüber Friedrichs eigenhändige Rechnung erhalten, welche also lautet:

Für die Recruten, so der König dieses Jahr 1739 von meinem Regiment genommen:

Den Unter-Officier Hamilton	
Marville	4,500 Thlr., laut Rechnung.
Nehlsen	2,090 Thlr., laut Rechnung.
Neneda	2.000 Thlr., laut Rechnung.
Von Oberst-Lieutenant Söldener:	
Repini	1,200 Thlr., laut Rechnung.
Von Hauptmann Hellermann:	
Felber	1,075 Thlr., laut Rechnung.
Summa . .	10,865 Thlr.

(gez.) Friderich.

[b] Am Rande des Originals steht, von des Cabinets-Raths Hand, als Antwort des Königs: »Wünsche, dass darmit mag so continuiren; soll nur hübsch haushalten.«

Ehren hielte, wie solches meine Schuldigkeit ohnedem n
bringet.

Ich nehme mir die Freiheit, meinem allergnädigsten
einen Käse zu schicken, welcher mir ist aus Holland ges
worden. Hier sind noch keine Melonen reif und soll der
welcher Mittwoch Nacht eingefallen ist, dem Obste vieler
den gethan haben. Der ich mit allem Respect, Liebe un
mission bis an mein Ende verharre, u. s. w.

---

124. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 25. September

Allergnädigster König und Vater,

Ich berichte meinem allergnädigsten Vater ganz unterth
dass nichts Neues bei dem Regimente vorgefallen ist und v
nig Kranke haben.

Hier ist der englische Mylord durchpassiret,[a] welcher i
dam gewesen ist. Er gehet nach Hamburg, um von da
zu Schiffe nach England zu reisen. Weilen ich gehöre
mein allergnädigster Vater haben wollte, dass ihm Höflic
geschehen sollen, so habe ihm so viel angethan, wie ich g
habe.

Der Prinz von Mirow ist auch hier gewesen, und e
wisse Frau von Veltheim aus Braunschweig.

Sobald als es das Wetter zugeben wird, so werde i
Freiheit nehmen, meinem allergnädigsten Vater frische A
und Seefische allerunterthänigst zu überschicken. Der i
dem allerersinnlichsten Respect, Submission und Lieb
harre, u. s. w.

---

[a] Lord Baltimore mit Algarotti. Siehe Band XIV., S. xiv, Art. X
S. 71—76; Band XVI., S. 378, Nr. 88; und Band XVIII., S. ix.

125. AN DENSELBEN.

Rheinsberg, den 21. October 1739.

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schreiben in aller Unterthänigkeit empfangen und freuet mich sehr, dass mein allergnädigster Vater mit den geringen Marquen meines unterthänigsten Respects zufrieden scheinet. Ich nehme mir die Freiheit, Ihm in aller Unterthänigkeit einige Provisions, die man hier gut haben kann, zu überschicken und wünsche von Herzen, dass mein allergnädigster Vater solche von Seinem Geschmack finden mag.

Bei dem Regiment ist noch Alles richtig und haben wir wenig Kranke.

Hier sind zwei Herren, so von Berlin wieder zurück nach Hamburg gehen, durchgekommen. Der eine ist ein gewisser Baron Oberg, dessen Schwager Ahlefeldt dem Hauptmann Grape im Holsteinischen einen Kerl von sechs Fuss geschaffet; der andere ist ein gewisser Bielfeld,[a] welcher aus Hamburg und mir erzählet, es würde anjetzo eine Komödie in Hamburg von einer deutschen Bande gespielet, welche zum Titel hätte, *Harlequin Courier aus Orsowa,* und soll es eine sanglante Satire auf den Herzog von Lothringen sein.

Der ich mit allem ersinnlichen Respect, Submission, Liebe und Erkenntlichkeit verharre, u. s. w.

---

[a] Friedrich hatte den Baron von Oberg und den nachherigen Baron von Bielfeld, welche bei seiner Aufnahme in den Freimaurer-Bund thätig gewesen waren, durch den Grafen von Truchsess-Waldburg zu sich einladen lassen. Siehe *Lettres familières et autres, de M. le baron de Bielfeld,* Band I., S. 33 ff. Siehe auch unsern Band XVI., S. 203.

126. AN DENSELBEN.

Ruppin, den 25. Octobe

Allergnädigster König und Vater,

Ich habe meines allergnädigsten Vaters gnädiges Schr
aller Unterthänigkeit empfangen und freuet mich sehr, da
allergnädigster Vater dasjenige, so ich Ihm geschicket,
aufgenommen; ich nehme mir die Freiheit, Ihm mit die
in aller Unterthänigkeit etwas wieder zu überschicken.

Bei dem Regiment ist hier Alles richtig und bei der
schen Garnison gleichfalls.

Ich bin anjetzo im Begriff, Rheinsberg aufs Neue zu v
ten und habe ich drei Pächter, so darauf bieten, welch
Strop, so Zechlin und die Glashütte gepachtet hat, gar n
ständig ist.

Meine Frau leget sich meinem allergnädigsten Vat
unterthänigst zu Füssen und ich beharre mit aller ersi
Liebe, Respect und Submission, u. s. w. [a]

---

127. VON DEM KÖNIGE FRIEDRIC WILHELM I.

Potsdam, den 26. M

Mein geliebter Sohn,

Ich habe Euer Schreiben vom 24. dieses wohl erhalten,
Euer herzliches Mitleid mit Meinen elenden Umständen
Eure löbliche Entschliessung, in allen Stücken Meinem
lichen Rathe zu folgen, ersehen. Ich bin sehr davon att
und habe nicht den geringsten Zweifel an dem Effect Eu
sprechens und Eurer guten Sentiments, wenn Gott üb

[a] Spätere Briefe von Friedrich an seinen Vater besitzt das Archiv

Leben gebieten sollte, wie es das Ansehen hat. Dass Ihr gegen Pfingsten anhero kommen wollet,[a] solches ist Mir sehr lieb, und wird Mir ein rechtes Vergnügen sein, Euch, so Gott will, noch zu embrassiren.

Die Nachrichten von dem Lande sind zwar noch schlecht; weil aber nun das warme Frühlingswetter eintritt, und das Vieh genugsam Gras kriegen wird, so hoffe, es werde noch erträglich sein.

Ich bin mit treuer Liebe,

Mein geliebter Sohn,

Euer sehr wohl affectionirter
und getreuer Vater,

Fr. Wilhelm.

[a] Friedrich kam schon Freitag, den 27. Mai, Abends, von Rheinsberg in Potsdam bei dem Könige an, welcher den 31. Nachmittags halb vier Uhr starb. Siehe Band XXII., S. 12, Nr. 130, und Band XXVI., S. 12, Nr. 15.

Der Pfingstsonntag fiel im Jahre 1740 auf den 5. Juni.

ANHANG.[a]

1. LA PRINCESSE ROYALE AU ROI FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier.

Berlin, 3 septembre 1735.

Sire,

Votre Majesté me permettra que par celle-ci je me recommande à l'honneur de ses bonnes grâces, qui me sont inestimables, et je prends la liberté de la faire ressouvenir de ma plus humble prière que je lui ai faite touchant le Prince royal, de lui faire la grâce de donner la permission d'oser aller en campagne. Je crois qu'il serait au comble de sa joie, car c'est bien naturel qu'un jeune homme aime à voir de telles choses, et particulièrement le Prince royal, qui a de l'ambition, et qui fait métier de la guerre. Il y pourra toujours profiter. Je prie donc encore une fois très-humblement et très-instamment V. M., si elle a quelques grâces et bontés pour moi, comme elle me l'a assuré si souvent, de lui accorder la permission d'y aller. V. M. me pourra rendre heureuse par là; car, comme V. M. a eu la grâce de me choisir pour sa belle-fille, grâce que je reconnaîtrai toute ma vie, et lui en serai redevable jusqu'au dernier soupir, V. M. voudra aussi bien avoir que je sois heureuse. Elle me le pourra rendre par là, puisque le Prince royal m'en a tant priée de le faire, et m'ayant écrit qu'il m'en aurait une reconnaissance éternelle et sans égale. V. M. ait la grâce de le faire, et elle verra qu'elle trouvera toujours un fils au Prince royal et une fille à moi, qui reconnaîtrons toute notre vie les grâces et bontés de V. M., auxquelles je me recommande plus outre avec le Prince royal, et la prie très-humblement

[a] Siehe oben, Seite 94.

d'être très-persuadée que, tant que nous vivrons, nous sero
le plus respectueux attachement, étant sans cesse avec la p
faite soumission,

Sire,

de Votre Majesté

la très-humble et très-obé
fille et servante,

Élisabe

---

2. LE ROI FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier A LA PRIN ROYALE.

Potsdam, 6 septembre

Madame ma fille,

J'ai eu le plaisir de recevoir vos deux dernières lettres, et sais bon gré de toutes les marques qu'il vous a plu me do votre tendre souvenir. Je vous tiendrai aussi bon compte de que vous témoignez à ma chère fille Sophie. Cependant j'aur haité de pouvoir vous accorder la demande que vous m'av touchant l'envie que mon fils votre époux a d'aller en ca Mais la situation des affaires tant publiques que particulières que si vous en étiez au fait, vous trouveriez vous-même raisons très-importantes y mettent un obstacle invincible. L de la campagne est d'ailleurs presque passé, et il ne vaudra peine ni les dépenses d'y aller si tard. Ainsi vous agréerez, s plaît, que je remette à la prochaine campagne ledit voyage. soin d'y préparer tout ce dont le prince aura besoin, et de vo vaincre de la tendre et parfaite amitié avec laquelle je suis toute ma vie,

Madame ma fille,

Votre, etc.

II.

FRIEDRICHS BRIEFWECHSEL

MIT DEM

GEHEIMEN KÄMMERIER

FREDERSDORF.

(VOM 2. OCTOBER 1745 BIS 1755.)

1. AN DEN GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

Soor, den 2. October 1745.

Denke Dir wie wir uns geschlagen haben, achtzehn gegen funfzig. Meine ganze Equipage zum Teufel,[a] Annemarie ist todt gehauen, der Champion muss auch todt sein; Eichel, Müller, der Dechiffreur und Lesser[b] sind noch nicht ausgefunden. Wann das Unglück einmal will, dem fället es allemal auf den Hals. Der Köppen muss mir zehn tausend Thaler schicken. Wärest Du hier gewesen, ich hätte nichts verloren; aber Du kennst den dummen Rietzen, der sich gar nicht zu helfen weiss, und ich hatte so viele gefährliche Umstände auf dem Halse, dass ich ohnmöglich daran denken konnte. Nun ist die Campagne gewiss vorbei und werde ich sie endigen können, wann es mir gefällt. Sei Du nur ruhig. Rothenburg wäre bald gestorben. Knobelsdorff ist den 1. gekommen. Der gute brave Wedell ist todt; Albert auch,[c] ist nicht viel verloren; Blanckenburg und Bredow auch.[d]

Helfe der Himmel weiter. In solcher grossen Gefahr und Noth bin ich mein Tage nicht gewesen, als den 30., und bin doch herausgekommen. Gott bewahre Dich. Mache doch meine Sachen alle in Berlin, wie ich es haben will, und werde gesund.

FRIDERICH.

---

[a] Siehe Band XVII., S. 289. Der König hat in dem Briefe nicht an Biche gedacht, von welcher er in einem späteren, ungedruckten Briefe an seinen Bruder Wilhelm sagt: «*Nadasdy m'a pris, le 30 septembre 1745, ma levrette anglaise qui s'appelle Biche, que mon laquais Claus conduisait.*»

[b] Hofrath Johann George Lesser, Leib- und Feld-Medicus.

[c] Ein Bruder der Königin. Siehe Band XXVI., S. 23.

[d] Siehe Band III., S. 139.

2. AN DENSELBEN.

(Trautenau) den 9. October 1745.

Ich danke Dir für alle Deine Mühe. Schicke nichts mehr, denn den 20. rücken wir in Cantonnirungs-Quartiere; den 3. November werde in Berlin sein. Es hat bei Soor schärfer gegangen, als niemalen, und bin ich in der Suppe bis über die Ohren gewesen. Siehst Du wohl, mir thut keine Kugel was. Die Flöte von Quantz habe gekriegt, sie ist aber nicht recht gut; ich habe Quantzen eine in Verwahrung gegeben, die ist besser; gieb sie mir in Berlin, wenn ich hinkomme.

Köppen soll die Füchse für den kleinen Prinzen Friedrich bezahlen. Lasse von meinen jungen Pferden vier nach Berlin kommen, zwei dousen und zwei wilde, den 2. November. Hier haben wir noch alle Tage Bataille; dieses thut nichts; wann Alles wird zu Boden gehen, so wird es mit uns am besten stehen.

Rothenburg ist wieder gesund. Nimm Dich wohl in Acht. Lesser ist noch nicht wieder hier. Schicke mir Medicin. Gott bewahre Dich.

---

3. AN DENSELBEN.

(Trautenau) den 15. October (1745).

Ich habe Deinen Brief gekriegt und ist mir lieb, dass es sich mit Dir bessert. Das Geld ist auch gekommen. Die Barberina kann bis zum 24. Geduld haben, dann kann ihr Köppen das Geld zahlen.

Wegen der Opera, so gebe ich zu Kleidern für Sänger und Tänzer fünf tausend Thaler; aber die ersten Acteurs müssen gut gekleidet werden: die Gasparini in Silber und magnifique, der Salimbeni auch, etc. Ich weiss wohl nicht, wann ich so eigentlich nach Berlin komme; Du wirst es gewiss fünf oder sechs Tage

vorher erfahren. Ich fürchte mich recht dar wieder hinzukommen.

Der Klempner der soll los sein; zwei blecherne Platten sind nicht werth, einen Menschen nach Spandow zu schaffen.

Gieb meinen Brief an Duhan ab. [a] Gott bewahre Dich.

---

4. AN DENSELBEN.

(Lager bei Rohnstock) den 24. October (1745).

Ich gehe erstlich den 28. hier weg, wor nicht sich etwas zwischen hier und der Zeit verändern sollte, und werde, wann Alles bei dem Alten bleibet, den 31. von Breslau nach Grünberg, und den 1. November Abends in Berlin sein. Sollte aber hier auf den Gränzen was rege werden, so komme ich nicht, sondern werde noch erstlich Nachricht darvon geben.

Die Leinwand kaufe nur; wegen der Pferde ist gut und das Kupferzeug auch. Wegen der Wagen ist ganz recht; die unmündigen Esel auf den Gestüten kann der Oberstallmeister auch kommen lassen.

Ich wollte gern, dass die Dose, so ich bestellet habe, eben so gemacht werde, wie die der Prinz Carl geplündert hat. Den Herzog von Holstein bitte auch zum Essen, wann ich hinkomme. Es siehet hier noch was weitläuftig aus und kann ich noch nicht sagen, ob sich Alles in die Winterquartiere zur Ruhe begeben wird; doch gehe ich nicht vom Fleck bis dass ich gewiss bin, dass die Spitzbuben auch stille sitzen werden.

Gott bewahre Dich indessen. Das Commando Garde du Corps ist fort und bringet Fahnen, Pauken und Standarten genug mit. [b]

---

[a] Siehe Band XVII., S. 291, Nr. 21.

[b] Diese Siegeszeichen kamen den 9. November in Berlin an.

5. AN DENSELBEN.

Görlitz, den 25. November 1745.

Wir haben den Feind, ohne den Degen zu ziehen, aus der ganzen Lausitz gejaget, und morgen muss der Prinz Carl nach Böhmen; achtzehn hundert Gefangene nebst Pauken, Standarten und Canons, nebst einigen vierzig Officiers haben wir darbei gekriegt.

Packe nicht mehr ein. Gottlob, dieses Mal ist es uns gelungen; ich gedenke den 2., oder 3., oder 4. December in Berlin zu sein.

Wir haben nicht hundert Todte und Blessirte. Sonsten stehet Alles hier sehr gut. Schreibe es Meyerinck, dass er es wisse, und sei nur dieses Mal guter Dinge. Morgen folgen wir den Flüchtigen auf Zittau, und damit so hat es hier ein Ende. Gott bewahre Dich.

---

6. AN DENSELBEN.

Ostritz, den 27. (November 1745).

Hier sind wir fertig und ist Alles aus. Ueberhaupt haben wir drei starke Magazine gekriegt, sechzehn hundert Gefangene, über vierzig Officiers, den Feind mit grösserem Schreck und Confusion aus der Lausitz nach Böhmen gejagt, als wenn er zwei Bataillen verloren hätte. Sie desertiren zu dreissig. Den 23. des Nachmittags um zwei Uhr sind wir hier ins Land gekommen, und heute Nachmittag vor zwei Uhr haben wir sie schon aus Zittau vertrieben. Alles ist in der grössten Flucht. Unsere Husaren haben bessere Equipage, als kein Officier von der Armee; sie schleppen sich mit magnifiquen Pferden und Kutschen herum und ist Alles für Spottgeld zu haben. Wenn es nur dem Fürsten* in etwas glücket, so sind wir oben darauf. Die ganze Kurzweile

* Leopold von Anhalt-Dessau.

kostet uns nicht dreissig Todte und siebzig Blessirte. Dieses Land ist wohlfeiler erbeutet, als wie eine Fourage auf einen Tag in Böhmen. Die Oesterreicher haben keine bleibende Stätte und laufen ohne zu rasten; in einigen Tagen sind sie zu Prag. In drei Tagen so gehen unsere Patrouillen bis Dresden. Denke, welcher Schrecken es ihnen sein wird. Wären wir unglücklich gewesen, vielleicht wäre es nun eben so zu Berlin.[a] Gott sei Dank darvor; es gehe uns nur weiter gut, und sonderlich bei Halle, sonsten helfen unsere Anstalten und angewandten Sorgen doch nichts. Ich erwarte Zeitungen darher, nachdem ich nicht säumen werde, nach Berlin zu kommen. Gott bewahre Dich.

---

7. AN DENSELBEN.

(Den 14. December 1745.)

Nun gehet es auf Meissen und die Porzellan-Fabrique los,[b] wie Du es sagest, und kommt von beiden Seiten das Unglück unsern Feinden auf den Hals. Der Friede wird ihnen angeboten,[c] und will mir es nicht gelingen, so ist meine Seele an allem Uebel unschuldig. Ich thue das wenigste Böse hier, was ich kann; aber eine feindliche Armee im Lande ist ein grosses Unglück und ein Schade dar Gott einen jeden darvor bewahre, der es abwenden kann.

[a] Vor der glücklichen Expedition vom 22. bis 26. November, von welcher der König in seinen Werken, Band III., S. 154—157, spricht, war durch den andringenden österreichischen General Grafen Grünne die Gefahr für Berlin so drohend, dass der Geheime Cabinets-Rath Eichel (Band XXVI., S. 310), in einem Briefe vom 21. November 1745 (ohne Ortsangabe) an den Geheimen Cabinets-Minister Grafen von Podewils, anfragte, ob es «bei dieser terriblen Crise der Affairen» nicht rathsam sei, die precieusesten Sachen, das goldene Tafel-Service, die Insignien, nebst andern secreten Sachen und Original-Documenten in der Stille einzupacken und geheim nach Stettin zu schicken. Das Archiv-Cabinet wurde nach Stettin gebracht, das Haupt-Archiv nach Spandow.

[b] Siehe Band III., S. 158.

[c] A. a. O., S. 158, 159 und 185 ff.

Meine Gesundheit ist durch etwas Ruhe wieder etwas in Ordnung gekommen, aber der Schlaf und Appetit fehlet mir und bin ich wie die schwangeren Weiber, die unordentliche Lüste haben; aber es will doch nicht recht fort.

Ich kann den Tag nicht bestimmen von meiner Rückkunft; indessen werde ich mit Ehren die berliner Thüren wiedersehen und bringe entweder den Frieden oder den völligen Untergang meiner Feinde mit. Mache man zu vielen guten Sachen Anstalt. Acht Tage später verschlagen bei so wichtigen Gelegenheiten nichts; das aber nehme mir vor, diesen Winter mir auf alle Weise, wie Du wohl weisst, was zu gute zu thun. Ich weiss nicht, wor mich mein Stern noch herum promeniren wird; indessen mache was ich kann und lasse die Sachen gehen, in so weit ich sie nicht ändern kann. Hier ist Alles besser preussisch als sächsisch. Gott bewahre Dich.

---

8. AN DENSELBEN.

Eine Meile von Dresden, den 16. (December 1745).

Du wirst wissen, was hier passiret ist.[a] Wir haben viel Leute verloren, aber die sächsische Armee ist fast gänzlich zu Grunde gerichtet. Morgen kommen wir an Dresden. Meine heutigen Nachrichten sind: Prinz Carl und die Sachsen ziehen sich nacher Böhmen; ich gedenke den 20. in Berlin zu sein und nach grossen Beschwerden was Ruhe zu geniessen.

Lasse Du man Alles dorten machen, so gut Du kannst; ich gedenke so viel Geld und Porcelaine mitzubringen, dass ich darfür meine Bagage ersetze.

Sachsen zwischen Dresden und Meissen ist völlig ruiniret, das Uebrige nicht. Hier ist Vieh und Getreide weg, und die Armee muss noch wieder zurückmarschiren. Mich jammern die Todten

[a] Schlacht bei Kesselsdorf, den 15. December.

und Blessirten unendlich; aber doch ist besser bei Dresden, als bei Berlin.

Der Friede siehet wieder weitläuftig aus. Gott weiss was es werden wird. Simson sein Schreiben ist gut, und soll er man die Pferde bringen.

Gott bewahre Dich.

Die Oesterreicher und Sachsen sind nach Böhmen und wir morgen in Dresden.

---

9. AN DENSELBEN.

Dresden, den 19. (December 1745).

Ich kann noch nicht sogleich nacher Berlin kommen; ich wollte gerne den Frieden auch mit bringen. Heute wird hier *Arminius* gespielet[a] und ist alle Tage Musik oder Opera. Ich schicke für hundert tausend Thaler Porcelaine nacher Berlin; davon werde ich Gotzkowsky[b] bezahlen und für funfzig tausend Thaler verkaufen. Siehe nur zu, wie man es kann los werden.

Die Esel sind in der ganzen Welt nicht so theuer, dass man tausend Thaler dafür giebt; ich will drei hundert bis vier hundert dafür zahlen und überhaupt vierzig in meiner Equipage haben. Die Wagen bestelle nur alle wieder, so wie es gewesen ist, Halftern desgleichen; aber Maulthierdecken werde selber bestellen. Indessen hoffe ich, dass ich Alles bei meiner Rückkunft werde fertig finden. Gott bewahre Dich. Dass Leining[c] doch für mich sorget.

---

[a] Siehe Band III., S. 172 und 173.
[b] Siehe Band XIX., S. 144, 200, 201 und 211.
[c] Kammerdiener.

10. AN DENSELBEN.

(1751 oder 1752.)

Ich danke Dir für Deine schönen Sachen. Ich schicke Dir Alles zurücke; Gesundheit ist besser wie alle Schätze der Welt; pflege Dich erst, dass Du besser wirst, dann können wir Gold und Silber machen, und wenn Du ja quaksalbern willst, so mache lieber Proben mit Gold und Silber, als wie mit allerhand verfluchten Medicinen auf Deinen Leib. Es ist kein Scherz damit, und wenn man einmal todt ist, so kommt keiner, der einen wieder aufwecket.

Die arme Biche[a] muss schon todt bleiben, weil sie zehn Doctors hincuriret haben; Mene[b] soll nichts einnehmen als wie petit-lait und kein Hunde-Doctor soll sie nicht angreifen. Gott bewahre Dich. Sei einmal gescheidt und nimm Dich in Acht wie ein Mensch, der nicht Schuld an seinem Tode sein will.

---

11. AN DENSELBEN.

(Ende August 1753.)

Macht man Kinder, so hat man Sorgen; macht man keine nicht, so machen einem die Schwesterkinder genug. Hier sind deren heute zwei angekommen,[c] die sagen, der alte Onkel ist ein Geizhals; und ledig kann es nicht ausgehen. Der arme Onkel hat sich mit den Schwestern verblutet und nimmt seinen Recours an

[a] Biche starb Ende December 1751. Siehe Band XXVII. 1, S. 204, und oben, S. 129.

[b] Alcmene. Siehe Band XXVI., S. 288. Von den beiden Windspielen Diane und Thisbe ist Band XIII., S. 12, und Band XXVII. 1, S. 415, die Rede.

[c] Die Erbprinzen von Ansbach und von Braunschweig. Von dem ersteren spricht der König in dem Briefe an seine Schwester von Baireuth, vom 25. Juni 1753; siehe Band XXVII. 1, S. 233. Ueber beide siehe Band VI., S. 217, 218 und 223, Art. 17 und 18.

Madame Nothnagel; sonsten wird es garstig aussehen. Ich denke, dem einen wollte ich einen goldenen Degen mit Diamanten besetzet schenken und dem anderen eine Uhr mit Diamanten; die Preise müssen aber gleich sein, sonsten mache ich Jalousie.

Ich freue mich, dass es sich mit Dir bessert. Wann Cothenius[a] kommen wird, so wollen wir wieder Consilium halten; ich habe einen Anschlag, aber auf meine Hörner nehme ich ihn nicht. Habe nur so lange Geduld.[b] Gott bewahre Dich.

---

12. AN DENSELBEN.

(September 1753.)

Meine Schwester von Baireuth kommt künftigen Donnerstag;[c] zu deren Empfängniss wirst Du wohl Alles besorgen; sie will keine Complimente haben, also werden wir ausser dem Kostgelde keine sonderliche Ausgaben haben. Der kleine Ansbacher hat den Degen mit vielem Plaisir angenommen; die Uhren werde ich auch bald an den Mann bringen; ich glaube, wenn ich eine ganze Boutique hätte, in einer Viertelstunde würde ich sie los.

Ich will hoffen, dass es mit Dir besser gehet und es nichts zu sagen hat; Montag muss ich nach Berlin und Dienstag komme ich wieder. Gott bewahre Dich.

Deinen Brief habe ich gestern Abend empfangen; ich bin wie Thomas; lege ich nicht meine Finger in sein Seitenmal, so glaube ich nicht.[d] FCH.

---

[a] Leibarzt des Königs. Siehe Band XIII., S. 28; Bd. XIX., S. 34; Bd. XX., S. 121; Bd. XXII., S. 283; und Bd. XXV., S. 314.

[b] Friedrich macht gern den medicinischen Rathgeber. Siehe Band XVI., S. 372; Band XVIII., S. 60, 61, 156 und 157; Band XIX., S. 368 und 385; Band XXI., S. 335; Band XXIV., S. 215 ff. und S. 396 und 397.

[c] Den 4. October 1753. Siehe Band XXVII. 1, S. 236.

[d] Evangelium Sanct Johannis, Cap. XX., V. 25.

13. AN DENSELBEN.

(1753 oder 1754.)

Ich sehe wohl, mein lieber Fredersdorf, Du wirst Dein Tage nicht klug werden; kaum ist ein Goldmacher *ad absurdum* gebracht, so hast Du schon einen andern wieder; glaube doch den Leuten allen nicht. Gieb nur der Frau ihr Silber wieder und sage ihr nur, ich wünschte, sie möchte sich einen guten Vorrath davon machen; dergleichen Chimären da kommt nichts mit heraus. Der neue Goldmacher wird vielleicht gar mit Betrug herausgehen und Dich noch um Deine Backebeeren bringen. Ich habe alle meine Plans verbrannt und werde in den ersten zehn Jahren keine neue machen. Gedenke an Deine Gesundheit; das ist besser als an solche Narrenpossen, da gewiss nichts mit heraus kommt.

Gott bewahre Dich.

---

14. VON DEM GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

Potsdam, den 10. April 1754.

Ew. Königliche Majestät werden aus einliegendem Bericht allergnädigst ersehen den Unterschied derer Preise von dem Marmor, so bis Dato aus Holland verschrieben worden; ich habe durch die dritte Hand von eben dem Kaufmann welchen verschrieben, wo der vorige gekommen, wo Ew. K. M. den Kubik-Fuss mit sechs Thalern acht Groschen bezahlet haben, und der, so ich verschrieben, kostet nur der Kubik-Fuss drei Thaler acht Groschen. Wollten Ew. K. M. den Contract umstossen, so derjenige verschrieben hat, der ihn so theuer behandelt, so profitirten Ew. K. M. fünf tausend sieben hundert Thaler.

Die Madame Loria ist heute hergekommen und hat mir einliegenden Brief geschicket, worauf ich Ew. K. M. allergnädigste Resolution erwarte.

Die zwei hundert Thaler werde an den Fähnrich Restzowsky bezahlen und den 24. in Rechnung bringen. Ew. K. M. sind nicht liederlich; dieses dient zu Ew. K. M. kostbaren Gesundheit.

Prinz Ferdinand bekommt diesen Monat auch wieder Geld und wird dieser Monat ein wenig stark sein.

Von der nachbestellten Arbeit, wovon die Rechnung ihr bezahlet werden, könnten wohl ein paar tausend Thaler übrig bleiben, welche Ew. K. M. Disposition bleiben. Sobald Alles wird abgezahlet sein, werde es unterthänigst anzeigen. Dem Geheimen Rath Droop werden Ew. K. M. wohl schon geantwortet haben.

Mit mir geht es recht gut, und ob mir gleich die Füsse wie Butterfässer sind, so hoffe, und wie auch Cothenius saget, dieses ein Nachlass von der langen Krankheit ist, welches nichts zu sagen hat. Ich bin ganz vergnügt und ruhig, und warte nur auf den Mai, ausgehen zu können, um meine demüthige Danksagung Ew. K. M. zu machen. Unser Herrgott vergelte Ew. K. M. alle Wohlthaten, so Sie mir erzeiget und mein Leben erhalten haben. Ich ersterbe

Ew. Königlichen Majestät

unterthänigster treuer Knecht,

FREDERSDORF.

---

15. AN DEN GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

(April 1754.)

Was ich für drei Thaler haben kann, werde ich nicht mit sechsen bezahlen; also lasse nur einen anderen Accord machen. Wenn Madame Loria den Abschied haben will, so stehet es ihr frei, und muss man nur Richtigkeit mit ihr machen.

Tropen[a] seinen Anschlag lasse ich examiniren, ob es Wind oder solide ist. Wor was überbleibet von unserer Schuld, so muss man Tropen seine acht tausend Thaler damit completiren.

Im Uebrigen freue ich mich über Deine Gesundheit, und mit den Füssen wollen wir wohl fertig werden. Gott bewahre Dich.

---

16. AN DENSELBEN.

(April 1754.)

Deine verzweifelten Goldmacher quälen mich ums Geld. Schicke dem Herrn Trop seinen Brief mit meinem Marginale zurücke. Ich weiss nicht, was mich für ein Teufel geplaget hat, seinen närrischen Accord zu unterschreiben. Nun sitze ich und kann ihn nicht bezahlen.

Ich freue mich, dass Deine Gesundheit noch so leidlich ist; man muss mit Wenigem vorlieb nehmen, wenn man nicht Alles kriegen kann. Bleibe nur bei Deiner Diät und guter Ordnung, und schlafe wann Du kannst.

Dienstag gehe ich wieder nach dem betrübten Berlin. Gott bewahre Dich.

---

17. AN DENSELBEN.

(April 1754.)

Ich habe gestern Weisszeug gekriegt; da mache nur die gewöhnlichen Präsente drum. Du wirst schmälen, ich glaube, dass gestern für hundert achtzig Thaler Kirschen gegessen worden; ich werde mir eine liederliche Reputation machen.

[a] Fredersdorf schreibt *Droop*.

Es freuet mich recht sehr, dass es mit Dir gut gehet, und hoffe ich nun, dass es von Dauer sein wird.

Man saget in Berlin, die Astrua wäre wieder rappelköppisch; sie hat aber ihren Accord und den muss sie einmal halten. Gott bewahre.

Die Opern-Leute sind solche Canaillen-Bagage, dass ich sie tausendmal müde bin.

---

18. AN DENSELBEN.

(April 1754.)

Wor heute gegen Mittag die Sonne scheint, so werde ich ausreiten. Komm doch ans Fenster, ich wollte Dich gerne sehen; aber das Fenster muss feste zubleiben und in der Kammer muss stark Feuer sein. Ich wünsche von Herzen, dass es sich von Tage zu Tage mit Dir bessern möge. Gestern habe ich Deine Besserung celebrirt mit zwei Bouteillen Ungerischen Wein . . . .

---

19. AN DENSELBEN.

(Juni 1754.)

Ich habe in Baireuth[a] mit Meffanio abgeredet, er soll mir einen jungen Buben kaufen in Rom, der eine schöne Stimme hat; mache ihm doch dorten Credit und schreibe ihm darum. Dann so ist ein Sänker in Neapoli, der heisset Menzoni; dem muss man skreibe, ob er sik will engagir vor künftig Jahr, denn der Monsieur Amadori mir nit gefall und der andere soll sink wie ein

[a] Friedrich kam den 23. Juni 1754 von Baireuth nach Potsdam zurück.

Enkel, und ich liebe was Gutes, Schlekt mir nit gefall. Gott bewahre Ihre Hokwohlgebor und gebe Kesundheit und Kräften, auk Schlaf und viel andere kute Sak.

Carl hat sich die Nase durchgekratzt; ich muss ihm die Vorderpfoten auf den Rücken binden lassen.

---

20. AN DENSELBEN.

(1754.)

Ich schicke Dir das Dessin vom grünen Wagen zurück, da kann nur meiner darnach gemacht werden; den rothen lasse ich noch corrigiren und wann die Zeichnung wird fertig sein, so schicke ich sie Dir zu.

Wegen des Saals, so bleibet die Tapete drin und ist es gut.

Wegen des Geldes der Loria wirst Du wohl besorgen. Ich leide immer an der Niere, Milz und Leber; das alte Luder ist nicht mehr werth, als dass es der Teufel holet. Gott bewahre Dich, und in vier Wochen, ehe nicht, kannst Du ausgehen.

---

21. VON DEM GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

(1754.)

Ew. Majestät,

Die Madame Vestris hat Hummeln im Leib; ihr Bruder ist ein schön Figur als Duprez und sie ist auch schon alt. Es kostet viel; sollten aber der Loria ihre sechs hundert Thaler zum Intermezzo

employiret werden, so bleiben doch von Bellavita[a] und Knobelsdorff[b] neunzehn hundert Thaler. Die Denis will Augmentation haben.

Ich ersterbe

Ew. Königlichen Majestät

unterthänigster treuer Knecht,

FREDERSDORF.

---

22. AN DEN GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

(1754.)

Ich gebe keinen Groschen mehr, wie er hat; die Denis und ihr Mann müssen von keiner Augmentation reden, oder ich jage sie zum Teufel, und solche Canaillen kriegt man doch wieder.

---

23. AN DENSELBEN.

(1754.)

Monsieur Vestris ist nicht klug; wer wird einem Tänzer vier tausend Thaler geben, der Schwester drei tausend und dem Bruder tausend Thaler? Das müssten Narren sein. Sage man dem Denis, der Vestris wollte sich hier engagiren, ich wollte ihn aber lieber behalten, wenn er noch einen Accord machen wollte. Oder man muss sehen, ihn für beständig zu engagiren; dann menagire ich das Reisegeld hin und zurück, was auch viel macht. Die

[a] Decorationsmaler.

[b] Der Baron von Knobelsdorff war den 16. September 1753 gestorben. Siehe Band VII., S. 32 — 36.

drei tausend zwei hundert Thaler werde ich den 24. Mai bezahlen. Ich muss Geld zu Kanonen, Montirungs-Stücken, Pontons, etc. ausgeben, und kann nicht so viel für Haselanten verthun. Madame Loria will wieder nach Italien, also gewinne ich sechs hundert Thaler Pension zum Intermezzo. Gott bewahre Dich.

---

24. AN DENSELBEN.

(Den 9. Juli 1754.)

Ich kann recht gut essen und die Köche können dieselbigen Essen machen; nur müssen sie nicht die Hälfte von denen Ingredienzien stehlen, sonsten gehen alle Tage elf Thaler mehr drauf. Ich versichere Dir, dass unser Frass nicht kostbar, aber nur delicat ist.

Was thut der Teufel? Er schicket mir einen Major[a] mit Recruten aus Baireuth; dar gehöret eine goldene Tabatiere vor. Sollte ich auch an den Bettelstab, so muss ich sie kaufen. Lasse nur eine für hundert funfzig Thaler aus Berlin kommen.

---

25. AN DENSELBEN.

(Juli 1754.)

Ich danke Dir für den Lüstre und die Pendule.

Ohngeachtet ich von denen Oesterreichern ihren Unternehmungen gut instruiret bin, so wird es doch nicht schaden, wenn man den Menschen engagiret; nicht im Frieden, aber während des Krieges kann er gute Dienste leisten.

[a] Wahrscheinlich der Major Treskow. Siehe Band XXVII. 1, S. 245.

Es freuet mich, dass es sich mit Dir bessert; erkälte Dich nur nicht, dann wird die Zeit gewiss gut vergehen.

Ich saufe den Brunnen nach der Kunst und vergesse die Kirschen nicht dabei. Gott bewahre Dich.

---

26. AN DENSELBEN.

(August 1754.)

Zulage kann ich weder an Denis, noch an einen anderen geben; darzu bin ich weder reich genug, noch sind die Leute mehr werth. Wenn sie durchaus für ihr Tractament nicht bleiben wollen, muss man andere kommen lassen, die gut sind und für denselbigen Preis Capriolen schneiden.

Petit kann den Menschen schicken; und kann er eine hübsche Hure mitkriegen, so ist es auch gut, denn die fehlet uns auch.

Carl dem werde ich auf seinen Geburtstag einen jungen Hasen mit einem Husarenpelz schenken.

Es freuet mich, dass Du nun schläfst und in so weit Dich erholet; nur müssen wir den 16. gut über haben. Das sollte mich sehr freuen, wenn dieser Monat gut vorüber gehet; wann auch Cothenius vorhero kühlende Mittel gäbe, das sollte wohl helfen, dass wir den Tag besser übergingen. Ich wünsche es von Herzen; indessen nimm Dich nur in Acht vor Allem was Du selber weisst, das Dir schaden kann. Gott bewahre.

---

27. VON DEM GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

Potsdam, den 18. August 1754.

Ew. Königlichen Majestät allergnädigstem Befehle nach soll das nöthige Essen und Lichte für des Prinzen Friedrich besorget werden. Was Wein und Bier und das nöthige Tafelzeug, wie auch Service anlanget, werden Ew. K. M. ihm gleichwohl aus unserer Menage geben lassen; ich werde einen Ueberschlag von Allem machen.

Monsieur und Madame Denis sind auf keine Art zu persuadiren. Sie bitten unterthänigst, dass sie im October können fortkommen; wenn aber Ew. K. M. jedem tausend Thaler Zulage geben wollen, so wollen sie sich noch auf einige Jahre engagiren.

Baron Sweerts rühmt eine .... Komödiantin, und fraget an, ob er sie soll kommen lassen.

Wo ich jemalen habe Apparence gehabt, gesund zu werden, so denke ich es anitzo; denn nach dem letzten Zufall finde ich überhaupt eine grosse Veränderung. Wenn es so continuiret, so werde ich mir ..... forciren und Ew. K. M. immer und ewigen Dank wissen. Sobald ich im Stande bin, werde ich ausgehen, um Ew. K. M. den unterthänigsten Dank fussfälligst zu machen.

---

28. AN DEN GEHEIMEN KÄMMERIER FREDERSDORF.

(August 1754.)

Es thut mir leid, dass das Denissche Geschlecht so intraitable ist; aber Geld kriegen sie nicht einen Groschen mehr von mir und wird ihnen nirgend einer so viel geben, als sie hier haben.

An Sweerts, wegen der Komödiantin, so weiss er ja wohl, dass wir, um die Truppe zu completiren, mehrere Subjecte nöthig haben. Eine Mademoiselle ist ganz gut, aber es müssen noch drei Schurken dazu.

Bleibe Du man immer ein und gehe nicht eher aus, als wenn Du zwei Pfund Rindfleisch in einer Mahlzeit aufessen kannst. Gott bewahre.

Montag ist das Lager zu Spandow; Freitag bin ich wieder hier, Montag nach Berlin, Dienstag nach der Silesie.

Gott bewahre.

---

29. AN DENSELBEN.

(1754.)

Es freuet mich sehr, dass es sich mit Dir bessert; nun nimm Dich nur gut in Acht mit Essen und Trinken und ordentlichem Gebrauch der Medicin, so hoffe ich und glaube, Du wirst mit der Zeit ganz gut werden.

Ich schicke Dir Deine Berichte mit Antwort zurück. Ich strecke mich nach meiner Decke: zwei tausend acht hundert Thaler kann ich nicht zu Präsenten machen; so hoch gehen meine Activa nicht. Die Astrua und Carestini[a] haben nun Händel und fordern den Abschied; es ist Teufels-Krop, ich wollte, dass sie der Teufel alle holte; die Canaillen bezahlet man zum Plaisir und nicht Vexirerei von ihnen zu haben.

Ich gehe morgen weg, komme aber Montag wieder; alsdann kriegt mich kein Teufel aus Potsdam, oder der König von England muss mit seinen Russen her, mich hier zu belagern.

Den 20. gehet das Carnaval in Berlin an und den 25. komme ich erst hin, verstehet sich im December. Gehe bei Leibe nicht aus; ich bin ganz zufrieden, wenn ich nur höre, dass es sich mit Dir bessert, und Du musst nicht vor März aus dem Hause gehen.

[a] Carestini kam 1750 an Salimbeni's Stelle, und ging 1754 weg. Siehe Band XXVII. 1, S. 200.

Hier schicke ich Dir einen Pass; man muss darin meine Hand nachgemacht haben. Erkundige Dich doch, wo das Siegel hergenommen ist. Es ist ein Bursche vom Bredowschen Regiment, der ausgetreten gewesen ist, und nun zum Regiment ist eingezogen worden. Gott bewahre.

---

30. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Ich schicke Dir 3000 Thaler auf unsere Ausgabe-Rechnungen;
2000 Thaler für den Monbijou-Bau,[a] dar muss der Secretär von der Königin quittiren; die Quittung schicke mir;
2000 Thaler für die Decoration, Repräsentation, die Kleider der Opera;

7000 Thaler;

darüber ich mir eine Quittung ausbitte.

Wor mein Fieber länger ausbleibt, so bin ich gewiss den Sonnabend in Berlin. Es ist hier ein Gehuste in dem Schlosse, als wenn tausend Märzschafe wären herein getrieben worden. Gott bewahre Dich.

---

31. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Ich schicke Dir ein ganzes Pack Apotheker-Rechnungen zurück: von den achtzehn tausend Thalern, so übrig sind, müssen sie bezahlet werden, und bleibe ich noch drei tausend Thaler schuldig.

[a] Siehe Band XXVI., S. 586.

Um aber inskünftige nicht mehr dergleichen zu haben, so lasse ich mir ein Buch machen, worin 1. der Anschlag von dem diesjährigen Potsdamschen Bau ist; 2. die neuen Kammern und was ich darauf bezahlt habe; 3. für den Garten, was dies Jahr dorten soll gemacht werden; 4. die Reparaturen vom Dach nebst Kosten. Alsdann so können sie mir keine Streiche machen.

Nimm Dich jetzunder sehr in Acht; nun kommt bald die schlimme Zeit, und wenn Du die nur überstanden, so hoffe ich, dass Du durch bist. Gott bewahre Dich.

---

32. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Das Baden habe ich angefangen; man muss sehen, ob es möglich ist, eine alte Canaille jung zu machen. Du musst Dich durchaus nicht mehr schinden lassen, mag geschehen was will; Du kannst solche brutale Curen nicht ausstehen.

---

33. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Ich schicke Dir ein rares Elixir, das von Theophrastus Paracelsus kommt, welches mir und Allen, die davon genommen haben, Wunder gethan hat. Nimm nur von dieser Medicin; es leidet aber keine Quaksalberei darneben, sonsten benimmt es einem für seine Lebtage die männlichen Kräfte der Liebe.

---

34. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Die Stallrechnung ist zu grob; ich habe vier und zwanzig Pferde mehr wie sonsten, Ration à vier Thaler, macht sechs und neunzig Thaler; das übrige ist gestohlen. Das Essen ist nicht hundert Thaler werth gewesen, also mit dem goldenen Service hundert funfzig sammt dem Confect gestohlen; den Tag vom Ball funfzig Thaler gestohlen; das übrige geht an.[a]

---

35. AN DENSELBEN.

(1754 oder 1755.)

Ich habe gestern das Buch gekriegt, worfür ich danke.

Nun kommt bald wieder die schlimme Zeit heran; so nimm Dich nur gut in Acht. Glaube doch nicht so leichte, ich bitte Dich, dass ein oder ander Charlatan Dir helfen wird. Keiner würde es lieber sehen, als ich allein. Bis Dato hat die Erfahrung gelehret, dass es mit dergleichen Curen immer schlecht abgelaufen ist; also bitte ich Dich, bleibe nur bei unserer Doctorei. Du hast nicht so viel Gesundheit übrig, dass was auf das Spiel zu setzen ist; und giebt Dir so ein idioter Kerl hitzige Medicin, so schmeisst er Dich so über den Haufen, dass weder Hülfe noch Rettung übrig bleibet. Du musst Dir selber nicht gut sein, dass Du solche Proben mit Deinem Körper vornehmen willst. Lasse uns doch noch ein paar Monate walten, und dann, wenn Du was hazardiren willst, so thue was Du willst; allein jetzunder geht es auf Tod und Leben. Glaube mir, ich verstehe mehr von Anatomie und Medicin, wie Du, Alter; Deine Krankheit lässet sich nicht zwingen, sie ist compliciret, und gehöret ein habiler

[a] Siehe *Die Lebensgeschichte des grossen Königs Friedrich von Preussen, ein Buch für Jedermann*, von J. D. E. Preuss, Band I., S. 141 und 142.

Doctor darzu, die Mittel so einzurichten, dass was das eine helfen soll, das andere nicht schadet. Es thut mir leid, dass man Dir nicht gleich helfen kann; allein wie hast Du nicht mit Deinem Körper Haus gehalten! Allerhand Medicin, die meisten schädlich, eingenommen; alle acht Tage andere Doctors, zuletzt den Duvergé, der die Karre gar in Dreck geschoben, also dass mich noch wundert, dass Du am Leben bist. Ohnmögliche Dinge muss man nicht prätendiren; also ist hier nichts anders zu thun, wenn man der Vernunft folgen will, als das Geblüte zu versüssen, der Materie ihren Lauf zu lassen, keine treibende Mittel zu nehmen, dem Fieber zu widerstehen, die Hämorrhoiden, wann sie kommen, zu adouciren und auf solche Weise das Frühjahr zu gewinnen, dar dann mit Brunnen und Kräutern vielen übeln Umständen kann abgeholfen werden; aber dass man Dich achtzehn Jahre alt machen soll, das gehet nicht an. Ich schreibe Dir die pure Wahrheit; ich wollte wünschen, dass Deine Umstände besser wären, allein nun muss man sie vorlieb nehmen, wie sie sind, und nur denken, das Uebel, was man kann, zu verhindern. Ich meins gewiss gut mit Dir, und wann ich einen Menschen finden könnte, der wirklich im Stande Dir zu helfen wäre, so wollte ich ihn von Japan kommen lassen; allein einem jeden, der Dir was vorsagt, leichtsinnig zu glauben, das ist gar zu gefährlich und bin ich Dir zu gut, um Dir das zu rathen. Gott bewahre Dich.

---

36. AN DENSELBEN.

Wenn ein Mittel in der Welt wäre, Dir in zwei Minuten zu helfen, so wollte ich es kaufen, es möchte auch so theuer sein, wie es immer wollte; allein, mein lieber Fredersdorf, Du hast dreissig Doctors probiret, sie haben Dich eher verschlimmert, als Deinen Zustand verbessert. Es wundert mich nicht, dass Dir die Krankheit überdrüssig ist; wenn es von mir dependirte, so

wäre nichts, dass ich nicht thäte, um Dir gleich zu helfen. Lasse doch, wenn Cothenius nicht da ist, an ihn schreiben, denn ich habe nicht gewusst, dass es sich mit Dir verschlimmert gehabt hat. Cothenius hat mir noch, wie er ist nach Potsdam gegangen, versichert, dass er alle Hoffnung hätte, Dich durchzubringen. Wüsste ich einen besseren Doctor, ich wollte ihn Dir gleich schicken; allein einen Charlatan zu nehmen, das werde ich nicht thun, und würde es mir ewig reprochiren. Ich versichere Dir, dass mich Dein Zustand genug betrübet; allein, was kann ich dabei thun, als wünschen, dass Du bald eine rechte Besserung haben mögest? Gott bewahre.

Mittwoch werde ich nach Potsdam kommen, und wird mir nichts angenehmer sein, als gute Nachricht von Dir zu haben.

---

37. AN DENSELBEN.

Es ist mir recht lieb, dass Du diesmal wieder durch bist; allein, wessen Schuld ist es? Meine baiersche Köchin berühmt sich, dass sie Dich in der Cur hat, Lachmann brauchst Du dermank, und wer weiss wie viel andere Doctors. Ich muss Dir die reine Wahrheit sagen, Du führst Dich wie ein ungezogener Fant auf und, wenn Du gesund wärst, wie ein unvernünftiger Mensch. Mach doch einmal ein Ende mit der närrischen Quaksalberei, da Du gewiss, wor Du nicht davon ablässest, Dir den Tod mit thun wirst, oder Du wirst mich zwingen, Deine Leute in Eid und Pflicht zu nehmen, auf dass sie mir gleich angeben müssen, wenn ein neuer Doctor kommt oder Dir Medicin geschicket wird. Hättest Du mir gefolget, so würdest Du diesen Sommer und Herbst gut zugebracht haben; aber die närrische und ohnmögliche Einbildung, in acht Tagen gesund zu werden, hat Dich fast ein Mörder an Deinem Leibe gemacht. Ich sage es Dir rein

heraus: wirst Du Dich jetzunder nicht von allen Deinen idioten Doctors, alten Weibern, etc. losschlagen, so werde ich Cothenius verbieten, den Fuss in Dein Haus zu setzen und werde mich nicht weiter um Dich bekümmern; denn wenn Du so närrisch bist, dass Du Dich nach so vielen Proben durch solches liederliches Gesindel willst ums Leben bringen lassen, so magst Du Deinen Willen haben; aber so wird Dich auch kein Mensch beklagen.

Du hast mir zwar viel versprochen, aber Du bist so leichtgläubig und so leichtsinnig, dass man auf Deine Worte keinen Staat machen kann. Siehe nun selber, was Du thun willst, und morgen gieb Deine Resolution; denn es muss der Sache ein rechtes Ende werden, sonsten crepirst Du, meiner Seelen, aus purem Uebermuth.

---

38. AN DENSELBEN.

Du hast diesmal keinen Weihnachten verdient, Deine unartige Krankheit hat mir viel zu schaffen gemacht. Nun studire ich mit Cothenius, um zu sehen, ob es nicht möglich wäre, Dir bald zu helfen; aber noch sind wir nicht recht eins. Ich wünsche von Herzen, dass die Besserung von Tage zu Tage zunehmen möge, und dass Du wieder Kräfte sammeln mögest. Hier ist eine Rechnung, den 24. Januar zu bezahlen. Ich gehe Donnerstag nach Berlin. Lasse doch durch Cothenius schreiben, wie es mit Dir ist, dass ich alle Tage Nachricht habe. Hüte Dich vor Allem, was Dir schaden kann, vor Aergerniss hauptsächlich, und warte nur mit Geduld, bis man Dir was Positives sagen kann. Gott bewahre.

Antworte mir nicht; Du bist zu matt und würdest Dir nur Schaden thun.

III.

FRIEDRICHS BRIEFE

AN DEN ABT

TOBIAS STUSCHE.

(VOM 24. NOVEMBER 1742 BIS ZUM 28. SEPTEMBER 1755.)

1. AN DEN ABT STUSCHE.

Potsdam, den 24. November 1742.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Es ist Mir leid gewesen, aus Eurem Memorial vom 16. dieses zu ersehen, wie sehr Euer Stift bei den gewesenen Kriegsunruhen gelitten und wie bekümmert Ihr darüber seid. Wenn aber diese Fatalitäten unvermeidlich gewesen, auch dieses Stift so gelinde als möglich bei Repartition der Winterquartier-Douceur tractiret worden, Euch auch wohl wissend, wie wenig solche gegen die Prästation der mährischen und böhmischen Stifte in Vergleich kommen können, hingegen gewiss zu hoffen steht, Ihr werdet Euch, nach gewünschtem Frieden, wegen Eurer einträglichen Ländereien, bei einer guten Haushaltung bald wieder erholen; so trage Ich zu Euch und dem guten Stift das gnädige Vertrauen, Ihr werdet Euch als getreue Unterthanen in allen Stücken aufführen und Euch willig finden lassen, die allgemeinen Lasten, so zum Besten des Landes erfordert werden, für Euer Theil mitzutragen, auch die freiwillig offrirten fünf tausend Thaler Recognitions-Gelder für Eure Wahl-Confirmation gerne zu erlegen. Ich werde dagegen allezeit zeigen, dass Ich sei, u. s. w.

2. AN DENSELBEN.

Breslau, den 17. März 1744.

Hochwürdiger, lieber Getreuer,

Es ist Mir ein sehr angenehmes Präsent gewesen, welches Ihr Mir mittelst Uebersendung der schönen Früchte gemachet; und wie Mir solche Marque von Attention zu besonders angenehmem Wohlgefallen gereichet, so danke Ich Euch dafür und verbleibe, u. s. w.

---

3. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 1. Mai 1744.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe Euer Schreiben erhalten und sind Mir die dabei gesandten Erstlinge von Pflaumen angenehm gewesen, werde Euch auch nächstens eine Marque Meines gnädigen Andenkens geben. Wegen der Steuer-Quota müsset Ihr Mir noch Geduld haben, weil die billige Moderation durch den neuen Etat kommen wird. Ich bin, u. s. w.

4. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 8. Juli 1744.

Würdiger, lieber Getreuer,

Es ist Mir Euer Schreiben, worinnen Ihr Mir Euré Devotion bei Gelegenheit Meiner gehaltenen Brunnen-Cur auf eine sinnreiche Weise zu erkennen gegeben, sehr angenehm. Ich danke Euch für Eure gute Intention und werde Mir angelegen sein lassen, Euch und Eurem Convent allemal bei Gelegenheit zu zeigen, dass Ich sei, u. s. w.

---

5. AN DENSELBEN.

Berlin, den 29. Januar 1745.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich bin Euch für die, mittelst Eures Schreibens vom 22. dieses, abgestatteten Compliments zu Meinem erlebten Geburtstag obligiret. Anlangend Euer Gesuch wegen Erleichterung der Einquartierung, so bin Ich gnädig geneigt, Euch bald möglichst zu soulagiren. Wann aber Alles noch in Bewegung ist und man zur Sicherheit dergleichen Beschwerden unmöglich ändern kann; so werdet Ihr, nach der Mir bekannten treuen Devotion, noch etwas in Geduld stehen, zumalen Ich Euch versichere, dass, sobald es nur immer möglich, Ich das gute Stift von der Last befreien werde. Ich bin, u. s. w.

---

6. AN DENSELBEN.

Im Lager bei Liebau, den 19. October 1745.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe Euer Felicitations-Schreiben wegen der von dem Allerhöchsten Mir abermals über Meine Feinde verliehenen grossen Victorie zu recht erhalten. Gleichwie Ich von Euren dadurch bezeigten treugemeinten Sentiments persuadiret bin, also könnet Ihr dagegen sicherlich glauben, dass Ich Euch in stetem gnädigen Angedenken habe und es Mir lieb sei, dass Ihr noch wohl seid, und wird es Mir übrigens angenehm sein, wann Ihr, da Ich nun bald nach Breslau kommen werde, alsdann dorthin zu Mir kommen werdet. Ich bin, u. s. w.

---

7. AN DENSELBEN.

Dresden, den 23. December 1745.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Eure treugemeinte Gratulation wegen des bisherigen glücklichen Fortgangs Meiner Waffen gereichet Mir zu gnädigstem Gefallen. Ihr könnet versichert sein, dass Ich wegen des versprochenen Porcelaines ohnvergessen sein und Mein Wort halten werde, zumalen nicht zu zweifeln ist, dass Euer andächtiges Gebet zu dem guten Successe viel beigetragen haben werde. Ich bin, u. s. w.

---

8. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 5. Januar 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Die mittelst Eures Schreibens vom 29. vorigen Monats Mir bezeigte Freude über den von dem Allerhöchsten Mir nunmehro wiederum verliehenen glorieusen Frieden, gereichet Mir zu so mehrerem Vergnügen, je versicherter Ich von Eurem treu und redlich gesinnten Herzen bin; und wie Ich Euch dagegen zu dem abermals angetretenen neuen Jahre und allen folgenden felicitire, also werde auch bei aller Gelegenheit gerne zeigen, dass Ich sei, u. s. w.

[a] Ich halte meine Gelübde und schicke Ihm Porcelaine, Champagner-Wein und Stoff zum Pontificiren. [b]

---

9. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 29. Januar 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Es ist Mir besonders lieb gewesen, aus Eurem Schreiben vom 17. dieses Eure Dankbarkeit, Vergnügen und Devotion über die

[a] Eigenhändig.

[b] Der Abt Tobias, welcher, selbst ein geistvoller Mann, den grossen Monarchen unendlich liebte, liess aus diesem überschickten Stoffe zum Pontificiren ein Messgewand machen und den preussischen Adler darauf sticken. An Friedrichs nächstem Namenstage hielt er in dem neuen Ornate, der noch jetzt an hohen Festen in der nun zur Pfarrkirche umgeschaffenen Klosterkirche gebraucht wird, ein feierliches Hochamt und *Te Deum*. Dieses war ein sehr grosser Beweis der treuen Gesinnung des Prälaten, weil das Kloster, die Unterthanen desselben und die rings umher wohnenden Edelleute in ihrem Herzen noch ganz dem wiener Hofe anhingen. Tobias hatte dem Könige Nachricht gegeben, wie er das Geschenk anwenden wolle, worauf sich die beiden folgenden Briefe beziehen.

Euch letzthin geschickten Zeichen Meines gnädigen Andenkens, auch zu was gutem Endzweck Ihr solche employiren wollet, zu ersehen. Wie Ich nun von Eurem treugesinnten Bezeigen bei Gelegenheit Meines verflossenen Geburtstages sehr zufrieden bin und Eure andächtigen Wünsche, mit einigen Tropfen guten Champagners begleitet, nebst einem frohen Touche und Vivat. nicht sonder glücklichen Erfolg bleiben können; also könnet Ihr Euch allezeit Meiner Propension, Gnade und Schutzes versichern, inmassen Ich stets bin und verbleibe Euer wohlaffectionirter König.

---

10. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 8. März 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 28. vorigen Monats die Freude, so Ihr über Meinen jüngsthin erschienenen Namenstag,[a] des Morgens durch ein öffentliches Dankfest in Eurem neuen Pontifical, und des Mittags am Tische durch ein treugemeintes Touche bezeigen wollen, mit Vergnügen vernommen und erkenne solches Merkmal Eurer aufrichtigen Devotion mit gnädigstem Dank. Den an sothanem Freudentage vollends drauf gegangenen Rest Eures Champagner-Weins werde Ich schon ersetzen und warte nur auf die Ankunft des neuen, den Ich jetzo kommen lasse. Ich bin übrigens, u. s. w.

---

[a] Der 5. März.

11. AN DENSELBEN.

Charlottenburg, den 6. Mai 1746.

Würdiger, besonders Lieber und Getreuer,

So angenehm es Mir auch sonsten ist, wann Ich die Gelegenheit habe Euch Gnade und Gefälligkeit erweisen zu können, so sehe Ich Mich doch ausser Stande, Euch in der Sache, wovon Ihr in Eurem Schreiben vom 19. vorigen Monats Meldung gethan, einige Hülfe angedeihen zu lassen, indem solche dadurch aus Meinen Händen gekommen ist, dass die Gelder, so Ihr wegen der erhaltenen Confirmation bezahlet habet, schon längst zum Besten der schlesischen Lande verwandt worden; und da Ihr solche dermalen aus denen Depositen-Geldern des Oberamts zu Breslau anlehnsweise empfangen habet, so kann dasselbe nicht anders als, das Capital sowohl als wie die davon fallenden Interessen, zum Besten der Depositarien und zu Erhaltung des publiquen Treue und Glaubens von Euch wieder zu fordern; mithin, da Ich ausser Stande bin, Euch davon zu dispensiren, Ihr schon solche Veranstaltung machen werdet, damit gedachtes Oberamt befriedigt und dessen Depositen-Casse dadurch in der nöthigen Richtigkeit erhalten werde. Ich bin übrigens Euer wohlaffectionirter König.

---

12. AN DENSELBEN.

Pyrmont, den 2. Juni 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe Euer Schreiben vom 23. vorigen Monats mit denen dabei übersandten ersten Früchten aus Eurem Garten allhier erhalten und bin Ich Euch für diese obligiret, verbleibe übrigens Euer wohlaffectionirter König.

Ich werde bald in Camenz zusprechen; wenn Ich nach Breslau komme, so muss Er Mich besuchen.[a]

---

13. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 29. November 1746.

Hochwürdiger, besonders lieber Getreuer,

Wie Ich Euch für die in Eurem Schreiben vom 21. dieses gegen Mich bezeigten Sentiments obligiret bin, so habe Ich Euch hierbei Mein Antwortschreiben an den General-Abt des Cisterzienser-Ordens, *sub volanti*, zur weitern Beförderung zusenden wollen. Ich bin Euer wohlaffectionirter König.

---

14. AN DENSELBEN.

Berlin, den 1. December 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe aus Eurem Schreiben vom 26. November ersehen, was Ihr Euch wegen des General-Majors von Fouqué[b] besorget. Ihr habet aber im geringsten nicht nöthig, Euch dergleichen Ombrage in den Kopf zu setzen. Die ganze Sache kommt darauf an, dass Ihr die anbefohlene Zahl tüchtiger Leute liefert, welches, wenn Ihr nur gehörig dazu thut, sehr bequemlich geschehen

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.
[b] Gouverneur von Glatz.

kann. Ich hoffe allezeit Anlass und Gelegenheit zu haben zu sein Euer wohlaffectionirter König.

Ich wünsche Ihm ein gutes Fest.[a]

---

15. AN DENSELBEN.

Berlin, den 23. December 1746.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Es gereichet Mir Eure abgestattete Gratulation zu dem instehenden Jahreswechsel zum gnädigen Vergnügen. Ich wünsche Euch und Eurem Stifte dazu gleichfalls alles ersinnliche Glück, und wird Euch der Fredersdorf eine Marque Meines gnädigen Andenkens schicken. Ich bin Euer wohlaffectionirter König.

---

16. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 16. April 1747.

Würdiger, andächtiger, lieber Getreuer,

Ich habe in Eurem Schreiben die Merkmale Eurer devotesten Dankbarkeit für die erhaltene Abtei Leubus nebst der Camenzer Prälatur ersehen. Ich wünsche Euch nochmals dazu Glück und allen himmlischen Segen, nebst fröhlicher Gesundheit, und zweifle nicht, Ihr werdet Euch dabei in allen Stücken durch Treue gegen Gott und Mich, auch als ein Licht der Kirchen distinguiren. Ich bin Euer wohlaffectionirter König.

---

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.

17. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 2. Mai

Würdiger, lieber Getreuer,

Ich habe Euer Schreiben nebst den Erstlingen von Euren
früchten erhalten und gereichet Mir Eure bezeigte Devoti
gnädigen Gefallen. Ich bin Euer wohlaffectionirter König

---

18. AN DENSELBEN.

Berlin, den 24. December

Würdiger, lieber Getreuer,

Der devote Wunsch, welchen Ihr Mir in Eurem Schreib
16. dieses zu dem nächst bevorstehenden Jahreswechsel e
wollen, gereichet Mir gegen Euch zu besonders gnädigst
fallen und erwiedere Ich solchen gerne dahin, dass Euch
zutretende neue Jahr ein Jahr von guter Gesundheit un
Vergnügen sein möge, wobei Ihr Euch Meiner ferneren
und Protection versichert halten könnet. Sonsten werde I
das von mir versprochene Portrait mit nächstem zusen
sen, welches bereits geschehen sein würde, dafern nic
einige Arbeit an solchem geschehen müssen. Ich bin Eu
diger König.

---

19. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 11. März 1751.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich bin Euch für Euren treu devoten Glückwunsch zu Meinem Namenstage und die demselben beigefügten Abdrücke von beiden Euch anvertrauten Klöstern sehr obligiret; und wie Ich Euch dafür nächstens wiederum ein Präsent machen werde, also verbleibe Ich auch beständig Euer wohlaffectionirter König.

---

20. AN DENSELBEN.

Potsdam, den 8. October 1753.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe Euer Schreiben vom 30. September, die Gerechtsame des dortigen Landrechts-Collegii betreffend, zu recht erhalten, und weil Ich, da Ich von der eigentlichen Beschaffenheit dieser Sache gar nicht informiret bin, die vorhin deshalb an Mich eingesandte Vorstellung schon unterm 13. vorigen Monats an den Etats-Minister Freiherrn von Danckelman remittiret habe, um darauf eine denen Rechten und Umständen gemässe Veranlassung zu machen; so zweifele Ich nicht, dass solches bereits geschehen und Alles so gefasset sein werde, dass weder Euch en particulier, noch denen Landständen überhaupt auf einige Art präjudiciret werden müsse. Ich bin Euer wohlaffectionirter König.

---

21. AN DENSELBEN.

Breslau, den 2. November 1

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe Euer Schreiben vom 30. vorigen Monats nebst beigefügten Früchten wohl erhalten und danke Euch für d hierunter bezeigte Attention. Es thut Mir recht leid, da Euch nicht wohl befindet und Ich also für dieses Mal das gnügen nicht haben können, Euch allhier bei Mir zu sehen wünsche Euch von Herzen eine baldige Besserung und ver Euer wohlaffectionirter König.

---

22. AN DENSELBEN.

Berlin, den 22. December

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich bin Euch für Eure unterm 16. dieses Mir überschrieben devote Gratulation zu dem bevorstehenden Feste und J wechsel sehr obligiret; und wie Ich an Eurem und deren anvertrauten Stifte wahren Wohlstande jederzeit aufric Antheil nehme, also wünsche Ich auch Euch und ihnen des mels reichen Segen und ein immerwährendes vollkom Wohlergehen von Herzen an, und Ihr könnet insbesonder sichert sein, dass Ich beständig sein werde Euer wohlaffec ter König.

---

23. AN DENSELBEN.

Berlin, den 26. Jannar 1755.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich bin Euch für den unterm 20. dieses Mir abgestatteten treu devotesten Glückwunsch zu Meinem Geburtstage sehr obligiret und könnet Ihr versichert sein, dass die Euch anvertrauten Stifte Meiner Gnade und Protection sich beständig zu erfreuen haben und Ich insbesondere Euch bei aller Gelegenheit ferner zeigen werde, dass Ich in der That sei Euer wohlaffectionirter König.

---

24. AN DENSELBEN.

Charlottenburg, den 28. September 1755.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich ertheile Euch auf Euer Schreiben vom 1. dieses hierdurch in Antwort, wie Ich den Dispüt, worein das Stift Camenz mit der Stadt Frankenstein wegen der Wege-Reparation gerathen ist, auf Euer einseitiges Vorstellen nicht decidiren kann, sondern die Sache muss bei der breslauischen Krieges- und Domänen-Kammer gehörig untersuchet und rechtlich entschieden werden. Ich werde auch deshalb die nöthige Verfügung ergehen lassen, sobald nur der neue Kammer-Präsident in Breslau eingetroffen sein wird, und könnet Ihr Euch sodann desfalls wieder melden. Ich bin Euer wohlaffectionirter König.

IV.

FRIEDRICHS BRIEF

AN

FRAU VON MANTEUFFEL.

(DEN 18. DECEMBER 1730.)

AN FRAU VON MANTEUFFEL.

Gegeben Cüstrin, den 18. December 1730.

Seiner Königlichen Hoheit Unserm gnädigsten Kronprinzen und Herrn wird so eben unterthänigst vorgetragen, dass die Frau Landräthin von Manteuffel, wider ihr Versprechen, sich dennoch unterstehen wolle, ihren Stab fortzusetzen und von hier nach Pommern zu gehen. Wie nun Höchstgedachte Seine Königliche Hoheit an solchem strafbaren Unternehmen nicht anders als Missfallen bezeigen können, da Sie der Frau Landräthin Gegenwart höchst ungern entbehren wollen; so protestiren Sie wider die intendirte Desertion nicht allein hierdurch auf das feierlichste, sondern werden auch bei dem Gouvernement alles wider solche vorzunehmende Echappade dienliche anzuwenden nicht ermangeln. Welches Sie der Frau Landräthin nicht verhalten wollen, der Sie übrigens, wofern sie sich eines Bessern besinnet, mit Gnaden gewogen bleiben.

Friderich.

V.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

HAUPTMANN VON HACKE.

(DEN 15. JULI 1732.)

AN DEN HAUPTMANN VON HACKE.

Ruppin, den 15. Juli 1732.

Mein lieber Herr von Hacke,

Mein Gott, was hat mir Buddenbrock für eine Zeitung gebracht! Ich soll nichts aus Brandenburg kriegen, mein lieber Hacke? Ich habe darauf dreissig Mann aus der Compagnie ausrangiret, und wor soll ich sie nun wieder kriegen? Ich wollte wohl dem Könige eben so wohl, wie der Dessauer, grosse Kerls geben, aber Geld habe ich nicht, und kriege und prätendire auch nicht sechs Mann für einen. So heisst es wohl recht: Wer da hat, dem wird gegeben, und wer nichts hat, dem wird genommen von dem, das er hat. Das ist keine Kunst, dass des Fürsten und die magdeburgischen Regimenter schön sind, wenn sie Geld vollauf haben und kriegen darnach noch darzu dreissig Mann umsonst. Ich armer Teufel aber habe nichts und werde auch mein Tage nichts kriegen. Bitte Ihn, lieber Hacke, bedenke Er doch das; und wor ich kein Geld habe, so führe ich dem Könige künftiges Jahr Asmus allein als Recruten vor und wird mein Regiment gewiss Krop sein. Sonsten habe ein deutsches Sprichwort gelernet, das heisset: Versprechen und Halten, etc.[a] Ich verlasse mich allein auf Ihn, mein lieber Hacke; wor Er nicht hilft, so wird es schlecht aussehen. Heute habe wieder ange-

[a] Versprechen und Halten
Ziemt wohl Jungen und Alten.
Siehe *Die Deutschen Sprichwörter gesammelt* (von Carl Simrock). Frankfurt am Main, 1846. S. 517, Nr. 10909.

klopfet, und wor das nicht hilft, so ist es gethan. Wenn ich noch könnte Geld geliehen kriegen, so wäre es noch gut, aber daran ist nicht zu denken; so helft mir doch, lieber Hacke; ich versichere, dass ich es allezeit danken werde, der ich jederzeit

MEINES LIEBEN HERRN HAUPTMANNS

ganz ergebener Diener und Freund
bin,

FRIDERICH.

VI.

FRIEDRICHS BRIEFE

AN DEN

LIEUTENANT VON DER GRÖBEN.

(DEN 17. UND DEN 27. AUGUST 1734.)

1. AN DEN LIEUTENANT VON DER GRÖBEN.

Weinsheim, den 17. August 1734.

Herdek Teremtetem![a]

Mitgegangen, mitgehangen, so sagte jener Wirth von Bielefeld; so wird es mir armen Teufel auch wohl gehen, denn ich schlentre mit der Armee mit und der Franzose wird wohl das Beste von uns kriegen. Wir wollen wieder über den Neckar, und die verfluchten Kerls wollen uns nicht darüber lassen. Was mich nur bei der Sache ärgert, ist, dass in der Zeit, dass wir uns die grösseste Mühe von der Welt geben, um durch militärische Strapazen heroisch zu werden, so sitzest Du Teufel zu Hause....

Die Equipage vom Duc de Bouillon haben unsere Husaren gefangen bei Landau. Hier stehen wir im Moder bis an die Ohren, und sind funfzehn Mann vom Regiment von Alt-Baden im Moder versunken. Der Moder kommt daher, dass bei Heidelberg ein Wolkenbruch geschehen, welcher die Dörfer Fuhrenheim und Sandhausen ganz und gar verschwemmt hat.

Der Hauptmann von Stojentin, Flanssischen Regiments, hat in einer Affaire d'honneur eine Wunde am Kopf gekriegt; er lebet aber noch und man hoffet, er kommt darvon.

Hier ist der Exercir-Teufel auch in die Kaiserlichen gefahren, denn der Prinz Eugen exerciret nun ärger, wie wir; er ist öfters drei Stunden selber dabei, und fluchen die Kaiserlichen so viel auf uns, dass es grausam ist.

Adieu. Wor Dich der Teufel nicht holet, so meritirest Du es; also *vale!*

[a] Oder vielmehr *Ördek teremtete*, ein ungarischer Fluch, welcher so viel bedeutet als: *Der Teufel hat Dich geschaffen.* Siehe Band XXVII. 1, S. 24.

Grüsse die Officiers[a] und sage, ich hoffe bald zehn Mann zu schicken.

FRIDERICH.

---

2. AN DENSELBEN.

Bei Weiblingen, den 27. August 1734.

VOLLER GRILLEN UND ANDERER POSSEN
ERFÜLLETER CAVALIER.

Ob ich zwar lange nicht von Deinen lieben Händen
Was Schriftliches gekriegt, darein Du thätest melden,
Wie es um Deiner stehe und ob auch noch bei Dir
Die Confusion behalt den Triumph für und für.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Der edle Rebensaft sticht mir heut ins Gehirne,
So dass ich gar vergess den Lauf derer Gestirne;
Also schliesset Poët, wünschet Dir gut zu leben,
Und wird Dir tausendmal sonst gute Nacht gegeben.

Grüsse alle Officiers. Heute schicke zehn Mann von hier; ich glaube, dass sie gut sein werden; fünfe habe schon, zwei über sechs Fuss und alle beide zwanzig Jahr zum höchsten alt; die andern sind alle über zehn. Enfin, vierzig Mann kriege gewiss; aber dann ist hier nichts mehr, was bei den Kaiserlichen die Rede werth sei. Adieu. Lebe wohl.

FRIDERICH.

Mitrowski Dein Camerad lässt tausendmal grüssen; die andern habe heute nicht gesehen.

[a] In der Garnison Ruppin und Nauen.

VII.

FRIEDRICHS BRIEFE

AN DEN

CONSISTORIAL-RATH REINBECK.

(DEN 6. UND DEN 19. ODER 20. JUNI 1740.)

1. AN DEN CONSISTORIAL-RATH REINBECK.

Charlottenburg, den 6. Juni 1740.

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ihr habet nochmals an den Regierungs-Rath Wolff zu schreiben, ob er sich nunmehro nicht entschliessen könne, in Meine Dienste zu gehen, und würde Ich ihm alle raisonnable Conditiones accordiren. Ich bin

Euer wohlaffectionirter König.

Ich bitte Ihn, sich um des Wolffen Mühe zu geben. Ein Mensch, der die Wahrheit sucht und sie liebet, muss unter aller menschlichen Gesellschaft werth gehalten werden; und glaube Ich, dass Er eine Conquete im Lande der Wahrheit gemacht hat, wor Er den Wolff hierher persuadiret.[a]

Friderich.

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig. Siehe das Facsimile am Ende dieses Bandes.

2. AN DENSELBEN.

Charlottenburg (den 19. oder 20. Juni 1740).

Würdiger, besonders lieber Getreuer,

Ich habe aus Eurem Schreiben[a] vernommen, wie der Regierungs-Rath Wolff Meine Dienste annehmen will, welches Mir lieb ist. Ich bin entschlossen, ihn in Berlin zum Aufnehmen der Societät der Wissenschaften zu placiren, und kann er daselbst gleichfalls seine Lectiones halten, weil es ihm an Zuhörern nicht fehlen wird. Ich will ihm auch ein Tractament von zwei tausend Thalern geben, wobei er sein gutes Auskommen und zugleich mehrere Bequemlichkeiten als zu Marburg haben dürfte. Ihr könnet ihm davon Nachricht geben und Ich bin

Euer wohlaffectionirter König.

Wenn der Wolff hier kommen wird, so hat es keine Schwierigkeit, denn unsere Akademie muss nicht zur Parade, sondern zur Instruction sein.[b]

Friderich.

[a] Vom 19. Juni 1740.

[b] Die Nachschrift ist eigenhändig. Siehe das Facsimile am Ende dieses Bandes.

VIII.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

ETATS-MINISTER VON VIERECK.

(DEN 12. JUNI 1740.)

AN DEN ETATS-MINISTER VON VIERECK.

Ruppin, den 12. Juni 1740.

Mein lieber Etats-Minister von Viereck,

Nachdem Ich den Inhalt Eures Berichts von der Einrichtung und Fonds der Societät der Wissenschaften, nebst dem Etat über die Einnahme und Ausgabe bei solcher, ersehen habe, so habe Ich darauf resolviret, dass in letzterem von nun an die odiöse Ausgabe für die sämmtlichen Königlichen Narren[a] cessiren, dahergegen die davon ausgesetzt gewesenen jährlichen zwei hundert Thaler der bekannte Professor der Mathematik zu Berlin Naudé hinwiederum haben solle. Ich werde auch noch ferner für obgedachte Societät alle Vorsorge tragen und derselben von Meiner Huld und Protection reelle Marquen zu geben nicht ermangeln.

[a] Siehe Band XXV., S. 481, und oben, S. 7.

IX.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

GENERAL DER INFANTERIE

PRINZEN LEOPOLD VON ANHALT-DESSAU.

(DEN 9. NOVEMBER 1741.)

AN DEN GENERAL DER INFANTERIE PRINZEN LEOPOLD VON ANHALT-DESSAU.

Breslau, den 9. November 1741.

Durchlauchtiger Fürst,
Freundlich lieber Vetter,

Nachdem ehegestern die sämmtlichen Stände des Herzogthums Nieder-Schlesien Mir die solenne Erbhuldigung allhier geleistet, so habe nicht anstehen wollen, Ew. Liebden so wohl, als denen in der Anlage[a] benannten Officiers einige von denen so genannten Huldigungs-Medaillen zuzusenden.[b] Ew. Liebden haben dem-

[a]

1.	General der Infanterie Prinz Leopold	M. in Gold.
2.	General-Lieutenant von Kalckstein	dito.
3.	General-Lieutenant von Jeetze	dito.
4.	General-Major von Derschau	M. in Silber.
5.	Oberst von Lestwitz, von Jeetze	dito.
6.	Oberst von Bismarck (von Baireuth)	dito.
7.	Oberst von Bornstedt, von Gessler	dito.
8.	Oberst-Lieutenant von Götze, von Prinz Leopold	M. in Gold.
9.	Oberst-Lieutenant von Buntsch (von Prinz Carl)	M. in Silber.
10.	Oberst-Lieutenant von Hobeck (von Prinz Bevern)	dito.
11.	Oberst-Lieutenant (Marquis) von Varenne (von Truchsess)	dito.
12.	Major von Retzow (von Kalckstein)	dito.
13.	Major von Lüderitz (von Prinz Friedrich)	dito.

[b] Von Johann Kittel in Breslau. Vorderseite: *FRIDERICVS BORVSSORVM REX. SVPR. SILES. INF. DVX.* Das dem Beschauer rechts gewandte Brustbild des Königs im Harnisch, mit umgeschlagenem Hermelin-Mantel und dem Bande des Schwarzen Adlerordens. Kehrseite: *JVSTO VICTORI.* Das Königreich Preussen in Gestalt einer weiblichen Figur, die Krone auf dem Haupte und den Scepter in der Rechten, empfängt von einer tief sich beugenden weiblichen Gestalt, welche die Provinz Schlesien bedeutet und an dem Wappenschilde mit dem Adler kennbar ist, den herzoglichen Hut. Im Abschnitt: *FIDES SILES. INF. VRATIS. D. XXXI. OCT. MDCCXLI.* Die Hul-

nach ihnen solche in Meinem Namen zuzusenden, zugleich aber denen, welche von ihnen mit in der Bataille von Mollwitz gewesen, zu vermelden, wie dass Ich ihnen diejenige Medaille schickte, zu welcher sie die Stempel gemacht hätten. Ich bin

Ew. Liebden

freundwilliger Vetter.

Friderich.

Prenez de bonnes précautions contre les Autrichiens.[a]

digung, von welcher Friedrich in seinen Werken (Band II., S. 92) nur mit wenigen Worten spricht, erfolgte in der That nicht, wie die Medaille besagt, den 31. October, sondern, wegen der verzögerten Einnahme von Neisse, erst den 7. November.

[a] Nur der Name des Königs und die französische Nachschrift sind eigenhändig.

X.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

MAJOR WILHELM SENNING.

(DEN 27. MAI 1742.)

AN DEN MAJOR WILHELM SENNING.

Lager bei Brzezy, den 27. Mai 1742.

Mein lieber alter guter Senning,

Ich danke Euch, dass Ihr an den guten Begebenheiten Theil nehmt, womit das Glück Mich begünstigt. Ihr habt sehr Recht, Euch für Mich zu interessiren, denn Ihr wisst, wie sehr Ich Euer Freund bin.

Aus Frieden entsteht Krieg, sagt man immer; aber sicherer noch entsteht aus Krieg Friede. Nach der letzten Schlacht halte Ich dafür, dass die Oesterreicher ausser Stande sind, den Krieg noch länger fortzusetzen, und so viel Ich urtheilen kann, werde Ich als friedlicher Bewohner von Charlottenburg oder Rheinsberg Euch bald wieder umarmen und Euch mündlich versichern können, wie viel wahre Achtung und Freundschaft Ich für Euch habe. Lebt wohl, mein lieber Senning.

Friderich.

XI.

FRIEDRICHS BRIEFWECHSEL

MIT DEM GRAFEN

VON DÖNHOFF AUF QUITTAINEN,

IN OSTPREUSSEN.

(DEN 24. AUGUST UND DEN 7. SEPTEMBER 1753.)

1. VON DEM GRAFEN VON DÖNHOFF AUF QUITTAINEN.

(Den 24. August 1753.)

Ew. Königliche Majestät sind zu gerecht und leutselig, als dass Höchstdieselben einem Dero treugesinntesten Vasallen ungnädig nehmen sollten, wenn derselbe um nichts mehr bittet, als falschen Zeugnissen, so wider ihn divulgiret, nicht zu glauben. Nachdem vor dreizehn Jahren der selige König mir krankheitshalber den Abschied ertheilet, und ich solches in tiefster Submission Ew. K. M. meldete, erhielt zur Antwort, Ew. K. M. wünschten, dass es mir in Zukunft nach Wunsch ergehen möge. Wenn nun hierauf im Carlsbade wieder genesen und nach der Intention Dero glorwürdigsten Herrn Vaters Majestät hier in Preussen etabliret, nicht in fremde Dienste gegangen, sondern mit richtiger Vormundschaft der Kinder des seligen Obersten Dohna, welcher in Campagne blieb, und anderer Arbeit fatiguire; so erfahre mit Chagrin, dass Ew. K. M. bei Höchstderoselben letzten Anwesenheit hier in Preussen,[a] über öffentlicher Tafel, mit Verachtung von mir gesprochen, ich wäre ein Herrenhuther und hätte um der so genannten Pietät willen quittiret. Wie nun niemals mit der gedachten Secte in Connexion gewesen, noch davon Fait gemacht, als bedaure, dass die engen Schranken eines Briefes an Ew. K. M. mir nicht verstatten, zu Höchster Approbation mein Glaubensbekenntniss abzulegen. Da meine Pietät aber kein an-

[a] Der König kam den 4. Juni 1753 in Königsberg an und ging sogleich in das Lager bei Kalthof, wo er bis zum Ende der Manœuvres, den 9., verblieb, an welchem Tage er wieder nach Königsberg ging. Den 10. kehrte er nach Berlin zurück.

deres Fundament hat, als *Fürchte Gott, ehre den König*,* so bitte mit tiefster Ehrfurcht, Ew. K. M. wollen mir und meinen Söhnen, welche zum Nutzen und Dienst des Vaterlandes erziehe, mit Königlicher Huld und Gnade zugethan bleiben. Ich werde mit unverbrüchlicher Treue dafür leben und sterben Ew. K. M., u. s. w.

---

2. AN DEN GRAFEN VON DÖNHOFF.

Im Campement bei Spandow,
den 7. September 1753.

HOCHWOHLGEBORNER, LIEBER GETREUER,

Ich habe Euer Schreiben vom 24. vorigen Monats erhalten und ertheile Euch darauf in Antwort: dass Ihr dasjenige, was Ich etwa bei Meiner letzteren Anwesenheit in Preussen von Euch gesprochen haben mag, nicht so übel auslegen müsset; Ich habe solches Leuten so nachgeredet, die Mir es vorerzählet haben; indessen ist solches aus keiner Verachtung gegen Euch geschehen, sondern Ihr könnet versichert sein, dass Ich Euch ästimire und Euch und Eurer Familie jederzeit mit Königlicher Huld und Gnade zugethan bleiben werde. Ich bin Euer wohlaffectionirter König,

FRIDERICH.

* I. Petri, Cap. II., Vers 17.

XII.

INSTRUCTION

FÜR DEN

GENERAL-LIEUTENANT VON FINCK.

(DEN 12. AUGUST 1759.)

INSTRUCTION FÜR DEN GENERAL-LIEUTENANT VON FINCK.

(Oetscher, den 12. August 1759.)

Der General Finck kriegt eine schwere Commission. Die unglückliche Armee, so Ich ihm übergebe, ist nicht mehr im Stande mit den Russen zu schlagen; Hadik wird nach Berlin eilen, vielleicht Loudon auch. Gehet der General Finck diesen beiden nach, so kommen die Russen ihm in den Rücken; bleibt er an der Oder stehen, so kriegt er den Hadik diesseits. Indessen so glaube, dass wann Loudon nach Berlin wollte, solchen könnte er unterweges attaquiren und schlagen. Solches, wor es gut gehet, giebt dem Unglück einen Anstand und hält die Sachen auf. Zeit gewonnen ist sehr viel bei diesen desperaten Umständen.[a] Die Zeitungen aus Torgau und Dresden wird ihm Cöper, Mein Secretär, geben. Er muss Meinem Bruder, den Ich Generalissimus bei der Armee declariret, von Allem berichten. Dieses Unglück ganz wieder herzustellen gehet nicht an; indessen was Mein Bruder befehlen wird, das muss geschehen; an Meinen Neveu muss die Armee schwören.

Dieses ist der einzige Rath, den Ich bei denen unglücklichen Umständen im Stande zu geben bin. Hätte Ich noch Ressourcen, so wäre Ich dabei geblieben.[b]

Frch.

---

[a] Siehe Band XXVI., S. 232.
[b] A. a. O., S. 199.

Weilen Mir eine schwere Krankheit zugestossen, so übergebe das Commando Meiner Armee währender Krankheit, bis an Meine Besserung, an den General Finck, und kann er im Nothfall von des Generals Kleist Corps imgleichen disponiren, nachdem es die Umstände erfordern; imgleichen von denen Magazinen in Stettin, Berlin, Cüstrin und Magdeburg.

Fch.

Madlitz, den 17. August 1759.

Mein lieber General-Major von Wunsch,

Euer Schreiben vom 16. dieses an den General-Lieutenant von Finck ist hieselbst richtig eingekommen, und müsset Ihr nur hinfüro, da Ich nunmehr von Meiner Unpässlichkeit wiederum hergestellet bin, Eure Berichte Mir immediate abstatten.

Fch.

XIII.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

OBERSTEN VON DER HEYDE.

(DEN 22. MÄRZ 1761.)

AN DEN OBERSTEN VON DER HEYDE.

Meissen, den 22. März 1761.

Mein lieber Oberst von der Heyde,

Die ruhmwürdige Defension, so Ihr zu wiederholten Malen von der Euch anvertrauten Festung Colberg gethan habt und welche Euch sowohl bei der jetzigen Welt eine wohl meritirte Reputation zuwege gebracht hat, als auch Meine gnädige Erkenntlichkeit verdienet, hat Mich bewogen, das Andenken davon durch gegenwärtige Medaille[a] auch auf die späteste Nachwelt bringen zu lassen, welche Ihr hierbei von Mir zu empfangen habt. Ihr könnet dabei versichert sein, dass bei dem ferneren getreuesten Betragen in Meinen Diensten, dessen Ich Mich versichert halte, Ich Euch noch weitere Marquen Meiner Erkenntlichkeit geben und darthun werde, wie Ich bin

Euer wohlaffectionirter König,

Friderich.

[a] Siehe oben, *Vorwort des Herausgebers*, Art. XIII.

XIV.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN BARON

H. A. VON LA MOTTE FOUQUÉ.

(DEN 2. MAI 1763.)

AN DEN BARON H. A. VON LA MOTTE FOUQUÉ.

Potsdam, den 2. Mai (1763).

Mein lieber General der Infanterie von Fouqué,

Es wird von Euch dependiren, wann Ihr, nach Eurem heutigen Schreiben, die darin gemeldete Reise nach Brandenburg thun wollet, um Euch daselbst, wegen Eurer jetzigen schlechten Gesundheitsumstände, einer Cur zu bedienen; dabei aber wird es Mir dennoch lieb sein, wann Ihr Mir die Gefälligkeit erweisen und vorerst noch einige Tage hier bleiben werdet. Ich gebe auch an den Geheimen Rath Cothenius zu Berlin die Ordre, dass derselbe nächstens hierher nach Potsdam kommen soll, damit Ihr solchen, wegen Eurer Gesundheitsumstände und einer deshalb zu brauchenden Cur, selbst consultiren und Euch dessen Raths bedienen könnet. Ich bin Euer wohlaffectionirter König,

Federic.

XV.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

GENERAL-LIEUTENANT VON RAMIN.

(APRIL 1773.)

AN DEN GENERAL-LIEUTENANT VON RAMIN.

(April 1773.)

Es ist eine Dompräbende in dem hohen Stift zu Cammin eröffnet worden, und weilen Mir der General Ramin sehr wie ein Domprobst vorkommt, so habe Ich nicht geglaubet solche in bessere Hände, wie die seinigen, zu geben, sehr versichert, dass, wann er nicht in den Kirchen zum besten pontificiret, er doch einen sehr tüchtigen Domprobst bei der berlinischen Garnison abgeben wird; also bitte ihn, dieses anzunehmen.

Frch.

XVI.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

CONRECTOR MORITZ.

(DEN 21. JANUAR 1781.)

AN DEN CONRECTOR MORITZ.

Berlin, den 21. Januar 1781.

Mahlten alle deutsche Dichter, wie Ihr in Euren Mir zugefertigten Gedichten,[a] mit so viel Geschmack, und herrschte in ihren Schriften eben der Verstand und Geist, welcher aus den beigelegten zwei kleinen Briefsammlungen[b] hervorblickt, so würde Ich bald Meine landesväterlichen Wünsche erfüllt und die deutschen Schriftsteller an Würde und Glanz den auswärtigen den Rang streitig machen sehen. Eure drei Schriften eröffnen Mir dazu eine angenehme Aussicht; sie haben Meinen völligen Beifall, und Ich ermuntere Euch zu fernerer Vervollkommnung der vaterländischen Sprache als Euer gnädiger König,

FRIDERICH.

[a] Siehe oben, *Vorwort des Herausgebers*, Art. XVI.

[b] Diese beiden Briefsammlungen handeln *Vom Unterschiede des Akkusativ's und Dativ's oder des mich und mir, sie und ihnen, u. s. w.*, und erschienen 1780; dann 1781 unter dem Titel: *Kleine Schriften die deutsche Sprache betreffend.*

XVII.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

KAMMER-MUSICUS

J. P. KIRNBERGER.

(DEN 25. FEBRUAR 1781.)

AN DEN KAMMER-MUSICUS J. P. KIRNBERGER.

Potsdam, den 25. Februar 1781.

Seine Königliche Majestät von Preussen etc. Unser Allergnädigster Herr können Sich von dem angekündigten Werke[a] des prinzlichen Kammer-Musici Kirnberger in Berlin nicht überreden, dass solches etwas Neues und vorzüglich Nützliches für die Tonkunst und musikalische Composition enthalten könne, da der General-Bass bereits vor vielen Jahren zu einer gewissen Vollkommenheit gebracht worden ist,[b] und wollen demnach solches gedachtem Kirnberger auf seine Vorstellung von ehegestern hiermit nicht verhalten.

FRIDERICH.

[a] *Grundsätze des General-Basses als erste Linien zur Composition*, von Joh. Phil. Kirnberger, Berlin, bei Hummel (1781), in 4.

[b] Friedrich hat bei diesen Worten vielleicht an den *Traité de l'Harmonie, par Rameau, Paris*, 1722, gedacht, von welchem d'Alembert, unter dem Titel: *Éléments de Musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, A Paris*, 1752, einen Auszug gegeben hat.

XVIII.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

DOCTOR BLOCH.

(DEN 27. MÄRZ 1781.)

AN DEN DOCTOR BLOCH.

Potsdam, den 27. März 1781.

Seine Königliche Majestät von Preussen Unser Allergnädigster Herr lassen dem Doctor Bloch auf seine allerunterthänigste Anzeige vom 25. dieses und in Ansehung des darin gethanen Antrages hierdurch zu erkennen geben, dass es nicht nöthig ist, von den Kammern eine Liste von den Fischen zu erfordern; denn das wissen sie schon allerweges, was es hier im Lande für Fische giebt. Das sind auch durchgehends dieselben Arten von Fischen, ausgenommen im Glatzischen; da ist eine Art, die man Kaulen nennt, oder wie sie sonst heissen; die hat man weiter nicht. Sonsten aber sind hier durchgehends einerlei Fische, die man alle weiss und kennt; und darum ein Buch davon zu machen, würde unnöthig sein, denn kein Mensch wird solches kaufen. Die zugleich mit eingereichten Kupferabdrücke von einigen Fischen erfolgen hierbei wieder zurück.

Friderich.

XIX.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

PROFESSOR MYLLER.

(DEN 22. FEBRUAR 1784.)

AN DEN PROFESSOR MYLLER.

Potsdam, den 22. Februar 1784.

Hochgelahrter lieber Getreuer.

Ihr urtheilet viel zu vortheilhaft von denen Gedichten aus dem zwölften, dreizehnten und vierzehnten Saeculo, deren Druck Ihr befördert habet und zur Bereicherung der deutschen Sprache so brauchbar haltet. Meiner Einsicht nach sind solche nicht einen Schuss Pulver werth und verdienten nicht aus dem Staube der Vergessenheit gezogen zu werden. In Meiner Büchersammlung wenigstens würde Ich dergleichen elendes Zeug nicht dulden, sondern heraus schmeissen. Das Mir davon eingesandte Exemplar mag dahero sein Schicksal in der dortigen grossen Bibliothek abwarten. Viele Nachfrage verspricht aber demselben nicht Euer sonst gnädiger König,

Friderich.

XX.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

PROFESSOR MÜCHLER.

(DEN 24. APRIL 1785.)

AN DEN PROFESSOR MÜCHLER.

Potsdam, den 24. April 1785.

Besonders lieber Getreuer,

Denkmäler von verdienstvollen Männern sind von je her als Aufmunterungen zu ihrer Nachahmung gestiftet worden. Ein Freiherr von Leibniz, ein Sulzer, ein Lambert[a] verdienen nicht weniger, dass ihr Andenken durch eben dergleichen geehrt und ihre Verdienste auf die Nachwelt gebracht werden. Vielleicht reizen auch ihre Ehrenzeichen manchen zur Nachahmung. In dieser Hoffnung genehmige Ich nunmehro Euren gestrigen Antrag, ihnen eine Denksäule nebst ihren Bildnissen en Medaillons zu setzen. In der Mitte des Platzes vor Meinem grossen Bibliothek-Hause wird solche am schicklichsten stehen. Daselbst verstatte Ich Euch, ihnen solche errichten zu lassen, und Ihr könnet Euch nur deshalb bei Meinem General-Lieutenant von Möllendorff, als dortigem Gouverneur, melden, welcher solches nachzulassen heute Ordre erhält von Eurem gnädigen Könige,

Friderich.

[a] Siehe oben, *Vorwort des Herausgebers*, Art. XX.

XXI.

FRIEDRICHS BRIEF

AN DEN

RECTOR HEYNATZ.

(DEN 12. AUGUST 1785.)

AN DEN RECTOR HEYNATZ.

Potsdam, den 12. August 1785.

Hochgelahrter, lieber Getreuer,

Ich danke Euch für das Mir unter dem 10. zugesandte Exemplar Eurer *Anweisung zur Deutschen Sprache.* Dieses kleine Werk ist ein neuer Beweis Eures Diensteifers in Eurem Berufe, weil Ihr darin auch den Anfängern nützlich werden wollet. Wenn diese gleich anfangs gegen die Sprachfehler verwahret werden, so können sie hernach mit weniger Mühe es in dieser Sprache weit bringen; und was ist rühmlicher für einen Deutschen, als rein deutsch sprechen und schreiben. Ich wünsche, dass Ihr dazu noch fernerhin viel beitragen möget, und bin Euer gnädiger König,

Friderich.

XXII.

FRIEDRICHS BRIEFE

AN DIE VERWITTWETE

FRAU VON TROSCHKE.

(DEN 21. UND DEN 23. JANUAR 1786.)

1. AN DIE VERWITTWETE FRAU VON TROSCHKE.

Potsdam, den 21. Januar 1786.

Liebe Besondere,

Mir ist der schleunige Tod des Obersten von Troschke, Alt-Woldeckschen Regiments, Eures Mannes, ungemein nahe gegangen. Ich verliere an ihm einen sehr braven und guten Officier; diesen Ruf hatte er allgemein und Ich wusste sehr wohl seine vorzüglichen Verdienste zu schätzen. Der von Euch zurückgesandte Orden *Pour le mérite* desselben und Euer Dank für die ihm zugewandten Gnadenbezeigungen werden Euch und Euren Kindern ewige Denkmäler Meiner ihm zugewandten wohlverdienten Huld bleiben. Hierbei will Ich es aber nicht bewenden lassen, sondern Ihr könnt versichert sein, dass Ich so wenig die Wittwe eines so verdienstvollen Officiers als dessen hinterlassene Kinder gewiss nicht verlassen werde. Zu dem Ende vertrauet Mir ohne Rückhalt die Beschaffenheit Eurer sämmtlichen häuslichen Umstände an, in welchen er Euch verlassen hat, auch die Anzahl und das Alter Eurer Kinder, und dann will Ich sehen, was Ich für Euch und sie thun kann, als Euer gnädiger König.

Ihren seligen Mann habe Ich in Ehren gehalten wie ein Exempel von einem rechtschaffenen Officier; und weil er leider mit Tode abgegangen, so werde Ich an Vaterstelle für seine Kinder sorgen, und was Ich dem Vater zugedacht, für die Kinder und die Mutter thun. Schicke Sie Mir nur die Liste von Ihrem Vermögen ein, so verspreche Ich Alles so zu machen, dass die Familie zufrieden sein wird.[a]

Friderich.

---

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.

2. AN DIESELBE.

Potsdam, den 23. Januar 1786.

Liebe Besondere,

Mir ist es recht lieb, von Euren Familienumständen nach Absterben Eures Mannes, des braven Obersten von Troschke, durch Euer Schreiben von gestern genau benachrichtiget zu sein. Ich werde nun darauf bedacht sein, Euch und seine hinterlassenen Kinder Meine Huld und Vorsorge verspüren zu lassen. Zu dem Ende habe Ich Euch vorerst, für Euren Unterhalt und Erziehung Eurer Kinder, die Einkünfte seiner gehabten Amtshauptmannschaft Carzig in der Neumark von fünf hundert Thalern heute angewiesen, und dann werde Ich zwischen hier und Trinitatis sorgen, dass dessen Güter auf wenigstens zwanzig tausend Thaler an Werth steigen und so hoch gebracht werden sollen. Hieran sollet Ihr und Eure Familie ein immerwährendes Denkmal haben von der Vorsorge Eures gnädigen Königs,

Friderich.

---

3. AN DEN STAATS-MINISTER VON WERDER.

Potsdam, den 22. Januar 1786.

Da Mein Freund der Oberst von Troschke gestorben, so will Ich, dass die Wittwe die Amtshauptmannschaft, so er gehabt, behalte. Hiernächst will Ich ihr ein in der Neumark gelegenes Gut kaufen und die dazu erforderlichen zwanzig tausend Thaler anweisen. Sämmtliche bei den westphälischen Fräuleinstiften entstehende Vacanzen sollen weder verkauft noch auf irgend eine andere Art vergeben, sondern für die Troschkeschen Töch-

ter aufgehoben werden. Wenn sie heirathen, will Ich zwei derselben ausstatten.

FRIDERICH.

---

4. AN DAS GENERAL-DIRECTORIUM.

Potsdam, den 23. Januar 1786.

Die Wittwe des Obersten von Troschke, Alt-Woldeckschen Regiments, geborne von Oppell, in Berlin, soll die Einkünfte von fünf hundert Thalern jährlich aus dessen Amtshauptmannschaft Carzig in der Neumark zu ihrem Unterhalt und Erziehung ihrer Kinder fernerhin erhalten und damit auf den Etat gebracht werden, und Seine Königliche Majestät von Preussen etc. Unser allergnädigster Herr überlassen das dazu erforderliche der fördersamsten Verfügung des General-Directorii.

FRIDERICH.

Ich werde zwischen hier und Trinitatis ein Gut für zwanzig tausend Thaler für ihre drei Söhne kaufen. Sie behält die Amtshauptmannschaft, und bei dem Geistlichen Departement muss sie sich melden, um zu sehen, ob Ich nicht im Cleveschen und Westphalen gute Klosterstellen für ein paar Töchter schaffen kann. Auch wenn sich zwei Töchter verheirathen können, so will Ich sie aussteuern.[a]

---

[a] Die Nachschrift ist eigenhändig.

Am 24. Januar schrieb der König im allgemeinen an das Geistliche Departement, ob keine Stiftsstellen erledigt wären, womit er einige Fräulein versorgen könne. Der Staats-Minister Freiherr von Zedlitz vermuthete, dass dies eine Versorgung der Töchter des verstorbenen Obersten von Troschke zum Endzweck habe, und berichtete, dass in Rücksicht dieser Vermuthung er Seiner Majestät folgende Vorschläge thun wolle: die älteste Tochter sei die älteste Exspectantin auf Schildesche. Zwar hätten Seine Majestät derselben die vor wenigen Wochen daselbst vacant gewordene katholische Präbende, um sie an eine qualificirte Person zu resigniren, ertheilt; indessen hange es von Seiner Majestät ab, ob ihr demohngeachtet auch die Exspectanz zu lassen, wodurch sie also die erste vacant werdende evangelische Stelle erhalten würde. Die zweite Tochter sei die dritte Exspectantin auf Marienborn, und da sie wegen ihrer Jugend doch noch keine Stiftsstelle besitzen könne, so werde sie wohl die Zeit abwarten können, bis sie zur Hebung komme. Bei der dritten von zehn und der vierten von acht Jahren sei der nämliche Fall, und werde Seiner Majestät anheim gestellt, ob der einen nicht eine Exspectanz auf Heiligengrabe und der andern auf Schildesche ertheilt werden solle, damit auch diese eine Aussicht zu dereinstiger Versorgung hätten.

Alle diese Vorschläge sind von Seiner Majestät genehmigt und bestätigt worden.[a]

Als Frau von Troschke den König bat, dass er ihr erlauben möge, die ihrem Manne, 1781, verliehene katholische Präbende ihrem ältesten Sohne, dem Lieutenant, abzutreten, schrieb der König am 30. Juni 1786 an das Geistliche Departement: seine Absicht sei vom Anfang gewesen, dass der Verkauf dieser Präbende auf alle nur mögliche Weise begünstiget und alle dagegen sich hervorthuende Schwierigkeiten aus dem Wege geräumet werden sollten. Dieses müsse auch noch in Ansehung der Wittwe und Erben, ohne alle Widerrede, geschehen; wie aber solches am besten anzufangen und nach den Rechten in Richtigkeit zu bringen sei, überlasse er des Ministers Ermessen und erinnere nur, dass er dabei die Familie, so viel nur irgend geschehen könne, vorzüglich begünstigt wissen wolle.[b]

[a] *Berlinische Monatsschrift*, Band VII., S. 188.

[b] Dr. Anton Friedrich Büsching, *Character Friedrichs des Zweiten, Königs von Preussen.* Zweite Ausgabe. Halle, 1788, S. 202.

ANHANG.

I.

SCHREIBEN DES KÖNIGS

AN DEN ETATS-MINISTER

FREIHERRN VON ZEDLITZ.

(DEN 5. SEPTEMBER 1779.)

AN DEN ETATS-MINISTER FREIHERRN VON ZEDLITZ.

Mein lieber Etats-Minister
Freiherr von Zedlitz,

Da Ich gewahr geworden, dass bei den Schulanstalten noch viele Fehler sind und dass besonders in den kleinen Schulen die Rhetorik und Logik nur sehr schlecht oder gar nicht gelehrt wird, dieses aber eine vorzügliche und höchst nothwendige Sache ist, die ein jeder Mensch in jedem Stande wissen muss und das erste Fundament bei Erziehung junger Leute sein soll, denn wer zum besten raisonniret, wird immer weiter kommen, als einer, der falsche Conséquences ziehet; so habe Euch hierdurch Meine eigentliche Willensmeinung dahin bekannt machen wollen. Wegen der Rhetorik ist der Quintilien,* der muss verdeutschet und darnach in allen Schulen informiret werden; sie müssen die jungen Leute Traductions und Discours selbst machen lassen, dass sie die Sache recht begreifen, nach der Methode des Quintilien: man kann auch ein Abrégé daraus machen, dass die jungen Leute in den Schulen Alles desto leichter lernen; denn wenn sie nachher auf Universitäten sind, so lernen sie davon nichts, wenn sie es aus der Schule nicht schon mit dahin bringen. Zum Unterricht in der Logik ist die beste im Deutschen von Wolff; solche ist wohl ein bischen weitläuftig, aber man kann sie abrégiren

* Friedrich hatte von diesem seinem Lieblings-Schriftsteller eine gute Uebersetzung: *Quintilien. De l'Institution de l'orateur. Traduit par l'abbé Nic. Gédoyn.* Diese Uebersetzung findet sich noch im Jahre 1784 auf einer Liste von einigen funfzig Werken, welche der König von dem Buchhändler Pitra verlangte.

lassen. Die ersten Schulen sind immer Schuld daran, wenn die jungen Leute nichts lernen; die Lehrer lassen die jungen Leute nicht selbst arbeiten, sondern sie herum laufen, und halten sie nicht genug zum Lernen an. Lateinisch müssen die jungen Leute auch absolut lernen, davon gehe Ich nicht ab; es muss nur darauf raffiniret werden, auf die leichteste und beste Methode, wie es den jungen Leuten am leichtesten beizubringen; wenn sie auch Kaufleute werden, oder sich zu was anderm widmen, wie es auf das Genie immer ankommt, so ist ihnen das doch allezeit nützlich und kommt schon eine Zeit, wo sie es anwenden können. Im Joachimsthal und in den andern grossen Schulen muss die Logik durchgehends gründlich gelehret werden, auch in den Schulen der kleinen Städte, damit ein jeder lernt einen vernünftigen Schluss machen in seinen eigenen Sachen; das muss sein. Die Lehrer müssen sich auch mehr Mühe geben mit dem Unterricht der jungen Leute und darauf mehr Fleiss wenden, und mit wahrem Attachement der Sache sich widmen; dafür werden sie bezahlet, und wenn sie das nicht gebührend thun und nicht ordentlich in den Sachen sind, und die jungen Leute negligiren, so muss man ihnen auf die Finger klopfen, dass sie besser attent werden. Die Rhetorik nach dem Quintilien und die Logik nach dem Wolff, aber ein bischen abgekürzet, und das Lateinische nach den Auctoribus classicis muss mit den jungen Leuten durchgegangen werden, und so müssen sie unterrichtet werden, und die Lehrer und Professores müssen das Lateinische durchaus wissen, so wie auch das Griechische; das sind die wesentlichsten Stücke mit,[a] dass sie das den jungen Leuten recht gründlich beibringen können und die leichteste Methode dazu ausfindig zu machen wissen. Ihr müsset daher mit der Schulverbesserung in den grossen Städten, als Königsberg, Stettin, Berlin, Breslau, Magdeburg, etc. zuerst anfangen. Auch ist die Elisabeth-Schule zu Breslau, wo gute Leute gezogen werden, die hernach zu Schulmeistern genommen werden können. Bei den kleinen Schulen muss erst angefangen werden, denn da wird der Grund gelegt; die jungen Leute mögen hiernächst auf einen Juristen, Professor, Secretär, oder was es ist, studiren, so müssen sie das

[a] Siehe Band IX., S. 117; Band XXIV., S. 594; Band XXV., S. 175.

alles, auch Lateinisch wissen. Eine gute deutsche Grammatik, die die beste ist, muss auch bei den Schulen gebraucht werden, es sei nun die Gottschedsche, oder eine andre, die zum besten ist.

Von grossem Nutzen würde es sein, wenn die jungen Leute so in einem Schulhause beständig beisammen wären, wofür die Eltern was gewisses bezahlten; so würden sie weit mehr lernen, als wenn sie zu Hause sind, wo sie die Eltern nur herum laufen lassen; wie im Joachimsthal, da können sie gut studiren, da sind sie immer bei einander. Die Rhetorik und Logik ist für alle Stände, alle Menschen haben sie gleich nöthig; nur muss die Methode des Unterrichts ein bischen reformiret werden, damit die jungen Leute besser lernen. Und wenn ein Lehrer oder Professor darin sich hervor thut, so muss man denn sehen, wie man dergleichen Lehrer auf eine Art avantagiret, dass sie aufgemuntert und die andern gereizet werden, sich auch zu befleissigen, dass sie nicht so grob sind. Die Auctores classici müssen auch alle ins Deutsche übersetzet werden, damit die jungen Leute eine Idee davon kriegen, was es eigentlich ist; sonsten lernen sie die Worte wohl, aber die Sache nicht. Die guten Auctores müssen vor allen übersetzet werden ins Deutsche, als im Griechischen und Lateinischen der Xenophon, Demosthenes, Sallust, Tacitus, Livius, und vom Cicero alle seine Werke und Schriften, die sind alle sehr gut; desgleichen der Horatius und Virgil, wenn es auch nur in Prosa ist.[a] Im Französischen sind auch excellente Sachen, die müssen ebenfalls übersetzet werden. Und wenn denn die jungen Leute was gearbeitet haben, so muss das gegen die deutsche Uebersetzung gehalten, und ihnen gewiesen werden, wo sie unrechte Wörter angebracht und gefehlet haben. Gegenwärtig geschiehet der Unterricht nur schlecht, und es wird nicht genug Attention auf die Erziehung in den Schulen gewandt, drum lernen die Kinder auch nicht viel; die ersten Fundamente sind nicht

[a] Nach dem schriftlichen Zeugnisse des Ministers von Hertzberg hat die Unterredung des Königs mit dem Rector Arletius in Breslau, den 13. Mai 1779, «Gelegenheit gegeben, dass der König gerathen, die lateinischen Schriftsteller «mehr zu übersetzen und auch dem Herrn von Zedlitz befohlen, darauf zu se«hen, dass dieselben, besonders Quinctilian, mehr in unsern Schulen tractiret «würden.» Siehe *Johann Caspar Arletius. Ein Beitrag zur Literaturgeschichte Schlesiens*, von Dr. Julius Schmidt. Breslau, 1841, S. 17 und 18.

nutze. Wer zum besten raisonniren kann, wird immer zum weitesten kommen, besser als der, der nur falsche Schlüsse ziehet. Für junge Leute, die beim Commerce gehen wollen, sind so ein Haufen gute Bücher, woraus sie das Commerce einer jeden Nation in der ganzen Welt kennen lernen können; für Leute, die Officiers werden, ist die Historie nöthig; auch für andre Leute, und zwar muss solche gleich zum Anfange gelehret werden, denn es sind Abrégés genug davon da. Anfänglich muss man sie nur kurz unterrichten, und bei den alten Zeiten nicht zu lange sich aufhalten, doch so, dass sie eine Kenntniss von der alten Geschichte kriegen. Aber in den neuern Zeiten, da muss man schon etwas genauer damit gehen, damit die jungen Leute solche gründlich kennen lernen, und das gehet auch spielend an. In Ansehung der Geometrie, da sind schon andre Mittel, um ihnen solche zu lehren; und was die Philosophie betrifft, die muss von keinem Geistlichen gelehrt werden, sondern von Weltlichen, sonsten ist es eben so, als wenn ein Jurist einem Officier die Kriegskunst lehren soll; er muss aber alle Systèmes mit den jungen Leuten durchgehen und durchaus keine neue machen. Von der Metaphysik müssen sie auch was durchgehen. Aber vom Griechischen und Lateinischen gehe Ich durchaus nicht ab bei dem Unterrichte in den Schulen. Und die Logik ist das allervernünftigste, denn ein jeder Bauer muss seine Sachen überlegen, und wenn ein jeder richtig dächte, das wäre sehr gut. Die Rhetorik muss den jungen Leuten, wie schon gesagt, ebenfalls gründlich beigebracht werden. Man muss auch darauf Acht geben, dass die Kinder fleissig in die Schulen kommen, und wenn das nicht geschieht, muss das den Vätern und Eltern gemeldet werden, dass sie sie dafür strafen; denn warum schicken sie sonst die Kinder in die Schule, als dass sie was lernen sollen; sonst können sie sie ja nur zu Hause behalten.

Dass die Schulmeister auf dem Lande die Religion und die Moral den jungen Leuten lehren, ist recht gut, und müssen sie davon nicht abgehen, damit die Leute bei ihrer Religion hübsch bleiben und nicht zur katholischen übergehen; denn die evangelische Religion ist die beste und weit besser wie die katholische. Darum müssen die Schulmeister sich Mühe geben, dass die Leute

Attachement zur Religion behalten, und sie so weit bringen, dass sie nicht stehlen und nicht morden. Diebereien werden indessen nicht aufhören, das liegt in der menschlichen Natur; denn natürlicher Weise ist alles Volk diebisch, auch andere Leute, und solche, die bei den Cassen sind und sonst Gelegenheit dazu haben. Im Lauenburgischen und Bütowschen ist es noch mehr, wie an andern Orten nöthig, die Education der Kinder in eine bessere Ordnung zu bringen, denn da fehlet es noch sehr daran. Im Altenburgischen ist eine sehr gute Erziehung, die Leute sind da alle so ordentlich und vernünftig; wenn man von daher könnte Schulmeister kriegen, die nicht so theuer wären, so würde das sehr gut sein. Ihr werdet sehen, wie das zu machen steht; sonsten ist es auf dem platten Lande genug, wenn sie ein bischen lesen und schreiben lernen; wissen sie aber zu viel, so laufen sie in die Städte und wollen Secretärs und so was werden. Deshalb muss man auf dem platten Lande den Unterricht der jungen Leute so einrichten, dass sie das Nothwendige, was zu ihrem Wissen nothwendig ist, lernen, aber auch in der Art, dass die Leute nicht aus den Dörfern weglaufen, sondern hübsch da bleiben. Nach dieser Meiner Willensmeinung und Vorschrift werdet Ihr daher bemühet sein, alles in den Schulen besser einzurichten und zu reguliren, damit Meine landesväterliche Intention bestens erreicht wird. Ich bin übrigens Euer wohlaffectionirter König,

Potsdam, den 5. September 1779.

FRIDERICH.

II.

FRIEDRICHS REDE

AN SEINE

GENERALE UND STABS-OFFICIERE

VOR DER SCHLACHT BEI LEUTHEN.

(DEN 3. DECEMBER 1757.)

FRIEDRICHS REDE

AN

SEINE GENERALE UND STABS-OFFICIERE

VOR DER SCHLACHT BEI LEUTHEN.

(Gehalten in Parchwitz, den 3. December 1757, und vollständig abgedruckt aus Retzow's *Charakteristik.*)

Der König berief seine Generale und Stabs-Officiere zu sich, und mit der ihm eigenthümlichen Beredsamkeit und mit seelenvollem Ausdruck hielt er ihnen jene sehr merkwürdige Rede, deren Hauptinhalt mir unvergesslich geblieben ist. Noch nach einer langen Periode von Jahren, da ich dies schreibe, belebt sie meine Empfindungen für den grössten König und Menschen, wenn ich jene mir so wichtige Epoche meines Lebens in meiner Einsamkeit überdenke. —

Ihnen, meine Herrn, — so redete der König die Versammlung an — ist es bekannt, dass es dem Prinzen Carl von Lothringen gelungen ist, Schweidnitz zu erobern, den Herzog von Bevern zu schlagen und sich Meister von Breslau zu machen, während ich gezwungen war, den Fortschritten der Franzosen und Reichsvölker Einhalt zu thun. Ein Theil von Schlesien, meine Hauptstadt, und alle meine darin befindlich gewesenen Kriegsbedürfnisse sind dadurch verloren gegangen, und meine Widerwärtigkeiten würden aufs höchste gestiegen sein, setzte ich nicht ein unbegränztes Vertrauen in Ihren Muth, Ihre Standhaftigkeit und Ihre Vaterlandsliebe, die Sie bei so vielen Gelegenheiten mir be-

wiesen haben. Ich erkenne diese dem Vaterlande und mir geleisteten Dienste mit der innigsten Rührung meines Herzens. Es ist fast keiner unter Ihnen, der sich nicht durch eine grosse ehrenvolle Handlung ausgezeichnet hätte, und ich schmeichle mir daher, Sie werden bei vorfallender Gelegenheit nichts an dem mangeln lassen, was der Staat von Ihrer Tapferkeit zu fordern berechtigt ist. Dieser Zeitpunct rückt heran; ich würde glauben, nichts gethan zu haben, liesse ich die Oesterreicher in dem Besitze von Schlesien. Lassen Sie es sich also gesagt sein, ich werde gegen alle Regeln der Kunst die beinahe dreimal stärkere Armee des Prinzen Carl angreifen, wo ich sie finde. Es ist hier nicht die Frage von der Anzahl der Feinde, noch von der Wichtigkeit ihres gewählten Postens; alles dieses, hoffe ich, wird die Herzhaftigkeit meiner Truppen und die richtige Befolgung meiner Dispositionen zu überwinden suchen. Ich muss diesen Schritt wagen, oder es ist alles verloren; wir müssen den Feind schlagen, oder uns alle vor seinen Batterien begraben lassen.[a] So denke ich, — so werde ich handeln. Machen Sie diesen meinen Entschluss allen Officieren der Armee bekannt; bereiten Sie den gemeinen Mann zu den Auftritten vor, die bald folgen werden, und kündigen Sie ihm an, dass ich mich berechtigt halte, unbedingten Gehorsam von ihm zu fordern. Wenn Sie übrigens bedenken, dass Sie Preussen sind, so werden Sie gewiss sich dieses Vorzuges nicht unwürdig machen; ist aber einer oder der andere unter Ihnen, der sich fürchtet, alle Gefahren mit mir zu theilen, der kann noch heute seinen Abschied erhalten, ohne von mir den geringsten Vorwurf zu leiden.[b]

[a] D'Alembert sagt in seinem *Éloge de milord Maréchal, A Paris et à Berlin*, 1779, S. 82, indem er der Aeusserungen des Königs vor und nach der Schlacht bei Leuthen gedenkt: «On lui représenta que l'armée ennemie était double de «la sienne: *Je le sais*, répondit-il, *mais il ne me reste plus d'autre ressource que «de vaincre ou de périr; je les attaquerai, fussent-ils sur les clochers de Breslau.*» Siehe auch J. D. E. Preuss, *Friedrich der Grosse im siebenjährigen Kriege und in seinen späteren Regentensorgen, eine historische Portrait-Skizze*, Berlin, 1855. S. 14.

[b] Dieser besondere Zusatz war der Rath, den General Wobersnow dem Könige gab, als dieser bekümmert schien, ob auch seine Officiere bereit sein würden, sich mit ihm in die bevorstehenden augenscheinlichen Gefahren willig zu stürzen. Friedrich milderte indess den Ausdruck, dem Wobersnow die

Diese Rede des Königs durchströmte die Adern der anwesenden Helden, fachte ein neues Feuer in ihnen an, sich durch ausgezeichnete Tapferkeit hervor zu thun, und Blut und Leben für ihren grossen Monarchen aufzuopfern, der diesen Eindruck mit der innigsten Zufriedenheit bemerkte. Eine heilige Stille, die von Seiten seiner Zuhörer erfolgte, und eine gewisse Begeisterung, die er in ihren Gesichtszügen wahrnahm, bürgte ihm für die völlige Ergebenheit seiner Armee. Mit einem freundlichen Lächeln fuhr er darauf fort:

Schon im voraus hielt ich mich überzeugt, dass keiner von Ihnen mich verlassen würde; ich rechne also ganz auf Ihre treue Hülfe und auf den gewissen Sieg. Sollte ich bleiben, und Sie für Ihre mir geleisteten Dienste nicht belohnen können, so muss es das Vaterland thun. Gehen Sie nun ins Lager und wiederholen Ihren Regimentern, was Sie jetzt von mir gehört haben.

So lange hatte Friedrich II. in dem Tone der Ueberzeugung geredet, um den Enthusiasmus seiner Zuhörer anzufachen; jetzt aber, da er sich von der unwiderstehlichen Gewalt seiner Worte überzeugt hielt, sprach er wieder als König und kündigte die Strafen an, die er über diejenigen verhängen wollte, die ihre Schuldigkeit verabsäumen würden.

Das Regiment Cavallerie, sagte er, welches nicht gleich, wenn es befohlen wird, sich unaufhaltsam in den Feind stürzt, lasse ich gleich nach der Schlacht absitzen und mache es zu einem Garnison-Regimente. Das Bataillon Infanterie, das, es treffe worauf es wolle, nur zu stocken anfängt, verliert die Fahnen und die Säbel, und ich lasse ihm die Borten von der Montirung abschneiden. Nun leben Sie wohl, meine Herrn; in kurzem haben wir den Feind geschlagen, oder wir sehen uns nie wieder.

So verstand der grosse König die seltene Kunst, zu einer und eben derselben Zeit Zutrauen zu erwecken und Gehorsam einzuprägen.

stärkste Energie, d. h. *Ein H..... t, der mir nicht folgt*, zu geben vorschlug. (Anmerk. des Herrn von Retzow, a. a. O., S. 241.) Uebrigens kannte der König das Wort *Hundsfott* sehr gut; ja, es findet sich in seiner eigenhändigen Danksagung an die Armee für den Sieg bei Chotusitz, vom 19. Mai 1742. Siehe *Erinnerungen an Friedrich den Grossen, in Bezug auf seine Armee, am 24. Januar 1854 in der Militärischen Gesellschaft vorgetragen von J. D. E. Preuss (Als Manuscript gedruckt)*, S. 10.

Seine Beredsamkeit und ein gewisser gemessener Ausdruck, den er auf seine Reden zu legen wusste, waren so hinreissend, dass — ich will es kühn behaupten — auch der roheste, gefühlloseste Mensch, ja selbst derjenige, der mit ihm unzufrieden zu sein gegründete Ursache haben mochte, enthusiastisch für ihn werden musste, wenn er Friedrich so aus dem Herzen reden hörte.

Die Begeisterung, die er der Versammlung einzuflössen gewusst hatte, ergoss sich bald über alle übrige Officiere und Soldaten der Armee. Im preussischen Lager ertönte ein lauter Jubel. Die alten Krieger, die so manche Schlacht unter Friedrich II. gewonnen hatten, reichten sich wechselseitig die Hände, versprachen einander treulich beizustehen und beschworen die jungen Leute, den Feind nicht zu scheuen, vielmehr, seines Widerstandes ungeachtet, ihm dreist unter die Augen zu treten. Man bemerkte seitdem bei jedem ein gewisses inneres Gefühl von Festigkeit und Zuversicht, gemeiniglich glückliche Vorboten eines nahen Sieges. Mit Ungeduld erwartete das Heer den Befehl zum Aufbruch, und diese kleine Schaar — wiewohl auserlesener Soldaten — ging willig und zufrieden ihrem Schicksal entgegen. Was konnte nicht der König mit solchen Truppen ausrichten, und was bewirkte nicht durch sie sein fruchtbares Genie! Er nutzte aber auch den Enthusiasmus seiner Armee, brach von Parchwitz auf, und richtete seinen Marsch auf Neumarkt.

SUPPLÉMENT.

I.

SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES HISTORIQUES

DE FRÉDÉRIC.

I.

RAISONS

DE MA CONDUITE MILITAIRE.

(JUILLET 1757.)

Beaucoup de personnes, peu instruites de la véritable situation des affaires, ont glosé sur la conduite que j'ai tenue avec mes armées après la bataille de Prague.[a] Je vais exposer avec simplicité et vérité les motifs de mes actions; c'est aux connaisseurs à juger qui de mes critiques ou de moi a raison.

L'on dit que le siége de Prague était une entreprise téméraire, et que, au lieu de bloquer cette armée défaite, il fallait lui laisser la liberté de s'échapper, pour la poursuivre ensuite. Je réponds que la bloquade[b] d'une armée battue, mais cependant nombreuse, était une entreprise très-difficile, mais qui aurait réussi, si, comme on en était informé du commencement, l'ennemi n'avait pas eu de si gros magasins de vivres, ou si Léopold Daun n'avait pas pu rassembler des forces si nombreuses. Voici le cas de la question. Nous avions battu l'ennemi en bataille rangée; son aile droite était coupée et séparée de sa gauche; j'étais marché avec tout ce que j'avais pu assembler de cavalerie et d'infanterie pour couper les fuyards de la Sasawa,

[a] Voyez t. IV, p. 120 et suivantes.

[b] Mot formé par le Roi, pour *blocus*. Voyez t. IV, p. 92, et t. XXVII. 1, p. 292.

ce qui réussit si bien, que je les poussai jusque sous le Wyssehrad, et les forçai de se jeter pêle-mêle dans la ville. J'avais détaché après les fuyards qui avaient passé la Sasawa auprès de Beneschau. Si je laissais ressortir ceux de Prague, je remettais en question ce qui avait été une fois décidé, et je laissais échapper une occasion unique de faire quarante mille hommes prisonniers de guerre; nous les avions si étroitement serrés, des deux côtés de la ville, par nos postes et nos redoutes, qu'ils n'osaient plus penser à tenter une sortie. L'on espérait, par le moyen du feu et des bombes, de détruire quelques-uns de leurs magasins et de les prendre par famine. C'était l'unique moyen raisonnable pour les obliger à la reddition. Vouloir les assiéger, ç'aurait été entreprendre l'impossible, vu la nombreuse garnison; prendre la ville par assaut, ç'aurait été se jouer de la vie des hommes et hasarder plus que la prudence ne le permet à aucun général. Cette bloquade, jointe au bombardement, avait si bien approché les choses du but que l'on désirait, que cette armée bloquée n'aurait pu tenir que jusqu'au 28 de juin tout au plus, après quoi elle aurait été obligée de mettre les armes bas.

Si nous n'avions rencontré d'autres obstacles que ceux du siége et de la nombreuse garnison de Prague, nous aurions réussi sans faute; mais voici les difficultés qui nous furent les plus nuisibles, et qui à la fin nous surmontèrent. L'on sait que le maréchal Daun était en pleine marche, avec un corps de quatorze mille hommes, pour joindre M. de Browne auprès de Prague; l'on sait que ce corps se trouvait le jour de l'action auprès de Böhmisch-Brod. Je détachai le prince de Bevern, avec quinze bataillons et soixante-dix escadrons, pour éloigner ce corps, dont le voisinage nous était dangereux. Le prince de Bevern le poussa, à la vérité, mais pas avec toute la vigueur que j'aurais désirée; il prit cependant les magasins de Nimbourg, de Suchdol, de Kolin et de Kuttenberg, et poussa M. de Daun jusqu'à Czaslau. Celui-ci reçut beaucoup de renforts, et, sur cette nouvelle, je résolus de resserrer les postes de Prague et de me détacher avec seize bataillons et trente escadrons pour joindre le prince de Bevern. Pendant ces entrefaites, M. de Daun avait à son tour tourné le prince de Bevern, et l'avait obligé de quitter les hau-

teurs de Kuttenberg; et comme je me trouvais en pleine marche pour le joindre à Kuttenberg, je le vis arriver à Kaurzim, où j'avais pris un camp de passage.

Les critiques objectent à ceci que si j'avais pu renforcer le prince de Bevern de seize bataillons et d'autant d'escadrons, en le faisant du commencement, je l'aurais mieux mis en état d'exécuter ce que j'exigeais de lui, et que certainement il aurait alors chassé Léopold Daun de la Bohême. Je leur réponds qu'ils ont grande raison, mais qu'il m'était impossible de détacher tant de monde du siége de Prague avant que d'avoir occupé des postes plus resserrés; que nous en avions pris quelques-uns l'épée à la main; que, pour s'établir dans d'autres, il fallait remuer beaucoup de terre; que la bataille de Prague avait coûté seize mille morts et blessés, et que l'ouvrage des batteries, les gardes et le travail de terre consumaient tant de monde, que le soldat n'avait que de deux jours un jour de repos; que la prise de Prague était notre objet principal, et que, du commencement, si nous avions envoyé nos forces contre M. de Daun, nous aurions pu manquer l'un et l'autre.

Encore passe, dit-on, que vous n'ayez pas envoyé tant de troupes après Daun; mais pourquoi ne point suivre la règle des grands capitaines, qui ont évité de combattre avec les armées d'observation, et se sont la plupart contentés d'occuper des postes, d'empêcher les secours que l'ennemi pourrait introduire dans la ville assiégée, et de contenir par des mouvements et des marches savantes les entreprises des généraux qui leur étaient opposés? J'ose leur répondre hardiment, premièrement, que leur règle n'est pas générale; que, au siége de Dunkerque, M. de Turenne combattit aux Dunes Don Juan d'Autriche, le prince de Condé, Estevan de Gamare, les battit et prit la ville; que, lorsque Louis XIV assiégeait Mons, le duc d'Orléans son frère, ou plutôt M. de Luxembourg, qui commandait l'armée d'observation, battit auprès de Mont-Cassel le prince d'Orange, qui voulait secourir la ville; que le prince Eugène battit les Turcs auprès de Belgrad; que le comte de Saxe, assiégeant Tournai, battit le duc de Cumberland à Fontenoi, et qu'un reproche très-fondé que l'on fait à la mémoire du maréchal de La Feuillade et

de Marsin est de n'être pas sortis des retranchements de Turin pour marcher sur le prince Eugène, qui s'approchait à grands pas de Turin, et que la France perdit l'Italie, l'année 1704, uniquement parce que les Français restèrent renfermés dans leurs retranchements, et ne s'opposèrent point aux progrès du prince Eugène. Voilà des exemples suffisants pour justifier la conduite d'un général moderne, qui doit suivre les grands modèles, et auquel la mémoire doit tenir lieu d'expérience; mais je ne m'en tiens pas là, et je dois ajouter des raisons particulières qui m'ont déterminé au parti que j'ai pris.

Presque toute l'Europe s'était liguée contre la Prusse; je ne devais point attendre que toutes ces forces unies vinssent fondre sur moi. Le duc de Cumberland avait besoin de secours; les cercles de l'Empire assemblaient des troupes; trente mille Prussiens qui, au mois de juillet, seraient marchés dans l'Empire auraient dissipé tous les fantômes des cercles, et auraient peut-être encore rechassé les Français de la Westphalie. La raison de politique voulait donc qu'on se débarrassât de l'ennemi le plus proche, pour que l'on pût détacher contre les autres. Plus d'une raison de guerre voulait la même chose. Premièrement, l'armée prussienne campée à l'entour de Prague, surtout celle de Michele, avait de la peine à trouver des fourrages, et il fallait lui assurer un terrain de trois milles pour qu'elle trouvât de quoi subsister; en second lieu, il fallait la couvrir du côté d'Aurzinowes et de la Sasawa, par où l'ennemi aurait pu envoyer de gros détachements, pour empêcher que les Autrichiens, attaquant les troupes de la bloquade à dos, ne facilitassent à ceux de la ville le moyen de percer, de culbuter un quartier et de s'échapper ainsi. Or, je ne pouvais point trouver de poste pour l'armée d'observation qui remplît tous ces objets; M. de Daun avait plus de quinze mille hommes de troupes légères; dès que le poste de Kuttenberg se trouvait abandonné, l'armée prussienne à Kaurzim ne pouvait couvrir en même temps son magasin de Nimbourg, qui pouvait être pris l'épée à la main, et la Sasawa; Nimbourg se trouvait à deux milles de notre gauche, et la Sasawa à trois milles à notre droite; l'ennemi pouvait passer cette rivière où bon lui semblait; les collines, les bois et les défilés qui sont aux

deux rives de son bord nous en rendaient l'approche difficile et meurtrière, à cause du nombre de pandours qui occupaient la plupart des gorges et des forêts de ses environs.

Ces raisons seules auraient suffi pour résoudre le combat; il y en avait encore de plus importantes. Il ne restait à la maison d'Autriche que l'armée de Daun; cette armée bien battue, la garnison de Prague était prisonnière de guerre, et il était à présumer que la cour de Vienne, se trouvant sans ressources, aurait été forcée de faire la paix. J'avais donc beaucoup plus à gagner qu'à perdre en risquant la bataille. L'exemple de grands généraux, des raisons de guerre qui étaient propres à la situation où je me trouvais, des raisons de politique aussi puissantes, surtout l'espérance de parvenir bientôt à la paix générale, tout enfin me portait à préférer aux résolutions timides le parti le plus généreux.

Le proverbe qui dit que la fortune seconde les audacieux [a] est vrai pour la plupart du temps. Comme la bataille était résolue, je me proposais d'attaquer l'ennemi, parce que ce parti est toujours le meilleur. On ne savait pas où les Autrichiens étaient campés. J'étais sur le point de marcher vers Swoyschitz, lorsque je vis que l'armée autrichienne se déployait, et commençait à occuper ce poste. Ceci m'obligea de changer ma disposition, puisqu'une chaîne d'étangs et des défilés nous empêchaient de les attaquer dans ce camp. Nous marchâmes vers Planian; notre droite vint à Kaurzim, et notre gauche sur des hauteurs au delà du grand chemin qui de Böhmisch-Brod mène à Kolin. Le lendemain, nous marchâmes pour attaquer l'ennemi. Voici ma disposition et les raisons que j'eus de la faire telle.

Les hauteurs que l'ennemi occupait formaient un angle; sa droite était sur des collines, mais elle n'était point appuyée; le centre se brisait, et la gauche formait la perpendiculaire dont la droite était la base, et le centre l'angle; devant la gauche et derrière l'armée se trouvait une chaîne d'étangs; le front du poste aussi bien que les hauteurs étaient bordés d'une grande quantité

[a] Le vieux proverbe, *Fortes fortuna adjuvat* se trouve dans le *Phormion* de Térence, acte I, scène IV, vers 26, et dans les *Tusculanes* de Cicéron, liv. II, chap. 4.

d'artillerie. Sur cela, je me disposais à faire mon effort principal avec la gauche, de refuser ma droite,[a] de prendre l'ennemi en flanc par les hauteurs qui sont vers Kolin, et de le pousser vers tous ces défilés qu'il avait à dos et dans son flanc gauche. Cette manœuvre lui rendait une partie de son armée inutile. Si elle avait été exécutée, son canon ne m'aurait pas fait grand mal, parce qu'il ne pouvait agir que contre une section de mes troupes: et s'il avait été poussé vers ces étangs, son infanterie était en grande partie obligée de mettre les armes bas. Je n'ai d'autre reproche à me faire que de ne m'être pas porté à l'extrémité de notre gauche pour reconnaître ce terrain, qui se trouva plus étendu qu'on ne l'avait décrit. Mon malheur voulut que dans un clin d'œil toute mon infanterie s'engageât contre mes ordres avec l'ennemi, que ma cavalerie n'obéît point aux officiers généraux qui voulurent la mener à notre gauche, et qu'un concours de causes secondes me fût entièrement contraire. Dès que toute mon infanterie se fut engagée mal à propos, la seconde ligne y entra incontinent, et je n'eus pas un bataillon à ma disposition pour soutenir l'attaque de la gauche. Ma gauche avait emporté trois postes, et chargé à sept reprises contre des troupes fraîches qu'on lui avait opposées; quatre bataillons frais gagnaient la bataille; la droite de l'ennemi était totalement battue. Il s'en manqua donc de bien peu que l'affaire ne réussît pas entièrement selon nos souhaits.

La déroute de la droite m'obligea de me retirer vers les neuf heures. L'armée marcha à Nimbourg; elle avait perdu dix mille hommes de la meilleure infanterie, ce qui la rendait trop faible pour soutenir le poste de Planian. Dès qu'il n'y avait plus de corps d'observation entre l'armée de Daun et la bloquade de Prague, il fallait en lever le siége. Je m'y rendis en diligence, et le 20 je marchai tambour battant, avec toutes les troupes qui environnaient le Grand-Côté, à Brandeis, sans que ceux de la ville osassent me suivre. Le maréchal Keith fut canonné en se retirant. Je fis occuper le poste de Bunzlau, et marchai à Lissa,

[a] Frédéric dit dans les *Principes généraux de la guerre*, art. XXV, n° 7: « C'est dans ces occasions que mon ordre de bataille oblique peut être employé « très-utilement, etc. »

tenant Bunzlau à un mille à ma droite, et Nimbourg à un mille à ma gauche. Le maréchal Keith devait marcher à Michowitz. Les conjonctures des temps m'obligeaient de former deux armées: l'une devait s'opposer aux Autrichiens, faire une guerre défensive pour couvrir la Lusace et la Silésie; l'autre devait couvrir la Saxe et s'opposer en même temps aux Français de la Westphalie, au corps du prince de Soubise, aux troupes des cercles, et aux Suédois, qui menaçaient d'envahir la Poméranie. Je pris pour moi cette tâche, la jugeant la plus difficile, et je donnai à mon frère, étayé de mes meilleurs généraux, le commandement de l'armée destinée à couvrir la Lusace.[a] Mon frère a de l'esprit, des connaissances, le meilleur cœur de l'univers, mais point de résolution, beaucoup de timidité, et de l'éloignement pour les partis vigoureux.[b] Je me mis en marche pour joindre le maréchal Keith, que je crus à Welwarn, et que je trouvai acculé à Leitmeritz. Je pris dans ce camp des mesures pour m'emparer d'avance de toutes les gorges et de tous les passages qui mènent en Saxe. Nadasdy vint se camper avec dix mille hommes à Gastorf. J'avais d'ailleurs trois à quatre mille hommes de troupes légères sur les flancs dans les montagnes, avec cela trois mille blessés et un grand magasin à Leitmeritz. Cette ville, commandée par les montagnes des environs, ne pouvait être défendue que par un corps qui occupât ces avenues. J'y postai treize bataillons et vingt escadrons sous les ordres de mon frère Henri, qui s'en acquitta à merveille. L'armée de mon frère fit une marche vers Leipa pour s'approcher de Zittau, où était son magasin, et d'un secours de six mille hommes que le général Brandeis lui amena de Silésie. Toutes nos affaires allèrent passablement jusqu'au 14 de juillet, que Daun prit le camp de Niemes, sur le flanc gauche de mon frère. Il y avait un poste à Gabel, qui faisait la communication de Zittau à notre armée. Mon frère souffrit que l'ennemi se campât sur son flanc, sans changer sa position. Il sut que Gabel était attaqué, et, au lieu d'y marcher avec toute l'armée, il laissa prendre ce poste, ce qui lui coupait

[a] Voyez t. IV, p. 132—135; t. XXVI, p. 118, n° 46, et suivantes.

[b] Voyez t. XXVI, p. XVIII et XIX; t. XXVII. 1, p. 61; et le *Journal secret du baron de Seckendorff*, p. 145.

le meilleur chemin pour sa retraite vers la Lusace. Il ne marcha que le 17, pour gagner Zittau, par des défilés et des chemins très-difficiles. Il laissa aux ennemis le temps d'occuper tous ces passages avec leurs troupes légères; aussi perdit-il, en se retirant, presque tout son équipage. Il arriva auprès de Zittau après Daun, de sorte que les autres occupaient les hauteurs, dont il ne put plus s'emparer. L'ennemi bombarda la ville, y mit le feu, la réduisit en cendres; tout ce que l'on put faire se réduisit à en retirer la garnison tant bien que mal. Mon frère se retira ensuite à Löbau sans perte, et de Löbau il marcha à Bautzen. Toutes ces fausses manœuvres m'obligèrent de changer de mesures; j'évacuai la Bohême sans perdre ni bagage, ni magasin, ni blessés. Je fis toute la diligence possible pour gagner Pirna, où je passai la rivière avec seize bataillons et vingt-huit escadrons, et je joignis l'armée de mon frère le 29 de juillet. Le maréchal Keith me suivit; le prince Maurice fut posté à Cotta, avec quatorze bataillons et vingt escadrons, pour couvrir l'Elbe, et le maréchal Keith marcha sur Bautzen.

Dans la fâcheuse situation où j'ai trouvé les affaires, il ne me restait de ressource que dans les partis violents. Pour bien juger de cette situation, il faut se rappeler ici le tableau général de l'Europe. Soixante mille Russes marchent contre la Prusse; un corps s'est emparé de Memel, la grande armée s'est retranchée à dix milles de la frontière, du côté de Kauen;[a] nombre de galères menacent les bords de la mer d'une descente. Lehwaldt se voit réduit à couvrir la capitale, et à attendre que quelqu'un de ces corps s'approche de lui, pour le battre. J'ai des nouvelles que le duc de Cumberland est battu, et que quarante mille Français de Westphalie marchent vers le pays de Halberstadt. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de jeter les six bataillons de la garnison de Wésel à Magdebourg, de sorte qu'il s'y trouve dix bataillons. Le prince de Soubise marche du côté de Weimar pour tomber sur la Saxe; les Suédois ont déjà près de dix mille hommes à Stralsund. J'ai envoyé deux régiments d'infanterie à Stettin; il y a deux bataillons qui s'y trouvent actuellement; je lève, outre

[a] Voyez t. XXVI, p. 138.

cela, dix bataillons de milice;[a] ce qui, joint ensemble, fait seize bataillons. Un corps de huit à dix mille Hongrois est entré en Silésie du côté de Landeshut, et un autre corps aussi nombreux doit pénétrer du côté de Teschen.

Si mon armée se trouvait aussi nombreuse qu'elle l'était au commencement du printemps, je pourrais avec peine faire face à la plupart de mes ennemis. A présent, je ne puis former qu'une armée et m'opposer avec elle à l'ennemi le plus dangereux.[b] Si je balance à chasser les Autrichiens de la Lusace, ils enverront de gros détachements dans l'Électorat, et y mettront tout à feu et à sang; si j'attaque les Autrichiens, et que je perde la bataille, j'accélère ma perte d'un mois; mais si j'ai encore assez de fortune pour les battre, je puis nettoyer la Lusace, y laisser un corps sur la défensive, détacher vers la Silésie, marcher vers le pays de Halberstadt pour m'opposer aux Français, et gagner du temps.[c] C'est donc, dans cette fâcheuse situation,[d] le parti le plus sûr, le plus généreux et le plus honorable.

Je me suis cru obligé de rendre compte à l'État et à la postérité de ma situation et des raisons qui m'ont fait prendre un parti plutôt qu'un autre, afin que l'on ne pût flétrir ma mémoire par des accusations injustes. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans le monde de beaucoup plus habiles gens que moi; je suis très-convaincu que je suis très-éloigné de la perfection. Mais s'il s'agit d'amour de la patrie et de zèle pour sa conservation et sa gloire, je le dispute à toute la terre, et je conserverai ces sentiments jusqu'au dernier soupir de ma vie.

[a] Voyez le *Recueil des déductions, manifestes*, etc., par le ministre d'État comte de Hertzberg, Berlin (1788), t. I, p. v et vi, et p. ix et suivantes.

[b] Voyez t. IV, p. 135.

[c] Voyez t. XXVI, p. 232; t. XXVII. 1, p. 3; et ci-dessus, p. 205.

[d] Le 24 septembre 1757, Frédéric envoya du camp de Kerpsleben, près d'Erfurt, au ministre d'État comte de Finckenstein l'ordre de transporter à Magdebourg, au besoin, le trésor, les caisses et les services d'or et d'argent. Voyez, sur l'ensemble de la situation, t. XXVII. 1, p. 293 et suivantes. Il est parlé ci-dessus, p. 133, note *a*, d'un cas analogue qui s'était présenté en 1745.

II.

APOLOGIE

DE MA CONDUITE POLITIQUE.

(JUILLET 1757.)

L'on dit ordinairement que les rois ne sont responsables de leur conduite qu'envers Dieu. Cela ne doit s'entendre que dans le sens illimité de leur pouvoir. Aucun prince ne peut les rendre responsables de leurs actions; les états du pays n'ont pas l'autorité de les interroger sur les motifs de leurs résolutions. Il n'en est pas moins vrai qu'un bon prince, sans déroger à sa dignité, peut et doit instruire le peuple, dont il n'est que le chef ou le premier ministre,[a] des raisons qui l'ont obligé de prendre un parti plutôt qu'un autre. Pour moi qui, grâce au ciel, n'ai ni l'orgueil qu'inspire le commandement, ni l'insupportable morgue de la royauté, je ne me fais aucun scrupule de rendre compte de ma conduite au peuple dont le hasard de la naissance m'a fait souverain. Mes intentions ont été pures, mes vues n'ont tendu qu'à assurer le repos et la tranquillité de l'État; j'ai la conscience si nette, que je ne crains point de penser tout haut et de montrer à découvert les ressorts les plus cachés de mon âme.

Tout le monde sait que les troubles qui déchirent l'Europe ont pris leur naissance en Amérique, et que la pêche de la mer-

[a] Voyez t. I, p. 123; t. VIII, p. 65, 66, 168 et 298; t. IX, p. 197.

luche en contention entre les Anglais et les Français, avec quelques terres incultes du Canada, ont donné lieu à la guerre cruelle qui afflige notre continent.[a] Cette guerre était si éloignée des possessions des princes de l'Allemagne, que l'on a de la difficulté à comprendre comment cet embrasement a passé d'une partie du monde à une autre qui semble n'y être aucunement liée. A présent, grâce à la politique de notre siècle, il n'y a aucune dissension dans le monde, aussi petite qu'elle soit, qui ne puisse gagner et brouiller en peu de temps toute la chrétienté.

Mais il n'est pas question ici de traiter des propositions générales ou de se répandre en vaines déclamations; il faut en venir au fait et entrer en matière. L'année 1755, la Prusse se trouvait alliée de la France et de la Suède. La reine de Hongrie, qui avait sans cesse en vue le recouvrement de la Silésie, à laquelle elle avait renoncé par deux traités formels, la reine de Hongrie, dis-je, remuait toute l'Europe contre nous. Elle était en alliance avec l'Angleterre et la Russie; à force de guinées anglaises elle avait porté les Moscovites à faire tous les ans des ostentations[b] sur les frontières de la Livonie et de la Courlande. Le roi de Pologne, comme électeur de Saxe, s'était si fort attaché à la fortune de la maison d'Autriche, son animosité contre la Prusse était si connue, que l'on ne pouvait s'attendre de sa part qu'à des coups de trahison, c'est-à-dire qu'il ne serait pas des premiers à se déclarer contre nous, mais qu'il profiterait du premier malheur pour nous accabler, à quoi la situation de son pays lui donnait toutes les facilités. Depuis l'année 1748, pendant la paix, jusqu'à la guerre d'à présent, j'ai été si bien au fait de toutes les intrigues de ces cours ennemies, que j'ai eu toute leur correspondance entre mes mains; cela est clair et prouvé par les papiers justificatifs de ma conduite, qui sont imprimés et entre les mains de tout le monde. Dès que la guerre commença en Amérique entre les Français et les Anglais,[c] je prévis que de conséquence

[a] Voyez t. IV, p. 10 et suivantes; t. VI, p. 10; et t. XVIII, p. 113.

[b] Frédéric emploie ici ce mot au lieu de *démonstration*, comme il le fait souvent dans son *Histoire de la guerre de sept ans*, par exemple, t. IV, p. 18. Voyez aussi t. XIX, p. 114, n° 96.

[c] Voyez t. XXVI, p. 112 et 113.

en conséquence j'y pourrais être engagé, et je résolus de faire tout ce qui dépendrait de moi pour n'y point être mêlé. Dès l'automne de l'année 1755, les Français, craignant qu'ils ne pourraient pas gagner la supériorité sur mer sur les Anglais, méditèrent d'attaquer le roi d'Angleterre dans ses possessions d'Allemagne, espérant de terminer dans le pays de Hanovre les différends qu'ils avaient en Amérique avec les Anglais. Ils jetèrent d'abord les yeux sur moi, supposant qu'il me suffisait d'une occasion pour me battre. Notre traité défensif avait exclu en termes précis tous les démêlés qu'ils pouvaient avoir dans un autre monde de nos garanties. M. Rouillé passa légèrement sur cette difficulté, et dit en termes formels à Knyphausen, mon envoyé, «qu'il y avait un bon trésor à Hanovre, et qu'on me l'abandonnerait.» Je lui fis simplement répondre que c'était une proposition à faire à Mandrin,[a] et non pas à un roi de Prusse. Sur cela, le roi d'Angleterre rechercha mon amitié, et me fit faire des propositions par le duc de Brunswic, qui tendaient à assurer le repos de l'Allemagne par un traité de neutralité. Je ne voulus m'engager à rien avant que d'être sûr si la Russie suivrait plutôt les impulsions de la cour de Vienne, ou celles des Anglais. J'en écrivis à Klinggräff, à Vienne, qui m'assura que la cour de Vienne n'avait point d'argent, que les Anglais tenaient les cordons de la bourse, et que les Russes, comme les Suisses, n'étaient que pour ceux qui les payaient. La cour de Londres m'assura en termes formels qu'elle pouvait répondre de la Russie, et que je n'avais rien à appréhender de ce côté-là. D'autres nouvelles particulières confirmaient la disette d'argent où l'on se trouvait à Pétersbourg, de sorte que toutes les probabilités me portaient à croire que la Russie suivrait aveuglément le parti des Anglais, du moins qu'elle ne se déclarerait point contre les alliés du roi de la Grande-Bretagne. Mon alliance avec la France finissait au mois de mai de l'année 1756.[b] Il fallait prendre un parti. Les Français me pressaient d'agir. Si j'avais déféré à leurs désirs, je me serais vu engagé dans une guerre contre la maison d'Autriche, la Russie, l'Angleterre, et la plupart des princes d'Allemagne; si

[a] Voyez t. IV, p. 29, et t. XXVII. 1, p. 260.
[b] Voyez t. IV, p. 29.

je faisais une alliance avec le roi d'Angleterre, je ne paraissais avoir à craindre que la reine de Hongrie. Le parti du traité de neutralité me parut donc le plus sûr, et je le choisis préférablement à d'autres, parce que je le crus seul capable de maintenir la paix en Allemagne. L'hiver de l'année 55, le duc de Nivernois vint à Berlin avec des propositions d'un nouveau traité, et pour me faire condescendre à la diversion du pays de Hanovre, il me proposa la possession de l'île de Tabago. Je lui répondis franchement que je ne voulais point aller sur les brisées du comte de Saxe, auquel cette île avait été une fois donnée, et que je ne ferais point la guerre en marchand. Je lui montrai ensuite le traité que j'avais fait avec le roi d'Angleterre, et je lui dis que je n'avais eu d'autre raison de le faire qu'un sincère désir de conserver l'Allemagne tranquille. Les Français furent extrêmement piqués de ce traité, quoiqu'ils n'eussent aucune raison de l'être; ils s'étaient mis dans l'esprit que je serais le Don Quichotte de toutes leurs querelles, et qu'ils me feraient faire la guerre ou la paix comme ils le jugeraient à propos. Pour moi, j'ai cru, et je le crois encore, qu'un prince souverain a le droit de contracter des alliances avec qui il lui plaît, et que ce n'est qu'aux puissances tributaires ou mercenaires à suivre les ordres de leurs maîtres ou de ceux qui les payent. Mon intention était de maintenir la tranquillité de l'Allemagne, et j'avais espérance d'y réussir jusqu'au printemps de l'année 1756, que j'appris qu'un gros corps de Russes s'assemblait en Courlande. Cela me parut d'autant plus extraordinaire, que j'étais bien sûr, par les liaisons que j'avais avec les Anglais, que cela ne pouvait pas venir d'eux. J'entrai sur cela en quelques explications avec le ministère de Londres, et dès que je m'aperçus que les mouvements n'étaient pas concertés avec le roi d'Angleterre, cette manœuvre me donna de grands soupçons sur la conduite des Russes. J'appris au mois de juin, comme j'étais à Magdebourg, que cette armée se renforçait, et toutes les circonstances, jointes à des correspondances qui sont imprimées, me portèrent à présumer que la Prusse avait à craindre une invasion de ce côté; sur quoi je fis marcher quelques régiments en Poméranie pour être à portée de se joindre aux troupes de Prusse. Ce mouvement, qui ne pouvait donner aucune jalousie à la reine

de Hongrie, occasionna qu'elle fit filer un grand nombre de ses troupes en Bohême. L'on sait comme cette démarche donna lieu à des explications qui occasionnèrent la guerre.

Dès que je fus informé que les troupes autrichiennes remuaient dans toutes les provinces, j'envoyai ordre à Knyphausen de parler à M. Rouillé, pour l'avertir qu'un orage se formait en Allemagne, et que, s'il le voulait conjurer, il en était temps en faisant des remonstrations [a] à la cour de Vienne, avec laquelle la France venait de conclure une alliance. M. Rouillé répondit sèchement que la France ne pouvait ni ne voulait se mêler de cette affaire. Après la réponse ambiguë et arrogante que le comte Kaunitz donna à Klinggräff, je me voyais forcé à la guerre. La reine de Hongrie l'avait résolue, et si j'avais attendu plus longtemps, ce n'aurait été que donner le temps à mon ennemi pour s'arranger entièrement. Il fallait prévenir pour n'être point prévenu. Si j'attaquais la reine de Hongrie du côté de la Silésie, je sentais l'impossibilité dans laquelle j'étais de lui faire grand mal, et je donnais au roi de Pologne, électeur de Saxe, mon voisin le plus dangereux, le temps de mettre, moyennant des subsides, une armée de quarante mille hommes sur pied. D'ailleurs, s'il y avait moyen de réussir en Bohême, c'était du côté de la Saxe, où l'Elbe et la connexion avec la Marche fournit le moyen de se soutenir.

Voilà au vrai les raisons qui m'ont porté à choisir le parti que j'ai pris, préférablement à d'autres. Comment pouvais-je deviner que la France enverrait cent cinquante mille hommes dans l'Empire? comment pouvais-je deviner que cet Empire se déclarerait, que la Suède se mêlerait de cette guerre, que la France payerait des subsides à la Russie, que les Anglais ne soutiendraient pas le pays de Hanovre, malgré les garanties qu'ils en ont données, que les Hollandais se laisseraient tranquillement enfermer par les Français et les Autrichiens, que le Danemark laisserait agir les Russes et les Suédois sans en prendre de l'ombrage, en un mot, que les Anglais m'abandonneraient? Les politiques ne peuvent point lire dans l'avenir; ce que le vulgaire nomme hasard, et ce que les philosophes appellent causes secondes,

[a] Mot formé par le Roi, pour *remontrances*.

échappe à leur calcul. Nous avons des principes pour diriger notre jugement, et ceux-là consistent dans l'intérêt des princes et dans ce qu'exigent d'eux les alliances dans lesquelles ils se trouvent; encore ce dernier point est-il sujet à question. Or, par les traités, la France n'était obligée d'assister la reine de Hongrie que par un secours de vingt-quatre mille hommes. La France n'avait aucun traité avec le roi de Pologne, aucune liaison ne l'obligeait à le secourir. Louis XIV fit la guerre au duc de Savoie, beau-père du duc de Bourgogne. Jamais les liens du sang n'ont influé dans la politique des rois; comment prévoir que les larmes de la Dauphine, les calomnies de la reine de Pologne et les mensonges de la cour de Vienne induiraient la France dans une guerre diamétralement opposée à ses intérêts politiques? Depuis un temps immémorial, la France a été en guerre avec l'Autriche, leurs intérêts sont diamétralement opposés; la politique de la France a été de tout temps d'avoir un allié puissant dans le Nord, dont les diversions lui puissent être utiles. La Suède, qui la servait autrefois, a perdu son pouvoir et son influence dans les affaires du continent. Il ne lui restait donc que la Prusse.[a] Qui pouvait imaginer qu'un renversement d'esprit inexplicable et l'intrigue de quelques caillettes lui fît abandonner ses intérêts et le seul système qui lui est convenable? Pourquoi payer des subsides en Russie? pourquoi armer la Suède? pourquoi exciter l'Empire contre la Prusse, si ce n'est pour détruire cette puissance? Cette conduite serait-elle en haine du traité de neutralité conclu à Londres? Cette vengeance me paraîtrait bien outrée. Serait-ce en faveur de quelques cessions que la reine de Hongrie aurait faites à la France en Flandre? Ce leurre me paraîtrait bien grossier, et je ne sais si pour les suites la France ne doit pas prévoir que, malgré toutes ces belles apparences, l'accroissement de la maison d'Autriche, pour lequel elle travaille à présent si chaudement, tournera avec le temps à son plus grand désavan-

[a] A l'occasion du traité conclu avec la France en 1744, Frédéric dit à M. Dumesnil, brigadier des armées du roi de France, qui lui avait été envoyé par le maréchal de Noailles: «Je suis bien aise de remplacer les Suédois, qui «étaient autrefois les alliés favoris de la France; à présent, c'est un corps sans «âme; pour moi, j'en ai une, et l'on en sera content.» Voyez Flassan, *Diplomatie française*, seconde édition, Paris, 1811, t. V, p. 228.

tage. La France prend pour prétexte de son entrée dans l'Empire la garantie du traité de Westphalie. L'année 1745, lorsque nous entrâmes en Saxe, ces garants de la paix de Westphalie me félicitèrent sur mes heureux exploits. Comment donc ce qui était bon l'année 1745 devient-il mauvais l'année 57? Pourquoi la Suède fait-elle une levée de boucliers, parce que mille hommes de troupes légères ont traversé quelques villages du pays de Würzbourg?[a] Nos ennemis n'ont pas pu même donner de couleur à leurs actions, les prétextes même leur ont manqué. Était-il possible de prévoir que dans une guerre très-sérieuse, et qui intéresse la nation anglaise, le système et la liberté de l'Europe, les cabales et les divisions intestines prévaudraient si fort contre l'intérêt de la nation, que les ministres oublieraient les intérêts de l'Europe pour leurs querelles domestiques? Comment pouvais-je prévoir que, m'ayant promis une escadre pour la Baltique, ils me la refuseraient tout net le moment où j'en aurais le plus de besoin? Si je ne dis rien du fantôme de l'Empire qui travaille pour ses tyrans, c'est que sa faiblesse a plié de tout temps sous la puissance prépondérante dont il a craint les menaces. Mais la Hollande qui rompt les traités qu'elle a eus avec l'Angleterre, et qui se laisse entourer de tous les côtés par les Français; mais les Danois qui voient que la Suède revient contre ses traités, et que, après avoir repris la Poméranie, elle pourra de même répéter toutes les cessions qu'elle a faites; mais ce même Danemark qui voit tranquillement le pouvoir que les Russes usurpent dans la Baltique, et qui ne se prépare aucune ressource pour se conserver le Holstein lorsqu'il plaira au grand-duc de Russie devenu empereur de vouloir le reprendre: voilà de ces événements que la prudence humaine ne saurait prévoir. Qu'on m'accuse, si l'on veut, au tribunal de la politique; je soutiens que, depuis la ligue de Cambrai,[b] l'Europe n'a pas vu de complot aussi funeste que celui-ci, que même la ligue de Cambrai ne saurait ni ne se peut comparer au dangereux triumvirat[c] qui s'élève à présent, qui s'attribue le droit de proscrire des

[a] Voyez t. IV, p. 121.
[b] Voyez t. XIX, p. 224, et t. XXVII. 1, p. 297.
[c] Voyez t. XII, p. 88, 90, 121 et 142.

rois, et dont toute l'ambition n'est pas encore développée. Accusera-t-on un voyageur d'imprudence, contre lequel trois voleurs de grand chemin, avec leurs troupes, se sont ligués, s'il est assassiné au coin d'un bois par lequel ses affaires l'obligeaient de passer? Tout le monde ne se mettra-t-il pas plutôt à la piste des voleurs pour les prendre et les consigner entre les mains de la justice, qui leur donnera leur vrai salaire? [a]

Pauvres humains que nous sommes! Le public ne juge point de notre conduite par nos motifs, mais par l'événement. Que nous reste-t-il donc à faire? Il faut être heureux.

Les Archives de l'État conservent (*F.* 80. *T*) les autographes des deux pièces qui précèdent, pièces composées dans les temps désastreux qui suivirent la bataille de Kolin. M. Eichel, conseiller intime de Cabinet, a mis sur la feuille de papier qui sert d'enveloppe à ces documents : «*Fait au mois de septembre* 1757.» Mais l'avant-dernier alinéa des *Raisons* nous fait présumer que le Roi les avait écrites avant le 15 août, [b] jour où il marcha contre les Autrichiens, comme il le raconte dans notre t. IV, p. 135 et suivantes. Les *Raisons*, dix pages in-4, signées *Federic*, mais sans date, traitent le même sujet que le chapitre VI de ce tome quatrième; l'*Apologie*, sept pages in-4, sans date ni signature, correspond aux chapitres II et III du même volume. Les *Raisons* et l'*Apologie* sont écrites sur du papier à marge noire; le Roi portait le deuil de sa mère, morte le 28 juin 1757.

[a] Voyez t. XIX, p. 158; t. XXVI, p. 206; et t. XXVII. 1, p. 297.

[b] On lit dans le *Militärischer Nachlass des General-Lieutenants Victor Amadeus Grafen Henckel von Donnersmarck*, t. I, partie II, p. 264 et 265, que les *Raisons de ma conduite militaire* étaient achevées le 1er août. Le comte Henckel les connaissait très-bien, comme on peut le voir par ce qu'il en dit à cette date, l. c., p. 265.

II.

SUPPLÉMENT

A LA

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

AVEC SES AMIS.

I.

LETTRE

DU COMTE DE ROTTEMBOURG

A FRÉDÉRIC.

(4 DÉCEMBRE 1740.)

DU COMTE DE ROTTEMBOURG.[a]

Paris, 4 décembre 1740.

SIRE,

Mon premier soin, en arrivant ici, a été de voir monsieur le cardinal,[b] pour lui faire part des bontés que Votre Majesté a pour moi de me prendre dans son service. Il a d'abord été étonné du parti que j'ai pris d'abandonner ce pays-ci et un maître qui a toujours eu, à ce qu'il dit, de l'amitié pour moi, de même que lui. Il m'a fait les plus belles protestations du monde de toutes les bonnes intentions qu'il a eues et aurait toujours pour moi. Je lui ai fait sentir mes raisons, que S. E. a trouvées bonnes; elle m'a même promis de les faire goûter au Roi, et qu'il me rendrait tous les services qui dépendront de lui dans ce pays-ci, par rapport à mes affaires pécuniaires. Je suis fort aise, Sire, qu'on ait pris ma démission à cette cour avec autant de douceur; cela épargnera la peine à V. M. d'entrer dans aucun détail ni demande à mon égard.

Pour ce qui regarde ma femme, je trouve mille difficultés, tant en elle que dans sa famille, pour la mener avec moi en Prusse. Elle ne me répond jusqu'à présent que par des soupirs

[a] Cette lettre appartient à la correspondance de Frédéric avec le comte de Rottembourg (t. XXV, p. XXII et XXIII, art. V, et p. 515—559). L'autographe en est conservé aux Archives de l'État (*F. 94. Fff*). Notre t. XXVII. 1 renferme, p. 205, 206 et 207, d'intéressants détails sur la mort du comte.

[b] Le cardinal de Fleury. Voyez t. II, p. 7 et suivantes.

et des pleurs; j'espère cependant qu'elle prendra le parti de me suivre, n'ayant que ce seul parti de raisonnable pour elle. Je sens bien que le premier moment lui doit être douloureux de penser de quitter sa famille et Paris, qui a bien des attraits pour les femmes; elles ne connaissent pas les pays étrangers, et elles s'imaginent que hors d'ici point de salut. Ce n'est pas pour flatter V. M., je crois qu'il n'y a point de cour qui soit plus polie et plus aimable que la vôtre, Sire; j'en ai la plus grande idée du monde. Je donne une preuve bien essentielle de l'attachement et du respect que j'ai pour vous, Sire, en abandonnant un pays où je suis élevé et où j'ai bien des amis et parents, sans compter les agréments de la vie dont je jouis. Toutes ces raisons ne peuvent pas contre-balancer un moment l'envie que j'ai de me rendre auprès de V. M. Je la supplie très-humblement de me mander quand elle ordonne que je parte d'ici.[a] Mes affaires ne seront point aussi longues à finir que j'ai pensé, étant obligé de laisser la plus grande partie de mon bien *in statu quo*, par rapport au douaire de ma femme, qui est hypothéqué dessus.

Je supplie V. M. d'avoir la bonté de m'envoyer un passe-port pour l'entrée de mes meubles à Berlin; M. le cardinal a eu la bonté de m'en accorder un pour la sortie de ce royaume-ci.

Il n'est question ici, Sire, que de vous et de votre armement;[b] cela donne belle matière aux politiques de raisonner.

M. le cardinal m'a assuré hier que M. Suhm est mort à Varsovie.[c] Je suis persuadé que sa perte fera de la peine à V. M., connaissant les bontés qu'elle a eues pour lui.

J'envoie à V. M. deux bouteilles de garus; je la supplie très-humblement de ne pas négliger de s'en servir. C'est le plus souverain remède qu'il y ait dans le monde pour l'estomac et pour faire de bonnes digestions; on en fait à Paris le plus grand cas

[a] Le 28 février 1741, les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen* annoncèrent que le colonel comte de Rottembourg, venant de Paris, était arrivé à Berlin. Le Roi était parti pour la Silésie le 19 du même mois. Le comte de Rottembourg le suivit, et, à la bataille de Mollwitz, il commandait l'avant-garde. Il devint général-major le 31 octobre 1741.

[b] Voyez t. II, p. 50 et suivantes.

[c] Voyez t. XVI, p. XXIII, art. XVI.

qu'il soit possible; en mon particulier, j'ai obligation de la vie à ce remède.

Je renouvelle les assurances du profond respect[a] avec lequel je suis,

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant
serviteur et sujet,

ROTTEMBOURG.[b]

[a] Le mot *respect* est omis dans le manuscrit.

[b] On lit au bas de l'autographe de cette lettre les mots suivants, de la main d'un conseiller de Cabinet : *Obl:* (probablement *obligeant*); *Pass soll haben.*

II.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC LE COMTE DE HODITZ.

(24 FÉVRIER ET 3 MARS 1766.)

1. DU COMTE DE HODITZ.[a]

Rosswalde, 24 février 1766.

SIRE,

Le prince Frédéric-Auguste votre sérénissime neveu m'écrit que vous vous portez à merveille. Quelle nouvelle pour un cœur qui vous aime autant que le mien! Retournons à Landeck, Sire, de grâce retournons-y. Bénies en soient les eaux qui ont affermi votre santé, et bénie la solitude qui m'a fait goûter les plaisirs du ciel par votre présence![b] Vous célébriez, le 24 de janvier, l'auguste jour de votre naissance. Ah! Sire, vous faites l'ornement du siècle et la joie de mon cœur. Vivez donc aussi jusqu'à l'oubli des siècles; et pour vous prouver que l'esprit de Rosswalde ne se nourrit que de vous, j'ai envoyé à monseigneur le prince Frédéric de Brunswic la description de la fête que j'ai donnée à Rosswalde le 24 de janvier, à l'occasion de ce grand jour, en présence d'au delà de quarante de vos officiers civils et militaires. J'y ai ajouté toute la musique et les beaux vers lyriques latins de l'abbé Tanzini, fameux poëte toscan, qu'il a faits pour ce jour glorieux, en forme de panégyrique, avec ma réponse française là-dessus. Cet abbé est actuellement en chemin pour Berlin, d'où il veut passer en Angleterre, et de là retourner dans sa patrie, où il a un petit bénéfice. Il est connu de l'abbé Landi.[c] C'est un homme tout poëte, de sorte que je crois que

[a] Cette lettre et la suivante sont le complément des lettres de Frédéric au comte de Hoditz que nous avons imprimées t. XX, p. 213 — 254. Les autographes en sont conservés aux Archives de l'État (*F.* 96. *J*).

[b] Voyez t. XX, p. 217, et t. XXIV, p. 19, 20, 21, 91, 93, 398 et 399.

[c] Poëte italien au service du Roi, arrivé à Berlin au mois de décembre 1765.

l'envie lui prendra un jour de dire la messe en vers. Quoi qu'il en soit, ses vers sont dignes de la latinité d'or. Si vous daigniez les voir, Sire, j'espère que vous en conviendriez. Je me donne en même temps la liberté de vous envoyer dix-huit barils du meilleur brunze[a] que j'aie pu trouver. Pourquoi ne suis-je pas en état de vous rendre maître du monde, comme vous l'êtes de mon cœur, car je ne connais d'autre félicité que celle de vivre et de mourir, avec tout l'amour, zèle et dévouement imaginable,

SIRE,

Votre très-humble, très-obéissant,
très-soumis, très-attaché et
très-fidèle serviteur,

LE COMTE DE HODITZ.

Oh! que vous êtes aimé ici, Sire, et de quelle façon, grand Dieu! Puissiez-vous pénétrer dans les replis les plus cachés de notre cœur! Quel amour et fidélité n'y trouveriez-vous pas! De grâce, faites-vous rapporter nos vœux en musique, Sire. L'amour s'énonce dans toutes les langues.

---

2. AU COMTE DE HODITZ.

Potsdam, 3 mars 1766.

MONSIEUR LE COMTE DE HODITZ,

La lettre que vous m'avez écrite du 24 de février m'a été remise avec la provision de brunze que vous avez bien voulu y joindre. Je reçois avec sensibilité toutes les marques d'attention que vous

[a] Voyez t. XX, p. 220.

vous empressez à me donner. La manière dont vous exprimez vos vœux pour moi exige une gratitude particulière, et le témoignage de votre attachement, que vous avez fait éclater à l'occasion du jour de ma fête, me prouve l'exactitude avec laquelle vous n'en laissez passer aucune pour les faire connaître. Soyez assuré que je suis charmé de recevoir ces preuves non équivoques de vos sentiments, et que je vous en saurai tout le gré que vous pouvez attendre de ma part. Sur ce, etc.

III.

LETTRES

DE

D'ALEMBERT A FRÉDÉRIC.

(7 FÉVRIER 1764 — 29 MARS 1766.)

1. DE D'ALEMBERT.[a]

Paris, 7 février 1764.

SIRE,

La philosophie, accueillie et honorée dans vos États, méprisée ou persécutée presque partout ailleurs, et pénétrée, comme elle le doit, de la protection éclairée que Votre Majesté lui accorde, vient d'en recevoir de nouveaux témoignages. MM. Helvétius et de Jaucourt ont appris, il y a peu de jours, par une lettre du secrétaire de l'Académie des sciences, l'honneur que V. M. leur a fait à tous deux, et ils me chargent de mettre à vos pieds leur admiration, leur profond respect et leur reconnaissance. Permettez-moi, Sire, d'y joindre aussi la mienne. V. M. connaît mon estime et mon amitié pour eux, et en les rendant mes confrères dans une compagnie célèbre qu'elle honore de sa protection, elle a voulu me donner une nouvelle preuve de ses bontés, après toutes celles que j'en ai déjà reçues.

Plein du désir le plus vif de témoigner à V. M. mon attachement inviolable pour elle et l'ambition que j'ai de lui plaire, j'ai travaillé, autant que le dérangement de ma santé a pu me le permettre, aux augmentations qu'elle a désiré que je fisse à mes *Éléments de philosophie*, et je me suis attaché surtout aux objets que V. M. a bien voulu m'indiquer elle-même comme ayant besoin d'être éclaircis. J'ai fait de mon mieux, en pensant que j'aurais le grand Frédéric pour lecteur; mais quand je pense que je l'aurai aussi pour juge, je ressemble à Dieu lorsqu'il eut fait

[a] Ces lettres servent à compléter la correspondance de Frédéric avec d'Alembert, que l'on trouve dans notre t. XXIV. Nous les imprimons d'après les autographes, que M. Maercker, conseiller intime des Archives, a eu la bonté de nous communiquer.

l'homme;[a] j'ai honte de mon ouvrage, et je me repentirais comme lui de l'avoir fait, si je pouvais me repentir d'avoir obéi à vos ordres.

La calomnie, lasse du silence et du mépris que je lui ai opposés, a pris enfin le parti de se taire, et moi celui de n'y plus penser; j'ai senti, comme l'ami du Misanthrope de Molière, qu'on ne doit pas plus s'étonner de voir des hommes fourbes et méchants

> Que de voir des vautours affamés de carnage,
> Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

Continuez, Sire, à rendre heureux (autant qu'ils peuvent l'être) ces hommes qui ne le méritent guère, à les apprécier ce qu'ils valent, et surtout à leur apprendre par vos écrits et par votre exemple à être sages et justes. On m'assure que V. M. se porte bien, que ses *Mémoires* sont achevés,[b] et qu'ils sont dignes de leur auteur. Faites, Sire, comme César, avec lequel vous avez déjà tant d'autres traits de ressemblance; souffrez que ces *Mémoires* précieux, monument de votre modestie et de votre gloire, servent à l'instruction des guerriers, des héros et des philosophes.

M. Euler m'écrit que V. M. se propose d'assurer incessamment le sort de M. son fils, et m'en parait pénétré de reconnaissance. Il est digne, Sire, de vos bontés par la supériorité de ses talents, par l'honneur qu'il fait depuis plus de vingt ans à l'Académie, et par son dévouement pour V. M., dont la gloire, j'ose le dire, est intéressée à conserver et à distinguer un homme d'un si rare mérite.

Si V. M. a besoin de jésuites pour dire la messe, nous en aurons vraisemblablement bientôt à lui envoyer quelques-uns, qui ne vaudront pas à la vérité M. Euler. Ils viennent de faire paraître pour leur défense un ouvrage violent qui a pour titre : *Il est temps de parler;* on croit que les parlements leur diront pour réponse : *Il est temps de partir.* La philosophie prend la liberté de recommander très-humblement à V. M. leurs confrères de Silésie, qui ont donné de si bons repas aux généraux autrichiens.

[a] Genèse, chap. VI, v. 6.
[b] Voyez t. IV, p. x, et t. XX, p. 295 et 296.

Elle supplierait aussi V. M., si elle l'osait, de s'intéresser auprès d'un puissant prince de ses amis pour la réédification très-peu édifiante d'un certain temple; mais elle craindrait d'exposer les constructeurs à être engloutis une seconde fois, et elle ne veut la mort de personne.

M. de Voltaire vient de faire un ouvrage *sur la Tolérance*,[a] où il s'efforce de persuader aux chrétiens d'être tolérants, parce que leur religion est *intolérable*. Je doute que cette manière de les convaincre les rende fort bénévoles. Il faut traiter les dévots comme la sibylle fait Cerbère dans l'*Énéide*,[b] leur jeter du gâteau, et non pas des pierres, pour les empêcher d'aboyer. Puisse la philosophie, pour ses intérêts, être bien avec tout le monde, depuis le Grand Turc votre allié jusqu'aux évêques *in partibus!* Ceux qui la cultivent, et moi en particulier, ont encore quelque chose de mieux à désirer, c'est d'être bien avec leur estomac; il est encore plus difficile de digérer ce qu'on mange que ce qu'on entend dire et ce qu'on voit faire.

Je m'aperçois, Sire, un peu tard, que j'abuse étrangement des bontés et du temps de V. M.; je lui en demande pardon, et je la supplie de recevoir les assurances du profond respect avec lequel je serai toute ma vie.

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

---

a *Œuvres de Voltaire*, t. XLI, p. 213 et suivantes.

b Livre VI, v. 419 et suivants.

2. DU MÊME.[a]

Paris, 3 mai 1765.

SIRE,

Avant que de répondre aux différents articles de la lettre dont V. M. m'a honoré, il en est un qui m'intéresse sans comparaison plus que tous les autres : c'est celui de sa santé et de son état. Le peu qu'elle veut bien m'en dire me donne une inquiétude qui a été augmentée par les nouvelles publiques. Que deviendraient, Sire, la philosophie et les lettres, si elles perdaient un protecteur et un modèle tel que vous? Pour ce qui me regarde en particulier, j'oserais dire à V. M. ce que disait Horace à Mécène dans l'ode XVII du IIe livre, avec cette différence que Mécène se plaignait de ses maux, et que V. M. souffre patiemment les siens; que Mécène désirait mille fois plus de vivre que ne le désire V. M.; et que sa vie m'est plus précieuse mille fois que celle de Mécène ne l'était à Horace.

Les règlements de V. M. pour son Académie sont également dignes et d'une si belle institution, et de son auguste fondateur. C'est un excellent plan d'éducation, dressé par un prince philosophe. Après avoir lu et relu ces règlements avec toute l'attention possible, je n'y ai rien trouvé, Sire, ni à réformer, ni à ajouter. Je prie seulement V. M. de recommander au professeur de rhétorique de bien faire sentir à ses élèves, ce qu'on ne dit pas assez aux jeunes gens, combien la déclamation, l'enflure, l'exagération, sont opposées à la véritable éloquence. J'espère aussi que le professeur de philosophie leur inspirera pour la métaphysique obscure et contentieuse le mépris qu'elle mérite. *Horatius Coclès* est vraisemblablement une faute de copie; c'est Curtius, chevalier romain, qui se jeta dans l'abîme, ou plutôt qu'on prétend s'y être jeté.[b] V. M. a fait la part du prêtre bien petite : deux heures par semaine, et un seul sermon pour le dimanche; je pense comme elle que cela est suffisant; je désirerais, de plus, que le sermon roulât uniquement sur la morale, et que la reli-

[a] Réponse à la lettre de Frédéric, du 24 mars 1765, t. XXIV, p. 395—397.
[b] Voyez t. IX, p. 79.

gion leur fût enseignée séparément, sans mêler mal à propos, comme on fait, l'une avec l'autre, parce qu'il arrive trop souvent de ce mélange mal entendu que, en devenant incrédules, ils deviennent malhonnêtes gens; c'est un des grands inconvénients de l'éducation ordinaire.

M. Helvétius m'a appris lui-même son arrivée et l'accueil que V. M. lui a fait. Il ne connaissait que le héros et le grand roi, il connaît à présent le philosophe digne d'être aimé; il a trouvé V. M. au-dessus de sa renommée, et c'est assurément beaucoup dire.

Je ne sais pourquoi V. M. paraît presque honteuse de la poésie dont elle fait son délassement. Elle soupçonne, je le sais, ma philosophie de ne pas aimer les vers. Mais ma philosophie mériterait bien peu ce nom, si elle pensait de la sorte; elle ne connaît point d'écrivains préférables aux excellents poëtes; elle ne méprise que les vers dont l'auteur ne sait ni penser, ni peindre, ni sentir; et c'est assurément, Sire, ce qu'on ne saurait reprocher aux vôtres. Tout est hochet d'ailleurs en ce monde, à commencer par la philosophie; il n'y a de dangereux que les hochets des théologiens, parce qu'ils en font des massues pour assommer les sages; pour ces hochets-là, il faut les arracher, si on peut, à ceux qui s'en servent, les mettre en pièces, et les leur jeter à la tête. C'est ce qu'on a tâché de faire, quoique tout en douceur, dans l'*Histoire de la destruction des jésuites*, que sans doute V. M. aura reçue; aussi les fanatiques des deux partis, les jansénistes surtout, jettent les hauts cris contre l'auteur; ces animaux-là, qui se font assommer dans leurs greniers pour la gloire de Dieu, trouvent mauvais qu'on leur donne sur les oreilles des coups de plume pour l'honneur de la raison.

Le détail où V. M. veut bien entrer sur ma santé me pénètre de la plus vive reconnaissance. Mon estomac est enfin rétabli, grâce au régime que je suis après l'avoir cherché longtemps et avoir chassé les médecins; mais il y a succédé une faiblesse de tête qui vient de la diminution de nourriture, et qui, m'interdisant souvent toute application, a retardé, à mon très-grand regret, la réponse que je devais à V. M.

On dit que l'Attila, l'Alaric, le Tamerlan du Gévaudan, contre

lequel tant de bras ont été si longtemps armés en vain, vient enfin de succomber au nombre de ses ennemis.[a] Je commence presque à le plaindre, depuis que V. M. soupçonne que ce pourrait être le marquis. Si cet ennemi redoutable fût demeuré victorieux, s'il n'avait pas été un être malfaisant, s'il n'avait fait la guerre que malgré lui, et n'eût voulu que la paix, je sais bien, Sire, à qui on pourrait le comparer avec plus de justice.

Je prends la liberté de recommander M. Thiébault, le professeur de grammaire, aux bontés de V. M.; j'espère qu'il continuera à s'en rendre digne.

Je suis avec le plus profond respect et les plus vifs sentiments d'admiration, d'attachement et de reconnaissance, Sire, etc.

---

3. DU MÊME.[b]

Paris, 19 juillet 1765.

SIRE,

M. de Catt me mande qu'il a fait part à Votre Majesté de l'injustice criante que j'éprouve, et à laquelle je n'aurais pas dû m'attendre après tant de travaux et de sacrifices faits à ma patrie. Il ajoute que V. M. l'a chargé de me dire que la place de président de l'Académie est toujours vacante, et qu'elle attend que je vienne la remplir. Je sais, Sire, tout ce que je dois à vos bontés, et la circonstance présente me les rend plus chères et plus précieuses que jamais; mais je prie V. M. de me permettre de lui parler avec franchise et d'entrer avec elle dans des détails que ma situation semble autoriser.

Sire, j'ai quarante-sept ans; ma santé est considérablement altérée et affaiblie; je ne suis presque plus capable de travail.

[a] Voyez t. XIX, p. 396; t. XXIV, p. 397.

[b] La réponse de Frédéric à cette lettre est datée du 20 août, et se trouve t. XXIV, p. 398 et 399.

Au dépérissement de mon estomac, qui n'est pas encore rétabli, a succédé une insomnie qui m'interdit toute application; je ne suis plus, grâce au travail et aux chagrins, que l'ombre de moi-même, et je ne dois plus avoir d'autre objet que de traîner avec le moins de douleur qu'il me sera possible le peu de temps peut-être qui me reste à vivre. Pendant le séjour que j'ai eu le bonheur de faire auprès de V. M., et dont le souvenir sera toujours présent à mon cœur, j'ai reconnu, à n'en pouvoir douter, que l'air du pays m'était contraire; j'en ai eu la preuve par des accidents que je n'avais pas connus jusque-là, des maux de tête accompagnés d'étourdissements et de faiblesse dans les jambes, des courbatures et des douleurs de rhumatisme, que j'attribue à la nature de l'air que je respirais, très-différent de celui où je suis né. La première moitié de ma vie a été assez triste et assez tourmentée; dois-je m'exposer à rendre la seconde languissante et douloureuse? Je sais que j'ai peut-être bien des persécutions à craindre dans le pays que j'habite; celle que j'essuie aujourd'hui, et qui est sans exemple, semble me les annoncer; mais je n'écrirai plus, et peut-être me laissera-t-on vivre en paix. J'ai d'ailleurs deux ou trois amis dont la société fait toute ma consolation, et qui ne pourraient se transplanter avec moi. Je sais que je trouverais V. M.; mais qui me répondra que je ne lui survivrai pas? et alors que deviendrais-je? Car elle doit être bien persuadée que si j'allais m'établir dans ses États, ce serait uniquement pour elle, et non pour y occuper une place dont je doute que je sois capable, et pour y jouir d'une fortune à laquelle je n'ai jamais aspiré. Je vais ménager avec le plus grand soin ce qui me reste de force, pour aller encore une fois, s'il m'est possible, au printemps prochain, mettre aux pieds de V. M. les sentiments que je lui dois, et que j'emporterai au tombeau. Sans ses bienfaits, je ne pourrais pas même vivre actuellement à Paris, et je serais obligé de me retirer à la campagne pour y attraper le bout de l'année, et pour satisfaire en même temps à des charges volontaires, mais indispensables, qui absorbent près de la moitié de mon très-petit revenu, et qui m'obligent de vivre avec la plus grande économie. Si j'avais le malheur de perdre V. M., je serais obligé d'aller vivre et mourir pauvre dans quelque

solitude; Bayle et Spinoza ont vécu et sont morts ainsi, et je ne vaux pas mieux que ces deux philosophes.

Voilà, Sire, les liens qui m'attachent, je ne puis plus dire à ma patrie, car la France refuse de l'être, mais au sol que j'habite et à l'air que je respire. V. M. a trop d'humanité et de justice pour ne les pas approuver, et même pour ne pas me trouver à plaindre. Je ne doute point que les hommes qui me persécutent à l'insu du Roi mon souverain, pour lequel V. M. connaît mon respect et mon attachement, n'abusent de ma situation et des motifs qui me font rester en France, pour me refuser la justice qu'ils me doivent; mais l'estime de V. M., et les marques qu'elle veut bien m'en donner, me dédommageront de leurs mauvais traitements; cette estime est le seul bien qui me reste, et celui que je désire le plus de conserver.

On m'assure que V. M. est contente du petit ouvrage *sur la Destruction des jésuites;* si elle avait quelques critiques à me faire, [a] j'en profiterais pour une seconde édition.

Je suis avec le plus profond respect, et avec une reconnaissance et un attachement plus vif que jamais, Sire, etc.

---

4. DU MÊME.

Paris, 31 décembre 1765.

Sire,

La lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, [b] quoique pleine de bonté et d'intérêt, m'a mis dans une situation affligeante; elle m'a fait craindre d'avoir perdu, au moins à quelques égards, l'estime de V. M., le bien le plus précieux à mon cœur, et le seul qui mette quelque consolation dans ma vie. V. M. sait que depuis plus de deux ans ma santé a souffert des dérangements considérables; ils ont abouti à une maladie qui

[a] Voyez t. XXIV, p. 399.

[b] Lettre du 23 novembre, t. XXIV, p. 401—403.

m'a mis aux portes du tombeau, et dont j'ai bien de la peine à me rétablir. Est-il surprenant, Sire, que cette situation me fasse regarder la vie avec indifférence? et V. M. peut-elle croire que ma maladie et ma disposition actuelle soient la suite du refus qu'on m'a fait d'une misérable pension, si modique qu'elle ne suffit pas même à de nouvelles charges que le devoir et l'humanité m'imposent? Il est vrai, Sire, que j'ai été quelque temps blessé de ce refus, parce que je demandais *justice* et non *grâce*, et que jamais on n'avait fait un pareil outrage à aucun de mes confrères dans les mêmes circonstances; mais mon amour-propre a eu bientôt lieu de se consoler par les cris que ce refus a excités dans toute l'Europe littéraire, et qui ont enfin forcé le ministre à cesser d'être absurde et injuste. Ce qu'il y a de certain, Sire, c'est que depuis qu'on a enfin jugé à propos de me donner cette pension, ma santé n'en est pas meilleure, et qu'ainsi le dérangement de ma frêle machine tient apparemment à d'autres causes. Elle succomberait tout à fait, si je croyais avoir perdu quelque chose dans l'opinion de V. M., si elle n'était pas persuadée que le désintéressement qu'elle m'a connu est toujours le même, et qu'il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour l'en convaincre.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-humbles compliments sur la perte récente que V. M. a faite,[a] et mes vœux sincères pour la durée et le bonheur de ses jours. C'est avec ces sentiments et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie, Sire, etc.

Je prends la liberté, Sire, de demander à V. M. ses bontés pour M. Candi,[b] qui lui est adressé par M. Helvétius, et qui doit lui être présenté incessamment.

---

[a] Voyez t. XXVI, p. 552, 553 et 554.

[b] L'un des cinq Français mis par le Roi, en 1766, à la tête de la régie dont il parle t. VI, p. 77, et t. XIX, p. 398 et 399. M. Candi fut tué en duel, au mois de décembre de la même année, par M. de Lattre, un de ses collègues.

5. DU MÊME.

Paris, 29 mars 1766.

SIRE,

M. Bitaubé,[a] qui retourne à Berlin, s'est chargé de mettre aux pieds de V. M. les sentiments de respect et de reconnaissance que je lui dois à tant de titres, et dont j'ose croire qu'elle est bien persuadée. Ces sentiments, Sire, prendraient, s'il était possible, une nouvelle force par l'impuissance où ma faible santé me met en ce moment d'aller moi-même les renouveler à V. M. C'est le plus grand chagrin que me cause mon état, sur lequel j'ai d'ailleurs pris mon parti, et qui finira quand il plaira à la destinée ou à la nature. J'envie à M. Bitaubé l'honneur qu'il aura d'approcher V. M., si elle veut bien le lui permettre. Je crois qu'elle le trouvera digne de ses bontés; il a bien mis à profit le temps qu'il a passé en France, et il en est parti avec les regrets et l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

On m'écrit, Sire, que M. Euler quitte Berlin pour Pétersbourg.[b] J'avais cru que les bontés de V. M. le fixeraient à jamais dans ses États, et je ne puis, comme je le lui ai écrit à lui-même, que désapprouver beaucoup à tous égards le parti qu'il veut prendre, ou qu'il a peut-être déjà pris, et dont j'ignore encore les vrais motifs. Quelles que soient ses raisons, je dois avouer, Sire, que cette perte me paraît presque irréparable pour l'Académie. Je ne connais qu'un seul homme qui pût y remplacer dignement M. Euler; c'est un géomètre de Turin, nommé M. de la Grange,[c] qui est encore jeune, aussi estimable par son caractère que par ses talents, et destiné, je crois, à aller plus loin en mathématiques que M. Euler et qu'aucun de nous. Il a déjà remporté avec la plus grande distinction deux prix dans l'Académie des sciences de Paris, et vraisemblablement ce ne seront pas les derniers. Je crois qu'il ne serait pas éloigné d'aller s'établir à Berlin, si on lui faisait un sort plus heureux que celui qu'il a

[a] Voyez t. XXIII, p. 411.
[b] Voyez t. XX, p. XXI—XXIII, et 210, nos 21 et 22.
[c] Voyez t. XXIV, p. 403 et suivantes.

dans sa patrie; car il n'est pas mieux traité à Turin que je le suis en France. Si V. M., comme je le présume, juge nécessaire de remplacer le grand vide que le départ de M. Euler va laisser dans l'Académie, j'exécuterai les ordres qu'elle voudra bien me donner à ce sujet, et, sans la compromettre, je pressentirai M. de la Grange sur ses dispositions et sur ce qu'il pourrait désirer.

La dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire au sujet de ma situation et des injustices que j'ai essuyées m'a pénétré de la plus vive reconnaissance; j'y ai trouvé les sentiments d'un philosophe, et permettez-moi d'ajouter, Sire, les bontés d'un père. Pourquoi ne donnerais-je pas à V. M. le plus doux et le plus respectable de tous les noms qui attachent entre eux les hommes? J'ai suivi ses conseils, j'ai fait à un homme en place injuste les remercîments que je lui devais suivant l'usage; mais j'espère n'être pas dans le cas de lui en faire souvent de pareils, étant bien déterminé à ne plus m'exposer à de pareils refus. En lisant, Sire, et relisant vos dernières lettres, et en admirant la sagesse de vos leçons, dont j'ai profité, je me suis rappelé un mot bien vrai du respectable mylord que V. M. aime et estime à si juste titre : «Voilà, me disait-il un jour en me montrant V. M., voilà le véritable philosophe.» Je sens tous les jours de plus en plus combien mylord Marischal avait raison. Conservez, Sire, ce philosophe au monde, qui a besoin de pareils exemples; conservez-vous pour le bonheur de vos sujets, et j'ose ajouter, pour la consolation d'un de vos disciples en philosophie, qui a du moins le mérite de bien sentir tout le prix d'un tel maître et d'un tel modèle, et de lui être inviolablement dévoué.

J'ai lu les *Lettres sur les miracles*[a] dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler. Il y en a de bien raisonnées; il y en a de plaisantes; il y en que l'auteur aurait pu retrancher. L'auguste parlement de Paris ne leur a point encore fait la grâce de les brûler suivant son usage; il a pour le présent d'autres affaires, et l'embarras où il se trouve laisse respirer un peu la philosophie, dont nos pédants en robe n'ont pas moins juré la perte que des jésuites, mais qui ne périra pas comme eux.

[a] *Questions sur les miracles*, par Voltaire. Voyez ses *Œuvres*, t. XLII, p. 143 et suivantes.

Continuez, Sire, à faire de votre vivant des miracles que la raison ne contredira point, et qui valent bien ceux que tant d'hommes inutiles et méprisés pendant leur vie ont prétendu faire après leur mort. Un grand roi est fait pour l'histoire, et non pour le calendrier.

Mais je m'aperçois un peu tard que j'abuse du temps et de l'indulgence de V. M. par une trop longue lettre; je termine donc celle-ci en la priant de me conserver ses bontés, et d'être bien persuadée du profond respect, de l'attachement inviolable et de l'admiration avec laquelle je serai toute ma vie, Sire, etc.

IV.

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC L'ÉLECTRICE MARIE-ANTONIE DE SAXE.

(DÉCEMBRE 1764 ET MARS 1770.)

1. DE L'ÉLECTRICE MARIE-ANTONIE DE SAXE.[a]

Dresde, décembre 1764[b].

SIRE,

Si l'amitié n'aveugle entièrement que les gens ordinaires, elle influe toujours dans les jugements de ceux même qui ont le plus d'esprit. Eh bien, Sire, je croirai que j'ai quelque peu de mérite, et que les bontés de Votre Majesté le lui exagèrent à elle-même; mon amour-propre ne perdra rien à ce petit arrangement. Voilà, Sire, ma réponse à la courte mais obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 24 du passé.[c]

Le colonel de Stutterheim aura l'honneur de remettre celle-ci à V. M. Je ne puis me refuser la satisfaction de recommander cet officier à vos bontés. Vous serez content de son esprit et de son caractère. Il connaît mes sentiments pour V. M.; permettez, Sire, qu'il ait l'honneur de vous en entretenir quelquefois; il vous convaincra de la haute considération et du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

---

[a] Cette lettre et la suivante, que la direction des Archives royales de Dresde a eu la bonté de nous communiquer au mois d'avril 1855, ont été copiées, l'une sur la minute de l'Électrice, l'autre sur l'original écrit par un secrétaire et signé *Federic*. Elles servent à compléter la correspondance du Roi avec l'électrice Marie-Antonie de Saxe, imprimée dans notre t. XXIV.

[b] Frédéric répondit à cette lettre le 23 décembre. Voyez t. XXIV, p. 75, n° 33.

[c] L. c., p. 74 et 75, n° 32.

2. A L'ÉLECTRICE MARIE-ANTONIE DE SAXE.

(Mars 1770.)

MADAME MA SŒUR,

Ni mon peu de capacité ni les douleurs de la goutte n'ont pu m'empêcher de satisfaire aux volontés de Votre Altesse Royale. Vous avez désiré, madame, l'ébauche d'un manuel qu'on pût mettre entre les mains des jeunes gens,[a] et j'ai eu l'audace de le crayonner; mais je me suis aperçu, en le faisant, que les trois différents états des hommes, savoir, le noble, le bourgeois et l'agriculteur, en demandaient de différents; c'est ce qui m'a borné à ce qui peut être relatif à la jeune noblesse. En dépouillant cet ouvrage des choses qui lui sont propres, on en formerait facilement un extrait pour la bourgeoisie. A l'égard des agriculteurs, comme leur vie est plus simple, que leurs vices sont moins raffinés, mais plus grossiers, il aurait fallu adopter une méthode différente; mais il serait facile de le composer en suivant les mêmes principes, que j'ai assez détaillés dans cet ouvrage. Cet ouvrage, madame, est le vôtre plutôt que le mien, car j'ose vous assurer que, sans l'encouragement que vous m'avez donné, j'aurais hésité à l'entreprendre. Bon Dieu, que dirait le bon empereur Charles VII, si quelqu'un lui annonçait dans les champs Élysées, dont je le crois habitant, qu'un souverain des Obotrites s'avise d'adresser un catéchisme à son illustre et respectable fille? Je crois, madame, qu'il enverrait l'Obotrite catéchiser les esturgeons et les soles au fond de la mer Baltique. Mais j'obtiendrais mon pardon, si je lui disais : «Sacrée Majesté, vous qui avez «daigné être mon ami pendant votre vie, sachez que je n'ai fait «qu'obéir à votre fille.» Puissiez-vous, madame, brûler au plus vite mon catéchisme, s'il vous ennuie. Puisse V. A. R. n'avoir jamais la goutte, sous la main cruelle de laquelle je gémis,[b] et

[a] Il s'agit du *Dialogue de morale à l'usage de la jeune noblesse.* Voyez t. IX, p. XIV, art. IX, et p. 99—112. Voyez aussi t. XXIV, p. 192 et 193.

[b] Voyez t. XX, p. 168; t. XXIII, p. 152; et t. XXIV, p. 480 et 481.

puissiez-vous vous souvenir dans vos heures de loisir de celui de tous les mortels qui vous estime et vous admire le plus sincèrement! Ce sont les sentiments avec lesquels je suis à jamais, madame ma sœur, etc.

Nous croyons devoir placer ici quelques éclaircissements que nous a fournis M. le comte de Hohenthal, envoyé de Saxe à la cour de Berlin :

1° Le prisonnier dont il a été fait mention dans notre t. XXIV, p. 181 et 182, était le lieutenant Dassdorf, détenu à Spandow depuis dix ans.

2° L'ouvrage de tapisserie dont il a été parlé l. c., p. 183, 184, 185, 186, 187 et 189, était un paravent à quatre feuilles, qui se trouve maintenant dans la chambre à coucher de Frédéric, au Nouveau-Palais, à Potsdam.

3° Le maître de chapelle qui passa par Berlin en 1777 (l. c., p. 301) était M. Naumann.

V.

LETTRE

DE

FRÉDÉRIC A CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(22 AVRIL 1781.)

A CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.[a]

Le 22 avril 1781.

MADAME MA SŒUR,

Entre tant de merveilles qui signalent le règne de Votre Majesté Impériale, la publication du code maritime[b] qui protége le commerce contre toute piraterie n'en est pas une des moindres, et celle qui avait donné de si sages lois à la plus grande monarchie de l'Europe pouvait en donner, à d'aussi justes titres, à l'empire des mers. Témoin et admirateur d'aussi nobles entreprises, j'ai cru devoir profiter, pour le petit commerce de ce pays, de la protection que V. M. I. daigne si généreusement lui accorder. Elle me permettra de la remercier et de lui témoigner toute l'étendue de ma reconnaissance de ce qu'elle a consenti à mon accession à ce traité.[c] Elle peut être fermement persuadée que je ne relâcherai jamais les liens qui m'attachent à son auguste personne, ainsi qu'aux intérêts permanents de la Russie, et que je rechercherai constamment toutes les occasions qui pourront les resserrer davantage, comme aussi en prolonger la durée au delà de la fin de mes jours. Même quand mon temps sera passé, et que j'irai peut-être aux champs Élysées, je m'entretiendrai avec le czar Pierre le Grand, que j'ai vu dans ma jeunesse,[d] de tout ce qui

[a] Communiquée en copie par M. Nicolas Tourgueneff, à Paris.

[b] Déclaration du 28 février 1780.

[c] Frédéric accéda le 8 mai 1781 au traité de neutralité armée. Voyez la *Convention pour le maintien de la liberté du commerce et de la navigation neutre conclue entre les cours de Prusse et de Russie*, dans le *Recueil des déductions, manifestes*, etc., par M. de Hertzberg, t. I, p. 457–464.

[d] Pierre le Grand avait été cinq fois à Berlin : le 20 juillet 1697; du 11 au 13 octobre 1712, en allant au Carlsbad; du 27 novembre au 1er décembre de la

s'est passé depuis sa mort. Il entendra avec étonnement comment les flottes russes ont été victorieuses en Archipel, l'humiliation de Mustapha, le Pont-Euxin chargé de vaisseaux de la grande Catherine, l'indépendance du kan des Tartares, puis la paix de Teschen dictée par cette même Impératrice, l'Océan rendu libre par ses lois, la Hollande protégée par sa générosité, et, en même temps que ces grandes entreprises se passent aux yeux de l'Europe attentive, la Russie, dans son intérieur, devenant de jour en jour plus florissante sous la sage administration de son auguste souveraine. Pourvu, madame, qu'après ma mort je ne conserve qu'un soupçon d'âme, V. M. I. peut être sûre que cet entretien aura lieu tel que j'ai l'honneur de le lui tracer; et supposé que l'empereur Pierre Ier doutât de mon récit, j'appellerais Marie-Thérèse et Mustapha même comme les témoins de ce que j'ai avancé. Aucun d'eux ne pourrait me donner un démenti; Thérèse même avouerait que, indépendamment de certains arrangements qu'elle avait pris avec Mustapha, elle avait été obligée de céder à l'ascendant vainqueur de la grande Catherine. Mais je ne sais où je m'égare; il était bien question de parler, en vieux radoteur, des morts et des champs Élysées à celle qui rend sa vie si mémorable par les actions les plus signalées. Pardonnez-moi, madame, cette faiblesse de vieillard. Mais mon âge ni rien au monde ne m'empêcheront d'être avec persévérance de l'attachement le plus inviolable et avec la plus haute considération,

MADAME MA SŒUR,

de Votre Majesté Impériale

le fidèle frère, admirateur
et allié,

FEDERIC.

même année, en revenant du Carlsbad; le 11 mars 1713, en revenant de Hollande; enfin du 19 au 23 septembre 1717. C'est à ce dernier séjour du Czar que Frédéric fait allusion. Voyez les *Mémoires de la margrave de Baireuth*, t. I, p. 40.

VI.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC

LE CHEVALIER DE CHASOT.

(6 AVRIL 1765 — 17 JANVIER 1782.)

1. DU CHEVALIER DE CHASOT.[a]

Lübeck, 6 avril 1765.

SIRE,

L'intérêt que je prendrai toujours très-vivement à la gloire de Votre Majesté doit aussi me rendre attentif à tout ce qui peut regarder sa santé. Je vous ai vu plus d'une fois, Sire, tourmenté de maux de dents affreux; deux fois j'ai eu l'honneur de vous mener un nommé Cornou pour vous plomber une dent et apaiser vos douleurs. Je n'en connaissais pas de meilleur à Berlin; mais j'ai l'honneur d'assurer V. M. que le porteur de cette lettre, nommé L'Allemand, disciple de Capron et appelé en Russie, est un des plus habiles dentistes de l'Europe. Il a fait ici, en présence de plusieurs médecins, des opérations qu'on admire, et soulagé entièrement quantité de personnes qui souffraient cruellement depuis plusieurs années. Je vous supplie, Sire, de regarder avec bonté l'intention qui me fait prendre aujourd'hui la liberté de vous recommander ce dentiste très-expert, en cas que

[a] Cette lettre, dont l'autographe est conservé aux Archives de l'État (*F.* 92. *Zz*), et les deux suivantes, que nous tenons de madame de Bredow, née comtesse de Chasot, à Markau près de Nauen, complètent la correspondance de Frédéric avec le chevalier de Chasot, que nous avons imprimée t. XXV, p. 287—296. Voyez aussi t. XXVI, p. 501; t. XXVII. 1, p. 46.

Le chevalier de Chasot, né à Caen en Normandie, le 18 février 1716, mourut à Lübeck le 24 août 1797. Une affaire d'honneur, dans laquelle il tua un officier, le força de quitter sa patrie et de se réfugier auprès du prince Eugène, pendant la campagne que celui-ci faisait aux bords du Rhin, en 1734. Il dit dans ses *Mémoires* (inédits) que ce fut là que Frédéric le prit à son service; ce ne serait donc pas à la cour de Mecklenbourg, comme nous l'avons dit t. XXV, p. XI.

V. M. en eût besoin. Je suis avec le plus grand attachement et le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant serviteur,

CHEV. DE CHASOT. [a]

---

2. AU CHEVALIER DE CHASOT.

Berlin, 4 janvier 1782.

MONSIEUR DE CHASOT,

Je suis bien persuadé de la sincérité des vœux que vous faites pour la conservation de mes jours, connaissant particulièrement vos sentiments pour moi. Je les agrée avec reconnaissance, en vous souhaitant dans cette circonstance une bonne santé et l'accomplissement de tout ce qui peut contribuer à votre bien-être, surtout que les finances françaises dont vous avez joui autrefois se soient également retrouvées, priant Dieu sur ce, M. de Chasot, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

La pension que Necker a rayée, je vous souhaite qu'elle ressuscite, car je crois que le commandant ou gouverneur de Lübeck en a grand besoin. [b]

FEDERIC.

---

[a] On lit au bas de l'autographe de cette lettre ces mots, au crayon, de la main d'un conseiller de Cabinet : *Zu spät, die Zähne fort.*

[b] De la main du Roi.

3. AU MÊME.

Berlin, 17 janvier 1782.

MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE CHASOT,

Je partage vos peines et vos espérances pour vos deux fils dans mon service. Mais, par l'intérêt que je prends à votre sort, je vous conjure de ne pas vous laisser abattre par les coups de fortune que vous avez éprouvés. Vos deux fils sont une fois placés,[a] et feront leur chemin dans mon armée, s'ils sont sages et appliqués au service; et au reste mon amitié vous est assurée pour la vie. Sur ce, je prie Dieu, M. le lieutenant-général de Chasot, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

[a] Voyez t. XXV, p. 294, n° 9.

INHALTS-VERZEICHNISS.

SEITE

Vorwort des Herausgebers IX

I. Friedrichs Briefwechsel mit dem Könige Friedrich Wilhelm I. seinem Vater 1
(Vom 27. Juli 1717 bis zum 26. Mai 1740.)

II. Friedrichs Briefwechsel mit dem Geheimen Kämmerier Fredersdorf 127
(Vom 2. October 1745 bis 1755.)

III. Friedrichs Briefe an den Abt Tobias Stusche 155
(Vom 24. November 1742 bis zum 28. September 1755.)

IV. Friedrichs Brief an Frau von Manteuffel 171
(Den 18. December 1730.)

V. Friedrichs Brief an den Hauptmann von Hacke 175
(Den 15. Juli 1732.)

VI. Friedrichs Briefe an den Lieutenant von der Gröben . 179
(Den 17. und den 27. August 1734.)

VII. Friedrichs Briefe an den Consistorial-Rath Reinbeck 183
(Den 6. und den 19. oder 20. Juni 1740.)

VIII. Friedrichs Brief an den Etats-Minister von Viereck 187
(Den 12. Juni 1740.)

IX. Friedrichs Brief an den General der Infanterie Prinzen Leopold von Anhalt-Dessau 191
(Den 9. November 1741.)

SEITE

X. Friedrichs Brief an den Major Wilhelm Senning 195
(Den 27. Mai 1742.)

XI. Friedrichs Briefwechsel mit dem Grafen von Dönhoff auf Quittainen 199
(Den 24. August und den 7. September 1753.)

XII. Instruction für den General-Lieutenant von Finck . . 203
(Den 12. August 1759.)

XIII. Friedrichs Brief an den Obersten von der Heyde . . 207
(Den 22. März 1761.)

XIV. Friedrichs Brief an den General der Infanterie Baron Heinrich August von La Motte Fouqué 211
(Den 2. Mai 1763.)

XV. Friedrichs Brief an den General-Lieutenant von Ramin 215
(April 1773.)

XVI. Friedrichs Brief an den Conrector Moritz 219
(Den 21. Januar 1781.)

XVII. Friedrichs Brief an den Kammer-Musicus J. P. Kirnberger 223
(Den 25. Februar 1781.)

XVIII. Friedrichs Brief an den Doctor Bloch 227
(Den 27. März 1781.)

XIX. Friedrichs Brief an den Professor Myller 231
(Den 22. Februar 1784.)

XX. Friedrichs Brief an den Professor Müchler 235
(Den 24. April 1785.)

XXI. Friedrichs Brief an den Rector Heynatz 239
(Den 12. August 1785.)

XXII. Friedrichs Briefe an die verwittwete Frau von Troschke 243
(Den 21. und den 23. Januar 1786.)

ANHANG.

I. Schreiben des Königs an den Etats-Minister Freiherrn von Zedlitz 251
(Den 5. September 1779.)

SEITE

II. Friedrichs Rede an seine Generale und Stabs-Officiere vor der Schlacht bei Leuthen 259
(Den 3. December 1757.)

SUPPLÉMENT.

I. SUPPLÉMENT AUX ŒUVRES HISTORIQUES DE FRÉDÉRIC.

I. Raisons de ma conduite militaire 269
(Juillet 1757.)

II. Apologie de ma conduite politique 279
(Juillet 1757.)

II. SUPPLÉMENT A LA CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SES AMIS.

I. Lettre du comte de Rottembourg a Frédéric 289
(4 décembre 1740.)

II. Correspondance de Frédéric avec le comte de Hoditz . 295
(24 février et 3 mars 1766.)

III. Lettres de d'Alembert a Frédéric 301
(7 février 1764 — 29 mars 1766.)

IV. Correspondance de Frédéric avec l'électrice Marie-Antonie de Saxe 315
(Décembre 1764 et mars 1770.)

V. Lettre de Frédéric a Catherine II, impératrice de Russie 321
(22 avril 1781.)

VI. Correspondance de Frédéric avec le chevalier de Chasot 325
(6 avril 1765 — 17 janvier 1782.)

CHRONOLOGISCHES VERZEICHNISS

DER IN DIESER

DRITTEN ABTHEILUNG DES SIEBEN UND ZWANZIGSTEN BANDES

ENTHALTENEN BRIEFE.

(VOM 27. JULI 1717 BIS ZUM 23. JANUAR 1786.)

		SEITE
1. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 27. Juli 1717	3
2. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Den 25. Februar 1719	4
3. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Den 7. October 1719	4
4. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 14. October 1719	5
5. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Den 21. October 1719	5
6. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 11. Juni 1720	6
7. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 8. October 1720	6
8. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 31. October 1720	7
9. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Berlin, den 12. Juli 1721	7
10. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Den 25. August 1721	8
11. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I.	Wusterhausen, den 11. September 1728	9

SEITE

12. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . (September 1728) 10
13. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Wesel, den 19. August 1730 . . . 10
14. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 19. November 1730 11
15. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 28. November 1730 12
16. Friedrich an Frau von Manteuffel . Cüstrin, den 18. December 1730 173
17. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 1. Mai 1731 13
18. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 3. Mai 1731 14
19. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 18. August 1731 . . 15
20. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 21. August 1731 . . 17
21. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 28. August 1731 . . 18
22. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 1. September 1731 . 21
23. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 8. September 1731 . 23
24. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 11. September 1731 24
25. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 15. September 1731 25
26. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 22. September 1731 26
27. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 29. September 1731 28
28. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 6. October 1731 . . 29
29. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 11. October 1731 30
30. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 27. October 1731 . . 31
31. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich. . . . . Wusterhausen, den 31. October 1731 32
32. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 8. December 1731 . 33
33. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Berlin, den 11. December 1731 . 34

SEITE

34. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 18. December 1731. 35
35. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 22. December 1731. 39
36. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Berlin, den 25. December 1731 . 40
37. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 1. Januar 1732 . . . 41
38. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 4. Januar 1732 . . 42
39. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 8. Januar 1732 . . . 43
40. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 12. Januar 1732 . . 44
41. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 14. Januar 1732. . 43
42. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 17. Januar 1732. . 45
43. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 19. Januar 1732 . . 46
44. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 19. Januar 1732 . . 47
45. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 22. Januar 1732 . . 49
46. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 23. Januar 1732. . 48
47. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 26. Januar 1732 . . 50
48. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 28. Januar 1732. . 51
49. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 29. Januar 1732 . . 51
50. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 31. Januar 1732. . 52
51. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 4. Februar 1732. . 53
52. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 9. Februar 1732 . . 55
53. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 12. Februar 1732 . 56
54. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 12. Februar 1732. . 56
55. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 16. Februar 1732. . 57
56. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Cüstrin, den 19. Februar 1732. . 58

SEITE

57. Friedrich an den Hauptmann von Hacke . . . . . Ruppin, den 15. Juli 1732 177
58. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 4. September 1732 . 59
59. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 6. September 1732 . 59
60. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . (Gross-) Machenow, den 1. October 1732 60
61. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 2. October 1732 . . 61
62. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . (Gross-) Machenow, den 6. October 1732 61
63. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 7. October 1732 . . 63
64. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 9. October 1732 . . 62
65. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 10. October 1732 64
66. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 12. October 1732 . 65
67. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 14. October 1732 66
68. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 15. October 1732 66
69. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 15. October 1732 . 67
70. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 17. October 1732 . 68
71. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 20. October 1732 68
72. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 22. October 1732 . 69
73. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 26. October 1732 70
74. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 26. September (October) 1732 70
75. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 1. December 1732 . 71

SEITE

76. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 13. December 1732 72
77. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . (Ruppin, zwischen dem 20. und 30. December 1732) 73
78. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Berlin, den 10. Januar 1733 . . . 75
79. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . (Ruppin, Januar 1733) 76
80. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 14. März 1733 . . . 77
81. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 2. November 1733 . 77
82. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Nauen, den 12. Mai 1734 78
83. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Wiesenthal, den 7. Juli 1734 79
84. Friedrich an den Lieutenant von der Gröben . . . . . Weinheim, den 17. August 1734 181
85. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Bei Heidelberg, den 21. August 1734 80
86. Friedrich an den Lieutenant von der Gröben . . . . . Bei Weiblingen, den 27. August 1734 182
87. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Heidelberg, den 18. September 1734 81
88. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Heidelberg, den 19. September 1734 82
89. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Heidelberg, den 22. September 1734 82
90. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Heidelberg, den 25. September 1734 84
91. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Bei Heidelberg, den 27. September 1734 85
92. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Weinheim, den 29. September 1734 86

SEITE

93. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Im Lager bei Frankfurt am Main, den 3. October 1734 87
94. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Baireuth, den 5. October 1734 . 87
95. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 30. November 1734 88
96. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 24. December 1734 89
97. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Berlin, den 29. December 1734 . 89
98. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 10. Mai 1735 90
99. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 3. Juli 1735 92
100. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 30. August 1735 . . 92
101. La Princesse royale au roi Frédéric-Guillaume Ier . . . . . Berlin, 3 septembre 1735 125
102. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 5. September 1735. 93
103. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 6. September 1735 94
104. Le roi Frédéric-Guillaume Ier à la Princesse royale. . . . . Potsdam, 6 septembre 1735 . . . 126
105. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 7. September 1735. 96
106. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Marienwerder, den 27. September 1735 97
107. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . (Gross-) Machenow, den 24. October 1735 98
108. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . (Gross-) Machenow, den 24. October 1735 99
109. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Wusterhausen, den 27. October 1735 100
110. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 19. November 1735 101
111. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 3. Februar 1736 . . 101
112. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 6. Februar 1736. . 102

SEITE

113. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Berlin, den 14. August 1736 . . . 103
114. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 26. October 1736 103
115. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 2. November 1736 107
116. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 8. November 1736 107
117. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 11. November 1736 108
118. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 28. März 1737 . 110
119. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 12. August 1737 110
120. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 26. October 1737 111
121. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 1. December 1737 . 112
122. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 16. November 1738 113
123. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 24. November 1738 113
124. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 1. März 1739 114
125. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 8. März 1739 115
126. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 15. März 1739 . . . 116
127. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 10. Mai 1739 117
128. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 17. Mai 1739 118
129. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 12. Juni 1739 . . . 118
130. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 25. September 1739 120
131. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Rheinsberg, den 21. October 1739 121
132. Friedrich an den König Friedrich Wilhelm I. . . . . Ruppin, den 25. October 1739 . 122
133. Der König Friedrich Wilhelm I. an Friedrich . . . . . Potsdam, den 26. Mai 1740. . . . 122

SEITE

134. Friedrich an den Consistorial-Rath Reinbeck . . . . . Charlottenbourg, den 6. Juni 1740 185
135. Friedrich an den Etats-Minister von Viereck . . . . . Ruppin, den 12. Juni 1740 189
136. Friedrich an den Consistorial-Rath Reinbeck . . . . . Charlottenbourg (den 19. oder 20. Juni 1740) 186
137. Le comte de Rottembourg à Frédéric . . . . . Paris, 4 décembre 1740 291
138. Friedrich an den Prinzen Leopold von Anhalt-Dessau . . . . . Breslau, den 9. November 1741 . 193
139. Friedrich an den Major Wilhelm Senning . . . . . Lager bei Brzezy, den 27. Mai 1742 197
140. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 24. November 1742 157
141. Friedrich an den Abt Stusche . . . Breslau, den 17. März 1744 . . . 158
142. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 1. Mai 1744 158
143. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 8. Juli 1744 159
144. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 29. Januar 1745 . . . 159
145. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . Soor, den 2. October 1745 129
146. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Trautenau) den 9. October 1745 130
147. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Trautenau) den 15. October (1745) 130
148. Friedrich an den Abt Stusche . . . Im Lager bei Liebau, den 19. October 1745 160
149. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Lager bei Rohnstock) den 24. October (1745) 131
150. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . Görlitz, den 25. November 1745 132
151. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . Ostritz, den 27. (November 1745) 132
152. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Den 14. December 1745) 133
153. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . Eine Meile von Dresden, den 16. (December 1745) 134
154. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . Dresden, den 19. (December 1745) 135
155. Friedrich an den Abt Stusche . . . Dresden, den 23. December 1745 160
156. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 5. Januar 1746 . . 161
157. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 29. Januar 1746 . . 161
158. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 8. März 1746 . . . 162
159. Friedrich an den Abt Stusche . . . Charlottenburg, den 6. Mai 1746 163

SEITE

160. Friedrich an den Abt Stusche . . . Pyrmont, den 2. Juni 1746. . . . 163
161. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 29. November 1746 164
162. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 1. December 1746 . . 164
163. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 23. December 1746 . 165
164. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 16. April 1747. . . 165
165. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 2. Mai 1747 166
166. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 24. December 1750 . 166
167. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 11. März 1751 . . . 167
168. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1751 oder 1752) 136
169. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Ende August 1753) 136
170. Der Graf von Dönhoff auf Quittainen an Friedrich . . . . . (Den 24. August 1753) 201
171. Friedrich an den Grafen von Dönhoff . . . . . Im Campement bei Spandow, den 7. September 1753 202
172. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (September 1753) 137
173. Friedrich an den Abt Stusche . . . Potsdam, den 8. October 1753 . 167
174. Friedrich an den Abt Stusche . . . Breslau, den 2. November 1753 . 168
175. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1753 oder 1754) 138
176. Der Geheime Kämmerier Fredersdorf an Friedrich . . . . . Potsdam, den 10. April 1754 . . 138
177. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (April 1754) 139
178. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (April 1754) 140
179. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (April 1754) 140
180. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (April 1754) 141
181. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Juni 1754) 141
182. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754) 142
183. Der Geheime Kämmerier Fredersdorf an Friedrich . . . . . (1754). 142
184. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754). 143
185. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754). 143
186. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Den 9. Juli 1754). 144

SEITE

187. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (Juli 1754) 144
188. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (August 1754) 145
189. Der Geheime Kämmerier Fredersdorf an Friedrich . . . . . Potsdam, den 18. August 1754 . 146
190. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (August 1754) 146
191. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754) 147
192. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 22. December 1754 . 168
193. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 148
194. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 148
195. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 149
196. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 149
197. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 150
198. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 150
199. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 151
200. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 152
201. Friedrich an den Geheimen Kämmerier Fredersdorf . . . . . (1754 oder 1755) 153
202. Friedrich an den Abt Stusche . . . Berlin, den 26. Januar 1755 . . . 169
203. Friedrich an den Abt Stusche . . . Charlottenburg, den 28. September 1755 169
204. Friedrich an den General-Lieutenant von Finck . . . . . (Oetscher, den 12. August 1759) . 205
205. Friedrich an den Obersten von der Heyde . . . . . Meissen, den 22. März 1761 . . . 209
206. Friedrich an den Baron von La Motte Fouqué . . . . . Potsdam, den 2. Mai (1763) . . . 213
207. D'Alembert à Frédéric . . . . . Paris, 7 février 1764 303
208. L'électrice Marie-Antonie de Saxe à Frédéric . . . . . Dresde, décembre 1764 317
209. Le chevalier de Chasot à Frédéric. Lübeck, 6 avril 1765 327
210. D'Alembert à Frédéric . . . . . Paris, 3 mai 1765 306
211. D'Alembert à Frédéric . . . . . Paris, 19 juillet 1765 308
212. D'Alembert à Frédéric . . . . . Paris, 31 décembre 1765 310
213. Le comte de Hoditz à Frédéric . . Rosswalde, 24 février 1766 . . . 297

SEITE

214. Frédéric au comte de Hoditz . . . Potsdam, 3 mars 1766 298
215. D'Alembert à Frédéric . . . . . Paris, 29 mars 1766 312
216. Frédéric à l'électrice M.-A. de Saxe (Mars 1770) 318
217. Friedrich an den General-Lieutenant von Ramin . . . . . (April 1773) 217
218. Friedrich an den Conrector Moritz Berlin, den 21. Januar 1781 . . . 221
219. Friedrich an den Kammer-Musicus J. P. Kirnberger . . . . . Potsdam, den 25. Februar 1781 . 225
220. Friedrich an den Doctor Bloch . . Potsdam, den 27. März 1781 . . . 229
221. Frédéric à Catherine de Russie . . Le 22 avril 1781 323
222. Frédéric au chevalier de Chasot. . Berlin, 4 janvier 1782 328
223. Frédéric au chevalier de Chasot. . Berlin, 17 janvier 1782 329
224. Friedrich an den Professor Myller Potsdam, den 22. Februar 1784 . 233
225. Friedrich an den Professor Müchler Potsdam, den 24. April 1785 . . 237
226. Friedrich an den Rector Heynatz . Potsdam, den 12. August 1785. . 241
227. Friedrich an die verwittwete Frau von Troschke . . . . . Potsdam, den 21. Januar 1786. . 245
228. Friedrich an den Staats-Minister von Werder . . . . . Potsdam, den 22. Januar 1786. . 246
229. Friedrich an die verwittwete Frau von Troschke . . . . . Potsdam, den 23. Januar 1786. . 246
230. Friedrich an das General-Directorium . . . . . Potsdam, den 23. Januar 1786. . 247

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA CORRESPONDANCE.

TOME I.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Lettre de Frédéric à M. de Natzmer.
II. Correspondance de Frédéric avec madame de Wreech.
III. Correspondance de Frédéric avec le comte de Seckendorff.
IV. Correspondance de Frédéric avec M. de Grumbkow.
V. Correspondance de Frédéric avec le comte de Schulenbourg.
VI. Lettre de Frédéric au comte de Manteuffel.
VII. Lettres de Frédéric à M. Achard.
VIII. Correspondance de Frédéric avec M. de Beausobre.
IX. Correspondance de Frédéric avec M. de Camas.
X. Lettre de Frédéric à Chrétien Wolff.
XI. Lettres de Frédéric à M. Eller.
XII. Correspondance de Frédéric avec madame de Rocoulle.
XIII. Correspondance de Frédéric avec Fontenelle.
XIV. Correspondance de Frédéric avec le comte de Schaumbourg-Lippe.
XV. Correspondance de Frédéric avec Rollin.
XVI. Correspondance de Frédéric avec M. de Suhm.

TOME II.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec la marquise du Châtelet.
II. Correspondance de Frédéric avec M. Jordan.
III. Correspondance de Frédéric avec M. Duhan de Jandun.
IV. Correspondance de Frédéric avec Maurice de Saxe.
V. Lettres de Frédéric au marquis de Valori.
VI. Lettres de Frédéric au comte de Gotter.
VII. Correspondance de Frédéric avec Maupertuis.
VIII. Lettre de Frédéric à madame Thérèse.
IX. Lettre de Frédéric à M. Lichtwer.
X. Lettres de Frédéric au feld-maréchal de Kalckstein.
XI. Lettre de Frédéric à M. Sulzer.
XII. Lettre de Frédéric au baron de Schönaich.
XIII. Lettre de Frédéric à M. André de Gudowitsch.

TOME III.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec le comte Algarotti.
II. Lettre de Frédéric à la veuve du général de Forcade.
III. Correspondance de Frédéric avec madame de Camas.
IV. Correspondance de Frédéric avec M. de Jariges.
V. Correspondance de Frédéric avec la duchesse Louise-Dorothée de Saxe Gotha.
VI. Correspondance de Frédéric avec Catherine II, impératrice de Russie.
VII. Lettre de Frédéric au biographe du général Paoli.

TOME IV.

Avertissement de l'Éditeur.
Correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens.

TOME V.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Lettres de Frédéric à Gresset.
II. Lettre de Frédéric à M. Steinbart.
III. Lettres de Frédéric à la comtesse de Skorzewska.
IV. Correspondance de Frédéric avec M. Darget.
V. Correspondance de Frédéric avec le baron de Pöllnitz.

VI. Correspondance de Frédéric avec le baron de La Motte Fouqué.
VII. Lettres de Frédéric à M. de Krockow.
VIII. Lettres de Frédéric au comte Ignace Krasicki, prince-évêque de Warmie.
IX. Lettre de Frédéric au baron de Riedesel.
X. Lettre de Frédéric au pasteur Erman.
XI. Lettre de Frédéric à M. de Domaschnew.
XII. Lettre de Frédéric à M. de Moulines.
XIII. Correspondance de Frédéric avec Léonard Euler.
XIV. Lettres de Frédéric au comte de Hodits.
XV. Correspondance de Frédéric avec mylord Marischal.

TOME VI.

Avertissement de l'Éditeur.
Correspondance de Frédéric avec Voltaire.
Tome I. Depuis la première lettre de Frédéric jusqu'à son avénement.

TOME VII.

Correspondance de Frédéric avec Voltaire.
Tome II. Depuis l'avénement de Frédéric jusqu'au départ de Voltaire de Berlin, en 1753.

TOME VIII.

Correspondance de Frédéric avec Voltaire.
Tome III. Depuis le départ de Voltaire de Berlin, en 1753, jusqu'à sa mort.

TOME IX.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec M. de Catt.
II. Lettre de Frédéric au comte d'Argental.
III. Correspondance de Frédéric avec l'électrice Marie-Antonie de Saxe.
IV. Lettre de Frédéric au comte de Solms-Sonnewalde.
V. Lettres de Frédéric à madame de Bülow, née de Forestier.
VI. Correspondance de Frédéric avec M. de Hertzberg.
VII. Lettre de Frédéric à M. Lion Gomperz.
VIII. Lettre de Frédéric au général Eliott.
IX. Lettres de Frédéric à M. de Zastrow.
X. Correspondance de Frédéric avec d'Alembert.
Première partie.

TOME X.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec d'Alembert.
SECONDE PARTIE.
II. Lettre de Frédéric à Garve.
III. Lettre de Frédéric au comte de Lamberg.
IV. Correspondance de Frédéric avec le chevalier de Chasot.
V. Lettres de Frédéric à M. F.-C. Achard.
VI. Correspondance de Frédéric avec le comte C.-G. Finck de Finckenstein.
VII. Correspondance de Frédéric avec Mirabeau.
VIII. Correspondance de Frédéric avec le baron de Grimm.
IX. Correspondance de Frédéric avec le marquis de Condorcet.
X. Correspondance de Frédéric avec le chevalier de Zimmermann.

SUPPLÉMENT

AUX DIX VOLUMES DE LA CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SES AMIS.

I. Correspondance de Frédéric avec le comte de Manteuffel.
II. Lettre de M. Duhan de Jandun à Frédéric.
III. Lettre du baron de La Motte Fouqué à Frédéric.
IV. Lettre de Gresset à Frédéric.
V. Correspondance de Frédéric avec le comte de Rottembourg.
VI. Lettres de Frédéric au feld-maréchal comte de Schwerin.
VII. Lettre de Frédéric au feld-maréchal Jacques Keith.
VIII. Correspondance de Frédéric avec la princesse Jeanne-Élisabeth d'Anhalt-Zerbst.
IX. Lettre de Frédéric à Sir Andrew Mitchell.
X. Lettre de Frédéric au lieutenant-général de Krockow.
XI. Correspondance de Frédéric avec la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Gotha.
XII. Lettres de Frédéric à la comtesse de Skorzewska.

TOME XI.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec la reine Élisabeth sa femme.
II. Correspondance de Frédéric avec la reine Sophie sa mère.
III. Correspondance de Frédéric avec son frère le Prince de Prusse.
IV. Correspondance de Frédéric avec son frère le prince Henri.
V. Lettres de Frédéric à son frère le prince Ferdinand.

TOME XII.

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Wilhelmine, margrave de Baireuth.
II. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Frédérique, margrave d'Ansbach.
III. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Charlotte, duchesse de Brunswic.
IV. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Sophie, margrave de Schwedt.
V. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Ulrique, reine de Suède.
VI. Correspondance de Frédéric avec sa sœur Amélie, abbesse de Quedlinbourg.

SECONDE PARTIE.

Avertissement de l'Éditeur.
I. Correspondance de Frédéric avec Marie-Dorothée, veuve du margrave Albert de Brandebourg.
II. Correspondance de Frédéric avec le margrave Henri.
III. Correspondance de Frédéric avec le margrave Charles.
IV. Correspondance de Frédéric avec le duc Charles de Brunswic.
V. Correspondance de Frédéric avec le prince Frédéric-Auguste de Brunswic.
VI. Correspondance de Frédéric avec le duc Ferdinand de Brunswic.
VII. Correspondance de Frédéric avec Gustave III, roi de Suède.
VIII. Lettres de Frédéric à la princesse Sophie-Albertine de Suède.
IX. Lettres de Frédéric au prince Guillaume V d'Orange.
X. Lettre de la princesse Wilhelmine d'Orange à Frédéric.
XI. Lettres de Frédéric au prince Guillaume IV d'Orange.
XII. Correspondance de Frédéric avec la landgrave Caroline de Hesse-Darmstadt.

TROISIÈME PARTIE.

Vorwort des Herausgebers.
I. Friedrichs Briefwechsel mit dem Könige Friedrich Wilhelm I. seinem Vater.
II. Friedrichs Briefwechsel mit dem Geheimen Kämmerier Fredersdorf.
III. Friedrichs Briefe an den Abt Tobias Stusche.
IV. Friedrichs Brief an Frau von Manteuffel.
V. Friedrichs Brief an den Hauptmann von Hacke.
VI. Friedrichs Briefe an den Lieutenant von der Gröben.
VII. Friedrichs Briefe an den Consistorial-Rath Reinbeck.

VIII. Friedrichs Brief an den Etats-Minister von Viereck.
IX. Friedrichs Brief an den General der Infanterie Prinzen Leopold von Anhalt-Dessau.
X. Friedrichs Brief an den Major Wilhelm Senning.
XI. Friedrichs Briefwechsel mit dem Grafen von Dönhoff auf Quittainen.
XII. Instruction für den General-Lieutenant von Finck.
XIII. Friedrichs Brief an den Obersten von der Heyde.
XIV. Friedrichs Brief an den General der Infanterie Baron Heinrich August von La Motte Fouqué.
XV. Friedrichs Brief an den General-Lieutenant von Ramin.
XVI. Friedrichs Brief an den Conrector Moritz.
XVII. Friedrichs Brief an den Kammer-Musicus J. P. Kirnberger.
XVIII. Friedrichs Brief an den Doctor Bloch.
XIX. Friedrichs Brief an den Professor Myller.
XX. Friedrichs Brief an den Professor Müchler.
XXI. Friedrichs Brief an den Rector Heynatz.
XXII. Friedrichs Briefe an die verwittwete Frau von Troschke.
Anhang. I. Schreiben des Königs an den Etats-Minister Freiherrn von Zedlitz.
II. Friedrichs Rede an seine Generale und Stabs-Officiere vor der Schlacht bei Leuthen.

SUPPLÉMENT.

I. SUPPLÉMENT AUX ŒUVRES HISTORIQUES DE FRÉDÉRIC.

I. Raisons de ma conduite militaire.
II. Apologie de ma conduite politique.

II. SUPPLÉMENT A LA CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC SES AMIS.

I. Lettre du comte de Rottembourg à Frédéric.
II. Correspondance de Frédéric avec le comte de Hoditz.
III. Lettres de d'Alembert à Frédéric.
IV. Correspondance de Frédéric avec l'électrice Marie-Antonie de Saxe.
V. Lettre de Frédéric à Catherine II, impératrice de Russie.
VI. Correspondance de Frédéric avec le chevalier de Chasot.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CORRESPONDANTS DE FRÉDÉRIC.[a]

1. Achard (M. Antoine), t. XVI, p. 111—117.
2. Achard (M. François-Charles), XXV, 299—302.
3. Alembert (d'), XXIV, 365—644; XXV, 1—258; XXVII. III, 301—314.
4. Algarotti (le comte), XVIII, 1—130.
5. Angleterre (George II, roi d'), XX, 278 et 279.
6. Ansbach (Frédérique, margrave d'), XXVII. I, 325—335.
7. Argens (le marquis d'), XIX, 1—426.
8. Argens (la marquise d'), XIX, 427—430.
9. Argental (le comte d'), XXIV, 33—35.
10. Baireuth (Wilhelmine, margrave de), XXVII. I, 1—323.
11. Beausobre (M. de), XVI, 119—126.
12. Biographe du général Paoli (le), XVIII, 263—265.
13. *Bloch (le docteur), XXVII. III, 227—229.
14. Brandebourg (la margrave Albert de), XXVII. II, 1—4.
15. Brandebourg (le margrave Charles de), XXVII. II, 13—28.
16. Brunswic (le duc Charles de), XXVII. II, 29—43.
17. Brunswic (Charlotte, duchesse de), XXVII. I, 337—352.
18. Brunswic (le duc Ferdinand de), XXVII. II, 59—70.
19. Brunswic (le prince Frédéric de), XXVII. II, 45—57.
20. Bülow (madame de), née de Forestier, XXIV, 335—338.
21. Camas (madame de), XVIII, 135—158.
22. Camas (M. de), XVI, 127—176.
23. Catt (M. de), XXIV, 1—32; XXV, 277.
24. Chasot (M. de), XXV, 287—296; XXVII. III, 325—329.
25. Châteauroux (la duchesse de), XXV, 562 et 563.

[a] Les correspondances et les lettres marquées d'un astérisque sont en allemand.

26. Châtelet (madame du), XVII, 1—48.
27. Condorcet (le marquis de), XXV, 367—387.
28. Darget (M.), XX, 23—72.
29. Darmstadt (la landgrave Caroline de Hesse-), XXVII. II, 133—156.
30. * Dessau (le prince Léopold d'Anhalt-), XXVII. III, 191—194.
31. * Dönhoff (le comte de), XXVII. III, 199—202.
32. Domaschnew (M. de), XX, 189—191.
33. Duhan de Jandun (M.), XVII, 267—298; XXV, 505.
34. Eliott (le général), XXIV, 357—359.
35. Eller (M.), XVI, 181—184.
36. Erman (M.), XX, 185—187.
37. Euler (Léonard), XX, 197—212.
38. * Finck (le lieutenant-général de), XXVII. III, 203—206.
39. Finck de Finckenstein (le comte), XXV, 303—320.
40. Fontenelle, XVI, 193—199.
41. Forcade (madame de), XVIII, 131—133.
42. Fouqué (le baron de La Motte), XX, 107—171; XXV, 509; XXVII. III, 211—213.
43. Fouqué fils (le baron de La Motte), XX, 171.
44. France (Louis XV, roi de), XXV, 561 et 562.
45. * Fredersdorf (le trésorier privé), XXVII. III, 127—153.
46. Garve (M.), XXV, 279—281.
47. Goertz (le comte de), XXV, 324.
48. Gomperz (M. Lion), XXIV, 353—355.
49. Gotha (la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-), XVIII, 163—256; XXV, 599—604.
50. Gotter (le comte de), XVII, 317—331.
51. Gresset, XX, 1—11; XXV, 513.
52. Grimm (le baron de), XXV, 329—365.
53. * Gröben (le lieutenant von der), XXVII. III, 179—182.
54. Grumbkow (M. de), XVI, 35—99.
55. Gudowitsch (M. de), XVII, 363—366.
56. Guibert (M. de), XXV, 275 et 276.
57. * Hacke (le capitaine de), XXVII. III, 175—178.
58. Hertzberg (le ministre d'État de), XXIV, 339—352.
59. * Heyde (le colonel von der), XXVII. III, 207—209.
60. * Heynatz (le recteur), XXVII. III, 239—241.
61. Hoditz (le comte de), XX, 213—254; XXVII. III, 295—299.
62. Jariges (M. de), XVIII, 159—161.
63. Jordan (M.), XVII, 49—265.
64. Kalckstein (le feld-maréchal de), XVII, 349—353.
65. Keith (le feld-maréchal Jacques), XX, 301; XXV, 575.
66. * Kirnberger (M. J.-P.), XXVII. III, 223—225.
67. Krasicki (le prince-évêque de Warmie, comte Ignace), XX, 177—180.
68. Krockow (le général de), XX, 173—176; XXV, 595—597.
69. Lamberg (le comte de), XXV, 283—285.
70. Lichtwer (M.), XVII, 345—347.

71. Lippe (le comte de Schaumbourg-), XVI, 201—227.
72. Manteuffel (le comte de), XVI, 105—109; XXV, 395—501.
73. * Manteuffel (madame de), née de Münchow, XXVII. III, 171—173.
74. Marischal (lord), XX, 255—297.
75. Maupertuis, XVII, 333—340.
76. Mirabeau (le comte de), XXV, 321—328.
77. Mitchell (Sir Andrew), XXV, 591—594.
78. Montbail (mademoiselle de), XVI, 190 et 191.
79. * Moritz (M. C.-P.), XXVII. III, 219—221.
80. Moulines (M. de), XX, 193—195.
81. * Müchler (le professeur), XXVII. III, 235—237.
82. * Myller (le professeur), XXVII. III, 231—233.
83. Natzmer (M. de), XVI, p. 1—6.
84. Orange (le prince Guillaume IV d'), XXV, 409 et 410; XXVII. II, 129 à 132.
85. Orange (le prince Guillaume V d'), XXVII. II, 97—124.
86. Orange (la princesse Wilhelmine d'), XXVII. II, 125—128.
87. Pöllnitz (le baron de), XX, 73—105.
88. Prusse (la princesse Amélie de), XXVII. I, 385—415.
89. Prusse (Auguste-Guillaume, Prince de), XXVI, 81—143.
90. Prusse (Élisabeth-Christine, reine de), XXVI, 1—62; XXVII. III, 125 et 126.
91. Prusse (le prince Ferdinand de), XXVI, 535—588.
92. * Prusse (Frédéric-Guillaume Ier, roi de), XXVII. III, 1—123, et 126.
93. Prusse (le prince Henri de), XXVI, 145—534.
94. Prusse (Sophie-Dorothée, reine de), XXVI, 63—79.
95. * Ramin (le général de), XXVII. III, 215—217.
96. * Reinbeck (le conseiller du consistoire), XXVII. III, 183—186.
97. Riedesel (le baron de), XX, 181—184.
98. Rocoulle (madame de), XVI, 185—190.
99. Rollin, XVI, 229—246.
100. Rottembourg (le comte de), XXV, 515—559; XXVII. III, 289—293.
101. Rousseau (Jean-Jacques), XX, 299 et 300.
102. Russie (Catherine II, impératrice de), XVIII, 257—262; XXVII. III, 321—324.
103. Saxe (l'électrice Marie-Antonie de), XXIV, 37—329; XXVII. III, 315 à 319.
104. Saxe (Maurice de), XVII, 299—309.
105. Schönaich (M. de), XVII, 359—361.
106. Schöning (madame de), XVI, 17 et 18.
107. Schulenbourg (le comte de), XVI, 101—104.
108. Schwedt (Henri, margrave de Brandebourg-), XXVII. II, 5—11.
109. Schwedt (Sophie, margrave de Brandebourg-), XXVII. I, 353—365.
110. Schwerin (le feld-maréchal comte de), XXV, 565—571.
111. * Schwerin (le général Othon de), XXV, 297.
112. Seckendorff (le comte de), XVI, 25—34.
113. * Senning (le major Guillaume), XXVII. III, 195—197.

114. Skorzewska (la comtesse de), XX, 17—22; XXV, 605—619.
115. Solms-Sonnewalde (le comte de), XVIII, 262; XXIV, 331—333.
116. Steinbart (M.), XX, 13—16.
117. * Stusche (l'abbé Tobie), XXVII. III, 155—169.
118. Suède (Gustave III, roi de), XXVII. II, 71—90.
119. Suède (Louise-Ulrique, reine de), XXVII. I, 367—383.
120. Suède (la princesse Sophie-Albertine de), XXVII. II, 91—95.
121. Suhm (M. de), XVI, 247—408.
122. Sulzer (M.), XVII, 355—357.
123. Thérèse (madame), XVII, 341—344.
124. * Troschke (madame de), XXVII. III, 243—248.
125. Valori (le marquis de), XVII, 311—316.
126. * Viereck (le ministre d'État de), XXVII. III, 187—189.
127. Voltaire, XXI, XXII, XXIII.
128. Wolff (Chrétien), XVI, 177—179.
129. Wreech (madame de), XVI, 7—23.
130. Zastrow (M. de), XXIV, 361—364.
131. Zerbst (la princesse Jeanne-Élisabeth d'Anhalt-), XXV, 577—589.
132. Zimmermann (le chevalier de), XXV, 389—392.

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

d

Char
of 81